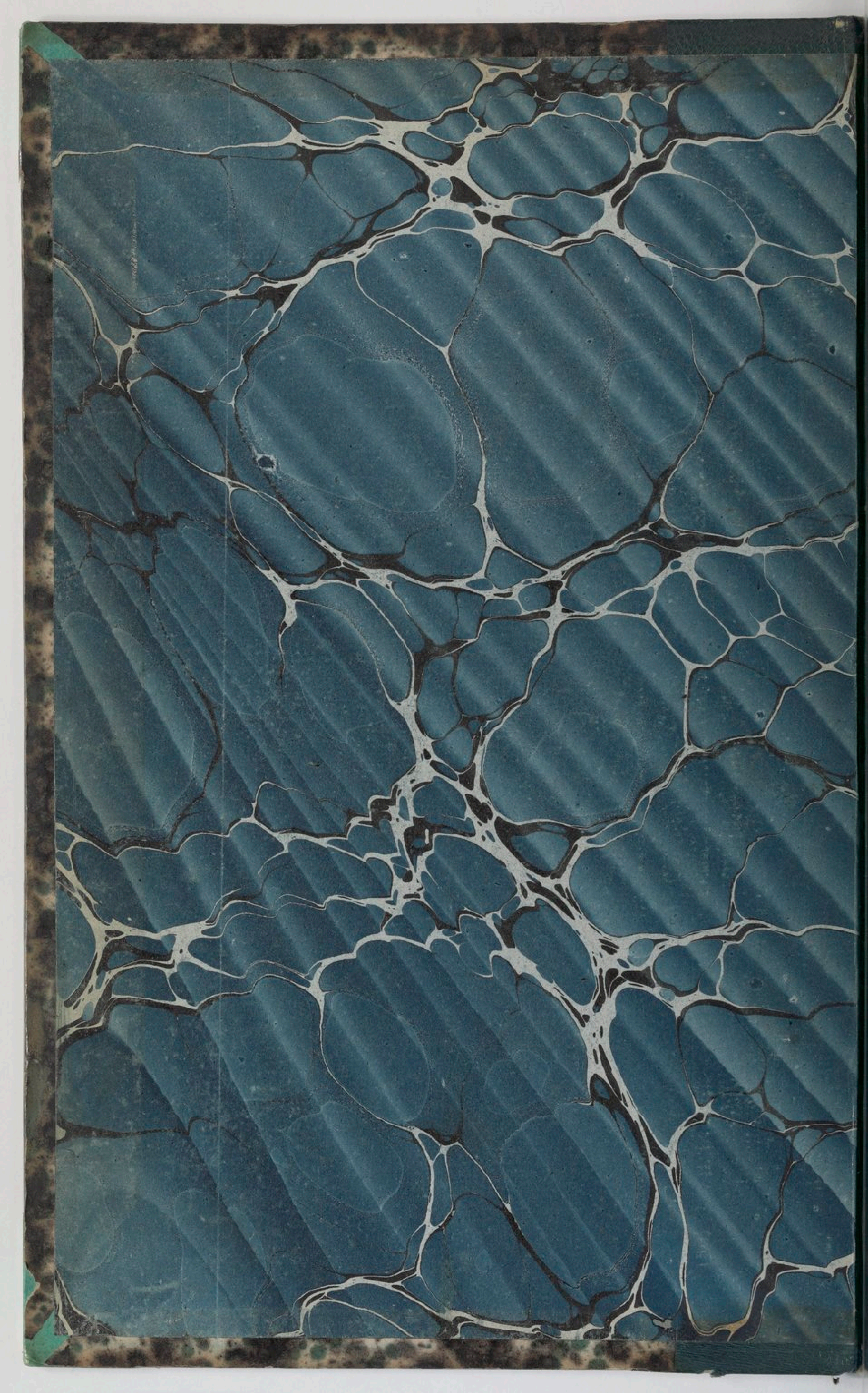
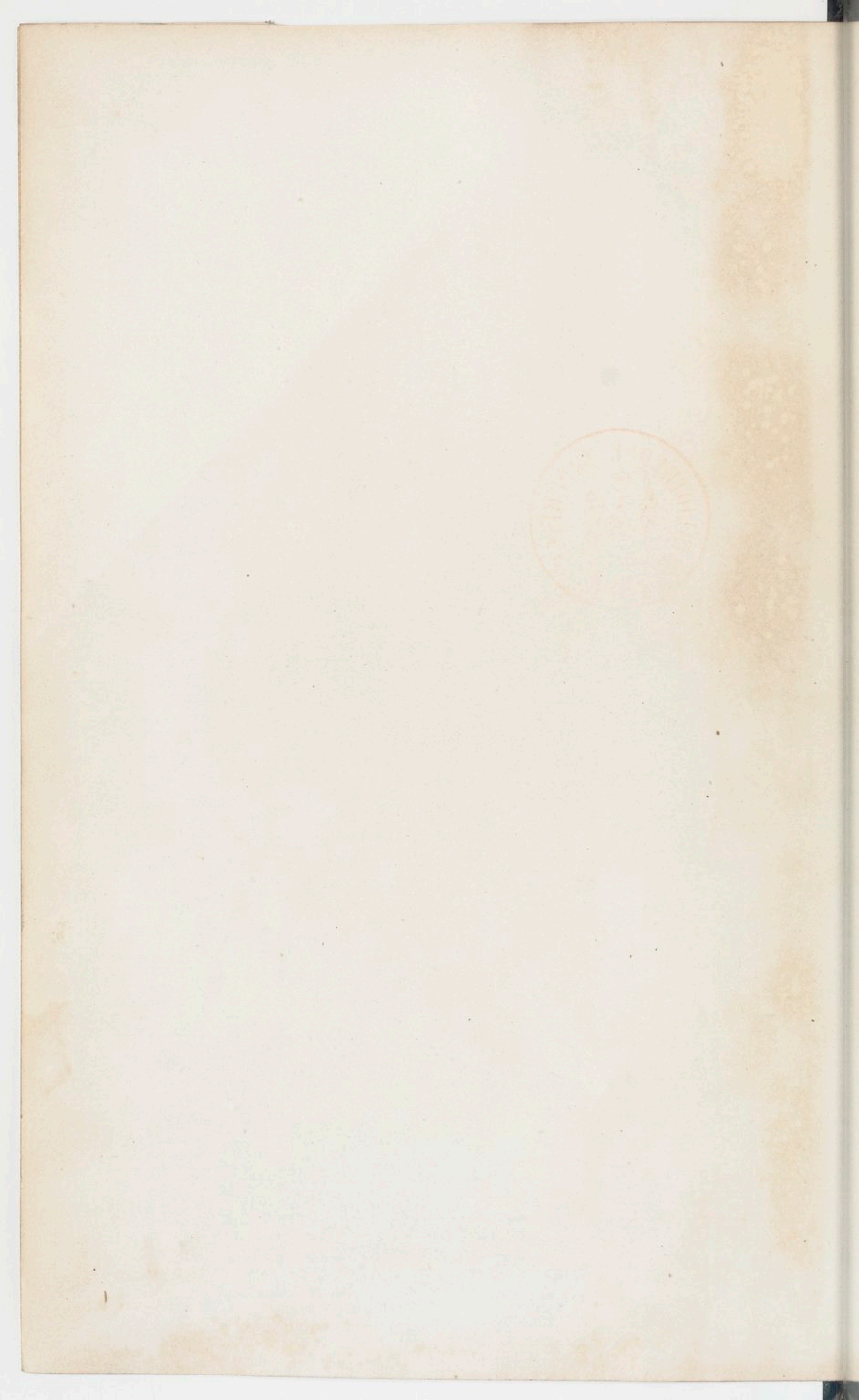
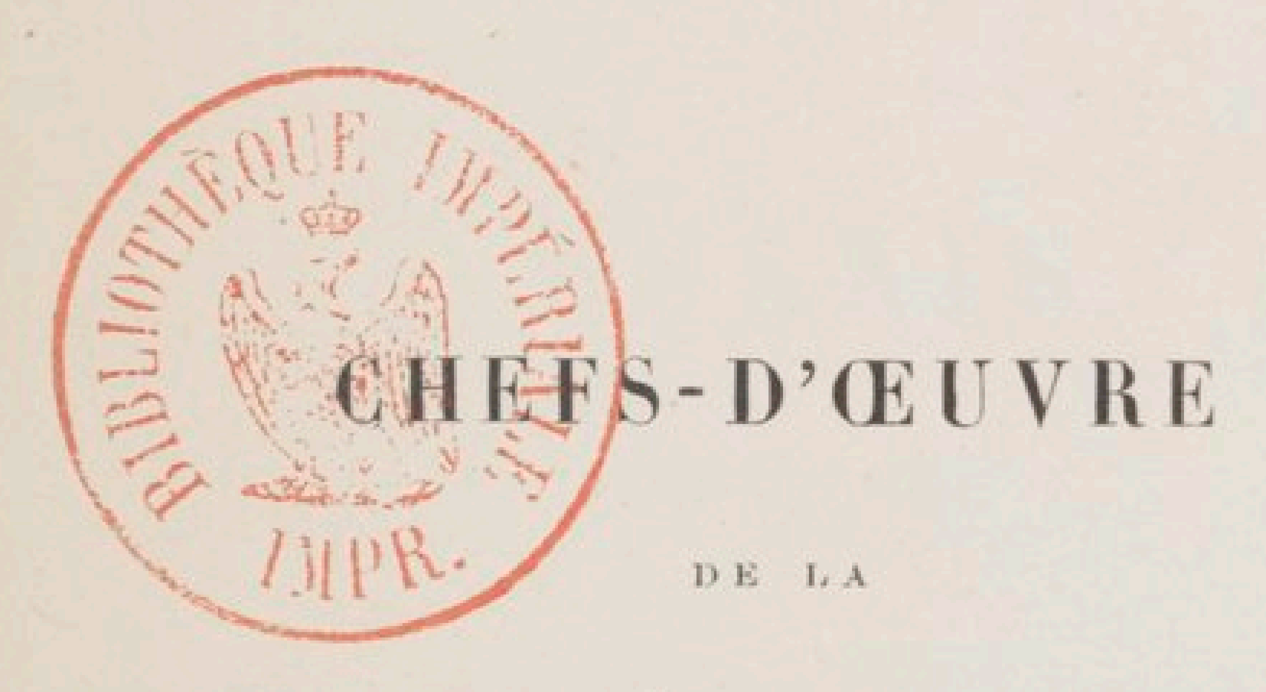
Essais de Michel de Montaigne, nouvelle édition, avec les notes de tous les commentateurs choisies et complétées par [...]











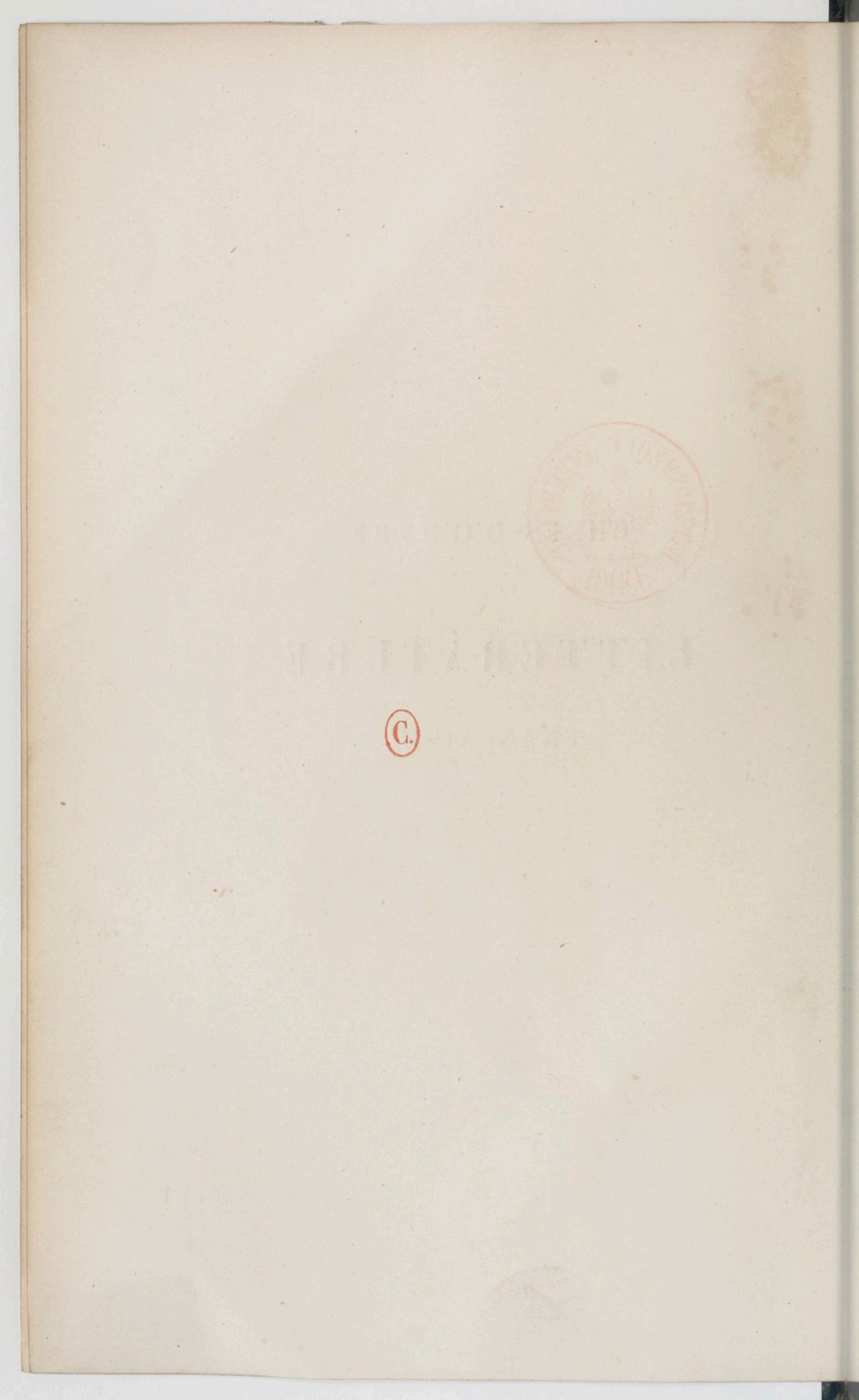
CHEFS-D'ŒUVRE

DE LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

15





ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE

TOME TROISIÈME


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE

NOUVELLE ÉDITION

AVEC LES NOTES DE TOUS LES COMMENTATEURS

CHOISIES ET COMPLÉTÉES

PAR M. J.-V. LE CLERC

PRÉCÉDÉE D'UNE NOUVELLE ÉTUDE SUR MONTAIGNE

PAR

M. PREVOST-PARADOL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME TROISIÈME



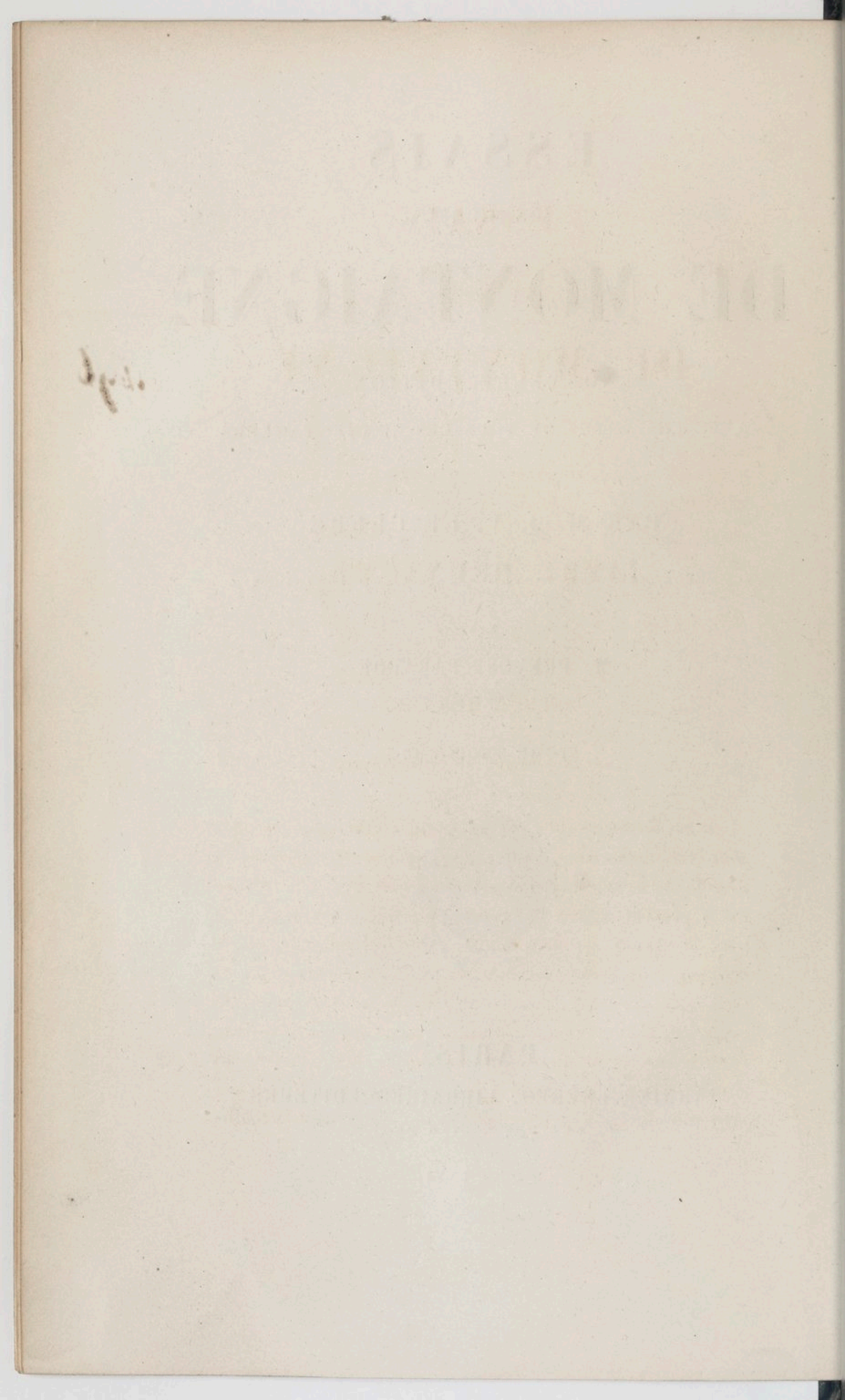
PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES

—

M DCCC LXVI



ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE

LIVRE DEUXIÈME.

(SUITE.)

CHAPITRE XIX.

DE LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE.

Il est ordinaire de veoir les bonnes intentions, si elles sont conduictes sans moderation, poulser les hommes à des effects tresvicieux. En ce debat, par lequel la France est à present agitee de guerres civiles, le meilleur et le plus sain party est sans doubte celuy qui maintient et la religion et la police ancienne du païs : entre les gents de bien toutesfois qui le suyvent (car ie ne parle point de ceulx qui s'en servent de pretexte pour, ou exercer leurs vengeances particulieres, ou fournir à leur avarice, ou suyvre la faveur des princes ; mais de ceulx qui le font par vray zele envers leur religion, et saincte affection à main-

tenir la paix et l'estat de leur patrie), de ceulx cy, dis ie, il s'en veoid plusieurs que la passion poulse hors les bornes de la raison, et leur faict par fois prendre des conseils iniustes, violents, et encores temeraires.

Il est certain qu'en ces premiers temps que nostre religion commencea de gaigner auctorité avecques les loix, le zele en arma plusieurs contre toute sorte de livres payens, de quoy les gents de lettres souffrent une merveilleuse perte; i'estime que ce desordre ayt plus porté de nuisance aux lettres, que touts les feux des barbares : Cornelius Tacitus en est un bon tesmoing; car quoyque l'empereur Tacitus, son parent, en eust peuplé, par ordonnances expresses, toutes les librairies du monde;[1] toutesfois un seul exemplaire entier n'a peu eschapper la curieuse recherche de ceulx qui desiroient l'abolir pour cinq ou six vaines clauses contraires à nostre creance.

Ils ont aussi eu cecy, de prester ayseement des louanges faulses à touts les empereurs qui faisoient pour nous, et condamner universellement toutes les actions de ceulx qui nous estoient adversaires, comme il est aysé à veoir en l'empereur Iulian, surnommé l'Apostat.[2] C'estoit, à la verité, un tresgrand homme et rare, comme celuy qui avoit son ame vifvement teincte des discours de la philosophie, ausquels il faisoit profession de regler toutes ses actions; et de vray, il n'est aulcune sorte de vertu de quoy il n'ait

1. Cornelium Tacitum, scriptorem historiæ Augustæ, quod parentem suum eumdem diceret, in omnibus bibliothecis collocari jussit, etc. (Vopiscus, *in Tacito imp.*, ch. x.) (J. V. L.)

2. Ce que Montaigne va dire de l'empereur Julien fut blâmé, pendant son séjour à Rome en 1581, par le Maître du sacré palais; mais le censeur, dit-il, « remit à ma conscience de rhabiller ce que ie verrois estre de mauvais goust. » (*Voyage*, t. II, p. 35.) Il paroît qu'il n'a rien rhabillé; et ce chapitre a fourni depuis à Voltaire la plupart des éloges qu'il a faits de Julien (J. V. L.)

laissé de tresnotables exemples : En chasteté (de laquelle le cours de sa vie donne bien clair tesmoignage), on lit de luy un pareil traict à celuy d'Alexandre et de Scipion, que de plusieurs tresbelles captifves, il n'en voulut pas seulement veoir une,[1] estant en la fleur de son aage; car il feut tué par les Parthes, aagé de trente un ans seulement :[2] Quant à la iustice, il prenoit luy mesme la peine d'ouïr les parties; et encores que par curiosité il s'informast, à ceulx qui se presentoient à luy, de quelle religion ils estoient, toutesfois l'inimitié qu'il portoit à la nostre ne donnoit aulcun contrepoids à la balance : il feit luy mesme plusieurs bonnes loix; et retrancha une grande partie des subsides et impositions que levoient ses predecesseurs.[3]

Nous avons deux bons historiens tesmoings oculaires de ses actions : l'un desquels, Marcellinus, reprend aigrement, en divers lieux de son histoire,[4] cette sienne ordonnance par laquelle il deffendit l'eschole et interdict l'enseigner à touts les rhetoriciens et grammairiens chrestiens, et dict qu'il souhaiteroit cette sienne action estre ensepvelie soubs le silence : il est vraysemblable, s'il eust faict quelque chose de plus aigre contre nous, qu'il ne l'eust pas oublié, estant bien affectionné à nostre party. Il nous estoit aspre, à la verité, mais non pourtant cruel ennemy; car nos gents mesmes[5] recitent de luy cette histoire, Que se pourmenant un iour autour de la ville de Chalcedoine, Maris, evesque du lieu, osa bien l'appeler Meschant, Traistre à Christ; et qu'il n'en feit aultre chose,

1. Ammien Marcellin, XXIV, 8. (C.)
2. Id., XXV, 4. (C.)
3. Id., XXII, 10; XXV, 5, 6. (C.)
4. Id., XXII, 10, etc. (C.)
5. Sozomène, *Hist. ecclés.*, V, 4. (C.)

sauf luy respondre : « Va, miserable, pleure la perte de « tes yeulx ; » à quoy l'evesque encores repliqua : « Ie rends « graces à Iesus Christ de m'avoir osté la veue, pour ne « veoir ton visage impudent : » affectant[1] en cela, disent ils, une patience philosophique. Tant y a que ce faict là ne se peult pas bien rapporter aux cruautez qu'on le dict avoir exercees contre nous. « Il estoit, dit Eutropius,[2] « mon aultre tesmoing, ennemy de la chrestienté, mais « sans toucher au sang. »

Et, pour revenir à sa iustice, il n'est rien qu'on y puisse accuser, que les rigueurs de quoy il usa, au commencement de son empire, contre ceulx qui avoient suyvi le party de Constantius, son predecesseur.[3] Quant à sa sobrieté, il vivoit tousiours un vivre soldatesque ; et se nourrissoit, en pleine paix, comme celuy qui se preparoit et accoustumoit à l'austerité de la guerre.[4] La vigilance estoit telle en luy, qu'il despartoit la nuict à trois ou à quatre parties, dont la moindre estoit celle qu'il donnoit au sommeil : le reste, il l'employoit à visiter luy mesme en personne l'estat de son armee et ses gardes, ou à estudier ;[5] car, entre aultres siennes rares qualitez, il estoit tresexcellent en toute sorte de littérature. On dict d'Alexandre le grand, qu'estant couché, de peur que le sommeil ne le desbauchast de ses pensements et de ses estudes, il faisoit mettre un bassin iognant son lict, et tenoit l'une de ses mains au dehors, avecques une boulette de cuivre, à fin que, le dormir le surprenant et relaschant les prinses de ses

1. Ce mot se rapporte à Julien.

2. Liv. X, ch. VIII : « Nimius religionis christianæ insectator, perinde tamen ut cruore abstineret. »

3. AMMIEN MARCELLIN, XXII, 2. (C.)

4. ID., XVI, 2. (C.)

5. ID., XVI, 17 ; XXVI, 5.

doigts, cette boulette, par le bruict de sa cheute dans le bassin, le reveillast : cettuy cy avoit l'ame si tendue à ce qu'il vouloit, et si peu empeschee de fumees, par sa singuliere abstinence, qu'il se passoit bien de cet artifice.[1] Quant à la suffisance militaire, il feut admirable en toutes les parties d'un grand capitaine : aussi feut il quasi toute sa vie en continuel exercice de guerre, et la pluspart, avecques nous, en France, contre les Allemands et Francons : nous n'avons gueres memoire d'homme qui ayt veu plus de hazards, ny qui ayt plus souvent faict preuve de sa personne.

Sa mort a quelque chose de pareil à celle d'Epaminondas; car il feut frappé d'un traict, et essaya de l'arracher, et l'eust faict, sans ce que le traict estant trenchant, il se coupa et affoiblit la main. Il demandoit incessamment qu'on le rapportast en ce mesme estat, en la meslee, pour y encourager ses soldats, lesquels contesterent cette bataille sans luy trescourageusement, iusques à ce que la nuict separa les armees.[2] Il debvoit à la philosophie un singulier mespris en quoy il avoit sa vie et les choses humaines : il avoit ferme creance de l'eternité des ames.

En matiere de religion, il estoit vicieux par tout; on l'a surnommé l'Apostat, pour avoir abandonné la nostre : toutesfois cette opinion me semble plus vraysemblable, Qu'il ne l'avoit iamais eue à cœur, mais que, pour l'obeïssance des loix, il s'estoit feinct iusques à ce qu'il teinst l'empire en sa main. Il feut si superstitieux en la sienne, que ceulx mesmes qui en estoient, de son temps, s'en mocquoient; et, disoit on, s'il eust gaigné la victoire contre les Parthes, qu'il eust faict tarir la race des bœufs au

1. Ammien Marcellin, XVI, 2. (C.)
2. Id., XXV, 3. (C.)

monde, pour satisfaire à ses sacrifices.[1] Il estoit aussi embabouiné de la science divinatrice, et donnoit auctorité à toute façon de prognostiques. Il dict, entre aultres choses, en mourant, qu'il sçavoit bon gré aux dieux, et les remercioit, de quoy ils ne l'avoient pas voulu tuer par surprinse, l'ayant de long temps adverty du lieu et heure de sa fin, ny d'une mort molle ou lasche, mieulx convenable aux personnes oysifves et delicates, ny languissante, longue, et douloureuse ; et qu'ils l'avoient trouvé digne de mourir de cette noble façon, sur le cours de ses victoires, et en la fleur de sa gloire.[2] Il avoit eu une pareille vision à celle de Marcus Brutus, qui premierement le menacea en Gaule, et depuis se representa à luy en Perse, sur le poinct de sa mort.[3] Ce langage qu'on lui faict tenir, quand il se sentit frappé : « Tu as vaincu, Nazareen :[4] » ou, comme d'aultres, « Contente toi, Nazareen, » à peine eust il esté oublié, s'il eust esté creu par mes tesmoings, qui, estant presents en l'armee, ont remarqué iusques aux moindres mouvements et paroles de sa fin ; non plus que certains aultres miracles qu'on y attache.

Et pour venir au propos de mon theme, il couvoit, dict Marcellinus,[5] de long temps en son cœur le paganisme ; mais parce que toute son armee estoit de chrestiens, il ne l'osoit descouvrir : enfin, quand il se veit assez fort pour oser publier sa volonté, il feit ouvrir les temples des dieux, et s'essaya par touts moyens de remettre sus l'idolatrie. Pour parvenir à son effect, ayant rencontré, en Constan-

1. Ammien Marcellin, XXV, 6. (C.)
2. Id., XXV, 4. (C.)
3. Id., XX, 5 ; XXV, 2. (C.)
4. Théodoret, *Hist. ecclés.*, III, 20. (C.)
5. Ammien Marcellin, XXI, 2. (C.)

tinople, le peuple descousu, avecques les prelats de l'Eglise chrestienne divisez, les ayant faict venir à luy au palais, il les admonesta instamment d'assopir ces dissentions civiles, et que chascun, sans empeschement et sans crainte, servist à sa religion :[1] ce qu'il sollicitoit avecques grand soing, pour l'esperance que cette licence augmenteroit les parts et les brigues de la division, et empescheroit le peuple de se reunir, et de se fortifier par consequent contre luy par leur concorde et unanime intelligence ; ayant essayé, par la cruauté d'aulcuns chrestiens, « Qu'il n'y a point de beste au monde tant à craindre à l'homme, que l'homme : » voylà ses mots à peu prez.

En quoy cela est digne de consideration, que l'empereur Iulian se sert, pour attiser le trouble de la dissention civile, de cette mesme recepte de liberté de conscience que nos roys viennent d'employer pour l'esteindre, On peult dire d'un costé, que de lascher la bride aux parts d'entretenir leur opinion, c'est espandre et semer la division ; c'est prester quasi la main à l'augmenter, n'y ayant aulcune barriere ny coerction des loix qui bride et empesche sa course : mais, d'aultre costé, on diroit aussi que, de lascher la bride aux parts d'entretenir leur opinion, c'est les amollir et relascher par la facilité et par l'aysance, et que c'est esmousser l'aiguillon qui s'affine par la rareté, la nouvelleté, et la difficulté : et si crois mieulx, pour l'honneur de la devotion de nos roys, c'est que, n'ayants peu ce qu'ils vouloient, ils ont faict semblant de vouloir ce qu'ils pouvoient.

1. Ammien Marcellin, XXII, 3. (C.)

CHAPITRE XX.

NOUS NE GOUSTONS RIEN DE PUR.

La foiblesse de nostre condition faict que les choses, en leur simplicité et pureté naturelle, ne puissent pas tumber en nostre usage : les elements que nous iouïssons, sont alterez, et les metaux de mesme ; et l'or, il le fault empirer par quelque aultre matiere pour l'accommoder à nostre service : ny la vertu ainsi simple, qu'Ariston et Pyrrho, et encores les stoïciens faisoient « But de la vie, » n'y a peu servir sans composition ; ny la volupté cyrenaïque et aristippique. Des plaisirs et biens que nous avons, il n'en est aulcun exempt de quelque meslange de mal et d'incommodité :

Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat.[1]

Nostre extreme volupté a quelque air de gemissement et de plaincte; diriez vous pas qu'elle se meurt d'angoisse? Voire quand nous en forgeons l'image en son excellence, nous la fardons d'epithetes et qualitez maladifves et douloureuses, langueur, mollesse, foiblesse, defaillance, *morbidezza* : grand tesmoignage de leur consanguinité et consubstantialité. La profonde ioye a plus de severité que de gayeté; l'extreme et plein contentement, plus de rassis

1. De la source des plaisirs s'élève je ne sais quelle amertume, qui tourmente même sur les fleurs. (LUCRÈCE, IV, 1130.)

que d'enioué ; *Ipsa felicitas, se nisi temperat, premit :*[1] l'ayse nous masche. C'est ce que dict un verset grec ancien, de tel sens, « Les dieux nous vendent touts les biens qu'ils nous donnent : [2] » c'est à dire ils ne nous en donnent aulcun pur et parfaict, et que nous n'achetions au prix de quelque mal.

Le travail et le plaisir, tresdissemblables de nature, s'associent pourtant de ie ne sçais quelle ioincture naturelle. Socrates dict[3] que quelque dieu essaya de mettre en masse et confondre la douleur et la volupté ; mais que, n'en pouvant sortir, il s'advisa de les accoupler au moins par la queue. Metrodorus disoit,[4] qu'en la tristesse il y a quelque alliage de plaisir. Ie ne sçais s'il vouloit dire aultre chose ; mais, moy, i'imagine bien qu'il y a du desseing, du consentement, et de la complaisance, à se nourrir en la melancholie : ie dis oultre l'ambition, qui s'y peut encores mesler ; il y a quelque umbre de friandise et delicatesse qui nous rit et qui nous flatte au giron mesme de la

1. La félicité qui ne se modère pas, se détruit d'elle-même. (Sénèque, *Epist.* 74.)

2. Πωλοῦσιν ἡμῖν πάντα τἀγαθ' οἱ θεοί.

Vers d'Épicharme, conservé par Xénophon dans ses *Mémoires sur Socrate* (II, I, 20). Voiture dit la même chose dans une lettre au comte de Guiche : « Pour l'ordinaire, la fortune nous vend bien chèrement ce qu'on croit qu'elle nous donne. » On connoît les beaux vers de La Fontaine, imités peut-être de Voiture :

Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Voltaire a dit aussi :

Le bonheur est un bien que nous vend la nature.

(J. V. L.)

3. Dans le dialogue de Platon, intitulé *Phédon*, p. 376. (C.)

4. Sénèque, *Epist.* 99 : « Esse aliquam cognatam tristitiæ voluptatem. » (C.)

melancholie.[1] Y a il pas des complexions qui en font leur aliment?

Est quædam flere voluptas :[2]

et dict un Attalus en Seneque,[3] que la memoire de nos amis perdus nous aggree; comme l'amer au vin trop vieux,

Minister vetuli, puer, Falerni
Inger' mî calices amariores,[4]

et comme des pommes doulcement aigres. Nature nous descouvre cette confusion : les peintres tiennent que les mouvements et plis du visage qui servent au pleurer, servent aussi au rire : de vray, avant que l'un ou l'aultre soyent achevez d'exprimer, regardez à la conduicte de la peincture, vous estes en doubte vers lequel c'est qu'on va; et l'extremité du rire se mesle aux larmes. *Nullum sine auctoramento malum est.*[5]

Quand i'imagine l'homme assiegé de commoditez desirables (mettons le cas que tous ses membres feussent saisis pour tousiours d'un plaisir pareil à celuy de la generation, en son poinct plus excessif), ie le sens fondre soubs la charge de son ayse, et le veois du tout incapable de por-

1. La Fontaine, *Psyché*, liv. II :

. . . . Il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

La Fontaine est peut-être le seul écrivain célèbre du siècle de Louis XIV qui ait conservé à ce mot le sens que lui donne ici Montaigne. Cette acception, au contraire, devint très-commune dans le siècle suivant. On oublia que *mélancolique* signifioit *atrabilaire*. (J. V. L.)

2. Les larmes ont quelque douceur. (Ovide, *Trist.*, IV, iii, 27.)

3. Sénèque, *Epist.* 63. (C.)

4. Jeune esclave, toi qui verses le vin vieux de Falerne, verse-m'en du plus amer. (Catulle, XXVII, 1.)

5. Il n'y a point de mal sans compensation. (Sénèque, *Epist.* 69.)

ter une si pure, si constante volupté, et si universelle. De vray, il fuyt quand il y est, et se haste naturellement d'en eschapper, comme d'un pas où il ne se peult fermir, où il craint d'enfondrer.

Quand ie me confesse à moy religieusement, ie treuve que la meilleure bonté que i'aye a quelque teincture vicieuse; et crains que Platon, en sa plus verte vertu (moy qui en suis autant sincere et loyal estimateur, et des vertus de semblable marque, qu'aultre puisse estre), s'il y eust escouté de prez, comme sans doubte il faisoit, y eust senty quelque ton gauche de mixtion humaine, mais ton obscur, et sensible seulement à soy. L'homme, en tout et par tout, n'est que rapiecement et bigarrure. Les loix mesmes de la iustice ne peuvent subsister sans quelque meslange d'iniustice; et dict Platon,[1] que ceulx là entreprennent de couper la teste de Hydra, qui pretendent oster des loix toutes incommoditez et inconvenients. *Omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod contra singulos utilitate publica rependitur*,[2] dict Tacitus.

Il est pareillement vray que, pour l'usage de la vie, et service du commerce publicque, il y peult avoir de l'excez en la pureté et perspicacité de nos esprits; cette clarté penetrante a trop de subtilité et de curiosité : il les fault appesantir et esmousser pour les rendre plus obeïssants à l'exemple et à la practique, et les espessir et obscurcir pour les proportionner à cette vie tenebreuse et terrestre :

1. *République*, IV, 5, édit. d'Estienne, t. II, p. 426; édit. de Francfort, 1602, p. 636; édit. de Leipsick, 1814, p. 108. Montaigne a légèrement altéré la pensée de Platon. (J. V. L.)

2. Dans toute punition sévère, il y a quelque injustice qui atteint les particuliers, mais qui se trouve compensée par l'utilité publique. (Tacite, *Annal.*, XIV, 44.)

pourtant[1] se treuvent les esprits communs et moins tendus, plus propres et plus heureux à conduire affaires; et les opinions de la philosophie eslevees et exquises se treuvent ineptes à l'exercice. Cette poinctue vivacité d'ame, et cette volubilité soupple et inquiete, trouble nos negociations. Il fault manier les entreprinses humaines plus grossierement et superficiellement, et en laisser bonne et grande part pour les droicts de la fortune : il n'est pas besoing d'esclairer les affaires si profondement et si subtilement; on s'y perd, à la consideration de tant de lustres contraires et formes diverses; *volutantibus res inter se pugnantes, obtorpuerant... animi.* [2]

C'est ce que les anciens disent de Simonides : parce que son imagination luy presentoit, sur la demande que luy avoit faict le roy Hieron[3] (pour à laquelle satisfaire il avoit eu plusieurs iours de pensement) diverses considerations aiguës et subtiles; doubtant laquelle estoit la plus vraysemblable, il desespera du tout de la verité.

Qui en recherche et embrasse toutes les circonstances et consequences,[4] il empesche son eslection : un engin

1. C'est pour cela que, etc.

2. Considérant en eux-mêmes des choses si opposées, ils en étoient tout étourdis. (Tite-Live, XXXII, 20.)

3. Le roi Hiéron l'avoit prié de lui dire ce que c'est que Dieu; et Simonide lui ayant répondu qu'il avoit besoin d'un jour pour examiner cette question, le lendemain il demanda encore deux jours, et chaque fois il doubla le nombre des jours qu'il demandoit au roi. Sur quoi Cicéron dit : *Simonidem arbitror... quia multa venirent in mentem acuta atque subtilia, dubitantem, quid eorum esset verissimum, desperasse omnem veritatem.* « Je crois que Simonide, après avoir promené son esprit d'opinions en opi- « nions, les unes plus subtiles que les autres, et cherché vainement la plus « probable, désespéra enfin de trouver la vérité. » (Cic., *de Nat. deor.*, I, 22.) (C.) — On peut consulter, sur la demande de Hiéron et sur la réponse de Simonide, le Dictionnaire de Bayle, article *Simonide*. (N.)

4. Pour entendre ceci, il faut le joindre à ce qu'il a dit plus haut : « Qu'il n'est pas besoing d'esclairer les affaires si profondement et si subtile-

moyen conduict egualement, et suffit aux executions de grand et de petit poids. Regardez que les meilleurs mesnagiers sont ceulx qui nous sçavent moins dire comme ils le sont; et que ces suffisants conteurs n'y font le plus souvent rien qui vaille : ie sçais un grand diseur et tresexcellent peintre de toute sorte de mesnage, qui a laissé bien piteusement couler par ses mains cent mille livres de rente : i'en sçais un aultre qui dict, qui consulte, mieulx qu'homme de son conseil, et n'est point au monde une plus belle montre d'ame et de suffisance; toutesfois, aux effects, ses serviteurs treuvent qu'il est tout aultre, ie dis sans mettre le malheur en compte.

CHAPITRE XXI.

CONTRE LA FAINEANTISE.

L'empereur Vespasien, estant malade de la maladie dont il mourut, ne laissoit pas de vouloir entendre l'estat de l'empire; et, dans son lict mesme, despeschoit sans cesse plusieurs affaires de consequence : et son medecin l'en tansant, comme de chose nuisible à sa santé, « il fault, disoit-il, qu'un empereur meure debout.[1] » Voilà un beau mot, à mon gré, et digne d'un grand prince. Adrian, l'em-

ment, etc. » En lisant ces deux phrases de suite, dans l'édition in-4° de 1588, fol. 290, il n'y a plus d'obscurité. Le mot de Simonide, que Montaigne a depuis intercalé, empêche qu'on ne sente d'abord à quoi se rapportent ces paroles : « Qui en recherche et embrasse, etc. » (A. D.)

1. Suétone, dans la *Vie de Vespasien*, ch. xxiv : « Imperatorem ait stantem mori oportere. » (C.)

pereur, s'en servit depuis à ce mesme propos : [1] et le debvroit on souvent ramentevoir aux roys, pour leur faire sentir que cette grande charge qu'on leur donne du commandement de tant d'hommes, n'est pas une charge oysifve; et qu'il n'est rien qui puisse si iustement desgouster un subiect de se mettre en peine et en hazard, pour le service de son prince, que de le veoir appoltrony ce pendant luy mesme à des occupations lasches et vaines, et d'avoir soing de sa conservation, le veoyant si nonchalant de la nostre.

Quand quelqu'un vouldra maintenir qu'il vault mieulx que le prince conduise ses guerres par aultre que par soy, la fortune luy fournira assez d'exemples de ceulx à qui leurs lieutenants ont mis à chef des grandes entreprinses; et de ceulx encores desquels la presence y eust esté plus nuisible qu'utile : mais nul prince vertueux et courageux ne pourra souffrir qu'on l'entretienne de si honteuses instructions. Soubs couleur de conserver sa teste, comme la statue d'un sainct, à la bonne fortune de son estat, ils le degradent de son office, qui est iustement tout en action militaire, et l'en declarent incapable. I'en sçais un [2] qui aimeroit bien mieulx estre battu que de dormir pendant qu'on se battroit pour luy, et qui ne veid iamais sans ialousie ses gents mesmes faire quelque chose de grand en son absence. Et Selym premier disoit, avecques grande raison, ce me semble, « que les victoires qui se gaignent sans le maistre ne sont pas completes : » de tant plus volontiers eust il dict que ce maistre debvroit rougir de honte d'y pretendre part pour son nom, n'y ayant embesongné que

1. Spartien, *Verus*, ch. vi : « Sanum principem mori debere, non debilem. » (J. V. L.)

2. Probablement Henri IV.

sa voix et sa pensee; ny cela mesme, veu qu'en telle besongne, les advis et commandements qui apportent l'honneur, sont ceulx là seulement qui se donnent sur le champ,[1] et au propre de l'affaire. Nul pilote n'exerce son office de pied ferme.[2] Les princes de la race ottomane, la premiere race du monde en fortune guerriere, ont chauldement embrassé cette opinion; et Baiazet second avecques son fils, qui s'en despartirent, s'amusants aux sciences et aultres occupations casanieres, donnerent aussi de bien grands soufflets à leur empire : et celuy qui regne à present, Amurath troisiesme, à leur exemple, commence assez bien de s'en trouver de mesme. Feut ce pas le roy d'Angleterre, Edouard troisiesme, qui dict, de nostre Charles cinquiesme, ce mot : « Il n'y eut oncques roy qui moins s'armast; et si n'y eut oncques roy qui tant me donnast à faire. » Il avoit raison de le trouver estrange, comme un effect du sort plus que de la raison. Et cherchent aultre adherent que moy, ceulx qui veulent nombrer, entre les belliqueux et magnanimes conquerants, les roys de Castille et de Portugal, de ce qu'à douze cents lieues de leur oysifve demeure, par l'escorte de leurs facteurs, ils se sont rendus maistres des Indes d'une et d'aultre part, desquelles c'est à sçavoir s'ils auroient seulement le courage d'aller iouïr en presence.

L'empereur Iulian disoit[3] encores plus, « Qu'un philosophe et un galant homme ne debvoient pas seulement respirer ; » c'est à dire ne donner aux necessitez corporelles que ce qu'on ne leur peult refuser, tenant tousiours l'ame et le corps embesongnez à choses belles, grandes, et ver-

1. Édit. de 1802 : *sur la place.*
2. *Ayant les pieds sur la terre*, comme un planteur de choux. (C.)
3. Voy. Zonaras, vers la fin de l'histoire de Julien. (C.)

tueuses. Il avoit honte, si en public on le veoyoit cracher ou suer (ce qu'on dict aussi de la ieunesse lacedemonienne, et Xenophon de la persienne[1]), parce qu'il estimoit que l'exercice, le travail continuel, et la sobrieté, debvoient avoir cuict et asseiché toutes ces superfluitez. Ce que dict Seneque ne ioindra pas mal en cet endroict, que les anciens Romains maintenoient leur ieunesse droicte : « Ils n'apprenoient, dict il,[2] rien à leurs enfants qu'ils deussent apprendre assis. »

C'est une genereuse envie, de vouloir mourir mesme utilement et virilement; mais l'effect n'en gist pas tant en nostre bonne resolution qu'en nostre bonne fortune : mille ont proposé de vaincre ou de mourir en combattant, qui ont failli à l'un et à l'aultre, les bleceures, les prisons leur traversant ce desseing, et leur prestant une vie forcee; il y a des maladies qui atterrent iusques à nos desirs et nostre cognoissance. Fortune ne debvoit pas seconder la vanité des legions romaines qui s'obligerent, par serment, de mourir ou de vaincre : *Victor, Marce Fabi, revertar ex acie : si fallo, Iovem patrem, Gradivumque Martem, aliosque iratos invoco deos.*[3] Les Portugais disent qu'en certain endroict de leur conqueste des Indes, ils rencontrerent des soldats qui s'estoient condamnez, avecques horribles exsecrations, de n'entrer en aulcune composition que de se faire tuer ou demeurer victorieux; et, pour marque de ce vœu portoient la teste et la barbe rase. Nous avons beau nous hazarder et obstiner : il semble que les

1. *Cyropédie*, I, II, 16. (C.)
2. Sénèque, *Epist.* 88. (C.)
3. Je retournerai vainqueur du combat, ô Marcus Fabius ! Si je manque à mon serment, j'invoque sur moi la colère de Jupiter, de Mars, et des autres dieux. (Tite-Live, II, 45.)

coups fuyent ceulx qui s'y presentent trop alaigrement, et n'arrivent volontiers à qui s'y presente trop volontiers et corrompt leur fin. Tel ne pouvant obtenir de perdre sa vie par les forces adversaires, aprez avoir tout essayé, a esté contrainct, pour fournir à sa resolution d'en rapporter l'honneur ou de n'en rapporter pas la vie, se donner soy mesme la mort en la chaleur propre du combat. Il en est d'aultres exemples; mais en voicy un : Philistus, chef de l'armee de mer du ieune Dionysius contre les Syracusains, leur presenta la battaille, qui feut asprement contestee, les forces estants pareilles : en icelle il eut du meilleur au commencement par sa prouesse; mais, les Syracusains se rangeants autour de sa galere pour l'investir, ayant fait grands faicts d'armes de sa personne pour se desvelopper, n'y esperant plus de ressource, s'osta de sa main la vie, qu'il avoit si liberalement abandonnee, et frustratoirement,[1] aux mains ennemies.[2]

Moley Moluch, roy de Fez, qui vient de gaigner,[3] contre Sebastian, roy de Portugal, cette iournee fameuse par la mort de trois roys, et par la transmission de cette grande couronne à celle de Castille, se trouva griefvement malade dez lors que les Portugais entrerent à main armee en son estat; et alla tousiours depuis en empirant vers la mort, et la prevoyant. Iamais homme ne se servit de soy plus vigoreusement et bravement. Il se trouva foible pour soustenir

1. Inutilement, en vain. — *Frustratoire*, vain et inutile, est encore en usage au Palais. *Frustratoirement* n'est plus françois. (C.)

2. Plutarque, *Vie de Dion*, ch. viii. — Tout ce long passage, depuis les mots, « Fortune ne debvoit pas, etc., » manque dans l'exemplaire sur lequel a été faite l'édition des *Essais* publiée en 1802 par Naigeon. L'éditeur lui-même en fait l'aveu. (J. V. L.)

3. En 1578. (Voy. l'*Histoire* du président de Thou, l. LXV, p. 248, édit. de Genève, 1620.) (C.)

la pompe cerimonieuse de l'entree de son camp, qui est, selon leur mode, pleine de magnificence, et chargée de tout plein d'action; et resigna cet honneur à son frere : mais ce feut aussi le seul office de capitaine qu'il resigna; touts les aultres necessaires et utiles, il les feit treslaborieusement et exactement, tenant son corps couché, mais son entendement et son courage debout et ferme iusques au dernier souspir, et aulcunement au delà, Il pouvoit miner ses ennemis, indiscretement advancez en ses terres; et luy poisa merveilleusement qu'à faulte d'un peu de vie, et pour n'avoir qui substituer à la conduicte de cette guerre et aux affaires d'un estat troublé, il eust à chercher la victoire sanglante et hazardeuse, en ayant une aultre pure et nette entre ses mains : toutesfois il mesnagea miraculeusement la duree de sa maladie, à faire consumer son ennemy, et l'attirer loing de l'armee de mer et des places maritimes qu'il avoit en la coste d'Afrique, iusques au dernier iour de sa vie, lequel, par desseing, il employa et reserva à cette grande journee. Il dressa sa battaille en rond, assiegeant de toutes parts l'ost des Portugais; lequel rond venant à se courber et serrer, les empescha non seulement au conflict (qui feut tresaspre par la valeur de ce ieune roy assaillant), veu qu'ils avoient à montrer visage à touts sens, mais aussi les empescha à la fuyte aprez leur roupte; et, trouvants toutes les yssues saisies et closes, ils feurent contraincts de se reiecter à eulx mesmes, *coacervanturque non solum cæde, sed etiam fuga,*[1] et s'amonceller les uns sur les aultres, fournissants aux vainqueurs une tresmeurtriere victoire et tresentiere. Mourant, il se feit porter et tracasser[2] où le besoing l'appelloit, et, coulant

1. Entassés non-seulement par le carnage, mais aussi par la fuite.
2. Mener çà et là. — Tracasser, *itare, hac illac cursitare.* (Nicot.)

le long des files, enhortoit ses capitaines et soldats, les uns aprez les aultres : mais un coing de sa battaille se laissant enfoncer, on ne le peut tenir qu'il ne montast à cheval l'espee au poing ; il s'efforçoit pour s'aller mesler, ses gents l'arrestants, qui par la bride, qui par sa robbe et par ses estriers. Cet effort acheva d'accabler ce peu de vie qui luy restoit : on le recoucha. Luy, se resuscitant comme en sursault de cette pasmoison, toute aultre faculté luy defaillant pour advertir qu'on teust sa mort, qui estoit le plus necessaire commandement qu'il eust lors à faire, afin de n'engendrer quelque desespoir aux siens par cette nouvelle, expira tenant le doigt contre sa bouche close, signe ordinaire de faire silence.[1] Qui vescut oncques si long temps, et si avant en la mort? qui mourut oncques si debout?

L'extreme degré de traicter courageusement la mort, et le plus naturel, c'est la veoir, non seulement sans estonnement, mais sans soing, continuant libre le train de la vie iusques dedans elle, comme Caton, qui s'amusoit à estudier et à dormir, en ayant une violente et sanglante, presente en sa teste et en son cœur, et la tenant en sa main.

CHAPITRE XXII.

DES POSTES.

Ie n'ay pas esté des plus foibles en cet exercice, qui est propre à gents de ma taille, ferme et courte : mais i'en

1. M. de Thou remarque (liv. LXV, p. 248) qu'on disoit que Charles de Bourbon avoit fait la même chose en expirant au pied des murailles de Rome, qui, peu après sa mort, fut prise d'assaut par ses troupes. (C.)

quitte le mestier; il nous essaye[1] trop pour y durer long temps. Ie lisois,[2] à cette heure, que le roy Cyrus, pour recevoir plus facilement nouvelles de touts les costez de son empire, qui estoit d'une fort grande estendue, feit regarder combien un cheval pouvoit faire de chemin en un iour, tout d'une traicte; et, à cette distance, il establit des hommes qui avoient charge de tenir des chevaulx prests pour en fournir à ceulx qui viendroient vers luy; et disent aulcuns, que cette vistesse d'aller revient à la mesure du vol des grues.

Cesar dict que Lucius Vibullius Rufus, ayant haste de porter un advertissement à Pompeius, s'achemina vers luy iour et nuict, changeant de chevaulx, pour faire diligence:[3] et luy mesme, à ce que dict Suetone,[4] faisoit cent milles par iour sur un coche de louage; mais c'estoit un furieux courrier; car, où les rivieres lui trenchoient son chemin, il les franchissoit à la nage, et ne se destournoit du droict, pour aller quérir un pont ou un gué. Tiberius Nero, allant veoir son frere Drusus malade en Allemaigne, feit deux cents milles en vingt quatre heures, ayant trois coches.[5] En la guerre des Romains contre le roy Antiochus, T. Sempronius Gracchus, dict Tite-Live, *per dispositos equos prope incredibili celeritate ab Amphissa tertio die Pellam pervenit:*[6] et appert, à veoir le lieu, que c'estoient postes assises, non ordonnees freschement pour cette course.

L'invention de Cecina à r'envoyer des nouvelles à ceulx

1. Il nous fatigue trop. (C.)
2. Dans la *Cyropédie* de Xénophon, VIII, 6, 9. (C.)
3. *De Bello Civili*, III, 11 : « Mutatis ad celeritatem jumentis. » (J. V. L.)
4. *Vie de César*, ch. LVII. (C.)
5. Pline, *Nat. Hist.*, VII, 20. (C.)
6. Se rendit en trois jours d'Amphisse à Pella, sur des chevaux de relais, avec une rapidité presque incroyable. (Tite-Live, XXXVII, 7.)

de sa maison, avoit bien plus de promptitude : il emporta quand et soy des arondelles, et les relaschoit vers leurs nids quand il vouloit r'envoyer de ses nouvelles, en les teignant de marque de couleur propre à signifier ce qu'il vouloit, selon qu'il avoit concerté avecques les siens.[1]

Au theatre à Rome, les maistres de famille avoient des pigeons dans leur sein, ausquels ils attachoient des lettres, quand ils vouloient mander quelque chose à leurs gents au logis ; et estoient dressez à en rapporter response. D. Brutus en usa, assiegé à Mutine ;[2] et aultres, ailleurs.

Au Peru, ils couroient sur les hommes, qui les chargeoient sur les espaules à tout des portoires, par telle agilité, que, tout en courant, les premiers porteurs reiectoient aux seconds leur charge, sans arrester un pas.

I'entends que les Valachi, courriers du grand Seigneur, font des extremes diligences, d'autant qu'ils ont loy de desmonter le premier passant qu'ils treuvent en leur chemin, en lui donnant leur cheval recreu; et que, pour se garder de lasser, ils se serrent à travers le corps bien estroictement d'une bande large, comme font assez d'aultres. Ie n'ay trouvé nul seiour[3] à cet usage.

CHAPITRE XXIII.

DES MAUVAIS MOYENS EMPLOYÉS A BONNE FIN.

Il se treuve une merveilleuse relation et correspondance en cette universelle police des ouvrages de nature, qui

1. Pline, *Nat. Hist.*, X, 24. (C.)
2. Id. *ibid.*, X, 77. — *Mutine*, ou *Modène*, comme on dit aujourd'hui.
3. Nul soulagement. (C.)

montre bien qu'elle n'est ny fortuite, ny conduicte par divers maistres. Les maladies et conditions de nos corps se veoient aussi aux estats et polices : les royaumes, les republiques naissent, fleurissent, et fanissent de vieillesse, comme nous. Nous sommes subiects à une repletion d'humeurs, inutile et nuysible ; soit de bonnes humeurs (car cela mesme les medecins le craignent ; et, parce qu'il n'y a rien de stable chez nous, ils disent que la perfection de santé trop alaigre et vigoreuse, il nous la fault essimer[1] et rabattre par art, de peur que nostre nature, ne se pouvant rasseoir en nulle certaine place, et n'ayant plus où monter pour s'ameliorer, ne se recule en arriere en desordre et trop à coup ; ils ordonnent pour celà aux athletes les purgations et les saignees, pour leur soustraire cette superabondance de santé) ; soit repletion de mauvaises humeurs, qui est l'ordinaire cause des maladies. De semblable repletion se veoient les estats souvent malades, et a lon accoustumé d'user de diverses sortes de purgation. Tantost on donne congé à une grande multitude de familles, pour en descharger le païs, lesquelles vont chercher ailleurs où s'accommoder aux despens d'aultruy : de cette façon nos anciens Francons, partis du fond d'Allemaigne, veindrent se saisir de la Gaule et en deschasser les premiers habitants ; ainsi se forgea cette infinie maree[2] d'hommes, qui s'escoula en Italie sous Brennus et aultres ; ainsi les Goths et Vandales, comme aussi les peuples qui possedent à

1. *Essaimer*, tailler comme un essaim, amaigrir, diminuer. (E. J.)

2. *Marée* veut dire ici *foule*. Ce mot ne se trouve point en ce sens-là dans nos vieux Dictionnaires. Il répond, en quelque manière, à celui de *flot*, fort usité pour signaler *quantité, multitude*, comme dans ces vers de Boileau :

> Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
> Fend les *flots* d'auditeurs pour aller à sa chaire.

(C.)

present la Grece, abandonnerent leur naturel païs pour s'aller loger ailleurs plus au large ; et à peine est il deux ou trois coings au monde qui n'ayent senti l'effect d'un tel remuement. Les Romains bastissoient par ce moyen leurs colonies; car sentants leur ville se grossir oultre mesure, ils la deschargeoient du peuple moins necessaire, et l'envoyoient habiter et cultiver les terres par eulx conquises : par fois aussi ils ont à escient nourry des guerres avec aulcuns de leurs ennemis, non seulement pour tenir leurs hommes en haleine, de peur que l'oysifveté, mere de corruption, ne leur apportast quelque pire inconvenient,

> Et patimur longæ pacis mala; sævior armis
> Luxuria incumbit; [1]

mais aussi pour servir de saignee à leur republique, et esventer un peu la chaleur trop vehemente de leur ieunesse, escourter et esclaircir le branchage de ce tige foisonnant en trop de gaillardise; à cet effect se sont ils aultrefois servis de la guerre contre les Carthaginois.

Au traité de Bretigny, Edouard troisiesme, roi d'Angleterre, ne voulut comprendre, en cette paix generale qu'il feit avec nostre roy, le differend du duché de Bretaigne, afin qu'il eust où se descharger de ses hommes de guerre, et que cette foule d'Anglois, dequoy il s'estoit servy aux affaires de deça, ne se reiectast en Angleterre.[2] Ce feut l'une des raisons pourquoy nostre roy Philippe

1. Nous subissons les maux inséparables d'une trop longue paix; plus terrible que les armes, le luxe nous a domptés. (Juvénal, VI, 291.)

2. Voy. Froissart, t. Ier, ch. ccxiii : « Et mieulx valoit, dit-il, et plus proufitable estoit, que ces guerroyeurs et pilleurs se retirassent en la duché de Bretaigne (qui est un des gras païs du monde, et bon pour tenir gents d'armes), que qu'ils viensissent en Angleterre; car leur païs en pourroit estre perdu et robé. (C.)

consentit d'envoyer Iean son fils à la guerre d'oultremer, afin d'emmener quand et luy un grand nombre de ieunesse bouillante qui estoit en sa gendarmerie.

Il y en a plusieurs en ce temps qui discourent de pareille façon, souhaitants que cette esmotion chaleureuse, qui est parmy nous, se peust deriver à quelque guerre voisine, de peur que ces humeurs peccantes qui dominent pour cette heure nostre corps, si on ne les escoule ailleurs, maintiennent nostre fiebvre tousiours en force, et apportent enfin nostre entiere ruyne : et de vray, une guerre estrangiere est un mal bien plus doulx que la civile. Mais ie ne crois pas que Dieu favorisast une si iniuste entreprinse, d'offenser et quereller aultruy pour nostre commodité.

Nil mihi tam valde placeat, Rhamnusia virgo,
Quod temere invitis suscipiatur heris.[1]

Toutesfois la foiblesse de nostre condition nous poulse souvent à cette necessité, de nous servir de mauvais moyens pour une bonne fin : Lycurgus, le plus vertueux et parfaict legislateur qui feust oncques, inventa cette tres-iniuste façon, pour instruire son peuple à la temperance, de faire enyvrer par force les Elotes qui estoient leurs serfs, à fin qu'en les veoyant ainsi perdus et ensepvelis dans le vin, les Spartiates prinsent en horreur le desbordement de ce vice.[2] Ceulx là avoient encores plus de tort, qui permettoient anciennement que les criminels, à quelque sorte de mort qu'ils feussent condamnez, feussent deschirez tout vifs par les medecins, pour y veoir au naturel nos parties

1. O puissante Némésis! puissé-je ne jamais rien désirer si vivement, que j'entreprenne de l'avoir malgré les légitimes possesseurs! (Catulle, LXVIII, 77.)

2. Plutarque, *Lycurgue*, ch. xxi. (C.)

interieures, et en establir plus de certitude en leur art :[1] car, s'il se fault desbaucher, on est plus excusable le faisant pour la santé de l'ame, que pour celle du corps; comme les Romains dressoient le peuple à la vaillance et au mespris des dangiers et de la mort, par ces furieux spectacles de gladiateurs et escrimeurs à oultrance qui se combattoient, detailloient et entretuoient en leur presence :

Quid vesani aliud sibi vult ars impia ludi,
Quid mortes iuvenum, quid sanguine pasta voluptas?[2]

et dura cet usage iusques à Theodosius, l'empereur :

Arripe dilatam tua, dux, in tempora famam,
Quodque patris superest, successor laudis habeto...
Nullus in urbe cadat, cuius sit pœna voluptas...
Iam solis contenta feris, infamis arena
Nulla cruentatis homicidia ludat in armis.[3]

C'estoit, à la verité, un merveilleux exemple, et de tres-grand fruict pour l'institution du peuple, de veoir touts les iours en sa presence cent, deux cents, voire mille couples d'hommes, armez les uns contre les aultres, se hacher en pieces, avecques une si extreme fermeté de courage, qu'on ne leur veit lascher une parole de foiblesse ou commiseration, iamais tourner le dos, ny faire seulement un mouvement lasche pour gauchir au coup de leur adversaire,

1. A. Corn. Celsi *Medicina*, Præfat., p. 7, édit Th. J. ab Almeloven, Amst., 1713. (C.)

2. Autrement, quel seroit le but de l'art insensé des gladiateurs, de ces jeux barbares, de ces fêtes de la mort, de ces plaisirs sanguinaires?

3. Saisissez, grand prince, une gloire réservée à votre règne; ajoutez à l'héritage de gloire de votre père, la seule louange qui vous reste à mériter... Que le sang humain ne coule plus pour le plaisir du peuple... Que l'arène se contente du sang des bêtes, et que des jeux homicides ne souillent plus nos yeux. (Prudence, *contre Symmaque*, II, 643.)

ains tendre le col à son espee, et se presenter au coup : il est advenu à plusieurs d'entre eulx, estant blecez à mort de force playes, d'envoyer demander au peuple s'il estoit content de leur debvoir, avant que de se coucher pour rendre l'esprit sur la place. Il ne falloit pas seulement qu'ils combattissent et mourussent constamment, mais encores alaigrement; en maniere qu'on les hurloit et mauldissoit, si on les veoyoit estriver[1] à recevoir la mort : les filles mesmes les incitoient :

Consurgit ad ictus,
Et, quoties victor ferrum iugulo inserit, illa
Delicias ait esse suas, pectusque iacentis
Virgo modesta iubet converso pollice rumpi.[2]

Les premiers Romains employoient à cet exemple les criminels : mais depuis on y employa des serfs innocents, et des libres mesmes qui se vendoient pour cet effect, iusques à des senateurs et chevaliers romains, et encores des femmes :

Nunc caput in mortem vendunt, et funus arenæ,
Atque hostem sibi quisque parat, quum bella quiescunt :[3]

Hos inter fremitus novosque lusus...
Stat sexûs rudis insciusque ferri,
Et pugnas capit improbus viriles :[4]

1. Résister, témoigner de la répugnance. (C.)

2. La vierge modeste se lève à chaque coup; et toutes les fois que le vainqueur égorge son adversaire, elle est charmée, ravie, et, d'un signe fatal, elle ordonne que le vaincu périsse. (Prudence, *contre Symmaque*, II, 617.)

3. Maintenant ils vendent leur sang, et, pour un prix convenu, ils vont mourir sur l'arène : au milieu de la paix, chacun d'eux se fait un ennemi. (Manil., *Astron.*, IV, 225.)

4. Parmi ces frémissements et ces nouveaux plaisirs, un sexe inhabile aux armes descend dans l'arène, et s'exerce avec audace aux jeux des guerriers. (Stace, *Sylv.*, I, vi, 51.)

ce que ie trouverois fort estrange et incroyable si nous n'estions accoustumez de veoir touts les iours, en nos guerres, plusieurs milliasses d'hommes estrangiers, engageants, pour de l'argent, leur sang et leur vie à des querelles où ils n'ont aulcun interest.

CHAPITRE XXIV.

DE LA GRANDEUR ROMAINE.

Ie ne veulx dire qu'un mot de cet argument infiny, pour montrer la simplesse de ceulx qui apparient à celle là les chestives grandeurs de ce temps. Au septiesme livre des Epistres familieres de Cicero (et que les grammairiens en ostent ce surnom de familieres, s'ils veulent; car, à la verité, il n'y est pas fort à propos; et ceulx qui, au lieu de familieres, y ont substitué *ad familiares*, peuvent tirer quelque argument pour eulx de ce que dict Suetone en la vie de Cesar,[1] qu'il y avoit un volume de lettres de luy *ad familiares*), il y en a une qui s'adresse à Cesar estant lors en la Gaule, en laquelle Cicero redict ces mots, qui estoient sur la fin d'une aultre lettre que Cesar luy avoit escript : « Quant à Marcus Furius, que tu m'as recom- « mendé, ie le feray roy de Gaule; et si tu veulx que j'ad- « vance quelque autre de tes amis, envoye le moy.[2] » Il

1. Suétone, *César*, ch. liv. (C.)

2. Cic., *Epist. fam.*, VII, 5. — On lit ordinairement dans le texte de cette lettre, *M. Orfium:* mais il y a de nombreuses variantes. Quelques interprètes ont regardé l'offre de César comme un badinage : Montaigne la prend au sérieux, et il a peut-être raison. Ne sait-on pas quels étoient ces petits chefs de peuplades, véritables lieutenants de la république, nommés ou protégés par les Romains, et qu'ils appeloient *reguli?* (J. V. L.)

n'estoit pas nouveau à un simple citoyen romain, comme estoit lors Cesar, de disposer des royaumes; car il osta bien au roy Deiotarus le sien, pour le donner à un gentilhomme de la ville de Pergame, nommé Mithridates :[1] et ceulx qui escrivent sa vie enregistrent plusieurs royaumes par luy vendus; et Suetone dict[2] qu'il tira pour un coup, du roy Ptolemaeus, trois millions six cent mill' escus, qui feut bien prez de luy vendre le sien.

Tot Galatæ, tot Pontus eat, tot Lydia nummis.[3]

Marcus Antonius disoit[4] que la grandeur du peuple romain ne se montroit pas tant par ce qu'il prenoit, que par ce qu'il donnoit : si en avoit il, quelque siecle avant Antonius, osté un, entre aultres, d'auctorité si merveilleuse, que, en toute son histoire, ie ne sçache marque qui porte plus haut le nom de son credit. Antiochus possedoit toute l'Aegypte, et estoit aprez à conquerir Cypre et aultres demourants de cet empire. Sur le progrez de ses victoires, C. Popilius arriva à luy de la part du senat; et, d'abordee, refusa de luy toucher à la main, qu'il n'eust premierement leu les lettres qu'il luy apportoit. Le roy les ayant leues, et dict qu'il en delibereroit, Popilius circonscrit la place où il estoit, à tout sa baguette, en luy disant : « Rends moy response que ie puisse rapporter au senat, avant que tu partes de ce cercle. » Antiochus, estonné de la rudesse d'un si pressant commandement, aprez y avoir un peu songé : « Ie feray (dict il) ce que le senat me com-

1. Cic., *de Divin.*, II, 37 : « asseclæ suo, Pergameno nescio cui. » (C.)
2. *Vie de César*, ch. LIV. (C.)
3. A tel prix la Galatie, à tel prix le Pont, à tel prix la Lydie. (Claudien, *in Eutrop.*, I, 203.)
4. Plutarque, *Antoine*, ch. VIII. (C.)

mande. » Lors le salua Popilius, comme amy du peuple romain.[1] Avoir renoncé à une si grande monarchie et cours d'une si fortunee prosperité, par l'impression de trois traits d'escripture! il eut vrayement raison, comme il feit, d'envoyer depuis dire au senat, par ses ambassadeurs, qu'il avoit receu leur ordonnance, de mesme respect que si elle feust venue des dieux immortels.[2]

Touts les royaumes qu'Auguste gaigna par droit de guerre, il les rendit à ceulx qui les avoient perdus, ou en feit present à des estrangiers. Et, sur ce propos, Tacitus, parlant du roy d'Angleterre Cogidunus, nous faict sentir, par un merveilleux traict, cette infinie puissance : Les Romains, dict il, avoient accoustumé, de toute ancienneté, de laisser les roys qu'ils avoient surmontez, en la possession de leurs royaumes, soubs leur auctorité, « à ce qu'ils « eussent des roys mesmes, utils de la servitude : » *Ut haberent instrumenta servitutis et reges.*[3] Il est vraysemblable que Solyman, à qui nous avons veu faire liberalité du royaume de Hongrie et aultres estats, regardoit plus à cette consideration, qu'à celle qu'il avoit accoustumé d'alleguer, « Qu'il estoit saoul et chargé de tant de monarchies et de dominations que sa vertu ou celle de ses ancêtres luy avoient acquis. »

1. Tite-Live, XLV, 12. (C.)
2. Id., *ibid.*, 13.
3. Tacite, *Agricola*, ch. xiv. — Montaigne a traduit ce passage avant de le citer. (C.)

CHAPITRE XXV.

DE NE CONTREFAIRE LE MALADE.

Il y a un epigramme en Martial, qui est des bons, car il y en a chez luy de toutes sortes, où il recite plaisamment l'histoire de Celius, qui, pour fuyr à faire la court à quelques grands à Rome, se trouver à leur lever, les assister et les suyvre, feit la mine d'avoir la goutte; et, pour rendre son excuse plus vraysemblable, se faisoit oindre les iambes, les avoit enveloppees, et contrefaisoit entierement le port et la contenance d'un homme goutteux. Enfin la fortune luy feit ce plaisir, de le rendre goutteux tout à faict.

Tantum cura potest, et ars doloris!
Desît fingere Cœlius podagram.[1]

I'ay veu en quelque lieu d'Appian,[2] ce me semble, une pareille histoire d'un, qui, voulant eschapper aux proscriptions des triumvirs de Rome, pour se desrobber de la cognoissance de ceulx qui le poursuyvoient, se tenant caché et travesti, y adiousta encores cette invention, de contrefaire le borgne : quand il veint à recouvrer un peu plus de liberté, et qu'il voulut desfaire l'emplastre qu'il avoit long temps porté sur son œil, il trouva que sa veue estoit effectuellement perdue sous ce masque. Il est possible que l'ac-

1. Voyez ce que c'est que de si bien faire le malade! Célius n'a plus besoin de feindre qu'il a la goutte. (MARTIAL, XII, XXXIX, 8.)

2. *Guerres civiles*, liv. IV, p. 613 de l'édit. d'Henri Estienne; p. 985 de celle de Tollius, Amst., 1670. (J. V. L.)

tion de la vue s'estoit hebetee[1] pour avoir esté si long temps sans exercice, et que la force visive s'estoit toute reiectee en l'aultre œil; car nous sentons evidemment que l'œil que nous tenons couvert, r'envoye à son compaignon quelque partie de son effect, en maniere que celuy qui reste s'en grossit et s'en enfle : comme aussi l'oysifveté, avecques la chaleur des liaisons et des medicaments, avoit bien peu attirer quelque humeur podagrique au goutteux de Martial.

Lisant chez Froissard[2] le vœu d'une troupe de ieunes gentilshommes anglois, de porter l'œil gauche bandé, iusques à ce qu'ils eussent passé en France et exploicté quelque faict d'armes sur nous; ie me suis souvent chatouillé de ce pensement, qu'il leur eust prins comme à ces aultres, et qu'ils se feussent trouvez touts esborgnez au reveoir des maistresses pour lesquelles ils avoient faict l'entreprinse.

Les meres ont raison de tanser leurs enfants quand ils contrefont les borgnes, les boiteux, et les bicles,[3] et tels aultres defaults de la personne : car, oultre ce que le corps, ainsi tendre, en peult recevoir un mauvais ply, ie ne sçais comment il semble que la fortune se ioue à nous prendre au mot; et i'ay ouï reciter plusieurs exemples de gens devenus malades, ayant desseigné de feindre l'estre. De tout temps, i'ay apprins de charger ma main, et à cheval et à pied, d'une baguette ou d'un baston, iusques à y chercher de l'elegance, et de m'en seiourner, d'une contenance affettee : plusieurs m'ont menacé que fortune tourneroit un iour cette mignardise en necessité. Ie me

1. S'étoit affoiblie. — C'est une phrase latine. Sénèque le tragique (*Hercul. fur.*, v. 1043) : « visusque mœror hebetat. »

2. T. Ier, ch. XXIX. (C.)

3. *Bicle*, ou *bigle*, comme on dit présentement, signifie *louche*. (C.)

fonde sur ce que ie serois tout le premier goutteux de ma race.

Mais alongeons ce chapitre, et le bigarrons d'une aultre piece, à propos de la cecité. Pline dict [1] d'un qui, songeant estre aveugle, en dormant, se le trouva l'endemain, sans aulcune maladie precedente. La force de l'imagination peult bien ayder à cela, comme i'ay dict ailleurs; [2] et semble que Pline soit de cet advis : mais il est plus vraysemblable que les mouvements que le corps sentoit au dedans, desquels les medecins trouveront, s'ils veulent, la cause, qui luy ostoient la veue, feurent occasion du songe.

Adioustons encores un' histoire voisine de ce propos, que Seneque recite en l'une de ses lettres : « Tu sçais, dict il escrivant à Lucilius,[3] que Harpasté, la folle de ma femme, est demeuree chez moy, pour charge hereditaire : car, de mon goust, ie suis ennemy de ces monstres; et, si i'ay envie de rire d'un fol, il ne me le fault chercher gueres loing, ie ris [4] de moy mesme. Cette folle a subitement perdu la veue. Ie te recite chose estrange, mais veritable : elle ne sent point qu'elle soit aveugle, et presse incessamment son gouverneur de l'emmener,[5] parce qu'elle dict que ma maison est obscure. Ce que nous rions en elle, ie te prie croire qu'il advient à chascun de nous; nul ne cognoist estre avare, nul convoiteux : encores les aveugles demandent un guide; nous nous fourvoyons de nous mesmes. Ie ne suis pas ambitieux, disons nous; mais à Rome on ne peult vivre aultrement : ie ne suis pas sump-

1. *Nat. Hist.*, VII, 50. (C.)
2. « Fortis imaginatio generat casum, » disent les clercs. (*Essais*, liv. Ier, ch. xx.) (J. V. L.)
3. *Epist.* 50. (C.)
4. Édit. de 1588 : *ie me ris.*
5. Ibid. : *de l'en emmener.*

tueux; mais la ville requiert une grande despense : ce n'est pas ma faulte si ie suis cholere, si ie n'ay encores establi aulcun train asseuré de vie : c'est la faulte de la ieunesse. Ne cherchons pas hors de nous nostre mal, il est chez nous, il est planté en nos entrailles : et cela mesme, que nous ne sentons pas estre malades, nous rend la guarison plus malaysee. Si nous ne commenceons de bonne heure à nous panser, quand aurons nous pourveu à tant de playes et à tant de maulx? Si avons nous une tresdoulce medecine, que la philosophie; car des aultres, on n'en sent le plaisir qu'aprez la guarison, cette cy plaist et guarit ensemble. » Voylà ce que dict Seneque, qui m'a emporté hors de mon propos; mais il y a du proufit au change.

CHAPITRE XXVI.

DES POULCES.

Tacitus recite[1] que, parmy certains roys barbares, pour faire une obligation asseuree, leur maniere estoit de ioindre estroictement leurs mains droictes l'une à l'aultre, et s'entrelacer les poulces : et quand, à force de les presser, le sang en estoit monté au bout, ils les bleceoient de quelque legiere poincte, et puis se les entresuceoient.

Les medecins disent[2] que les poulces sont les maistres doigts de la main, et que leur etymologie latine vient de *pollere*.[3] Les Grecs l'appellent ἀντιχεὶρ, comme qui diroit

1. *Annales*, XII, 47. (C.)
2. Ceci semble pris de Macrobe, qui l'a pris à son tour d'Atéius Capito. (Voy. les *Saturnales*, VII, 13.) (C.)
3. Être fort et puissant. (C.)

une aultre main. Et il semble que par fois les Latins les prennent aussi en ce sens de main entiere :

Sed nec vocibus excitata blandis,
Molli pollice nec rogata, surgit.[1]

C'estoit à Rome une signification de faveur, de comprimer et baisser les poulces,

Fautor utroque tuum laudabit pollice ludum,[2]

et de desfaveur, de les haulser et contourner au dehors :

Converso pollice vulgi,
Quemlibet occidunt populariter.[3]

Les Romains dispensoient de la guerre ceulx qui estoient blecez au poulce, comme s'ils n'avoient plus la prinse des armes assez ferme. Auguste confisqua les biens à un chevalier romain, qui avoit, par malice, coupé les poulces à deux siens ieunes enfants, pour les excuser d'aller aux armees :[4] et avant luy, le senat, du temps de la guerre italique, avoit condamné Caius Vatienus à prison perpetuelle, et luy avoit confisqué touts ses biens, pour s'estre à escient coupé le poulce de la main gauche, pour s'exempter de ce voyage.[5]

Quelqu'un, dont il ne me souvient point,[6] ayant gai-

1. Ces deux vers de Martial (XII, XCVIII, 8) sont trop libres pour être traduits.

2. Il applaudira à tes jeux, en baissant les deux pouces. (Hor., *Epist.*, I, XVIII, 66.)

3. Dès que le peuple a tourné le pouce en haut, il faut, pour lui plaire, que les gladiateurs s'égorgent. (Juvén., III, 36. — Voy. ci-dessus, ch. XXIII, la dernière citation de Prudence.) (J. V. L.)

4. Suétone, *Auguste*, ch. XXIV. (C.)

5. Valère Maxime, V, III, 3. — On croit que c'est de là (*a pollice trunco*) que vient le mot de *poltron*. (J. V. L.)

6. Philoclès, un des généraux des Athéniens, dans la guerre du Pélo-

gné une battaille navale, feit couper les poulces à ses ennemis vaincus, pour leur oster le moyen de combattre et de tirer la rame. Les Atheniens les feirent couper aux Aeginetes, pour leur oster la preference en l'art de marine.[1]

En Lacedemone, le maistre chastioit les enfants en leur mordant le poulce.[2]

CHAPITRE XXVII.

COUARDISE, MERE DE LA CRUAUTÉ.

I'ay souvent ouï dire que la couardise est mere de la cruauté : et si ay par experience apperceu que cette aigreur et aspreté de courage malicieux et inhumain s'accompaigne coustumierement de mollesse feminine; i'en ay veu des plus cruels, subiects à pleurer ayseement, et pour des causes frivoles. Alexandre, tyran de Pheres, ne pouvoit souffrir d'ouïr au theatre le ieu des tragedies, de peur que ses citoyens ne le veissent gemir aux malheurs de Hecuba et d'Andromache, luy qui, sans pitié, faisoit cruellement meurtrir tant de gents touts les iours.[3] Seroit ce foiblesse d'ame qui les rendist ainsi ployables à toutes extremitez ?

ponnèse. (Voy. Plutarque, *Lysandre*, ch. v; Xénophon, *Hist. Gr.*, II, etc.) (J. V. L.)

1. Cicéron, *de Offic.*, III, 11; Valère Maxime, IX, 2, *ext.* 8. — Élien (*Var. Hist.*, II, 9) dit comme Plutarque et Xénophon, que « ce fut pour les mettre hors d'état de manier la lance, sans les rendre incapables de ramer. » (J. V. L.)

2. Plutarque, *Lycurgue*, ch. xiv. (C.)

3. Id., *Pélopidas*, ch. xv. (C.)

La vaillance, de qui c'est l'effect de s'exercer seulement contre la resistance,

> Nec nisi bellantis gaudet cervice iuvenci,[1]

s'arreste [2] à veoir l'ennemy à sa mercy : mais la pusillanimité, pour dire qu'elle est aussi de la feste, n'ayant peu se mesler à ce premier roolle, prend pour sa part le second, du massacre et du sang. Les meurtres des victoires s'exercent ordinairement par le peuple, et par les officiers du bagage : et ce qui faict veoir tant de cruautez inouies aux guerres populaires, c'est que cette canaille de vulgaire s'aguerrit, et se gendarme,[3] à s'ensanglanter iusques aux coudes, et deschiquetter un corps à ses pieds, n'ayant ressentiment d'aultre vaillance :

> Et lupus, et turpes instant morientibus ursi,
> Et quæcumque minor nobilitate fera est :[4]

comme les chiens couards, qui deschirent en la maison et mordent les peaux des bestes sauvages qu'ils n'ont osé attaquer aux champs. Qu'est ce qui faict, en ce temps, nos querelles toutes mortelles; et qu'au lieu que nos pères avoient quelque degré de vengeance, nous commenceons à cette heure par le dernier; et ne se parle, d'arrivee, que de tuer? qu'est ce, si ce n'est couardise?

Chascun sent bien qu'il y a plus de braverie et desdaing à battre son ennemy qu'à l'achever, et de le faire

1. Qui ne se plaît à immoler un taureau, que lorsqu'il résiste. (Claudien, *Epist. ad Hadrianum*, v. 30.)

2. S'arrête, dès qu'elle voit l'ennemi à sa merci. (C.)

3. *Se gendarmer*, se mettre en humeur, en posture d'homme qui veut combattre. *Verbis, vultu, habituque præferre ferocem pugnatorem.* (Monet.)

4. Le loup, et l'ours, et les animaux les moins nobles, s'acharnent sur les mourants. (Ovide, *Trist.*, III, 5, 35.)

bouquer[1] que de le faire mourir; dadvantage, que l'appetit de vengeance s'en assouvit, et contente mieulx; car elle ne vise qu'à donner ressentiment de soy : voylà pourquoy nous n'attaquons pas une beste ou une pierre quand elle nous blece, d'autant qu'elles sont incapables de sentir nostre revenche : et de tuer un homme, c'est le mettre à l'abry de nostre offense. Et tout ainsi comme Bias[2] crioit à un meschant homme, « Ie sçais que tost ou tard tu en seras puny, mais ie crains que ie ne le veoye pas; » et plaignoit les Orchomeniens, de ce que la penitence que Lyciscus eut de la trahison contre eulx commise, venoit en saison qu'il n'y avoit personne de reste de ceulx qui en avoient esté interessez, et ausquels debvoit toucher le plaisir de cette penitence : tout ainsin est à plaindre la vengeance; quand celuy envers lequel elle s'employe perd le moyen de la souffrir; car, comme le vengeur y veult veoir pour en tirer du plaisir, il fault que celuy sur lequel il se venge y veoye aussi pour en recevoir du desplaisir et de la repentance. « Il s'en repentira, » disons nous; et, pour luy avoir donné d'une pistolade[3] en la teste, estimons nous qu'il s'en repente? au rebours, si nous nous en prenons garde, nous trouverons qu'il nous faict la moue en tumbant; il ne nous en sçait pas seulement mauvais gré, c'est bien loing de s'en repentir; et luy prestons le plus favorable de touts les offices de la vie, qui est de le faire

1. *Faire bouquer quelqu'un*, c'est lui faire dépit, le faire enrager, l'obliger à céder. (Richelet.)

2. Plutarque, *des Délais de la justice divine*, ch. II. — Montaigne se trompe en disant que Bias *plaignoit les Orchoméniens;* c'est Patrocle, un des interlocuteurs du dialogue, qui cite cet exemple de la vengeance trop lente des dieux sur le traître Lyciscus. (C.)

3. *Pistolade*, *pistoletade*, coup de pistolet. Ces deux mots se trouvent dans Nicot. (C.)

mourir promptement et insensiblement : nous sommes à conniller,[1] à trotter, et à fuyr les officiers de la iustice qui nous suyvent : et luy est en repos. Le tuer, est bon pour eviter l'offense à venir ; non pour venger celle qui est faicte : c'est une action plus de crainte, que de braverie ; de precaution, que de courage ; de deffense, que d'entreprinse. Il est apparent que nous quitons par là et la vraye fin de la vengeance, et le soing de nostre reputation : nous craignons, s'il demeure en vie, qu'il nous recharge d'une pareille : ce n'est pas contre luy, c'est pour toy, que tu t'en desfais.

Au royaume de Narsingue, cet expedient nous demeureroit inutile : là, non seulement les gents de guerre, mais aussi les artisants desmeslent leurs querelles à coups d'espee. Le roi ne refuse point le camp à qui se veult battre, et assiste, quand ce sont personnes de qualité, estrenant le victorieux d'une chaisne d'or ; mais, pour laquelle conquerir, le premier à qui il en prend envie peult venir aux armes avec celuy qui la porte ; et pour s'estre desfaict d'un combat, il en a plusieurs sur les bras.

Si nous pensions, par vertu, estre tousiours maistres de nostre ennemy, et le gourmander à nostre poste, nous serions bien marris qu'il nous eschappast, comme il faict en mourant. Nous voulons vaincre, mais plus seurement que honorablement ; et cherchons plus la fin que la gloire, en nostre querelle.

Asinius Pollio, pour un honneste homme moins excusable, representa une erreur pareille ; qui ayant escript des invectives contre Plancus, attendoit qu'il feust mort pour les publier : c'estoit faire la figue à un aveugle, et dire

1. A nous cacher dans des trous, comme des *connils*, des *lapins*. (E. J.)

des pouilles à un sourd, et offenser un homme sans sentiment, plustost que d'encourir le hazard de son ressentiment. Aussi disoit on pour luy, « que ce n'estoit qu'aux lutins de luicter les morts.[1] » Celuy qui attend à veoir trespasser l'aucteur duquel il veult combattre les escripts, que dict il, sinon qu'il est foible et noisif?[2] On disoit à Aristote, que quelqu'un avoit mesdict de luy : « Qu'il face plus, dit-il,[3] qu'il me fouette, pourveu que ie n'y sois pas. »

Nos peres se contentoient de revencher une iniure par un desmenti, un desmenti par un coup, et ainsi par ordre; ils estoient assez valeureux pour ne craindre pas leur adversaire vivant et oultragé : nous tremblons de frayeur, tant que nous le veoyons en pieds; et qu'il soit ainsi, nostre belle praticque d'auiourd'huy porte elle pas de poursuyvre à mort, aussi bien celuy que nous avons offensé, que celuy qui nous a offensez? C'est aussi une espece de lascheté qui a introduict en nos combats singuliers cet usage de nous accompaigner de seconds, et tiers, et quarts : c'estoit anciennement des duels; ce sont à cette heure rencontres et battailles. La solitude faisoit peur aux premiers qui l'inventerent, *quum in se cuique minimum fiduciæ esset*;[4] car naturellement quelque compaignie que ce soit apporte confort et soulagement au dangier. On se servoit anciennement de personnes tierces, pour garder qu'il ne s'y feist desordre et desloyauté, et pour tesmoigner de la fortune du combat : mais depuis qu'on a prins ce train, qu'ils s'y engagent eulx mesmes, quiconque y

1. C'est Plancus lui-même qui fit cette réponse : « Nec Plancus illepide, Cum mortuis non nisi larvas luctari. » (PLINE, dans sa *Préface à Vespasien*, vers la fin. (C.)

2. *Noisif*, querelleux. — NICOT. (C.)

3. DIOG. LAERCE, IX, 18. (C.)

4. Parce que chacun se défioit de soi-même.

est convié ne peult honestement s'y tenir comme spectateur, de peur qu'on ne luy attribue que ce soit faulte ou d'affection ou de cœur. Oultre l'iniustice d'une telle action, et vilenie, d'engager à la protection de vostre honneur aultre valeur et force que la vostre, ie treuve du desadvantage à un homme de bien, et qui pleinement se fie de soy, d'aller mesler sa fortune à celle d'un second : chascun court assez de hazard pour soy, sans le courir encores pour un aultre, et a assez à faire à s'asseurer en sa propre vertu pour la deffense de sa vie, sans commettre chose si chere en mains tierces. Car, s'il n'a esté expressement marchandé au contraire, des quatre, c'est une partie liee; si vostre second est à terre, vous en avez deux sus les bras, avecques raison : et de dire que c'est supercherie, elle l'est voirement; comme de charger, bien armé, un homme qui n'a qu'un tronçon d'espee, ou, tout sain, un homme qui est deia fort blecé; mais si ce sont advantages que vous ayez gaigné en combattant, vous vous en pouvez servir sans reproche. La disparité et inegualité ne se poise et considere que de l'estat en quoy se commence la meslee; du reste prenez vous en à la fortune : et quand vous en aurez, tout seul, trois sur vous, vos deux compaignons s'estant laissez tuer, on ne vous faict non plus de tort que ie ferois, à la guerre, de donner un coup d'espee à l'ennemy que ie verrois attaché à l'un des nostres, de pareil advantage. La nature de la societé porte, où il y a trouppe contre trouppe, comme où nostre duc d'Orleans desfia le roy d'Angleterre Henry, cent contre cent; [1] trois cents contre autant, comme les Argiens contre les Lacedemoniens: [2] trois à trois,

1. *Chroniques de Monstrelet*, vol. Ier, ch. IX. (C.)

2. Pour la plaine de Thyrée. (Hérodote, I, 82; Pausanias, X, 9; Athénée, XV, 6, etc.) (J. V. L.)

comme les Horaciens contre les Curiaciens. Que la multitude de chasque part n'est consideree que pour un homme seul : par tout où il y a compaignie, le hazard y est confus et meslé.

I'ai interest domestique à ce discours : car mon frere sieur de Matecoulom feut convié, à Rome,[1] à seconder un gentilhomme qu'il ne cognoissoit guere, lequel estoit deffendeur et appellé par un aultre. En ce combat, il se trouva de fortune avoir en teste un qui luy estoit plus voisin et plus cogneu : ie vouldrois qu'on me feist raison de ces loix d'honneur qui vont si souvent chocquant et troublant celles de la raison. Aprez s'estre desfaict de son homme,[2] veoyant les deux maistres de la querelle en pied encores et entiers, il alla descharger son compaignon. Que pouvoit il moins? debvoit il se tenir coy, et regarder desfaire, si le sort l'eust ainsi voulu, celuy pour la deffense duquel il estoit là venu? ce qu'il avoit faict iusques alors ne servoit rien à la besongne : la querelle estoit indecise. La courtoisie que vous pouvez et certes debvez faire à vostre ennemy, quand vous l'avez reduict en mauvais termes et à quelque grand desadvantage, ie ne veois pas comment vous la puissiez faire, quand il va de l'interest d'aultruy, où vous n'estes que suyvant, où la dispute n'est pas vostre : il ne pouvoit estre ny iuste, ny courtois, au hazard de celuy auquel il

1. Montaigne ne parle pas de ce duel dans les notes recueillies sur son voyage en Italie, et imprimées en 1774. Matecoulom, ou Mattecoulon, un des cinq frères de Montaigne, l'accompagnoit dans ce voyage; et l'on voit (t. II, p. 518) qu'il profita de son séjour en Italie pour apprendre l'escrime. Mais comme il paroît n'avoir commencé à s'y appliquer d'une manière suivie que vers le milieu du mois d'octobre 1581, il est probable qu'il ne prit part à ce duel qu'après le départ de son frère. (J. V. L.)

2. On peut voir tout le détail de cette affaire dans les *Mémoires de Brantôme, touchant les duels*, p. 111 et 112. (C.)

s'estoit presté. Aussi feut il delivré des prisons d'Italie par une bien soubdaine et solenne recommendation de nostre roy. Indiscrette nation! nous ne nous contentons pas de faire sçavoir nos vices et folies au monde, par reputation: nous allons aux nations estrangieres pour les leur faire veoir en presence! Mettez trois François aux deserts de Libye, ils ne seront pas un mois ensemble, sans se harceler et esgratigner; vous diriez que cette peregrination est une partie dressee pour donner aux estrangiers le plaisir de nos tragedies, et le plus souvent à tels qui s'eiouïssent de nos maulx et qui s'en mocquent. Nous allons apprendre en Italie à escrimer, et l'exerceons aux despens de nos vies, avant que de le sçavoir; si fauldroit il, suivant l'ordre de la discipline, mettre la theorique[1] avant la practique: nous trahissons nostre apprentissage:

> Primitiæ iuvenis miseræ, bellique propinqui
> Dura rudimenta![2]

Ie sçais bien que c'est un art utile à sa fin mesme (au duel des deux princes cousins germains, en Espaigne, le plus vieil, dict Tite Live,[3] par l'addresse des armes et par ruse, surmonta facilement les forces estourdies du plus ieune); et art, comme i'ai cogneu par experience, duquel la cognoissance a grossi le cœur à aulcuns oultre leur

1. Nous disons aujourd'hui *théorie*, quoique nous ayons conservé *pratique* : c'est une bizarrerie de l'usage. « Mouillez-vous pour seicher, ou seichez-vous pour mouiller? Je n'entends point la *theorique* : la *practique*, je m'en aide quelque peu. » (Rabelais, liv. Ier, ch. v.) « Les Italiens, dit Brantôme en parlant des duels, sont estez les premiers fondateurs de ces combats et de leurs poinctilles, et en ont tresbien sceu les *theoriques* et *practiques* » (p. 179). (C.)

2. Tristes épreuves d'un jeune courage! funeste apprentissage d'une guerre prochaine! (Virg., *Énéide*, XI, 156.)

3. L. XXVIII, ch. xxi. (C.)

mesure naturelle ; mais ce n'est pas proprement vertu, puis qu'elle tire son appuy de l'addresse, et qu'elle prend aultre fondement que de soy mesme. L'honneur des combats consiste en la ialousie du courage, non de la science : et pourtant ay ie veu quelqu'un de mes amis, renommé pour grand maistre en cet exercice, choisir en ses querelles des armes qui lui ostassent le moyen de cet advantage, et lesquelles despendoient entierement de la fortune et de l'asseurance, afin qu'on n'attribuast sa victoire plustost à son escrime qu'à sa valeur; et, en mon enfance, la noblesse fuyoit la reputation de bien escrimer comme iniurieuse, et se desrobboit pour l'apprendre, comme un mestier de subtilité desrogeant à la vraye et naïfve vertu.

Non schivar, non parar, non ritirarsi
Voglion costor, nè quì destrezza ha parte:
Non danno i colpi or finti, or pieni, or scarsi :
Toglie l' ira e 'l furor l'uso dell' arte.
Odi le spade orribilmente urtarsi
A mezzo il ferro; il piè d' orma non parte :
Sempre è il piè fermo, e la man sempre in moto:
Nè scende taglio in van, nè punta a voto.[1]

Les buttes,[2] les tournois, les barrieres, l'image des combats guerriers, estoient l'exercice de nos peres : cet aultre

1. Ils ne veulent ni esquiver, ni parer, ni fuir; l'adresse n'a point de part à leur combat; leurs coups ne sont point simulés, tantôt directs, tantôt obliques; la colère, la fureur leur ôte l'usage de l'art. Écoutez l'horrible choc de leurs épées qui se heurtent : leurs pieds sont toujours fermes, toujours immobiles, et leurs mains toujours en mouvement; de la taille, de la pointe, leurs coups ne sont jamais sans effet. (Torquato Tasso, *Gerusal. liberata*, canz., XII, stanz. 55.)

2. Motte de terre elevee, respondant à une semblable opposite, par juste intervalle d'un ject d'arc ou d'arbaleste; en haut ou au milieu desquelles il y a un blanc à viser, pour exercer les archers et arbalestriers. (Nicot.)

exercice est d'autant moins noble, qu'il ne regarde qu'une fin privee; qui nous apprend à nous entreruyner, contre les loix et la iustice, et qui, en toute façon, produict tousiours des effects dommageables. Il est bien plus digne et mieulx seant de s'exercer en choses qui asseurent, non qui offensent nostre police, qui regardent la publicque seureté et la gloire commune. Publius Rutilius,[1] consul, feut le premier qui instruisit le soldat à manier ses armes par addresse et science, qui conioingnit l'art à la vertu, non pour l'usage de querelle privee, ce feut pour la guerre et querelles du peuple romain; escrime populaire et civile : et, oultre l'exemple de Cesar,[2] qui ordonna aux siens de tirer principalement au visage des gentsdarmes de Pompeius, en la bataille de Pharsale, mille aultres chefs de guerre se sont ainsin advisez d'inventer nouvelle forme d'armes, nouvelle forme de frapper et de se couvrir, selon le besoing de l'affaire present.

Mais, tout ainsi que Philopœmen[3] condamna la luicte, en quoy il excelloit, d'autant que les preparatifs qu'on employoit à cet exercice estoient divers à ceulx qui appartiennent à la discipline militaire, à laquelle seule il estimoit les gents d'honneur se debvoir amuser : il me semble aussi que cette addresse à quoy on façonne ses membres, ces destours et mouvements à quoy on dresse la ieunesse en cette nouvelle eschole, sont non seulement inutiles, mais contraires plustost et dommageables à l'usage du combat militaire; aussi y emploient communement nos gents des armes particulieres, et peculierement destinees à cet usage : et i'ai veu qu'on ne trouvoit gueres bon qu'un

1. Valère Maxime, II, iii, 2. (C.)
2. Plutarque, *César*, ch. xii. (C.)
3. Id., *Philopœmen*, ch. xii. (C.)

gentilhomme, convié à l'espee et au poignard, s'offrist en equipage de gentdarme; ny qu'un aultre offrist d'y aller avecques sa cappe,[1] au lieu du poignard. Il est digne de consideration que Lachez, en Platon,[2] parlant d'un apprentissage de manier les armes, conforme au nostre, dict n'avoir iamais de cette eschole veu sortir nul grand homme de guerre, et nommeement des maistres d'icelle : quant à ceulx là, nostre experience en dict bien autant. Du reste, au moins pouvons nous tenir que ce sont suffisance de nulle relation et correspondance; et, en l'institution des enfants de sa police, Platon[3] interdict les arts de mener les poings, introduictes par Amycus et Epeius, et de luicter, par Antaeus et Cercyo, parce qu'elles ont aultre but que de rendre la ieunesse plus apte au service bellique, et n'y conferent point.[4] Mais ie m'en vois un peu bien à gauche de mon theme.

L'empereur Maurice,[5] estant adverty, par songes et plusieurs prognostiques, qu'un Phocas, soldat pour lors incogneu, le debvoit tuer, demandoit à son gendre Philippus, qui estoit ce Phocas, sa nature, ses conditions et ses mœurs; et comme, entre aultres choses, Philippus luy dict qu'il estoit lasche et craintif, l'empereur conclud incontinent par là qu'il estoit doncques meurtrier et cruel. Qui rend les tyrans si sanguinaires, c'est le soing de leur seureté, et que leur lasche cœur ne leur fournit d'aultres

1. C'est-à-dire *en habit de guerre*. Cappe, *chlamys, sagum militare*. — Nicot. (C.)

2. Dans le dialogue de Platon, intitulé *Lachès*, p. 247. (C.)

3. Traité *des Lois*, liv. VII, p. 630. (C.)

4. Et n'y contribuent point. — Conférer, en ce sens, est purement latin.

5. Zonaras et Cédrénus, dans le règne de cet empereur. Mais celui à qui Maurice fit cette question s'appeloit Philippicus; et il n'étoit pas son gendre, mais son beau-frère. (C.)

moyens de s'asseurer, qu'en exterminant ceulx qui les peuvent offenser, iusques aux femmes, de peur d'une esgratigneure :

Cuncta ferit, dum cuncta timet.[1]

Les premieres cruautez s'exercent pour elles mesmes; de là s'engendre la crainte d'une iuste revenche, qui produict aprez une enfileure de nouvelles cruautez, pour les estouffer les unes par les aultres. Philippus, roy de Macedoine, celuy qui eut tant de fusees à desmesler avec le peuple romain, agité de l'horreur des meurtres commis par son ordonnance, ne se pouvant resouldre contre tant de familles en divers temps offensees, print party de se saisir de touts les enfants de ceulx qu'il avoit faict tuer, pour, de iour en iour, les perdre l'un aprez l'aultre, et ainsin establir son repos.[2]

Les belles matieres siesent bien, en quelque place qu'on les seme : moy, qui ay plus de soing du poids et utilité des discours, que de leur ordre et suitte, ne doibs pas craindre de loger icy, un peu à l'escart, une tresbelle histoire. Quand elles sont si riches de leur propre beauté, et se peuvent seules trop soubstenir, ie me contente du bout d'un poil pour les ioindre à mon propos.[3]

Entre les aultres condemnez par Philippus,[4] avoit esté un Herodicus, prince des Thessaliens : aprez luy, il avoit encores depuis faict mourir ses deux gendres, laissants chascun un fils bien petit. Theoxena et Archo estoient les deux

1. Il frappe tout, parce qu'il craint tout. (Claudien, *in Eutrop.*, I, 182.)

2. Tite Live, XL, 3. (J. V. L.)

3. Cette phrase manque dans l'exemplaire qui a servi pour l'édition de 1802. (J. V. L.)

4. Toute cette histoire est prise de Tite Live (XL, 4); mais Montaigne n'a pas toujours traduit fidèlement son original. (C.)

veufves. Theoxena ne peut estre induicte à se remarier, en estant fort poursuyvie. Archo espousa Poris, le premier homme d'entre les Aeniens, et en eut nombre d'enfants, qu'elle laissa touts en bas aage. Theoxena, espoinçonnee[1] d'une charité maternelle envers ses nepveux, pour les avoir en sa conduicte et protection, espousa Poris. Voicy venir la proclamation de l'edict du roy. Cette courageuse mere, se desfiant et de la cruauté de Philippus, et de la licence de ses satellites envers cette belle et tendre ieunesse, osa dire qu'elle les tueroit plustost de ses mains que de les rendre. Poris, effrayé de cette protestation, luy promet de les desrobber et emporter à Athenes, en la garde d'aulcuns siens hostes fideles. Ils prennent occasion d'une feste annuelle qui se celebroit à Aenie, en l'honneur d'Aeneas, et s'y en vont. Ayants assisté, le iour, aux cerimonies et banquet publicque, la nuict ils s'escoulent dans un vaisseau preparé, pour gaigner païs par mer. Le vent leur feut contraire; et, se trouvants le lendemain à la veue de la terre d'où ils avoient desmaré, feurent suyvis par les gardes des ports. Au ioindre,[2] Poris s'embesongnant à haster les mariniers pour la fuitte, Theoxena, forcenee d'amour et de vengeance, se reiectant à sa premiere proposition, faict apprest d'armes et de poison, et les presentant à leur veue : « Or sus, mes enfants, la mort est meshuy le seul « moyen de vostre deffense et liberté, et sera matiere aux « dieux de leur saincte iustice : ces espees traictes, ces « couppes pleines, vous en ouvrent l'entree : courage. Et

1. Animée, aiguillonnée. — Espoinçonner, *pungere, incitare, acuere.* (Nicot.)

2. C'est-à-dire : *comme ils s'approchoient.* — Montaigne nous donne ici la traduction de ces mots de Tite Live (XL, 4) : *Quum jam appropinquabant*, « Comme les gardes s'approchoient pour les prendre. » (C.)

« toy, mon fils, qui est plus grand, empoigne ce fer, pour « mourir de la mort plus forte.[1] » Ayants d'un costé cette vigoreuse conseillere, les ennemis de l'aultre à leur gorge, ils coururent de furie chascun à ce qui luy feut le plus à main; et, demy morts, feurent iectez en la mer. Theoxena, fiere d'avoir si glorieusement pourveu à la seureté de touts ses enfants, accollant chauldement son mary : « Suyvons ces garsons, mon amy; et iouïssons de mesme sepulture avecques eulx. » Et, se tenants ainsin embrassez, se precipiterent : de maniere que le vaisseau feut ramené à bord, vuide de ses maistres.

Les tyrans, pour faire touts les deux ensemble, et tuer, et faire sentir leur cholere, ont employé toute leur suffisance à trouver moyen d'alonger la mort. Ils veulent que leurs ennemis s'en aillent, mais non pas si viste qu'ils n'ayent loisir de savourer leur vengeance.[2] Là dessus ils sont en grand' peine : car si les torments sont violents, ils sont courts; s'ils sont longs, ils ne sont pas assez douloureux à leur gré : les voylà à dispenser leurs engins. Nous en veoyons mille exemples en l'antiquité; et ie ne sçais si, sans y penser, nous ne retenons pas quelque trace de cette barbarie.

Tout ce qui est au delà de la mort simple, me semble pure cruauté.[3] Nostre iustice ne peult esperer que celuy

1. Plus noble, plus courageuse. — Tite Live ajoute : « Aut haurite poculum, si segnior mors juvat. » (J. V. L.)

2. Allusion au mot de Caligula : « Je veux qu'il se sente mourir. » (Suétone, *Caligul.*, ch. xxx.) (J. V. L.)

3. Montaigne exprime la même pensée dans les mêmes termes (liv. II, ch. 11, t. II, p. 00). Dans la censure que les *Essais* eurent à subir pendant le séjour de Montaigne à Rome, on lui reprocha d'avoir *estimé cruauté ce qui est au delà de mort simple.* (Voyage, t. II, p. 36.) Le *frater françois* qui fut chargé de cet examen par le *maestro del sacro palazzo,* dut être surtout choqué de voir cette proposition malsonnante répétée deux fois. (J. V. L.)

que la crainte de mourir, et d'estre descapité, ou pendu, ne gardera de faillir, en soit empesché par l'imagination d'un feu languissant, ou des tenailles, ou de la roue. Et ie ne sçais ce pendant, si nous les iectons au desespoir; car en quel estat peult estre l'ame d'un homme, attendant vingt quatre heures la mort, brisé sur une roue, ou, à la vieille façon, cloué à une croix? Iosephe[1] recite que pendant les guerres des Romains en Iudee, passant où l'on avoit crucifié quelques Iuifs, trois iours y avoit, il recogneut trois de ses amis, et obteint de les oster de là; les deux moururent, dict il; l'aultre vescut encores depuis.

Chalcondyle, homme de foy, aux memoires qu'il a laissé des choses advenues de son temps et prez de luy,[2] recite pour extreme supplice celuy que l'empereur Mechmet practiquoit souvent, de faire trencher les hommes en deux parts par le fauls[3] du corps, à l'endroict du diaphragme, et d'un seul coup de cimeterre : d'où il arrivoit qu'ils mourussent comme de deux morts à la fois; et veoyoit on, dict il, l'une et l'aultre part pleine de vie se demener long temps aprez, pressee de torment. Ie n'estime pas qu'il y eust grande souffrance en ce mouvement : les supplices plus hideux à veoir ne sont pas tousiours les plus forts à souffrir; et treuve plus atroce ce que d'aultres historiens en recitent contre des seigneurs epirotes, qu'il les feit escorcher par le menu, d'une dispensation si malicieusement ordonnee, que leur vie dura quinze iours à cette angoisse.

Et ces deux aultres : Crœsus[4] ayant faict prendre un

1. Dans l'*Histoire de sa vie*, sur la fin. (C.)
2. *Histoire des Turcs*, liv. X, vers le commencement. (C.)
3. *Par l'enfourchure;* à la lettre, *par le défaut du corps.* (E. J.)
4. Hérodote, I, 92; Plutarque, *de la Malignité d'Hérodote*, p. 858. (J. V. L.)

gentilhomme, favori de Pantaleon, son frere, le mena en la boutique d'un foullon, où il le feit gratter et carder à coups de cardes et peignes de ce mestier, iusques à ce qu'il en mourut. George Sechel,[1] chef de ces païsans de Poloigne, qui, soubs tiltre de la croisade, feirent tant de maulx, desfaict en battaille par le vayvode de Transsylvanie, et prins, feut trois iours attaché nud sur un chevalet, exposé à toutes les manieres de torments que chascun pouvoit apporter contre luy; pendant lequel temps on fit ieusner plusieurs aultres prisonniers. Enfin, luy vivant et veoyant, on abbruva de son sang Lucat, son cher frere, et pour le salut duquel seul il prioit, tirant sur soy toute l'envie[2] de leurs mesfaicts : et feit lon paistre vingt de ses plus favoris capitaines, deschirants à belles dents sa chair, et en engloutissants les morceaux. Le reste du corps et parties du dedans, luy expiré, feurent mises bouillir, qu'on feit manger à d'aultres de sa suitte.

CHAPITRE XXVIII.

TOUTES CHOSES ONT LEUR SAISON.

Ceulx qui apparient Caton le censeur au ieune Caton, meurtrier de soy mesme, apparient deux belles natures et de formes voisines. Le premier exploicta la sienne à plus

1. Vous trouverez ce fait, avec toutes ses circonstances, dans la *Chronique de Carion*, refondue par Mélanchthon et Gaspard Peucer, son gendre (liv. IV, p. 700), et dans les *Annales de Silésie*, compilées en latin par Joachim Cureus, p. 233. (C.)

2. Toute la haine que les méfaits de l'un et de l'autre devoient inspirer.

de visages, et precelle en exploicts militaires et en utilité de ses vacations publicques : mais la vertu du ieune, oultre ce que c'est blaspheme de luy en apparier null' aultre en vigueur, feut bien plus nette; car qui deschargeroit d'envie et d'ambition celle du censeur, ayant osé chocquer l'honneur de Scipion, en bonté et en toutes parties d'excellence de bien loing plus grand, et que luy, et que tout aultre homme de son siecle ?

Ce qu'on dict,[1] entre aultres choses, de luy, qu'en son extreme vieillesse il se meit à apprendre la langue grecque, d'un ardent appetit, comme pour assouvir une longue soif, ne me semble pas luy estre fort honnorable : c'est proprement ce que nous disons, « Retumber en enfantillage. » Toutes choses ont leur saison, les bonnes et tout;[2] et ie puis dire mon patenostre hors de propos; comme on defera T. Quintius Flaminius de ce qu'estant general d'armee, on l'avoit veu à quartier, sur l'heure du conflit, s'amusant à prier Dieu, en une battaille qu'il gaigna.[3]

Imponit finem sapiens et rebus honestis.[4]

Eudemonidas, veoyant Xenocrates, fort vieil, s'empresser aux leçons de son eschole : « Quand sçaura cettuy

1. Plutarque, *Caton le Censeur*, ch. i. (C.)

2. Aussi. — *Et tout*, dans ce sens-là, est un vrai gasconisme, dont voici encore un exemple que j'ai trouvé dans Brantôme, p. 432, t. II de ses *Femmes galantes*, où, parlant d'un homme marié à une belle et aimable femme, il dit : « Qui l'a telle, ne va point au pourchas, comme d'autres, autrement il est bien miserable; et qui n'y va, peu se soucie-il de dire mal des Dames, ni bien *et tout*, sinon que de la sienne. » (C.) — On dit encore *itout* pour *aussi*, en Sologne. (E. J.)

3. Plutarque, *Comparaison de T. Q. Flaminius avec Philopœmen*, ch. ii. (C.)

4. Même dans la vertu, le sage sait s'arrêter. (Juvénal, VI, 444.) — Ici Montaigne détourne les paroles de ce poëte du sens qu'elles ont dans l'original, où elles signifient tout autre chose. (C.)

cy, dict il, s'il apprend encores ![1] » Et Philopœmen, à ceulx qui hault louoient le roy Ptolemaeus de ce qu'il durcissoit sa personne touts les iours à l'exercice des armes : « Ce n'est, dict il, pas chose louable à un roy de son aage de s'y exercer; il les debvroit hormais[2] reellement employer.[3] Le ieune doibt faire ses apprests; le vieil, en iouïr, disent les sages;[4] et le plus grand vice qu'ils remarquent en nous, c'est que nos desirs raieunissent sans cesse; nous recommenceons tousiours à vivre.

Nostre estude et nostre envie debvroient quelquefois sentir la vieillesse. Nous avons le pied à la fosse; et nos appetits et poursuittes ne font que naistre :

> Tù secanda marmora
> Locas sub ipsum funus, et, sepulcri
> Immemor, struis domos.[5]

Le plus long de mes desseings n'a pas un an d'estendue : ie ne pense desormais qu'à finir, me desfoys de toutes nouvelles esperances et entreprinses, prends mon dernier congé de touts les lieux que ie laisse, et me despossede touts les iours de ce que i'ay. *Olim iam nec perit quidquam mihi, nec acquiritur... plus superest viatici quam viæ.*[6]

> Vixi, et, quem dederat cursum fortuna, peregi.[7]

1. Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens.*
2. Désormais, à l'avenir. — *Désormais*, en prenant la place de *hormais*, l'a dépossédé entièrement. Du temps de Nicot, on pouvoit écrire *des ores mais*, au lieu de *désormais*. (C.)
3. Plutarque, *Philopœmen*, ch. xii. (C.)
4. Sénèque, *Epist.* 36. (J. V. L.)
5. Vous faites tailler des marbres à la veille de mourir; vous bâtissez une maison, et il faudroit songer à un tombeau. (Hor., *Od.*, II, xviii, 17.)
6. Depuis longtemps, je ne perds ni ne gagne;... il me reste plus de provisions que de chemin à faire. (Sénèque, *Épist.* 77.)
7. J'ai vécu, j'ai fourni la carrière que m'avoit donnée la fortune. (Virg., *Énéide*, IV, 653.)

C'est enfin tout le soulagement que ie treuve en ma vieillesse, qu'elle amortit en moy plusieurs desirs et soings de quoy la vie est inquietee; le soing du cours du monde, le soing des richesses, de la grandeur, de la science, de la santé, de moy. Cettuy cy apprend à parler, lors qu'il luy fault apprendre à se taire pour iamais. On peult continuer à tout temps l'estude, non pas l'escholage : la sotte chose qu'un vieillard abecedaire ! [1]

Diversos diversa iuvant; non omnibus annis
Omnia conveniunt.[2]

S'il fault estudier, estudions un estude sortable à nostre condition, à fin que nous puissions respondre, comme celuy à qui, quand on demanda à quoy faire ces estudes en sa decrepitude, « A m'en partir meilleur, et plus à mon ayse; » respondict il. Tel estude feut celuy du ieune Caton, sentant sa fin prochaine, qui se rencontra au discours de Platon, De l'eternité de l'ame; non, comme il fault croire, qu'il ne feust de long temps garny de toute sorte de munitions pour un tel deslogement; d'asseurance, de volonté ferme et d'instruction, il en avoit plus que Platon n'en a en ses escripts; sa science et son courage estoient, pour ce regard, au dessus de la philosophie : il print cette occupation, non pour le service de sa mort; mais, comme celuy qui n'interrompit pas seulement son sommeil en l'importance d'une telle deliberation, il continua aussi sans chois et sans changement ses estudes avec les aultres actions accoustumees de sa vie. La

1. Montaigne traduit Sénèque (*Epist*.. 36) : « Turpis et ridicula res est elementarius senex. » (J. V. L.)

2. Les hommes aiment des choses diverses : toute chose ne convient pas à tout âge. (*Pseudo-Gallus*, I, 104.)

nuict[1] qu'il veint d'estre refusé de la preture, il la passa à iouer; celle en laquelle il debvoit mourir, il la passa à lire : la perte ou de la vie, ou de l'office, tout luy feut un.

CHAPITRE XXIX.

DE LA VERTU.

Ie treuve, par experience, qu'il y a bien à dire entre les boutees[2] et saillies de l'ame, ou une resolue et constante habitude : et veois bien qu'il n'est rien que nous ne puissions, voire iusques à surpasser la Divinité mesme, dict quelqu'un,[3] d'autant que c'est plus de se rendre impassible, de soy, que d'estre tel, de sa condition originelle : et iusques à pouvoir ioindre à l'imbecillité de l'homme une resolution et asseurance de Dieu; mais c'est par secousses : et ez vies de ces heros du temps passé, il y a quelquesfois des traicts miraculeux, et qui semblent de bien loing surpasser nos forces naturelles; mais ce sont traicts, à la verité; et est dur à croire que de ces conditions ainsin eslevees, on en puisse teindre et abbruver l'ame en maniere qu'elles luy deviennent ordinaires et comme naturelles. Il nous escheoit à nous mesmes, qui ne sommes qu'avortons d'hommes, d'eslancer par fois nostre ame, esveillee par les discours ou exemples d'aultruy, bien loing au delà de

1. Ces mots, jusqu'à la fin du chapitre, sont traduits de Sénèque (*Epist.* 71 et 104). (C.)

2. Les élans, les boutades. — D'une boutée, *uno impulsu, uno impetu*. (Nicot.)

3. Sénèque, *Epist.* 73; et surtout *de Provident.*, ch. v : « Ferte fortiter; hoc est, quo Deum antecedatis : ille extra patientiam malorum est, vos supra patientiam. » (J. V. L.)

son ordinaire : mais c'est une espece de passion, qui la poulse et agite, et qui la ravit aulcunement hors de soy; car, ce tourbillon franchi, nous veoyons que, sans y penser, elle se desbande et relasche d'elle mesme, sinon iusques à la derniere touche, au moins iusques à n'estre plus celle là; de façon que lors, à toute occasion, pour un oyseau perdu, ou un verre cassé, nous nous laissons esmouvoir à peu prez comme l'un du vulgaire. Sauf l'ordre, la moderation et la constance, i'estime que toutes choses soient faisables par un homme bien manque [1] et defaillant en gros. A cette cause, disent les sages, il fault, pour iuger bien à poinct d'un homme, principalement contrerooller ses actions communes,[2] et le surprendre en son à touts les iours.

Pyrrho, celuy qui bastit de l'ignorance une si plaisante science, essaya, comme touts les aultres vrayement philosophes, de faire respondre sa vie à sa doctrine. Et, parce qu'il maintenoit la foiblesse du iugement humain estre si extreme que de ne pouvoir prendre party ou inclination, et le vouloit suspendre perpetuellement balancé, regardant et accueillant toutes choses comme indifferentes, on conte [3] qu'il se maintenoit tousiours de mesme façon et visage : s'il avoit commencé un propos, il ne laissoit pas de l'achever, bien que celuy à qui il parloit s'en feust allé; s'il alloit, il ne rompoit son chemin pour empeschement qui se presentast, conservé des precipices, du heurt des charrettes, et aultres accidents, par ses amis : [4] car, de

1. Défectueux, imparfait, foible. (C.)
2. Ou *privées*, comme dans l'édition in-4° de 1588, fol. 300.
3. Diog. Laerce, IX, 63. (C.)
4. Diog. Laerce, IX, 62. — Montaigne dit positivement ailleurs, que ceux qui peignent Pyrrhon « stupide et immobile, prenant un train de vie « farouche et inassociable, attendant le heurt des charrettes, se presentant « aux precipices, refusant de s'accommoder aux loix, » enchérissent sur sa

craindre ou eviter quelque chose, c'eust esté chocquer ses propositions, qui ostoient aux sens mesmes toute eslection et certitude. Quelquesfois il souffrit d'estre incisé et cauterisé, d'une telle constance, qu'on ne luy en veit pas seulement ciller les yeulx. C'est quelque chose de ramener l'ame à ces imaginations; c'est plus d'y ioindre les effects; toutesfois il n'est pas impossible : mais de les ioindre avecques telle perseverance et constance, que d'en establir son train ordinaire, certes, en ces entreprinses si esloingnees de l'usage commun, il est quasi incroyable qu'on le puisse. Voylà pourquoy, comme il feut quelquesfois rencontré en sa maison, tansant bien asprement avecques sa sœur, et luy estant reproché de faillir en cela à son indifference : « Quoy, dict il, faut il qu'encores cette femmelette serve de tesmoignage à mes regles? » Une aultre fois, qu'on le veit se deffendre d'un chien : « Il est, dict il, tresdifficile de despouiller entierement l'homme : et se fault mettre en debvoir et efforcer de combattre les choses, premierement par les effects, mais au pis aller, par la raison et par les discours.[1] »

Il y a environ sept ou huict ans, qu'à deux lieues d'icy, un homme de village, qui est encores vivant, ayant la teste de long temps rompue par la ialousie de sa femme, revenant un iour de la besongne, et elle le bienveignant[2] de ses criailleries accoustumees, entra en telle furie, que sur le champ, à tout la serpe qu'il tenoit encores en ses

doctrine. Pyrrhon, ajoute-t-il, « n'a pas voulu se faire pierre ou souche; il a voulu se faire homme vivant, discourant et raisonnant, jouissant de touts plaisirs et commoditez naturelles, etc. » (Liv. II, ch. xii.) (C.)

1. Diog. Laerce, IX, 66. (C.)

2. L'accueillant, pour sa bienvenue. — Bienveigner, *comiter excipere aliquem*. (Nicot.)

mains, s'estant moissonné tout net les pieces qui la mettoient en fiebvre, les luy iecta au nez. Et il se dict qu'un ieune gentilhomme des nostres, amoureux et gaillard, ayant, par sa perseverance, amolli enfin le cœur d'une belle maistresse, desesperé de ce que, sur le poinct de la charge, il s'estoit trouvé mol luy mesme et desfailly, et que

Non viriliter
Iners senile penis extulerat caput,[1]

il s'en priva soubdain revenu au logis, et l'envoya, cruelle et sanglante victime, pour la purgation de son offense. Si c'eust esté par discours et religion, comme les presbtres de Cybele, que ne dirions nous d'une si haultaine entreprinse?

Depuis peu de iours, à Bergerac, à cinq lieues de ma maison, contremont la riviere de Dordoigne, une femme ayant esté tormentee et battue, le soir avant, de son mary, chagrin et fascheux de sa complexion, delibera d'eschapper à sa rudesse, au prix de sa vie; et s'estant, à son lever, accointee de ses voisines comme de coustume, leur laissant couler quelque mot de recommendation de ses affaires, prenant une sienne sœur par la main, la mena avecques elle sur le pont, et, aprez avoir prins congé d'elle, comme par maniere de ieu, sans montrer aultre changement ou alteration, se precipita du hault en bas en la riviere, où elle se perdit. Ce qu'il y a de plus en cecy, c'est que ce conseil meurit une nuict entiere dans sa teste.

1. La partie dont il attendoit le plus de service, n'avoit donné aucun signe de vigueur. (TIBULLE, *Priap.*, carm. 84.) — Montaigne met ici *extulerat* au lieu d'*extulit*, qui est dans l'original. Ces fragments, ou ces *Priapées*, ont été recueillis et publiés à la suite du Pétrone *variorum*, édit. de 1669. (C.)

C'est bien aultre chose des femmes indiennes : car estant leur coustume, aux maris d'avoir plusieurs femmes, et à la plus chere d'elles de se tuer aprez son mary, chascune, par le desseing de toute sa vie, vise à gaigner ce poinct et cet advantage sur ses compaignes; et les bons offices qu'elles rendent à leur mary ne regardent aultre recompense que d'estre preferees à la compaignie de sa mort.

...Ubi mortifero iacta est fax ultima lecto,
Uxorum fusis stat pia turba comis :
Et certamen habent lethi, quæ viva sequatur
Coniugium : pudor est non licuisse mori.
Ardent victrices, et flammæ pectora præbent,
Imponuntque suis ora perusta viris.[1]

Un homme escrit encores en nos iours avoir veu en ces nations orientales cette coustume en credit, que non seulement les femmes s'enterrent aprez leurs maris, mais aussi les esclaves desquelles il a eu iouïssance; ce qui se faict en cette maniere : Le mary estant trespassé, la veufve peult, si elle veult (mais peu le veulent), demander deux ou trois mois d'espace à disposer de ses affaires. Le iour venu, elle monte à cheval, paree comme à nopces, et d'une contenance gaye, va, dict elle, dormir avecques son espoux, tenant en sa main gauche un mirouer, une flesche en l'aultre : s'estant ainsi promenee en pompe, accompaignee de ses amis et parents et de grand peuple en feste, elle est tantost rendue au lieu publicque destiné à tels spectacles : c'est une grande place, au milieu de laquelle

1. Lorsque la torche funèbre est lancée sur le bûcher, on voit à l'entour les épouses échevelées se disputer l'honneur de mourir, et de suivre leur époux : survivre est une honte pour elles. Celle qui sort victorieuse de ce combat, se précipite dans les flammes, et, d'une bouche ardente, embrasse en mourant son époux qui n'est plus. (Properce, III, xiii, 17.)

il y a une fosse pleine de bois; et ioignant icelle, un lieu relevé de quatre ou cinq marches, sur lequel elle est conduicte, et servie d'un magnifique repas; aprez lequel, elle se met à baller et à chanter, et ordonne, quand bon luy semble, qu'on allume le feu. Cela faict, elle descend, et, prenant par la main le plus proche des parents de son mary, ils vont ensemble à la riviere voisine, où elle se despouille toute nue, et distribue ses ioyaux et vestements à ses amis, et se va plongeant dans l'eau, comme pour y laver ses pechez : sortant de là, elle s'enveloppe d'un linge iaune de quatorze brasses de long; et, donnant derechef la main à ce parent de son mary, s'en revont sur la motte, où elle parle au peuple, et recommende ses enfants, si elle en a. Entre la fosse et la motte, on tire volontiers un rideau, pour leur oster la veue de cette fornaise ardente, ce qu'aulcunes deffendent, pour tesmoigner plus de courage. Finy qu'elle a de dire, une femme luy presente un vase plein d'huile à s'oindre la teste et tout le corps, lequel elle iecte dans le feu quand elle en a faict, et en l'instant s'y lance elle mesme. Sur l'heure, le peuple renverse sur elle quantité de busches pour l'empescher de languir; et se change toute leur ioye en dueil et tristesse. Si ce sont personnes de moindre estoffe, le corps du mort est porté au lieu où on le veult enterrer, et là mis en son seant, la veufve, à genoux devant luy, l'embrassant estroictement; et se tient en ce poinct, pendant qu'on bastit autour d'eulx un mur, qui, venant à se haulser iusques à l'endroict des espaules de la femme, quelqu'un des siens, par le derriere prenant sa teste, luy tord le col; et rendu qu'elle a l'esprit, le mur est soubdain monté et clos, où ils demeurent ensepvelis.

En ce mesme païs, il y avoit quelque chose de pareil

en leurs gymnosophistes : car, non par la contrainte d'aultruy, non par l'impetuosité d'un' humeur soubdaine, mais par expresse profession de leur regle, leur façon estoit, à mesure qu'ils avoient attainct certain aage, ou qu'ils se veoyoient menacez par quelque maladie, de se faire dresser un buchier, et au dessus un lict bien paré ; et aprez avoir festoyé ioyeusement leurs amis et cognoissants, s'aller planter dans ce lict, en telle resolution, que le feu y estant mis, on ne les veist mouvoir ny pieds, ny mains :[1] et ainsi mourut l'un d'eulx, Calanus, en presence de toute l'armee d'Alexandre le grand.[2] Et n'estoit estimé entre eulx ny sainct, ny bienheureux, qui ne s'estoit ainsi tué, envoyant son ame purgee et purifiee par le feu, aprez avoir consommé tout ce qu'il y avoit de mortel et terrestre. Cette constante premeditation de toute la vie, c'est ce qui faict le miracle.

Parmy nos aultres disputes, celle du *Fatum* s'y est meslee : et, pour attacher les choses advenir et nostre volonté mesmes à certaine et inevitable necessité, on est encores sur cet argument du temps passé, « Puisque Dieu preveoit toutes choses debvoir ainsin advenir, comme il faict sans doubte ; il fault doncques qu'elles adviennent ainsin. » A quoy nos maistres respondent, « Que le veoir que quelque chose advienne, comme nous faisons, et Dieu de mesmes (car tout luy estant present, il veoit plustost qu'il ne preveoit), ce n'est pas la forcer d'advenir : voire, nous veoyons, à cause que les choses adviennent ; et les choses n'adviennent pas, à cause que nous veoyons : l'advenement fait la science, non la science l'advenement. Ce

1. Quinte-Curce, VIII, 9 ; Strabon, liv. XV, p. 1045, t. II, édit. d'Amsterdam, 1707. (C.)

2. Plutarque, *Alexandre*, ch. xxi. (C.)

que nous veoyons advenir, advient; mais il pouvoit aultrement advenir; et Dieu, au registre des causes des advenements qu'il a en sa prescience, y a aussi celles qu'on appelle fortuites, et les volontaires qui despendent de la liberté qu'il a donné à nostre arbitrage, et sçait que nous fauldrons, parce que nous aurons voulu faillir. »

Or, i'ai veu assez de gents encourager leurs troupes de cette necessité fatale : car si nostre heure est attachee à certain poinct, ny les harquebusades ennemies, ny nostre hardiesse, ny nostre fuyte et couardise, ne la peuvent advancer ou reculer. Cela est beau à dire; mais cherchez qui l'effectuera : et s'il est ainsi, qu'une forte et vifve creance tire aprez soy les actions de mesme, certes cette foy, de quoy nous remplissons tant la bouche, est merveilleusement legiere en nos siecles; sinon que le mespris qu'elle a des œuvres, luy face desdaigner leur compaignie. Tant y a, qu'à ce mesme propos, le sire de Iouinville, tesmoing croyable autant que tout aultre, nous raconte des Bedouins, nation meslee aux Sarrasins, auxquels le roy sainct Louys eut affaire en la Terre saincte, qu'ils croyoient si fermement, en leur religion, les iours d'un chascun estre de toute eternité prefix et comptez, d'une preordonnance inevitable, qu'ils alloient à la guerre nudz, sauf un glaive à la turquesque, et le corps seulement couvert d'un linge blanc : et pour leur plus extreme mauldisson, quand ils se courrouceoient aux leurs, ils avoient tousiours en la bouche : « Mauldict sois tu comme celuy qui s'arme, de peur de la mort![1] » Voylà bien aultre preuve de creance et de foy que la nostre. Et de ce reng est aussi celle que donnerent ces deux religieux de Florence, du temps de nos

1. *Mémoires de Joinville,* ch. xxx, vol. I, p. 190. (C.)

peres :[1] Estants en quelque controverse de science, ils s'accorderent d'entrer touts deux dans le feu, en presence de tout le peuple, et en la place publicque, pour la verification chascun de son party : et en estoient desia les apprests touts faicts, et la chose iustement sur le poinct de l'execution, quand elle feut interrompue par un accident improuveu.

Un ieune seigneur turc, ayant faict un signalé faict d'armes de sa personne, à la veue des deux battailles d'Amurath et de l'Huniade,[2] prestes à se donner,[3] enquis par Amurath, qui l'avoit, en si grande ieunesse et inexperience (car c'estoit la premiere guerre qu'il eust veu), remply d'une si genereuse vigueur de courage, respondit, « Qu'il avoit eu pour souverain precepteur de vaillance un lievre : quelque iour, estant à la chasse, dict il, ie descouvris un lievre en forme ;[4] et encores que i'eusse deux excellents levriers à mon costé, si me sembla il, pour ne le faillir point, qu'il valloit mieulx y employer encores mon arc ; car il me faisoit fort beau ieu. Ie commenceay à descocher mes fleches, et iusques à quarante qu'il y en avoit en ma trousse, non sans l'assener seulement, mais sans l'esveiller. Aprez tout, ie descouplay mes levriers aprez, qui n'y peurent non plus. I'apprins par là qu'il avoit

1. Le 7 avril 1498. — Voyez l'histoire du fameux Jérôme Savonarole dans les *Mémoires* de PHILIPPE DE COMINES, liv. VIII, ch. XIX ; GUICCIARDIN, liv. III, vers la fin ; BAYLE, au mot *Savonarola ;* M. SISMONDI, *Républiques italiennes du moyen âge*, ch. XCVIII, t. XII, p. 464, etc. (J. V. L.)

2. Le célèbre Jean Corvin Huniade, vayvode de Transylvanie, général des armées de Ladislas, roi de Hongrie, et l'un des plus grands capitaines de son siècle. (C.)

3. *A se livrer*, ou *à se choquer*, comme on a mis dans quelques anciennes éditions. (E. J.)

4. On dit, en termes de chasse, un lièvre *en forme*, pour dire un lièvre *au gîte*. (DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE.)

esté couvert par sa destinee ; et que ny les traicts ny les glaives ne portent que par le congé de nostre fatalité, laquelle il n'est en nous de reculer ny d'advancer. » Ce conte doibt servir à nous faire veoir en passant combien nostre raison est flexible à toute sorte d'images. Un personnage, grand d'ans, de nom, de dignité et de doctrine, se vantoit à moy d'avoir esté porté à certaine mutation tresimportante de sa foy par une incitation estrangiere aussi bizarre ; et au reste, si mal concluante, que ie la trouvois plus forte au revers : luy l'appelloit miracle ; et moy aussi, à divers sens. Leurs historiens disent que la persuasion estant populairement semee entre les Turcs de la fatale et imployable prescription de leurs iours, ayde apparemment à les asseurer aux dangiers. Et ie cognois un grand prince qui en faict heureusement son proufict, soit qu'il la croye, soit qu'il la prenne pour excuse à se hazarder extraordinairement : Pourveu que fortune ne se lasse trop tost de luy faire espaule !

Il n'est point advenu de nostre memoire un plus admirable effect de resolution, que de ces deux qui conspirerent la mort du prince d'Orange.[1] C'est merveille comment on peut eschauffer le second, qui l'executa, à une entreprinse en laquelle il estoit si mal advenu à son compaignon, y ayant apporté tout ce qu'il pouvoit, et, sur cette trace, et de mesmes armes, aller entreprendre un seigneur, armé d'une si fresche instruction de desfiance, puissant de suitte d'amis et de force corporelle, en sa salle, parmy ses gardes,

1. Le fondateur de la république de Hollande. En 1582, le 18 de mars, ce prince fut assassiné d'un coup de pistolet à Anvers, au sortir de table, par un habitant de la Biscaye, nommé Jehan de Jeaureguy, et guérit de cette blessure ; mais, en 1584, le 10 de juillet, il fut tué d'un coup de pistolet dans sa maison à Delft, en Hollande, par Balthazar Gérard, natif de la Franche-Comté. (C.)

en une ville toute à sa devotion. Certes, il y employa une main bien determinee, et un courage esmeu d'une vigoreuse passion. Un poignard est plus seur pour assener; mais d'autant qu'il a besoing de plus de mouvement et de vigueur de bras que n'a un pistolet, son coup est plus subiect à estre gauchy ou troublé. Que celuy là ne courust à une mort certaine, ie n'y foys pas grand doubte; car les esperances de quoy on eust sceu l'amuser ne pouvoient loger en entendement rassis, et la conduicte de son exploict montre qu'il n'en avoit pas faulte, non plus que de courage. Les motifs d'une si puissante persuasion peuvent estre divers, car nostre fantasie faict de soy et de nous ce qu'il luy plaist. L'execution qui feut faicte prez d'Orleans,[1] n'eut rien de pareil; il y eut plus de hazard que de vigueur; le coup n'estoit pas à la mort, si la fortune ne l'eust rendu tel; et l'entreprinse de tirer, estant à cheval, et de loing, et à un qui se mouvoit au bransle de son cheval, feust l'entreprinse d'un homme qui aimoit mieux faillir son effect que faillir à se sauver. Ce qui suyvit aprez le montra; car il se transit et s'enyvra de la pensee de si haulte execution, si qu'il perdit entierement son sens et à conduire sa fuyte, et à conduire sa langue en ses responses. Que luy falloit il, que recourir à ses amis au travers d'une riviere? c'est un moyen où ie me suis iecté à moindres dangiers, et que i'estime de peu de hazard, quelque largeur qu'ait le passage, pourveu que vostre cheval treuve l'entree facile, et que vous preveoyiez au delà un bord aysé, selon le cours de l'eau. L'aultre,[2] quand on lui prononcea son

1. Par Poltrot, qui assassina le duc de Guise, un soir que ce duc s'en retournoit à cheval à son logis. (Voy. les *Mémoires* de Brantôme, à l'article de *M. de Guise*, t. III, p. 112, 113, 115.) (C).

2. Balthazar Gérard, qui venoit de tuer le prince d'Orange par un infâme assassinat. (C.)

horrible sentence : « I'y estois preparé, dict il; ie vous estonnerai de ma patience. »

Les Assassins,[1] nation despendante de la Phœnicie, sont estimez, entre les Mahumetans, d'une souveraine devotion et pureté de mœurs. Ils tiennent que le plus court chemin à gaigner paradis, c'est de tuer quelqu'un de religion contraire. Parquoy on l'a veu souvent entreprendre, à un ou deux, en pourpoinct, contre des ennemis puissants, au prix d'une mort certaine, et sans aulcun soing de leur propre dangier. Ainsi feut assassiné (ce mot est emprunté de leur nom) nostre comte Raymond de Tripoli, au milieu de sa ville,[2] pendant nos entreprinses de la guerre saincte; et pareillement Conrad, marquis de Montferrat :[3] les meurtriers conduicts au supplice, touts enflez et fiers d'un si beau chef d'œuvre.

CHAPITRE XXX.

D'UN ENFANT MONSTRUEUX.

Ce conte s'en ira tout simple; car ie laisse aux medecins d'en discourir. Ie veis avant hier un enfant que deux hommes et une nourrice, qui se disoient estre le pere, l'oncle, et la tante, conduisoient pour tirer quelque soul de le montrer à cause de son estrangeté. Il estoit, en tout

1. Ou *Assassiniens*, peuples qui habitoient dix à douze villes de la Phénicie. On a publié beaucoup de fables à leur sujet. M. Silvestre de Sacy, dans une savante dissertation, a jeté tout récemment beaucoup de jour sur leur histoire. (A. D.)

2. En 1151, près de la porte de Tripoli.

3. A Tyr, le 24 d'avril 1192. Richard Cœur-de-Lion fut soupçonné d'être complice de cet assassinat; mais il produisit une lettre du Vieux de la Montagne, qui se déclaroit l'auteur du crime. (J. V. L.)

le reste, d'une forme commune, et se soubstenoit sur ses pieds, marchoit et gazouilloit, environ comme les aultres de mesme aage : il n'avoit encores voulu prendre aultre nourriture que du tettin de sa nourrice ; et ce qu'on essaya en ma presence de luy mettre en la bouche, il le maschoit un peu, et le rendoit sans avaller : ses cris sembloient bien avoir quelque chose de particulier : il estoit aagé de quatorze mois iustement. Au dessoubs de ses tettins, il estoit prins et collé à un aultre enfant, sans teste, et qui avoit le conduict du dos estouppé,[1] le reste entier; car il avoit bien l'un bras plus court, mais il luy avoit esté rompu par accident, à leur naissance : ils estoient ioincts face à face, et comme si un plus petit enfant en vouloit accoller un plus grandelet. La ioincture et l'espace par où ils se tenoient n'estoit que de quatre doigts, ou environ, en maniere que si vous retroussiez cet enfant imparfaict, vous voyiez au dessoubs le nombril de l'autre : ainsi la cousture se faisoit entre les tettins et son nombril. Le nombril de l'imparfaict ne se pouvoit veoir, mais ouy bien tout le reste de son ventre : voilà comme ce qui n'estoit pas attaché, comme bras, fessier, cuisses et iambes de cet imparfaict, demouroient pendants et branslants sur l'aultre, et luy pouvoit aller sa longueur jusques à my iambe. La nourrice nous adioustoit qu'il urinoit par touts les deux endroicts ; aussi estoient les membres de cet aultre nourris et vivants, et en mesme poinct que les siens, sauf qu'ils estoient plus petits et menus. Ce double corps, et ces membres divers se rapportants à une seule teste, pourroient bien fournir de favorable prognostique au roy,[2] de maintenir sous l'union de ses loix ces parts

1. Bouché, fermé.
2. Henri III.

et pieces diverses de nostre estat : mais, de peur que l'evenement ne le desmente, il vault mieulx le laisser passer devant; car il n'est que de deviner en choses faictes, *ut, quum facta sunt, tum ad coniecturam aliqua interpretatione revocentur :* [1] comme on dict d'Epimenides, qu'il devinoit à reculons.[2]

• Ie viens de veoir un pastre en Medoc, de trente ans ou environ, qui n'a aulcune montre des parties genitales : il a trois trous par où il rend son eau incessamment; il est barbu, a desir, et recherche l'attouchement des femmes.

Ce que nous appellons monstres ne le sont pas à Dieu, qui veoid en l'immensité de son ouvrage l'infinité des formes qu'il y a comprinses : et est à croire que cette figure qui nous estonne se rapporte et tient à quelque aultre figure de mesme genre incogneu à l'homme. De sa toute sagesse il ne part rien que bon, et commun, et reglé : mais nous n'en veoyons pas l'assortiement et la relation. *Quod crebro videt, non miratur, etiamsi, cur fiat, nescit. Quod ante non vidit, id, si evenerit, ostentum esse censet.* [3] Nous appellons contre nature, ce qui advient contre la coustume : rien n'est que selon elle, quel qu'il soit. Que cette raison universelle et naturelle chasse de nous l'erreur et l'estonnement que la nouvelleté nous apporte.

1. Afin de pouvoir, par quelque interprétation, faire cadrer l'événement avec la conjecture. (Cic., *de Divinat.*, II, 31.)

2. La remarque est d'Aristote, qui, dans sa *Rhétorique*, III, 12, dit qu'Épiménide n'exerçoit point sa faculté divinatrice sur les choses à venir, mais sur celles qui étoient passées et inconnues. (C.)

3. L'homme ne s'étonne pas de ce qu'il voit souvent, quoiqu'il en ignore la cause. Si ce qu'il n'a jamais vu arrive, c'est un prodige pour lui. (Cic., *de Divinat.*, II, 22.)

CHAPITRE XXXI.

DE LA CHOLERE.

Plutarque est admirable par tout, mais principalement où il iuge des actions humaines. On peult veoir les belles choses qu'il dict, en la comparaison de Lycurgus et de Numa, sur le propos de la grande simplesse que ce nous est, d'abandonner les enfants au gouvernement et à la charge de leurs peres. La plus part de nos polices, comme dict Aristote,[1] laissent à chascun, en maniere des cyclopes, la conduicte de leurs femmes et de leurs enfants, selon leur folle et indiscrete fantasie : et quasi les seules Lacedemonienne et Cretense ont commis aux loix la discipline de l'enfance. Qui ne veoid qu'en un estat tout despend de cette education et nourriture? et cependant, sans aulcune discretion, on la laisse à la mercy des parents, tant fols et meschants qu'ils soient.

Entre aultres choses, combien de fois m'a il prins envie, passant par nos rues, de dresser une farce pour venger des garsonnets que ie veoyois escorcher, assommer et meurtrir à quelque pere ou mere furieux et forcenez de cholere! Vous leur veoyez sortir le feu et la rage des yeulx,

Rabie iecur incendente, feruntur
Præcipites; ut saxa iugis abrupta, quibus mons
Subtrahitur, clivoque latus pendente recedit,[2]

1. *Morale à Nicomaque*, X, 9, où se trouve cité le passage d'Homère sur les cyclopes, *Odyssée*, IX, 114. (C.)

2. Ils sont emportés par leur rage, comme un rocher qui, tout à coup perdant son point d'appui, se précipite du haut de la montagne où il étoit suspendu. (Juv., VI, 647.)

(et, selon Hippocrates, les plus dangereuses maladies sont celles qui desfigurent le visage), à tout[1] une voix trenchante et esclatante, souvent contre qui ne faict que sortir de nourrice. Et puis les voylà estropiez, estourdis de coups; et nostre iustice qui n'en faict compte, comme si ces esboittements et eslochements[2] n'estoient pas des membres de nostre chose publicque :

> Gratum est, quod patriæ civem populoque dedisti,
> Si facis, ut patriæ sit idoneus, utilis agris,
> Utilis et bellorum et pacis rebus agendis.[3]

Il n'est passion qui esbransle tant la sincerité des iugements, que la cholere. Aulcun ne feroit doubte de punir de mort le iuge qui, par cholere, auroit condamné son criminel; pourquoy est il non plus permis aux peres et aux pedantes,[4] de fouetter les enfants et les chastier estants en cholere? ce n'est plus correction, c'est vengeance. Le chastiement tient lieu de medecine aux enfants : et soufririons nous un medecin qui feust animé et courroucé contre son patient?

Nous mesmes, pour bien faire, ne debvrions iamais mettre la main sur nos serviteurs, tandis que la cholere nous dure. Pendant que le pouls nous bat et que nous sentons de l'esmotion, remettons la partie : les choses

1. *Avec*, comme on l'a vu déjà plusieurs fois.

2. *Esboittement* ou *eslochement*, termes synonymes qui signifient *dislocation*. On trouve *eslocher* dans Nicot, qui le fait venir d'*exlocare;* et dans Rabelais, *deslocher*. Frere Jean des Entommeures, dit Rabelais (I, 27), ayant donné brusquement sur les ennemis, qui vendangeoint le clos de son abbaye, « ez ungs escarbouilloit la cervelle, ez aultres rompoit bras et iambes, ez aultres *deslochoit* les spondyles du col, » etc. (C.)

3. La patrie te sait bon gré de lui avoir donné un nouveau citoyen, pourvu que tu le rendes propre à la servir, soit en labourant la terre, soit dans les camps, soit dans les arts de la paix. (Juv., XIV, 70.)

4. Aux pédants, aux maîtres d'école. (C.)

nous sembleront à la verité aultres, quand nous serons r'accoysez[1] et refroidis. C'est la passion qui commande lors, c'est la passion qui parle ; ce n'est pas nous : au travers d'elle, les faultes nous apparoissent plus grandes, comme les corps au travers d'un brouillas[2]. Celuy qui a faim use de viande ; mais celuy qui veult user de chastiement n'en doibt avoir faim ny soif. Et puis, les chastiements qui se font avecques poids et discretion se receoivent bien mieulx et avecques plus de fruict de celuy qui les souffre : aultrement, il ne pense pas avoir esté iustement condamné par un homme agité d'ire et de furie ; et allegue, pour sa iustification, les mouvements extraordinaires de son maistre, l'inflammation de son visage, les serments inusitez, et cette sienne inquietude et precipitation temeraire :

> Ora tument ira, nigrescunt sanguine venæ,
> Lumina Gorgoneo sævius igne micant.[3]

Suetone[4] recite que Caïus Rabirius ayant esté condamné par Cesar, ce qui luy servit le plus envers le peuple, auquel il appella, pour luy faire gaigner sa cause, ce feut l'animosité et l'aspreté que Cesar avoit apporté en ce iugement.

Le dire est aultre chose que le faire : il fault considerer

1. Rapaisés, revenus de notre emportement. — *R'accoyser* ne se trouve ni dans le dictionnaire de Nicot, ni dans celui de Cotgrave ; mais *accoyser* est dans tous les deux, où il signifie *calmer, apaiser, adoucir,* etc. Ces mots venoient de *coi,* qui subsiste encore, et que les meilleurs écrivains ont employé. (C.)

2. Passage emprunté de Plutarque, *Comment il faut refréner la colère,* ch. XI, et dans les propres termes d'Amyot. (J. V. L.)

3. Son visage est bouffi de colère, ses veines se gonflent et deviennent noires, ses yeux étincellent d'un feu plus ardent que celui des yeux de la Gorgone. (OVIDE, *de Arte amandi,* III, 503.)

4. *Vie de César,* ch. XII. (C.)

le presche à part, et le prescheur à part. Ceulx là se sont donné beau ieu en nostre temps, qui ont essayé de choc-quer la verité de nostre Eglise par les vices de ses mi-nistres; elle tire ses tesmoignages d'ailleurs : c'est une sotte façon d'argumenter, et qui reiecteroit toutes choses en confusion; un homme de bonnes mœurs peult avoir des opinions faulses; et un meschant peult prescher verité, voire celuy qui ne la croit pas. C'est sans doubte une belle harmonie, quand le faire et le dire vont ensemble : et ie ne veulx pas nier que le dire, lors que les actions suyvent, ne soit de plus d'auctorité et efficace; comme disoit Euda-midas,[1] oyant un philosophe discourir de la guerre : « Ces propos sont beaux; mais celuy qui les tient n'en est pas croyable, car il n'a pas les aureilles accoustumées au son de la trompette : » et Cleomenes,[2] oyant un rhe-toricien haranguer de la vaillance, s'en print fort à rire; et, l'aultre s'en scandalisant, il luy dict : « I'en ferois de mesme si c'estoit une arondelle qui en parlast : mais si c'estoit une aigle, ie l'orrois volontiers. » I'apperceois, ce me semble, ez escripts des anciens, que celuy qui dict ce qu'il pense, l'assene bien plus vifvement que celuy qui se contrefaict. Oyez Cicero parler de l'amour de la liberté; oyez en parler Brutus : les escripts mesmes vous sonnent que cettuy cy estoit homme pour l'acheter au prix de la vie. Que Cicero, pere d'eloquence, traicte du mespris de la mort; que Seneque en traicte aussi : celuy là traisne languissant, et vous sentez qu'il vous veult resouldre de chose de quoy il n'est pas resolu; il ne vous donne point de cœur, car luy mesme n'en a point : l'aultre vous anime et enflamme. Ie ne veois iamais aucteur, mesmement de

1. Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens*. (C.)
2. Id., *ibid.*

ceulx qui traictent de la vertu et des actions, que ie ne recherche curieusement quel il a esté : car les ephores à Sparte, voyants un homme dissolu proposer au peuple un advis utile, luy commanderent de se taire, et prierent un homme de bien de s'en attribuer l'invention, et le proposer.[1]

Les escripts de Plutarque, à les bien savourer, nous le descouvrent assez, et ie pense le cognoistre iusques dans l'ame; si vouldrois ie que nous eussions quelques memoires de sa vie. Et me suis iecté en ce discours à quartier, à propos du bon gré que ie sens à Aul. Gellius[2] de nous avoir laissé par escript ce conte de ses mœurs, qui revient à mon subiect de la cholere : Un sien esclave, mauvais homme et vicieux, mais qui avoit les aureilles aulcunement abbruvees des leçons de philosophie, ayant esté, pour quelque sienne faulte, despouillé par le commandement de Plutarque, pendant qu'on le fouettoit, grondoit au commencement, « Que c'estoit sans raison, et qu'il n'avoit rien faict : » mais enfin, se mettant à crier, et iniurier bien à bon escient son maistre, luy reprochoit « qu'il n'estoit pas philosophe comme il s'en vantoit; qu'il luy avoit souvent ouï dire qu'il estoit laid de se courroucer, voire qu'il en avoit faict un livre; et ce que lors, tout plongé en la cholere, il le faisoit si cruellement battre, desmentoit entierement ses escripts. » A cela Plutarque, tout froidement et tout rassis; « Comment, dict « il, rustre, à quoy iuges tu que ie sois à cette heure « courroucé? mon visage, ma voix, ma couleur, ma pa- « role, te donne elle quelque tesmoignage que ie sois « esmeu? ie ne pense avoir ny les yeulx effarouchez, ny

1. Aulu-Gelle, XVIII, 3.
2. I, 26. (C.)

« le visage troublé, ny un cry effroyable : rougis ie? « escume ie? m'eschappe il de dire chose de quoy i'aie à « me repentir? tressauls ie? fremis ie de courroux? car « pour te dire, ce sont là les vrais signes de la cholere.[1] » Et puis, se destournant à celuy qui fouettoit : « Continuez, luy dict il, tousiours votre besongne, pendant que cettuy cy et moy disputons. » Voylà son conte.

Archytas Tarentinus, revenant d'une guerre où il avoit esté capitaine general, trouva tout plein de mauvais mesnage en sa maison, et ses terres en friche, par le mauvais gouvernement de son receveur ; et l'ayant faict appeller ; « Va, luy dict il, que, si ie n'estois en cholere, ie t'estrillerois bien ![2] » Platon de mesme, s'estant eschauffé contre l'un de ses esclaves, donna à Speusippus charge de le chastier, s'excusant d'y mettre la main luy mesme, sur ce qu'il estoit courroucé.[3] Charillus, lacedemonien, à un Elote qui se portoit trop insolemment et audacieusement envers luy, « Par les dieux, dict il, si ie n'estois courroucé, ie te ferois tout à cette heure mourir.[4] »

C'est une passion qui se plaist en soy, et qui se flatte. Combien de fois, nous estants esbranlez sous une faulse cause, si on vient à nous presenter quelque bonne deffense ou excuse, nous despitons nous contre la verité

1. Charron, *de la Sagesse*, I, 25, décrit ainsi les symptômes de la colère : « La face rouge et difforme, les yeulx enflambez, le regard furieux, l'oreille sourde, la bouche escumante, le cœur haletant, le pouls fort esmeu, les venes enflees, la langue begayante, les dents serrees, la voix forte et enroüee, le parler precipité ; bref, elle met tout le corps en feu et en fiebvre, etc. » On voit qu'il imite à la fois Aulu-Gelle et Montaigne ; mais ses réflexions morales n'ont point l'intérêt dramatique de cette scène. (J. V. L.)

2. Cic., *Tusc. quæst.*, IV, 36 ; *de Republica*, I, 38 ; Valère Maxime, IV, 1, *ext.* 1 ; Lactance, *de Ira Dei*, ch. xviii ; S. Ambroise, *de Offic.*, I, 21, etc. (J. V. L.)

3. Senèque, *de Ira*, III, 12. (C.)

4. Plutarque, *Apophthegmes*. (C.)

mesme et l'innocence? I'ai retenu à ce propos un merveilleux exemple de l'antiquité : Piso, personnage par tout ailleurs de notable vertu,[1] s'estant esmeu contre un sien soldat, de quoy revenant seul du fourrage, il ne luy sçavoit rendre compte où il avoit laissé un sien compaignon, teint pour averé qu'il l'avoit tué, et le condamna soubdain à la mort. Ainsi qu'il estoit au gibet, voycy arriver ce compaignon esgaré : toute l'armee en feit grand'feste, et aprez force caresses et accollades des deux compaignons, le bourreau meine l'un et l'aultre en la presence de Piso, s'attendant bien toute l'assistance que ce luy seroit à luy mesme un grand plaisir. Mais ce feut au rebours : car, par honte et despit, son ardeur, qui estoit encores en son effort, se redoubla, et, d'une subtilité que sa passion luy fournit soubdain, il en feit trois coulpables, parce qu'il en avoit trouvé un innocent, et les feit despescher touts trois : le premier soldat, parce qu'il y avoit arrest contre luy; le second qui s'estoit egaré, parce qu'il estoit cause de la mort de son compaignon; et le bourreau, pour n'avoir obeï au commandement qu'on luy avoit faict.

Ceulx qui ont à negocier avecques des femmes testues, peuvent avoir essayé à quelle rage on les iecte, quand on oppose à leur agitation le silence et la froideur, et qu'on desdaigne de nourrir leur courroux. L'orateur Celius estoit merveilleusement cholere de sa nature : A un qui souppoit en sa compaignie, homme de molle et doulce conversation, et qui, pour ne l'esmouvoir, prenoit party d'approuver tout ce qu'il disoit, et d'y consentir : luy, ne

1. « C'étoit, dit Sénèque, un homme exempt de plusieurs vices, mais d'un esprit faux, et qui prenoit la rudesse pour fermeté d'âme. » (*De Ira*, I, 16.) Montaigne, qui lui emprunte tout ce récit, fait ici un portrait de Pison beaucoup plus avantageux : je ne saurois dire pourquoi. (C.)

pouvant souffrir son chagrin se passer ainsi sans aliment : « Nie moy quelque chose, de par les dieux! dict il, afin que nous soyons deux.[1] » Elles, de mesmes, ne se courroucent qu'afin qu'on se contrecourrouce, à l'imitation des loix de l'amour. Phocion, à un homme qui luy troubloit son propos en l'iniuriant asprement, n'y feit aultre chose que se taire, et luy donner tout loisir d'espuiser sa cholere : cela faict, sans aulcune mention de ce trouble, il recommencea son propos en l'endroict où il l'avoit laissé.[2] Il n'est replique si picquante comme est un tel mespris.

Du plus cholere homme de France (et c'est tousiours imperfection, mais plus excusable à un homme militaire; car en cet exercice il y a certes des parties qui ne s'en peuvent passer), ie dis souvent que c'est le plus patient homme que ie cognoisse à brider sa cholere : elle l'agite de telle violence et fureur,

> Magno veluti quum flamma sonore
> Virgea suggeritur costis undantis aheni,
> Exsultantque æstu latices, furit intus aquaï
> Fumidus, atque alte spumis exuberat amnis;
> Nec iam se capit unda; volat vapor ater ad auras;[3]

qu'il fault qu'il se contraigne cruellement pour la moderer. Et pour moy, ie ne sçache passion pour laquelle couvrir et soubtenir ie peusse faire un tel effort : ie ne vouldrois pas mettre la sagesse à si hault prix. Ie ne re-

1. Sénèque, *de Ira*, III, 8. (C.)

2. Plutarque, *Instr. pour ceux qui manient affaires d'estat*, ch. x, de la traduction d'Amyot. (C.)

3. Ainsi, lorsque la flamme petillante d'un bois sec s'allume à grand bruit sous un vase d'airain, l'eau, soulevée par la chaleur, frémit, bouillonne, et franchit écumante les bords du vase; une noire vapeur s'élève dans les airs. (Virg., *Énéide*, VII, 462.)

garde pas tant ce qu'il faict, que combien il luy couste à ne faire pis.

Un aultre se vantoit à moy du reglement et doulceur de ses mœurs, qui est à la verité singuliere : ie luy disois que c'estoit bien quelque chose, notamment à ceulx, comme luy, d'eminente qualité, sur lesquels chascun a les yeulx, de se presenter au monde tousiours bien temperez; mais que le principal estoit de prouveoir au dedans et à soy mesme, et que ce n'estoit pas à mon gré bien mesnager ses affaires, que de se ronger interieurement; ce que ie craignois qu'il feist, pour maintenir ce masque et cette reglee apparence par le dehors.

On incorpore la cholere en la cachant; comme Diogenes dict à Demosthenes, lequel, de peur d'estre apperceu en une taverne, se reculoit au dedans : « Tant plus tu te recules arriere, tant plus tu y entres.[1] » Ie conseille qu'on donne plustost une buffe[2] à la ioue de son valet, un peu hors de saison, que de gehenner sa fantasie pour representer cette sage contenance; et aimerois mieulx produire mes passions, que de les couver à mes despens : elles s'alanguissent en s'esventant et en s'exprimant : il vault mieulx que leur poincte agisse au dehors, que de la plier contre nous. *Omnia vitia in aperto leviora sunt : et tunc perniciosissima, quum, simulata sanitate, subsidunt.*[3]

I'advertis ceulx qui ont loy de se pouvoir courroucer en ma famille : Premierement qu'ils mesnagent leur cholere et ne l'espandent pas à tout prix, car cela en empesche l'effect et le poids : la criaillerie temeraire et

1. Diogène Laerce, VI, 34. (C.)
2. *Buffe* ou soufflet, *alapa*. (Nicot.) (C.)
3. Les maladies de l'ame qui se manifestent sont les plus légères : les plus dangereuses sont celles qui se cachent sous l'apparence de la santé. (Sénèque, *Epist.*, 56.)

ordinaire passe en usage, et faict que chascun la mesprise; celle que vous employez contre un serviteur pour son larrecin, ne se sent point, d'autant que c'est celle mesme qu'il vous a veu employer cent fois contre luy, pour avoir mal reinsé un verre, ou mal assis une escabelle : Secondement, qu'ils ne se courroucent point en l'air, et regardent que leur reprehension arrive à celuy de qui ils se plaignent; car ordinairement ils crient avant qu'il soit en leur presence, et durent à crier, un siecle aprez qu'il est party.[1]

Et secum petulans amentia certat :[2]

ils s'en prennent à leur umbre, et poulsent cette tempeste en lieu où personne n'en est ny chastié ny interessé que du tintamarre de leur voix, tel qui n'en peult mais. I'accuse pareillement aux querelles ceulx qui bravent et se mutinent sans partie;[3] il fault garder ces rodomontades où elles portent :

Mugitus veluti quum prima in prælia taurus
Terrificos ciet, atque irasci in cornua tentat,
Arboris obnixus trunco, ventosque lacessit
Ictibus, et sparsa ad pugnam proludit arena.[4]

Quand ie me courrouce, c'est le plus vifvement, mais aussi le plus briefvement et secretement, que ie puis : ie

1. Coste croit que Montaigne lance ici, en passant, un trait contre sa femme. (E. J.)

2. L'insensé, ne se possédant pas, combat contre lui-même. (CLAUDIEN, *in Eutrop.*, I, 237.)

3. Sans partie adverse, sans antagoniste. (C.)

4. Ainsi, brûlant d'amour et mugissant de rage,
D'un taureau furieux le superbe rival,
Quand son naissant courroux prélude au choc fatal,
Lutte contre les vents, s'exerce contre un chêne,
Et sous ses bonds fougueux disperse au loin l'arène.
(VIRG., *En.*, XII, 103, trad. de Delille.)

me perds bien en vistesse et en violence; mais non pas en trouble, si que i'aille iectant à l'abandon et sans chois toutes sortes de paroles iniurieuses, et que ie ne regarde d'asseoir pertinemment mes poinctes où i'estime qu'elles blecent le plus; car ie n'y employe communement que la langue. Mes valets en ont meilleur marché aux grandes occasions qu'aux petites : les petites me surprennent; et le malheur veult que depuis que vous estes dans le precipice, il n'importe qui vous ayt donné le bransle, vous allez tousiours iusques au fond; la cheute se presse, s'esmeut, et se haste d'elle mesme. Aux grandes occasions, cela me paye[1] qu'elles sont si iustes, que chascun s'attend d'en veoir naistre une raisonnable cholere; ie me glorifie à tromper leur attente : ie me bande et prepare contre celles cy, elles me mettent en cervelle, et menacent de m'emporter bien loing, si ie les suyvois; ayseement ie me garde d'y entrer, et suis assez fort, si ie l'attends, pour repoulser l'impulsion de cette passion, quelque violente cause qu'elle ayt : mais si elle me preoccupe et saisit une fois, elle m'emporte, quelque vaine cause qu'elle ayt. Ie marchande ainsin avecques ceulx qui peuvent contester avecques moy : « Quand vous me sentirez esmeu le premier, laissez moy aller à tort ou à droict : i'en feray de mesme à mon tour. » La tempeste ne s'engendre que de la concurrence des choleres, qui se produisent volontiers l'une de l'aultre, et ne naissent pas en un poinct : donnons à chascune sa course, nous voylà tousiours en paix. Utile ordonnance, mais de difficile execution. Par fois m'advient il aussi de representer le courroucé, pour le reglement de ma maison, sans aulcune vraye esmotion. A mesure que

1. Me satisfait, me dédommage. (E. J.)

l'aage me rend les humeurs plus aigres, i'estudie à m'y opposer ; et feray, si ie puis, que ie seray d'oresenavant d'autant moins chagrin et difficile, que i'auray plus d'excuse et d'inclination à l'estre, quoyque par cy devant ie l'aye esté entre ceulx qui le sont le moins.

Encores un mot pour clorre ce pas. Aristote dict[1] que « la cholere sert par fois d'armes à la vertu et à la vaillance. » Cela est vraysemblable : toutesfois ceulx qui y contredisent,[2] respondent plaisamment Que c'est un' arme de nouvel usage, car nous remuons les aultres armes, cette cy nous remue ; nostre main ne la guide pas, c'est elle qui guide nostre main ; elle nous tient, nous ne la tenons pas.

CHAPITRE XXXII.

DEFFENSE DE SENEQUE ET DE PLUTARQUE.

La familiarité que i'ay avecques ces personnages icy, et l'assistance qu'ils font à ma vieillesse, et à mon livre massonné purement de leurs despouilles, m'oblige à espouser leur honneur.

Quant à Seneque, parmy une milliasse de petits livrets, que ceulx de la religion pretendue reformee font courir pour la deffense de leur cause, qui partent par fois de bonne main, et qu'il est grand dommage n'estre embesongnee[3] à meilleur subiect, i'en ai veu aultresfois un

1. *Morale à Nicomaque*, III, 8. (J. V. L.)

2. SÉNÈQUE, *de Ira*, I, 16. (C.)

3. Édition de 1802, *embesongnés*, leçon fautive, qu'il n'étoit pas permis de préférer à celle des éditions de 1588 et de 1595. Mademoiselle de Gournay, qui, en 1635, remplaça *embesongnee* par *occupee*, oublia trop ses devoirs d'éditeur, mais prouva du moins qu'elle comprenoit cette phrase. (J. V. L.)

qui, pour alonger et remplir la similitude qu'il veult trouver du gouvernement de nostre pauvre feu roy Charles neufviesme avecques celuy de Neron, apparie feu monsieur le cardinal de Lorraine avecques Seneque; leurs fortunes, d'avoir esté touts deux les premiers au gouvernement de leurs princes; et quand et quand leurs mœurs, leurs conditions, et leurs desportements. En quoy, à mon opinion, il faict bien de l'honneur audict seigneur cardinal : car, encores que ie sois de ceulx qui estiment autant son esprit, son eloquence, son zele envers sa religion et service de son roy, et sa bonne fortune d'estre nay en un siecle où il feut si nouveau et si rare, et quand et quand si necessaire pour le bien publicque, d'avoir un personnage ecclesiastique de telle noblesse et dignité, suffisant et capable de sa charge; si est ce qu'à confesser la verité, ie n'estime sa capacité de beaucoup prez telle, ny sa vertu si nette et entiere ny si ferme, que celle de Seneque.

Or, ce livre de quoy ie parle, pour venir à son but, faict une description de Seneque tresiniurieuse, ayant emprunté ces reproches de Dion l'historien, duquel ie ne crois aulcunement le tesmoignage : car, oultre qu'il est inconstant, qui, aprez avoir appelé Seneque tressage tantost, et tantost ennemy mortel des vices de Neron, le faict ailleurs avaricieux, usurier, ambitieux, lasche, voluptueux et contrefaisant le philosophe à faulses enseignes, sa vertu paroist si vifve et vigoreuse en ses escripts, et la deffense y est si claire à aulcunes de ces imputations, comme de sa richesse et despense excessifve, que ie n'en croirois aulcun tesmoignage au contraire; et dadvantage, il est bien plus raisonnable de croire en telles choses les historiens romains, que les grecs et estrangiers : or, Tacitus et les aultres parlent treshonorablement et de sa

vie et de sa mort,[1] et nous le peignent en toutes choses personnage tresexcellent et tresvertueux; et ie ne veulx alleguer aultre reproche contre le iugement de Dion, que cettuy cy qui est inevitable, c'est qu'il a le sentiment si malade aux affaires romaines, qu'il ose soubtenir la cause de Iulius Cesar contre Pompeius, et d'Antonius contre Cicero.

Venons à Plutarque. Iean Bodin[2] est un bon aucteur de nostre temps, et accompaigné de beaucoup plus de iugement que la tourbe des escrivailleurs de son siecle, et merite qu'on le iuge et considere : ie le treuve un peu hardy en ce passage de sa Methode de l'histoire, où il accuse Plutarque non seulement d'ignorance (surquoy ie l'eusse laissé dire, cela n'estant pas de mon gibier), mais aussi en ce que cet aucteur escript souvent « des choses incroyables et entierement fabuleuses : » ce sont ses mots. S'il eust dict simplement, « les choses aultrement qu'elles ne sont, » ce n'estoit pas grande reprehension; car ce que nous n'avons pas veu, nous le prenons des mains d'aultruy et à credit : et ie veois qu'à escient il recite par fois diversement mesme histoire; comme le iugement des trois

1. Tacite, *Annal.*, XIII, 11; XIV, 53, 54, 55; XV, 60-64. Sénèque est surtout attaqué par l'historien Dion, LXI, 10, 12, 20, etc. Il faut avouer cependant qu'il y a dans Tacite même de terribles imputations contre lui, lorsqu'il le représente (*Annal.*, XIV, 7) demandant à Burrhus s'il faut ordonner aux soldats le meurtre d'Agrippine, *an militi imperanda cædes esset*, et se chargeant ensuite (*ibid.*, ch. xi) de l'apologie de ce parricide. On connoît, sur tout ce qui regarde Sénèque, la longue controverse de La Harpe contre Diderot. (J. V. L.)

2. Célèbre jurisconsulte d'Angers, qui fut, selon d'Aguesseau, un digne magistrat, un savant auteur, un très bon citoyen. Sa Méthode de l'histoire, citée ici par Montaigne, parut en 1566, à Paris, sous ce titre : *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*. Les ouvrages de Bodin sont aujourd'hui presque oubliés, même sa *République* et sa *Démonomanie*. Il mourut en 1596, quatre ans après Montaigne. (J. V. L.)

meilleurs capitaines qui eussent oncques esté, faict par Hannibal, il est aultrement en la vie de Flaminius, aultrement en celle de Pyrrhus. Mais, de le charger d'avoir prins pour argent comptant des choses incroyables et impossibles, c'est accuser de faulte de iugement le plus iudicieux aucteur du monde : et voicy son exemple : « comme, ce dict il, quand il recite qu'un enfant de Lacedemone se laissa deschirer tout le ventre à un regnardeau, qu'il avoit desrobbé, et le tenoit caché sous sa robbe, iusques à mourir plustost que de descouvrir son larrecin. [1] » Ie treuve en premier lieu cet exemple mal choisi; d'autant qu'il est bien malaysé de borner les efforts des facultez de l'ame, là où des forces corporelles nous avons plus de loy [2] de les limiter et cognoistre : et à cette cause, si c'eust esté à moy à faire, i'eusse plustost choisi un exemple de cette seconde sorte; et il y en a de moins croyables, comme, entre aultres, ce qu'il recite de Pyrrhus, « que, tout blecé qu'il estoit, il donna si grand coup d'espee à un sien ennemy, armé de toutes pieces, qu'il le fendit du hault de la teste iusques au bas, si bien que le corps se partit en deux parts.[3] » En son exemple, ie n'y treuve pas grand miracle, ny ne receois l'excuse dequoy il couvre Plutarque, d'avoir adiousté ce mot, « comme on dict, » pour nous advertir, et tenir en bride nostre creance; car, si ce n'est aux choses receues par auctorité et reverence d'ancienneté ou de religion, il n'eust voulu ny recevoir lui mesme, ny nous proposer à croire choses de soy incroyables; et que ce mot, « comme on dict, » il ne l'employe pas en ce lieu pour cet effect, il est aysé à veoir par ce que luy

1. *Vie de Lycurgue*, ch. XIV. (C.)
2. Plus de moyen, de faculté, de liberté. (E. J.)
3. *Vie de Pyrrhus*, ch. XII. (C.)

mesme nous raconte ailleurs,[1] sur ce subiect de la patience des enfants lacedemoniens, des exemples advenus de son temps plus mal aysez à persuader : comme celuy que Cicero[2] a tesmoigné aussi avant luy, « pour avoir (à ce qu'il dict) esté sur les lieux, » que iusques à leur temps, il se trouvoit des enfants en cette preuve de patience à quoy on les essayoit devant l'autel de Diane, qui souffroient d'y estre fouettez iusques à ce que le sang leur couloit par tout, non seulement sans s'escrier, mais encores sans gemir, et aulcuns iusques à y laisser volontairement la vie : et ce que Plutarque aussi recite, avecques cent aultres tesmoings,[3] qu'au sacrifice, un charbon ardent s'estant coulé dans la manche d'un enfant lacedemonien, ainsi qu'il encensoit, il se laissa brusler tout le bras, iusques à ce que la senteur de la chair cuicte en veint aux assistants. Il n'estoit rien, selon leur coustume, où il leur allast plus de la reputation, ny dequoy ils eussent à souffrir plus de blasme et de honte, que d'estre surprins en larrecin. Ie suis si imbu de la grandeur de ces hommes là, que non seulement il ne me semble point, comme à Bodin, que son conte soit incroyable, mais que ie ne le treuve pas seulement rare et estrange. L'histoire spartaine est pleine de mille plus aspres exemples et plus rares : elle est, à ce prix, toute miracle.

Marcellinus recite,[4] sur ce propos du larrecin, que de son temps il ne s'estoit encores peu trouver aulcune sorte de torment qui peust forcer les Aegyptiens, surprins en

1. Immédiatement après l'exemple de cet enfant *qui se laissa deschirer tout le ventre à un regnardeau, qu'il avoit desrobbé.* (C.)

2. *Tusc. quæst.*, II, 14; V, 27. (C.)

3. Valère Maxime, III, 3, *ext.* 1. Mais il attribue ce trait de courage à un enfant macédonien, qui assistoit à un sacrifice offert par Alexandre. (C.)

4. Liv. XXII, vers la fin du ch. xvi. (C.)

ce mesfaict qui estoit fort en usage entre eulx, à dire seulement leur nom.

Un païsan espaignol, estant mis à la gehenne, sur les complices de l'homicide du preteur Lucius Piso, crioit au milieu des torments « Que ses amis ne bougeassent et l'assistassent en toute seureté; et qu'il n'estoit pas en la douleur de luy arracher un mot de confession : » et n'en eut on aultre chose pour le premier iour. Le lendemain, ainsi qu'on le ramenoit pour recommencer son torment, s'esbranslant vigoreusement entre les mains de ses gardes, il alla froisser sa teste contre une paroy, et s'y tua.[1]

Epicharis, ayant saoulé et lassé la cruauté des satellites de Neron, et soubtenu leur feu, leurs battures, leurs engins, sans aulcune voix de revelation de sa coniuration, tout un iour, rapportee à la gehenne l'endemein, les membres touts brisez, passa un lacet de sa robbe dans l'un bras de sa chaize, à tout un nœud coulant, et y fourrant sa teste, s'estrangla du poids de son corps.[2] Ayant le courage d'ainsi mourir, et se desrobber aux premiers torments, semble elle pas à escient avoir presté sa vie à cette espreuve de sa patience du iour precedent, pour se mocquer de ce tyran, et encourager d'aultres à semblable entreprinse contre luy?

Et qui s'enquerra à nos argoulets[3] des experiences qu'ils ont eues en ces guerres civiles, il se trouvera des effects de patience, d'obstination et d'opiniastreté parmy nos miserables siecles, et en cette tourbe molle et effeminee encores plus que l'aegyptienne, dignes d'estre com-

1. Tacite, *Annal.*, IV, 45. (C.)
2. Id., *ibid.*, XV, 57. (C.)
3. *Argoulet* s'est dit autrefois d'un carabin (cavalier armé d'une carabine) et il se dit figurément d'un homme de néant. Il est familier. (*Dictionnaire de l'Académie.*)

parez à ceulx que nous venons de reciter de la vertu spartaine.

Ie sçais qu'il s'est trouvé des simples païsans s'estre laissé griller la plante des pieds, ecrazer le bout des doigts à tout le chien d'une pistole,[1] poulser les yeulx sanglants hors de la teste, à force d'avoir le front serré d'une chorde,[2] avant que de s'estre seulement voulu mettre à rençon. I'en ay veu un, laissé pour mort tout nud dans un fossé, ayant le col tout meurtry et enflé d'un licol qui y pendoit encores, avecques lequel on l'avoit tirassé toute la nuit à la queue d'un cheval, le corps percé en cent lieux à coups de dague qu'on luy avoit donnez, non pas pour le tuer, mais pour luy faire de la douleur et de la crainte; qui avoit souffert tout cela, et iusques à y avoir perdu parole et sentiment, resolu, à ce qu'il me dict, de mourir plustost de mille morts (comme de vray, quant à sa souffrance, il en avoit passé une toute entiere), avant que rien promettre; et si estoit un des plus riches laboureurs de toute la contree. Combien en a lon veu se laisser patiemment brusler et rostir pour des opinions empruntees d'aultruy, ignorees et incogneues? I'ay cogneu cent et cent femmes, car ils disent que les testes de Gascoigne ont quelque prerogative en cela, que vous eussiez plustost faict mordre dans le fer chauld, que de leur faire desmordre une opinion qu'elles eussent conceue en cholere; elles s'exaspe-rent à l'encontre des coups et de la contraincte : et celuy qui forgea le conte de la femme qui, pour aulcune correction de menaces et bastonnades, ne cessoit d'appeller son mari Pouilleux, et qui, precipitee dans l'eau, haulsoit encores, en s'estouffant, les mains, et faisoit au dessus de sa teste,

1. Avec le chien d'un pistolet. (C.)
2. Édit. de 1588, fol. 309 verso, « serré et geiné d'une grosse chorde. »

signe de tuer des pouils, forgea un conte duquel en verité touts les iours on veoid l'image expresse, en l'opiniastreté des femmes. Et est l'opiniastreté sœur de la constance, au moins en vigueur et fermeté.

Il ne fault pas iuger ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, selon ce qui est croyabe et incroyable à nostre sens, comme i'ay dict ailleurs,[1] et est une grande faulte, et en laquelle toutesfois la plus part des hommes tumbent, ce que ie ne dis pas pour Bodin, de faire difficulté de croire d'aultruy ce qu'eulx ne sçauroient faire, ou ne vouldroient. Il semble à chascun que la maistresse forme de l'humaine nature est en luy; selon elle, il fault regler touts les aultres : les allures qui ne se rapportent aux siennes sont feinctes et faulses. Quelle bestiale stupidité! Luy[2] propose lon quelque chose des actions ou facultez d'un aultre? la premiere chose qu'il appelle à la consultation de son iugement, c'est son exemple : selon qu'il en va chez luy, selon cela va l'ordre du monde. O l'asnerie dangereuse et insupportable! Moy, ie considere aulcuns hommes fort loing au dessus de moy, notamment entre les anciens; et, encores que ie recognoisse clairement mon impuissance à les suyvre de mille pas, ie ne laisse pas de les suyvre à veue, et iuger les ressorts qui les haulsent ainsi, desquels i'apperceois aulcunement en moy les semences : comme ie fois aussi de l'extreme bassesse des esprits, qui ne m'estonne et que ie ne mescrois non plus. Ie veois bien le tour que celles là[3] se donnent pour se

1. Liv. I, ch. XXVI.

2. Tout ce passage, y compris ces mots : « O l'asnerie dangereuse et insupportable! » manque dans l'exemplaire de 1588, imparfaitement corrigé par Montaigne, et dont les éditeurs de 1802 se sont servis. (J. V. L.)

3. Ces *ames anciennes*, dont il parloit quelques lignes plus haut, dans l'édit. de 1588, fol. 310 : « Moy, disoit-il, ie considere aulcunes de ces

monter, et admire leur grandeur : et ces eslancements que ie treuve tresbeaux, ie les embrasse; et si mes forces n'y vont, au moins mon iugement s'y applique tresvolontiers.

L'aultre exemple qu'il allegue « des choses incroyables et entierement fabuleuses » dictes par Plutarque; c'est « qu'Agesilaus feut mulcté par les ephores, pour avoir attiré à soy seul le cœur et la volonté de ses citoyens.[1] » Ie ne sçais quelle marque de faulseté il y treuve : mais tant y a, que Plutarque parle là des choses qui luy debvoient estre beaucoup mieulx cogneues qu'à nous; et n'estoit pas nouveau en Grece de veoir les hommes punis et exilez pour cela seul d'agreer trop à leurs citoyens, tesmoing l'ostracisme et le petalisme.[2]

Il y a encores en ce mesme lieu un' aultre accusation qui me picque pour Plutarque, où il dict qu'il a bien assorty de bonne foy les Romains aux Romains, et les Grecs entre eulx; mais non les Romains aux Grecs, tesmoing, dict il, Demosthenes et Cicero, Caton et Aristides, Sylla et Lysander, Marcellus et Pelopidas, Pompeius et Agesilaus : estimant qu'il a favorisé les Grecs, de leur avoir donné des compaignons si dispareils. C'est iustement attaquer ce que Plutarque a de plus excellent et louable; car en ses comparaisons (qui est la piece plus admirable de ses œuvres, et en laquelle, à mon advis, il s'est autant pleu), la fidelité et sincerité de ses iugements eguale leur pro-

ames anciennes, eslevees iusques au ciel au prix de la mienne. » Il substitua depuis *aulcuns hommes*, et oublia de corriger les mots *celles là*, qui ne se rapportent plus à rien. (A. D.)

1. *Vie d'Agésilas*, ch. I. (C.)

2. L'*ostracisme* étoit, à Athènes, une sentence de bannissement politique pour dix ans. Le *pétalisme* étoit, à Syracuse, ce que l'*ostracisme* étoit à Athènes, à la réserve qu'il ne duroit que cinq ans. (E. J.)

fondeur et leur poids : c'est un philosophe qui nous apprend la vertu. Veoyons si nous le pourrons garantir de ce reproche de prevarication et faulseté. Ce que ie puis penser avoir donné occasion à ce iugement, c'est ce grand et esclatant lustre des noms romains que nous avons en la teste ; il ne nous semble point que Demosthenes puisse egualer la gloire d'un consul, proconsul et preteur de cette grande republicque : mais, qui considerera la verité de la chose, et les hommes par eulx mesmes, à quoy Plutarque a plus visé, et à balancer leurs mœurs, leurs naturels, leur suffisance que leur fortune, ie pense, au rebours de Bodin, que Ciceron et le vieux Caton en doibvent de reste à leurs compaignons. Pour son desseing, i'eusse plustost choisi l'exemple du ieune Caton comparé à Phocion ; car en ce pair, il se trouveroit une plus vraysemblable disparité à l'advantage du Romain. Quant à Marcellus, Sylla et Pompeius, ie veois bien que leurs exploicts de guerre sont plus enflez, glorieux et pompeux que ceulx des Grecs que Plutarque leur apparie : mais les actions les plus belles et vertueuses, non plus en la guerre qu'ailleurs, ne sont pas tousiours les plus fameuses ; ie veois souvent des noms de capitaines estouffez sous la splendeur d'aultres noms de moins de merite : tesmoing Labienus, Ventidius, Telesinus et plusieurs aultres : et à le prendre par là, si i'avois à me plaindre pour les Grecs, pourrois ie pas dire que beaucoup moins est Camillus comparable à Themistocles, les Gracches à Agis et Cleomenes, Numa à Lycurgus? Mais c'est folie de vouloir iuger, d'un traict, les choses à tant de visages.

Quand Plutarque les compare, il ne les eguale pas pourtant : qui plus disertement et consciencieusement pourroit remarquer leurs differences? Vient il à parangon-

ner[1] les victoires, les exploicts d'armes, la puissance des armees conduictes par Pompeius, et ses triumphes, avecques ceulx d'Agesilaus? « Ie ne crois pas, dict il,[2] que Xenophon mesme, s'il estoit vivant, encores qu'on luy ayt concedé d'escrire tout ce qu'il a voulu à l'advantage d'Agesilaus, osast les mettre en comparaison. » Parle il de conferer Lysander à Sylla? « il n'y a, dict il,[3] point de comparaison, ny en nombre de victoires, ny en hazard de battailles; car Lysander ne gaigna seulement que deux battailles navales, etc. » Cela, ce n'est rien desrobber aux Romains : pour les avoir simplement presentez aux Grecs, il ne leur peult avoir faict iniure, quelque disparité qui y puisse estre : et Plutarque ne les contrepoise pas entiers; il n'y a en gros aulcune preference; il apparie les pieces et les circonstances, l'une aprez l'aultre, et les iuge separeement. Parquoy, si on le vouloit convaincre de faveur, il falloit en espelucher quelque iugement particulier; ou dire, en general, qu'il auroit failly d'assortir tel Grec à tel Romain, d'autant qu'il y en auroit d'aultres plus correspondants pour les apparier, et se rapportants mieulx.

CHAPITRE XXXIII.

L'HISTOIRE DE SPURINA.

La philosophie ne pense pas avoir mal employé ses moyens, quand elle a rendu à la raison la souveraine

1. *Comparer*. (E. J.)
2. Dans la *Comparaison de Pompée avec Agésilas*. (C.)
3. Dans la *Comparaison de Sylla avec Lysandre*. (C.)

maistrise de nostre ame, et l'auctorité de tenir en bride nos appettis; entre lesquels, ceulx qui iugent qu'il n'en y a point de plus violents que ceulx que l'amour engendre, ont cela pour leur opinion, qu'ils tiennent au corps et à l'ame, et que tout l'homme en est possedé, en maniere que la santé mesme en despend, et est la medecine par fois contraincte de leur servir de maquerellage : mais, au contraire, on pourroit aussi dire que le meslange du corps y apporte du rabais et de l'affoiblissement; car tels desirs sont subiects à satieté, et capables de remedes materiels.

Plusieurs, ayants voulu delivrer leurs ames des alarmes continuelles que leur donnoit cet appetit, se sont servis d'incision et destrenchement des parties esmeues et alterees; d'aultres en ont du tout abattu la force et l'ardeur par frequente application de choses froides, comme de neige et de vinaigre : les haires de nos ayeulx estoient de cet usage; c'est une matiere tissue de poil de cheval, dequoy les uns d'entr'eulx faisoient des chemises, et d'aultres des ceinctures à gehenner leurs reins. Un prince me disoit, il n'y a pas long temps, que, pendant sa ieunesse, un iour de feste solenne, en la court du roy François premier, où tout le monde estoit paré, il lui print envie de se vestir de la haire, qui est encores chez luy, de monsieur son pere; mais, quelque devotion qu'il eust, qu'il ne sceut avoir la patience d'attendre la nuict pour se despouiller, et en feut long temps malade; adioustant qu'il ne pensoit pas qu'il y eust chaleur de ieunesse si aspre, que l'usage de cette recepte ne peust amortir : toutesfois à l'adventure ne les a il pas essayees les plus cuisantes; car l'experience nous faict veoir qu'une telle esmotion se maintient bien souvent soubs des habits rudes

et marmiteux, et que les haires ne rendent pas tousiours heres[1] ceulx qui les portent.

Xenocrates proceda plus rigoureusement; car ses disciples, pour essayer sa continence, luy ayants fourré dans son lict Laïs, cette belle et fameuse courtisane, toute nue, sauf les armes de sa beauté et folastres appasts, ses philtres; sentant qu'en despit de ses discours et de ses regles, le corps revesche commenceoit à se mutiner, il se feit brusler les membres qui avoient presté l'aureille à cette rebellion.[2] Là où les passions qui sont toutes en l'ame, comme l'ambition, l'avarice, et aultres, donnent bien plus à faire à la raison : car elle n'y peult estre secourue que de ses propres moyens; ny ne sont ces appetits là capables de satieté,[3] voire ils s'aiguisent et augmentent par la iouïssance.

Le seul exemple de Iulius Cesar peult suffire à nous montrer la disparité de ces appetits; car iamais homme ne feut plus addonné aux plaisirs amoureux. Le soing curieux qu'il avoit de sa personne en est un tesmoignage, iusques à se servir à cela des moyens les plus lascifs qui feussent lors en usage, comme de se faire pinceter tout le corps, et farder de parfums d'une extreme curiosité :[4] et de soy il estoit beau personnage, blanc, de belle et

1. Montaigne joue ici sur le mot *haire*, cilice, chemise de crin ou *poil de cheval;* et sur le mot *here*, pauvre *hère*, homme foible, sans vigueur, sans bien, sans mérite, sans crédit. (E. J.)

2. Diog. Laerce, IV, 7. (C.)

3. Montaigne avoit oublié cette phrase, lorsqu'il écrivit, vers la fin du chapitre suivant : « Il y peult avoir quelque iuste moderation en ce desir de gloire, et quelque satieté en cet appetit, comme aux aultres, etc. » Nous ne dirons pas *e sempre bene;* car on ne peut douter que l'ambition, par exemple, n'éprouve souvent le dégoût et l'ennui. (J. V. L.)

4. Suétone, *Vie de J. César*, ch. xlv. (C.)

alaigre taille, le visage plein, les yeulx bruns et vifs, s'il en fault croire Suetone; car les statues qui se veoient de lui à Rome, ne rapportent pas bien par tout à cette peincture. Oultre ses femmes, qu'il changea quatre fois, sans compter les amours de son enfance avecques le roi de Bithynie Nicomede, il eut le pucelage de cette tant renommee royne d'Aegypte, Cleopatra, tesmoing le petit Cesarion qui en nasquit :[1] il feit aussi l'amour[2] à Eunoé, royne de Mauritanie, et à Rome, à Postumia, femme de Servius Sulpitius ; à Lollia, de Gabinius ; à Tertulla, de Crassus ; et à Mutia mesme, celle du grand Pompeius ; qui feut la cause, disent les historiens romains, pourquoy son mary la repudia, ce que Plutarque confesse avoir ignoré ; et les Curions pere et fils reprocherent depuis à Pompeius, quand il espousa la fille de Cesar, qu'il se faisoit gendre d'un homme qui l'avoit fait cocu, et que luy mesme avoit accoustumé d'appeler Aegisthus : il entreteint, oultre tout ce nombre, Servilia, sœur de Caton et mere de Marcus Brutus, dont chascun tient que proceda cette grande affection qu'il portoit à Brutus, parce qu'il estoit nay en temps auquel il y avoit apparence qu'il feust yssu de lui. Ainsi i'ay raison, ce me semble, de le prendre pour homme extremement addonné à cette desbauche, et de complexion tresamoureuse :[3] mais l'aultre passion de l'ambition, dequoy il estoit aussi infiniment blecé, venant à combattre celle là, elle luy feit incontinent perdre place.

Me ressouvenant, sur ce propos, de Mehemed, celuy

1. PLUTARQUE, *Vie de César,* ch. XIII. (C.)

2. SUÉTONE, *ibid.*, ch. L, LII, etc. (C.)

3. Lorsqu'il entra dans Rome sur son char de triomphe, les soldats crioient :

Urbani, servate uxores : mœchum calvum adducimus.

Voy. Suétone, *César*, ch. LI. (J. V. L.)

qui subiugua Constantinople, et apporta la finale extermination du nom grec, ie ne sçache point où ces deux passions se treuvent plus egualement balancees; pareillement indefatigable ruffien et soldat : mais, quand en sa vie elles se presentent en concurrence l'une de l'aultre, l'ardeur querelleuse gourmande tousiours l'amoureuse ardeur; et cette cy, encores que ce feust hors sa naturelle saison, ne regaigna pleinement l'auctorité souveraine, que quand il se trouva en grande vieillesse, incapable de plus soubtenir le faix des guerres.

Ce qu'on recite pour un exemple contraire de Ladislaus, roy de Naples, est remarquable; que, bon capitaine, courageux et ambitieux, il se proposoit pour fin principale de son ambition, l'execution de sa volupté, et iouïssance de quelque rare beauté. Sa mort feut de mesme : ayant rengé, par un siege bien poursuivy, la ville de Florence si à destroict, que les habitants estoient aprez à composer de sa victoire; il la leur quita, pourveu qu'ils luy livrassent une fille de leur ville, dequoy il avoit ouï parler, de beauté excellente : force feut de la luy accorder, et garantir la publicque ruyne par une iniure privee. Elle estoit fille d'un medecin fameux de son temps, lequel, se trouvant engagé en si vilaine necessité, se résolut à une haulte entreprinse. Comme chascun paroit sa fille et l'attournoit d'ornements et ioyaux, qui la peussent rendre agreable à ce nouvel amant, luy aussi luy donna un mouchoir exquis en senteur et en ouvrage, duquel elle eust à se servir en leurs premieres approches : meuble qu'elles n'y oublient gueres, en ces quartiers là. Ce mouchoir, empoisonné selon la capacité de son art, venant à se frotter à ces chairs esmeues et pores ouverts, inspira son venin si promptement, qu'ayant soubdain changé leur

sueur chaulde en froide, ils expirerent entre les bras l'un de l'aultre.[1]

Ie m'en revoys à Cesar. Ses plaisirs ne luy feirent iamais desrobber une seule minute d'heure, ny destourner un pas, des occasions qui se presentoient pour son aggrandissement : cette passion regenta en luy si souverainement toutes les aultres, et posseda son ame d'une auctorité si pleine, qu'elle l'emporta où elle voulut. Certes, i'en suis despit, quand ie considere, au demourant, la grandeur de ce personnage et les merveilleuses parties qui estoient en luy ; tant de suffisance en toute sorte de sçavoir, qu'il n'y a quasi science en quoy il n'ayt escript :[2] il estoit tel orateur, que plusieurs ont preferé son eloquence à celle de Cicero ; et luy mesme, à mon advis, n'estimoit luy debvoir gueres en cette partie, et ses deux Anticatons feurent principalement escripts pour contrebalancer le bien dire que Cicero avoit employé en son Caton. Au demourant, feut il iamais ame si vigilante, si actifve, et si patiente de labeur, que la sienne ? et, sans doubte, encore estoit elle embellie de plusieurs rares semences de vertu, ie dis vifves, naturelles, et non contrefaictes : il estoit singulierement sobre, et si peu delicat

1. Pandolfe Collenuccio rapporte ce fait comme un bruit vulgaire, mais douteux. (*Hist. Neap.*, l. V, p. 246, 247, édit. de Bâle, 1572.) Giannone, *Istor. civ. del regno di Nap.*, XXIV. 8, adopte une tradition différente. Montaigne a fait aussi des changements et des additions aux circonstances fabuleuses de ce récit. Voy. les auteurs cités par M. de Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, t. VIII, p. 210. (J. V. L.)

2. Suétone, dans la *Vie de César*, ch. LV et LVI, parle de ses ouvrages de grammaire, d'éloquence, d'histoire ; il cite ses lettres au sénat, à Cicéron, à ses amis ; il y joint des poëmes, une tragédie d'Œdipe, des recueils d'apophthegmes, qu'Auguste défendit de publier. On lui attribuoit aussi des livres *sur les Augures* et une *Cosmographie*, qui peut-être furent seulement composés par ses ordres. (J. V. L.)

en son manger, qu'Oppius[1] recite qu'un iour lui ayant esté presenté à table, en quelque saulse, de l'huile medecinee, au lieu d'huile simple, il en mangea largement, pour ne faire honte à son hoste; une aultrefois, il feit fouetter son boulenger,[2] pour luy avoir servy d'aultre pain que celuy du commun. Caton mesme avait accoustumé de dire de luy, que c'estoit le premier homme sobre qui se feust acheminé à la ruyne de son païs.[3] Et quant à ce que ce mesme Caton l'appella un iour yvrongne, cela adveint en cette façon : Estants touts deux au senat, où il se parloit du faict de la coniuration de Catilina, de laquelle Cesar estoit souspeçonné, on luy veint apporter de dehors un brevet,[4] à cachetes : Caton, estimant que ce feust quelque chose de quoy les coniurez l'advertissent, le somma de le luy donner; ce que Cesar feut contrainct de faire, pour eviter un plus grand souspeçon : c'estoit, de fortune, une lettre amoureuse que Servilia, sœur de Caton, luy escrivoit. Caton l'ayant leue, la luy reiecta, en luy disant : « Tien, yvrongne.[5] » Cela, dis je, feut plustost un mot de desdaing et de cholere, qu'un exprez reproche de ce vice; comme souvent nous iniurions ceulx qui nous faschent, des premieres iniures qui nous viennent à la bouche, quoyqu'elles ne soyent nullement deues à ceulx à qui nous les attachons : ioinct que ce vice que Caton luy reproche est merveilleusement voisin de celuy auquel il avoit surprins Cesar; car Venus et Bacchus se convienent volontiers, à ce que dict le proverbe : mais chez

1. Dans Suétone, *César*, ch. lii. (C.)
2. Id., *ibid.*, c. 48. — On sait que, chez les Romains, tous les artisans étoient des esclaves. (E. J.)
3. Id., *ibid.*, c. 53. (C.)
4. Un billet doux, une lettre. (E. J.)
5. Plutarque, *Caton d'Utique*, ch. vii. (C.

moy Venus est bien plus alaigre, accompaignee de la sobrieté.

Les exemples de sa doulceur et de sa clemence envers ceulx qui l'avoient offensé sont infinis; ie dis oultre ceulx qu'il donna pendant le temps que la guerre civile estoit encores en son progrez, desquels il faict luy mesme assez sentir, par ses escripts, qu'il se servoit pour amadouer ses ennemis, et leur faire moins craindre sa future domination et sa victoire. Mais si fault il dire que ces exemples là, s'ils ne sont suffisants à nous tesmoigner sa naïfve doulceur,[1] ils nous montrent au moins une merveilleuse confiance et grandeur de courage en ce personnage : Il luy est advenu souvent de renvoyer des armees toutes entieres à son ennemy, aprez les avoir vaincues, sans daigner seulement les obliger par serment, sinon de le favoriser, au moins de se contenir sans luy faire la guerre : Il a prins trois et quatre fois tels capitaines de Pompeius, et autant de fois remis en liberté :[2] Pompeius declaroit ses ennemis touts ceulx qui ne l'accompaignoient à la guerre; et luy, feit proclamer qu'il tenoit pour amis touts ceulx qui ne bougeoient, et qui ne s'armoient effectuellement contre luy :[3] A ceulx de ses capitaines qui se desrobboient de luy, pour aller prendre aultre condition, il renvoyoit encores les armes, chevaulx, et equipages : Les

1. Montaigne, liv. II, ch. XI, (t. II, p. 479), parle avec plus de justesse de cette prétendue clémence de César. Suétone même, ch. LXXV, compte dans la vie de César quelques actes de cruauté, et il n'a pas tout dit. N'étoit-ce point, par exemple, une tyrannie que de condamner sans jugement à un exil éternel, et de priver ainsi de tous leurs droits de citoyen, les Plancius, les Nigidius, les Cécina, qui n'avoient d'autre tort que d'avoir défendu le sénat et les lois? (J. V. L.)

2. Cn. Magius, L. Vibullius Rufus, etc. (CÉSAR, *de Bell. civ.*, I, 24; III, 10, etc.) (J. V. L.)

3. SUÉTONE, *César*, ch. LXXV. (C.)

villes qu'il avoit prinses par force, il les laissoit en liberté de suyvre tel party qu'il leur plairoit, ne leur donnant aultre garnison que la memoire de sa doulceur et clemence : Il deffendit, le iour de sa grande battaille de Pharsale, qu'on ne meist qu'à toute extremité la main sur les citoyens romains.[1] Voylà des traicts bien hazardeux, selon mon iugement : et n'est pas merveilles si, aux guerres civiles que nous sentons, ceulx qui combattent, comme luy, l'estat ancien de leur païs n'en imitent l'exemple ; ce sont moyens extraordinaires, et qu'il n'appartient qu'à la fortune de Cesar, et à son admirable pourvoyance, de heureusement conduire. Quand ie considere la grandeur incomparable de cette ame, i'excuse la victoire de ne s'estre peu despestrer de luy, voire en cette tresiniuste et tresinique cause.

Pour revenir à sa clemence, nous en avons plusieurs naïfs exemples au temps de sa domination, lorsque, toutes choses estants reduictes en sa main, il n'avoit plus à se feindre. Caius Memmius avoit escript contre luy des oraisons trespoignantes, ausquelles il avoit bien aigrement respondu ; si ne laissa il bien tost aprez d'ayder à le faire consul.[2] Caius Calvus, qui avoit faict plusieurs epigrammes iniurieux contre luy, ayant employé de ses amis pour le reconcilier, Cesar se convia luy mesme à luy escrire le premier ; et nostre bon Catulle, qui l'avoit testonné si rudement sous le nom de Mamurra,[3] s'en estant venu excuser à luy, il le feit ce iour mesme souper à sa table.[4] Ayant esté adverty d'aulcuns qui parloient mal de luy, il

1. Suétone, *César*, ch. lxxv. (C.)
2. Id., *ibid.*, ch. lxxiii. (C.)
3. Catulle, *Carm.*, 29. (J. V. L.)
4. Suétone, *César*, ch. lxxiii. (C.)

n'en feit aultre chose que declarer, en une sienne harangue publicque, qu'il en estoit adverty.[1] Il craignoit encores moins ses ennemis, qu'il ne les haïssoit : aulcunes coniurations et assemblees qu'on faisoit contre sa vie luy ayant esté descouvertes, il se contenta de publier, par edit, qu'elles luy estoient cogneues, sans aultrement en poursuyvre les aucteurs.[2] Quant au respect qu'il avoit à ses amis, Caius Oppius voyageant avecques luy, et se trouvant mal, il luy quita un seul logis qu'il y avoit, et coucha toute la nuict sur la dure et au descouvert.[3] Quant à sa iustice, il feit mourir un sien serviteur qu'il aimoit singulierement, pour avoir couché avecques la femme d'un chevalier romain, quoyque personne ne s'en plaignist.[4] Iamais homme n'apporta, ny plus de moderation en sa victoire, ny plus de resolution en la fortune contraire.

Mais toutes ces belles inclinations feurent alterees et estouffees par cette furieuse passion ambitieuse à laquelle il se laissa si fort emporter, qu'on peult ayseement maintenir qu'elle tenoit le timon et le gouvernail de toutes ses actions : d'un homme liberal, elle en rendit un voleur publicque pour fournir à cette profusion et largesse, et luy feit dire ce vilain et tresiniuste mot, que si les plus meschants et perdus hommes du monde luy avoient esté fideles au service de son aggrandissement, il les cheriroit et advanceroit de son pouvoir, aussi bien que les plus gents de bien ;[5] l'enyvra d'une vanité si extreme, qu'il osoit se vanter en presence de ses concitoyens, « d'avoir rendu cette grande republicque romaine un nom sans forme et

1. Suétone, *César*, ch. lxxv. (C.)
2. Id., *ibid.* (C.)
3. Id., *ibid.*, ch. lxxii. (C.)
4. Id., *ibid.*, ch. xlviii. (C.)
5. Id., *ibid.*, ch. lxxii. (C.)

sans corps ; » et dire « que ses responses debvoient meshuy servir de loix ;[1] » et recevoir assis le corps du senat venant vers luy ;[2] et souffrir qu'on l'adorast et qu'on luy feist, en sa presence, des honneurs divins. Somme, ce seul vice, à mon advis, perdit en luy le plus beau et le plus riche naturel qui feut oncques ; et a rendu sa memoire abominable à touts les gents de bien, pour avoir voulu chercher sa gloire de la ruyne de son païs et subversion de la plus puissante et fleurissante chose publicque que le monde verra iamais. Il se pourroit bien, au contraire, trouver plusieurs exemples de grands personnages ausquels la volupté a faict oublier la conduicte de leurs affaires, comme Marcus Antonius, et aultres ; mais où l'amour et l'ambition seroient en eguale balance, et viendroient à se chocquer de forces pareilles, ie ne foys aulcun doubte que cette cy ne gaignast le prix de la maistrise.

Or, pour me remettre sur mes brisees, c'est beaucoup de pouvoir brider nos appetits par le discours de la raison, ou de forcer nos membres, par violence, à se tenir en leur debvoir : mais, de nous fouetter pour l'interest de nos voisins ; de non seulement nous desfaire de cette doulce passion qui nous chatouille, du plaisir que nous sentons de nous veoir agreables à aultruy, et aimez et recherchez d'un chascun, mais encores de prendre en haine et à contre cœur nos graces qui en sont cause, ct condamner nostre beauté, parce que quelqu'aultre s'en eschauffe, ie n'en ay veu gueres d'exemples : cettuy cy en est. Spurina, ieune homme de la Toscane,

> Qualis gemma micat, fulvum quæ dividit aurum,
> Aut collo decus, aut capiti ; vel quale per artem

1. Suétone, *César*, ch. lxxvii. (C.)
2. Id., *ibid.*, ch. lxxviii. (C.)

Inclusum buxo, aut Oricia terebintho
Lucet ebur,[1]

estant doué d'une singuliere beauté, et si excessifve que les yeulx plus continents ne pouvoient en souffrir l'esclat continemment, ne se contentant point de laisser sans secours tant de fiebvre et de feu, qu'il alloit attisant par tout, entra en furieux despit contre soy mesme et contre ces riches presents que la nature luy avoit faicts, comme si on se debvoit prendre à eulx de la faulte d'aultruy, et detailla et troubla, à force de playes qu'il se feit à escient, et de cicatrices, la parfaicte proportion et ordonnance que nature avoit si curieusement observee en son visage.[2]

Pour en dire mon advis, i'admire telles actions plus que ie ne les honore : ces excez sont ennemis de mes regles. Le desseing en feut beau et consciencieux, mais, à mon advis, un peu manque de prudence : quoy ? si sa laideur servit depuis à en iecter d'aultres au peché de mespris et de haine ; ou d'envie, pour la gloire d'une si rare recommendation ; ou de calomnie, interpretant cette humeur à une forcenee ambition : y a il quelque forme de laquelle le vice ne tire, s'il veult, occasion à s'exercer en quelque maniere ? Il estoit plus iuste et aussi plus glorieux, qu'il feist de ces dons de Dieu un subiect de vertu exemplaire et de reglement.

Ceulx qui se desrobbent aux offices communs, et à ce nombre infini de regles espineuses à tant de visages, qui lient un homme d'exacte preud'hommie en la vie civile, font, à mon gré, une belle espargne, quelque poincte

1. Comme brille un diamant enchâssé dans l'or, superbe ornement d'un collier ou d'une couronne, ou comme l'ivoire éclate environné de buis ou de térébinthe. (Virg., *Æn.*, X, 134.)

2. Valère Maxime, IV, 5, *ext.* i. (C.)

d'aspreté peculiere qu'ils s'enioignent : c'est aulcunement mourir pour fuyr la peine de bien vivre. Ils peuvent avoir aultre prix; mais le prix de la difficulté, il ne m'a iamais semblé qu'ils l'eussent, ny qu'en malaysance il y ayt rien au delà de se tenir droict emmy les flots de la presse du monde, respondant et satisfaisant loyalement à touts les membres de sa charge. Il est à l'adventure plus facile de se passer nettement de tout le sexe, que de se maintenir deuement de tout poinct en la compaignie de sa femme; et a lon dequoy couler plus incurieusement en la pauvreté qu'en l'abondance iustement dispensee : l'usage conduict selon raison a plus d'aspreté que n'a l'abstinence; la moderation est vertu bien plus affaireuse que n'est la souffrance. Le bien vivre du ieune Scipion a mille façons; le bien vivre de Diogenes n'en a qu'une : cette cy surpasse d'autant en innocence les vies ordinaires, comme les exquises et accomplies la surpassent en utilité et en force.

CHAPITRE XXXIV.

OBSERVATIONS SUR LES MOYENS DE FAIRE LA GUERRE DE IULIUS CESAR.

On recite de plusieurs chefs de guerre, qu'ils ont eu certains livres en particuliere recommendation; comme le grand Alexandre, Homere; Scipion africain, Xenophon; Marcus Brutus, Polybius; Charles cinquiesme, Philippe de Comines; et dict on, de ce temps, que Machiavel est encores ailleurs en credit. Mais le feu mareschal Strozzi,[1]

1. Pierre Strozzi, Florentin au service de France, tué au siége de Thionville, le 20 de juin 1558. (J. V. L.)

qui avoit prins Cesar pour sa part, avoit sans doubte bien mieulx choisi ; car, à la verité, ce debvroit estre le breviaire de tout homme de guerre, comme estant le vray et souverain patron de l'art militaire : et Dieu sçait encores de quelle grace et de quelle beauté il a fardé cette riche matiere, d'une façon de dire si pure, si delicate et si parfaicte, qu'à mon goust il n'y a aulcuns escripts au monde qui puissent estre comparables aux siens en cette partie.

Ie veulx icy enregistrer certains traicts particuliers et rares, sur le faict de ses guerres, qui me sont demeurez en memoire.

Son armee estant en quelque effroy, pour le bruit qui couroit des grandes forces que menoit contre luy le roy Iuba ; au lieu de rabbattre l'opinion que ses soldats en avoient prinse, et apetisser les moyens de son ennemy, les ayant faict assembler pour les r'asseurer et leur donner courage, il print une voye toute contraire à celle que nous avons accoustumé ; car il leur dict qu'ils ne se meissent plus en peine de s'enquerir des forces que menoit l'ennemy, et qu'il en avoit eu bien certain advertissement : et lors il leur en feit le nombre surpassant de beaucoup et la verité et la renommée qui en couroit dans son armee ;[1] suyvant ce que conseille Cyrus en Xenophon ; d'autant que la tromperie n'est pas de tel interest,[2] de trouver les ennemis par effect plus foibles qu'on n'avoit esperé, que de les trouver à la verité bien forts, aprez les avoir iugez foibles par reputation.

Il accoustumoit sur tout ses soldats à obeïr simplement, sans se mesler de contrerooler ou parler des desseings de leur capitaine, lesquels il ne leur communiquoit que sur

1. Suétone, *César*, ch. LXVI. (C.)
2. Édit. de 1588, fol. 315, *n'est pas si grande*.

le poinct de l'execution : et prenoit plaisir, s'ils en avoient descouvert quelque chose, de changer sur le champ d'advis, pour les tromper; et souvent, pour cet effect, ayant assigné un logis en quelque lieu, il passoit oultre, et alongeoit la iournee, notamment s'il faisoit mauvais temps et pluvieux.[1]

Les Souisses, au commencement de ses guerres de Gaule, ayants envoyé vers luy pour leur donner passage au travers des terres des Romains, estant deliberé de les empescher par force, il leur contrefeit toutesfois un bon visage et print quelques iours de delay à leur faire response, pour se servir de ce loisir à assembler son armee.[2] Ces pauvres gents ne sçavoient pas combien il estoit excellent mesnager du temps; car il redict maintesfois que c'est la plus souveraine partie d'un capitaine que la science de prendre au poinct les occasions, et la diligence, qui est en ses exploicts, à la verité, inouïe et incroyable.

S'il n'estoit pas fort consciencieux, en cela, de prendre advantage sur son ennemy, soubs couleur d'un traicté d'accord, il l'estoit aussi peu en ce qu'il ne requeroit en ses soldats aultre vertu que la vaillance, ny ne punissoit gueres aultres vices que la mutination et la desobeïssance. Souvent, aprez ses victoires, il leur laschoit la bride à toute licence, les dispensant pour quelque temps des regles de la discipline militaire, adioustant à cela, qu'il avoit des soldats si bien creez, que, touts parfumez et musquez, ils ne laissoient pas d'aller furieusement au combat.[3] De vray, il aimoit qu'ils feussent richement armez, et leur faisoit porter des harnois gravez, dorez, et argentez, afin

1. Suétone, *César,* ch. lxv. (C.)
2. César, *de Bell. Gall.,* I, 7. (N.)
3. Suétone, *César,* ch. lxvii. (C.)

que le soing de la conservation de leurs armes les rendist plus aspres à se deffendre.[1] Parlant à eulx, il les appelloit du nom de Compaignons,[2] que nous usons encores : ce qu'Auguste, son successeur, reforma, estimant qu'il l'avoit faict pour la necessité de ses affaires, et pour flatter le cœur de ceulx qui ne le suyvoient que volontairement;

Rheni mihi Cæsar in undis
Dux erat : hic socius; facinus quos inquinat, æquat :[3]

mais que cette façon estoit trop rabbaissee pour la dignité d'un empereur et general d'armee, et remeit en train de les appeller seulement Soldats.[4]

A cette courtoisie, Cesar mesloit toutesfois une grande severité à les reprimer : la neufviesme legion s'estant mutinee auprez de Plaisance, il la cassa avecques ignominie, quoyque Pompeius feust lors encores en pieds, et ne la receut en grace qu'avecques plusieurs supplications : il les rappaisoit plus par auctorité et par audace que par doulceur.[5]

Là où il parle de son passage de la riviere du Rhin, vers l'Allemaigne, il dict qu'estimant indigne de l'honneur du peuple romain qu'il passast son armee à navire, il feit dresser un pont, à fin qu'il passast à pied ferme.[6] Ce feut là qu'il bastit ce pont admirable, dequoy il dechiffre particulierement la fabrique : car il ne s'arreste si volontiers en nul endroict de ses faicts, qu'à nous repre-

1. Id., *ibid.* (C.)
2. Id., *ibid.* (C.)
3. Au passage du Rhin, César étoit mon général; il est ici (à Rome) mon compagnon : le crime rend égaux tous ceux qui en sont complices. (Lucain, V, 289.)
4. Suétone, *Auguste*, ch. xxv. (C.)
5. Suétone, *César*, ch. lxix. (C.)
6. César, *de Bello Gallico*, IV, 17. (J. V. L.)

senter la subtilité de ses inventions en telle sorte d'ouvrages de main.

I'y ai aussi remarqué cela, qu'il faict grand cas de ses exhortations aux soldats avant le combat : car, où il veult montrer avoir esté surprins ou pressé, il allegue tousiours cela, qu'il n'eut pas seulement loisir de haranguer son armee. Avant cette grande battaille contre ceulx de Tournay, « Cesar, dict il,[1] ayant ordonné du reste, courut soubdainement où la fortune le porta, pour exhorter ses gents; et rencontrant la dixiesme legion, il n'eut loisir de leur dire, sinon, Qu'ils eussent souvenance de leur vertu accoustumee; qu'ils ne s'estonnassent poinct, et soubteinssent hardiement l'effort des adversaires : et parce que l'ennemy estoit desia approché à un iect de traict, il donna le signe de la battaille; et de là estant passé soubdainement ailleurs pour en encourager d'aultres, il trouva qu'ils estoient desia aux prinses. » Voylà ce qu'il en dict en ce lieu là. De vray, sa langue luy a faict en plusieurs lieux de bien notables services; et estoit, de son temps mesme, son eloquence militaire en telle recommendation, que plusieurs en son armee recueilloient ses harangues; et, par ce moyen, il en feut assemblé des volumes qui ont duré long temps aprez luy. Son parler avoit des graces particulieres; si que ses familiers, et entre aultres Auguste, oyant reciter ce qui en avoit esté recueilly, recognoissoit, iusques aux phrases et aux mots, ce qui n'estoit pas du sien.[2]

La premiere fois qu'il sortit de Rome avecques charge publicque, il arriva en huict iours à la riviere du Rhone,

1. Id., *ibid.*, II, 21. (J. V. L.)
2. Suétone, *César*, ch. lv. (J. V. L.)

ayant dans son coche,[1] devant luy, un secretaire ou deux qui escrivoient sans cesse; et derriere luy, celuy qui portoit son espee.[2] Et certes, quand on ne feroit qu'aller, à peine pourroit on atteindre à cette promptitude dequoy, tousiours victorieux, ayant laissé la Gaule, et suyvant Pompeius à Brindes, il subiugua l'Italie en dix huict iours; reveint de Brindes à Rome; de Rome il s'en alla au fin fond de l'Espaigne, où il passa[3] des difficultez extremes en la guerre contre Afranius et Petreius, et au long siege de Marseille; de là il s'en retourna en la Macedoine, battit l'armee romaine à Pharsale; passa de là, suyvant Pompeius, en Aegypte, laquelle il subiugua; d'Aegypte il veint en Syrie, et au païs de Pont, où il combattit Pharnaces; de là en Afrique, où il desfeit Scipion et Iuba; et rebroussa encores, par l'Italie, en Espaigne, où il desfeit les enfants de Pompeius :

Ocyor et cœli flammis, et tigride fœta.[4]

Ac veluti montis saxum de vertice præceps
Quum ruit avulsum vento, seu turbidus imber
Proluit, aut annis solvit sublapsa vetustas,
Fertur in abruptum magno mons improbus actu,
Exsultatque solo, silvas, armenta, virosque
Involvens secum.[5]

Parlant du siege d'Avaricum, il dict[6] que c'estoit sa

1. Édit. de 1588, *sa coche.*

2. Plutarque, *César,* ch. xii. (C.)

3. Surpassa, surmonta. (C.)

4. Plus rapide que l'éclair, plus prompt que le tigre à qui on vient d'enlever ses petits. (Lucain, V, 405.)

5. Pareil à un vaste rocher, qui, miné par le temps, ou arraché par la fureur des vents ou des eaux, tombe d'une haute montagne, et, bondissant avec un fracas horrible, entraîne avec lui les arbres, les troupeaux, et les pasteurs. (Virg., *Æn.,* XII, 684.)

6. *De Bello Gallico,* VII, 24. (J. V. L.)

coustume de se tenir nuict et iour prez des ouvriers qu'il avoit en besongne. En toutes entreprinses de consequence, il faisoit tousiours la descouverte luy mesme, et ne passa iamais son armee en lieu qu'il n'eust premierement recogneu; et, si nous croyons Suetone,[1] quand il feit l'entreprinse de traiecter en Angleterre, il feut le premier à sonder le gué.

Il avoit accoustumé de dire, qu'il aimoit mieulx la victoire qui se conduisoit par conseil que par force; et, en la guerre contre Petreius et Afranius, la fortune luy presentant une bien apparente occasion d'advantage, il la refusa, dict il,[2] esperant avecques un peu plus de longueur, mais moins de hazard, venir à bout de ses ennemis. Il feit aussi là un merveilleux traict, de commander à tout son ost de passer à nage la riviere sans aulcune necessité :

Rapuitque ruens in prælia miles,
Quod fugiens timuisset, iter : mox uda receptis
Membra fovent armis, gelidosque a gurgite, cursu
Restituunt artus.[3]

Ie le treuve un peu plus retenu et consideré en ses entreprinses, qu'Alexandre : car cettuy cy semble rechercher et courir à force les dangiers, comme un impetueux torrent qui chocque et attaque sans discretion et sans chois tout ce qu'il rencontre;

Sic tauriformis volvitur Aufidus,
Qui regna Dauni perfluit Appuli,

1. Suétone, *César,* ch. LVIII. (C.)
2. *De Bello civili,* I, 72. (J. V. L.)
3. Le soldat saisit, pour voler aux combats, cette route qu'il n'auroit osé prendre dans la fuite : tout mouillé, il se couvre de ses armes, et, dans une course rapide, retrouve la chaleur qu'il avoit perdue. (Lucain, IV, 151.)

Dum sævit, horrendamque cultis
Diluviem meditatur agris;[1]

aussi estoit il embesongné en la fleur et premiere chaleur de son aage ; là où Cesar s'y print estant desia meur et bien advancé : outre ce qu'Alexandre estoit d'une temperature plus sanguine, cholere et ardente, et si esmouvoit encores cette humeur par le vin, duquel Cesar estoit tresabstinent.

Mais où les occasions de la necessité se presentoient, et où la chose le requeroit, il ne feut iamais homme faisant meilleur marché de sa personne. Quant à moy, il me semble lire en plusieurs de ses exploicts une certaine resolution de se perdre, pour fuyr la honte d'estre vaincu. En cette grande battaille qu'il eut contre ceulx de Tournay, il courut se presenter à la teste des ennemis, sans bouclier, comme il se trouva, veoyant la poincte de son armee s'esbranler ;[2] ce qui luy est advenu plusieurs aultres fois. Oyant dire que ses gents estoient assiegez, il passa desguisé au travers l'armee ennemie pour les aller fortifier de sa presence.[3] Ayant traversé à Dyrrachium, avecques bien petites forces, et veoyant que le reste de son armee, qu'il avoit laissee à conduire à Antonius, tardoit à le suyvre, il entreprint luy seul de repasser la mer, par une tresgrande tormente,[4] et se desrobba pour aller reprendre le reste de ses forces, les ports de delà et toute la mer estant saisie par Pompeius. Et quant aux entre-

1. Ainsi l'Aufide, qui arrose le royaume de l'antique Daunus, roule ses eaux impétueuses, et menace les moissons d'un horrible ravage. (Hor., *Od.*, IV, 14, 25.)

2. César, *de Bello Gall.*, II, 25. (J. V. L.)

3. Suétone, *César*, ch. lviii. (C.)

4. Suétone, *César*, ch. lviii; Plutarque, *passim;* Appien, *G. civ.*, II, p. 463; Dion, XLI, 46; Lucain, V, 519, etc. (J. V. L.)

prinses qu'il a faictes à main armee, il y en a plusieurs qui surpassent en hazard tout discours de raison militaire; car avecques combien foibles moyens entreprint il de subiuguer le royaume d'Aegypte : et depuis, d'aller attaquer les forces de Scipion et de Iuba, de dix parts plus grandes que les siennes? Ces gents là ont eu ie ne sçais quelle plus qu'humaine confiance de leur fortune; et disoit il qu'il falloit executer, non pas consulter, les haultes entreprinses. Aprez la battaille de Pharsale, comme il eust envoyé son armee devant en Asie, et passast avecques un seul vaisseau le destroict de l'Hellespont, il rencontra en mer Lucius Cassius, avecques dix gros navires de guerre; il eut le courage non seulement de l'attendre, mais de tirer droict vers luy, et le sommer de se rendre; et en veint à bout.[1]

Ayant entreprins ce furieux siege d'Alesia, où il y avoit quatre vingt mille hommes de deffense, toute la Gaule s'estant eslevee pour luy courre sus et lever le siege, et dressé une armee de cent neuf mille chevaux[2] et de deux cents quarante mille hommes de pied, quelle hardiesse et maniacle[3] confiance feut ce, de n'en vouloir pas abandonner son entreprinse, et se resouldre à deux si grandes difficultez ensemble? lesquelles toutesfois il soubteint; et aprez avoir gaigné cette grande battaille contre ceulx de dehors, rengea bientost à sa mercy ceulx qu'il tenoit en-

1. Suétone, *César*, ch. lxii. (C.)

2. César, *de Bello Gallico*, VII, 64. — Au lieu de *huit mille chevaux* que met César, Montaigne en compte *cent neuf mille*. Peut-être y avoit-il dans son manuscrit, *huit à neuf mille chevaux*, mots qui auront été mal lus par le copiste ou l'imprimeur. C'est, je crois, la seule manière d'expliquer une erreur aussi forte, qui auroit dû être corrigée dans le texte de la première édition. (E. J.)

3. Furieuse. — *Maniacle* et *maniaque* se trouvent dans Cotgrave, comme vrais synonymes : il n'y a que *maniaque* dans Nicot. (C.)

fermez. Il en adveint autant à Lucullus, au siege de Tigranocerta contre le roy Tigranes; mais d'une condition dispareille, veu la mollesse des ennemis à qui Lucullus avoit à faire.

Ie veulx ici remarquer deux rares evenements et extraordinaires, sur le faict de ce siege d'Alesia : l'un, que les Gaulois, s'assemblants pour venir trouver là Cesar, ayants faict denombrement de toutes leurs forces, resolurent en leur conseil de retrencher une bonne partie de cette grande multitude, de peur qu'ils n'en tumbassent en confusion.[1] Cet exemple est nouveau, de craindre à estre trop : mais à le bien prendre, il est vraysemblable que le corps d'une armee doibt avoir une grandeur moderee, et reglee à certaines bornes, soit pour la difficulté de la nourrir, soit pour la difficulté de la conduire et tenir en ordre. Au moins seroit il bien aysé à verifier, par exemple, que ces armees monstrueuses en nombre n'ont gueres rien faict qui vaille. Suyvant le dire de Cyrus, en Xenophon, ce n'est pas le nombre des hommes, ains le nombre des bons hommes, qui faict l'advantage ; le demourant servant plus de destourbier que de secours. Et Baiazet print le principal fondement à sa resolution de livrer iournee à Tamburlan, contre l'advis de touts ses capitaines, sur ce que le nombre innombrable des hommes de son ennemy luy donnoit certaine esperance de confusion. Scanderbech, bon iuge et tresexpert, avoit accoustumé de dire que dix ou douze mille combattants fideles debvoient baster[2] à un suffisant chef de guerre, pour garantir sa reputation en toute sorte de besoing militaire. L'aultre poinct, qui semble estre contraire et à l'usage et

1. César, *de Bello Gallico,* VII, 71. (J. V. L.)
2. Suffire à un habile général. (C.)

à la raison de la guerre, c'est que Vercingentorix, qui estoit nommé chef et general de toutes les parties des Gaules revoltees, print party de s'aller enfermer dans Alesia :[1] car celuy qui commande à tout un païs ne se doibt iamais engager, qu'au cas de cette extremité qu'il y allast de sa derniere place, et qu'il n'y eust rien plus à esperer qu'en la deffense d'icelle ; aultrement il se doibt tenir libre, pour avoir moyens de pourveoir en general à toutes les parties de son gouvernement.

Pour revenir à Cesar, il deveint, avecques le temps, un peu plus tardif et plus consideré, comme tesmoigne son familier Oppius ;[2] estimant qu'il ne debvoit ayseement hazarder l'honneur de tant de victoires, lequel une seule desfortune luy pourroit faire perdre. C'est ce que disent les Italiens, quand ils veulent reprocher cette hardiesse temeraire qui se veoid aux ieunes gents, les nommants « Necessiteux d'honneur, » *Bisognosi d'onore* ; et qu'estants encores en cette grande faim et disette de reputation, ils ont raison de la chercher à quelque prix que ce soit, ce que ne doibvent pas faire ceulx qui en ont desia acquis à suffisance. Il y peult avoir quelque iuste moderation en ce desir de gloire, et quelque satieté en cet appetit, comme aux aultres ; assez de gents le practiquent ainsi.

Il estoit bien esloingné de cette religion des anciens Romains, qui ne se vouloient prevaloir en leurs guerres que de la vertu simple et naïfve : mais encores y apportoit il plus de conscience que nous ne ferions à cette heure, et n'approuvoit pas toutes sortes de moyens pour

1. César, *de Bello Gallico*, VII, 68. (J. V. L.)
2. Suétone, *César*, ch. LX. (C.)

acquerir la victoire. En la guerre contre Ariovistus, estant à parlementer avecques luy, il y surveint quelque remuement entre les deux armees, qui commencea par la faulte des gents de cheval d'Ariovistus : sur ce tumulte, Cesar se trouva avoir fort grand advantage sur ses ennemis; toutesfois il ne s'en voulut point prevaloir, de peur qu'on luy peust reprocher d'y avoir procedé de mauvaise foy.[1]

Il avoit accoustumé de porter un accoustrement riche au combat, et de couleur esclatante, pour se faire remarquer.

Il tenoit la bride plus estroicte à ses soldats, et les tenoit plus de court, estant prez des ennemis.[2]

Quand les anciens Grecs vouloient accuser quelqu'un d'extreme insuffisance, ils disoient en commun proverbe, « qu'il ne sçavoit ny lire ny nager : » il avoit cette mesme opinion, que la science de nager estoit tresutile à la guerre, et en tira plusieurs commoditez : s'il avoit à faire diligence, il franchissoit ordinairement à la nage les rivieres qu'il rencontroit; car il aimoit à voyager à pied, comme le grand Alexandre. En Aegypte, ayant esté forcé, pour se sauver, de se mettre dans un petit batteau, et tant de gents s'y estants lancez quand et luy, qu'il estoit en dangier d'aller à fonds, il aima mieulx se iecter en la mer, et gaigna sa flotte à nage, qui estoit plus de deux cents pas au delà, tenant en sa main gauche ses tablettes hors de l'eau, et traisnant à belles dents sa cotte d'armes, afin que l'ennemy n'en iouïst, estant desia bien advancé sur l'aage.[3]

Iamais chef de guerre n'eut tant de creance sur ses

1. César, *de Bello Gallico*, I, 46. (J. V. L.)
2. Suétone, *César*, ch. lxv. (C.)
3. Id., *ibid.*, ch. lxiv. (C.)

soldats : au commencement de ses guerres civiles, les centeniers luy offrirent de souldoyer, chascun sur sa bourse, un homme d'armes ; et les gents de pied, de le servir à leurs despens, ceulx qui estoient plus aysez entreprénants encores à desfrayer les plus necessiteux.[1] Feu monsieur l'admiral de Chastillon[2] nous fait veoir dernierement un pareil cas en nos guerres civiles ; car les François de son armee fournissoient de leurs bourses au payement des estrangiers qui l'accompaignoient. Il ne se trouveroit gueres d'exemples d'affection si ardente et si preste parmy ceulx qui marchent dans le vieux train, sous l'ancienne police des loix ; la passion nous commande bien plus vifvement que la raison : il est pourtant advenu en la guerre contre Annibal, qu'à l'exemple de la liberalité du peuple romain en la ville, les gents d'armes et capitaines refuserent leur paye ; et appelloit on, au camp de Marcellus, Mercenaires, ceulx qui en prenoient. Ayant eu du pire auprez de Dyrrachium,[3] ses soldats se veindrent d'eulx mesmes offrir à estre chastiez et punis ; de façon qu'il eut plus à les consoler qu'à les tanser : une sienne seule cohorte soubteint quatre legions de Pompeius plus de quatre heures, iusques à ce qu'elle feut quasi toute desfaicte à coups de traicts, et se trouva dans la trenchee cent trente mille flesches :[4] un soldat, nommé Scaeva, qui commandoit à l'une des entrees, s'y mainteint invincible, ayant un œil crevé, une espaule et une

1. Suétone, *César*, ch. LXVIII. (C.)

2. Gaspard de Coligny II du nom, comte de Coligny, seigneur de Châtillon-sur-Loing, amiral de France, assassiné le 24 août 1572, et une des plus illustres victimes de la Saint-Barthélemy. (J. V. L.)

3. Suétone, *César*, ch. LXVIII. (C.)

4. Suétone, *César*, ch. LXVIII ; César, *de Bello civili*, III, 53. (J. V. L.)

cuisse percees, et son escu faulsé en deux cents trente lieux.[1] Il est advenu à plusieurs de ses soldats, prins prisonniers, d'accepter plustost la mort que de vouloir promettre de prendre aultre party :[2] Granius Petronius prins par Scipion en Afrique, Scipion, aprez avoir faict mourir ses compaignons, luy manda qu'il luy donnoit la vie, car il estoit homme de reng et questeur : Petronius respondit, « que les soldats de Cesar avoient accoustumé de donner la vie aux aultres, non la recevoir; » et se tua tout soubdain de sa main propre.[3]

Il y a infinis exemples de leur fidelité : il ne fault pas oublier le traict de ceulx qui feurent assiegez à Salone, ville partisane pour Cesar contre Pompeius, pour un rare accident qui y adveint. Marcus Octavius les tenoit assiegez; ceulx de dedans estants reduicts en extreme necessité de toutes choses, en maniere que pour suppleer au default qu'ils avoient d'hommes, la plus part d'entre eulx y estants morts et blecez, ils avoient mis en liberté touts leurs esclaves, et pour le service de leurs engins, avoient esté contraincts de couper les cheveux de toutes les femmes à fin d'en faire des chordes, oultre une merveilleuse disette de vivres; et ce neantmoins, resolus de iamais ne se rendre. Aprez avoir traisné ce siege en grande longueur, d'où Octavius estoit devenu plus nonchalant et moins attentif à son entreprinse, ils choisirent un iour sur le midy, et, comme ils eurent rengé les femmes et les enfants sur leurs murailles pour faire bonne mine, sortirent en telle furie sur les assiegeants, qu'ayant

1. César, *de Bello civili,* III, 53; Florus, IV, 2; Valère Maxime, III, 3, 23; Suétone, *César,* ch. lxviii. (C.)
2. Suétone, *César,* ch. lxviii. (C.)
3. Plutarque, *César,* ch. v. (C.)

enfoncé le premier, le second et tiers corps de garde, et le quastriesme, et puis le reste, et, ayant faict du tout abandonner les trenchees, les chasserent iusques dans les navires; et Octavius mesme se sauva à Dyrrachium, où estoit Pompeius.[1] Ie n'ay point memoire pour cett' heure d'avoir veu aulcun aultre exemple, où les assiegez battent en gros les assiegeants, et gaignent la maistrise de la campaigne; ny qu'une sortie ayt tiré en consequence une pure et entiere victoire de battaille.

CHAPITRE XXXV.

DE TROIS BONNES FEMMES.

Il n'en est pas à douzaines, comme chascun sçait, et notamment aux debvoirs de mariage; car c'est un marché plein de tant d'espineuses circonstances, qu'il est malaysé que la volonté d'une femme s'y maintienne entiere long temps: les hommes, quoyqu'ils y soyent avecques un peu meilleure condition, y ont trop affaire. La touche d'un bon mariage, et sa vraye preuve, regarde le temps que la societé dure; si elle a esté constamment doulce, loyale, et commode. En nostre siecle, elles reservent plus communement à estaler leurs bons offices et la vehemence de leur affection, envers leurs maris perdus; cherchent au moins lors à donner tesmoignage de leur bonne volonté: tardif tesmoignage et hors de saison! Elles preuvent plustost par là qu'elles ne les aiment que morts : la vie est

1. CÉSAR, *de Bello civili*, III, 9. (J. V. L.)

pleine de combustion; et le trespas, d'amour et de courtoisie. Comme les peres cachent l'affection envers leurs enfants; elles volontiers, de mesmes, cachent la leur envers le mary, pour maintenir un honneste respect. Ce mystere n'est pas de mon goust : elles ont beau s'escheveler et s'esgratigner, ie m'en voys à l'aureille d'une femme de chambre et d'un secretaire : « Comment estoient ils? Comment ont ils vescu ensemble? » Il me souvient tousiours de ce bon mot, *iactantius mœrent, quæ minus dolent :*[1] leur rechigner est odieux aux vivants, et vain aux morts. Nous dispenserons volontiers qu'on rie[2] aprez, pourveu qu'on nous rie pendant la vie. Est ce pas de quoy resusciter de despit, qui m'aura craché au nez pendant que i'estois, me vienne frotter les pieds quand ie ne suis plus? S'il y a quelque honneur à pleurer les maris, il n'appartient qu'à celles qui leur ont ri : celles qui ont pleuré en la vie, qu'elles rient en la mort, au dehors comme au dedans. Aussi, ne regardez pas à ces yeulx moites et à cette piteuse voix; regardez ce port, ce teinct et l'embonpoinct de ces ioues soubs ces grandes voiles; c'est par là qu'elle parle françois : il en est peu de qui la santé n'aille en amendant, qualité qui ne sçait pas mentir. Cette cerimonieuse contenance ne regarde pas tant derriere soy, que devant; c'est acquest, plus que payement : en mon enfance, une honneste et tresbelle dame qui vit

1. Celles qui sont les moins affligées, pleurent avec le plus d'ostentation. (Tacite, *Ann.*, II, 77.) Il y a dans Tacite : « Periisse Germanicum, nulli jactantius mœrent, quam qui maxime lætantur. » (C.)

2. On a mis, dans quelques éditions, *qu'on pleure après*. Ce changement n'étoit point nécessaire. *Dispenser* signifioit autrefois *permettre*, comme on peut voir dans Nicot; et c'est dans ce sens que Montaigne l'emploie ici : « Nous *permettrons* volontiers à nos femmes de rire après notre mort, pourvu qu'elles nous rient pendant notre vie. » C'est là précisément la pensée de Montaigne, qui est plaisante, et dans le fond très-raisonnable. (C.)

encores, veufve d'un prince, avoit ie ne sçais quoy plus en sa parure qu'il n'est permis par les loix de nostre veufvage : à ceulx qui le luy reprochoient, « C'est, disoit elle, que ie ne practique plus de nouvelles amitiez, et suis hors de volonté de me remarier. »

Pour ne disconvenir du tout à nostre usage, i'ai icy choisi trois femmes qui ont aussi employé l'effort de leur bonté et affection autour la mort de leurs maris : ce sont pourtant exemples un peu aultres, et si pressants, qu'ils tirent hardiment la vie en consequence.

Pline le ieune [1] avoit, prez d'une sienne maison en Italie, un voisin merveilleusement tormenté de quelques ulceres qui lui estoient survenues ez parties honteuses. Sa femme, le veoyant si longuement languir, le pria de permettre qu'elle veist à loisir et de prez l'estat de son mal, et qu'elle luy diroit plus franchement qu'aulcun aultre ce qu'il avoit à en esperer. Apres avoir obtenu cela de luy, et l'avoir curieusement consideré, elle trouva qu'il estoit impossible qu'il en peust guarir, et que tout ce qu'il avoit à attendre, c'estoit de traisner fort long temps une vie douloureuse et languissante : si luy conseilla, pour le plus seur et souverain remede, de se tuer ; et le trouvant un peu mol à une si rude entreprinse : « Ne pense point, luy dict elle, mon amy, que les douleurs que ie te veois souffrir ne me touchent autant qu'à toy, et que pour m'en delivrer ie ne me vueille servir moy mesme de cette medecine que ie t'ordonne. Ie te veulx accompaigner à la guarison, comme i'ay faict à la maladie : oste cette crainte, et pense que nous n'aurons que plaisir en ce passage qui nous doibt delivrer de tels torments : nous nous en irons

1. *Epist.*, VI, 24.

heureusement ensemble. » Cela dict, et ayant rechauffé le courage de son mary, elle resolut qu'ils se precipiteroient en la mer par une fenestre de leur logis qui y respondoit. Et pour maintenir iusques à sa fin cette loyale et vehemente affection de quoy elle l'avoit embrassé pendant sa vie, elle voulut encores qu'il mourust entre ses bras : mais de peur qu'ils ne luy faillissent, et que les estreinctes de ses enlacements ne veinssent à se relascher par la cheute et la crainte, elle se feit lier et attacher bien estroictement avecques luy par le fauls[1] du corps; et abandonna ainsi sa vie pour le repos de celle de son mary. Celle là estoit de bas lieu; et parmy telle condition de gents, il n'est pas si nouveau d'y veoir quelque traict de rare bonté :

Extrema per illos
Iustitia excedens terris vestigia fecit.[2]

Les aultres deux sont nobles et riches, où les exemples de vertu se logent rarement.

Arria,[3] femme de Cecina Paetus, personnage consulaire, feut mere d'un' aultre Arria, femme de Thrasea Paetus, celuy duquel la vertu feut tant renommee du temps de Neron, et, par le moyen de ce gendre, mere grand' de Fannia; car la ressemblance des noms de ces hommes et femmes, et de leurs fortunes, en a fait mesconter plusieurs. Cette première Arria, Cecina Paetus, son mary, ayant esté prins prisonnier par les gents de l'empereur Claudius, aprez la desfaicte de Scribonianus, duquel il

1. Par le milieu du corps. (E. J.)

2. La justice, fuyant nos coupables climats,
Sous le chaume innocent porta ses derniers pas.
(VIRG., *Géorg.*, II, 473, trad. de Delille.)

3. Tout ce long récit est extrait d'une lettre de Pline le jeune, III, 16. (C.)

avoit suyvi le party, supplia ceulx qui l'emmenoient prisonnier à Rome de la recevoir dans leur navire, où elle leur seroit de beaucoup moins de despense et d'incommodité qu'un nombre de personnes qu'il leur fauldroit pour le service de son mary ; et qu'elle seule fourniroit à sa chambre, à sa cuisine, et à touts aultres offices. Ils l'en refuserent : et elle, s'estant iectee dans un batteau de pescheur qu'elle loua sur le champ, le suyvit en cette sorte depuis la Sclavonie. Comme ils feurent à Rome, un iour, en presence de l'empereur, Iunia, veufve de Scribonianus, s'estant accostee d'elle familierement pour la societé de leurs fortunes, elle la repoulsa rudement avecques ces paroles : « Moy, dict elle, que ie parle à toy, ni que ie t'escoute! à toy, au giron de laquelle Scribonianus feut tué ! et tu vis encores ! » Ces paroles, avecques plusieurs aultres signes, feirent sentir à ses parents qu'elle estoit pour se desfaire elle mesme, impatiente de supporter la fortune de son mary. Et Thrasea, son gendre, la suppliant sur ce propos de ne se vouloir perdre, et luy disant ainsi : « Quoy ! si ie courois pareille fortune à celle de Cecina, vouldriez vous que ma femme, vostre fille, en feist de mesme ? » « Comment doncques ? si ie le vouldrois ! respondit elle : ouy, ouy, ie le vouldrois, si elle avoit vescu aussi longtemps et d'aussi bon accord avecques toy, que i'ay fait avecques mon mary. » Ces responses augmentoient le soing qu'on avoit d'elle, et faisoient qu'on regardoit de plus prez à ses deportements. Un iour, aprez avoir dict à ceulx qui la gardoient, « Vous avez beau faire, vous me pouvez bien faire plus mal mourir, mais de me garder de mourir, vous ne sçauriez, » s'eslançant furieusement d'une chaire où elle estoit assise, elle s'alla de toute sa force chocquer la teste contre la paroy voisine; duquel coup estant cheute de son long esvanouïe, et

fort blecee, aprez qu'on l'eut à toute peine faicte revenir : « Ie vous disois bien, dict elle, que si vous me refusiez quelque façon aysee de me tuer, i'en choisirois quelque aultre, pour malaysee qu'elle feust. » La fin d'une si admirable vertu feut telle : son mary Paetus n'ayant pas le cœur assez ferme de soy mesme pour se donner la mort, à laquelle la cruauté de l'empereur le rengeoit; un iour, entre aultres, aprez avoir premierement employé les discours et enhortements propres au conseil qu'elle lui donnoit à ce faire, elle print le poignard que son mary portoit, et le tenant nud en sa main, pour la conclusion de son exhortation, « Fais ainsi, Paetus, » luy dict elle; et en mesme instant, s'en estant donné un coup mortel dans l'estomach, et puis l'arrachant de sa playe, elle le luy presenta, finissant quand et quand sa vie avecques cette noble, genereuse et immortelle parole, *Pœte, non dolet.* Elle n'eut loisir que de dire ces trois paroles d'une si belle substance : « Tien, Paetus, il ne m'a poinct fait mal : »

Casta suo gladium quum traderet Arria Pæto,
Quem de visceribus traxerat ipsa suis :
Si qua fides, vulnus quod feci non dolet, inquit,
Sed quod tu facies, id mihi, Pæte, dolet :[1]

il est bien plus vif en son naturel, et d'un sens plus riche : car et la playe et la mort de son mary, et les siennes, tant s'en fault qu'elles luy poisassent, qu'elle en avoit esté la conseillere et promotrice; mais ayant faict cette haulte et courageuse entreprinse pour la seule commodité de son

1. Lorsque la chaste Arria présentoit à son cher Pætus le poignard qu'elle venoit de retirer de son sein : Pætus, lui dit-elle, crois-moi; le coup que je viens de me donner ne me fait point de mal; je ne souffre que de celui que tu vas te donner. (MARTIAL, I, 14.)

mary, elle ne regarde qu'à luy encores, au dernier traict de sa vie, et à luy oster la crainte de la suyvre en mourant. Paetus se frappa tout soubdain de ce mesme glaive : honteux, à mon advis, d'avoir eu besoing d'un si cher et precieux enseignement.

Pompeia Paulina,[1] ieune et tresnoble dame romaine, avoit espousé Seneque en son extreme vieillesse. Neron, son beau disciple, envoya ses satellites vers luy pour luy denoncer l'ordonnance de sa mort ; ce qui se faisoit en cette manière : Quand les empereurs romains de ce temps avoient condamné quelque homme de qualité, ils luy mandoient par leurs officiers de choisir quelque mort à sa poste, et de la prendre dans tel ou tel delay qu'ils lui faisoient prescrire selon la trempe de leur cholere, tantost plus pressé, tantost plus long, luy donnant terme pour disposer pendant ce temps là de ses affaires, et quelquesfois luy ostant le moyen de ce faire, par la briefveté du temps : et, si le condamné estrivoit[2] à leur ordonnance, ils menoient des gents propres à l'executer, ou luy coupant les veines des bras et des iambes, ou luy faisant avaller du poison par force ; mais les personnes d'honneur n'attendoient pas cette necessité, et se servoient de leurs propres medecins et chirurgiens à cet effect. Seneque ouït leur charge, d'un visage paisible et asseuré, et aprez, demanda du papier pour faire son testament : ce qui luy ayant esté refusé par le capitaine, il se tourna vers ses amis : « Puisque ie ne puis, leur dict il, vous laisser aultre chose en recognoissance de ce que ie vous doibs, ie vous laisse au moins ce que i'ay de plus beau, à sçavoir l'image de mes mœurs et

1. Tacite, *Annal.*, XV, 61-64. (C.)
2. Résistoit. (E. J.)

de ma vie, laquelle ie vous prie conserver en vostre memoire; à fin qu'en ce faisant, vous acqueriez la gloire de sinceres et veritables amis : » et quand et quand, appaisant tantost l'aigreur de la douleur qu'il leur voyoit souffrir, par doulces paroles, tantost roidissant sa voix, pour les en tanser : « Où sont, disoit il, ces beaux preceptes de la philosophie? que sont devenues les provisions que par tant d'annees nous avons faictes contre les accidents de la fortune? La cruauté de Neron nous estoit elle incogneue? Que pouvions nous attendre de celuy qui avoit tué sa mere et son frere, sinon qu'il feist encores mourir son gouverneur qui l'a nourry et eslevé? » Aprez avoir dict ces paroles en commun, il se destourne à sa femme, et, l'embrassant estroictement, comme par la poisanteur de la douleur elle defailloit de cœur et de forces, la pria de porter un peu plus patiemment cet accident, pour l'amour de luy; et que l'heure estoit venue où il avoit à montrer, non plus par discours et par disputes, mais par effect, le fruict qu'il avoit tiré de ses estudes; et que sans doubte il embrassoit la mort, non seulement sans douleur, mais avecques alaigresse : « Parquoy, m'amie, disoit il, ne la deshonore par tes larmes, à fin qu'il ne semble que tu t'aimes plus que ma reputation : appaise ta douleur, et te console en la cognoissance que tu as eu de moy et de mes actions, conduisant le reste de ta vie par les honnestes occupations ausquelles tu es addonnee. » A quoy Paulina, ayant un peu reprins ses esprits, et reschauffé la magnanimité de son courage, par une tresnoble affection : « Non, Seneca, respondit elle, ie ne suis pas pour vous laisser sans ma compaignie en telle necessité; ie ne veulx pas que vous pensiez que les vertueux exemples de vostre vie ne m'ayent encores apprins à sçavoir bien mourir : et quand

le pourrois ie ny mieulx, ny plus honnestement, ny plus à mon gré, qu'avecques vous? ainsi faictes estat que ie m'en voys quand et vous. » Lors Seneque, prenant en bonne part une si belle et glorieuse deliberation de sa femme, et pour se delivrer aussi de la crainte de la laisser aprez sa mort à la mercy et cruauté de ses ennemis : « Ie t'avois, Paulina, dict il, conseillé ce qui servoit à conduire plus heureusement ta vie : tu aimes doncques mieulx l'honneur de la mort; vrayement ie ne te l'envierai point : la constance et la resolution soyent pareilles à nostre commune fin; mais la beauté et la gloire soit plus grande de ta part. » Cela faict, on leur coupa en mesme temps les veines des bras : mais parce que celles de Seneque, resserrees tant par la vieillesse que par son abstinence, donnoient au sang le cours trop long et trop lasche, il commanda qu'on luy coupast encores les veines des cuisses ; et, de peur que le torment qu'il en souffroit n'attendrist le cœur de sa femme, et pour se delivrer aussi soy mesme de l'affliction qu'il portoit de la veoir en si piteux estat, aprez avoir tresamoureusement prins congé d'elle, il la pria de permettre qu'on l'emportast en la chambre voisine, comme on feit. Mais toutes ces incisions estant encores insuffisantes pour le faire mourir, il commande à Statius Anneus, son medecin, de luy donner un bruvage de poison, qui n'eut gueres non plus d'effect; car, par la foiblesse et froideur des membres, elle[1] ne peult arriver iusques au cœur : par ainsin on luy feit en oultre apprester un baing fort chauld; et lors, sentant sa fin prochaine, autant qu'il eut d'haleine, il continua des discours tres-

1. *La poison*, car c'est ainsi qu'on parloit du temps de Montaigne. Nous disons aujourd'hui *le poison;* et c'est comme on a mis dans quelques éditions. (C.)

excellents sur le subiect de l'estat où il se trouvoit, que ses secretaires recueillirent tant qu'ils peurent ouïr sa voix, et demeurerent ses paroles dernieres, longtemps depuis, en credit et honneur ez mains des hommes (ce nous est une bien fascheuse perte qu'elles ne soient venues iusques à nous). Comme il sentit les derniers traicts de la mort, prenant de l'eau du baing toute sanglante, il en arrousa sa teste, en disant : « Ie voue cette eau à Iupiter le liberateur.[1] » Neron, adverty de tout cecy, craignant que la mort de Paulina, qui estoit des mieulx apparentes dames romaines, et envers laquelle il n'avoit nulles particulieres inimitiez, luy veinst à reproche, renvoya en toute diligence lui faire r'attacher ses playes : ce que ses gents d'elle feirent sans son sceu,[2] estant desia demy morte et sans aulcun sentiment. Et ce que, contre son desseing, elle vesquit depuis, ce feut treshonnorablement et comme il appartenoit à sa vertu, montrant, par la couleur blesme de son visage, combien elle avoit escoulé de vie par ses bleceures.

Voylà mes trois contes tresveritables, que ie treuve aussi plaisants et tragiques que ceulx que nous forgeons à nostre poste pour donner plaisir au commun ; et m'estonne que ceulx qui s'addonnent à cela, ne s'advisent de choisir plustost dix mille tresbelles histoires qui se rencontrent dans les livres, où ils auroient moins de peine, et apporteroient plus de plaisir et proufit : et qui en vouldroit bastir

1. Libare se liquorem illum *Jovi Liberatori*. (Tacite, *Annal.*, XV, 64. (C.)

2. Montaigne a eu raison de ne pas se charger d'un bruit malin qu'on fit courir alors contre la fermeté de cette illustre Romaine, et que Tacite a trouvé à propos d'insérer dans ses *Annales*, XV, 64, quoiqu'il semble y donner peu de foi. « On ignore, dit-il, si ce fut à son insçu qu'on arrêta le sang, *incertum an* ignaræ. (C.)

un corps entier et s'entretenant, il ne fauldroit qu'il fournist du sien que la liaison, comme la souldure d'un aultre metal; et pourroit entasser par ce moyen force veritables evenements de toutes sortes, les disposant et diversifiant selon que la beauté de l'ouvrage le requerroit, à peu prez comme Ovide a cousu et rapiecé sa Metamorphose,[1] de ce grand nombre de fables diverses.

En ce dernier couple, cela est encores digne d'estre consideré, Que Paulina offre volontiers à quiter la vie pour l'amour de son mary, et Que son mary avoit aultrefois quité aussi la mort pour l'amour d'elle. Il n'y a pas pour nous grand contrepoids en cet eschange : mais, selon son humeur stoïque, ie crois qu'il pensoit avoir autant faict pour elle, d'alonger sa vie en sa faveur, comme s'il feust mort pour elle. En l'une des lettres qu'il escript à Lucilius,[2] aprez qu'il luy a faict entendre comme, la fiebvre l'ayant prins à Rome, il monta soubdain en coche pour s'en aller à une sienne maison aux champs, contre l'opinion de sa femme qui le vouloit arrester : et qu'il luy avoit respondu que la fiebvre qu'il avoit, ce n'estoit pas fiebvre du corps, mais du lieu; il suyt ainsin : « Elle me laissa aller, me recommendant fort ma santé. Or, moy qui sçais que ie loge sa vie en la mienne, ie commence de pourveoir à moy, pour pourveoir à elle : le privilege que ma vieillesse m'avoit donné me rendant plus ferme et plus resolu à plusieurs choses, ie le perds, quand il me souvient qu'en ce vieillard il y en a une ieune à qui ie proufite. Puisque ie ne la puis

1. Montaigne ajoutoit dans l'édition de 1588, fol. 323, verso, « ou comme Arioste a rengé en une suite ce grand nombre de fables diverses. » Il est probable qu'il a supprimé ces mots parce qu'il ne s'agit ici que d'histoires sérieuses et graves, et que la plupart de celles de l'Arioste sont comiques. (J. V. L.)

2. *Epist.* 104. (C.)

renger à m'aimer plus courageusement, elle me renge à m'aimer moy mesme plus curieusement : car il fault prester quelque chose aux honnestes affections ; et, par fois, encores que les occasions nous pressent au contraire, il fault r'appeler la vie, voire avecques torment ; il fault arrester l'ame entre les dents, puisque la loy de vivre, aux gents de bien, ce n'est pas autant qu'il leur plaist, mais autant qu'ils doibvent. Celuy qui n'estime pas tant sa femme ou un sien amy, que d'en alonger sa vie, et qui s'opiniastre à mourir, il est trop delicat et trop mol : il fault que l'ame se commande cela, quand l'utilité des nostres le requiert ; il fault par fois nous prester à nos amis, et, quand nous vouldrions mourir pour nous, interrompre nostre desseing pour eulx. C'est tesmoignage de grandeur de courage, de retourner en la vie pour la consideration d'aultruy, comme plusieurs excellents personnages ont faict ; et est un traict de bonté singuliere, de conserver la vieillesse (de laquelle la commodité la plus grande, c'est la nonchalance de sa duree, et un plus courageux et desdaigneux usage de la vie), si on sent que cet office soit doulx, agreable, et proufitable à quelqu'un bien affectionné. Et en receoit on une tresplaisante recompense : car, qu'est il plus doulx, que d'estre si cher à sa femme, qu'en sa consideration on en devienne plus cher à soy mesme ? Ainsi ma Pauline m'a chargé, non seulement sa crainte, mais encores la mienne : ce ne m'a pas esté assez de considerer combien resoluement ie pourrois mourir, mais i'ay aussi consideré combien irresoluement elle le pourroit souffrir. Ie me suis contrainct à vivre, et c'est quelquefois magnanimité que vivre. » Voylà ses mots, excellents comme est son usage.

CHAPITRE XXXVI.

DES PLUS EXCELLENTS HOMMES.

Si on me demandoit le chois de touts les hommes qui sont venus à ma cognoissance, il me semble en trouver trois excellents au dessus de touts les aultres.

L'un Homere : non pas qu'Aristote ou Varro, pour exemple, ne feussent à l'adventure aussi sçavants que luy, ny possible encores qu'en son art mesme Virgile ne luy soit comparable : ie le laisse à iuger à ceulx qui les cognoissent touts deux. Moy, qui n'en cognois que l'un, puis seulement dire cela, selon ma portee, que ie ne crois pas que les Muses mesmes allassent au dela du Romain :

> Tale facit carmen docta testudine, quale
> Cynthius impositis temperat articulis :[1]

toutesfois en ce iugement, encores ne fauldroit il pas oublier que c'est principalement d'Homere que Virgile tient sa suffisance ; que c'est son guide et maistre d'eschole ; et qu'un seul traict de l'Iliade a fourny de corps et de matiere à cette grande et divine Aeneïde. Ce n'est pas ainsi que ie compte : i'y mesle plusieurs aultres circonstances qui me rendent ce personnage admirable, quasi au dessus de l'humaine condition ; et, à la verité, ie m'estonne souvent

1. Il chante, sur sa docte lyre, des vers pareils à ceux que chante Apollon lui-même. (PROPERCE, II, 34, 79.)

que luy, qui a produict et mis en credit au monde plusieurs deïtez par son auctorité, n'a gaigné reng de dieu luy mesme. Estant aveugle, indigent; estant avant que les sciences feussent redigees en regle et observations certaines, il les a tant cogneues, que touts ceulx qui se sont meslez depuis d'establir des polices, de conduire guerres, et d'escrire ou de la religion, ou de la philosophie en quelque secte que ce soit, ou des arts, se sont servis de luy comme d'un maistre tresparfaict en la cognoissance de toutes choses, et de ses livres comme d'une pepiniere de toute espece de suffisance :

> Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
> Plenius ac melius Chrysippo et Crantore dicit :[1]

et comme dict l'aultre,

> A quo, ceu fonte perenni,
> Vatum Pieriis ora rigantur aquis;[2]

et l'aultre,

> Adde Heliconiadum comites, quorum unus Homerus
> Sceptra potitus;[3]

et l'aultre,

> Cuiusque ex ore profuso
> Omnis posteritas latices in carmina duxit,
> Amnemque in tenues ausa est deducere rivos,
> Unius fecunda bonis.[4]

1. Il nous dit bien mieux que Crantor et Chrysippe ce qui est honnête et ce qui ne l'est point, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter. (Hor., *Epist.*, I, 2. 3.)

2. Source intarissable, où les poëtes viennent s'enivrer tour à tour des eaux sacrées du Permesse. (Ovide, *Amor.*, III, 9, 25.)

3. Ajoutez-y les compagnons des Muses, parmi lesquels Homère tient le sceptre. (Lucrèce, III, 1050.)

4. Source abondante, dont tous les poëtes ont répandu les trésors dans leurs vers; fleuve immense, partagé en mille petits ruisseaux : l'héritage d'un seul homme a enrichi tous les autres. (Manilius, II, 8.)

C'est contre l'ordre de nature qu'il a faict la plus excellente production qui puisse estre; car la naissance ordinaire des choses, elle est imparfaicte; elles s'augmentent, se fortifient par l'accroissance : l'enfance de la poësie, et de plusieurs aultres sciences, il l'a rendue meure, parfaicte, et accomplie. A cette cause le peult on nommer le premier et le dernier des poëtes, suyvant ce beau tesmoignage que l'antiquité nous a laissé de luy, « que n'ayant eu nul qu'il peust imiter avant luy, il n'a eu nul aprez luy qui le peust imiter.[1] » Ses paroles, selon Aristote,[2] sont les seules paroles qui ayent mouvement et action : ce sont les seuls mots substanciels. Alexandre le grand ayant rencontré, parmy les despouilles de Darius, un riche coffret, ordonna qu'on le luy reservast pour y loger son Homere :[3] disant que « c'estoit le meilleur et le plus fidele conseiller qu'il eust en ses affaires militaires.[4] » Pour cette mesme raison, disoit Cleomenes, fils d'Anaxandridas, que « c'estoit le poëte des Lacedemoniens, parce qu'il estoit tresbon maistre de la discipline guerriere.[5] » Cette louange singuliere et particuliere luy est aussi demeuree au iugement de Plutarque,[6] « que c'est le seul aucteur du monde qui n'a iamais saoulé ne desgousté les hommes, se montrant aux lecteurs tousiours tout aultre, et fleurissant tousiours en nouvelle grace. » Ce follastre d'Alcibiades, ayant demandé à un qui faisoit profession des lettres, un livre d'Homere, luy donna un soufflet, parce qu'il n'en avoit

1. In quo (Homero) hoc maximum est, quod neque ante illum, quem ille imitaretur; neque post illum, qui eum imitari posset, inventus est. (Velleius Paterculus, I, 5.)

2. *Poétique*, ch. XXIV. (C.)

3. Pline, *Nat. Hist.*, VII, 29. (C.)

4. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, ch. II. (C.)

5. Id., *Apophthegmes des Lacédémoniens*. (C.)

6. Dans son traité *du Trop parler*, ch. V. (C.)

point :[1] comme qui trouveroit un de nos presbtres sans breviaire. Xenophanes se plaignoit un iour à Hieron, tyran de Syracuse, de ce qu'il estoit si pauvre qu'il n'avoit dequoy nourrir deux serviteurs : « Et quoy, luy respondit il, Homere, qui estoit beaucoup plus pauvre que toy, en nourrit bien plus de dix mille, tout mort qu'il est.[2] » Que n'estoit ce dire, à Panaetius, quand il nommait Platon « l'Homere des philosophes ?[3] » Oultre cela, quelle gloire se peult comparer à la sienne ? il n'est rien qui vive en la bouche des hommes, comme son nom et ses ouvrages ; rien si cogneu et si receu que Troye, Helene, et ses guerres, qui ne feurent à l'adventure iamais : nos enfants s'appellent encores des noms qu'il forgea il y a plus de trois mille ans ; qui ne cognoist Hector et Achille ? Non seulement aulcunes races particulieres, mais la plus part des nations cherchent origine en ses inventions. Mahumet second de ce nom, empereur des Turcs, escrivant à nostre pape Pie second : « Ie m'estonne, dict il, comment les Italiens se bandent contre moy, attendu que nous avons nostre origine commune des Troyens, et que i'ay comme eulx interest de venger le sang d'Hector sur les Grecs, lesquels ils vont favorisant contre moy.[4] » N'est ce pas une noble farce, de laquelle les roys, les choses publicques et les empereurs vont iouant leur personnage tant de siecles, et à laquelle tout ce grand univers sert de theatre. Sept villes

1. *Vie d'Alcibiade*, ch. III. (C.)

2. PLUTARQUE, *Apophthegmes des rois*, article *Hiéron*. (C.)

3. CIC., *Tusc. quæst.*, I, 32. (C.)

4. « Voyez, dit Bayle en citant ce passage, voyez comment des maux chimériques, forgés par des poëtes, ont servi d'apologie à des maux réels. » (*Dict. crit.*, au mot *Acarnanie*, note B.) Cette lettre de Mahomet II fut écrite sans doute par quelque Grec renégat, ou plutôt imaginée par quelque historien bel esprit. (J. V. L.)

grecques entrerent en debat du lieu de sa naissance : tant son obscurité mesme luy apporta d'honneur !

Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chios, Argos, Athenæ.[1]

L'aultre, Alexandre le grand : car, Qui considerera l'aage qu'il commencea ses entreprinses ; le peu de moyen avecques lequel il feit un si glorieux desseing ; l'auctorité qu'il gaigna en cette sienne enfance, parmy les plus grands et experimentez capitaines du monde desquels il estoit suyvi ; la faveur extraordinaire dequoy fortune embrassa et favorisa tant de siens exploicts hazardeux, et à peu que ie ne die temeraires :

Impellens quidquid sibi summa petenti
Obstaret, gaudensque viam fecisse ruina ;[2]

cette grandeur, d'avoir, à l'aage de trente trois ans, passé victorieux toute la terre habitable, et, en une demie vie, avoir attainct tout l'effort de l'humaine nature, si que vous ne pouvez imaginer sa duree legitime, et la continuation de son accroissance en vertu et en fortune iusques à un iuste terme d'aage, que vous n'imaginiez quelque chose au dessus de l'homme ; d'avoir faict naistre de ses soldats tant de branches royales, laissant aprez sa mort le monde en partage à quatre successeurs, simples capitaines de son armee, desquels les descendants ont depuis si long temps

1. Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos, Athènes. — C'est la traduction d'un vers grec tout semblable, cité par Aulu-Gelle, III, 11. Montaigne a peut-être emprunté le vers latin à Politien, qui, dans son poëme en l'honneur de Virgile, intitulé *Manto* (1482), énumère ainsi, d'une manière plus concise que poétique, les sept villes qui se disputoient cette gloire. (J. V. L.)

2. Renversant tout ce qui s'opposoit à sa grandeur, il aimoit à s'ouvrir un chemin à travers les ruines. (Lucain, I, 149.)

duré, maintenants cette grande possession ; tant d'excellentes vertus qui estoient en luy, iustice, temperance, liberalité, foy en ses paroles, amour envers les siens, humanité envers les vaincus; car ses mœurs semblent, à la verité, n'avoir aulcun iuste reproche, ouy bien aulcunes de ses actions particulieres, rares, et extraordinaires; mais il est impossible de conduire si grands mouvements avecques les regles de la iustice, telles gents veulent estre iugez en gros par la maistresse fin de leurs actions : la ruyne de Thebes et de Persepolis, le meurtre de Menander, et du medecin d'Ephestion, de tant de prisonniers persiens à un coup, d'une troupe de soldats indiens, non sans interest de sa parole; des Cosseïens, iusques aux petits enfants, sont saillies un peu mal excusables;[1] car, quant à Clitus, la faulte en feut amendee oultre son poids, et tesmoigne cette action, autant que toute aultre, la debonnaireté de sa complexion, et que c'estoit de soy une complexion excellemment formee à la bonté, et a esté ingenieusement dict de luy, « qu'il avoit de la nature ses vertus, de la fortune ses vices :[2] » quant à ce qu'il estoit un peu vanteur, un peu trop impatient d'ouïr mesdire de soy, et quant à ses mangeoires, armes et mors qu'il feit semer aux Indes,[3] toutes ces choses me semblent pouvoir estre condonnees à son aage, et à l'estrange prosperité de sa fortune : Qui considerera quand et quand tant de vertus militaires, diligence, pourvoyance, patience, discipline, subtilité, magnanimité, resolution, bonheur, en quoy, quand l'auctorité d'Annibal ne nous l'auroit apprins, il a

1. Voyez sur tous ces faits PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, ch. XVIII et XXII; QUINTE-CURCE, X, 4, 5, etc. (C.)

2. QUINTE-CURCE, X, 5. (C.)

3. PLUTARQUE, *Alexandre*, ch. XIX; DIODORE DE SICILE, XVII, 95; QUINTE-CURCE, IX, 3; JUSTIN, XII, 8; OROSE, III, 19, etc. (J. V. L.)

esté le premier des hommes; les rares beautez et conditions de sa personne, iusques au miracle; ce port, et ce venerable maintien, soubs un visage si ieune, vermeil, et flamboyant;

Qualis, ubi Oceani perfusus Lucifer unda,
Quem Venus ante alios astrorum diligit ignes,
Extulit os sacrum cœlo, tenebrasque resolvit;[1]

l'excellence de son sçavoir et capacité; la duree et grandeur de sa gloire, pure, nette, exempte de tache et d'envie; et qu'encores long temps aprez sa mort, ce feut une religieuse croyance d'estimer que ses medailles portassent bonheur à ceulx qui les avoient sur eulx;[2] et que plus de rois et de princes ont escript ses gestes, qu'aultres historiens n'ont escript les gestes d'aultre roy ou prince que ce soit; et qu'encores à present les Mahumetans, qui mesprisent toutes aultres histoires, receoivent et honorent la sienne seule, par special privilege : Il confessera, tout cela mis ensemble, que i'ay eu raison de le preferer à Cesar mesme, qui seul m'a peu mettre en doubte du chois; et il ne se peult nier qu'il n'y ayt plus du sien en ses exploicts, plus de la fortune en ceulx d'Alexandre. Ils ont eu plusieurs choses eguales; et Cesar, à l'adventure, aulcunes plus grandes : ce feurent deux feux, ou deux torrents, à ravager le monde par divers endroicts;

Et velut immissi diversis partibus ignes
Arentem in silvam, et virgulta sonantia lauro;

1. Tel brille l'astre du matin, cet astre que Vénus chérit entre tous les feux de l'Olympe, lorsque, baigné des eaux de l'Océan, il s'élève majestueux, et dissipe les ténèbres de la nuit. (Virg., *Énéide,* VIII, 589.)

2. Dicuntur juvari in omni actu suo, qui Alexandrum expressum vel auro gestitant, vel argento. (Trébellius Pollion, *Triginta tyrann.,* ch. xiv.) (J. V. L.)

Aut ubi decursu rapido de montibus altis
Dant sonitum spumosi amnes, et in æquora currunt,
Quisque suum populatus iter :[1]

mais quand l'ambition de Cesar auroit de soy plus de moderation, elle a tant de malheur, ayant rencontré ce vilain subiect de la ruyne de son païs, et de l'empirement universel du monde, que, toutes pieces ramassees et mises en la balance, ie ne puis que ie ne penche du costé d'Alexandre.

Le tiers, et le plus excellent, à mon gré, c'est Epaminondas. De gloire, il n'en a pas à beaucoup prez tant que d'aultres (aussi n'est ce pas une piece de la substance de la chose) : de resolution et de vaillance, non pas de celle qui est aiguisee par l'ambition, mais de celle que la sapience et la raison peuvent planter en une ame bien reglee, il en avoit tout ce qu'il s'en peult imaginer : de preuves de cette sienne vertu, il en a faict autant, à mon advis, qu'Alexandre mesme, et que Cesar; car encores que ses exploicts de guerre ne soyent ny si frequents, ny si enflez, ils ne laissent pas pourtant, à les bien considerer et toutes leurs circonstances, d'estre aussi poisants et roides, et portants autant de tesmoignage de hardiesse et de suffisance militaire. Les Grecs lui ont faict cet honneur, sans contredict, de le nommer le premier homme d'entre eulx :[2] mais estre le premier de la Grece, c'est facilement

1. Tels des feux allumés, en divers endroits, dans une forêt pleine de broussailles bruyantes, de lauriers secs et petillants; ou tels deux torrents, qui tombent avec fracas du haut des montagnes, et courent, tout écumants, se précipiter dans la mer, après avoir tout ravagé sur leur passage. (Virg., *Énéide*, XII, 521.)

2. Diodore de Sicile, XV, 88; Pausanias, VIII, ii, etc. C'est aussi le jugement de Cicéron, *de Orator.*, III, 34 : « Epaminondam, haud scio an summum virum unum omnis Græciæ. » *Tusculan.*, I, 2 : « Epaminondas princeps,

estre le prime[1] du monde. Quant à son sçavoir et suffisance, ce iugement ancien nous en est resté, « que iamais homme ne sceut tant, et ne parla si peu que luy :[2] » car il estoit pythagorique de secte ; et ce qu'il parla, nul ne parla iamais mieulx : excellent orateur et trespersuasif. Mais quant à ses mœurs et conscience, il a de bien loing surpassé touts ceulx qui se sont iamais meslez de manier affaires ; car en cette partie, qui doibt estre principalement consideree, qui seule marque veritablement quels nous sommes, et laquelle ie contrepoise seule à toutes les aultres ensemble, il ne cede à aulcun philosophe, non pas à Socrates mesme : en cettuy cy l'innocence est une qualité propre, maistresse, constante, uniforme, incorruptible, au parangon[3] de laquelle elle paroist, en Alexandre, subalterne, incertaine, bigarree, molle, et fortuite.

L'ancienneté iugea, qu'à espelucher par le menu touts les aultres grands capitaines, il se treuve en chascun quelque speciale qualité qui le rend illustre : en cettuy cy seul, c'est une vertu et suffisance pleine partout et pareille, qui, en touts les offices de la vie humaine, ne laisse rien à desirer de soy, soit en occupation publicque ou privee, ou paisible, ou guerriere, soit à vivre, soit à mourir grandement et glorieusement : ie ne cognois nulle ny forme, ny fortune d'homme que ie regarde avecques tant d'honneur et d'amour.

Il est bien vray que son obstination à la pauvreté, ie la

meo judicio, Græciæ. » Cependant il dit ailleurs, *Academ.*, II, I, en parlant de Thémistocle : « Quem facile Græciæ principem ponimus. » Mais ce sont là des formes de style qu'il ne faut pas prendre à la lettre. (J. V. L.)

1. Ou *premier*, comme on a mis dans quelques éditions. *Primes*, c'est *premiers*, dit Borel dans son *Trésor d'antiquités gauloises*. (C.)

2. PLUTARQUE, *de l'Esprit familier de Socrate*, ch. XXIII. (C.)

3. En comparaison. (C.)

treuve aulcunement scrupuleuse, comme elle est peincte par ses meilleurs amis ; et cette seule action, haulte pourtant et tresdigne d'admiration, ie la sens un peu aigrette, pour, par souhait mesme, en la forme qu'elle estoit en luy, m'en desirer l'imitation.

Le seul Scipion Emilien, qui luy donneroit une fin aussi fiere et magnifique, et la cognoissance des sciences autant profonde et universelle, se pourroit mettre à l'encontre à l'aultre plat de la balance. Oh, quel desplaisir le temps m'a faict d'oster de nos yeulx, à poinct nommé, des premieres, la couple de vies, iustement la plus noble qui feust en Plutarque, de ces deux personnages, par le commun consentement du monde, l'un le premiers des Grecs, l'aultre des Romains ! Quelle matiere ! quel œuvrier !

Pour un homme non sainct, mais que nous disons galant homme, de mœurs civiles et communes, d'une haulteur moderee ; la plus riche vie, que ie sçache, à estre vescue entre les vivants, comme on dict, et estoffee de plus de riches parties et desirables, c'est tout consideré, celle d'Alcibiades, à mon gré.

Mais quant à Epaminondas, pour exemple d'une excessifve bonté, ie veulx adiouter ici aulcunes de ses opinions : Le plus doulx contentement qu'il eut en toute sa vie, il tesmoigna que c'estoit le plaisir qu'il avoit donné à son pere et à sa mere de sa victoire de Leuctres ;[1] il couche de beaucoup, preferant leur plaisir au sien si iuste et si plein d'une tant glorieuse action : il ne pensoit pas « qu'il feust loisible, pour recouvrer mesme la liberté de son

1. Plutarque, dans la *Vie de Coriolan,* ch. ii; et dans le traité où il entreprend de prouver « qu'on ne sauroit vivre joyeusement selon la doctrine d'Épicure, » ch. xiii. (C.)

païs, de tuer un homme sans cognoissance de cause ;[1] » voylà pourquoy il feut si froid à l'entreprinse de Pelopidas, son compaignon, pour la delivrance de Thebes : Il tenoit aussi, « qu'en une battaille il falloit fuir le rencontre d'un amy qui feust au party contraire, et l'espargner :[2] » Et son humanité à l'endroict des ennemis mesmes l'ayant mis en souspeçon envers les Bœotiens, de ce qu'aprez avoir miraculeusement forcé les Lacedemoniens de luy ouvrir le pas, qu'ils avoient entreprins de garder à l'entree de Moree, prez de Corinthe, il s'estoit contenté de leur avoir passé sur le ventre, sans les poursuyvre à toute oultrance, il feut deposé de l'estat de capitaine general, treshonorablement, pour une telle cause, et pour la honte que ce leur feut d'avoir, par necessité, à le remonter tantost aprez en son degré, et recognoistre combien despendoit de luy leur gloire et leur salut : la victoire le suyvant comme son umbre partout où il guidast, la prosperité de son païs mourut aussi, luy mort, comme elle estoit nee par luy.[3]

CHAPITRE XXXVII.

DE LA RESSEMBLANCE DES ENFANTS AUX PÈRES.

Ce fagotage de tant de diverses pieces se faict en cette condition, que ie n'y mets la main que lors qu'une trop lasche oysifveté me presse, et non ailleurs que chez moy :

1. Plutarque, *de l'Esprit familier de Socrate,* ch. iv. (C.)
2. Id., *ibid.,* ch. xvii. (C.)
3. Diodore de Sicile, XV, 88 ; Corn. Népos, *Épaminondas,* ch. x ; Justin, VI, 8, etc. (J. V. L.)

ainsin il s'est basty à diverses poses et intervalles, comme les occasions me detiennent ailleurs par fois plusieurs mois.[1] Au demourant, ie ne corrige point mes premieres imaginations par les secondes ; ouy, à l'adventure, quelque mot, mais pour diversifier, non pour oster.[2] Ie veulx representer le progrez de mes humeurs, et qu'on veoye chasque piece en sa naissance. Ie prendrois plaisir d'avoir commencé plustost, et à recognoistre le train de mes mutations. Un valet qui me servoit à les escrire soubs moy, pensa faire un grand butin de m'en desrobber plusieurs pieces, choisies à sa poste : cela me console, qu'il n'y fera pas plus de gaing, que i'y ay faict de perte. Ie me suis envieilly de sept ou huict ans depuis que ie commenceay : ce n'a pas esté sans quelque nouvel acquest ; i'y ay practiqué la cholique, par la liberalité des ans : leur commerce et longue conversation ne se passe ayseement, sans quelque tel fruict. Ie vouldrois bien, de plusieurs aultres presents qu'ils ont à faire à ceux qui les hantent long temps, qu'ils en eussent choisi quelqu'un qui m'eust esté plus acceptable ; car ils ne m'en eussent sceu faire que i'eusse en plus grande horreur, dez mon enfance : c'estoit, à poinct nommé, de touts les accidents de la vieillesse, celuy que ie craignois le plus. I'avois pensé maintesfois, à part moy, que i'allois trop avant, et qu'à faire un si long chemin, ie ne fauldrois pas de m'engager enfin en quelque malplaisante rencontre : ie sentois et protestois

1. Ce chapitre, comme plusieurs détails portent à le croire, fut écrit par Montaigne quelque temps après son voyage en Suisse, en Allemagne et en Italie. Montaigne avoit été absent de chez lui plus de dix-sept mois. (J. V. L.)

2. Cependant, dès les premières pages de ce chapitre, nous citerons en note, d'après l'édition de 1588, un assez long passage que l'auteur supprima depuis. (J. V. L.)

assez, Qu'il estoit heure de partir, et qu'il falloit trencher la vie dans le vif et dans le sain, suyvant la regle des chirurgiens, quand ils ont à couper quelque membre : Qu'à celuy qui ne la rendoit à temps, nature avoit accoustumé de faire payer de biens rudes usures. Il s'en falloit tant que i'en feusse prest lors, qu'en dix huict mois ou environ qu'il y a que ie suis en ce malplaisant estat, i'ay desia apprins à m'y accommoder ; i'entre desia en composition de ce vivre choliqueux, i'y treuve dequoy me consoler, et dequoy esperer : Tant les hommes sont accoquinez à leur estre miserable, qu'il n'est si rude condition qu'ils n'acceptent pour s'y conserver ! Oyez Maecenas,

> Debilem facito manu,
> Debilem pede, coxa ;
> Lubricos quate dentes :
> Vita dum superest, bene est :[1]

et couvroit Tamburlan d'une sotte humanité la cruauté fantastique qu'il exerceoit contre les ladres,[2] en faisant mettre à mort autant qu'il en venoit à sa cognoissance, « pour, disoit il, les delivrer de la vie qu'ils vivoient si penible : » car il n'y avoit nul d'eulx qui n'eust mieulx aimé estre trois fois ladre, que de n'estre pas : et Antisthenes le stoïcien,[3] estant fort malade, et s'escriant : « Qui me delivrera de ces maulx ? » Diogenes, qui l'estoit venu veoir, luy presentant un couteau : « Cettuy cy, si tu veulx, bien-

1. Vers de Mécène, conservés par Sénèque, *Epist.* 101, et que La Fontaine traduit ainsi, *Fables*, I, 15 :

> Qu'on me rende impotent,
> Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
> Je vive ; c'est assez : je suis plus que content.

2. Les lépreux.
3. Ou plutôt *le cynique*. Voyez ce trait dans Diogène Laerce, VI, 18. (C.)

tost. » « Ie ne dis pas de la vie, repliqua il, ie dis des maulx. » Les souffrances qui nous touchent simplement par l'ame, m'affligent beaucoup moins qu'elles ne font la plus part des aultres hommes; partie, par iugement, car le monde estime plusieurs choses horribles, ou evitables au prix de la vie, qui me sont à peu prez indifferentes; partie, par une complexion stupide et insensible que i'ay aux accidents qui ne donnent à moy de droict fil; laquelle complexion i'estime l'une des meilleures pieces de ma naturelle condition : mais les souffrances vrayement essentielles et corporelles, ie les gouste bien vifvement. Si est ce pourtant, que, les prevoyant aultrefois d'une veue foible, delicate, et amollie par la iouissance de cette longue et heureuse santé et repos que Dieu m'a presté, la meilleure part de mon aage, ie les avois conceues, par imagination, si insupportables, qu'à la verité ie n'avois plus de peur, que ie n'y ay trouvé de mal : par où i'augmente tousiours cette creance, Que la plus part des facultez de nostre ame, comme nous les employons, troublent plus le repos de la vie, qu'elles n'y servent.

Ie suis aux prinses avecques la pire de toutes les maladies, la plus soubdaine, la plus douloureuse, la plus mortelle, et la plus irremediable; i'en ay desia essayé cinq ou six bien longs accez et penibles : toutesfois, ou ie me flatte, ou encores y a il en cet estat dequoy se soubtenir, à qui a l'ame deschargee de la crainte de la mort, et deschargee des menaces, conclusions et consequences dequoy la medecine nous enteste; mais l'effect mesme de la douleur n'a pas cette aigreur si aspre et si poignante, qu'un homme rassis en doibve entrer en rage et en desespoir. I'ay au moins ce proufit de la cholique, que, ce que ie n'avois encores peu sur moy, pour me concilier du tout et m'accointer à la mort,

elle le parfera; car d'autant plus elle me pressera et importunera, d'autant moins me sera la mort à craindre. I'avois desia gaigné cela, de ne tenir à la vie que par la vie seulement; elle desnouera encores cette intelligence : et Dieu veuille qu'enfin, si son aspreté vient à surmonter mes forces, elle ne me reiecte à l'aultre extremité, non moins vicieuse, d'aimer et desirer à mourir!

> Summum nec metuas diem, nec optes :[1]

ce sont deux passions à craindre, mais l'une a son remede bien plus prest que l'aultre.

Au demourant, i'ai tousiours trouvé ce precepte cerimonieux, qui ordonne si rigoureusement et exactement de tenir bonne contenance et un maintien desdaigneux et posé, à la souffrance des maulx. Pourquoy la philosophie, qui ne regarde que le vif et les effects, se va elle amusant à ces apparences externes?[2] Qu'elle laisse ce soing

1. Ne craignez ni ne désirez votre dernier jour. (MARTIAL, X, 47.)

2. Édition de 1588, fol. 328 verso : « Comme si elle dressoit les hommes aux actes d'une comedie, ou comme s'il estoit en sa iurisdiction d'empescher les mouvements et alterations que nous sommes naturellement contraincts de recevoir. Qu'elle empesche doncques Socrates de rougir d'affection ou de honte, de cligner les yeulx à la menasse d'un coulp, de trembler et de suer aux secousses de la fiebvre : la peincture de la poesie, qui est libre et volontaire, n'ose priver des larmes mesmes les personnes qu'elle veult representer accomplies et parfaictes :

> E se n'afflige tanto,
> Che si morde le man, morde le labbia,
> Sparge le guancie di continuo pianto :

elle debvroit laisser cette charge à ceulx qui font profession de regler nostre maintien et nos mines : qu'elle s'arreste à gouverner nostre entendement, qu'elle a prins à instruire : qu'elle luy ordonne ses pas, et le tienne en bride et office : qu'aux efforts de la cholique, etc. » Nous conservons en note cette longue variante, où l'on voit tout ce que Montaigne a supprimé, et qui, par son étendue, peut donner une idée des travaux successifs de l'auteur sur son ouvrage, et du soin qu'il prenoit de le perfectionner. Il étoit donc moins

aux farceurs et maistres de rhetorique, qui font tant d'estat de nos gestes : qu'elle condonne hardiement au mal cette lascheté voyelle, si elle n'est ny cordiale, ny stomachale, et preste ces plainctes volontaires au genre des souspirs, sanglots, palpitations, paslissements que nature a mis hors de nostre puissance : pourveu que le courage soit sans effroy, les paroles sans desespoir, qu'elle se contente ; qu'importe que nous tordions nos bras, pourveu que nous ne tordions nos pensees ? elle nous dresse pour nous, non pour aultruy ; pour estre, non pour sembler : qu'elle s'arreste à gouverner nostre entendement qu'elle a prins à instruire : qu'aux efforts de la cholique, elle maintienne l'ame capable de se recognoistre, de suyvre son train accoustumé, combattant la douleur et la soubtenant, non se prosternant honteusement à ses pieds ; esmeue et eschauffee du combat, non abbatue et renversee ; capable de commerce, capable d'entretien, et d'aultre occupation, iusques à certaine mesure. En accidents si extremes, c'est cruauté de requerir de nous une desmarche si composee : si nous avons beau ieu, c'est peu que nous ayons mauvaise mine : si le corps se soulage en se plaignant, qu'il le face ; si l'agitation luy plaist, qu'il se tourneboule et tracasse à sa fantasie ; s'il luy semble que le mal s'evapore aulcunement (comme aulcuns medecins disent que cela ayde à la delivrance des femmes enceinctes), pour poulser hors la voix avecques plus grande violence, ou s'il en amuse son torment, qu'il crie tout à faict. Ne commandons point à cette voix qu'elle aille, mais permettons le luy. Epicurus[1]

insouciant du mérite littéraire qu'il ne veut le faire croire, et ce n'est point en se jouant qu'il a donné à son style tant de force, d'originalité, et à la langue françoise tant de richesses nouvelles. (J. V. L.)

1. Diog. Laerce, X, 118. (C.)

ne pardonne pas seulement à son sage de crier aux torments, mais il le luy conseille : *Pugiles etiam, quum feriunt, in iactandis cæstibus ingemiscunt, quia profundenda voce omne corpus intenditur, venitque plaga vehementior.*[1] Nous avons assez de travail du mal, sans nous travailler à ces regles superflues.

Ce que ie dis, pour excuser ceulx qu'on veoid ordinairement se tempester aux secousses et assaults de cette maladie : car pour moy, ie l'ay passee iusques à cette heure avecques un peu meilleure contenance, et me contente de gemir sans brailler ; non pourtant que ie me mette en peine pour maintenir cette decence exterieure, car ie fois peu de compte d'un tel advantage, ie preste en cela au mal autant qu'il veult ; mais, ou mes douleurs ne sont pas si excessifves, ou i'y apporte plus de fermeté que le commun. Ie me plains, ie me despite, quand les aigres poinctures me pressent ; mais ie n'en viens point au desespoir comme celuy là,

Eiulatu, questu, gemitu, fremitibus
Resonando, multum flebiles voces refert :[2]

ie me taste au plus espez du mal ; et ay tousiours trouvé que i'estois capable de dire, de penser, de respondre, aussi sainement qu'en une aultre heure, mais non si constamment, la douleur me troublant et destournant.

1. Les lutteurs aussi, tout en frappant leur adversaire, tout en agitant leurs cestes, font entendre quelques gémissements : c'est qu'en poussant un cri tous les nerfs se roidissent, et le coup s'élance et tombe avec plus de fermeté. (Cic., *Tusc.*, II, 23.)

2. Qui, par ses pleurs, ses cris, ses longs gémissements,
Répandoit dans les airs l'horreur de ses tourments.

Vers du *Philoctète* d'Attius, cités deux fois par Cicéron, *de Finib.*, II, 29; *Tusc.*, II, 14. (J. V. L.)

Quand on me tient le plus atterré, et que les assistants m'espargnent, i'essaye souvent mes forces, et leur entame moy mesme des propos les plus esloingnez de mon estat. Ie puis tout par un soubdain effort : mais ostez en la duree. Oh ! que n'ay ie la faculté de ce songeur de Cicero,[1] qui, songeant embrasser une garse, trouva qu'il s'estoit deschargé de sa pierre emmy ses draps ! les miennes me desgarsent[2] estrangement. Aux intervalles de cette douleur excessifve, lorsque mes ureteres[3] languissent sans me ronger, ie me remets soubdain en ma forme ordinaire, d'autant que mon ame ne prend aultre alarme que la sensible et corporelle ; ce que ie doibs certainement au soing que i'ai eu à me preparer par discours à tels accidents :

Laborum
Nulla mihi nova nunc facies inopinave surgit :
Omnia præcepi, atque animo mecum ante peregi.[4]

Ie suis essayé[5] pourtant un peu bien rudement pour un apprenti, et d'un changement bien soubdain et bien rude, estant cheu tout à coup d'une tresdoulce condition de vie et tresheureuse, à la plus douloureuse et penible qui se puisse imaginer : car, oultre ce que c'est une maladie bien fort à craindre d'elle mesme, elle faict en moy ses commencements beaucoup plus aspres et difficiles qu'elle n'a accoustumé : les accez me reprennent si souvent, que ie ne sens quasi plus d'entiere santé. Ie maintiens toutesfois,

1. Cic., *de Divin.*, II, 69. (C.)

2. Je crois que le mot *desgarser*, dont la signification est ici fort aisée à deviner, a été forgé par Montaigne. (C.)

3. Les deux canaux par où l'*urine* est portée des reins dans la vessie. C'est de là que nous disons l'*urètre*. (E. J.)

4. Aucune peine, aucun danger n'a rien de nouveau pour moi ; j'ai tout prévu, je suis préparé à tout. (Virg., *Æn.*, VI, 103.)

5. Je suis mis à l'essai, à l'épreuve. (E. J.)

iusques à cette heure, mon esprit en telle assiette, que, pourveu que i'y puisse apporter de la constance, ie me treuve en assez meilleure condition de vie que mille aultres, qui n'ont ny fiebvre ny mal que celuy qu'ils se donnent eulx mesmes par la faulte de leur discours.

Il est certaine façon d'humilité subtile, qui naist de la presumption, comme cette cy, Que nous recognoissons nostre ignorance en plusieurs choses, et sommes si courtois d'advouer qu'il y ayt ez ouvrages de nature aulcunes qualitez et conditions qui nous sont imperceptibles, et desquelles nostre suffisance ne peult descouvrir les moyens et les causes : par cette honneste et conscientieuse declaration, nous esperons gaigner qu'on nous croira aussi de celles que nous dirons entendre. Nous n'avons que faire d'aller trier des miracles et des difficultez estrangieres ; il me semble que parmy les choses que nous veoyons ordinairement, il y a des estrangetez si incomprehensibles, qu'elles surpassent toute la difficulté des miracles : Quel monstre est ce, que cette goutte de semence, dequoy nous sommes produicts, porte en soy les impressions, non de la forme corporelle seulement, mais des pensements et des inclinations de nos peres ? cette goutte d'eau, où loge elle ce nombre infiny de formes? et comme portent elles ces ressemblances, d'un progrez si temeraire et si desreglé, que l'arriere-fils respondra à son bisayeul, le nepveu à l'oncle? En la famille de Lepidus, à Rome, il y en a eu trois, non de suitte, mais par intervalles, qui nasquirent un mesme œuil couvert de cartilage : [1] A Thebes il y avoit une race qui portoit dez le ventre de la mere la forme d'un fer de lance ; et qui ne le portoit, estoit tenu illegitime : [2]

1. Pline, *Nat. Hist.*, VII, 12. (C.)
2. Plutarque, dans son traité, *De ceux dont Dieu diffère la punition*,

Aristote dict qu'en certaine nation où les femmes estoient communes, on assignoit les enfants à leurs peres, par la ressemblance.[1]

Il est à croire que ie doibs à mon pere cette qualité pierreuse; car il mourut merveilleusement affligé d'une grosse pierre qu'il avoit en la vessie. Il ne s'apperceut de son mal que le soixante septiesme an de son aage : et avant cela il n'en avoit eu aulcune menace ou ressentiment aux reins, aux costez, ni ailleurs; et avoit vescu iusques lors en une heureuse santé, et bien peu subiecte à maladie; et dura encores sept ans en ce mal, traisnant une fin de vie bien douloureuse. I'estois nay vingt cinq ans, et plus, avant sa maladie, et durant le cours de son meilleur estat, le troisiesme de ses enfants en reng de naissance. Où se couvoit tant de temps la propension à ce default? et, lorsqu'il estoit si loing du mal, cette legiere piece de sa substance, de quoy il me bastit, comment en portoit elle pour sa part une si grande impression? et comment encores si couverte, que quarante cinq ans aprez i'aye commencé à m'en ressentir, seul iusques à cette heure entre tant de freres et de sœurs, et touts d'une mere? Qui m'esclaircira de ce progrez, ie le croirai d'autant d'aultres miracles qu'il vouldra : pourveu que, comme ils font, il ne me donne pas en payement une doctrine beaucoup plus difficile et fantastique que n'est la chose mesme.

ch. XIX de la traduction d'Amyot; mais Plutarque ne dit point qu'on eût jamais tenu pour illégitimes ceux qui, dans cette race, ne portoient pas la figure d'une lance sur leur corps, λόγχης τύπον ἐν τῷ σώματι, puisqu'il remarque expressément que la figure d'une lance n'avoit paru de nouveau qu'après un long intervalle de temps, sur le dernier des enfants d'un certain Python, qu'on disoit descendre de la race des premiers fondateurs de Thèbes, λεγομένου τοῖς Σπαρτοῖς προσήκειν. (C.)

1. C'est ce que raconte Hérodote d'un peuple de Lybie, liv. IV, ch. CLXXX. (J. V. L.)

Que les medecins excusent un peu ma liberté ; car, par cette mesme infusion et insinuation fatale, i'ai receu la haine et le mespris de leur doctrine : cette antipathie que i'ay à leur art m'est hereditaire. Mon pere a vescu soixante et quatorze ans, mon ayeul soixante et neuf, mon bisayeul prez de quatre vingts, sans avoir gousté aulcune sorte de medecine ; et, entre eulx, tout ce qui n'estoit de l'usage ordinaire tenoit lieu de drogue. La medecine se forme par exemples et experience : aussi faict mon opinion. Voylà pas une bien expresse experience, et bien advantageuse ? ie ne sçais s'ils m'en trouveront trois en leurs registres, nays, nourris et trespassez en mesme fouyer, mesme toict, ayants autant vescu par leur conduicte. Il fault qu'ils m'advouent en cela, que si ce n'est la raison, au moins que la fortune est de mon party : or, chez les medecins, fortune vault bien mieulx que la raison. Qu'ils ne me prennent point à cette heure à leur advantage, qu'ils ne me menacent point, atterré comme ie suis ; ce seroit supercherie. Aussi, à dire la vérité, i'ai assez gaigné sur eulx par mes exemples domestiques, encores qu'ils s'arrestent là. Les choses humaines n'ont pas tant de constance : il y a deux cents ans, il ne s'en fault que dix huict, que cet essay nous dure, car le premier nasquit l'an mil quatre cents deux ; c'est vrayement bien raison que cette experience commence à nous faillir. Qu'ils ne me reprochent point les maulx qui me tiennent à cette heure à la gorge : d'avoir vescu sain quarante sept ans pour ma part,[1] n'est ce pas assez ? quand

1. Peut-être faut-il conclure de cette phrase, non que Montaigne écrivit ce chapitre à quarante-sept ans, mais qu'il avoit cet âge quand il commença à souffrir sérieusement de la gravelle, dont il avoit ressenti les premières atteintes à quarante-cinq. Il n'y aura pas alors de contradiction. Comme il dit lui-même plus haut que c'est depuis dix-huit mois, ou environ, qu'il est

ce sera le bout de ma carriere, elle est des plus longues.

Mes ancestres avoient la medecine à contrecœur par quelque inclination occulte et naturelle; car la veue mesme des drogues faisoit horreur à mon pere. Le seigneur de Gaviac, mon oncle paternel, homme d'Eglise, maladif dez sa naissance, et qui feit toutesfois durer cette vie debile iusques à soixante sept ans, estant tumbé aultrefois en une grosse et vehemente fiebvre continue, il feut ordonné par les medecins qu'on luy declareroit, s'il ne se vouloit ayder (ils appellent secours ce qui le plus souvent est empeschement), qu'il estoit infailliblement mort. Ce bon homme, tout effrayé comme il feut de cette horrible sentence, si respondit il, « Ie suis doncques mort. » Mais Dieu rendit tantost aprez vain ce prognostique. Le dernier des freres, ils estoient quatre, sieur de Bussaguet, et de bien loing le dernier, se soubmeit seul à cet art, pour le commerce, ce croy ie, qu'il avoit avecques les aultres arts, car il estoit conseiller en la cour de parlement; et luy succeda si mal, qu'estant, par apparence, de plus forte complexion, il mourut pourtant longtemps avant les aultres, sauf un, le sieur de Sainct Michel.

Il est possible que i'ay receu d'eulx cette dyspathie[1] naturelle à la medecine : mais s'il n'y eust eu que cette consideration, i'eusse essayé de la forcer; car toutes ces conditions qui naissent en nous sans raison, elles sont vicieuses, c'est une espece de maladie qu'il fault combattre. Il peult estre que i'y avois cette propension; mais ie l'ay appuyee et fortifiee par les discours, qui m'en ont

en ce malplaisant estat, il avoit, en écrivant ce chapitre, à peu près quarante-neuf ans. C'étoit en 1582 ou 83, pendant sa mairie de Bordeaux. (J. V. L.)

1. Cette aversion. — Le mot *dyspathie* est emprunté du grec. (C.)

estably l'opinion que i'en ay : car ie hais aussi cette consideration de refuser la medecine pour l'aigreur de son goust; ce ne seroit ayseement mon humeur, qui treuve la santé digne d'estre rachetee par touts les cauteres et incisions les plus penibles qui se facent : et, suyvant Epicurus,[1] les voluptez me semblent à éviter, si elles tirent à leur suitte des douleurs plus grandes; et les douleurs à rechercher, qui tirent à leur suitte des voluptez plus grandes. C'est une precieuse chose que la santé, et la seule qui merite, à la verité, qu'on y employe, non le temps seulement, la sueur, la peine, les biens, mais encores la vie à sa poursuitte; d'autant que sans elle la vie nous vient à estre penible et iniurieuse; la volupté, la sagesse, la science et la vertu, sans elle, se ternissent et esvanouïssent : et aux plus fermes et tendus discours que la philosophie nous vueille imprimer au contraire, nous n'avons qu'à opposer l'image de Platon estant frappé du hault mal ou d'une apoplexie, et, en cette presupposition, le desfier d'appeller à son secours les riches facultez de son ame. Toute voye qui nous meneroit à la santé ne se peult dire, pour moy, ny aspre ny chere. Mais i'ay quelques autres apparences qui me font estrangement desfier de toute cette marchandise. Ie ne dis pas qu'il n'y en puisse avoir quelque art; qu'il n'y ait, parmy tant d'ouvrages de nature, des choses propres à la conservation de nostre santé, cela est certain : i'entends bien qu'il y a quelque simple qui humecte, quelque aultre qui asseiche; ie sçais, par experience, et que les raiforts produisent des vents, et que les feuilles de sené laschent le ventre; ie sçais plusieurs telles experiences, comme ie sçais que le mouton

1. Cic., *Tusc. quæst.*, V, 33 Diog. Laerce, X, 129. (C.)

me nourrit, et que le vin m'eschauffe; et disoit Solon[1] que le manger estoit, comme les aultres drogues, une medecine contre la maladie de la faim; ie ne desadvoue pas l'usage que nous tirons du monde, ny ne doubte de la puissance et uberté de nature, et de son application à nostre besoing; ie veois bien que les brochets et les arondes[2] se treuvent bien d'elle : Ie me desfie des inventions de nostre esprit, de nostre science et art, en faveur duquel nous l'avons abandonnee et ses regles, et auquel nous ne sçavons tenir moderation ny limite. Comme nous appellons iustice, le pastissage[3] des premieres loys qui nous tumbent en main, et leur dispensation et practique, tresinepte souvent et tresinique; et comme ceulx qui s'en mocquent, et qui l'accusent, n'entendent pas pourtant iniurier cette noble vertu, ains condamner seulement l'abus et profanation de ce sacré tiltre : de mesme, en la medecine, i'honore bien ce glorieux nom, sa proposition, sa promesse, si utile au genre humain; mais ce qu'il designe, entre nous,[4] ie ne l'honore ni l'estime.[5]

En premier lieu, l'experience me le faict craindre; car,

1. C'est Plutarque qui le fait dire à Solon, dans le *Banquet des sept Sages*, ch. XIX, version d'Amyot. (C.)

2. Les hirondelles. (C.)

3. Le mélange informe, l'espèce de salmigondis ou de macédoine. (E. J.)

4. Prescrit, ordonne. — Le mot de *désigner* se trouve en ce sens-là dans Cotgrave. (C.)

5. Montaigne, se trouvant, pour sa santé, aux bains *della Villa* près de Lucques, en 1581, laisse échapper cette exclamation (*Voyage*, t. II, p. 176) : « La vaine chose que c'est que la médecine ! » Tout ce qui suit prouve que ce mot partoit du fond de l'âme. Il fut cependant, à la même époque, invité à une consultation importante par de savants médecins, dont le malade étoit résolu de s'en tenir à sa décision. (*Ibid.*, p. 261.) « J'en riois en moi-même, dit-il, *me ne rideva fra me stesso.* » Il ajoute que plus d'une fois les médecins de Rome lui avoient aussi donné ce plaisir. On voit qu'il ne parle pas ici sans expérience et sans réflexion. (J. V. L.)

de ce que i'ay de cognoissance, ie ne veois nulle race de gents si tost malade, et si tard guarie, que celle qui est sous la iuridiction de la medecine : leur santé mesme est alteree et corrompue par la contraincte des regimes. Les medecins ne se contentent point d'avoir la maladie en gouvernement ; ils rendent la santé malade, pour garder qu'on ne puisse en aulcune saison eschapper leur auctorité : d'une santé constante et entiere, n'en tirent ils pas l'argument d'une grande maladie future ? I'ay esté assez souvent malade ; i'ay trouvé, sans leur secours, mes maladies aussi doulces à supporter (et en ay essayé quasi de toutes les sortes), et aussi courtes qu'à nul autre ; et si n'y ay point meslé l'amertume de leurs ordonnances. La santé, ie l'ay libre et entiere, sans regle, et sans aultre discipline que de ma coustume et de mon plaisir : tout lieu m'est bon à m'arrester ; car il ne me fault autres commoditez, estant malade, que celles qu'il me fault estant sain : Ie ne me passionne[1] point d'estre sans medecin, sans apotiquaire et sans secours ; dequoy i'en veois la plus part plus affligez que du mal. Quoy ? eulx mesmes nous font ils veoir de l'heur et de la duree, en leur vie, qui nous puisse tesmoingner quelque apparent effect de leur science ?

Il n'est nation qui n'ayt esté plusieurs siecles sans la medecine, et les premiers siecles, c'est à dire les meilleurs et les plus heureux ; et du monde la dixiesme partie ne s'en sert pas, encores à cette heure ; infinies nations ne la cognoissent pas, où l'on vit et plus sainement et plus

1. Je ne me fais pas un sujet de frayeur d'être sans médecin, etc. (C.) — La phrase qui suit prouve que Coste a mal compris le sens du mot *passionner : je ne me passionne pas* doit signifier *je ne souffre pas*, c'est le sens propre de *passionner*, qui ne se dit plus aujourd'hui qu'au sens figuré. (E. J.)

longuement qu'on ne faict icy ; et parmy nous, le commun peuple s'en passe heureusement : les Romains avoient esté six cents ans avant que de la recevoir ; mais, aprez l'avoir essayee, ils la chasserent de leur ville, par l'entremise de Caton le censeur, qui montra combien ayseement il s'en pouvoit passer, ayant vescu quatre vingts et cinq ans, et faict vivre sa femme iusqu'à l'extreme vieillesse, non pas sans medecine, mais ouy bien sans medecin :[1] car toute chose qui se treuve salubre à nostre vie, se peult nommer medecine : il entretenoit, ce dict Plutarque,[2] sa famille en santé, par l'usage, ce me semble, du lievre : comme les Arcades, dict Pline,[3] guarissent toutes maladies avecques du laict de vache ; et les Lybiens, dict Herodote,[4] iouïssent populairement d'une rare santé, par cette coustume qu'ils ont, aprez que leurs enfants ont atteinct quatre ans, de leur cauteriser et brusler les veines du chef et des temples, par où ils coupent chemin, pour leur vie, à toute defluxion de rheume ; et les gents de village de ce pays, à touts accidents, n'employent que du vin le plus fort qu'ils peuvent, meslé à force safran et espice : tout cela avecques une fortune pareille.

1. Montaigne a fort bien pu assurer, sur l'autorité de Pline, XXIX, I, que les Romains ne reçurent la médecine que six cents ans après la fondation de Rome, et qu'après en avoir fait l'épreuve, ils condamnèrent cet art, et chassèrent les médecins de leur ville : mais quant à ce qu'il ajoute, qu'*ils la chassèrent de leur ville par l'entremise de Caton le censeur*, Pline est si éloigné de l'autoriser, qu'il dit expressément, dans le même chapitre, que les Romains ne bannirent les médecins de Rome que longtemps après la mort de Caton. Plusieurs écrivains modernes ont commis la même faute que Montaigne, comme on peut voir dans le Dictionnaire de Bayle, remarque H de l'article *Porcius* (C.)

2. Dans la *Vie de Caton le censeur*, ch. XII. (C.)

3. *Nat. Hist.*, XXV, 8. (C.)

4. Liv. IV, ch. CLXXXVII. Hippocrate dit à peu près la même chose des Scythes, traité *des Airs, des Eaux et des Lieux*, p. 355. (J. V. L.)

Et à dire vray, de toute cette diversité et confusion d'ordonnances, quelle aultre fin et effect aprez tout y a il, que de vuider le ventre? ce que mille simples domestiques peuvent faire : et si ne sçais si c'est si utilement qu'ils disent, et si nostre nature n'a point besoing de la residence de ses excrements, iusques à certaine mesure, comme le vin a de sa lie pour sa conservation ; vous veoyez souvent des hommes sains tumber en vomissements ou flux de ventre, par accident estrangier, et faire un grand vuidange d'excrements sans besoing aucun precedent, et sans aulcune utilité suyvante, voire avecques empirement et dommage. C'est du grand Platon[1] que i'apprins n'agueres que, de trois sortes de mouvements qui nous appartiennent, le dernier et le pire est celuy des purgations, que nul homme, s'il n'est fol, ne doibt entreprendre qu'à l'extreme necessité. On va troublant et esveillant le mal, par oppositions contraires ; il fault que ce soit la forme de vivre qui doulcement l'allanguisse et reconduise à sa fin : les violentes harpades[2] de la drogue et du mal sont tousiours à nostre perte, puisque la querelle se desmesle chez nous, et que la drogue est un secours infiable,[3] de sa nature ennemy à nostre santé, et qui n'a accez en nostre estat que par le trouble. Laissons un peu faire : l'ordre qui pourveoid aux pulces et aux taulpes, pourveoid aussi aux hommes qui ont la patience pareille, à se laisser gouverner, que les pulces et les taulpes : nous avons beau crier Bihore,[4] c'est

1. Dans le *Timée*, p. 551. (C.)

2. Griffades, coups de harpons ou de griffes, c'est-à-dire violents combats entre la drogue et le mal. (E. J.)

3. Mal assuré, auquel on ne peut se fier. — On trouve *infiable* dans le Dictionnaire françois-anglois de Cotgrave. (C.)

4. *Bihore*, terme qui se trouve dans Cotgrave, et dont se servent les charretiers du Languedoc, pour hâter leurs chevaux ; il répond à notre *aïe !*

bien pour nous enrouer, mais non pour l'advancer : c'est un ordre superbe et impiteux ; nostre crainte, nostre desespoir le desgouste et retarde de nostre ayde, au lieu de l'y convier ; il doibt au mal son cours, comme à la santé ; de se laisser corrompre en faveur de l'un, au preiudice des droicts de l'aultre, il ne le fera pas, il tumberoit en desordre. Suyvons, de par Dieu ! suyvons : il meine ceulx qui suyvent ; ceulx qui ne le suyvent pas, il les entraisne,[1] et leur rage, et leur medecine ensemble. Faites ordonner une purgation à vostre cervelle ; elle y sera mieulx employee qu'à vostre estomach.

On demandoit à un Lacedemonien, qui l'avoit faict vivre sain si long temps : « L'ignorance de la medecine, » respondict il : et Adrian l'empereur crioit sans cesse, en mourant, « Que la presse des medecins l'avoit tué.[2] » Un mauvais luicteur se feit medecin : « Courage, lui dict Diogenes ;[3] tu as raison : tu mettras à cette heure en terre ceulx qui t'y ont mis aultrefois. » Mais ils ont cet heur, selon Nicocles,[4] que « le soleil esclaire leur succez, et la terre cache leur faulte. » Et oultre cela, ils ont une façon bien advantageuse à se servir de toutes sortes d'evene-

et signifie, à la lettre, *vite, dehors*, car je le crois composé des deux mots latins, *via*, et *foras* ou *foris*. (E. J.)

1. Imitation de ce vers de Sénèque, *Epist.* 107 :

Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

(J. V. L.)

2. Πολλοὶ ἰατροὶ βασιλέα ἀπώλεσαν. (XIPHILIN, *Epitom.* DION., *Vit. Adriani.*) Je tiens cette citation du Dictionnaire de Bayle, à l'article *Hadrien*. — On avoit fait la même plainte avant Adrien, comme je l'apprends de Pline, qui cite une épitaphe où l'on fait dire à un mort : « Turba se medicorum perisse. » (*Nat. Hist.*, XXIX, I. (C.)

3. DIOG. LAERCE, VI, 62. (C.)

4. Le mot de Nicoclès se trouve dans le ch. CLXVI de la *Collection des moines Antonius et Maximus,* imprimée à la suite de STOBÉE. Cette épigramme a été souvent répétée. (C.)

ments : car, ce que la fortune, ce que la nature ou quelque aultre cause estrangiere (desquelles le nombre est infiny), produict en nous de bon et de salutaire, c'est le privilege de la medecine de se l'attribuer; touts les heureux succez qui arrivent au patient qui est sous son regime, c'est d'elle qu'il les tient; les occasions qui m'ont guary moy, et qui guarissent mille aultres qui n'appellent point les medecins à leurs secours, ils les usurpent en leurs subiects :[1] et quant aux mauvais accidents, Ou ils les desadvouent tout à faict, en attribuant la coulpe au patient, par des raisons si vaines, qu'ils n'ont garde de faillir d'en treuver tousiours assez bon nombre de telles : « Il a descouvert son bras, il a ouï le bruit d'un coche,

> Rhedarum transitus arcto
> Vicorum in flexu ;[2]

on a entr'ouvert sa fenestre; il s'est couché sur le costé gauche, ou il a passé par sa teste quelque pensement penible; » somme, une parole, un songe, une œuillade leur semble suffisante excuse pour se descharger de faulte : Ou, s'il leur plaist, ils se servent encores de cet empirement et en font leurs affaires, par cet aultre moyen qui ne leur peult iamais faillir : c'est de nous payer, lorsque la maladie se treuve reschauffee par leurs applications, de l'asseurance qu'ils nous donnent qu'elle seroit bien aultrement empiree sans leurs remedes; celuy qu'ils ont iecté d'un morfondement[3] en une fiebvre quotidienne, il eust

1. Ils s'en font honneur à l'égard de ceux qui se sont mis entre leurs mains. (C.)

2. Le bruit des chars embarrassés au détour des rues étroites. (JUVÉNAL, III, 236.)

3. Un *morfondement* est une maladie causée par un froid subit, après avoir eu chaud. On trouve *morfondure* dans Nicot et dans Monet. (E. J.)

eu, sans eulx, la continue. Ils n'ont garde de faire mal leurs besongnes, puisque le dommage leur revient à proufit. Vrayement ils ont raison de requerir du malade une application de creance favorable : il fault qu'elle le soit, à la verité, en bon escient et bien soupple, pour s'appliquer à des imaginations si malaysees à croire. Platon disoit bien à propos,[1] Qu'il n'appartenoit qu'aux medecins de mentir en toute liberté, puisque nostre salut despend de la vanité et faulseté de leurs promesses. Aesope, aucteur de tresrare excellence, et duquel peu de gents descouvrent toutes les graces, est plaisant à nous representer cette auctorité tyrannique qu'ils usurpent sur ces pauvres ames affoiblies et abattues par le mal et la crainte ; car il conte[2] qu'un malade estant interrogé par son medecin quelle operation il sentoit des medicaments qu'il luy avoit donnez : « I'ay fort sué, » respondit il ; « Cela est bon ! » dict le medecin. Une aultre fois il luy demanda encores comme il s'estoit porté depuis : « I'ay eu un froid extreme, feit il, et si ay fort tremblé. » « Cela est bon ! » suyvit le medecin. A la troisiesme fois, il luy demanda derechef comment il se portoit : « Ie me sens, dict il, enfler et bouffir comme d'hydropisie : » « Voylà qui va bien ! » adiousta le medecin. L'un de ses domestiques venant, aprez, à s'enquerir à luy de son estat : « Certes, mon amy, respond il, à force de bien estre, ie me meurs. »

Il y avoit en Aegypte une loy plus iuste, par laquelle le medecin prenoit son patient en charge, les trois premiers iours, aux perils et fortunes du patient ; mais, les trois iours passez, c'estoit aux siens propres : car quelle

1. *De la République*, III, p. 433. (C.)
2. Fable 13, *le Malade et le Médecin*. (C.)

raison y a il qu'Aesculapius leur patron ait esté frappé du fouldre pour avoir ramené Hippolytus de mort à vie;

Nam pater omnipotens, aliquem indignatus ab umbris
Mortalem infernis ad lumina surgere vitæ,
Ipse repertorem medicinæ talis, et artis,
Fulmine Phœbigenam Stygias detrusit ad undas;[1]

et ses suyvants soient absouls, qui envoyent tant d'ames de la vie à la mort? Un medecin vantoit à Nicocles son art estre de grande auctorité : « Vrayement c'est mon,[2] dict Nicocles, qui peult impunement tuer tant de gents. »

Au demourant, si j'eusse esté de leur conseil, i'eusse rendu ma discipline plus sacree et mysterieuse : ils avoient assez bien commencé; mais ils n'ont pas achevé de mesme. C'estoit un bon commencement, d'avoir faict des dieux et des daimons aucteurs de leur science, d'avoir prins un langage à part, une escriture à part: quoy qu'en sente la philosophie, que c'est folie de conseiller un homme pour son proufit, par maniere non intelligible : *Ut si quis medicus imperet, ut sumat*

Terrigenam, herbigradam, domiportam, sanguine cassam.[3]

1. Jupiter, indigné qu'un mortel, échappé des ténèbres infernales, reparût au séjour de la lumière, frappa de la foudre l'inventeur de cet art audacieux, et précipita sur les bords du Styx le fils d'Apollon. (VIRG., *Énéide*, VII, 770.)

2. *Vraiment oui, puisqu'il peut*, etc. Dans cette expression, *vrayement c'est mon*, le mot de *mon* sert à affirmer plus fortement; mais il est à présent tout à fait barbare en ce sens-là. Cette réponse de Nicoclès se trouve dans le ch. CLXVI de la *Collection des moines Antonius et Maximus*, imprimée à la suite de STOBÉE. (C.)

3. Comme si un médecin ordonnoit à un malade de prendre

Un enfant de la terre, errant sur le gazon,
Privé d'os et de sang, et portant sa maison.

Le vers latin se trouve dans CICÉRON, *de Divinat.*, II, 64; et il ajoute : « Au lieu de dire avec tout le monde, *un limaçon*, » c'est-à-dire, peut-être, des

C'estoit une bonne regle en leur art, et qui accompaigne toutes les arts fantastiques, vaines et supernaturelles, Qu'il fault que la foy du patient preoccupe, par bonne esperance et asseurance, leur effect et operation : laquelle regle ils tiennent iusques là, que le plus ignorant et grossier medecin, ils le treuvent plus propre à celuy qui a fiance en luy, que le plus experimenté et incogneu. Le chois mesme de la pluspart de leurs drogues est aulcunement mysterieux et divin : Le pied gauche d'une tortue, L'urine d'un lezard, La fiente d'un elephant, Le foye d'une taulpe, Du sang tiré sous l'aile droicte d'un pigeon blanc; et pour nous aultres choliqueux (tant ils abusent desdaigneusement de nostre misere), des crottes de rat pulverisees, et telles autres singeries qui ont plus le visage d'un enchantement magicien, que de science solide. Ie laisse à part le nombre impair de leurs pillules, la destination de certains iours et festes de l'annee, la distinction des heures à cueillir les herbes de leurs ingredients, et cette grimace rebarbatifve et prudente de leur port et contenance, dequoy Pline mesme se mocque. Mais ils ont failly, veulx ie dire, de ce qu'à ce beau commencement ils n'ont adiousté cecy, De rendre leurs assemblees et consultations plus religieuses et secretes : aulcun homme profane n'y debvoit avoir accez,[1] non plus qu'aux secretes cerimonies d'Aesculape; car il advient de cette faulte, que leur irresolution, la foiblesse de leurs arguments, divinations et fondements, l'aspreté de leurs contestations,[2] pleines de haine, de ialousie, et de consideration particuliere, venants à estre descouvertes

bouillons de limaçons. Voyez le recueil de Lilio Giraldi intitulé *Ænigmata*, t. II, p. 620 de ses œuvres complètes, Leyde, 1696. (J. V. L.)

1. Voyez plus haut, p. 150, note 5.
2. Pline, *Nat. Hist.*, XXIX, i. (C.)

à un chascun, il fault estre merveilleusement aveugle, si on ne se sent bien hasardé entre leurs mains. Qui veid iamais medecin se servir de la recepte de son compaignon, sans y retrencher ou adiouster quelque chose? ils trahissent assez par là leur art, et nous font veoir qu'ils y considerent plus leur reputation, et par consequent leur proufit, que l'interest de leurs patients. Celuy là de leurs docteurs est plus sage, qui leur a anciennement prescript qu'un seul se mesle de traicter un malade : car s'il ne faict rien qui vaille, le reproche à l'art de la medecine n'en sera pas fort grand, pour la faulte d'un homme seul; et au rebours, la gloire en sera grande, s'il vient à bien rencontrer : là où quand ils sont beaucoup, ils descrient à touts les coups le mestier; d'autant qu'il leur advient de faire plus souvent mal que bien. Ils se debvoient contenter du perpetuel desaccord qui se treuve ez opinions des principaux maistres et aucteurs anciens de cette science, lequel n'est cogneu que des hommes versez aux livres, sans faire veoir encores au peuple les controverses et inconstances de iugement qu'ils nourrissent et continuent entre eulx.

Voulons nous un exemple de l'ancien debat de la medecine? Herophilus[1] loge la cause originelle des maladies, aux humeurs; Erasistratus, au sang des arteres; Asclepiades, aux atomes invisibles s'escoulants en nos pores; Alcmaeon, en l'exsuperance ou default des forces corporelles; Diocles, en l'inequalité des elements du corps, et en la qualité de l'air que nous respirons; Strato, en l'abondance, crudité, et corruption de l'aliment que nous pre-

1. Celse, préface du Ier livre. On lisoit ici dans toutes les anciennes éditions, *Hierophilus*. (J. V. L.)

nons; Hippocrates la loge aux esprits. Il y a l'un de leurs amis,[1] qu'ils cognoissent mieulx que moy, qui s'escrie à ce propos, « Que la science la plus importante qui soit en nostre usage, comme celle qui a charge de nostre conservation et santé, c'est, de malheur, la plus incertaine, la plus trouble, et agitee de plus de changements. » Il n'y a pas grand dangier de nous mescompter à la haulteur du soleil, ou en la fraction de quelque supputation astronomique : mais icy, où il y va de tout nostre estre, ce n'est pas sagesse de nous abandonner à la mercy de l'agitation de tant de vents contraires.

Avant la guerre peloponnesiaque,[2] il n'estoit pas grands nouvelles de cette science. Hippocrates la meit en credit : tout ce que cettuy cy avoit estably, Chrysippus le renversa : depuis, Erasistratus, petit fils d'Aristote, tout ce que Chrysippus en avoit escript : aprez ceulx cy surveindrent les empiriques, qui preindrent une voye toute diverse des anciens au maniement de cet art : quand le credit de ces derniers commencea à s'envieillir, Herophilus meit en usage une aultre sorte de medecine, qu'Asclepiades veint à combattre et aneantir à son tour : à leur reng gaignerent auctorité les opinions de Themison, et depuis de Musa; et encores aprez, celles de Vectius Valens, medecin fameux par l'intelligence qu'il avoit avec Messalina : l'empire de la medecine tumba du temps de Neron à Thessalus, qui abolit et condamna tout ce qui en avoit esté tenu iusques à luy : la doctrine de cettuy cy feut abbattue par Crinas de Marseille, qui apporta de nouveau de regler toutes les operations medecinales aux ephemerides et mou-

1. Pline, *Nat. hist.*, XXIX, I, au commencement. (C.)

2. Tous ces détails sur la médecine ancienne sont extraits de Pline. Il suffit de renvoyer une fois au chapitre Ier de son vingt-neuvième livre. (C.)

vements des astres, manger, dormir, et boire à l'heure qu'il plairoit à la lune et à Mercure : son auctorité feut bientost aprez supplantee par Charinus, medecin de cette mesme ville de Marseille ; cettuy cy combattoit non seulement la medecine ancienne, mais encores l'usage des bains chaulds, publicque, et tant de siecles auparavant accoustumé ; il faisoit baigner les hommes dans l'eau froide, en hyver mesme, et plongeoit les malades dans l'eau naturelle des ruisseaux. Iusques au temps de Pline, aulcun Romain n'avoit encores daigné exercer la medecine : elle se faisoit par des estrangiers et Grecs ; comme elle se faict, entre nous François, par des Latineurs : car, comme dict un tresgrand medecin, nous ne recevons pas ayseement la medecine que nous entendons, non plus que la drogue que nous cueillons. Si les nations desquelles nous retirons le gayac, la salseperille,[1] et le bois d'esquine,[2] ont des medecins, combien pensons nous, par cette mesme recommendation de l'estrangeté, la rareté et la cherté, qu'ils facent feste de nos choulx et de nostre persil ? car qui oseroit mespriser les choses recherchees de si loing, au hazard d'une si longue peregrination et si perilleuse ? Depuis ces anciennes mutations de la medecine, il y en a eu infinies aultres iusques à nous ; et, le plus souvent, mutations entieres et universelles, comme sont celles que produisent, de nostre temps, Paracelse, Fioravanti, et Argenterius :[3] car ils ne changent pas seulement une re-

1. Ou *salseparille*, selon Cotgrave. Nous disons aujourd'hui *salsepareille* ; et c'est comme on a mis dans quelques éditions de Montaigne. (C.)

2. « *Bois d'esquine*, dit Cotgrave, c'est la racine d'un certain jonc des Indes, » de laquelle on fait usage dans la médecine. (C.)

3. Nous avons parlé ailleurs de Paracelse. Quant à Léonard Fioravanti, c'étoit un médecin et un alchymiste, ou plutôt un charlatan, né à Bologne, assez longtemps célèbre en Italie, et mort en 1588. Il semble qu'il est per-

cepte, mais, à ce qu'on me dict, toute la contexture et police du corps de la medecine, accusants d'ignorance et de piperie ceulx qui en ont faict profession iusques à eulx. Ie vous laisse à penser où en est le pauvre patient.

Si encores nous estions asseurez, quand ils se mescomptent, qu'il ne nous nuisist pas, s'il ne nous proufite; ce seroit une bien raisonnable cōmposition, de se hazarder d'acquerir du bien, sans se mettre en dangier de perte. Aesope faict ce conte,[1] qu'un qui avoit acheté un More esclave, estimant que cette couleur luy feust venue par accident et mauvais traictement de son premier maistre, le feit medeciner de plusieurs bains et bruvages, avecques grand soing : il adveint que le More n'en amenda aulcunement sa couleur basanee, mais qu'il en perdit entierement sa premiere santé. Combien de fois nous advient il de veoir les medecins imputant les uns aux aultres la mort de leurs patients? Il me souvient d'une maladie populaire qui feut aux villes de mon voisinage, il y a quelques annees, mortelle et tresdangereuse : cet orage estant passé, qui avoit emporté un nombre infiny d'hommes, l'un des plus fameux medecins de toute la contree veint à publier un livret, touchant cette matiere, par lequel il se radvise de ce qu'ils avoyent usé de la saignee, et confesse que c'est l'une des causes principales du dommage qui en estoit advenu. Dadvantage, leurs aucteurs tiennent qu'il n'y a aulcune

mis de le juger sur les titres de ses ouvrages, *le Trésor de la vie humaine, l'Abrégé des secrets rationnels concernant la médecine, la chirurgie et l'alchymie; le Miroir de la science universelle*, etc. Le troisième de ces médecins, Jean Argentier, homme plus estimable, né à Quiers, ville de Piémont, en 1513, mourut à Turin en 1572. Le recueil de ses œuvres, in-folio, a été publié plusieurs fois. Il se distingua surtout par ses vives attaques contre Galien. (J. V. L.)

1. Fable 76, *l'Éthiopien*. (C.)

medecine qui n'ayt quelque partie nuisible : et si celles mesmes qui nous servent, nous offensent aulcunement, que doibvent faire celles qu'on nous applique du tout hors de propos? De moy, quand il n'y auroit aultre chose, i'estime qu'à ceulx qui haïssent le goust de la medecine, ce soit un dangereux effort, et de preiudice, de l'aller avaller à une heure si incommode, avecques tant de contrecœur; et crois que cela essaye[1] merveilleusement le malade en une saison où il a tant besoing de repos : oultre ce, qu'à considerer les occasions sur quoy ils fondent ordinairement la cause de nos maladies, elles sont si legieres et si delicates, que i'argumente par là qu'une bien petite erreur en la dispensation de leurs drogues peult nous apporter beaucoup de nuisance. Or, si le mescompte du medecin est dangereux, il nous va bien mal; car il est fort malaysé qu'il n'y retumbe souvent : Il a besoing de trop de pieces, considerations et circonstances, pour affuster[2] iustement son desseing : il fault qu'il cognoisse la complexion du malade, sa temperature, ses humeurs, ses inclinations, ses actions, ses pensements mesmes, et ses imaginations; il fault qu'il se responde des circonstances externes, de la nature du lieu, condition de l'air et du temps, assiette des planetes et leurs influences; qu'il sçache, en la maladie, les causes, les signes, les affections, les iours critiques; en la drogue, le poids, la force, le païs, la figure, l'aage, la dispensation; et fault que toutes ces pieces il les sçache proportionner et rapporter l'une à l'aultre, pour en engendrer une parfaicte symmetrie : à quoy s'il fault[3] tant soit

1. *Essaye*, signifie, en général, *éprouve*, *met à l'épreuve;* et ici, *met à une rude épreuve.* (E. J.)
2. Affûter, ajuster, disposer. (J. V. L.)
3. S'il se méprend, s'il manque. (E. J.)

peu, si de tant de ressorts il y en a un tout seul qui tire à gauche, en voylà assez pour nous perdre. Dieu sçait de quelle difficulté est la cognoissance de la pluspart de ces parties : car, pour exemple, comment trouvera il le signe propre de la maladie, chascune estant capable d'un infiny nombre de signes? combien ont ils de debats entr'eulx et de doubtes sur l'interpretation des urines? aultrement d'où viendroit cette altercation continuelle que nous veoyons entr'eulx sur la cognoissance du mal? comment excuserions nous cette faulte, où ils tumbent si souvent, de prendre martre pour renard? Aux maulx que i'ay eu, pour peu qu'il y eust de difficulté, ie n'en ay iamais trouvé trois d'accord : ie remarque plus volontiers les exemples qui me touchent. Dernierement, à Paris, un gentilhomme feut taillé par l'ordonnance des medecins, auquel on ne trouva de pierre non plus à la vessie qu'à la main : et là mesme, un evesque qui m'estoit fort amy, avoit esté instamment solicité, par la pluspart des medecins qu'il appelloit à son conseil, de se faire tailler; i'aidois moy mesme, soubs la foy d'aultruy à le luy suader :[1] quand il feust trespassé, et qu'il feut ouvert, on trouva qu'il n'avoit mal qu'aux reins. Ils sont moins excusables en cette maladie, d'autant qu'elle est aulcunement palpable. C'est par là que la chirurgie me semble beaucoup plus certaine, parce qu'elle veoid et manie ce qu'elle faict; il y a moins à coniecturer et à deviner : là où les medecins n'ont point de *speculum matricis* qui leur descouvre nostre cerveau, nostre poulmon, et nostre foye.

1. *Persuader,* comme il y a dans l'édition de 1588, fol. 336. Les faits cités ici par Montaigne se sont passés probablement à Paris en 1587 ou 88, pendant le séjour qu'il y fit pour donner cette édition, qu'il revit et corrigea lui-même. (J. V. L.)

Les promesses mesmes de la medecine sont incroyables : car, ayant à prouveoir à divers accidents et contraires qui nous pressent souvent ensemble, et qui ont une relation quasi necessaire, comme la chaleur du foye, et froideur de l'estomach, ils nous vont persuadant que, de leurs ingredients, cettuy cy eschauffera l'estomach, cet aultre refreschira le foye; l'un a sa charge d'aller droict aux reins, voire iusques à la vessie, sans estaler ailleurs ses operations, et conservant ses forces et sa vertu, en ce long chemin et plein de destourbiers, iusques au lieu au service duquel il est destiné, par sa proprieté occulte; l'aultre asseichera le cerveau ; celuy là humectera le poulmon. De tout cet amas, ayant faict une mixtion de bruvage, n'est ce pas quelque espece de resverie d'esperer que ces vertus s'aillent divisant et triant de cette confusion et meslange, pour courir à charges si diverses? Ie craindrois infiniement qu'elles perdissent ou eschangeassent leurs etiquettes, et troublassent leurs quartiers. Et qui pourroit imaginer qu'en cette confusion liquide, ces facultez ne se corrompent, confondent, et alterent l'une l'aultre? Quoy, que l'execution de cette ordonnance despend d'un aultre officier, à la foy et mercy duquel nous abandonnons, encores un coup, nostre vie?

Comme nous avons des pourpoinctiers,[1] des chaussetiers pour nous vestir; et en sommes d'aultant mieulx servis, que chascun ne se mesle que de son subiect, et a sa science plus restreincte et plus courte que n'a un tailleur qui embrasse tout, et comme, à nous nourrir, les grands, pour plus de commodité, ont des offices distinguez de

1. Des tailleurs *pourpointiers*, ceux qui ne faisoient que des pourpoints, que l'habillement du tronc du corps, à la différence des *chaussetiers*, qui faisoient les hauts-de-chausses et les bas. (A. D.)

potagers et de rostisseurs, dequoy un cuisinier, qui prend la charge universelle, ne peult si exquisement venir à bout : de mesme, à nous guarir, les Aegyptiens[1] avoient raison de reiecter ce general mestier de medecin, et descouper cette profession; à chasque maladie, à chasque partie du corps, son œuvrier; car cette partie en estoit bien plus proprement et moins confusement traictee, de ce qu'on ne regardoit qu'à elle specialement. Les nostres ne s'advisent pas, que, qui pourveoid à tout, ne pourveoid à rien; que la totale police de ce petit monde leur est indigestible. Cependant qu'ils craignent d'arrester le cours d'un dysenterique, pour ne luy causer la fiebvre, ils me tuerent un amy qui valoit mieulx que touts tant qu'ils sont.[2] Ils mettent leurs divinations au poids, à l'encontre des maulx presents; et, pour ne guarir le cerveau au preiudice de l'estomach, offensent l'estomach et empirent le cerveau par ces drogues tumultuaires et dissentieuses.[3]

Quant à la varieté et foiblesse des raisons de cet' art, elle est plus apparente qu'en aulcun' aultre art : Les choses aperitifves sont utiles à un homme choliqueux, d'autant qu'ouvrant les passages et les dilatant, elles acheminent cette matiere gluante, de laquelle se bastit la grave[4] et la pierre, et conduisent contrebas ce qui se commence à durcir et amasser aux reins : les choses aperitifves sont dangereuses à un homme choliqueux, d'autant qu'ou-

1. Hérodote, II, 84. (J. V. L.)

2. Sans doute il veut parler de son ami Estienne de la Boëtie, mort de la dysenterie en 1563. Il est tout simple alors qu'il se rappelle cette perte avec tant d'amertume : les médecins doivent le lui pardonner. (J. V. L.)

3. Par ces drogues mêlées confusément, et qui ont des qualités discordantes et contraires. (E. J.)

4. La gravelle, maladie des reins et de la vessie, causée par quelque gravier. (E. J.)

vrant les passages et les dilatant, elles acheminent vers les reins la matiere propre à bastir la grave, lesquels s'en saisissants volontiers pour cette propension qu'ils y ont, il est malaysé qu'ils n'en arrestent beaucoup de ce qu'on y aura charrié; dadvantage, si de fortune il s'y rencontre quelque corps un peu plus grosset qu'il ne fault pour passer touts ces destroicts qui restent à franchir pour l'expeller au dehors, ce corps estant esbranlé par ces choses aperitifves, et iecté dans ces canaux estroicts, venant à les boucher, acheminera une certaine mort et tresdouloureuse. Ils ont une pareille fermeté aux conseils qu'ils nous donnent de nostre regime de vivre : Il est bon de tumber souvent de l'eau;[1] car nous veoyons, par experieuce, qu'en la laissant croupir, nous lui donnons loisir de se descharger de ses excrements et de sa lie, qui servira de matiere à bastir la pierre en la vessie ; il est bon de ne tumber point souvent de l'eau : car les poisants excrements qu'elle traisne quand et elle, ne s'emporteront point s'il n'y a de la violence, comme on veoid, par experience, qu'un torrent qui roule avecques roideur balaye bien plus nettement le lieu où il passe, que ne faict le cours d'un ruisseau mol et lasche : Pareillement, il est bon d'avoir souvent affaire aux femmes, car cela ouvre les passages, et achemine la grave et le sable : il est bien aussi mauvais, car cela eschauffe les reins, les lasse et affoiblit : Il est bon de se baigner aux eaux chauldes, parce que cela relasche et amollit les lieux où se croupit le sable et la pierre : mauvais aussi est il, d'autant que cette application de chaleur externe aide les reins à cuire, durcir et petrifier la matiere

1. *Tomber de l'eau,* pour dire *lâcher de l'eau, uriner;* expression gasconne, tout à fait barbare en françois. (C.)

qui y est disposee : A ceulx qui sont aux bains, il est plus salubre de manger peu le soir, afin que le bruvage des eaux qu'ils ont à prendre lendemain matin, face plus d'operation, rencontrant l'estomach vuide et non empesché : au rebours, il est meilleur de manger peu au disner, pour ne troubler l'operation de l'eau, qui n'est pas encores parfaicte, et ne charger l'estomach si soubdain aprez cet aultre travail, et pour laisser l'office de digerer à la nuict, qui le sçait mieulx faire que ne faict le iour, où le corps et l'esprit sont en perpetuel mouvement et action. Voylà comment ils vont bastelant[1] et baguenaudant à nos despens en touts leurs discours; et ne me sçauroient fournir proposition, à laquelle ie n'en rebastisse une contraire de pareille force. Qu'on ne crie donc plus aprez ceulx qui, en ce trouble, se laissent doulcement conduire à leur appetit et au conseil de nature, et se remettent à la fortune commune.

I'ay veu, par occasion de mes voyages, quasi touts les bains fameux de chrestienté;[2] et, depuis quelques annees, ay commencé à m'en servir : car, en general, i'estime le baigner salubre, et crois que nous encourons nos legieres incommoditez en nostre santé, pour avoir perdu cette coustume, qui estoit generalement observee au temps passé quasi en toutes les nations, et est encores en plusieurs, de se laver le corps tous les iours; et ne puis pas imaginer que

1. Faisant les bateleurs, se jouant et badinant. (E. J.)

2. Plombières, Bade en Suisse; Albano, et San Pietro, auprès de Padoue; Battaglia, Lucques (*Bagno della Villa*), Pise, Viterbe, etc. Il connoissoit aussi les eaux des Pyrénées; et à Épernay, en 1580, le jésuite Maldonat lui avoit fait la description des bains de Spa, où il venoit d'accompagner M. de Nevers (*Voyage*, t. I, p. 9). On retrouve ici la substance des longues et minutieuses observations que Montaigne avoit dictées ou écrites lui-même, en Lorraine, en Suisse et en Italie. (J. V. L.)

nous ne vaillions beaucoup moins de tenir ainsi nos membres encroustez, et nos pores estoupez de crasse : et quant à leur boisson, la fortune a faict premierement qu'elle ne soit aulcunement ennemie de mon goust; secondement, elle est naturelle et simple, qui au moins n'est pas dangereuse si elle est vaine, dequoy ie prends pour respondant cette infinité de peuples de toutes sortes et complexions qui s'y assemble; et, encores que ie n'y aye apperceu aucun effet extraordinaire et miraculeux, ains que, m'en informant un peu plus curieusement qu'il ne se faict, i'aye trouvé mal fondez et fauls touts les bruits de telles operations qui se sement en ces lieux là, et qui s'y croyent (comme le monde va se pipant ayseement de ce qu'il desire), toutesfois aussi n'ay ie veu gueres de personnes que ces eaux ayent empiré, et ne leur peult on sans malice refuser cela, qu'elles n'esveillent l'appetit, facilitent la digestion, et nous prestent quelque nouvelle alaigresse, si on n'y va par trop abattu de forces; ce que ie desconseille de faire : elles ne sont pas pour relever une poisante ruyne; elles peuvent appuyer une inclination legiere, ou prouveoir à la menace de quelque alteration. Qui n'y apporte assez d'alaigresse, pour pouvoir iouir le plaisir des compaignies qui s'y treuvent, et des promenades et exercices à quoy nous convie la beauté des lieux où sont communement assises ces eaux, il perd sans doubte la meilleure piece et plus asseuree de leur effect. A cette cause, i'ay choisi iusques à cette heure à m'arrester et à me servir de celles où il y avoit plus d'amœnité de lieu, commodité de logis, de vivres et de compaignies, comme sont, en France, les bains de Banieres; en la frontiere d'Allemaigne et de Lorraine, ceulx de Plombieres; en Souysse, ceulx de Bade; en la Toscane, ceulx de Lucques, et specialement

ceulx *della Villa*, desquels i'ay usé plus souvent et à diverses saisons.

Chasque nation a des opinions particulieres touchant leur usage, et des loix et formes de s'en servir, toutes diverses; et, selon mon experience, l'effect quasi pareil : le boire n'est aulcunement receu en Allemaigne; pour toutes maladies, ils se baignent, et sont à grenouiller dans l'eau, quasi d'un soleil à l'aultre; en Italie, quand ils boivent neuf iours, ils s'en baignent pour le moins trente, et communement boivent l'eau mixtionnee d'aultres drogues, pour secourir son operation : on nous ordonne icy de nous promener pour la digerer; là, on les arreste au lict où ils l'ont prinse, iusques à ce qu'ils l'ayent vuidee, leur eschauffant continuellement l'estomach et les pieds : comme les Allemands ont de particulier de se faire generalement touts corneter[1] et ventouser avecques scarification, dans le bain; ainsin ont les Italiens leurs *doccie*,[2] qui sont certaines gouttieres de cette eau chaulde, qu'ils conduisent par des cannes, et vont baignant une heure le matin, et autant l'aprez disnee, par l'espace d'un mois, ou la teste, ou l'estomach, ou aultre partie du corps à laquelle

1. *Corneter* et *ventouser*, termes à peu près synonymes. On dit maintenant *ventouser*; et *corneter* est tout à fait hors d'usage, quoiqu'on trouve encore dans nos Dictionnaires modernes *cornet à ventouser*. (C.) — « Il y avoit force Allemands qui se faisoient *corneter* et seigner. » (*Voyage de Montaigne*, t. I, p. 144.) Plus haut, p. 58, Montaigne raconte que les baigneurs, à Bade, « se font *corneter et seigner* si fort, qu'il a vu parfois les deux bains publicques qui sembloient estre de pur sang. » (J. V. L.)

2. Douches. Montaigne (*Voyage*, t. II, p. 158) en parle ainsi dans sa description des bains *della Villa* : « Il y a aussi certain esgout qu'ils nomment *la doccia;* ce sont des tuïeaux par lesquels on receoit l'eau chaulde en diverses parties du corps et notamment à la teste, par des canaulx qui descendent sur vous sans cesse, et vous viennent battre la partie, l'eschauffent, et puis l'eau se receoit par un canal de bois, comme celuy des buandieres, le long duquel elle s'écoule. » (J. V. L.)

ils ont affaire. Il y a infinies aultres differences de coustumes en chasque contree; ou, pour mieulx dire, il n'y a quasi aulcune ressemblance des unes aux aultres. Voylà comment cette partie de medecine, à laquelle seule ie me suis laissé aller, quoyqu'elle soit la moins artificielle, si a elle sa bonne part de la confusion et incertitude qui se veoid partout ailleurs en cet art.

Les poëtes disent tout ce qu'ils veulent avecques plus d'emphase et de grace, tesmoing ces deux epigrammes,

Alcon hesterno signum Iovis attigit: ille,
Quamvis marmoreus, vim patitur medici.
Ecce hodie, iussus transferri ex æde vetusta,
Effertur, quamvis sit deus atque lapis:[1]

et l'aultre,

Lotus nobiscum est, hilaris cœnavit; et idem
Inventus mane est mortuus Andragoras.
Tam subitæ mortis causam, Faustine, requiris?
In somnis medicum viderat Hermocratem:[2]

sur quoy ie veux faire deux contes:

Le baron de Caupene en Chalosse, et moy, avons en commun le droict de patronage d'un benefice qui est de grande estendue, au pied de nos montaignes, qui se nomme *Lahontan*. Il est des habitants de ce coing, ce qu'on dict de ceulx de la vallee d'Angrougne: ils avoient une vie à

1. Le médecin Alcon toucha hier la statue de Jupiter; et, tout marbre qu'il est, Jupiter a éprouvé la vertu du médecin: aujourd'hui on le tire de son vieux temple; et quoiqu'il soit dieu et pierre, on va l'enterrer. (AUSONE, *Epigr.* 74.)

2. Hier, Andragoras se baigna avec nous, soupa gaiement; et on l'a trouvé mort ce matin. Voulez-vous savoir, Faustinus, quelle est la cause d'une mort si subite? Il avoit vu en songe le médecin Hermocrate. (MARTIAL, VI, 53.)

part, les façons, les vestements et les mœurs à part; regis et gouvernez par certaines polices et coustumes particulieres receues de pere en fils, ausquelles ils s'obligeoient, sans aultre contraincte que de la reverence de leur usage. Ce petit estat s'estoit continué de toute ancienneté en une condition si heureuse, qu'aulcun iuge voisin n'avoit esté en peine de s'informer de leur affaire; aulcun advocat employé à leur donner advis, ny estrangier appellé pour esteindre leurs querelles, et n'avoit on iamais veu aulcun de ce destroict[1] à l'aumosne : ils fuyoient les alliances et le commerce de l'aultre monde, pour n'alterer la pureté de leur police : iusques à ce, comme ils recitent; que l'un d'entre eulx, de la memoire de leurs peres, ayant l'ame espoinçonnee d'une noble ambition, alla s'adviser, pour mettre son nom en credit et reputation, de faire l'un de ses enfants maistre Iean, ou maistre Pierre, et l'ayant faict instruire à escrire en quelque ville voisine, le rendit enfin un beau notaire de village. Cettuy cy, devenu grand,[2] commencea à desdaigner leurs anciennes coustumes, et à leur mettre en teste la pompe des regions de deçà : le premier de ses comperes à qui on escorna une chevre, il luy conseilla d'en demander raison aux iuges royaux d'autour de là; et de cettuy cy à un aultre, iusques à ce qu'il eust tout abastardy. A la suite de cette corruption, ils disent qu'il y en surveint incontinent un' aultre de pire consequence, par le moyen d'un medecin à qui il print envie d'espouser une de leurs filles, et de s'habituer parmy eulx. Cettuy cy commencea à leur apprendre premierement le nom des fiebvres, des rheumes et des apostumes, la

1. District. (E. J.)
2. Édit. de 1588, fol. 339 : « devenu monsieur. »

situation du cœur, du foye et des intestins, qui estoit une science iusques lors tresesloignee de leur cognoissance; et, au lieu de l'ail, de quoy ils avoient apprins à chasser toutes sortes de maulx, pour aspres et extremes qu'ils feussent, il les accoustuma, pour une toux ou pour un morfondement, à prendre les mixtions estrangieres, et commencea à faire traficque non de leur santé seulement, mais aussi de leur mort. Ils iurent que, depuis lors seulement, ils ont aperceu que le serein leur appesantissoit la teste, que le boire, ayant chauld, apportoit nuisance, et que les vents de l'automne étoient plus griefs que ceulx du printemps; que, depuis l'usage de cette medecine, ils se treuvent accablez d'une legion de maladies inaccoustumees, et qu'ils apperceoivent un general deschet en leur ancienne vigueur, et leurs vies de moitié raccourcies. Voylà le premier de mes contes.

L'aultre est, qu'avant ma subiection graveleuse, oyant faire cas du sang de bouc à plusieurs, comme d'une manne celeste envoyee en ces derniers siecles pour la tutelle et conservation de la vie humaine, et en oyant parler à des gents d'entendement comme d'une drogue admirable et d'une operation infaillible; moy, qui ai tousiours pensé estre en bute à touts les accidents qui peuvent toucher tout aultre homme, prins plaisir, en pleine santé, à me prouveoir de ce miracle; et commanday, chez moi, qu'on me nourrist un bouc selon la recepte : car il fault que ce soit aux mois les plus chaleureux de l'esté qu'on le retire, et qu'on ne luy donne à manger que des herbes aperitifves, et à boire que du vin blanc. Ie me rendis de fortune chez moi le iour qu'il debvoit estre tué : on me vint dire que mon cuisinier trouvoit dans la panse deux ou trois grosses boules qui se chocquoient l'une l'aultre parmy sa man-

geaille. Ie feus curieux de faire apporter toute cette tripaille en ma presence, et feis ouvrir cette grosse et large peau. Il en sortit trois gros corps, legiers comme des esponges, de façon qu'il semble qu'ils soyent creux ; durs, au demourant, par le dessus, et fermes, bigarrez de plusieurs couleurs mortes ; l'un parfaict en rondeur, à la mesure d'une courte boule ; les aultres deux, un peu moindres, ausquels l'arrondissement est imparfaict, et semble qu'il s'y acheminast. I'ay trouvé, m'en estant faict enquerir à ceulx qui ont accoustumé d'ouvrir de ces animaulx, que c'est un accident rare et inusité, Il est vraysemblable que ce sont des pierres cousines des nostres : et s'il est ainsi, c'est une esperance bien vaine aux graveleux, de tirer leur guarison du sang d'une beste qui s'en alloit elle mesme mourir d'un pareil mal. Car de dire que le sang ne se sent pas de cette contagion, et n'en altere sa vertu accoustumee, il est plustost à croire qu'il ne s'engendre rien en un corps que par la conspiration et communication de toutes les parties : la masse agit tout' entiere, quoyque l'une piece y contribue plus que l'aultre, selon la diversité des operations : parquoy il y a grande apparence qu'en toutes les parties de ce bouc, il y avoit quelque qualité petrifiante.[1] Ce n'estoit pas tant pour la crainte de l'advenir, et pour moy, que i'estois curieux de cette experience ; comme c'estoit, qu'il advient chez moy, ainsi qu'en plusieurs maisons, que les femmes y font amas de telles menues drogueries pour en secourir le peuple, usant de mesme recepte à cinquante maladies, et de telle

1. Édit. de 1588, fol. 340 : « Et si cette beste est subiecte à cette maladie, ie treuve qu'elle a esté mal choisie pour nous y servir de medicament. Ce n'estoit, etc. »

recepte qu'elles ne prennent pas pour elles, et si triumphent en bons evenements.

Au demourant, i'honore les medecins, non pas, suyvant le precepte,[1] pour la necessité (car, à ce passage on en oppose un aultre du prophete, reprenant le roy Asa d'avoir eu recours au medecin[2]), mais pour l'amour d'eulx mesmes, en ayant veu beaucoup d'honnestes hommes et dignes d'estre aimez. Ce n'est pas à eulx que i'en veulx, c'est à leur art : et ne leur donne pas grand blasme de faire leur proufit de nostre sottise, car la plus part du monde faict ainsi ; plusieurs vacations,[3] et moindres, et plus dignes que la leur, n'ont fondement et appuy qu'aux abus publicques. Ie les appelle en ma compaignie quand ie suis malade, s'ils se rencontrent à propos, et demande à en estre entretenu ; et les paye comme les aultres. Ie leur donne loy de me commander de m'abrier chauldement, si ie l'ayme mieulx ainsi que d'aultre sorte : ils peuvent choisir, d'entre les porreaux et les laictues, dequoy il leur plaira que mon bouillon se face, et m'ordonner le blanc ou le clairet ; et ainsi de toutes aultres choses qui sont indifferentes à mon appetit et usage. I'entends bien que ce n'est rien faire pour eulx, d'autant que l'aigreur et l'estrangeté sont accidents de l'essence propre de la medecine. Lycurgus ordonnoit le vin aux Spartiates malades ; pourquoy ? parce qu'ils en haïssoient l'usage, sains : tout ainsi qu'un gentilhomme, mon voisin, s'en sert pour drogue tressalutaire à ses fiebvres, parce que, de sa nature, il en hait mortellement le goust. Combien en veoyons nous d'entre eulx

1. Honora medicum propter necessitatem. (*Eccles.*, XXXVIII, I.)

2. Nec in infirmitate sua quæsivit Dominum, sed magis in medicorum arte confisus est. (*Paralipomen.*, II, 16, 12.)

3. Professions. (E. J.)

estre de mon humeur? desdaigner la medecine pour leur service, et prendre une forme de vie libre, et toute contraire à celle qu'ils ordonnent à aultruy? Qu'est ce cela, si ce n'est abuser tout destrousseement de nostre simplicité? car ils n'ont pas leur vie et leur santé moins chere que nous, et accommoderoient leurs effects à leur doctrine, s'ils n'en cognoissoient eulx mesmes la faulseté.

C'est la crainte de la mort et de la douleur, l'impatience du mal, une furieuse et indiscrete soif de la guarison, qui nous aveugle ainsi : c'est pure lascheté qui nous rend nostre croyance si molle et maniable. La plus part pourtant ne croyent pas tant, comme ils endurent et laissent faire; car ie les ois se plaindre, et en parler, comme nous : mais ils se resolvent enfin : « Que feroy ie doncques? » Comme si l'impatience estoit de soy quelque meilleur remede que la patience. Y a il aulcun de ceulx qui se sont laissez aller à cette miserable subiection, qui ne se rende egualement à toute sorte d'impostures? qui ne se mette à la mercy de quiconque a cette impudence de luy donner promesse de sa guarison? Les Babyloniens portoient leurs malades en la place : le medecin, c'estoit le peuple; chascun des passants ayant, par humanité et civilité, à s'enquerir de leur estat, et, selon son experience, leur donner quelque advis salutaire.[1] Nous n'en faisons gueres aultrement; il n'est pas une simple femmelette de qui nous n'employons les barbotages et les brevets :[2] et, selon mon humeur, si i'avois

1. C'est une loi, dit Hérodote, I, 197, sagement établie. Il n'est pas permis, ajoute-t-il, de passer près d'un malade sans lui demander quel est son mal. Voy. aussi Strabon, XVI, p. 1082. (J. V. L.)

2. Le *barbotage* est, au propre, l'action de *barboter* dans l'eau; il est pris ici, au figuré, pour celle de *marmotter, parler entre ses dents.* — Les *brevets* sont des billets suspendus au cou, en forme d'amulettes. (E. J.)

à en accepter quelqu'une, i'accepterois plus volontiers cette medecine qu'aulcune aultre; d'autant qu'au moins il n'y a nul dommage à craindre. Ce qu'Homere[1] et Platon disoient des Aegyptiens, qu'ils estoient touts medecins, il se doibt dire de touts peuples : il n'est personne qui ne se vante de quelque recepte, et qui ne la hazarde sur son voisin, s'il l'en veult croire. I'estois, l'aultre iour, en une compaignie, où ie ne sais qui, de ma confrairie, apporta la nouvelle d'une sorte de pilulles compilees de cent et tant d'ingredients, de compte fait : il s'en esmeut une feste et une consolation singuliere; car quel rochier soubtiendroit l'effort d'une si nombreuse batterie? I'entends toutesfois, par ceulx qui l'essayerent, que la moindre petite grave[2] ne daigna s'en esmouvoir.

Ie ne me puis desprendre de ce papier, que ie n'en die encores ce mot, sur ce qu'ils nous donnent, pour respondant de la certitude de leurs drogues, l'experience qu'ils ont faicte : La plus part, et, ce crois ie, plus des deux tiers des vertus medecinales, consistent en la quinteessence ou proprieté occulte des simples, de laquelle nous ne pouvons avoir aultre instruction que l'usage; car quinteessence n'est aultre chose qu'une qualité de laquelle, par nostre raison, nous ne sçavons trouver la cause. En telles preuves, celles qu'ils disent avoir acquises par l'inspiration de quelque daimon, ie suis content de les recevoir (car, quant aux miracles, ie n'y touche iamais); ou bien encores les preuves qui se tirent des choses qui, pour aultre consideration, tumbent souvent en nostre usage, comme si en la laine dequoy nous avons accoustumé de nous vestir, il s'est

1. *Odyssée*, IV, 231; PLUTARQUE : « Que les bêtes brutes usent de la raison, » ch. VI de la traduction d'Amyot. (C.)

2. Le moindre petit gravier. (E. J.)

trouvé, par accident, quelque occulte proprieté dessiccatifve qui guarisse les mules au talon, et si, au raifort que nous mangeons pour la nourriture, il s'est rencontré quelque operation aperitifve : Galen recite qu'il adveint à un ladre de recevoir guarison, par le moyen du vin qu'il beut, d'autant que de fortune une vipere s'estoit coulee dans le vaisseau. Nous trouvons, en cet exemple, le moyen et une conduicte vraysemblable à cette experience, comme aussi en celles ausquelles les medecins disent avoir esté acheminez par l'exemple d'aulcunes bestes : mais en la plus part des aultres experiences à quoy ils disent avoir esté conduicts par la fortune, et n'avoir eu aultre guide que le hazard, ie treuve le progrez de cette information incroyable. I'imagine l'homme, regardant autour de luy le nombre infiny des choses, plantes, animaulx, metaulx; ie ne sçais par où luy faire commencer son essay; et, quand sa premiere fantasie se iectera sur la corne d'un elan, à quoy il fault prester une creance bien molle et aysee, il se treuve encores autant empesché en sa seconde operation : il luy est proposé tant de maladies et tant de circonstances, qu'avant qu'il soit venu à la certitude de ce poinct où doibt ioindre la perfection de son experience, le sens humain y perd son latin; et avant qu'il ayt trouvé, parmy cette infinité de choses, que c'est cette corne; parmy cette infinité de maladies, l'epilepsie; tant de complexions, au melancholique; tant de saisons, en hyver; tant de nations, au François; tant d'aages, en la vieillesse; tant de mutations celestes, en la conionction de Venus et de Saturne; tant de parties du corps, au doigt : à tout cela, n'estant guidé ny d'argument, ny de coniecture, ny d'exemple, ny d'inspiration divine, ains du seul mouvement de la fortune, il fauldroit que ce feust par une

fortune parfaictement artificielle, reglee, et methodique. Et puis, quand la guarison feut faicte, comment se peult il asseurer que ce ne feust Que le mal estoit arrivé à sa periode? ou Un effect du hazard? ou L'operation de quelque aultre chose qu'il eust ou mangé, ou beu, ou touché ce iour là? ou Le merite des prieres de sa mere grand'? Dadvantage, quand cette preuve auroit esté parfaicte, combien de fois feut elle reiteree? et cette longue chordee de fortunes et de rencontres, r'enfilee, pour en conclure une regle? Quand elle sera conclue, par qui est ce? De tant de millions, il n'y a que trois hommes qui se meslent d'enregistrer leurs experiences : le sort aura il rencontré à poinct nommé l'un de ceulx cy? Quoy, si un aultre, et si cent aultres ont faict des experiences contraires? A l'adventure y verrions nous quelque lumiere, si touts les iugements et raisonnements des hommes nous estoient cogneus : mais que trois tesmoings et trois docteurs regentent l'humain genre, ce n'est pas la raison : il fauldroit que l'humaine nature les eust desputez et choisis, et qu'ils feussent declarez nos syndics par expresse procuration.

A MADAME DE DURAS.[1]

« Madame, vous me trouvastes sur ce pas dernierement que vous me veinstes veoir. Parce qu'il pourra estre

1. Marguerite de Gramont, fille d'Antoine, vicomte d'Aster, et d'Hélène de Clermont; veuve de Jean de Durfort, seigneur de Duras, que le roi de Navarre, depuis Henri IV, envoya en 1573 vers le pape Grégoire XIII, et qui fut tué près de Livourne, sans laisser de postérité. Son frère Jacques, mort en 1628, fut le père de Gui-Aldonce de Durfort, marquis de Duras, comte de Rozan, etc., dont le fils, maréchal de France sous Louis XIV, forma la branche des ducs de Lorges. (J. V. L.)

que ces inepties se rencontreront quelquesfois entre vos mains, ie veulx aussi qu'elles portent tesmoignage que l'aucteur se sent bien fort honoré de la faveur que vous leur ferez. Vous y recognoisterez ce mesme port et ce mesme air que vous avez veu en sa conversation. Quand i'eusse peu prendre quelque aultre façon que la mienne ordinaire, et quelque aultre forme plus honorable et meilleure, ie ne l'eusse pas faict; car ie ne veux rien tirer de ces escripts, sinon qu'ils me representent à vostre memoire, au naturel. Ces mesmes conditions et facultez, que vous avez practiquees et recueillies, madame, avecques beaucoup plus d'honneur et de courtoisie qu'elles ne meritent, ie les veulx loger, mais sans alteration et changement, en un corps solide qui puisse durer quelques annees, ou quelques iours aprez moy, où vous les retrouverez, quand il vous plaira vous en refreschir la memoire, sans prendre aultrement la peine de vous en souvenir; aussi ne le valent-elles pas : ie desire que vous continuez en moy la faveur de vostre amitié, par ces mesmes qualitez par le moyen desquelles elle a esté produicte.

« Ie ne cherche aulcunement qu'on m'aime et estime mieulx mort que vivant; l'humeur de Tibere[1] est ridicule, et commune pourtant, qui avoit plus de soing d'estendre sa renommee à l'advenir, qu'il n'avoit de se rendre estimable et agreable aux hommes de son temps. Si i'estois de ceulx à qui le monde peut debvoir louange, ie l'en quitterois pour la moitié, et qu'il me la payast d'advance; qu'elle se hastast et ammoncelast tout autour de moy, plus espesse qu'alongee, plus pleine que durable; et qu'elle s'evanouist hardiement quand et ma cognoissance, et quand

1. Quippe illi non perinde curæ gratia præsentium, quam in posteros ambitio. (Tacite, *Annal.*, VI, 46.)

ce doulx son ne touchera plus mes aureilles. Ce seroit une sotte humeur d'aller, à cette heure que ie suis prest d'abandonner le commerce des hommes, me produire à eulx par une nouvelle recommendation. Ie ne fois nulle recepte des biens que ie n'ay peu employer à l'usage de ma vie. Quel que ie soye, ie le veulx estre ailleurs qu'en papier : mon art et mon industrie ont esté employez à me faire valoir moy mesme; mes estudes, à m'apprendre à faire, non pas à escrire. I'ay mis touts mes efforts à former ma vie; voylà mon mestier et mon ouvrage : ie suis moins faiseur de livres, que de nulle aultre besongne. I'ay desiré de la suffisance, pour le service de mes commoditez presentes et essentielles, non pour en faire magasin et reserve à mes heritiers. Qui a de la valeur, si le face connoistre en ses mœurs, en ses propos ordinaires, à traicter l'amour, ou des querelles, au ieu, au lict, à la table, à la conduicte de ses affaires, à son œconomie ; ceulx que ie veois faire de bons livres soubs de meschantes chausses, eussent premierement faict leurs chausses, s'ils m'en eussent cru : demandez à un Spartiate s'il aime mieulx estre bon rhetoricien que bon soldat; non pas moy,[1] que bon cuisinier, si ie n'avois qui m'en servist. Mon Dieu! madame, que ie haïrois une telle recommendation, d'estre habile homme, par escript; et estre un homme de neant et un sot, ailleurs! i'aime mieulx encores estre un sot, et icy, et là, que d'avoir si mal choisi où employer ma valeur. Aussi il s'en fault tant que i'attende à me faire quelque nouvel honneur par ces sottises, que je ferai beaucoup si ie n'y en perds point, de ce peu que i'en avois acquis; car, oultre ce que cette peincture morte et muette desrobbera à mon estre

1. Pour moi, je n'aimerois même pas mieux être bon rhétoricien que bon cuisinier, si, etc. (J. V. L.)

naturel, elle ne se rapporte pas à mon meilleur estat, mais beaucoup descheu de ma premiere vigueur et alaigresse, tirant sur le flestri et le rance : ie suis sur le fond du vaisseau, qui sent tantost le bas et la lie.

« Au demourant, madame, ie n'eusse pas osé remuer si hardiement les mysteres de la medecine, attendu le credit que vous et tant d'autres luy donnez, si ie n'y eusse esté acheminé par ses aucteurs mesmes. Ie crois qu'ils n'en ont que deux anciens latins. Pline et Celsus : si vous les veoyez quelque iour, vous trouverez qu'ils parlent bien plus rudement à leur art, que ie ne fois; ie ne fois que la[1] pincer, ils l'esgorgent. Pline[2] se mocque entre aultres choses, dequoy, quand ils sont au bout de leur chorde,[3] ils ont inventé cette belle desfaicte, de r'envoyer les malades, qu'ils ont agitez et tourmentez, pour neant, de leurs drogues et regimes, les uns au secours des vœux et miracles, les aultres aux eaux chauldes. (Ne vous courroucez pas, madame, il ne parle pas de celles de deçà, qui sont soubs la protection de vostre maison, et toutes Gramontoises.) Ils ont une tierce sorte de desfaicte, pour nous chasser d'auprez d'eulx, et se descharger des reproches que nous leur pouvons faire du peu d'amendement à nos maulx qu'ils ont eu si long temps en gouvernement qu'il ne leur reste plus aulcune invention à nous amuser, c'est de nous envoyer chercher la bonté de l'air de quelque aultre contree. Madame, en voylà assez : vous me donnez bien congé de reprendre le fil de mon propos, duquel ie m'estois destourné pour vous entretenir. »

1. C'est-à-dire, *je ne fais que pincer cette art des médecins :* Montaigne fait presque toujours *art* féminin. (C.)

2. Pline, XXIX, i. (J. V. L.)

3. Ou *de leur latin*, comme dans l'édit. in-4° de 1588, fol. 342 verso. (J. V. L.)

Ce feut, ce me semble, Pericles, lequel estant enquis comme il se portoit : « Vous le pouvez, dict il, iuger par là, » en montrant des brevets qu'il avoit attachez au col et au bras.[1] Il vouloit inferer qu'il estoit bien malade, puisqu'il en estoit venu iusques là d'avoir recours à choses si vaines, et de s'estre laissé equipper en cette façon. Ie ne dis pas que ie ne puisse estre emporté un iour à cette opinion ridicule, de remettre ma vie et ma santé à la mercy et gouvernement des medecins ; ie pourray tumber en cette resverie, ie ne me puis respondre de ma fermeté future : mais lors aussi, si quelqu'un s'enquiert à moy comment ie me porte, ie luy pourray dire, comme Pericles : « Vous le pouvez iuger par là, » montrant ma main chargee de six dragmes d'opiate. Ce sera un bien evident signe d'une maladie violente ; i'auray mon iugement merveilleusement desmanché : si l'impatience et la frayeur gaignent cela sur moy, on en pourra conclure une bien aspre fiebvre en mon ame.

I'ay prins la peine de plaider cette cause, que i'entends assez mal, pour appuyer un peu et conforter la propension naturelle contre les drogues et practique de nostre medecine, qui s'est derivee en moy par mes ancestres ; à fin que ce ne feust pas seulement une inclination stupide et temeraire, et qu'elle eust un peu plus de forme ; aussi, que ceulx qui me veoient si ferme contre les exhortements et menaces qu'on me faict quand mes maladies me pressent, ne pensent pas que ce soit simple opiniastreté ; ou qu'il y ayt quelqu'un si fascheux, qui iuge encores que ce soit

1. Plutarque, *Vie de Périclès,* ch. xxiv. Ici *brevet* signifie ce que les Latins appeloient *amuletum*, préservatif contre le poison, les enchantements, etc., qu'on attachoit, dit Nicot, au col, au poignet, ou autre partie du corps. En se désabusant de la chose, on en a presque perdu le nom. (C.)

quelque aiguillon de gloire : ce seroit un desir bien assené[1] de vouloir tirer honneur d'une action qui m'est commune avecques mon iardinier et mon muletier! Certes, ie n'ay point le cœur si enflé ny si venteux, qu'un plaisir solide, charnu et moelleux, comme la santé, ie l'allasse eschanger pour un plaisir imaginaire, spirituel, et aëree : la gloire, voire celle des quatre fils Aymon, est trop cher achetee à un homme de mon humeur, si elle luy couste trois bons accez de cholique. La santé, de par Dieu! Ceulx qui aiment nostre medecine peuvent avoir aussi leurs considerations bonnes, grandes, et fortes, ie ne hais point les fantasies contraires aux miennes : il s'en fault tant que ie m'effarouche de veoir de la discordance de mes iugements à ceulx d'aultruy, et que ie me rende incompatible à la societé des hommes pour estre d'aultre sens et party que le mien, qu'au rebours (comme c'est la plus generale façon que nature ayt suyvy, que la varieté, et plus aux esprits qu'aux corps, d'autant qu'ils sont de substance plus souple et susceptible de formes), ie treuve bien plus rare de veoir convenir nos humeurs et nos desseings. Et ne feut iamais au monde deux opinions pareilles, non plus que deux poils, ou deux grains : leur plus universelle qualité, c'est la diversité.

1. Montaigne, qui parle ironiquement ici, veut dire que de vouloir se faire honneur d'une action qui lui est commune avec son jardinier et son muletier, ce seroit un desir fort mal placé. — *Assener* signifie proprement *porter un coup où l'on a dessein de frapper.* — Montaigne l'emploie ici d'une manière fort singulière; et peut-être est-il le premier qui se soit avisé de dire : « un desir bien ou mal assené. » (C.)

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'UTILE ET DE L'HONNESTE.

Personne n'est exempt de dire des fadaises ; le malheur est de les dire curieusement :

> Næ iste magno conatu magnas nugas dixerit.[1]

Cela ne me touche pas : les miennes m'eschappent aussi nonchalamment qu'elles le valent ; d'où bien leur prend : ie les quitterois soubdain, à peu de coust qu'il y eust, et ne les achette ny ne les vends que ce qu'elles poisent ; ie parle au papier, comme ie parle au premier que ie rencontre. Qu'il soit vray, voicy dequoy.

A qui ne doibt estre la perfidie detestable, puisque Tibere la refusa à si grand interest ? On luy manda d'Allemaigne que, s'il le trouvoit bon, on le desferoit d'Arminius par poison :[2] c'estoit le plus puissant ennemy que les Romains eussent, qui les avoit si vilainement traictez soubs Varus, et qui seul empeschoit l'accroissement de sa domination en ces contrees là. Il feit response, « que le peuple

1. Cet homme va me dire, avec grande emphase, de grandes sottises. (TÉRENCE, *Heaut.*, act. III, sc. V, v. 8.)
2. TACITE, *Annal.*, II, 88. (C.)

romain avoit accoustumé de se venger de ses ennemis par voye ouverte, les armes en main ; non par fraude et en cachette :[1] » il quitta l'utile pour l'honneste. C'estoit, me direz vous, un affronteur : Ie le crois ; ce n'est pas grand miracle à gents de sa profession : mais la confession de la vertu ne porte pas moins en la bouche de celuy qui la hayt ; d'autant que la verité la luy arrache par force, et que s'il ne la veult recevoir en soy, au moins il s'en couvre pour s'en parer.

Nostre bastiment, et public et privé, est plein d'imperfection : mais il n'y a rien d'inutile en nature, non pas l'inutilité mesme ; rien ne s'est ingeré en cet univers, qui n'y tienne place opportune. Nostre estre est cimenté de qualitez maladifves : l'ambition, la ialousie, l'envie, la vengeance, la superstition, le desespoir, logent en nous, d'une si naturelle possession, que l'image s'en recognoist aussi aux bestes ; voire et la cruauté, vice si desnaturé ; car, au milieu de la compassion, nous sentons au dedans ie ne sçais quelle aigredoulce poincte de volupté maligne à veoir souffrir aultruy, et les enfants la sentent :

> Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
> E terra magnum alterius spectare laborem :[2]

desquelles qualitez qui osteroit les semences en l'homme, destruiroit les fondamentales conditions de nostre vie. De mesme, en toute police, il y a des offices necessaires, non seulement abiects, mais encores vicieux : les vices y treuvent leur reng, et s'employent à la cousture de nostre

1. Non fraude, neque occultis, sed palam et armatum, populum romanum hostes suos ulcisci. (Tacite, *Annal.*, II, 88.) (C.)

2. Il est doux, lorsque les vents bouleversent les mers, de contempler du rivage le péril des vaisseaux battus par la tempête. (Lucrèce, II, 1.)

liaison, comme les venins à la conservation de nostre santé. S'ils deviennent excusables, d'autant qu'ils nous font besoing, et que la necessité commune efface leur vraye qualité, il fault laisser iouer cette partie aux citoyens plus vigoreux et moins craintifs, qui sacrifient leur honneur et leur conscience, comme ces aultres anciens sacrifierent leur vie pour le salut de leur pays; nous aultres, plus foibles, prenons des roolles et plus aysez et moins hazardeux. Le bien public requiert qu'on trahisse, et qu'on mente, et qu'on massacre : resignons cette commission à gents plus obeïssants et plus soupples.

Certes, i'ay eu souvent despit de veoir des iuges attirer, par fraude et faulses esperances de faveur ou pardon, le criminel à descouvrir son faict, et y employer la piperie et l'impudence. Il serviroit bien à la iustice, et à Platon mesme qui favorise cet usage, de me fournir d'aultres moyens plus selon moy : c'est une iustice malicieuse; et ne l'estime pas moins blecee par soy mesme, que par aultruy. Ie respondis, n'y a pas long temps, qu'à peine[1] trahirois ie le prince pour un particulier, qui serois tres-marry de trahir aulcun particulier pour le prince : et ne hais pas seulement à piper, mais ie hais aussi qu'on se pipe en moy; ie n'y veulx pas seulement fournir de matiere et d'occasion.

En ce peu que i'ay eu à negocier entre nos princes,[2] en ces divisions et subdivisions qui nous deschirent auiourd'huy, i'ay curieusement evité qu'ils se mesprinssent en moy, et s'enferrassent en mon masque. Les gents du

1. Que difficilement je trahirois le prince pour un particulier, moi qui serois très fâché, etc. (J. V. L.)

2. Entre le roi de Navarre, depuis Henri IV, et le duc de Guise, Henri de Lorraine. Voy. J. A. de Thou, *de Vita sua,* III, 9. (J. V. L.)

mestier se tiennent les plus couverts, et se presentent et contrefont les plus moyens et les plus voysins qu'ils peuvent : moy, ie m'offre par mes opinions les plus vifves, et par la forme plus mienne : tendre negociateur, et novice, qui aime mieulx faillir à l'affaire, qu'à moy. C'a esté pourtant, iusques à cette heure, avecques tel heur (car certes fortune y a la principale part), que peu ont passé de main à aultre avecques moins de souspeçon, plus de faveur et de privauté. I'ay une façon ouverte, aysee à s'insinuer, et à se donner credit, aux premieres accointances. La naïfveté et la verité pure, en quelque siecle que ce soit, treuvent encores leur opportunité et leur mise. Et puis de ceulx là est la liberté peu suspecte et peu odieuse, qui besongnent sans aulcun leur interest, et peuvent veritablement employer la response de Hyperides aux Atheniens, se plaignants de l'aspreté de son parler : « Messieurs, ne considerez pas si ie suis libre; mais si ie le suis sans rien prendre, et sans amender par là mes affaires.[1] » Ma liberté m'a aussi ayseement deschargé du souspeçon de feinctise, par sa vigueur, n'espargnant rien à dire, pour poisant et cuisant qu'il feust (ie n'eusse peu dire pis, absent); et en ce qu'elle a une montre apparente de simplesse et de nonchalance. Ie ne pretends aultre fruict, en agissant, que d'agir; et n'y attache longues suittes et propositions : chasque action faict particulierement son ieu; porte s'il peult.[2]

Au demourant, ie ne suis pressé de passion, ou hayneuse, ou amoureuse, envers les grands; ny n'ay ma volonté garrotee d'offense ou d'obligation particuliere. Ie regarde nos roys d'une affection simplement legitime et

1. Plutarque, *De la différence du flatteur d'avec l'ami*, ch. xxiv. (C.)
2. Que le coup porte, s'il peut.

civile, ny esmeue ny desmeue par interest privé, dequoy ie me sçais bon gré ; la cause generale et iuste ne m'attache non plus, que modereement et sans fiebvre ; ie ne suis pas subiect à ces hypotheques et engagements penetrants et intimes. La cholere et la hayne sont au delà du debvoir de la iustice ; et sont passions servant seulement à ceulx qui ne tiennent pas assez à leur debvoir par la raison simple : *Utatur motu animi, qui uti ratione non potest.*[1] Toutes intentions legitimes et equitables sont d'elles mesmes equables et temperees ; sinon elles s'alterent en seditieuses et illegitimes : c'est ce qui me faict marcher par tout la teste haulte, le visage et le cœur ouvert. A la verité, et ne crainds point de l'advouer, ie porterois facilement au besoing une chandelle à sainct Michel, l'aultre à son serpent, suyvant le desseing de la vieille : ie suyvray le bon party iusques au feu, mais exclusifvement si ie puis : que Montaigne s'engouffre quand et la ruyne publicque, si besoing est ; mais, s'il n'est pas besoing, ie sçauray bon gré à la fortune qu'il se sauve ; et autant que mon debvoir me donne de chorde, ie l'emploie à sa conservation. Feut-ce pas Atticus,[2] lequel se tenant au iuste party, et au party qui perdit, se sauva par sa moderation, en cet universel naufrage du monde, parmy tant de mutations et diversitez ? Aux hommes, comme luy, privez, il est plus aysé ; et en telle sorte de besongne, ie treuve qu'on peult iustement n'estre pas ambitieux à s'ingerer et convier soy mesme.

De se tenir chancelant et mestis, de tenir son affection immobile et sans inclination, aux troubles de son païs et en une division publicque, ie ne le treuve ny beau ny

1. Que celui-là s'abandonne aux mouvements de l'âme, qui ne peut suivre la raison. (Cic., *Tusc.*, IV, 25.)

2. Cornélius Népos, *Vie d'Atticus*, ch. VI. (C.)

honneste : *Ea non media, sed nulla via est, velut eventum exspectantium, quo fortunæ consilia sua applicent.*[1] Cela peult estre permis envers les affaires des voysins ; et Gelon,[2] tyran de Syracuse, suspendit ainsi son inclination, en la guerre des Barbares contre les Grecs, tenant un' ambassade à Delphes avecques des presents, pour estre en eschauguette[3] à veoir dequel costé tumberoit la fortune, et prendre l'occasion à poinct, pour le concilier au victorieux. Ce seroit une espece de trahison, de le faire aux propres et domestiques affaires, ausquels necessairement il fault prendre party par application de desseing : mais de ne s'embesongner point, à homme qui n'a ny charge ny commandement exprez qui le presse, ie le treuve plus excusable (et si ne practique pour moy cette excuse) qu'aux guerres estrangieres ; desquelles pourtant, selon nos loix, ne s'empesche qui ne veult. Toutesfois ceulx encores qui s'y engagent tout à faict, le peuvent avecques tel ordre et attrempance,[4] que l'orage debvra couler par dessus leur teste, sans offense. N'avions nous pas raison de l'esperer ainsi du feu evesque d'Orleans, sieur de Morvilliers ?[5] Et i'en cognois, entre ceulx qui y ouvrent valeureusement à cette heure, de

1. Ce n'est pas prendre un chemin mitoyen, c'est n'en prendre aucun ; c'est attendre l'événement, afin de passer du côté de la fortune. (Tite-Live, XXXII, 21.) — D'un fait particulier Montaigne a trouvé l'art de tirer une maxime générale, en changeant un peu les paroles de l'auteur. (C.)

2. Hérodote, VII, 163. (J. V. L.)

3. En sentinelle. — *Eschauguette,* dit Nicot, se prend tant pour le lieu que pour l'action mesme de faire sentinelle. (C.)

4. Modération. — Attrempé et modéré, *temperatus, moderatus ;* attrempance, *temperantia.* (Nicot.) (C.)

5. Jean de Morvilliers, évêque d'Orléans, garde des sceaux de France, né à Blois en 1506, mort à Tours en 1577. Négociateur actif, il prit part au traité de Câteau-Cambrésis et au concile de Trente. Protégé par les Guises, il se montra toujours contraire à la cause de la Réforme, mais ne fut point persécuteur. (J. V. L.)

mœurs ou si equables, ou si doulces, qu'ils seront pour demeurer debout, quelque iniurieuse mutation et cheute que le ciel nous appreste. Ie tiens que c'est aux rois proprement de s'animer contre les rois; et me mocque de ces esprits qui, de gayeté de cœur, se presentent à querelles si disproportionnees : car on ne prend pas querelle particuliere avecques un prince, pour marcher contre luy ouvertement et courageusement pour son honneur et selon son debvoir; s'il n'aime un tel personnage, il faict mieulx, il l'estime : et notamment, la cause des loix, et deffense de l'ancien estat, a tousiours cela, que ceulx mesme qui, pour leur desseing particulier, le troublent, en excusent les deffenseurs, s'ils ne les honorent.

Mais il ne fault pas appeller debvoir, comme nous faisons touts les iours, une aigreur et une intestine aspreté qui naist de l'interest et passion privee; ny courage, une conduicte traistresse et malicieuse : ils nomment zele, leur propension vers la malignité et violence; ce n'est pas la cause qui les eschauffe, c'est leur interest; ils attisent la guerre, non parce qu'elle est iuste, mais parce que c'est guerre.

Rien n'empesche qu'on ne se puisse comporter commodement entre des hommes qui se sont ennemis, et loyalement : conduisez vous y d'une, sinon par tout eguale affection (car elle peult souffrir differentes mesures), mais au moins temperee, et qui ne vous engage tant à l'un, qu'il puisse tout requerir de vous : et vous contentez aussi d'une moyenne mesure de leur grace; et de couler en eau trouble, sans y vouloir pescher.

L'aultre maniere, de s'offrir de toute sa force à ceulx là et à ceux cy, tient encores moins de la prudence que de la conscience. Celuy envers qui vous en trahissez un, duquel

vous estes pareillement bien venu, sçait il pas que de soy vous en faictes autant à son tour? il vous tient pour un meschant homme; ce pendant il vous oit, et tire de vous, et faict ses affaires de vostre desloyauté : car les hommes doubles sont utiles, en ce qu'ils apportent; mais il se fault garder qu'ils n'emportent que le moins qu'on peult.

Ie ne dis rien à l'un, que ie ne puisse dire à l'aultre, à son heure, l'accent seulement un peu changé; et ne rapporte que les choses, ou indifferentes, ou cogneues, ou qui servent en commun. Il n'y a point d'utilité pour laquelle ie me permette de leur mentir. Ce qui a esté fié à mon silence, ie le cele religieusement; mais ie prends à celer le moins que ie puis : c'est une importune garde, du secret des princes, à qui n'en a que faire. Ie presente volontiers ce marché, Qu'ils me fient peu; mais qu'ils se fient hardiement de ce que ie leur apporte. I'en ai tousiours plus sceu que ie n'ay voulu. Un parler ouvert ouvre un autre parler, et le tire hors, comme faict le vin et l'amour. Philippides[1] respondit sagement, à mon gré, au roy Lysimachus, qui luy disoit, « Que veulx tu que ie te communique de mes biens? » « Ce que tu vouldras, pourveu que ce ne soit de tes secrets. » Ie veois que chascun se mutine, si on luy cache le fonds des affaires ausquels on l'employe, et si on luy en a desrobbé quelque arriere sens : pour moy, ie suis content qu'on ne m'en die non plus qu'on veult que i'en mette en besongne; et ne desire pas que ma science oultrepasse et contraigne ma parole. Si ie doibs servir d'instrument de tromperie, que ce soit au moins saufve ma conscience; ie ne veulx estre tenu serviteur ny si affectionné, ny si loyal, qu'on me treuve bon à trahir personne :

1. Plutarque, *de la Curiosité*, ch. iv. (C.)

qui est infidele à soy mesme, l'est excusablement à son maistre. Mais ce sont princes, qui n'acceptent pas les hommes à moitié, et mesprisent les services limitez et conditionnez : Il n'y a remede : ie leur dis franchement mes bornes ; car esclave, ie ne le doibs estre que de la raison, encore n'en puis ie bien venir à bout. Et eulx aussi ont tort d'exiger d'un homme libre telle subiection à leur service et telle obligation, que de celuy qu'ils ont faict et acheté, ou duquel la fortune tient particulierement et expressement à la leur. Les loix m'ont osté de grand'peine ; elles m'ont choisy party, et donné un maistre : toute aultre superiorité et obligation doibt estre relatifve à celle là, et retranchee. Si n'est ce pas à dire, quand mon affection me porteroit aultrement, qu'incontinent i'y portasse la main : la volonté et les desirs se font loy eulx mesmes ; les actions ont à la recevoir de l'ordonnance publicque.

Tout ce mien proceder est un peu bien dissonant à nos formes ; ce ne seroit pas pour produire grands effects, ny pour y durer : l'innocence mesme ne sçauroit, à cette heure, ny negocier entre nous sans dissimulation, ny marchander sans menterie ; aussi ne sont aulcunement de mon gibier les occupations publicques : ce que ma profession en requiert, ie l'y fournis en la forme que ie puis la plus privee. Enfant, on m'y plongea iusques aux aureilles, et il succedoit : si m'en desprins ie de belle heure. I'ay souvent depuis evité de m'en mesler, rarement accepté, iamais requis ; tenant le dos tourné à l'ambition, mais, sinon comme les tireurs d'aviron qui s'advancent ainsin à reculons, tellement toutesfois que, de ne m'y estre point embarqué, i'en suis moins obligé à ma resolution qu'à ma bonne fortune : car il y a des voyes, moins ennemies de mon goust, et plus conformes à ma portee, par lesquelles si elle m'eust appellé

aultresfois au service publicque et à mon advancement vers le credit du monde, ie sçais que i'eusse passé par dessus la raison de mes discours, pour la suyvre. Ceulx qui disent communement, contre ma profession, que, ce que i'appelle franchise, simplesse et naïfveté en mes mœurs, c'est art et finesse, et plustost prudence, que bonté; industrie, que nature; bon sens que bon heur; me font plus d'honneur qu'ils ne m'en ostent: mais, certes, ils font ma finesse trop fine; et qui m'aura suyvi et espié de prez, ie luy donray gaigné, s'il ne confesse qu'il n'y a point de regle en leur eschole qui sceut rapporter ce naturel mouvement, et maintenir une apparence de liberté et de licence, si pareille et inflexible, parmy des routes si tortues et diverses, et que toute leur attention et engin ne les y sçauroit conduire. La voye de la verité est une et simple; celle du proufit particulier, et de la commodité des affaires qu'on a en charge, double, ineguale, et fortuite. I'ay veu souvent en usage ces libertez contrefaictes et artificielles, mais le plus souvent sans succez : elles sentent volontiers leur asne d'Aesope,[1] lequel, par emulation du chien, veint à se iecter tout gayement, à deux pieds, sur les espaules de son maistre; mais autant que le chien recevoit de caresses, de pareille feste, le pauvre asne en receut deux fois autant de bastonnades : *id maxime quemque decet, quod est cuiusque suum maxime.*[2] Ie ne veulx pas priver la tromperie de son reng; ce seroit mal entendre le monde : ie sçais qu'elle a servy souvent proufitablement, et qu'elle maintient et nourrit la plus part des vacations des hommes. Il y a des

1. Fable imitée par La Fontaine, IV, 5. (J. V. L.)

2. Ce qui est le plus naturel à chacun, c'est ce qui lui sied le mieux. (Cic., *de Offic.*, I, 31.)

vices legitimes; comme plusieurs actions, ou bonnes ou excusables, illegitimes.

La iustice en soy, naturelle et universelle, est aultrement reglee, et plus noblement, que n'est cette aultre iustice speciale, nationale, contraincte au besoing de nos polices : *Veri iuris germanæque iustitiæ solidam et expressam effigiem nullam tenemus ; umbra et imaginibus utimur :*[1] si que le sage Dandamis,[2] oyant reciter les vies de Socrates, Pythagoras, Diogenes, les iugea grands personnages en toute aultre chose, mais trop asservis à la reverence des loix : pour lesquelles auctoriser, et seconder, la vraye vertu a beaucoup à se desmettre de sa vigueur originelle; et non seulement par leur permission plusieurs actions vicieuses ont lieu, mais encores à leur suasion : *ex senatusconsultis plebisquescitis scelera exercentur.*[3] Ie suys le langage commun, qui faict difference entre les choses utiles et les honnestes; si que, d'aulcunes actions naturelles, non seulement utiles, mais necessaires, il les nomme deshonnestes et sales.

Mais continuons nostre exemple de la trahison. Deux pretendants au royaume de Thrace[4] estoient tumbez en debat de leurs droicts; l'empereur les empescha de venir aux armes : mais l'un d'eulx, soubs couleur de conduire

1. Nous n'avons point de modèle solide et positif d'un véritable droit et d'une justice parfaite; nous n'en avons qu'une ombre, qu'une image. (Cic., *de Offic.*, III, 17.)

2. C'étoit un sage Indien, qui vivoit du temps d'Alexandre. Voy. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, ch. xx; et Strabon (liv. XV), qui l'appelle *Mandanis.* (C.)

3. Il est des crimes autorisés par les sénatus-consultes et les plébiscites. (Sénèque, *Epist.* 95.)

4. Rhescuporis et Cotys : le premier, frère de Rhémétalcès, dernier roi des Thraces; et le second, son fils. Ce fut Tibère qui les empescha de venir aux armes. (Tacite, *Annal.*, II, 65.) (C.)

un accord amiable par leur entrevue, ayant assigné son compaignon pour le festoyer en sa maison, le feit emprisonner et tuer. La iustice requeroit que les Romains eussent raison de ce forfaict; la difficulté en empeschoit les voyes ordinaires : ce qu'ils ne peurent legitimement sans guerre et sans hazard, ils entreprindrent de le faire par trahison; ce qu'ils ne peurent honnestement, ils le feirent utilement: à quoy se trouva propre un Pomponius Flaccus. Cettuy cy, soubs feinctes paroles et asseurances, ayant attiré cet homme dans ses rets, au lieu de l'honneur et faveur qu'il luy promettoit, l'envoya pieds et poings liez à Rome. Un traistre y trahit l'aultre, contre l'usage commun: car ils sont pleins de defiance, et est malaysé de les surprendre par leur art : tesmoing la poisante experience que nous venons d'en sentir.[1]

Sera Pomponius Flaccus qui vouldra, et en est assez qui le vouldront : quant à moy, et ma parole et ma foy sont, comme le demourant, pieces de ce commun corps, leur meilleur effect, c'est le service public ; ie tiens cela pour presupposé. Mais, comme si on me commandoit que ie prinsse la charge du palais et des plaids, ie respondrois, « Ie n'y entends rien ; » ou la charge de conducteur de pionniers, ie dirois : « Ie suis appellé à un roolle plus digne : » de mesme, qui me vouldroit employer à mentir, à trahir, et à me pariurer, pour quelque service notable,

1. Montaigne fait allusion à quelque trait de perfidie, qui date de l'époque même où il écrivoit. Mais dans ce temps de corruption et de troubles, il y eut tant de traits de ce genre, qu'on ne peut deviner duquel il veut parler. Ne vouloit-il pas indiquer ici la feinte réconciliation qui eut lieu, en 1588 (l'année même où il faisoit imprimer à Paris le troisième livre des *Essais*), entre Catherine de Médicis, et Henri, duc de Guise, qui se trompoient l'un l'autre? (A. D.) Montaigne ne ferait-il pas ici allusion à la mort du duc de Guise, si traîtreusement assassiné en cette même année 1588?

non que d'assassiner ou empoisonner ; ie dirois, « Si i'ay volé ou desrobbé quelqu'un, envoyez moy plustost en gallere. » Car il est loisible à un homme d'honneur de parler ainsi que feirent les Lacedemoniens,[1] ayants esté defaicts par Antipater, sur le poinct de leurs accords : « Vous nous pouvez commander des charges poisantes et dommageables, autant qu'il vous plaira ; mais de honteuses et deshonnestes, vous perdrez vostre temps de nous en commander. » Chascun doibt avoir iuré à soy mesme ce que les roys d'Aegypte faisoient solennellement iurer à leurs iuges,[2] « qu'ils ne se desvoyeroient de leur conscience, pour quelque commandement qu'eulx mesmes leur en feissent. » A telles commissions, il y a note evidente d'ignominie et de condamnation : et qui vous la donne, vous accuse ; et vous la donne, si vous l'entendez bien, en charge et en peine. Autant que les affaires publicques s'amendent de vostre exploict, autant s'en empirent les vostres ; vous y faictes d'autant pis, que mieulx vous y faictes : et ne sera pas nouveau, ny à l'adventure sans quelque air de iustice, que celuy mesme vous ruyne, qui vous aura mis en besongne.

Si la trahison peult estre en quelque cas excusable ; lors seulement elle l'est, qu'elle s'employe à chastier et trahir la trahison. Il se treuve assez de perfidies, non seulement refusees, mais punies par ceulx en faveur desquels elles avoient esté entreprinses. Qui ne sçait la sentence de Fabricius à l'encontre du medecin de Pyrrhus?

Mais cecy encores se treuve, que tel l'a commandee, qui par aprez l'a vengee rigoreusement sur celuy qu'il y

1. Plutarque, *Différence entre le flatteur et l'ami,* ch. xxi. (C.)
2. Plutarque, *Apophthegmes des Rois,* vers le commencement. (C.)

avoit employé; refusant un credit et pouvoir si effrené, et desadvouant un servage et une obeïssance si abandonnee et si lasche. Iaropelc,[1] duc de Russie, practiqua un gentilhomme de Hongrie, pour trahir le roy de Poloigne Boleslaus, en le faisant mourir, ou donnant aux Russiens moyen de luy faire quelque notable dommage. Cettuy cy s'y porta en galant homme ;[2] s'addonna, plus que devant, au service de ce roy, obteint d'estre de son conseil et de ses plus feaulx. Avecques ces advantages, et choisissant à poinct l'opportunité de l'absence de son maistre, il trahit aux Russiens Visilicie ,[3] grande et riche cité, qui feut entierement saccagee et arse par eulx, avec occision totale, non seulement des habitants d'icelle de tout sexe et aage, mais de grand nombre de noblesse de là autour, qu'il y avoit assemblé à ces fins. Iaropelc, assouvy de sa vengeance et de son courroux, qui pourtant n'estoit pas sans tiltre (car Boleslaus l'avoit fort offensé, et en pareille conduicte), et saoul du fruict de cette trahison, venant à en considerer la laideur nue et seule, et la regarder d'une veue saine et non plus troublée par sa passion, la print à un tel remors et contrecœur, qu'il en feit crever les yeulx, et couper la langue et les parties honteuses à son executeur.

Antigonus[4] persuada les soldats Argyraspides de luy trahir Eumenes, leur capitaine general, son adversaire : mais, l'eut il faict tuer aprez qu'ils le luy eurent livré, il desira luy mesme estre commissaire de la iustice divine, pour le chastiement d'un forfaict si detestable; et les con-

1. Voy. Martin Cromer, *de Rebus Polon.*, l. V, p. 131, 132, Édit. *Basil.* 1555. (C.)

2. En habile homme. — Galant homme, *scitus homo*, homme adroit, habile. (Nicot.) Il se prend ici dans le même sens. (C.)

3. *Vislicza*, ville de la haute Pologne. (E. J.)

4. Plutarque, *Vie d'Eumène*, ch. ix, à la fin. (C.)

signa entre les mains du gouverneur de la province, luy donnant tresexprez commandement de les perdre et mettre à malefin, en quelque maniere que ce feust, tellement que, de ce grand nombre qu'ils estoient, aulcun ne veid oncques puis l'air de Macedoine : mieulx il en avoit esté servy, d'autant le iugea il avoir esté plus meschamment et punissablement.

L'esclave[1] qui trahit la cachette de P. Sulpicius, son maistre, feut mis en liberté, suyvant la promesse de la proscription de Sylla ; mais, suyvant la promesse de la raison publicque, tout libre, il fut precipité du roc Tarpeïen.

Et nostre roy Clovis, au lieu des armes d'or qu'il leur avoit promis, feit pendre les trois serviteurs de Canacre,[2] aprez qu'ils luy eurent trahy leur maistre, à quoy il les avoit practiquez.

Ils les font pendre avecques la bourse de leur payement au col : ayant satisfaict à leur seconde foy et speciale, ils satisfont à la generale et premiere.

Mahumet second, se voulant desfaire de son frere, pour la ialousie de la domination, suyvant le style de leur race, y employa l'un de ses officiers, qui le suffoqua, l'engorgeant de quantité d'eau prinse trop à coup : cela faict, il livra, pour l'expiation de ce meurtre, le meurtrier entre les mains de la mere du trespassé, car ils n'estoient freres que de pere : elle, en sa presence, ouvrit à ce meurtrier l'estomach ; et tout chauldement de ses mains fouillant et arrachant son cœur, le iecta à manger aux chiens. Et à ceulx mesmes qui ne valent rien, il est si doulx, ayant tiré l'usage d'une

1. Valère-Maxime, VI, v, 7. (C.)
2. Peut-être *Cararic*. Voy. Grégoire de Tours, II, 41. (J. V. L.)

action vicieuse, y pouvoir hormais couldre en toute seureté quelque traict de bonté et de iustice, comme par compensation et correction consciencieuse ;[1] ioinct qu'ils regardent les ministres de tels horribles malefices comme gents qui les leur reprochent, et cherchent, par leur mort, d'estouffer la cognoissance et tesmoignage de telles menees.

Or, si par fortune on vous en recompense, pour ne frustrer la necessité publicque de cet extreme et desesperé remede, celuy qui le faict ne laisse pas de vous tenir, s'il ne l'est luy mesme, pour un homme mauldit et exsecrable, et vous tient plus traistre que ne faict celuy contre qui vous l'estes ; car il touche la malignité de vostre courage, par vos mains, sans desadveu, sans obiect : mais il vous employe, tout ainsi qu'on faict les hommes perdus aux executions de la haulte iustice, charge autant utile, comme elle est peu honneste. Oultre la vilité de telles commissions, il y a de la prostitution de conscience. La fille à Seianus, ne pouvant estre punie à mort, en certaine forme de iugement à Rome, d'autant qu'elle estoit vierge,[2] feut, pour donner passage aux loix, forcee par le bourreau, avant qu'il l'estranglast : non sa main seulement, mais son ame est esclave à la commodité publicque.

Quand le premier Amurath, pour aigrir la punition contre ses subiects qui avoient donné support à la parricide rebellion de son fils contre luy, ordonna que leurs plus proches parents presteroient la main à cette execution ; ie treuve treshonneste à aulcuns d'iceulx d'avoir choisi plus-

1. C'est précisément ce que fit le fameux duc de Valentinois, César Borgia, à l'égard de Remiro d'Orco, comme on peut le voir dans le chap. VII du *Prince* de Machiavel : le fait est curieux et d'une atrocité rare. (N.)

2. Quia triumvirali supplicio affici virginem inauditum habebatur, a carnifice, laqueum juxta, compressam. (TACITE, *Annal.*, V, 9. (C.)

tost d'estre iniustement tenus coulpables du parricide d'un aultre, que de servir la iustice, de leur propre parricide : et où, en quelques bicoques forcees de mon temps, i'ay veu des coquins, pour garantir leur vie, accepter de pendre leurs amis et consorts, ie les ay tenus de pire condition que les pendus. On dict[1] que Witolde, prince de Lithuanie, introduisit en cette nation, que le criminel condamné à mort eust luy mesme de sa main à se desfaire; trouvant estrange qu'un tiers, innocent de la faulte, feust employé et chargé d'un homicide.

Le prince, quand une urgente circonstance, et quelque impetueux et inopiné accident du besoing de son estat, luy faict gauchir sa parole et sa foy, ou aultrement le iecte hors de son debvoir ordinaire, doibt attribuer cette necessité à un coup de la verge divine : vice n'est ce pas, car il a quitté sa raison à une plus universelle et puissante raison; mais, certes, c'est malheur : de maniere qu'à quelqu'un qui me demandoit, « Quel remede? » « Nul remede, feis ie, s'il feust veritablement gehenné[2] entre ces deux extremes; *sed videat, ne quæratur latebra periurio :*[3] il le falloit faire; mais s'il le feit sans regret, s'il ne luy greva de le faire, c'est signe que sa conscience est en mauvais termes. » Quand il s'en trouveroit quelqu'un de si tendre conscience, à qui nulle guarison ne semblast digne d'un si poisant remede, ie ne l'en estimerois pas moins : il ne se sçauroit perdre plus excusablement et decemment. Nous ne pouvons pas tout : ainsi comme ainsi nous fault il souvent, comme à a derniere anchre, remet-

1. Cromer, *de Rebus Polon.*, lib. XVI, p. 384. (C.)
2. Tourmenté, pressé, serré. (E. J.).
3. Mais qu'il se garde bien de chercher un prétexte pour couvrir son parjure. (Cic., *de Offic.*, III, 29.)

tre la protection de nostre vaisseau à la pure conduicte du ciel. A quelle plus iuste necessité se reserve il? que luy est il moins possible à faire, que ce qu'il ne peult faire qu'aux despens de sa foy et de son honneur? choses qui, à l'adventure, lui doibvent estre plus cheres que son propre salut, ouy, et que le salut de son peuple. Quand, les bras croisez, il appellera Dieu simplement à son ayde, n'aura il pas à esperer que la divine bonté n'est pour refuser la faveur de sa main extraordinaire à une main pure et iuste? Ce sont dangereux exemples, rares et maladifves exceptions à nos regles naturelles; il y fault ceder, mais avecques grande moderation et circonspection : aulcune utilité privee n'est digne pour laquelle nous facions cet effort à nostre conscience; la publicque, bien, lors qu'elle est tres-apparente et tresimportante.

Timoleon se garantit à propos de l'estrangeté de son exploict, par les larmes qu'il rendit, se souvenant que c'estoit d'une main fraternelle qu'il avoit tué le tyran; et cela pincea iustement sa conscience, qu'il eust été necessité d'acheter l'utilité publicque à tel prix de l'honnesteté de ses mœurs. Le senat mesme, delivré de servitude par son moyen, n'osa rondement decider d'un si hault faict, et deschiré en deux si poisants et contraires visages: mais, les Syracusains ayant tout à poinct, à l'heure mesme,[1] envoyé requerir les Corinthiens de leur protection, et d'un chef digne de restablir leur ville en sa premiere dignité, et nettoyer la Sicile de plusieurs tyranneaux qui l'oppressoient, il y deputa Timoleon, avecques cette nouvelle des-

1. Diodore de Sicile, XVI, 65. Plutarque ne dit pas que ce fut *tout à poinct, à l'heure mesme,* mais vingt ans après. (*Vie de Timoléon,* ch. III de la traduction d'Amyot.) Le récit abrégé de Cornélius Népos (*Timol.*, ch. I) n'éclaircit pas beaucoup la question. (J. V. L.)

faicte et declaration : « Que, selon ce qu'il se porteroit bien ou mal en sa charge, leur arrest prendroit party, à la faveur du liberateur de son païs, ou à la desfaveur du meurtrier de son frere. » Cette fantastique conclusion a quelque excuse, sur le dangier de l'exemple et importance d'un faict si divers;[1] et feirent bien d'en descharger leur iugement, ou de l'appuyer ailleurs et en des considerations tierces. Or, les deportements de Timoleon en ce voyage rendirent bientost sa cause plus claire, tant il s'y porta dignement et vertueusement, en toutes façons : et le bonheur qui l'accompaigna aux aspretez qu'il eut à vaincre en cette noble besongne, sembla luy estre envoyé par les dieux conspirants et favorables à sa iustification.

La fin de cettuy cy est excusable, si aulcune le pouvoit estre : mais le proufit de l'augmentation du revenu publicque, qui servit de pretexte au senat romain à cette orde[2] conclusion que ie m'en voys reciter, n'est pas assez fort pour mettre à garant une telle iniustice : Certaines citez s'estoient rachetees à prix d'argent, et remises en liberté, avecques l'ordonnance et permission du senat, des mains de L. Sylla : la chose estant tumbee en nouveau iugement, le senat les condamna à estre taillables comme auparavant, et que l'argent qu'elles avoient employé pour se racheter demeureroit perdu pour elles.[3] Les guerres civiles produisent souvent ces vilains exemples : Que nous punissons les privez, de ce qu'ils nous ont creu quand nous estions aultres; et un mesme magistrat faict porter la peine de son changement à qui n'en peult mais; le maistre fouette son

1. Si étrange, si singulier. (C.)
2. *Ord* et *sale*, termes synonymes. (NICOT.) — D'*ord*, dont on ne se sert plus aujourd'hui, est venu *ordure*, qui est encore en usage. (C.)
3. CICÉRON, *de Offic.*, III, 22. (C.)

disciple de docilité, et la guide[1] son aveugle : horrible image de iustice !

Il y a des regles en la philosophie et faulses et molles. L'exemple qu'on nous propose, pour faire prevaloir l'utilité privee à la foy donnee, ne receoit pas assez de poids par la circonstance qu'ils y meslent : Des voleurs vous ont prins, ils vous ont remis en liberté, ayant tiré de vous serment du payement de certaine somme. On a tort de dire qu'un homme de bien sera quitte de sa foy, sans payer, estant hors de leurs mains. Il n'en est rien :[2] ce que la crainte m'a faict une fois vouloir, ie suis tenu de le vouloir encores, sans crainte ; et, quand elle n'aura forcé que ma langue sans la volonté, encores suis ie tenu de faire la maille bonne de ma parole.[3] Pour moy, quand par fois ell' a inconsiderement devancé ma pensee, i'ay faict conscience de la desadvouer pourtant : aultrement, de degré en degré, nous viendrons à abolir tout le droict qu'un tiers prend de nos promesses et serments. *Quasi vero forti viro vis possit adhiberi.*[4] En cecy seulement a loy l'interest privé de nous excuser de faillir à nostre promesse, si nous avons promis chose meschante et inique de soy ; car le

1. Le guide. (E. J.)

2. La décision de Montaigne sur ce cas de conscience est plus sévère que celle de Cicéron, que l'on n'a jamais cependant accusé de relâchement dans sa morale. « Un pirate, dit-il (*de Offic.*, III, 29), n'est pas pour vous un ennemi *légitime*, un ennemi pour lequel on reconnoisse un droit des gens ; c'est l'ennemi de toutes les nations. Il ne peut y avoir entre vous et lui ni foi ni serments. » Il avoit déjà dit dans le même ouvrage, I, 10 : « Qui ne sent qu'on n'est pas obligé de tenir les promesses arrachées par la crainte, ou surprises par la fraude ? » (J. V. L.)

3. De tenir fermement ma parole. (C.)

4. Comme si la violence pouvoit rien sur un homme de cœur. (Cic., *de Offic.*, III, 30.) — Mais Cicéron parle ici de Régulus, c'est-à-dire de la conduite d'un ennemi à l'égard d'un ennemi légitime, « envers lequel le droit fécial et tous les autres devoient être respectés. » (J. V. L.)

droict de la vertu doibt prevaloir le droict de nostre obligation.

I'ay aultrefois logé Epaminondas au premier reng de hommes excellents,[1] et ne m'en desdis pas. Iusques où montoit il la consideration de son particulier debvoir? qui ne tua iamais homme qu'il eust vaincu; qui, pour ce bien inestimable de rendre la liberté à son païs, faisoit conscience de tuer un tyran, ou ses complices, sans les formes de la iustice;[2] et qui jugeoit meschant homme, quelque bon citoyen qu'il feust, celuy qui, entre les ennemis et en la battaille, n'espargnoit son amy et son hoste. Voylà une ame de riche composition : il marioit aux plus rudes et violentes actions humaines la bonté et l'humanité, voire mesme la plus delicate qui se treuve en l'eschole de la philosophie. Ce courage si gros, enflé, et obstiné contre la douleur, la mort, la pauvreté, estoit ce nature, ou art, qui l'eust attendry iusques au poinct d'une si extreme doulceur et debonnaireté de complexion? Horrible de fer et de sang, il va fracassant et rompant une nation invincible contre tout aultre que contre luy seul; et gauchit, au milieu d'une telle meslee, au rencontre de son hoste et de son amy.[3] Vrayement celuy là proprement commandoit bien à la guerre, qui luy faisoit souffrir le mors de la benignité, sur le poinct de sa plus forte chaleur, ainsin enflammee qu'elle estoit, et toute escumeuse de fureur et de meurtres. C'est miracle de pouvoir mesler à telles actions quelque image de iustice; mais il n'appartient qu'à la roideur d'Epaminondas d'y pouvoir mesler la doulceur

1. Liv. II, ch. XXXVI.

2. Plutarque, *de l'Esprit familier de Socrate,* ch. IV et XXIV. (C.)

3. Plutarque, *de l'Esprit familier de Socrate,* ch. XVII. L'expression, si énergique et si neuve, appartient à Montaigne. (J. V. L.)

et la facilité des mœurs les plus molles et la pure innocence : et, où l'un[1] dict aux Mamertins « que les statuts n'avoient point de mise envers les hommes armez; » l'aultre,[2] au tribun du peuple, « que le temps de la iustice, et de la guerre, estoient deux; » le tiers,[3] « que le bruit des armes l'empeschoit d'entendre la voix des loix, » cettuy cy n'estoit pas seulement empesché d'entendre celle de la civilité et pure courtoisie. Avoit il pas emprunté de ses ennemis[4] l'usage de sacrifier aux muses, allant à la guerre, pour destremper, par leur doulceur et gayeté, cette furie et aspreté martiale? Ne craignons point, aprez un si grand precepteur, d'estimer qu'il y a quelque chose illicite contre les ennemis mesmes; que l'interest commun ne doibt pas tout requerir de touts, contre l'interest privé; *manente memoria, etiam in dissidio publicorum fœderum, privati iuris;*[5]

Et nulla potentia vires
Præstandi, ne quid peccet amicus habet;[6]

et que toutes choses ne sont pas loisibles à un homme de bien pour le service de son roy, ny de la cause generale et des loix; *non enim patria præstat omnibus officiis;..... et ipsi conducit pios habere cives in parentes.*[7] C'est une

1. Pompée. Voy. sa *Vie* dans Plutarque, ch. III. (C.)
2. César, dans sa *Vie* par Plutarque, ch. XI. (C.)
3. Marius, dans sa *Vie* par Plutarque, ch. X. (C.)
4. Des Lacédémoniens, cette nation invincible contre tout autre que contre le seul Épaminondas. (C.)
5. Le souvenir du droit particulier subsistant même au milieu des dissensions publiques. (TITE-LIVE, XXV, 18.)
6. Nulle puissance ne peut autoriser l'infraction des droits de l'amitié. (OVID., *de Ponto,* I, VII, 37.)
7. Car la patrie ne l'emporte pas sur tous les devoirs; et il lui importe à elle-même d'avoir des citoyens qui soient pieux envers leurs parents. (CIC., *de Offic.*, III, 23.) — La première de ces deux phrases est interrogative dans

instruction propre au temps : nous n'avons que faire de durcir nos courages par ces lames de fer; c'est assez que nos espaules le soyent; c'est assez de tremper nos plumes en encre, sans les tremper en sang : si c'est grandeur de courage, et l'effect d'une vertu rare et singuliere, de mespriser l'amitié, les obligations privees, sa parole et la parenté, pour le bien commun et obeïssance du magistrat; c'est assez vrayement, pour nous en excuser, que c'est une grandeur qui ne peult loger en la grandeur du courage d'Epaminondas.

I'abomine les enhortements enragez de cette aultre ame desreglée,[1]

> . . . Dum tela micant, non vos pietatis imago
> Ulla, nec adversa conspecti fronte parentes
> Commoveant; vultus gladio turbate verendos.

Ostons aux meschants naturels, et sanguinaires, et traistres, ce pretexte de raison; laissons là cette iustice enorme et hors de soy, et nous tenons aux plus humaines imitations. Combien peult le temps et l'exemple! En une rencontre de la guerre civile contre Cinna, un soldat de Pompeius ayant tué, sans y penser, son frere qui estoit au party contraire, se tua sur le champ soy mesme, de honte et de regret;[2] et quelques annees aprez, en une aultre guerre

Cicéron, et la réponse est loin d'être aussi décisive qu'on pourroit le croire d'après la citation. (J. V. L.)

1. De Jules César, qui, en guerre ouverte contre sa patrie, dont il veut opprimer la liberté, s'écrie dans Lucain (VII, 320) : « Tant que le glaive brillera, qu'aucun sentiment de pitié ou de tendresse ne vous touche; que la vue même de vos pères, dans le parti opposé, n'ébranle point vos courages : frappez, défigurez ces faces vénérables. »

2. Prælio, quo apud Janiculum adversus Cinnam pugnatum est, Pompeianus miles fratrem suum, dein, cognito facinore, se ipsum interfecit. (Tacite, *Hist.*, III, 51.)

civile de ce mesme peuple, un soldat, pour avoir tué son frere, demanda recompense à ses capitaines.[1]

On argumente mal l'honneur et la beauté d'une action, par son utilité ; et conclud on mal d'estimer que chascun y soit obligé, et qu'elle soit honneste à chascun, si elle est utile :

> Omnia non pariter rerum sunt omnibus apta.[2]

Choisissons la plus necessaire et plus utile de l'humaine societé; ce sera le mariage : si est ce que le conseil des saincts treuve le contraire party plus honneste, et en exclud la plus venerable vacation des hommes; comme nous assignons au haras les bestes qui sont de moindre estime.

CHAPITRE II.

DU REPENTIR.[3]

Les aultres forment l'homme : ie le recite ; et en represente un particulier, bien mal formé, et lequel si i'avois à façonner de nouveau, ie ferois vrayement bien aultre qu'il n'est : meshuy, c'est faict.[4] Or, les traicts de ma peincture ne se fourvoyent poinct, quoyqu'ils se changent et diversi-

1. Celeberrimos auctores habeo, tantam victoribus adversus fas nefasque irreverentiam fuisse, ut gregarius eques, occisum a se proxima acie fratrem professus, præmium a ducibus petierit. (Tacite, *Hist.*, III, 51.)

2. Toutes choses ne conviennent pas également à tous. (Properce, III, ix, 7.)

3. On peut voir le même sujet traité plus méthodiquement par Charron, *de la Sagesse*, II, 3, 19. Il est inutile d'indiquer partout ces rapports presque continuels entre le maître et le disciple, ou plutôt entre l'original et le copiste. (J. V. L.)

4. Aujourd'hui, c'est fini, terminé, achevé. (E. J.)

fient : le monde n'est qu'une bransloire perenne ;[1] toutes choses y branslent sans cesse, la terre, les rochiers du Caucase, les pyramides d'Aegypte, et du bransle publicque et du leur; la constance mesme n'est aultre chose qu'un bransle plus languissant. Ie ne puis asseurer mon obiect; il va trouble et chancelant, d'une yvresse naturelle : ie le prends en ce poinct, comme il est en l'instant que ie m'amuse à luy : ie ne peinds pas l'estre, ie peinds le passage; non un passage d'aage en aultre, ou, comme dict le peuple, de sept en sept ans, mais de iour en iour, de minute en minute : il fault accommoder mon histoire à l'heure ; ie pourray tantost changer, non de fortune seulement, mais aussi d'intention. C'est un contreroolle de divers et muables accidents, et d'imaginations irresolues, et, quand il y eschet, contraires; soit que ie sois aultre moy mesme, soit que ie saisisse les subiects par aultres circonstances et considerations : tant y a que ie me contredis bien à l'adventure, mais la verité, comme disoit Demades,[2] ie ne la contredis point. Si mon ame pouvoit prendre pied, ie ne m'essaierois pas, ie me resouldrois :[3] elle est tousiours en apprentissage et en espreuve.

Ie propose une vie basse et sans lustre : c'est tout un ; on attache aussi bien toute la philosophie morale à une vie populaire et privee, qu'à une vie de plus riche estoffe ; chasque homme porte la forme entiere de l'humaine condition. Les aucteurs se communiquent au peuple

1. *Perpétuelle*, comme on a mis dans quelques éditions. (C.)

2. Montaigne paraphrase ici à sa manière ce que disoit cet ancien orateur, selon Plutarque, dans la *Vie de Démosthène*, ch. III : « qu'il s'estoit bien contredict à soy mesme assez de fois, selon les occurrences des affaires; mais contre le bien de la chose publicque, iamais. » (C.)

3. Je parlerois décisivement, et d'un ton de maître. (C.)

par quelque marque speciale et estrangiere ; moy, le premier, par mon estre universel ; comme Michel de Montaigne, non comme grammairien, ou poëte, ou iurisconsulte. Si le monde se plaind dequoy ie parle trop de moy, ie me plainds dequoy il ne pense seulement pas à soy. Mais est ce raison que, si particulier en usage, ie pretende me rendre public en cognoissance ? est il aussi raison, que ie produise au monde, où la façon et l'art ont tant de credit et de commandement, des effects de nature et cruds et simples, et d'une nature encores bien foiblette ? est ce pas faire une muraille sans pierre, ou chose semblable, que de bastir des livres sans science et sans art ? Les fantasies de la musique sont conduictes par art ; les miennes, par sort. Au moins i'ay cecy selon la discipline, Que iamais homme ne traicta subiect qu'il entendist, ne cogneust mieulx que ie fois celuy que i'ay entreprins ; et qu'en celuy là ie suis le plus sçavant homme qui vive : secondement, Que iamais aulcun ne penetra en sa matiere plus avant, ny en espelucha plus distinctement les membres et suittes, et n'arriva plus exactement et plus plainement à la fin qu'il s'estoit proposé à sa besongne. Pour la parfaire, ie n'ay besoing d'y apporter que la fidelité : celle là y est, la plus sincere et pure qui se treuve. Ie dis vray, non pas tout mon saoul, mais autant que ie l'ose dire : et l'ose un peu plus en vieillissant ; car il semble que la coustume concede à cet aage plus de liberté de bavasser,[1] et d'indiscretion à parler de soy. Il ne peult advenir icy, ce que ie veois

1. *Bavasser*, babiller, folâtrer ; de baver, qui a le même sens dans Nicot. De *baver* a été formé le mot de *baverie*, qui signifie, selon Nicot, vain babil, *vaniloquium*, et celui de bavard, qui est encore en usage. On trouve *bavasser* dans le Dictionnaire françois et anglois de Cotgrave. (C.)

advenir souvent, que l'artisan et sa besongne se contrarient : un homme de si honneste conversation a il faict un si sot escript? ou, des escripts si sçavants sont ils partis d'un homme de si foible conversation? Qui a un entretien commun, et ses escripts rares, c'est-à-dire que sa capacité est en lieu d'où il l'emprunte, et non en luy. Un personnage sçavant n'est pas sçavant par tout; mais le suffisant est par tout suffisant, et à ignorer mesme : icy nous allons conformement, et tout d'un train, mon livre et moy. Ailleurs, on peult recommender et accuser l'ouvrage, à part de l'ouvrier : icy, non; qui touche l'un, touche l'aultre. Celuy qui en iugera sans le cognoistre, se fera plus de tort qu'à moy : celuy qui l'aura cogneu, m'a du tout satisfaict. Heureux oultre mon merite, si i'ay seulement cette part à l'approbation publicque, que ie face sentir aux gents d'entendement que i'estois capable de faire mon proufit de la science, si i'en eusse eu; et que ie meritois que la memoire me secourust mieulx.

Excusons icy ce que ie dis souvent, que ie me repens rarement, et que ma conscience se contente de soy, non comme de la conscience d'un ange, ou d'un cheval, mais comme de la conscience d'un homme : adioustant tousiours ce refrain, non un refrain de cerimonie, mais de naïfve et essentielle soubmission, « que ie parle enquerant et ignorant, me rapportant de la resolution, purement et simplement, aux creances communes et legitimes. » Ie n'enseigne point, ie raconte.

Il n'est vice veritablement vice qui n'offense, et qu'un iugement entier n'accuse; car il a de la laideur et incommodité si apparente, qu'à l'adventure ceulx là ont raison qui disent qu'il est principalement produict par bestise et

ignorance :[1] tant est il mal aysé d'imaginer qu'on le cognoisse sans le haïr ! La malice hume la pluspart de son propre venin, et s'en empoisonne.[2] Le vice laisse, comme un ulcere en la chair, une repentance en l'ame, qui tousiours s'esgratigne et s'ensanglante elle mesme : car la raison efface les aultres tristesses et douleurs, mais elle engendre celle de la repentance, qui est plus griefve, d'autant qu'elle naist au dedans, comme le froid et le chauld des fiebvres est plus poignant que celuy qui vient du dehors. Je tiens pour vices (mais chascun selon sa mesure) non seulement ceulx que la raison et la nature condamnent, mais ceulx aussi que l'opinion des hommes a forgé, voire faulse et erronee, si les loix et l'usage l'auctorise.

Il n'est pareillement bonté qui ne resiouïsse une nature bien nee ; il y a, certes, ie ne sçais quelle congratulation de bien faire, qui nous resiouït en nous mesmes, et une fierté genereuse qui accompaigne la bonne conscience : une ame courageusement vicieuse se peult à l'adventure garnir de securité ; mais de cette complaisance et satisfaction, elle ne s'en peult fournir. Ce n'est pas un legier plaisir de se sentir preservé de la contagion d'un siecle si gasté, et de dire en soy : « Qui me verroit iusques dans l'ame, encores ne me trouveroit il coupable, ny de l'affliction et ruyne de personne, ny de vengeance ou d'envie, ny d'offense publicque des loix, ny de nouvelleté et de trouble, ny de faulte à ma parole ; et, quoy que la licence

1. « Tout vice est issu d'ânerie. » Ailleurs (liv. II, ch. XII), Montaigne dit du même proverbe : « Si cela est vray, cela est subiect à une longue interpretation. »

2. Pensée prise de Sénèque, *Epist.* 81 : « Quemadmodum Attalus noster dicere solebat, malitia ipsa maximam partem veneni sui bibit. » (C.)

du temps permist et apprinst à chascun, si n'ay ie mis la main ny ez biens, ny en la bourse d'homme françois, et n'ay vescu que sur la mienne, non plus en guerre qu'en paix; ny ne me suis servi du travail de personne sans loyer. » Ces tesmoignages de la conscience plaisent; et nous est grand benefice que cette esiouïssance naturelle, et le seul payement qui iamais ne nous manque.

De fonder la recompense des actions vertueuses sur l'approbation d'aultruy, c'est prendre un trop incertain et trouble fondement, signamment en un siecle corrompu et ignorant, comme cettuy cy; la bonne estime du peuple est iniurieuse : à qui vous fiez vous de veoir ce qui est louable? Dieu me gard d'estre homme de bien selon la description que ie veois faire touts les iours, par honneur, à chascun de soy. *Quæ fuerant vitia, mores sunt.*[1] Tels de mes amis ont par fois entreprins de me chapitrer et mercurialiser[2] à cœur ouvert, ou de leur propre mouvement, ou semons[3] par moy comme d'un office qui, à une ame bien faicte, non en utilité seulement, mais en doulceur aussi, surpasse touts les offices de l'amitié; ie l'ay tousiours accueilly des bras de la courtoisie et recognoissance les plus ouverts : mais,[4] à en parler asture en conscience, i'ay souvent trouvé en leurs reproches et louanges tant de

1. Les vices d'autrefois sont devenus les mœurs d'aujourd'hui. (Sénèque, *Epist.* 39.)

2. Reprendre, censurer. — Dans Cotgrave, *mercurialiser* signifie babiller. (C.)

3. Avertis, invités, sollicités par moi. (E. J.)

4. Montaigne avoit d'abord écrit : « Mais ie meure s'il n'advenoit qu'imbus de ces faulses opinions du temps, ils m'offroient à destourner à honneur leurs reprimandes, et leurs approbations à reprobations. Ce n'estoit pas à moy pourtant de le leur faire sentir, mais de les en remercier et sçavoir gré, pour ne troubler la faveur d'un si bon office. » Mais il a rayé cette leçon pour y substituer celle qu'on lit ici. (N.)

faulse mesure, que ie n'eusse gueres failly de faillir, plustost que de bien faire à leur mode. Nous aultres principalement, qui vivons une vie privee qui n'est en montre qu'à nous, debvons avoir estably un patron au dedans, auquel toucher nos actions,[1] et, selon iceluy, nous caresser tantost, tantost nous chastier. I'ay mes loix et ma cour pour iuger de moy, et m'y adresse plus qu'ailleurs : ie restreinds bien selon aultruy mes actions, mais ie ne les estends que selon moy. Il n'y a que vous qui sçache si vous estes lasche et cruel, ou loyal et devotieux : les aultres ne vous veoyent point, ils vous devinent par coniectures incertaines ; ils veoyent non tant vostre nature, que vostre art : par ainsi, ne vous tenez pas à leur sentence, tenez vous à la vostre : *Tuo tibi iudicio est utendum..... Virtutis et vitiorum grave ipsius conscientiæ pondus est : qua sublata, iacent omnia.*[2]

Mais ce qu'on dict, que la repentance suyt de prez le peché, ne semble pas regarder le peché qui est en son hault appareil, qui loge en nous comme en son propre domicile : on peult desadvouer et desdire les vices qui nous surprennent, et vers lesquels les passions nous emportent ; mais ceulx qui, par longue habitude, sont enracinez et anchrez en une volonté forte et vigoreuse, ne sont pas subiects à contradiction. Le repentir n'est qu'une desdicte de nostre volonté, et opposition de nos fantasies, qui nous pourmene à touts sens. Il faict desadvouer à celuy là sa vertu passee et sa continence :

1. Par lequel nous puissions juger du prix de nos actions. (C.)

2. Servez-vous de votre propre jugement... Le témoignage intérieur que se rend le vice ou la vertu est d'un grand poids : ôtez cette conscience, tout le reste ne leur est rien. — Les premiers mots sont tirés des *Tusculanes* de Cicéron, I, 25 ; et la phrase suivante, du traité *de Natura deorum*, III, 35. (C.)

Quæ mens est hodie, cur eadem non puero fuit?
Vel cur his animis incolumes non redeunt genæ?[1]

C'est une vie exquise, celle qui se maintient en ordre iusques en son privé. Chascun peult avoir part au bastelage, et representer un honneste personnage en l'eschaffaud ;[2] mais au dedans et en sa poictrine, où tout nous est loisible, où tout est caché, d'y estre reglé, c'est le poinct. Le voysin degré, c'est de l'estre en sa maison, en ses actions ordinaires, desquelles nous n'avons à rendre raison à personne, où il n'y a point d'estude, point d'artifice : et pourtant[3] Bias, peignant un excellent estat de famille : « de laquelle, dict il, le maistre soit tel au dedans par luy mesme, comme il est au dehors par la crainte de la loy et du dire des hommes : » et feut une digne parole de Iulius Drusus[4] aux ouvriers qui luy offroient, pour trois mille escus, mettre sa maison en tel poinct que ses voysins n'y auroient plus la veue qu'ils y avoient : « Ie vous en donneray, dict il, six mille, et faictes que chascun y veoye de toutes parts. » On remarque avecques honneur

1. Hélas! que ne pensois-je autrefois comme je pense aujourd'hui! ou que n'ai-je encore aujourd'hui l'éclat dont brilloit ma jeunesse! (Hor., *Od.*, IV, x, 7. — Horace nous représente ici Ligurinus qui se repentira un jour, suivant lui, de n'avoir point jadis profité des charmes du jeune âge. (C.)

2. En plein théâtre, en public. (C.)

3. Et c'est pour cela, d'après ces principes, que Bias, etc. (Plutarque, *Banquet des sept Sages*, ch. xiv.) (C.)

4. Ou plutôt, comme dit Velléius Paterculus, de Marcus Livius Drusus, fameux tribun du peuple, qui mourut l'an 662 de Rome, après avoir allumé en Italie, par son ambition, une dangereuse guerre dont parle Florus, III, 17 et 18. Quant à ce que Montaigne dit ici de Livius Drusus, il l'a pris d'un traité de Plutarque, intitulé, *Instruction pour ceux qui manient affaires d'estat*, ch. iv, où ce Drusus est appelé Julius Drusus, tribun du peuple, Ἰούλιος Δροῦσος ὁ δημαγωγός. Si Montaigne eût consulté Paterculus (II, 14), il auroit pu s'apercevoir de cette petite méprise de Plutarque. L'historien latin raconte aussi ce trait un peu différemment. (C.)

l'usage d'Agesilaus,[1] de prendre, en voyageant, son logis dans les eglises, à fin que le peuple et les dieux mesmes veissent dans ses actions privees. Tel a esté miraculeux au monde, auquel sa femme et son valet n'ont rien veu seulement de remarquable; peu d'hommes ont esté admirez par leurs domestiques;[2] nul a esté prophete non seulement en sa maison, mais en son païs, dict l'experience des histoires : de mesme aux choses de neant; et en ce bas exemple, se veoid l'image des grands. En mon climat de Gascoigne, on tient pour drolerie de me veoir imprimé : d'autant que la cognoissance qu'on prend de moy s'esloingne de mon giste, i'en vaulx d'autant mieulx; i'achete les imprimeurs en Guienne: ailleurs ils m'achetent. Sur cet accident se fondent ceulx qui se cachent vivants et presents pour se mettre en credit trespassez et absents. I'aime mieulx en avoir moins; et ne me iecte au monde que pour la part que i'en tire : au partir de là, ie l'en quitte. Le peuple reconvoye celuy là, d'un acte publicque, avecques estonnement, iusqu'à sa porte : il laisse avecques sa robe ce roolle; il en retumbe d'autant plus bas, qu'il s'estoit plus hault monté; au dedans, chez luy, tout est tumultuaire et vil. Quand le reglement s'y trouveroit, il fault un iugement vif et bien trié pour l'appercevoir en ces actions basses et privees : ioinct que l'ordre est une vertu morne et sombre. Gaigner une bresche, conduire une ambassade, regir un peuple, ce sont actions esclatantes : tanser, rire, vendre, payer, aimer, haïr, et converser avecques les siens, et avecques soy mesme,

1. Plutarque, *Vie d'Agésilas,* ch. v; d'après Xénophon, *Éloge d'Agésilas,* V, 7. (J. V. L.)

2. « Il faut être bien héros, disoit le maréchal de Catinat, pour l'être aux yeux de son valet de chambre. » (C.)

doulcement et iustement, ne relascher point, ne se desmentir point; c'est chose plus rare, plus difficile, et moins remarquable. Les vies retirees soustiennent par là, quoy qu'on die, des debvoirs autant ou plus aspres et tendus, que ne le font les aultres vies; et les privez, dict Aristote,[1] servent la vertu plus difficilement et haultement, que ne font ceulx qui sont en magistrat : nous nous preparons aux occasions eminentes, plus par gloire que par conscience. La plus courte façon d'arriver à la gloire, ce seroit faire pour la conscience ce que nous faisons pour la gloire : et la vertu d'Alexandre me semble representer assez moins de vigueur en son theatre, que ne faict celle de Socrates en cette exercitation basse et obscure. Ie conceois ayseement Socrates en la place d'Alexandre : Alexandre en celle de Socrates, ie ne puis.[2] Qui demandera à celuy là, ce qu'il sçait faire, il respondra, « Subiuguer le monde : » qui le demandera à cettuy cy, il dira, « Mener l'humaine vie conformement à sa naturelle condition :[3] » science bien plus generale, plus poisante, et plus legitime.

Le prix de l'ame ne consiste pas à aller hault, mais ordonneement; sa grandeur ne s'exerce pas en la gran-

1. *Morale à Nicomaque,* X, 7. (J. V. L.)

2. J. B. Rousseau, dans son Ode *à la Fortune :*

> Concevez Socrate à la place
> Du fier meurtrier de Clitus :
> Vous verrez un roi respectable,
> Humain, généreux, équitable,
> Un roi digne de vos autels.
> Mais, à la place de Socrate,
> Le fameux vainqueur de l'Euphrate
> Sera le dernier des mortels.

C'est la même pensée, mais altérée par l'exagération; elle devient fausse, de vraie qu'elle étoit. (J. V. L.)

3. Montaigne ajoutoit ici : « faire au monde ce pour quoy il est au monde; » mais il a rayé depuis cette phrase. (N.)

deur, c'est en la mediocrité. Ainsi que ceulx qui nous iugent et touchent au dedans, ne font pas grand'recepte de la lueur de nos actions publicques, et veoyent que ce ne sont que filets et poinctes d'eau fine reiaillies d'un fond au demourant limonneux et poisant : en pareil cas, ceulx qui nous iugent par cette brave apparence du dehors, concluent de mesme de nostre constitution interne : et ne peuvent accoupler des facultez populaires et pareilles aux leurs, à ces aultres facultez qui les estonnent, si loing de leur visee. Ainsi donnons nous aux daimons des formes sauvages; et qui non à Tamburlan des sourcils eslevez, des nazeaux ouverts, un visage affreux, et une taille desmesuree, comme est la taille de l'imagination qu'il en a conceue par le bruict de son nom? Qui m'eust faict veoir Erasme aultrefois, il eust esté mal aysé que ie n'eusse prins pour adages et apophthegmes tout ce qu'il eust dict à son valet et à son hostesse. Nous imaginons bien plus sortablement un artisan sur sa garderobbe ou sur sa femme, qu'un grand president, venerable par son maintien et suffisance : il nous semble que de ces haults thrones ils ne s'abaissent pas iusques à vivre. Comme les ames vicieuses sont incitees souvent à bien faire par quelque impulsion estrangiere; aussi sont les vertueuses, à faire mal : il les fault doncques iuger par leur estat rassis, quand elles sont chez elles, si quelquesfois elles y sont; ou au moins quand elles sont plus voysines du repos, et en leur naïfve assiette.

Les inclinations naturelles s'aydent et fortifient par institution; mais elles ne se changent gueres et surmontent : mille natures, de mon temps, ont eschappé vers la vertu, ou vers le vice, au travers d'une discipline contraire.

Sic ubi desuetæ silvis in carcere clausæ
Mansuevere feræ, et vultus posuere minaces,
Atque hominem didicere pati, si torrida parvus
Venit in ora cruor, redeunt rabiesque furorque,
Admonitæque tument gustato sanguine fauces;
Fervet, et a trepido vix abstinet ira magistro :[1]

on n'extirpe pas ces qualitez originelles, on les couvre, on les cache. Le langage latin m'est comme naturel; ie l'entends mieulx que le françois : mais il y a quarante ans que ie ne m'en suis du tout point servy à parler ny gueres à escrire. Si est ce qu'à des extremes et soubdaines esmotions, où ie suis tumbé deux ou trois fois en ma vie, et l'une, veoyant mon pere, tout sain, se renverser sur moy pasmé, i'ay tousiours eslancé du fond des entrailles les premieres paroles, latines : nature se sourdant, et s'exprimant à force, à l'encontre d'un si long usage; et cet exemple se dict d'assez d'aultres.

Ceulx qui ont essayé de r'adviser[2] les mœurs du monde, de mon temps, par nouvelles opinions, reforment les vices de l'apparence; ceulx de l'essence, ils les laissent là, s'ils ne les augmentent : et l'augmentation y est à craindre; on se seiourne[3] volontiers de tout aultre bienfaire, sur ces reformations externes, arbitraires, de moindre

1. Ainsi, quand les bêtes fauves, dans l'ombre de leur prison, oubliant les forêts, semblent s'être adoucies, et que, dépouillant leur orgueil farouche, elles ont appris à souffrir l'empire de l'homme; si, par hasard, un peu de sang vient à toucher leurs lèvres enflammées, leur rage se réveille; leur gosier s'enfle, altéré du sang dont le goût vient d'exciter la soif; elles brûlent de s'en assouvir, et leur cruauté s'abstient à peine de dévorer leur maître pâlissant. (Lucain, IV, 237.)

2. Corriger, réformer. — *Se raviser,* pour dire changer d'avis, a été et est encore en usage; mais *r'aviser les mœurs,* pour dire *les redresser, les corriger,* c'est une expression qu'on ne trouve nulle part, et que Montaigne a hasardée, ou peut-être fabriquée sans y penser. (C.)

3. On s'abstient, on se dispense. (C.)

coust et de plus grand merite; et satisfaict on à bon marché, par là, les aultres vices naturels, consubstantiels et intestins. Regardez un peu comment s'en porte nostre experience : il n'est personne, s'il s'escoute, qui ne descouvre en soy une forme sienne, une forme maistresse, qui luicte contre l'institution, et contre la tempeste des passions qui luy sont contraires. De moy, ie ne me sens gueres agiter par secousse; ie me treuve quasi tousiours en ma place, comme font les corps lourds et poisants : si ie ne suis chez moy, i'en suis tousiours bien prez. Mes desbauches ne m'emportent pas fort loing, il n'y a rien d'extreme et d'estrange; et si ay des radvisements sains et vigoreux.

La vraye condamnation, et qui touche la commune façon de nos hommes, c'est que leur retraicte mesme est pleine de corruption et d'ordure; l'idee de leur amendement, chafourree;[1] leur penitence, malade et en coulpe autant à peu prez que leur peché : aulcuns, ou pour estre collez au vice d'une attache naturelle, ou par longue accoustumance, n'en treuvent plus la laideur : à d'aultre (duquel regiment ie suis) le vice poise, mais ils le contrebalancent avecques le plaisir ou aultre occasion; et le souffrent et s'y prestent, à certain prix, vicieusement pourtant et laschement. Si se pourroit il, à l'adventure, imaginer si esloingnee disproportion de mesure, où, avecques iustice, le plaisir excuseroit le peché, comme nous disons de l'utilité; non seulement s'il estoit accidental et hors du peché, comme au larrecin, mais en l'exercice mesme d'iceluy, comme en l'accointance des femmes, ou

1. Confuse, barbouillée. — C'est ce qu'emporte le mot de *chafourré*, vieux mot qu'on trouve encore en ce sens-là dans les Dictionnaires de Nicot et de Cotgrave. (C.)

l'incitation est violente, et, dict on, par fois invincible. En la terre d'un mien parent, l'autre iour que i'estois en Armaignac, ie veis un païsan que chascun surnomme le Larron. Il faisoit ainsi le conte de sa vie : Qu'estant nay mendiant, et trouvant qu'à gaigner son pain au travail de ses mains, il n'arriveroit iamais à se fortifier assez contre l'indigence, il s'advisa de se faire larron : et avoit employé à ce mestier toute sa ieunesse, en seureté, par le moyen de sa force corporelle ; car il moissonnoit et vendangeoit des terres d'aultruy, mais c'estoit au loing et à si gros monceaux, qu'il estoit inimaginable qu'un homme en eust tant emporté en une nuict sur ses espaules ; et avoit soing, oultre cela, d'egualer et disperser le dommage qu'il faisoit, si que la foule estoit moins importable à chaque particulier. Il se treuve, à cette heure en sa vieillesse, riche pour un homme de sa condition, mercy à cette trafique, de laquelle il se confesse ouvertement. Et pour s'accommoder avecques Dieu de ses acquets, il dict estre touts les iours aprez à satisfaire, par bienfaicts, aux successeurs de ceulx qu'il a desrobbez ; et, s'il n'acheve (car d'y pourveoir tout à la fois, il ne peult), qu'il en chargera ses heritiers, à la raison de la science qu'il a luy seul du mal qu'il a faict à chascun. Par cette description, soit vraye ou faulse, cettuy cy regarde le larrecin comme action deshonneste, et le hait, mais moins que l'indigence ; s'en repent bien simplement ; mais, en tant qu'elle estoit ainsi contrebalancee et compensee, il ne s'en repent pas. Cela, ce n'est pas cette habitude qui nous incorpore au vice, et y conforme nostre entendement mesme ; ny n'est ce vent impetueux qui va troublant et aveuglant à secousses nostre ame, et nous precipite pour l'heure, iugement et tout, en la puissance du vice.

Iè fois coustumierement entier ce que ie fois, et marche tout d'une piece ; ie n'ay gueres de mouvement qui se cache et desrobbe à ma raison, et qui ne se conduise, à peu prez, par le consentement de toutes mes parties, sans division, sans sedition intestine : mon iugement en a la coulpe ou la louange entiere ; et la coulpe qu'il a une fois, il l'a tousiours ; car quasi dez sa naissance il est un, mesme inclination, mesme route, mesme force : et en matiere d'opinions universelles, dez l'enfance, ie me logeay au poinct où i'avois à me tenir. Il y a des pechez impetueux, prompts et subits, laissons les à part : mais en ces aultres pechez à tant de fois reprins, deliberez et consultez, ou pechez de complexion, ou pechez de profession et de vacation, ie ne puis pas concevoir qu'ils soient plantez si long temps en un mesme courage, sans que la raison et la conscience de celuy qui les possede le vueille constamment,[1] et l'entende ainsin ; et le repentir qu'il se vante luy en venir à certain instant prescript, m'est un peu dur à imaginer et former. Ie ne suys pas la secte de Pythagoras, « que les hommes prennent une ame nouvelle quand ils approchent des simulacres des dieux pour recueillir leurs oracles ; » sinon qu'il voulust dire cela mesme, Qu'il fault bien qu'elle soit estrangiere, nouvelle, et prestee pour le temps : la nostre montrant si peu de signe de purification et netteté condigne à cet office.

Ils font tout à l'opposite des preceptes stoïcques, qui nous ordonnent bien de corriger les imperfections et vices

1. Pour rendre plus clairement cette pensée, l'auteur pouvoit mettre ici : « sans que la raison et la conscience de celuy qui possede ces pechez de complexion, ou de profession, *le vueille constamment ainsi;* » c'est-à-dire « sans que l'homme soit lui-même déterminé par sa propre volonté à persister dans ces péchés de complexion, ou de profession. » (C.)

que nous recognoissons en nous, mais nous deffendent d'en alterer le repos de nostre ame : ceulx cy nous font accroire qu'ils en ont grande desplaisance et remors au dedans ; mais d'amendement et correction, ny d'interruption, ils ne nous en font rien apparoir. Si n'est ce pas guarison, si on ne se descharge du mal : si la repentance poisoit sur le plat de la balance, elle emporteroit le peché. Ie ne treuve aulcune qualité si aysee à contrefaire que la devotion, si on n'y conforme les mœurs et la vie : son essence est abstruse et occulte ; les apparences, faciles et pompeuses.

Quant à moy, ie puis desirer en general estre aultre ; ie puis condamner et me desplaire de ma forme universelle, et supplier Dieu pour mon entiere reformation, et pour l'excuse de ma foiblesse naturelle ; mais cela, ie ne le doibs nommer repentir, ce me semble, non plus que le desplaisir de n'estre ny ange ny Caton. Mes actions sont reglees, et conformes à ce que ie suis et à ma condition ; ie ne puis faire mieulx : et le repentir ne touche pas proprement les choses qui ne sont pas en nostre force ; ouy bien le regret. I'imagine infinies natures plus haultes et plus reglees que la mienne ; ie n'amende pourtant mes facultez : comme ny mon bras ny mon esprit ne deviennent plus vigoreux, pour en concevoir un aultre qui le soit. Si l'imaginer et desirer un agir plus noble que le nostre, produisoit la repentance du nostre, nous aurions à nous repentir de nos operations plus innocentes, d'autant que nous iugeons bien qu'en la nature plus excellente elles auroient esté conduictes d'une plus grande perfection et dignité ; et vouldrions faire de mesme. Lorsque ie consulte des deportements de ma ieunesse, avecques ma vieillesse, ie treuve que ie les ay communement conduicts avecques ordre, selon moy : c'est tout ce que peult ma resistance. Ie ne me

flatte pas ; à circonstances pareilles, ie serois tousiours tel : ce n'est pas macheure,[1] c'est plustost une teincture universelle, qui me tache. Ie ne cognois pas de repentance superficielle, moyenne, et de cerimonie : il faut qu'elle me touche de toutes parts, avant que ie la nomme ainsin ; et qu'elle pince mes entrailles et les afflige, autant profondement que Dieu me veoid, et autant universellement.

Quant aux negoces,[2] il m'est eschappé plusieurs bonnes adventures, à faulte d'heureuse conduicte : mes conseils ont pourtant bien choisi, selon les occurrences qu'on leur presentoit ; leur façon est de prendre tousiours le plus facile et seur party. Ie treuve qu'en mes deliberations passees, i'ay, selon ma regle, sagement procedé, pour l'estat du subiect qu'on me proposoit, et en ferois autant d'icy à mille ans, en pareilles occasions ; ie ne regarde pas quel il est à cette heure, mais quel il estoit, quand i'en consultois : la force de tout conseil gist au temps ; les occasions et les matieres roulent et changent sans cesse. I'ay encouru quelques lourdes erreurs en ma vie, et importantes, non par faulte de bon advis, mais par faulte de bonheur. Il y a des parties secretes aux obiects qu'on manie, et indivinables, signamment en la nature des hommes ; des conditions muettes, sans montre, incogneues par fois du possesseur mesme, qui se produisent et esveillent par des occasions survenantes : si ma prudence ne les a peu penetrer et profetizer, ie ne lui en sçais nul mauvais gré ; sa charge se contient en ses limites : si l'evenement me bat,

1. *Macheure,* tache, contusion, meurtrissure. Voy. Cotgrave, dans son *Dictionnaire françois et anglois;* et Nicot, augmenté par de Brosses, et publié pour la première fois en 1614. (C.) — Édit. in-4°, de 1588, fol. 355 : « Ce n'est pas tache, c'est plustost une teincture universelle, qui me noircit. »

2. Affaires.

s'il favorise le party que i'ay refusé, il n'y a remede, ie ne m'en prends pas à moy, i'accuse ma fortune, non pas mon ouvrage ;[1] cela ne s'appelle pas repentir.

Phocion avoit donné aux Atheniens certain advis qui ne feut pas suyvi : l'affaire pourtant se passant, contre son opinion, avecques prosperité, quelqu'un luy dict : « Eh bien, Phocion, es tu content que la chose aille si bien? » « Bien suis ie content, feit il,[2] qu'il soit advenu cecy ; mais ie ne me repents point d'avoir conseillé cela. » Quand mes amis s'addressent à moy pour estre conseillez, ie le fois librement et clairement, sans m'arrester, comme faict quasi tout le monde, à ce que, la chose estant hazardeuse, il peult advenir au rebours de mon sens, par où ils ayent à me faire reproche de mon conseil ; dequoy il ne me chault : car ils auront tort, et ie n'ay deu leur refuser cet office.

Ie n'ay gueres à me prendre de mes faultes, ou infortunes, à aultre qu'à moy : car, en effect, ie me sers rarement des advis d'aultruy, si ce n'est par honneur de cerimonie ; sauf où i'ay besoing d'instruction, de science, ou de la cognoissance du faict. Mais, ez choses où ie n'ay à employer que le iugement, les raisons estrangieres peuvent servir à m'appuyer, mais peu à me destourner : ie les escoute favorablement et decemment toutes ; mais, qu'il m'en souvienne, ie n'en ay creu iusqu'à cette heure que les miennes. Selon moy, ce ne sont que mousches et atomes qui promenent ma volonté :[3] ie prise peu mes opinions ; mais ie prise aussi peu celles des aultres. For-

1. Édit. de 1588, fol. 355 verso, « non pas mon operation. »
2. Plutarque, *Apophthegmes*, à l'art. *Phocion*. (C.)
3. Voy. ci-dessus, l. II, ch. xvii, ce qu'il dit de son aversion pour la *délibération*. Cela explique ce qu'il dit ici. (A. D.)

tune me paye dignement : si ie ne receois pas de conseil, i'en donne aussi peu. I'en suis fort peu enquis,[1] mais i'en suis encores moins creu ; et ne sçache nulle entreprinse publicque ny privee que mon advis aye redressee et ramenee. Ceulx mesmes que la fortune y avoit aulcunement attachez, se sont laissez plus volontiers manier à toute aultre cervelle qu'à la mienne. Comme cil qui suis bien autant ialoux des droicts de mon repos, que des droïcts de mon auctorité, ie l'aime mieulx ainsi : me laissant là, on faict selon ma profession, qui est de m'establir et contenir tout en moy. Ce m'est plaisir, d'estre desinteressé des affaires d'aultruy, et desgagé de leur gariement.[2]

En touts affaires, quand ils sont passez, comment que ce soit, i'y ay peu de regret ; car cette imagination me met hors de peine, qu'ils debvoient ainsi passer : les voylà dans le grand cours de l'univers, et dans l'enchaisneure des causes stoïcques ; votre fantasie n'en peult, par souhait et imagination, remuer un poinct, que tout l'ordre des choses ne renverse, et le passé, et l'advenir.

Au demourant, ie hais cet accidental repentir que l'aage apporte. Celuy[3] qui disoit anciennement estre obligé aux annees, dequoy elles l'avoient desfaict de la volupté, avoit aultre opinion que la mienne : ie ne sçauray iamais bon

1. *Enquis* est le participe d'*enquérir :* il signifie ici *requis.* (E. J.)

2. C'est-à-dire, et d'être dispensé d'en répondre. — *Gariement,* ou *gariment,* vieux mot de la coutume de Poitou, selon Borel, et qui signifie garantie, sauve-garde, etc. Voy. Thomas Corneille dans son *Dictionnaire des Arts.* Selon Cotgrave, qui le prend dans le même sens que Corneille, c'est un terme gascon. (C.)

3. Sophocle. Quelqu'un lui ayant demandé si, dans sa vieillesse, il jouissoit encore des plaisirs de l'amour, il répondit : « Aux Dieux ne plaise ! et c'est de bon cœur que je m'en suis délivré, comme d'un maître sauvage et furieux. » (Cic., *de Sen.*, ch. xiv.) (C.)

gré à l'impuissance, de bien qu'elle me face; *nec tam aversa unquam videbitur ab opere suo providentia, ut debilitas inter optima inventa sit.*[1] Nos appetits sont rares en la vieillesse; une profonde satieté nous saisit aprez le coup : en cela, ie ne veois rien de conscience; le chagrin et la foiblesse nous impriment une vertu lasche et catarrheuse. Il ne nous fault pas laisser emporter si entiers aux alterations naturelles, que d'en abastardir nostre iugement. La ieunesse et le plaisir n'ont pas faict aultrefois que i'aye mescogneu le visage du vice en la volupté; ny ne faict, à cette heure, le desgoust que les ans m'apportent, que ie mescognoisse celuy de la volupté au vice : ores[2] que ie n'y suis plus, i'en iuge comme si i'y estois. Moy, qui la secoue vifvement et attentifvement, treuve que ma raison est celle mesme que i'avois en l'aage plus licencieux, sinon, à l'adventure, d'autant qu'elle s'est affoiblie et empiree en vieillissant; et treuve que ce qu'elle refuse de m'enfourner à ce plaisir, en consideration de l'interest de ma santé corporelle, elle ne le feroit, non plus qu'aultrefois, pour la santé spirituelle. Pour la veoir hors de combat, ie ne l'estime pas plus valeureuse : mes tentations sont si cassees et mortifiees, qu'elles ne valent pas qu'elle s'y oppose; tendant seulement les mains au devant, ie les coniure.[3] Qu'on luy remette en presence cette

1. Et la Providence ne sera jamais si ennemie de son ouvrage, que la foiblesse puisse être mise au rang des meilleures choses. (QUINTIL., *Inst. orat.*, V, 12.)

2. A présent que, etc. (C.)

3. Dans l'édit. de 1588, in-4°, fol. 356, il y a : « je les esconjure, » c'est-à-dire, je les prie de se retirer. C'est ce qu'emporte, dans le Dictionnaire de Cotgrave, le mot *esconjurer*, que j'ai cherché inutilement ailleurs. Montaigne a mis depuis *conjurer*, comme plus usité, mais en l'employant à peu près dans le même sens. (C.)

ancienne concupiscence, ie crains qu'elle auroit moins de force à la soubtenir, qu'elle n'avoit aultrefois ; ie ne luy veois rien iuger à part soy, que lors elle ne iugeast, ny aulcune nouvelle clarté : parquoy, s'il y a convalescence, c'est une convalescence maleficiee. Miserable sorte de remede, debvoir à la maladie sa santé ! Ce n'est pas à nostre malheur de faire cet office ; c'est au bonheur de nostre iugement. On ne me faict rien faire par les offenses et afflictions, que les mauldire : c'est aux gents qui ne s'esveillent qu'à coups de fouet. Ma raison a bien son cours plus delivre[1] en la prosperité ; elle est bien plus distraite et occupee à digerer les maulx que les plaisirs : ie veois bien plus clair en temps serein ; la santé m'advertit, comme plus alaigrement, aussi plus utilement, que la maladie.[2] Ie me suis advancé le plus que i'ay peu vers ma reparation et reglement, lors que i'avois à en iouïr : ie serois honteux, et envieux, que la misere et l'infortune de ma vieillesse eust à se preferer à mes bonnes annees, saines, esveillees, vigoreuses, et qu'on eust à m'estimer, non par où i'ay esté, mais par où i'ay cessé d'estre.

A mon advis, c'est « le vivre heureusement, » non, comme disoit Antisthenes,[3] « le mourir heureusement, » qui faict l'humaine felicité. Ie ne me suis pas attendu d'attacher monstrueusement la queue d'un philosophe à la teste et au corps d'un homme perdu ; ny que ce chetif bout eust à desadvouer et desmentir la plus belle, entiere et longue partie de ma vie : ie me veulx presenter et faire veoir par tout uniformement. Si i'avois à revivre, ie

1. Ou *plus libre*, comme on a mis dans quelques éditions. (C.)

2. Voy. encore ce qu'il dit à ce sujet dans le quatrième paragraphe du ch. IX de ce même livre.

3. Diogène Laerce, VI, 5. (C.)

revivrois comme i'ay vescu :[1] ny ie ne plainds le passé, ny ie ne crains l'advenir ; et, si ie ne me deceois, il est allé du dedans environ comme du dehors. C'est une des principales obligations que i'aye à ma fortune, que le cours de mon estat corporel ayt esté conduict chasque chose en sa saison ; i'en ay veu l'herbe, et les fleurs, et le fruict ; et en veois la seicheresse : heureusement, puisque c'est naturellement. Ie porte bien doulcement les maulx que i'ay, d'autant qu'ils sont en leur poinct, et qu'ils me font aussi plus favorablement souvenir de la longue felicité de ma vie passee : pareillement, ma sagesse peult bien estre de mesme taille, en l'un et en l'aultre temps ; mais elle estoit bien de plus d'exploict et de meilleure grace, verte, gaye, naïfve, qu'elle n'est à present, cassee, grondeuse, laborieuse. Ie renonce doncques à ces reformations casuelles et douloureuses. Il fault que Dieu nous touche le courage ; il fault que nostre conscience s'amende d'elle mesme, par renforcement de nostre raison, non par l'affoiblissement de nos appetits : la volupté n'en est en soy ny pasle ny descoulouree, pour estre apperceue par des yeulx chassieux et troubles.

On doibt aimer la temperance par elle mesme, et pour le respect de Dieu qui nous l'a ordonnee, et la chasteté ; celle que les catarrhes nous prestent, et que ie doibs au benefice de ma cholique, ce n'est ny chasteté, ny temperance : on ne peult se vanter de mespriser et combattre la volupté, si on ne la veoid, si on l'ignore, et ses graces,

1. Paroles horribles, dit la *Logique* de Port-Royal (III, 20), et qui marquent une extinction entière de tout sentiment de religion, mais qui sont dignes de celui, etc. » Durs controversistes, voulez-vous donc ôter à l'honnête homme la seule récompense qui lui reste quelquefois sur la terre, le témoignage de sa conscience? (J. V. L.)

et ses forces, et sa beauté plus attrayante; ie cognois l'une et l'aultre, c'est à moy de le dire. Mais il me semble qu'en la veillesse nos ames sont subiectes à des maladies et imperfections plus importunes qu'en la ieunesse; ie le disois estant ieune; lors on me donnoit de mon menton par le nez : ie le dis encores à cette heure, que mon poil gris m'en donne le credit. Nous appellons sagesse la difficulté de nos humeurs, le desgoust des choses presentes; mais, à la verité, nous ne quittons pas tant les vices, comme nous les changeons, et, à mon opinion, en pis : oultre une sotte et caducque fierté, un babil ennuyeux, ces humeurs espineuses et inassociables, et la superstition, et un soing ridicule des richesses, lors que l'usage en est perdu, i'y treuve plus d'envie, d'iniustice et de malignité; elle nous attache plus de rides en l'esprit qu'au visage;[1] et ne se veoid point d'ames, ou fort rares, qui en vieillissant ne sentent l'aigre et le moisi. L'homme marche entier vers son croist et vers son decroist. A veoir la sagesse de Socrates, et plusieurs circonstances de sa condamnation, i'oserois croire[2] qu'il s'y presta aulcunement luy mesme, par prevarication, à desseing, ayant de si prez, aagé de

1. Pour bien écrire encor, j'ai trop longtemps écrit,
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit.
(Corneille, Épître au Roi.)

On n'a pas assez remarqué combien les grands écrivains du xvii[e] siècle, sur-tout La Fontaine, Corneille, La Bruyère, avoient étudié Montaigne, et combien l'originalité de son style a pu leur fournir d'expressions et d'images. (J. V. L.)

2. Si cette conjecture n'est fondée que sur la sagacité de Montaigne, elle lui fait beaucoup d'honneur; car Xénophon nous dit expressément, dans son *Apologie de Socrate,* qu'en effet Socrate ne se défendit avec tant de hauteur devant ses juges, que parce qu'il considéra qu'à son âge il lui seroit plus avantageux de mourir que de vivre. C'est sur quoi roule tout le préambule de cette petite pièce, intitulée : Σωκράτους ἀπολογία πρὸς τοὺς δικαστάς, *Apologie de Socrate devant ses juges.* (C.)

soixante et dix ans, à souffrir l'engourdissement des riches allures de son esprit, et l'esblouïssement de sa clarté accoustumee. Quelles metamorphoses luy veois ie faire touts les iours en plusieurs de mes cognoissants! [1] C'est une puissante maladie, et qui se coule naturellement et imperceptiblement : il y fault grande provision d'estude, et grande precaution, pour eviter les imperfections qu'elle nous charge, ou au moins affoiblir leur progrez. Ie sens que, nonobstant touts mes retrenchements, elle gaigne pied à pied sur moy : ie soubtiens tant que ie puis; mais ie ne sçais enfin où elle me menera moy mesme. A toutes adventures, ie suis content qu'on sache d'où ie seray tumbé.

CHAPITRE III.

DE TROIS COMMERCES.

Il ne fault pas se clouer si fort à ses humeurs et complexions : nostre principale suffisance, c'est sçavoir s'appliquer à divers usages. C'est estre, mais ce n'est pas vivre, que se tenir attaché et obligé par necessité à un seul train : les plus belles ames sont celles qui ont plus de varieté et de souplesse. Voylà un honorable tesmoignage du vieux Caton : *Huic versatile ingenium sic pariter ad omnia fuit, ut natum ad id unum diceres, quodcumque ageret.*[2] Si c'estoit à moy à me dresser à ma mode, il n'est

1. C'est-à-dire, quelles métamorphoses ne vois-je pas la vieillesse faire tous les jours dans plusieurs hommes de ma connoissance!

2. Il avoit l'esprit si flexible et si propre à tout, que, quelque chose qu'il fît, on auroit dit qu'il étoit uniquement né pour cela. (Tite-Live, XXXIX, 40.)

aulcune si bonne façon où ie voulusse estre fiché pour ne m'en sçavoir desprendre : la vie est un mouvement inegual, irregulier, et multiforme.[1] Ce n'est pas estre amy de soy, et moins encores maistre, c'est en estre esclave, de se suyvre incessamment, et estre si prins à ses inclinations, qu'on n'en puisse fourvoyer, qu'on ne les puisse tordre. Ie le dis à cette heure, pour ne me pouvoir facilement despestrer de l'importunité de mon ame, en ce qu'elle ne sçait communement s'amuser, sinon où elle s'empesche, ny s'employer, que bandee et entiere ; pour legier subiect qu'on luy donne, elle le grossit volontiers, et l'estire,[2] iusques au poinct où elle ayt à s'y embesongner de toute sa force : son oysifveté m'est, à cette cause, une penible occupation, et qui offense ma santé. La plus part des esprits ont besoing de matiere estrangiere pour se desgourdir et exercer : le mien en a besoing pour se rasseoir plustost et seiourner, *vitia otii negotio discutienda sunt;*[3] car son plus laborieux et principal estude, c'est, s'estudier soy. Les livres sont, pour luy, du genre des occupations qui le desbauchent de son estude : aux premieres pensees qui luy viennent, il s'agite, et faict preuve de sa vigueur à touts sens, exerce son maniement, tantost vers la force, tantost vers l'ordre et la grace, se renge, modere, et fortifie. Il y a dequoy esveiller ses facultez par luy mesme ; nature luy a donné, comme à touts, assez de matiere sienne pour son utilité, et des subiects propres assez, où inventer et iuger.

Le mediter est un puissant estude et plein, à qui sçait

1. Variable, changeant. (E. J.)
2. Et l'étend, l'allonge, le tire. (E. J.)
3. C'est par l'occupation que l'on peut échapper aux vices de l'oisiveté. (Sénèque, *Epist.* 56.)

se taster et employer vigoreusement : i'aime mieux forger[1] mon ame, que la meubler. Il n'est point d'occupation ny plus foible, ny plus forte, que celle d'entretenir ses pensees, selon l'ame que c'est; les plus grandes en font leur vacation, *quibus vivere est cogitare :*[2] aussi l'a nature favorisee de ce privilege, qu'il n'y a rien que nous puissions faire si long temps, ny action à laquelle nous nous adonnions plus ordinairement et facilement. C'est la besongne des dieux, dict Aristote,[3] de laquelle naist et leur beatitude et la nostre.

La lecture me sert specialement à esveiller par divers obiects mon discours;[4] à embesongner mon iugement, non ma memoire. Peu d'entretiens doncques m'arrestent, sans vigueur et sans effort : il est vray que la gentillesse et la beauté me remplissent et occupent autant, ou plus, que le poids et la profondeur; et, d'autant que ie sommeille en toute aultre communication, et que ie n'y preste que l'escorce de mon attention, il m'advient souvent, en telle sorte de propos abbattus et lasches, propos de contenance, de dire et respondre des songes et bestises, indignes d'un enfant et ridicules, ou de me tenir obstiné en silence, plus ineptement encores et incivilement. I'ay une façon resveuse qui me retire à moy, et, d'aultre part, une lourde ignorance et puerile de plusieurs choses communes : par ces deux qualitez, i'ay gagné qu'on puisse faire, au vray, cinq ou six contes de moy, aussi niais que d'aultre, quel qu'il soit.

Or, suyvant mon propos, cette complexion difficile me

1. Façonner. (C.)
2. Pour lesquelles vivre, c'est penser. (Cic., *Tusc. quæst.*, V, 38.)
3. *Morale à Nicomaque,* X, 8, p. 203, édit. de M. Coray, 1822. (J. V. L.)
4. Ma raison. (E. J.)

rend delicat à la praticque des hommes, il me les fault trier sur le volet;[1] et me rend incommode aux actions communes. Nous vivons et negocions avecques le peuple : si sa conversation nous importune, si nous desdaignons à nous appliquer aux ames basses et vulgaires (et les basses et vulgaires sont souvent aussi reglees que les plus desliees, et toute sapience est insipide qui ne s'accommode à l'insipience commune), il ne nous fault plus entremettre ny de nos propres affaires, ny de ceulx d'aultruy; et les publicques et les privez se desmeslent avec ces gents là. Les moins tendues et plus naturelles allures de nostre ame, sont les plus belles; les meilleures occupations, les moins efforcees. Mon Dieu, que la sagesse faict un bon office à ceulx de qui elle renge les desirs à leur puissance! il n'est point de plus utile science : « Selon qu'on peult,[2] » c'estoit le refrain et le mot favory de Socrates; mot de grande substance. Il fault addresser et arrester nos desirs aux choses les plus aysees et voysines. Ne m'est ce pas une sotte humeur, de disconvenir avecques un millier à qui ma fortune me ioinct, de qui ie ne me puis passer; pour me tenir à un ou deux qui sont hors de mon commerce, ou plustost à un desir fantastique de chose que ie ne puis recouvrer? Mes mœurs molles, ennemies de toute aigreur

1. *Trier sur le volet*, c'est choisir, entre plusieurs choses de la même espèce, celle qui est la plus excellente. Cette expression est fondée sur la coutume qu'ont les jardiniers, de répandre leurs graines sur une planche qu'ils nomment *volet*, afin de choisir les meilleures pour semer. C'est ce qui paroît évidemment par un passage de Rabelais, où Panurge, prêt à consulter le théologien Hippothadée, le médecin Rondibilis, et le philosophe Trouillogan, sur le dessein qu'il avoit de se marier, leur dit : « Messieurs, il n'est question que d'un mot : me doibs-je marier ou non? Si par vous mon doubte n'est dissolu, je le tiens pour insoluble; car vous estes tous esleus, choisis et triez chacun respectivement en son estat, comme beaux pois sur le volet. (PANTAGRUEL, III, 30.) (C.)

2. XÉNOPHON, *Mém. sur Socrate*, I, III, 3. (C.)

et aspreté, peuvent ayseement m'avoir deschargé d'envies et d'inimitiez; d'estre aimé, ie ne dis, mais de n'estre point haï, iamais homme n'en donna plus d'occasion : mais la froideur de ma conversation m'a desrobbé, avecques raison, la bienvueillance de plusieurs, qui sont excusables de l'interpreter à aultre et pire sens.

Ie suis trescapable d'acquerir et maintenir des amitiez rares et exquises; d'autant que ie me harpe[1] avecques si grande faim aux accointances qui reviennent à mon goust, ie m'y produis, ie m'y iecte si avidement, que ie ne faulx pas ayseement de m'y attacher, et de faire impression où ie donne : i'en ay faict souvent heureuse preuve. Aux amitiez communes, ie suis aulcunement sterile et froid; car mon aller n'est pas naturel, s'il n'est à pleine voile : oultre ce, que ma fortune, m'ayant duict et affriandé de ieunesse à une amitié seule et parfaicte, m'a à la verité aulcunement desgousté des aultres, et trop imprimé en la fantasie, qu'elle est beste de compaignie, non pas de troupe, comme disoit cet ancien;[2] aussi, que i'ay naturellement peine à me communiquer à demy, et avecques modification, et cette servile prudence et sousspeçonneuse qu'on nous ordonne en la conversation de ces amitiez nombreuses et imparfaictes : et nous l'ordonne lon principalement en ce temps, qu'il ne se peult parler du monde que dangereusement ou faulsement.

Si veois ie bien pourtant que, qui a, comme moy, pour sa fin les commoditez de sa vie (ie dis les commoditez essentielles), doibt fuyr, comme la peste, ces difficultez et delicatesses d'humeur. Ie louerois une ame

1. Je me harponne, je m'attache fortement. (E. J.)

2. Plutarque, *de la Pluralité d'amis*, ch. II de la version d'Amyot. (C.)

à divers estages, qui sçache et se tendre et se desmonter; qui soit bien par tout où sa fortune la porte; qui puisse deviser avecques son voisin, de son bastiment, de sa chasse et de sa querelle, entretenir avecques plaisir un charpentier et un iardinier. I'envie ceulx qui sçavent s'apprivoiser au moindre de leur suitte, et dresser de l'entretien en leur propre train : et le conseil de Platon[1] ne me plaist pas, de parler tousiours d'un langage maestral[2] à ses serviteurs, sans ieu, sans familiarité, soit envers les masles, soit envers les femelles; car, oultre ma raison,[3] il est inhumain et iniuste de faire tant valoir cette telle quelle prerogative de la fortune; et les polices où il se souffre moins de disparité entre les valets et les maistres, me semblent les plus equitables. Les aultres s'estudient à eslancer et guinder leur esprit; moy, à le baisser et coucher : il n'est vicieux qu'en extension.

Narras, et genus Æaci,
Et pugnata sacro bella sub Ilio :
Quo Chium pretio cadum
Mercemur, quis aquam temperet ignibus,
Quo præbente domum, et quota,
Pelignis caream frigoribus, taces.[4]

Ainsi, comme la vaillance lacedemonienne avoit besoing de moderation, et du son doulx et gracieux du ieu

1. Traité *des Lois*, VI, p. 872 D, édit. de Francfort, 1602. (C.)

2. Magistral, d'un ton de maître. (C.)

3. Outre la raison que je viens d'alléguer (au commencement du paragraphe).

4. Vous nous contez toute la race d'Éacus, et tous les combats livrés sous les murs sacrés d'Ilion : mais vous ne nous dites pas combien nous coûtera le vin de Chio; qui doit nous préparer le bain, et dans quelle maison, à quelle heure nous braverons le froid des montagnes d'Abruzze. (HORACE, *Od.*, III, XIX, 3.)

des fleutes pour la flatter en la guerre, de peur qu'elle ne se iectast à la temerité et à la furie, là où toutes aultres nations ordinairement employent des sons et des voix aigues et fortes, qui esmeuvent et qui eschauffent à oultrance le courage des soldats : il me semble de mesme, contre la forme ordinaire, qu'en l'usage de nostre esprit, nous avons, pour la pluspart, plus besoing de plomb, que d'ailes; de froideur et de repos, que d'ardeur et d'agitation. Sur tout, c'est à mon gré bien faire le sot, que de faire l'entendu entre ceulx qui ne le sont pas; parler tousiours bandé, *favellar in punta di forchetta.*[1] Il fault se desmettre au train de ceulx avecques qui vous estes, et par fois affecter l'ignorance : mettez à part la force et la subtilité, en l'usage commun: c'est assez d'y reserver l'ordre : traisnez vous au demourant à terre, s'ils veulent.

Les sçavants chopent volontiers à cette pierre; ils font tousiours parade de leur magistere,[2] et sement leurs livres par tout; ils en ont en ce temps entonné si fort les cabinets et aureilles des dames, que si elles n'en ont retenu la substance, au moins elles en ont la mine : à toute sorte de propos et matiere, pour basse et populaire qu'elle soit, elles se servent d'un façon de parler et d'escrire nouvelle et sçavante,

> Hoc sermone pavent, hoc iram, gaudia, curas,
> Hoc cuncta effundunt animi secreta; quid ultra?
> Concumbunt docte;[3]

1. Parler un langage précieux, subtil, recherché. (C.) Cette expression italienne signifie à la lettre, *parler sur la pointe d'une fourchette,* et répond à notre expression françoise, *disputer sur la pointe d'une aiguille.* (E. J.)

2. Science magistrale et doctorale. (E. J.)

3. Crainte, colère, joie, chagrin, tout, jusqu'à leurs plus secrètes pas-

et alleguent Platon et sainct Thomas, aux choses ausquelles le premier rencontré serviroit aussi bien de tesmoing : la doctrine qui ne leur a peu arriver en l'ame, leur est demeuree en la langue. Si les bien nees me croient, elles se contenteront de faire valoir leurs propres et naturelles richesses : elles cachent et couvrent leurs beautez soubs des beautez estrangieres : c'est grande simplesse d'estouffer sa clarté, pour luire d'une lumiere empruntee; elles sont enterrees et ensepvelies soubs l'art, *de capsula totæ.*[1] C'est quelles ne se cognoissent point assez : le monde n'a rien de plus beau; c'est à elles d'honnorer les arts, et de farder le fard. Que leur faut il, que vivre aimees et honnorees? elles n'ont, et ne sçavent, que trop pour cela : il ne fault qu'esveiller un peu et reschauffer les facultez qui sont en elles. Quand ie les veois attachees à la rhetorique, à la iudiciaire, à la logique, et semblables drogueries si vaines, et inutiles à leur besoing, i'entre en crainte que les hommes qui le leur conseillent, le facent pour avoir loy[2] de les regenter soubs ce tiltre : car quelle aultre excuse leur trouverois ie? Baste,[3] qu'elles peuvent, sans nous, renger la grace de leurs yeulx à la gayeté, à la severité et à la doulceur, assaisonner un nenny de rudesse, de doubte et de faveur, et qu'elles ne cherchent point d'interprete aux discours qu'on faict pour leur service : avecques cette science, elles commandent à baguette, et regentent les regents et l'eschole. Si toutesfois il leur

sions, est exprimé dans ce style. Que dirai-je enfin? c'est doctement qu'elles se pâment. (Juvén., VI, 189.)

1. Elles ne sont que fard et parfum. — C'est un mot de Sénèque, qui l'applique aux petits-maîtres de son temps : « Nosti complures juvenes (dit-il, *Epist.* 115) barba et coma nitidos, de capsula totos. » (C.)

2. Loisir, liberté, occasion, moyen. (E. J.)

3. Il suffit, c'est assez; de l'italien *basta.* (E. J.)

fasche de nous ceder en quoy que ce soit, et veulent par curiosité avoir part aux livres, la poësie est un amusement propre à leur besoing : c'est un art folastre et subtil, desguisé, parlier,[1] tout en plaisir, tout en montre, comme elles. Elles tireront aussi diverses commoditez de l'histoire. En la philosophie, de la part qui sert à la vie, elles prendront les discours qui les dressent à iuger de nos humeurs et conditions, à se deffendre de nos trahisons, à regler la temerité de leurs propres desirs, à mesnager leur liberté, allonger les plaisirs de la vie, et à porter humainement l'inconstance d'un serviteur, la rudesse d'un mary, et l'importunité des ans et des rides, et choses semblables. Voylà, pour le plus, la part que ie leur assignerois aux sciences.

Il y a des naturels particuliers, retirez et internes : ma forme essentielle est propre à la communication et à la production : ie suis tout au dehors et en evidence, nay à la societé et à l'amitié. La solitude que i'aime et que ie presche, ce n'est principalement que ramener à moy mes affections et mes pensees ; restreindre et resserrer, non mes pas, ains mes desirs et mon soulcy, resignant la solicitude estrangiere, et fuyant mortellement la servitude et l'obligation, et non tant la foule des hommes, que la foule des affaires. La solitude locale, à dire verité, m'estend plustost, et m'eslargit au dehors ; ie me iecte aux affaires d'estat et à l'univers plus volontiers quand ie suis seul : au Louvre et en la presse, ie me resserre et contrains en ma peau ; la foule me repoulse à moy ; et ne m'entretiens iamais si follement, si licencieusement et particulierement, qu'aux lieux de respect et de prudence cerimonieuse : nos folies ne me

1. Parleur, babillard. (E. J.)

font pas rire, ce sont nos sapiences. De ma complexion, ie ne suis pas ennemy de l'agitation des courts ; i'y ay passé partie de la vie, et suis faict à me porter alaigrement aux grandes compaignies, pourveu que ce soit par intervalles et à mon poinct : mais cette mollesse de iugement, dequoy ie parle, m'attache par force à la solitude. Voire chez moy, au milieu d'une famille peuplee, et maison des plus frequentees, i'y veois des gents assez, mais rarement ceulx avecques qui i'aime à communiquer : et ie reserve là, et pour moy, et pour les aultres, une liberté inusitée ; il s'y faict trefve de cerimonie, d'assistance et convoyements,[1] et telles aultres ordonnances penibles de nostre courtoisie : oh ! la servile et importune usance ! Chascun s'y gouverne à sa mode ; y entretient qui veult ses pensees : ie m'y tiens muet, resveur et enfermé, sans offense de mes hostes.

Les hommes de la societé et familiarité desquels ie suis en queste, sont ceux qu'on appelle honnestes et habiles hommes : l'image de ceulx icy me desgouste des aultres. C'est à le bien prendre, de nos formes, la plus rare ; et forme qui se doibt principalement à la nature. La fin de ce commerce, c'est simplement la privauté, frequentation et conference, l'exercice des ames, sans aultre fruict. En nos propos, touts subiects me sont eguaux ; il ne me chault qu'il y ayt ny poids ny profondeur ; la grace et la pertinence y sont tousiours ; tout y est teinct d'un iugement meur et constant, et meslé de bonté, de franchise, de gayeté, et d'amitié. Ce n'est pas au subiect des substitutions seulement que nostre esprit montre sa beauté et sa force, et aux affaires des rois ; il la montre autant aux

1. Reconduites. — Convoyer quelqu'un qui s'en va, *prosequi proficiscentem, deducere aliquem*. (Nicot.)

confabulations[1] privees : ie cognois mes gents au silence mesme et à leur soubrire, et les descouvre mieulx, à l'adventure, à table qu'au conseil : Hippomachus[2] disoit bien qu'il cognoissoit les bons luicteurs à les veoir simplement marcher par une rue.[3] S'il plaist à la doctrine de se mesler à nos devis, elle n'en sera point refusee, non magistrale, imperieuse et importune, comme de coustume, mais suffragante[4] et docile elle mesme ; nous n'y cherchons qu'à passer le temps : à l'heure d'estre instruicts et preschez, nous l'irons trouver en son throsne ; qu'elle se desmette[5] à nous pour ce coup, s'il luy plaist ; car, toute utile et desirable qu'elle est, ie presuppose qu'encores au besoing nous en pourrions nous bien du tout passer, et faire nostre effect sans elle. Une ame bien nee, et exercee à la practique des hommes, se rend pleinement agreable d'elle mesme : l'art n'est aultre chose que le contrerоolle et le registre des productions de telles ames.

C'est aussi pour moy un doulx commerce, que celuy des belles et honnestes femmes : *nam nos quoque oculos*

1. Conversations, entretiens, discours familiers. (E. J.)
2. Plutarque, *Vie de Dion*, ch. I. (C.)
3. Un poëte françois a dit de même :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.
(E. J.)

4. C'est-à-dire, souple, humble, modeste. — *Suffragant* signifie proprement, qui plie, qui cède, de *suffrago, suffraginis*, le pli du jarret de derrière d'un animal à quatre pieds. « Un *suffragant*, dit le commentateur de Rabelais, de qui j'ai appris tout ceci, c'est proprement un homme qui plie les genoux, sous le faix qu'il aide à porter. » (Pantagruel, V, 8, note 2.) (C.) — Cette origine étymologique est vraie ; mais elle ne sert à rien ici pour éclaircir le mot *suffragante*, et l'explication que donne Coste de ce mot n'est pas exacte. Une doctrine *suffragante* signifie tout simplement une science qui ne sert qu'à confirmer les *devis* familiers par son *suffrage* et sa *voix*, par allusion aux délibérations publiques. (E. J.)
5. Qu'elle s'abaisse jusqu'à nous, s'accommode à notre portée. (C.)

eruditos habemus.[1] Si l'ame n'y a pas tant à iouïr qu'au premier, les sens corporels, qui participent aussi plus à cettuy cy, le ramenent à une proportion voisine de l'aultre; quoyque, selon moy, non pas eguale. Mais c'est un commerce où il se fault tenir un peu sur ses gardes, et notamment ceulx en qui le corps peult beaucoup, comme en moy. Ie m'y eschaulday en mon enfance, et y souffris toutes les rages que les poëtes disent advenir à ceulx qui s'y laissent aller sans ordre et sans iugement; il est vray que ce coup de fouet m'a servy depuis d'instruction;

Quicumque Argolica de classe Capharea fugit;
Semper ab Euboicis vela retorquet aquis.[2]

C'est folie d'y attacher toutes ses pensees, et s'y engager d'une affection furieuse et indiscrette. Mais d'aultre part, de s'y mesler sans amour et sans obligation de volonté, en forme de comediens, pour iouer un roolle commun de l'aage et de la coustume, et n'y mettre du sien que les paroles, c'est, de vray, pourveoir à sa seureté, mais bien laschement, comme celuy qui abandonneroit son honneur, ou son proufit, ou son plaisir, de peur du dangier; car il est certain que, d'une telle practique, ceulx qui la dressent n'en peuvent esperer aulcun fruict qui touche ou satisface une belle ame : il fault avoir, en bon escient, desiré ce qu'on veult prendre, en bon escient, plaisir de iouïr; ie dis quand iniustement fortune favoriseroit leur masque; ce qui advient souvent, à cause de ce qu'il n'y a aulcune d'elles, pour malotrue qu'elle soit, qui ne pense

1. Car nous aussi nous avons des yeux qui s'y connoissent. (Cic., *Paradox.*, V, 2.)

2. Quiconque s'est sauvé d'entre les rochers de Capharée, détourne toujours ses voiles de la mer perfide d'Eubée. (Ovide, *Trist.*, I, i, 83.)

estre bien aimable, qui ne se recommende par son aage, ou par son poil, ou par son mouvement (car de laides universellement il n'en est non plus que de belles; et les filles brachmanes qui ont, faulte d'aultre recommendation, le peuple assemblé à cri publicque pour cet effect, vont en la place, faisant montre de leurs parties matrimoniales, veoir si par là au moins elles ne valent pas d'acquerir un mary) : par consequent il n'en est pas une qui ne se laisse facilement persuader au premier serment qu'on luy faict de la servir. Or, de cette trahison commune et ordinaire des hommes d'auiourd'huy, il fault qu'il advienne ce que desia nous montre l'experience; c'est qu'elles se rallient et reiectent à elles mesmes, ou entre elles, pour nous fuyr; ou bien qu'elles se rengent aussi de leur costé à cet exemple que nous leur donnons, qu'elles iouent leur part de la farce, et se prestent à cette negociation, sans passion, sans soing et sans amour, *neque affectui suo, aut alieno, obnoxiæ;*[1] estimants, suyvant la persuasion de Lysias en Platon,[2] qu'elles se peuvent addonner plus utilement et commodement à nous, d'autant que moins nous les aimons : il en ira comme des comedies, le peuple y aura autant ou plus de plaisir que les comediens. De moy, ie ne cognois non plus Venus sans Cupidon, qu'une maternité sans engeance : ce sont choses qui s'entreprestent et s'entredoibvent leur essence. Ainsi cette piperie reiaillit sur celuy qui la faict : il ne luy couste gueres; mais il n'acquiert aussi rien qui vaille. Ceulx qui ont faict Venus deesse, ont regardé que sa principale beauté étoit incor-

1. N'étant maîtrisées ni par leur propre passion, ni par celle d'autrui. (TACITE, *Annal.*, XIII, 45.)

2. Selon les principes établis par Lysias au commencement du *Phèdre* de Platon, qui les fait ensuite réfuter par Socrate. (C.)

porelle et spirituelle : mais celle que ces gents cy cerchent,[1] n'est pas seulement humaine, ny mesme brutale. Les bestes ne la veulent si lourde et si terrestre : nous veoyons que l'imagination et le desir les eschauffe souvent et solicite, avant le corps ; nous veoyons, en l'un et l'aultre sexe, qu'en la presse elles ont du chois et du triage en leurs affections, et qu'elles ont entre elles des accointances de longue bienvueillance ; celles mesmes à qui la vieillesse refuse la force corporelle, fremissent encores, hennissent et tressaillent d'amour ; nous les veoyons, avant le faict, pleines d'esperance et d'ardeur, et, quand le corps a ioué son ieu, se chatouiller encores de la doulceur de cette souvenance, et en veoyons qui s'enflent de fierté au partir de là, et qui en produisent des chants de feste et de triumphe, lasses et saoules. Qui n'a qu'à descharger le corps d'une necessité naturelle, n'a que faire d'y embesongner aultruy, avecques des apprests si curieux ; ce n'est pas viande à une grosse et lourde faim.

Comme celuy qui ne demande point qu'on me tienne pour meilleur que ie suis, ie diray cecy des erreurs de ma ieunesse. Non seulement pour le dangier qu'il y a de la santé (si n'ay ie sceu si bien faire que ie n'en aye eu deux attainctes, legieres toutesfois et preambulaires), mais encores par mespris, ie ne me suis gueres addonné aux accointances venales et publicques : i'ay voulu aiguiser ce plaisir par la difficulté, par le desir, et par quelque gloire ; et aimois la façon de l'empereur Tibere,[2] qui se prenoit en ses amours autant par la modestie et noblesse, que

1. Cherchent. (E. J.)
2. In his modestam pueritiam, in aliis imagines majorum, incitamentum cupidinis habebat. (Tacite, *Annal.*, VI, I.) (C.)

par aultre qualité ; et l'humeur de la courtisane Flora,[1] qui ne se prestoit à moins que d'un dictateur, ou consul, ou censeur, et prenoit son deduict en la dignité de ses amoureux. Certes, les perles et le brocadel[2] y conferent quelque chose, et les tiltres et le train.

Au demourant, ie faisois grand compte de l'esprit, mais pourveu que le corps n'en feust pas à dire ; car, à respondre en conscience, si l'une ou l'aultre des deux beautez debvoit necessairement y faillir, i'eusse choisi de quitter plustost la spirituelle : elle a son usage en meilleures choses ; mais au subiect de l'amour, subiect qui principalement se rapporte à la veue et à l'attouchement, on faict quelque chose sans les graces de l'esprit, rien sans les graces corporelles. C'est le vray advantage des dames, que la beauté ; elle est si leur, que la nostre, quoyqu'elle desire des traits un peu aultres, n'est en son poinct, que confuse avecques la leur, puerile et imberbe : on dict que chez le grand Seigneur, ceulx qui le servent soubs tiltre de beauté, qui sont en nombre infiny, ont leur congé, au plus loing, à vingt et deux ans. Les discours, la prudence et les offices d'amitié se treuvent mieulx chez les hommes : pourtant gouvernent ils les affaires du monde.

1. Après avoir feuilleté bien des livres, pour tâcher de découvrir d'où Montaigne pouvoit avoir tiré ce fait, j'ai trouvé, dans le Dictionnaire de Bayle (art. FLORA, Rem. E), que c'est d'Antoine de Guevara, de qui Brantôme l'a pris pour l'insérer dans la *Vie des Dames galantes*, t. I, p. 313, etc., où il dit « que la courtisane Flora étoit de bonne maison et de grande lignée, et qu'elle avoit cela de bon et de meilleur que Laïs, qui s'abandonnoit à tout le monde comme une bagace, et Flora aux grands ; si bien que, sur le seuil de sa porte, elle avoit mis cet écriteau : *Rois, Princes, Dictateurs, Consuls, Censeurs, Pontifes, Questeurs, Ambassadeurs, et autres grands Seigneurs, entrez, et non d'autres.* » Ce sont là, dit Bayle, des contes faits à plaisir. (C.)

2. La brocatelle, ou le brocart. (E. J.)

Ces deux commerces[1] sont fortuites et despendants d'aultruy ; l'un est ennuyeux par sa rareté, l'aultre se flestrit avecques l'aage : ainsin ils n'eussent pas assez prouveu au besoing de ma vie. Celuy des livres, qui est le troisiesme, est bien plus seur et plus à nous : il cede aux premiers les aultres advantages ; mais il a pour sa part la constance et facilité de son service. Cettuy cy costoye tout mon cours, et m'assiste par tout ; il me console en la vieillesse et en la solitude ; il me descharge du poids d'une oysifveté ennuyeuse, et me desfaict à toute heure des compaignies qui me faschent ; il esmousse les poinctures de la douleur, si elle n'est du tout extreme et maistresse. Pour me distraire d'une imagination importune, il n'est que de recourir aux livres ; ils me destournent facilement à eulx, et me la desrobbent : et si ne se mutinent point, pour veoir que ie ne les recerche[2] qu'au default de ces aultres commoditez, plus reelles, vifves et naturelles, ils me reçoivent tousiours de mesme visage. Il a bel aller à pied, dict on, qui mene son cheval par la bride ; et nostre Iacques, roy de Naples et de Sicile, qui beau, ieune et sain, se faisoit porter par païs en civiere, couché sur un meschant oreiller de plume, vestu d'une robbe de drap gris et un bonnet de mesme, suyvi cependant d'une grande pompe royale, lictieres, chevaulx à main de toutes sortes, gentilshommes et officiers, representoit une austerité tendre encores et chancelante : le malade n'est pas à plaindre, qui a la guarison en sa manche. En l'experience et usage de cette sentence, qui est tresveritable, consiste tout le fruict que ie tire des

1. L'un avec les hommes par une conversation libre et familière, et l'autre avec les femmes par l'amour. (C.)

2. Recherche. (E. J.)

livres : ie ne m'en sers en effect, quasi non plus que ceulx qui ne les cognoissent point; i'en iouïs, comme les avaricieux des tresors, pour sçavoir que i'en iouïray quand il me plaira : mon ame se rassasie et contente de ce droict de possession. Ie ne voyage sans livres, ny en paix, ny en guerre : toutesfois il se passera plusieurs iours, et des mois sans que ie les employe; ce sera tantost, dis ie, ou demain, ou quand il me plaira : le temps court et s'en va ce pendant, sans me blecer; car il ne se peult dire combien ie me repose et seiourne en cette consideration, qu'ils sont à mon costé pour me donner du plaisir à mon heure; et à recognoistre combien ils portent de secours à ma vie. C'est la meilleure munition que i'aye trouvé à cet humain voyage; et plainds extremement les hommes d'entendement qui l'ont à dire. I'accepte plustost toute aultre sorte d'amusement, pour legier qu'il soit, d'autant que cettuy cy ne me peult faillir.

Chez moy, ie me destourne un peu plus souvent à ma librairie, d'où, tout d'une main, ie commande à mon mesnage. Ie suis sur l'entree, et veois soubs moy mon iardin, ma bassecourt, ma court, et dans la plus part des membres de ma maison. Là ie feuillette à cette heure un livre, à cette heure un aultre, sans ordre et sans desseing, à pieces descousues. Tantost ie resve; tantost i'enregistre et dicte, en me promenant, mes songes que voicy. Elle est au troisiesme estage d'une tour : le premier, c'est ma chapelle; le second, une chambre et sa suitte, où ie me couche souvent, pour estre seul; au dessus, elle a une grande garderobbe : c'estoit, au temps passé, le lieu le plus inutile de ma maison. Ie passe là et la plus part des iours de ma vie, et la plus part des heures du iour : ie n'y suis iamais la nuit. A sa suitte est un

cabinet assez poly, capable à recevoir du feu pour l'hyver, tresplaisamment percé : et si ie ne craignois non plus le soing que la despense, le soing qui me chasse de toute besongne, i'y pourrois facilement couldre à chasque costé une gallerie de cent pas de long et douze de large, à plain pied, ayant trouvé touts les murs montez, pour aultre usage, à la hauteur qu'il me fault. Tout lieu retiré requiert un promenoir; mes pensees dorment, si ie les assis; mon esprit ne va pas seul, comme si les iambes l'agitent : ceulx qui estudient sans livre, en sont touts là. La figure en est ronde, et n'a de plat, que ce qu'il fault à ma table et à mon siege ; et vient m'offrant, en se courbant, d'une veue, touts mes livres, rengez sur des pulpitres à cinq degrés tout à l'environ. Elle a trois veues de riche et libre prospect,[1] et seize pas de vuide en diametre. En hyver, i'y suis moins continuellement; car ma maison est iuchee sur un tertre, comme dict son nom, et n'a point de piece plus esventee que cette cy, qui me plaist d'estre un peu penible et à l'escart, tant pour le fruict de l'exercice, que pour reculer de moy la presse. C'est là mon siege : i'essaye à m'en rendre la domination pure, et à soustraire ce seul coing à la communauté et coniugale, et filiale, et civile; par tout ailleurs ie n'ay qu'une auctorité verbale, en essence, confuse. Miserable à mon gré, qui n'a chez soy, où estre à soy; où se faire particulierement la court; où se cacher! L'ambition paye bien ses gents, de les tenir tousiours en montre, comme la statue d'un marché : *magna servitus est magna fortuna :*[2]

1. *Prospect*, du latin *prospectus*, vue qui s'étend au loin et devant le spectateur. (E. J.)

2. Une grande fortune est une grande servitude. (Sénèque, *Consol. ad Polybium*, ch. xxvi.)

ils n'ont pas seulement leur retraict pour retraicte. Ie n'ay rien iugé de si rude en l'austerité de vie que nos religieux affectent, que ce que ie veois, en quelqu'une de leurs compaignies, avoir pour regle une perpetuelle societé de lieu, et assistance nombreuse entre eulx, en quelque action que ce soit ; et treuve aulcunement plus supportable d'estre tousiours seul, que ne le pouvoir iamais estre.

Si quelqu'un me dict que c'est avilir les muses, de s'en servir seulement de iouet et de passetemps ; il ne sçait pas, comme moy, combien vault le plaisir, le ieu, et le passetemps : à peine que ie ne die toute aultre fin estre ridicule. Ie vis du iour à la iournee, et, parlant en reverence, ne vis que pour moy : mes desseings se terminent là. I'estudiay ieune pour l'ostentation ; depuis, un peu pour m'assagir ; [1] à cette heure pour m'esbattre : iamais pour le quest.[2] Une humeur vaine et despensiere que i'avois aprez cette sorte de meuble, non pour en prouveoir seulement mon besoing, mais, de trois pas au delà, pour m'en tapisser et parer, ie l'ay pieça abandonnee.

Les livres ont beaucoup de qualitez agreables à ceulx qui les sçavent choisir ; mais, aulcun bien sans peine ; c'est un plaisir qui n'est pas net et pur, non plus que les aultres ; il a ses incommoditez, et bien poisantes : l'ame s'y exerce ; mais le corps, duquel ie n'ay non plus oublié le soing, demeure ce pendant sans action, s'atterre, et s'attriste. Ie ne sçache excez plus dommageable pour moy, ny plus à éviter, en cette declinaison d'aage.

1. Pour me rendre sage, me faire devenir sage. (E. J.)

2. *Quest*, ou *queste*, gain, du latin *quæstus*. Il y a dans l'édit. de 1588, fol. 362 : « iamais pour le gain. » On ne trouve *quest* dans aucun ancien dictionnaire. Montaigne s'en sert par analogie ; car on disoit *acquest*, *conquest*, etc. (J. V. L.)

Voylà mes trois occupations favories et particulieres : ie ne parle point de celles que ie doibs au monde par obligation civile.

CHAPITRE IV.

DE LA DIVERSION.

I'ay aultresfois esté employé à consoler une dame vrayement affligee ; la plus part de leurs deuils sont artificiels et cerimonieux,

> Uberibus semper lacrymis, semperque paratis
> In statione sua, atque exspectantibus illam,
> Quo iubeat manare modo.[1]

On y procede mal, quand on s'oppose à cette passion ; car l'opposition les picque et les engage plus avant à la tristesse : on exaspere le mal par la ialousie du debat. Nous veoyons, des propos communs, que ce que i'auray dict sans soing, si on vient à me le contester, ie m'en formalise, ie l'espouse ; beaucoup plus ce à quoy i'aurois interest. Et puis, en ce faisant, vous vous presentez à vostre operation, d'une entree rude ; là où les premiers accueils du medecin envers son patient doibvent estre gracieux, gays, et agreables : et iamais medecin laid et rechigné n'y feit œuvre. Au contraire doncques, il fault ayder, d'arrivee, et favoriser leur plaincte, et en tesmoigner quelque approbation et excuse. Par cette intelligence, vous gaignez credit à passer oultre, et, d'une facile et insensible incli-

1. Une femme a toujours des larmes toutes prêtes, qui, au premier ordre, vont couler en abondance. (Juvén., *Sat.*, VI, 272.)

nation, vous vous coulez aux discours plus fermes et propres à leur guarison. Moy, qui ne desirois principalement que de piper l'assistance qui avoit les yeulx sur moy, m'advisay de plastrer le mal; aussi me trouve ie, par experience, avoir mauvaise main et infructueuse à persuader :[1] ou ie presente mes raisons trop poinctues et trop seiches, ou trop brusquement, ou trop nonchalamment. Aprez que ie me feus appliqué un temps à son torment, ie n'essayay pas de le guarir par fortes et vifves raisons, parce que i'en ay faulte, ou que ie pensois aultrement faire mieulx mon effect: ny n'allay choisissant les diverses manieres que la philosophie prescript à consoler; Que ce qu'on plainct[2] n'est pas mal, comme Cleanthes; Que c'est un legier mal, comme les peripateticiens; Que se plaindre n'est action ny iuste ny louable, comme Chrysippus; ny cette cy d'Epicurus, plus voisine à mon style, de transferer la pensee des choses fascheuses aux plaisantes; Ny faire une charge de tout cet amas, le dispensant par occasion, comme Cicero : mais, declinant tout mollement nos propos, et les gauchissant peu à peu aux subiects plus voysins, et puis un peu plus esloingnez, selon qu'elle se prestoit plus à moy, ie luy desrobbay imperceptiblement cette pensee douloureuse, et la teins en bonne contenance, et du tout r'apaisee, autant que i'y feus. I'usay de diversion. Ceulx qui me suyvirent à ce mesme service, n'y trouverent aulcun amendement; car ie n'avois pas porté la coignee aux racines.

A l'adventure ay ie touché ailleurs quelque espèce de diversions publicques : et l'usage des militaires, dequoy se

1. L'édit. de 1588 ajoute : « quand il y a resistance. »

2. Cic., *Tusc. quæst.*, III, 31. (C.)

servit Pericles en la guerre peloponnesiaque,[1] et mille aultres ailleurs, pour revoquer de leur païs les forces contraires, est trop frequent aux histoires. Ce feut un ingenieux destour, dequoy le sieur d'Himbercourt sauva et soy et d'aultres, en la ville du Liege,[2] où le duc de Bourgoigne, qui la tenoit assiegee, l'avoit faict entrer pour executer les convenances de leur reddition accordee. Ce peuple, assemblé de nuict pour y prouveoir, commence à se mutiner contre ces accords passez ; et delibererent plusieurs de courre sus aux negociateurs qu'ils tenoient en leur puissance : luy, sentant le vent de la premiere ondee de ces gents qui venoient se ruer en son logis, lascha soubdain vers eulx deux des habitants de la ville (car il y en avoit aulcuns avecques luy), chargez de plus doulces et nouvelles offres à proposer en leur conseil, qu'il avoit forgez sur le champ pour son besoing. Ces deux arresterent la premiere tempeste, ramenants cette tourbe esmeue en la maison de ville, pour ouïr leur charge, et y deliberer. La deliberation feut courte : voicy desbonder un second orage autant animé que l'aultre ; et luy, à leur despecher en teste quatre nouveaux et semblables intercesseurs, protestants avoir à leur declarer à ce coup des presentations plus grasses,[3] du tout à leur contentement et satisfaction, par où ce peuple feut derechef repoulsé dans le conclave. Somme, que, par telle dispensation d'amusements, divertissant leur furie et la dissipant en vaines consultations, il l'endormit enfin, et gaigna le iour, qui estoit son principal affaire.

1. PLUTARQUE, *Périclès*, ch. XXI de la traduction d'Amyot. (J. V. L.)

2. De Liége. — Vous trouverez tout cela déduit fort au long dans les *Mémoires de Philippe de Comines*, l. II, ch. III. (C.)

3. Des offres plus avantageuses. (E. J.)

Cet aultre conte est aussi de ce predicament :[1] Atalante, fille de beauté excellente et de merveilleuse disposition, pour se desfaire de la presse de mille poursuyvants qui la demandoient en mariage, leur donna cette loy, « qu'elle accepteroit celuy qui l'egualeroit à la course, pourveu que ceulx qui y fauldroient en perdissent la vie.[2] » Il s'en trouva assez qui estimerent ce prix digne d'un tel hazard, et qui encoururent la peine de ce cruel marché. Hippomenes, ayant à faire son essay aprez les aultres, s'adressa à la deesse tutrice de cette amoureuse ardeur, l'appellant à son secours ; qui, exauceant sa priere, le fournit de trois pommes d'or et de leur usage. Le champ de la course ouvert, à mesure qu'Hippomenes sent sa maistresse lui presser les talons, il laisse eschapper, comme par inadvertance, l'une de ces pommes ; la fille, amusee de sa beauté, ne fault point de se destourner pour l'amasser :

> Obstupuit virgo, nitidique cupidine pomi
> Declinat cursus, aurumque volubile tollit.[3]

Autant en feit il, à son poinct, et de la seconde et de la tierce : iusques à ce que, par ce fourvoyement et divertissement, l'advantage de la course luy demeura. Quand les medecins ne peuvent purger le catharre, ils le divertissent et desvoyent à une aultre partie moins dangereuse : ie m'apperceois que c'est aussi la plus ordinaire recepte aux

1. De cette catégorie. — On appelle *prédicaments*, en logique, les dix catégories d'Aristote. (E. J.)

2. Præmia veloci conjux, thalamique dabuntur ;
Mors pretium tardis : ea lex certaminis esto.
(Ovide, *Métam.*, X, 571.)

3. Surprise, charmée de la beauté de cette pomme, elle se détourne de sa course, et saisit l'or qui roule à ses pieds. (Ovide, *Métam.*, X, 666.)

maladies de l'ame; *abducendus etiam nonnunquam animus est ad alia studia, sollicitudines, curas, negotia; loci denique mutatione, tanquam ægroti non convalescentes, sæpe curandus est*,[1] on lui faict peu chocquer les maulx de droit fil; on ne lui en faict ny soustenir ny rabattre l'attaincte, on la luy faict decliner et gauchir.

Cette aultre leçon est trop haulte et trop difficile : c'est à faire à ceulx de la premiere classe de s'arrester purement à la chose, la considerer, la iuger : il appartient à un seul Socrates d'accointer la mort d'un visage ordinaire, s'en apprivoiser et s'en iouer; il ne cherche point de consolation hors de la chose; le mourir lui semble accident naturel et indifférent; il fiche là iustement sa veue, et s'y resoult, sans regarder ailleurs. Les disciples de Hegesias,[2] qui se font mourir de faim, eschauffez des beaux discours de ses leçons,[3] et si dru, que le roy Ptolemee lui feit deffendre de plus entretenir son eschole de ces homicides discours; ceulx là ne considerent point la mort en soy; ils ne la iugent point : ce n'est pas là où ils arrestent leur pensee; ils courent, ils visent à un estre nouveau.

Ces pauvres gents qu'on veoid, sur l'eschaffaud, remplis d'une ardente devotion, y occupants touts leurs sens autant qu'ils peuvent, les aureilles aux instructions qu'on leur donne, les yeulx et les mains tendues au ciel, la voix à des prieres haultes, avecques une esmotion aspre et continuelle, font, certes, chose louable et convenable à une telle necessité : on les doibt louer de religion, mais non

1. Quelquefois il faut détourner l'âme vers d'autres goûts, d'autres soins, d'autres occupations; souvent même il faut essayer de la guérir, par le changement de lieu, comme les malades qui ne sauroient autrement recouvrer la santé. (Cic., *Tusc. quæst*, IV, 35.)

2. Cic., *Tusc. quæst.*, I, 34; Valère Maxime, VIII, 9, *ext.* 3. (C.)

3. Édit. de 1588, fol. 364, « de son oraison. »

proprement de constance ; ils fuyent la luicte, ils destournent de la mort leur consideration, comme on amuse les enfants pendant qu'on leur veult donner le coup de lancette. I'en ay veu, si par fois leur veue se ravaloit à ces horribles apprests de la mort qui sont autour d'eulx, s'en transir, et reiecter avecques furie ailleurs leur pensee : à ceulx qui passent une profondeur effroyable, on ordonne de clorre ou destourner leurs yeulx.

Subrius Flavius, ayant, par le commandement de Neron, à estre desfaict, et par les mains de Niger, touts deux chefs de guerre : quand on le mena aux champs où l'execution debvoit estre faicte, veoyant le trou, que Niger avoit fait caver pour le mettre, inegual et mal formé :[1] « Ny cela mesme, dict il, se tournant aux soldats qui y assistoient, n'est selon la discipline militaire : » et, à Niger qui l'exhortoit de tenir la teste ferme, « Frapasses tu seulement aussi ferme ! » et divina bien ; car, le bras tremblant à Niger, il la luy coupa à divers coups. Cettuy cy semble bien avoir eu sa pensee droictement et fixement au subiect.

Celuy qui meurt en la meslee, les armes à la main, il n'estudie pas lors la mort, il ne la sent, ny ne la considere ; l'ardeur du combat l'emporte. Un honneste homme de ma cognoissance estant tumbé, comme il se battoit en estacade,[2] et se sentant daguer[3] à terre par son ennemy de

1. Quam (scrobem) Flavius ut humilem et angustam increpans, circumstantibus militibus : Ne hoc quidem, inquit, ex disciplina. Admonitusque fortiter protendere cervicem : Utinam, ait, tu tam fortiter ferias ! (Tacite, *Annal.*, XV, 67.) (C.)

2. C'est-à-dire, dans une espèce de lice environnée d'une barrière où les champions se renfermoient, en présence du peuple, pour se battre à outrance. Cotgrave ne donne point d'autre sens au mot d'*estacade :* il paroît qu'alors on s'exprimoit ainsi pour dire, se battre en champ clos. (C.)

3. Frapper à coup de dague. (E. J.)

neuf ou dix coups, chascun des assistants lui crioit qu'il pensast à sa conscience; mais il me dict depuis, qu'encores que ces voix luy veinssent aux aureilles, elles ne l'avoient aulcunement touché, et qu'il ne pensa iamais qu'à se descharger[1] et à se venger : il tua son homme en ce mesme combat. Beaucoup feit pour L. Silanus, celuy qui luy apporta sa condamnation, de ce qu'ayant ouï sa response, « qu'il estoit bien preparé à mourir, mais non pas de mains scelerees,[2] » il se rua sur luy avecques ses soldats pour le forcer, et comme luy, tout desarmé, se deffendoit obstineement de poings et de pieds, il le feit mourir en ce debat, dissipant en prompte cholere et tumultuaire le sentiment penible d'une mort longue et preparee à quoy il estoit destiné.

Nous pensons tousiours ailleurs : l'esperance d'une meilleure vie nous arreste et appuye ; ou l'esperance de la valeur de nos enfants; ou la gloire future de nostre nom ; ou la fuyte des maulx de cette vie; ou la vengeance qui menace ceulx qui nous causent la mort :

Spero equidem mediis, si quid pia numina possunt,
Supplicia hausurum scopulis, et nomine Dido
Sæpe vocaturum...
Audiam, et hæc Manes veniet mihi fama sub imos.[3]

Xenophon sacrifioit, couronné, quand on luy veint annoncer la mort de son fils Gryllus en la battaille de Mantinee : au premier sentiment de cette nouvelle, il iecta sa

1. Se dégager, se débarrasser. (C.)

2. Animum quidem morti destinatum ait, sed non permittere percussori gloriam ministerii. (Tacite, *Annal.*, XVI, 9.) (C.)

3. S'il est des dieux vengeurs du crime, j'espère que tu trouveras, sur les plus affreux écueils, un supplice digne de toi, et qu'en périssant tu invoqueras Didon... Je l'apprendrai; le bruit de ta mort viendra jusqu'à moi dans le séjour des mânes. (Virgile, *Énéide*, IV, 382, 387.)

couronne à terre ; mais, par la suitte du propos, entendant la forme d'une mort tresvaleureuse, il l'amassa, et remeit sur sa teste :[1] Epicurus mesme se console, en sa fin, sur l'eternité et l'utilité de ses escripts ;[2] *omnes clari et nobilitati labores fiunt tolerabiles :*[3] et la mesme playe, le mesme travail, ne poise pas, dict Xenophon, à un general d'armee comme à un soldat :[4] Epaminondas print sa mort bien plus alaigrement, ayant esté informé que la victoire estoit demeuree de son costé :[5] *hæc sunt solatia, hæc fomenta summorum dolorum :*[6] et telles aultres circonstances nous amusent, divertissent et destournent de la consideration de la chose en soy. Voire, les arguments de la philosophie vont à touts coups costoyant et gauchissant la matiere, et à peine essuyant sa crouste : le premier homme de la premiere eschole philosophique et surintendante des aultres, ce grand Zenon, contre la mort : « Nul mal n'est honorable ; la mort l'est ; elle n'est pas doncques mal :[7] » contre l'yvrongnerie : « Nul ne fie son secret à l'yvrongne : chascun le fie au sage ; le sage ne sera doncques pas yvrongne.[8] » Cela est ce donner au blanc ? I'aime à veoir ces ames principales ne se pouvoir desprendre de

1. Valère Maxime, IV, 10, *ext.* 2 ; Diogène Laerce, *Vie de Xénophon ;* Élien, *Hist. div.,* III, 3 ; Stobée, *Disc.* 7 et 106, etc. (J. V. L.)

2. Dans sa *Lettre à Hermachus* ou *à Idoménée.* (Cic., *de Finib.,* II, 30 ; Diog. Laerce, X, 22.) (C.)

3. Tous les travaux accompagnés de gloire sont faciles à supporter. (Cic., *Tusc. quæst.,* II, 24.)

4. Eosdem labores non esse æque graves imperatori, et militi. (Cic., *Tusc. quæst.,* II, 26.)

5. Corn. Népos, *Vie d'Épaminondas,* ch. ix. (C.)

6. C'est là ce qui console, ce qui adoucit les plus grandes douleurs. (Cic., *Tusc. quæst.,* II, 23.)

7. Sénèque, *Epist.* 82. (C.)

8. Id., *Epist.* 83.

nostre consorce ; [1] tant parfaicts hommes qu'ils soyent, ce sont tousiours bien lourdement des hommes.

C'est une doulce passion que la vengeance, de grande impression et naturelle : ie le veois bien, encores que ie n'en aye aulcune experience. Pour en distraire dernierement un ieune prince, ie ne luy allois pas disant qu'il falloit prester la ioue à celuy qui vous avoit frappé l'aultre, pour le debvoir de charité ; ny ne luy allois representer les tragiques evenements que la poësie attribue à cette passion : ie la laissay là ; et m'amusay à luy faire gouster la beauté d'une image contraire, l'honneur, la faveur, la bienvueillance qu'il acquerroit par clemence et bonté : ie le destournay à l'ambition. Voylà comme lon en faict.

Si vostre affection en l'amour est trop puissante, dissipez la, disent ils ; et disent vray, car ie l'ay souvent essayé avec utilité : rompez la à divers desirs, desquels il y en ayt un regent et un maistre, si vous voulez ; mais, de peur qu'il ne vous gourmande et tyrannise, affoiblissez le, seiournez le, [2] en le divisant et divertissant :

> Quum morosa vago singultiet inguine vena, [3]
> Coniicito humorem collectum in corpora quæque : [4]

et pourvoyez y de bonne heure, de peur que vous n'en soyez en peine, s'il vous a une fois saisi ;

1. Dégager de notre communauté. — *Consorce* semble avoir été forgé par Montaigne, du latin *consortium*. On trouve dans Cotgrave *consors*, pour dire compagnons, complices, camarades, voisins ; mais *consorce* n'est ni dans Cotgrave, ni dans Nicot. (C.)

2. Donnez-lui du repos, amortissez-le. (E. J.)

3. Lorsque vous serez tourmenté par les plus violents desirs. (Perse, *Sat.*, VI, 73.)

4. Assouvissez-les sur le premier objet qui s'offrira. (Lucrèce, IV, 1062.)

Si non prima novis conturbes vulnera plagis,
Volgivagaque vagus venere ante recentia cures.[1]

Ie feus aultrefois touché d'un puissant desplaisir, selon ma complexion; et encores plus iuste que puissant : ie m'y feusse perdu à l'adventure, si ie m'en feusse simplement fié à mes forces. Ayant besoing d'une vehemente diversion pour m'en distraire, ie me feis, par art, amoureux, et par estude; à quoy l'aage m'aydoit : l'amour me soulagea et retira du mal qui m'estoit causé par l'amitié. Par tout ailleurs, de mesme : une aigre imagination me tient; ie treuve plus court, que de la dompter, la changer; ie luy en substitue, si ie ne puis une contraire, au moins un' aultre : tousiours la variation soulage, dissoult, et dissipe. Si ie ne puis la combattre, ie luy eschappe; et, en la fuyant, ie fourvoye, ie ruse : muant[2] de lieu, d'occupation, de compaignie, ie me sauve dans la presse d'aultres amusements et pensees, où elle perd ma trace et m'esgare.[3]

Nature procede ainsi, par le benefice de l'inconstance; car le temps, qu'elle nous a donné pour souverain medecin de nos passions, gaigne son effect principalement par là, que, fournissant aultres et aultres affaires à nostre imagination, il desmele et corrompt cette premiere apprehension, pour forte qu'elle soit. Un sage ne veoid guere moins son amy mourant, au bout de vingt et cinq ans, qu'au premier an; et, suyvant Epicurus, de rien moins; car il n'attribuoit aulcun leniment des fascheries, ny à la

1. Si vous ne mêlez à ses premiers coups de nouvelles blessures, et que vous n'effaciez ses premières impressions, en laissant errer vos caprices. (LUCRÈCE, IV, 1067.)
2. Changeant de lieu, etc. (E. J.)
3. Et me perd de vue. (C.)

prevoyance, ny à l'antiquité d'icelles : mais tant d'aultres cogitations traversent cette cy, qu'elle s'alanguit et se lasse enfin.

Pour destourner l'inclination des bruits communs, Alcibiades coupa les aureilles et la queue à son beau chien, et le chassa en la place ; à fin que donnant ce subiect pour babiller au peuple, il laissast en paix ses aultres actions.[1] I'ai veu aussi, pour cet effect de divertir les opinions et coniectures du peuple et desvoyer[2] les parleurs, des femmes couvrir leurs vrayes affections par des affections contrefaictes : mais i'en ay veu telle, qui, en se contrefaisant, s'est laissee prendre à bon escient, et a quitté la vraye et originelle affection pour la feincte ; et apprins par elle que ceulx qui se treuvent bien logez, sont des sots de consentir à ce masque : les accueils et entretiens publicques estant reservez à ce serviteur aposté, croyez qu'il n'est gueres habile s'il ne se met enfin à vostre place, et vous envoye en la sienne. Cela c'est proprement tailler et coudre un soulier, pour qu'un aultre le chausse.

Peu de chose nous divertit et destourne ; car peu de chose nous tient. Nous ne regardons gueres les subiects en gros et seuls ; ce sont des circonstances ou des images menues et superficielles, qui nous frappent, et des vaines escorces qui reiaillissent des subiects,

> Folliculos ut nunc teretes æstate cicadæ
> Linquunt :[3]

Plutarque mesme regrette sa fille par des singeries de son

1. Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, ch. iv. (C.)
2. Mettre hors de la voie, du chemin, désorienter. (E. J.)
3. Comme ces peaux déliées dont les cigales se dépouillent en été. (Lucrèce, V, 801.)

enfance :[1] le souvenir d'un adieu, d'une action, d'une grace particuliere, d'une recommendation derniere, nous afflige : la robbe de Cesar troubla toute Rome, ce que sa mort n'avoit pas faict : le son mesme des noms qui nous tintouine aux aureilles : « Mon pauvre maistre! ou, Mon grand amy ! Helas ! mon cher pere ! ou, Ma bonne fille ! » Quand ces redictes me pincent, et que i'y regarde de prez, ie treuve que c'est une plaincte grammairienne et voyelle ;[2] le mot et le ton me blecent; comme les exclamations des prescheurs esmeuvent leur auditoire souvent plus que ne font leurs raisons, et comme nous frappe la voix piteuse d'une beste qu'on tue pour nostre service ; sans que ie poise ou penetre ce pendant la vraye essence et massifve de mon subiect :

His se stimulis dolor ipse lacessit :[3]

ce sont les fondements de nostre dueil.

L'opiniastreté de mes pierres, specialement en la verge, m'a par fois iecté en longues suppressions d'urine, de trois, de quatre iours, et si avant en la mort, que c'eust esté folie d'esperer l'eviter, voyre desirer ;[4] veu les cruels efforts que cet estat apporte. Oh ! que ce bon empereur[5] qui faisoit lier la verge à ses criminels, pour les faire mourir à faulte de pisser, estoit grand maistre en la science

1. Dans le traité intitulé, *Consolation envoyée à sa femme, sur la mort d'une sienne fille*, ch. I. (C.)

2. Une plainte de mots et de voix, ou de sons. (E. J.)

3. C'est par ces traits que la douleur s'aiguillonne et s'irrite. (LUCRÈCE, II, 42.)

4. Même de désirer l'éviter. (E. J.)

5. Tibère, ce monstre de cruauté. « Excogitaverat autem inter genera cruciatus, etiam ut larga meri potione per fallaciam oneratos, repente veretris deligatis, fidicularum simul urinæque tormento distenderet. (SUÉTONE, *Tiber.*, c. LXII.) (C.)

de bourrellerie ! Me trouvant là, ie considerois par combien legieres causes et obiects l'imagination nourrissoit en moy le regret de la vie ; de quels atomes se bastissoit en mon ame le poids et la difficulté de ce deslogement ; à combien frivoles pensees nous donnions place en un si grand affaire : un chien, un cheval, un livre, un verre, et quoy non ? tenoient compte en ma perte ; aux aultres, leurs ambitieuses esperances, leur bourse, leur science, non moins sottement à mon gré. Ie veois nonchalamment la mort, quand ie la veois universellement, comme fin de la vie. Ie la gourmande en bloc : par le menu, elle me pille ; les larmes d'un laquays, la dispensation de ma desferre, l'attouchement d'une main cogneue, une consolation commune, me desconsole et m'attendrit. Ainsi nous troublent l'ame les plainctes des fables ; et les regrets de Didon et d'Ariadné passionnent ceulx mesmes qui ne les croyent point, en Virgile et en Catulle. C'est un exemple de nature obstinée et dure, n'en sentir aulcune esmotion, comme on recite, pour miracle, de Polemon ;[1] mais aussi ne paslit il pas seulement à la morsure d'un chien enragé qui luy emporta le gras de la iambe. Et nulle sagesse ne va si avant de concevoir la cause d'une tristesse si vifve et entiere par iugement, qu'elle ne souffre accession par la presence, quand les yeulx et les aureilles y ont leur part : parties qui ne peuvent estre agitees que par vains accidents.

Est ce raison que les arts mesmes se servent et facent leur proufit de nostre imbecillité et bestise naturelle ? L'orateur, dict la rhetorique, en cette farce de son plaidoyer, s'esmouvera par le son de sa voix et par ses agi-

1. Dans sa *Vie*, par Diogène Laerce, IV, 17. (C.)

tations feinctes, et se lairra piper à la passion qu'il represente; il s'imprimera un vray dueil, et essentiel, par le moyen de ce bastelage qu'il ioue, pour le transmettre aux iuges à qui il touche encores moins : comme font ces personnes qu'on loue aux mortuaires pour ayder à la cerimonie du dueil, qui vendent leurs larmes à poids et à mesure, et leur tristesse ; car encores qu'ils s'esbranslent en forme empruntee, toutesfois, en habituant et rengeant la contenance, il est certain qu'ils s'emportent souvent touts entiers, et receoivent en eulx une vraye melancholie. Ie feus, entre plusieurs aultres de ses amis, conduire à Soissons le corps de monsieur de Gramont,[1] du siege de La Fere, où il feut tué ; ie consideray que par tout où nous passions, nous remplissions de lamentation et de pleurs le peuple que nous rencontrions, par la seule montre de l'appareil de nostre convoy ; car seulement le nom du trespassé n'y estoit pas cogneu. Quintilian[2] dict avoir veu des comediens si fort engagez en un roolle de dueil, qu'ils en pleuroient encores au logis : et de soy mesme, qu'ayant prins à esmouvoir quelque passion en aultruy, il l'avoit espousee iusques à se trouver surprins, non seulement de larmes, mais d'une pasleur de visage et port d'homme vrayement accablé de douleur.

En une contree prez de nos montaignes, les femmes

1. Philibert, comte de Gramont et de Guiche, qui avoit épousé en 1567 la belle Corisande d'Andouins, et qui fut tué en 1580 au siége de la Fère, entrepris pour la Ligue par le maréchal de Matignon. C'est après avoir conduit à Soissons la dépouille mortelle du comte, que Montaigne partit, au mois de septembre, pour l'Allemagne et l'Italie. Peut-être revint-il d'abord à Paris ; car il se trouvoit le 5 à Beaumont sur Oise (*Voyage*, t. I, p. 3). La place de la Fère fut rendue le 12, après six semaines de siége. (J. V. L.)

2. *Inst. orat.*, VI, 2, vers la fin. (C.)

font le presbtre Martin;[1] car, comme elles agrandissent le regret du mary perdu, par la souvenance des bonnes et agreables conditions qu'il avoit, elles font tout d'un train aussi recueil et publient ses imperfections; comme pour entrer d'elles mesmes en quelque compensation, et se divertir de la pitié au desdaing : de bien meilleure grace encores que nous, qui, à la perte du premier cogneu, nous picquons à luy prester des louanges nouvelles et faulses, et à le faire tout aultre quand nous l'avons perdu de veue, qu'il nous sembloit estre quand nous le veoyions; comme si le regret estoit une partie instructive, ou que les larmes, en lavant nostre entendement, l'esclaircissent. Ie renonce dez à present aux favorables tesmoignages qu'on me vouldra donner, non parce que i'en seray digne, mais parce que ie seray mort.

Qui demandera à celuy là, « Quel interest avez vous à ce siege? » « L'interest de l'exemple, dira il, et de « l'obeïssance commune du prince : ie n'y pretends proufit « quelconque; et de gloire, ie sçais la petite part qui en « peult toucher un particulier comme moy : ie n'ay icy « ny passion, ny querelle. » Voyez le pourtant, le lendemain, tout changé, tout bouillant et rougissant de cholere, en son reng de battaille pour l'assault : c'est la lueur de tant d'acier, et le feu et tintamarre de nos canons et de nos tambours qui luy ont iecté cette nouvelle rigueur et hayne dans les veines. Frivole cause! me direz vous. Comment cause? il n'en fault point pour agiter nostre ame; une resverie sans corps et sans subiect la regente et l'agite : que ie me iecte à faire des chasteaux en Espaigne,

1. C'est une expression proverbiale fondée sur le conte d'un prêtre, nommé Martin, qui faisoit la fonction de prêtre et de clerc en disant la messe. (C.)

mon imagination m'y forge des commoditez et des plaisirs, desquels mon ame est reellement chatouillee et resiouïe. Combien de fois embrouillons nous nostre esprit de cholere ou de tristesse par telles umbres, et nous inserons en des passions fantastiques qui nous alterent et l'ame et le corps! Quelles grimaces estonnees, riardes, confuses, excite la resverie en nos visages! quelles saillies et agitations de membres et de voix! semble il pas de cet homme seul, qu'il aye des visions faulses d'une presse d'aultres hommes avecques qui il negocie, ou quelque daimon interne qui le persecute? Enquerez vous à vous où est l'obiect de cette mutation : est il rien, sauf nous, en nature, que l'inanité substante, sur quoy elle puisse? Cambyses,[1] pour avoir songé, en dormant, que son frere debvoit devenir roy de Perse, le feit mourir; un frere qu'il aimoit, et duquel il s'estoit tousiours fié : Aristodemus,[2] roy des Messeniens, se tua pour une fantasie qu'il print de mauvaise augure, de ie ne sçais quel hurlement de ses chiens; et le roy Midas[3] en feit autant, troublé et fasché de quelque malplaisant songe qu'il avoit songé. C'est priser sa vie iustement ce qu'elle est, de l'abandonner pour un songe. Oyez pourtant nostre ame triompher de la misere du corps, de sa foiblesse, de ce qu'il est en butte à toutes offenses et alterations : vrayement elle a raison d'en parler!

O prima infelix fingenti terra Prometheo!
Ille parum cauti pectoris egit opus.
Corpora disponens, mentem non vidit in arte;
Recta animi primum debuit esse via.[4]

1. Hérodote, III, 30. (J. V. L.)
2. Plutarque, *de la Superstition*, ch. ix. (C.)
3. Id., *ibid.* (C.)
4. O malheureuse argile qui fut d'abord façonnée par Prométhée! qu'il

CHAPITRE V.

SUR DES VERS DE VIRGILE.

A mesure que les pensements utiles sont plus pleins et solides, ils sont aussi plus empeschants et plus onereux : le vice, la mort, la pauvreté, les maladies, sont subiects graves, et qui grevent. Il fault avoir l'ame instruicte des moyens de soubtenir et combattre les maulx, et instruicte des regles de bien vivre et de bien croire; et souvent l'esveiller et exercer en cette belle estude : mais à une ame de commune sorte, il fault que ce soit avec relasche et moderation ; elle s'affolle, d'estre trop continuellement bandee. I'avois besoing, en ieunesse, de m'advertir et solliciter pour me tenir en office; l'alaigresse et la santé ne conviennent pas tant bien, dict on, avecques ces discours serieux et sages : ie suis à present en un aultre estat; les conditions de la vieillesse ne m'advertissent que trop, m'assagissent, et me preschent. De l'excez de la gayeté, ie suis tumbé en celui de la severité, plus fascheux : par quoy, ie me laisse à cette heure aller un peu à la desbauche, par desseing, et employe quelquefois l'ame à des pensements folastres et ieunes, où elle se seiourne. Ie ne suis meshuy que trop rassis, trop poisant, et trop meur ; les ans me font leçon, touts les iours, de froideur et de

a montré peu de sagesse dans son ouvrage! En formant le corps de l'homme, il n'a pris aucun soin de l'esprit : c'est pourtant par l'esprit qu'il eût dû commencer. (PROPERCE, III, v, 7.)

temperance. Ce corps fuyt le desreglement, et le craind : il est à son tour de guider l'esprit vers la reformation ; il regente, à son tour, et plus rudement et imperieusement ; il ne me laisse pas une heure, ny dormant, ny veillant, chomer d'instructions de mort, de patience, et de penitence. Ie me deffends de la temperance, comme i'ay faict aultrefois de la volupté : elle me tire trop arriere, et iusques à la stupidité. Or, ie veulx estre maistre de moy, à touts sens : la sagesse a ses excez, et n'a pas moins besoing de moderation que la folie. Ainsi, de peur que ie ne seiche, tarisse et m'aggrave de prudence, aux intervalles que mes maulx me donnent,

Mens intenta suis ne siet usque malis,[1]

ie gauchis tout doulcement, et desrobbe ma veue de ce ciel orageux et nubileux que i'ay devant moy, lequel, Dieu mercy, ie considere bien sans effroy, mais non pas sans contention et sans estude ; et me voys amusant en la recordation des ieunesses passees :

Animus quod perdidit, optat,
Atque in præterita se totus imagine versat.[2]

Que l'enfance regarde devant elle ; la vieillesse, derriere : estoit ce pas ce que signifioit le double visage de Ianus? Les ans m'entraisnent s'ils veulent, mais à reculons ! autant que mes yeulx peuvent recognoistre cette belle saison expiree, ie les y destourne à secousses : si elle eschappe de mon sang et de mes veines, au moins n'en veulx ie desraciner l'image de la memoire ;

1. De peur que mon âme ne soit toujours occupée de ses maux. (Ovide, *Trist.*, IV, I, 4.) — Il y a dans Ovide, *ne foret*.

2. Mon esprit soupire après ce qu'il a perdu, et se rejette tout entier dans le passé. (Pétrone, *Satiric.*, ch. cxxviii.)

Hoc est,
Vivere bis, vita posse priore frui.[1]

Platon[2] ordonne aux vieillards d'assister aux exercices, danses et ieux de la ieunesse, pour se resiouïr, en aultruy, de la soupplesse et beauté du corps qui n'est plus en eulx, et rappeller en leur souvenance la grace et faveur de cet aage verdissant; et veult qu'en ces esbats ils attribuent l'honneur de la victoire au ieune homme qui aura le plus esbaudi[3] et resiouï, et plus grand nombre d'entre eulx. Ie marquois aultrefois les iours poisants et tenebreux, comme extraordinaires; ceulx là sont tantost les miens ordinaires : les extraordinaires sont les beaux et sereins; ie m'en voys au train de tressaillir, comme d'une nouvelle faveur, quand aulcune chose ne me deult.[4] Que ie me chatouille, ie ne puis tantost plus arracher un pauvre rire de ce meschant corps; ie ne m'esgaye qu'en fantasie et en songe, pour destourner par ruse le chagrin de la vieillesse : mais, certes, il fauldroit aultre remede qu'en songe! Foible luicte de l'art contre la nature! C'est grand'-simplesse d'alonger et anticiper comme chascun faict, les incommoditez humaines : i'aime mieulx estre moins long temps vieil, que d'estre vieil avant que de l'estre :[5] ius-

1. C'est vivre deux fois, que de pouvoir jouir de la vie passée. (Martial, X, xxiii, 7.)

2. Traité *des Lois,* II, p. 657, vers le commencement. (C.)

3. *Esbaudi,* qui signifie à-peu-près la même chose que *resiouï*, et représente l'alégresse qui saute et qui danse, n'est usité aujourd'hui que dans le langage populaire. (C.)

4. Ne me fait du mal. (E. J.)

5. C'est mot pour mot ce que dit Cicéron dans son traité *de la Vieillesse,* ch. xix : « Ego vero me minus diu senem esse mallem, quam esse senem antequam essem. » Ici Montaigne copie cette pensée; et ailleurs, il critique la manière dont Cicéron l'a exprimée. Voy. l. II, ch. x, t. II, p. 452. (C.)

ques aux moindres occasions de plaisir que ie puis rencontrer, ie les empoigne. Ie cognois bien, par ouïr dire, plusieurs especes de voluptez prudentes, fortes, et glorieuses : mais l'opinion ne peult pas assez sur moy pour m'en mettre en appetit ; ie ne les veulx pas tant magnanimes, magnifiques et fastueuses, comme ie les veulx doulcereuses, faciles et prestes : *A natura discedimus ; populo nos damus, nullius rei bono auctori.*[1] Ma philosophie est en action, en usage naturel et present, peu en fantasie : prinsse ie plaisir à iouer aux noisettes et à la toupie !

Non ponebat enim rumores ante salutem.[2]

La volupté est qualité peu ambitieuse : elle s'estime assez riche de soy, sans y mesler le prix de la reputation ; et s'aime mieulx à l'umbre. Il fauldroit donner le fouet à un ieune homme qui s'amuseroit à choisir le goust du vin et des saulces : il n'est rien que i'aye moins sceu, et moins prisé ; à cette heure ie l'apprends : i'en ay grand' honte, mais qu'y ferois ie ? i'ay encores plus de honte et de despit des occasions qui m'y poulsent. C'est à nous à resver et à baguenauder ; et à la ieunesse à se tenir sur la reputation et sur le bon bout : elle va vers le monde, vers le credit ; nous en venons : *Sibi arma, sibi equos, sibi hastas, sibi clavam, sibi pilam, sibi natationes et cursus habeant ; nobis senibus, ex lusionibus multis, talos relinquant et tes-*

1. Nous abandonnons la nature : et nous prenons pour guide le peuple, qui ne sait que nous égarer. (SÉNÈQUE, *Epist.* 99.)

2. A tous les vains caquets préférant mon plaisir.

C'est une application fort plaisante d'un vers grave d'Ennius, cité par Cicéron, *de Officiis*, I, 24, où ce poëte, parlant de Fabius Maximus, dit qu'il travailloit au bien public, sans se mettre en peine de tout ce qu'on publioit à Rome pour décrier sa conduite. (C.)

seras :[1] les lois mesmes nous envoyent au logis.[2] Ie ne puis moins, en faveur de cette chestifve condition où mon aage me poulse, que de luy fournir de jouets et d'amusoires, comme à l'enfance ; aussi y retumbons nous : et la sagesse et la folie auront prou à faire, à m'estayer et secourir par offices alternatifs, en cette calamité d'aage ;

Misce stultitiam consiliis brevem.[3]

Ie fuys de mesme les plus legieres poinctures ; et celles qui ne m'eussent pas aultrefois esgratigné, me transpercent à cette heure : mon habitude commence de s'appliquer si volontiers au mal ! *In fragili corpore, odiosa omnis offensio est ;*[4]

Mensque pati durum sustinet ægra nihil.[5]

I'ay esté tousiours chatouilleux et delicat aux offenses ; i'y suis plus tendre à cette heure, et ouvert par tout :

Et minimæ vires frangere quassa valent.[6]

Mon iugement m'empesche bien de regimber et gronder contre les inconvenients que nature m'ordonne de souffrir, mais non pas de les sentir : ie courrois d'un bout du monde à l'aultre, chercher un bon an de tranquillité plaisante et

1. Qu'ils gardent pour eux les armes, les chevaux, les javelots, la massue, la paume, la nage et la course ; qu'ils nous laissent, à nous autres vieillards, les dés et les osselets. (Cic., *de Senect.*, ch. XVI.)

2. Id., *ibid.*, ch. XI. (J. V. L.)

3. Mêle à ta sagesse un grain de folie. (Hor., *Od.*, IV, XII, 27.)

4. Pour un corps débile, la moindre secousse est insupportable. (Cic., *de Senect.*, ch. XVIII.) — Ce passage montre que, dans Montaigne, le mot de *mal* qui précède, veut dire, *peine, douleur.* (C.)

5. Et un esprit malade ne peut rien souffrir d'incommode. (Ovide, *de Ponto*, I, V, 18.)

6. Ce qui est déjà ébranlé, se brise au moindre effort. (Ovide, *Trist.*, III, XI, 22.

eniouee, moy qui n'ay aultre fin que vivre et me resiouïr. La tranquillité sombre et stupide se treuve assez pour moy; mais elle m'endort et enteste : ie ne m'en contente pas. S'il y a quelque personne, quelque bonne compaignie aux champs, en la ville, en France, ou ailleurs, resseante, ou voyagere,[1] à qui mes humeurs soyent bonnes, de qui les humeurs me soyent bonnes, il n'est que de siffler en paulme, ie leur iray fournir des Essays en chair et en os.

Puisque c'est le privilege de l'esprit, de se r'avoir de la vieillesse,[2] ie luy conseille, autant que ie puis, de le faire : qu'il verdisse, qu'il fleurisse ce pendant, s'il peult, comme le guy sur un arbre mort. Ie crainds que c'est un traistre; il s'est si estroictement affretté[3] au corps, qu'il m'abandonne, à touts coups, pour le suyvre en sa necessité : ie le flatte à part, ie le practique, pour neant; i'ay beau essayer de le destourner de cette colligance,[4] et luy presenter et Seneque et Catulle, et les dames et les danses royales; si son compaignon a la cholique, il semble qu'il l'ayt aussi : les puissances mesmes qui luy sont particulieres et propres ne se peuvent lors soublever; elles sentent evidemment le morfondu; il n'y a point d'alaigresse en ses productions, s'il n'en y a quand et quand au corps.

Nos maistres ont tort dequoy, cherchants les causes des eslancements extraordinaires de nostre esprit, oultre ce qu'ils en attribuent à un ravissement divin, à l'amour,

1. Dont le séjour soit fixé quelque part, ou qui aime à voyager. (C.)

2. D'échapper à la vieillesse. (C.)

3. Lié, attaché, accroché. — C'est là précisément ce que signifie *affrette* dans Cotgrave : je l'ai cherché inutilement ailleurs. On a mis dans quelques éditions de Montaigne, *affreré*. (C.) — Fretté, *entrelacé*. Terme de blason. (Nouv. Édit.)

4. Étroite liaison. — *Colligence* ou *colligance* (on trouve l'un et l'autre dans Cotgrave), le même mot différemment orthographié, qu'on trouve dans Cotgrave et dans Montaigne, vient de *colligare*, joindre, lier, nouer ensemble. (C.)

à l'aspreté guerriere, à la poësie, au vin, ils n'en ont donné sa part à la santé; une santé bouillante, vigoreuse, pleine, oysifve; telle qu'aultrefois la verdeur des ans et la securité me la fournissoient par venues :[1] ce feu de gayeté suscite en l'esprit des eloises[2] vifves et claires, oultre nostre clairté naturelle, et entre les enthousiasmes, les plus gaillards, sinon les plus esperdus.[3] Or bien, ce n'est pas merveille, si un contraire estat affaisse mon esprit, le cloue, et en tire un effect contraire :

Ad nullum consurgit opus, cum corpore languet;[4]

et veult encores qui ie luy sois tenu dequoy il preste, comme il dict, beaucoup moins à ce consentement, que ne porte l'usage ordinaire des hommes. Au moins pendant que nous avons tresfve, chassons les maulx et difficultez de nostre commerce;

Dum licet, obducta solvatur fronte senectus :[5]

tetrica sunt amœnanda iocularibus.[6] I'aime une sagesse gaye et civile, et fuys l'aspreté des mœurs et l'austerité, ayant pour suspecte toute mine rebarbatifve,

Tristemque vultus tetrici arrogantiam;[7]

1. Sans interruption. — *Venue,* train continu, suite entretenue : *uno eodemque operæ ductu. continuatæ operæ una serie.* (MONET.)

2. Ce mot, qui se prend ici pour des imaginations et des conceptions spirituelles, signifie proprement un *éclair,* cette lumière vive et éclatante qui précède le tonnerre. (C.)

3. Pour ne pas dire, les plus extravagants. (C.)

4. Languissant avec le corps, il ne se porte sur aucun objet. (*Pseudo-Gallus,* I, 125.)

5. Que la vieillesse se déride, lorsqu'elle le peut encore. (HOR., *Epod.*, XIII, 7.)

6. Il est bon d'adoucir, par l'enjouement, les noirs chagrins de la vie. (SIDOINE APOLLINAIRE, *Epist.*, I, 9.)

7. Et la tristesse arrogante d'un visage refrogné. — Je ne sais d'où Montaigne a pris ce vers iambique. (C.)

Et habet tristis quoque turba cinædos.[1]

Ie crois Platon de bon cœur, qui dict Les humeurs faciles ou difficiles estre un grand preiudice à la bonté ou mauvaistié de l'ame. Socrates eut un visage constant, mais serein et riant; non fascheusement constant comme le vieil Crassus, qu'on ne veit iamais rire.[2] La vertu est qualité plaisante et gaye.

Ie sçais bien que fort peu de gents rechigneront à la licence de mes escripts, qui n'ayent plus à rechigner à la licence de leur pensee : ie me conforme bien à leur courage; mais i'offense leurs yeulx. C'est une humeur bien ordonnee, de pincer[3] les escripts de Platon, et couler ses negociations pretendues avecques Phedon, Dion, Stella,[4] Archeanassa! *Non pudeat dicere, quod non pudet sentire.*[5] Ie hais un esprit hargneux et triste, qui glisse par dessus les plaisirs de sa vie, et s'empoigne et paist aux malheurs; comme les mouches qui ne peuvent tenir contre un corps bien poly et bien lissé, et s'attachent et reposent aux lieux scabreux et raboteux; et comme les ventouses qui ne hument et appetent que le mauvais sang.

Au reste, ie me suis ordonné d'oser dire tout ce que i'ose faire; et me desplais des pensees mesmes impubliables : la pire de mes actions et conditions ne me

1. Parmi ces gens au maintien sévère, il y a des débauchés. (Martial, VII, LVIII, 9.)

2. Ferunt Crassum, avum Crassi in Parthis interempti, nunquam risisse; ob id Agelastum vocatum. (Pline, *Nat. Hist.*, VII, 19.)

3. De critiquer les écrits de Platon, et de glisser légèrement sur ses, etc. (E. J.)

4. *Stella* est le mot de la traduction latine; c'est *Aster* qu'il falloit dire. Voy. Diogène Laerce, *Vie de Platon.* (J. V. L.)

5. N'ayez pas honte de dire tout haut ce que vous n'avez pas honte d'approuver tout bas.

semble pas si laide, comme ie treuve laid et lasche de ne l'oser advouer. Chascun est discret en la confession, on le debvroit estre en l'action : la hardiesse de faillir est aulcunement compensee et bridee par la hardiesse de le confesser : qui s'obligeroit à tout dire, s'obligeroit à ne rien faire de ce qu'on est contrainct de taire. Dieu veuille que cet excez de ma licence attire nos hommes iusques à la liberté, par dessus ces vertus couardes et mineuses,[1] nees de nos imperfections; qu'aux despens de mon immoderation, ie les attire iusques au poinct de la raison! il fault veoir son vice et l'estudier pour le redire : ceulx qui le celent à aultruy, le celent ordinairement à eulx mesmes; et ne le tiennent pas pour assez couvert, s'ils le veoyent; ils le soubstrayent et deguisent à leur propre conscience : *quare vitia sua nemo confitetur? quia etiam nunc in illis est : somnium narrare, vigilantis est.*[2] Les maulx du corps s'esclaircissent en augmentant; nous trouvons que c'est goutte, ce que nous nommions rheume ou fouleure : les maulx de l'ame s'obscurcissent en leur force, le plus malade les sent le moins; voilà pourquoy il les fault souvent remanier, au iour, d'une main impiteuse, les ouvrir, et arracher du creux de nostre poictrine. Comme en matiere de bienfaicts,[3] de mesme en matiere de mesfaicts, c'est, par fois, satisfaction que la seule confession. Est il quelque laideur au faillir, qui nous dispense de nous en debvoir confesser? Ie souffre peine à me feindre; si que i'evite de prendre les secrets d'aultruy en garde, n'ayant pas bien

1. Affectées, minaudières. (E. J.)

2. D'où vient que personne ne confesse ses vices? c'est qu'il en est encore esclave. Il faut être éveillé pour raconter ses songes. (Sénèque, *Epist.* 53.)

3. *Bienfaicts* est pris ici dans le sens opposé à *mesfaicts,* c'est-à-dire dans le sens de *bonnes actions,* puisque *mesfaicts* signifie évidemment *mauvaises actions.* (E. J.)

le cœur de desadvouer ma science : ie puis la taire ; mais la nier, ie ne puis sans effort et desplaisir : pour estre bien secret, il le fault estre par nature, non par obligation. C'est peu, au service des princes, d'estre secret, si on n'est menteur encores. Celuy qui s'enquestoit à Thales Milesius s'il debvoit solemnellement nier d'avoir paillardé, s'il se feust addressé à moy, ie luy eusse respondu qu'il ne le debvoit pas faire ; car le mentir me semble encores pire que la paillardise. Thales lui conseilla tout aultrement,[1] et qu'il iurast pour garantir le plus, par le moins : toutesfois ce conseil n'estoit pas tant eslection de vice, que multiplication. Sur quoy disons ce mot, en passant, qu'on faict bon marché à un homme de conscience, quand on luy propose quelque difficulté au contrepoids du vice ; mais quand on l'enferme entre deux vices, on le met à un rude chois, comme on feit Origene,[2] ou qu'il idolastrast, ou qu'il se souffrist iouïr charnellement à un grand vilain Aethiopien qu'on luy presenta : il subit la premiere condition ; et vicieusement, dict on. Pourtant ne seroient pas sans goust, selon leur erreur, celles qui nous protestent, en ce temps, qu'elles aimeroient mieulx charger leur conscience de dix hommes, que d'une messe.

Si c'est indiscretion de publier ainsi ses erreurs, il n'y a pas grand danger qu'elle passe en exemple et usage ; car Ariston disoit[3] que les vents que les hommes craignent le

1. Montaigne fait dire à Thalès de Milet tout le contraire de ce qu'il a dit ; et cela, faute d'avoir entendu Diogène Laërce (I, 36), d'où il doit avoir tiré la réponse qu'il attribue à ce sage. « Un homme qui avoit commis adultère, dit Diogène Laërce, ayant demandé à Thalès s'il devoit le nier par serment, Thalès lui répondit : « Mais le parjure n'est-il pas pire que l'adultère ? » (C.)

2. Comme on en usa avec Origène, en le réduisant au choix ou d'idolâtrer, ou de se souffrir, etc. (C.)

3. Dans Plutarque, traité *de la Curiosité*, ch. III. (C.)

plus sont ceulx qui les descouvrent. Il faut rebrasser[1] ce sot haillon qui cache nos mœurs : ils envoyent leur conscience au bordel, et tiennent leur contenance en regle; iusques aux traistres et assassins, ils espousent les loix de la cerimonie, et attachent là leur debvoir. Si n'est ce ny à l'iniustice de se plaindre de l'incivilité ; ny à la malice, de l'indiscretion. C'est dommage qu'un meschant homme ne soit encores un sot, et que la decence pallie son vice : ces incrustations n'appartiennent qu'à une bonne et saine paroy,[2] qui merite d'estre conservee, d'estre blanchie.

En faveur des huguenots qui accusent nostre confession auriculaire et privee, ie me confesse en public, religieusement et purement : sainct Augustin, Origene et Hippocrates ont publié les erreurs de leurs opinions; moy encores, de mes mœurs. Ie suis affamé de me faire cognoistre; et ne me chault à combien, pourveu que ce soit veritablement : ou, pour dire mieulx, ie n'ay faim de rien; mais ie fuis mortellement d'estre prins en eschange[3] par ceulx à qui il arrive de cognoistre mon nom. Celuy qui faict tout pour l'honneur et pour la gloire, que pense il gaigner, en se produisant au monde en masque, desrobbant son vray estre à la cognoissance du peuple ? Louez un bossu de sa belle taille, il le doibt recevoir à iniure : si vous estes couard, et qu'on vous honnore pour un vaillant homme, est ce de vous qu'on parle? on vous prend pour un aultre; i'aimerois aussi cher que celuy là se gratifiast des bonne-

1. Retrousser, découvrir. — Dans la période précédente, Montaigne a mis *descouvrent* à la place de *rebrassent,* dont Amyot s'étoit servi; et l'on peut dire qu'à présent il ne se sert du mot de *rebrasser* qu'après l'avoir expliqué lui-même. On trouve encore, dans le Dictionnaire de l'Académie, *rebrasser ses manches*. (C.)

2. Le côté intérieur d'une muraille. (E. J.)

3. D'être pris pour autre que je ne suis. (C.)

tades qu'on luy faict, pensant qu'il soit maistre de la troupe, luy qui est des moindres de la suitte. Archelaus, roy de Macedoine, passant par la rue, quelqu'un versa de l'eau sur luy : les assistants disoient qu'il debvoit le punir. « Ouy ; mais, dict il,[1] il n'a pas versé l'eau sur moy, mais sur celuy qu'il pensoit que ie fusse : » Socrates,[2] à celuy qui l'advertissoit qu'on mesdisoit de luy, « Point, dict il; il n'y a rien en moy de ce qu'ils disent. » Pour moy, qui me loueroit d'estre bon pilote, d'estre bien modeste, ou d'estre bien chaste, ie ne luy en debvrois nul grammercy; et pareillement, qui m'appelleroit traistre, voleur ou yvrongne, ie me tiendrois aussi peu offensé. Ceulx qui se mescognoissent, se peuvent paistre de faulses approbations; non pas moy, qui me veois, et qui me recherche iusques aux entrailles, qui sçais bien ce qui m'appartient : il me plaist d'estre moins loué, pourveu que ie sois mieulx cogneu; on me pourroit tenir pour sage, en telle condition de sagesse que ie tiens pour sottise. Ie m'ennuye que mes Essais servent les dames de meuble commun seulement, et de meuble de sale : ce chapitre me fera du cabinet; i'aime leur commerce un peu privé; le publicque est sans faveur et saveur. Aux adieux, nous eschauffons, oultre l'ordinaire, l'affection envers les choses que nous abandonnons; ie prends l'extreme congé des ieux du monde; voicy nos dernieres accolades.[3]

1. Plutarque, *Apophthegmes des rois*. (C.)
2. Diogène Laerce, II, 36. (C.)
3. « On le reprend de la licence de ses paroles, contre la cerimonie; dont il s'est si bien revengé luy mesme, qu'il a deschargé chascun d'en prendre la peine... Nous leur accorderons qu'il soit meschant, exsecrable et damnable, d'oser prester la langue ou l'aureille à l'expression de ce subject; mais qu'il soit impudique, on leur nye ; car, oultre que ce livre prouve fort bien le macquerellage que les loix de la cerimonie prestent à Venus, quels auteurs de pudicité sont ceulx-cy, ie vous prie, qui vont encherissant si

Mais venons à mon theme. Qu'a faict l'action genitale aux hommes, si naturelle, si necessaire et si iuste, pour n'en oser parler sans vergongne, et pour l'exclure des propos serieux et reglez? Nous prononceons hardiment, *tuer*, *desrobber*, *trahir*;[1] et cela, nous n'oserions qu'entre les dents. Est ce à dire que moins nous en exhalons en parole, d'autant nous avons loy d'en grossir la pensee? car il est bon que les mots qui sont le moins en usage, moins escripts, et mieulx teus, sont les mieulx sceus et plus generalement cogneus; nul aage, nulles mœurs l'ignorent non plus que le pain : ils s'impriment en chascun, sans estre exprimez, et sans voix et sans figure; et le sexe qui le faict le plus, a charge de le taire le plus. Il est bon aussi, que c'est une action que nous avons mis en la franchise du silence, d'où c'est crime de l'arracher, non pas mesme pour l'accuser et iuger; ny n'osons la fouetter, qu'en periphrase et peincture. Grand' faveur à un criminel, d'estre si exsecrable, que la iustice estime iniuste de le toucher et de le veoir, libre et sauvé par le benefice de l'aigreur de sa condamnation. N'en va il pas comme en matiere de livres, qui se rendent d'autant plus venaulx et publicques, de ce qu'ils sont supprimez? Ie m'en voys, pour moy, prendre au mot l'advis d'Aristote, qui dict,[2]

hault la force et la grace des effects de Cupidon, que de faire accroire à la ieunesse qu'on n'en peult pas ouïr seulement parler sans transport? S'ils le content à des femmes, n'ont-elles pas raison de mettre leur abstinence en garde contre un prescheur, qui soustient qu'on ne peult ouïr seulement parler de la table sans rompre son ieusne? » (Mademoiselle de Gournay, préface de l'édition de 1595.)

1. Nos autem ridicule : si dicimus, Ille patrem strangulavit, honorem non præfamur, etc. (Cic., *Epist. fam.*, IX, 22.) Voy. toute cette lettre à Pétus, où Cicéron a exposé, sur la liberté du langage, les principes des stoïciens. (J. V. L.)

2. *Morale à Nicomaque*, IV, IX, p. 81 de l'édit. de M. Coray, 1822. (J. V. L.)

« L'estre honteux, servir d'ornement à la ieunesse; mais de reproche à la vieillesse. » Ces vers se preschent en l'eschole ancienne; eschole à laquelle ie me tiens bien plus qu'à la moderne : ses vertus me semblent plus grandes; ses vices, moindres :

Ceulx qui par trop fuyant Venus estrivent,
Faillent autant que ceulx qui trop la suyvent.[1]

Tu, dea, tu rerum naturam sola gubernas,
Nec sine te quidquam dias in luminis oras
Exoritur, neque fit lætum, nec amabile quidquam.[2]

Ie ne sçais qui a peu malmesler[3] Pallas et les Muses avecques Venus, et les refroidir envers l'Amour : mais ie ne veois aulcunes deités qui s'adviennent mieulx, ny qui s'entredoibvent plus. Qui ostera aux Muses les imaginations amoureuses, leur desrobbera le plus bel entretien qu'elles ayent et la plus noble matiere de leur ouvrage; et qui fera perdre à l'Amour la communication et service de la poësie, l'affoiblira de ses meilleures armes : par ainsin on charge le dieu d'accointance et de bienvueillance, et les deesses protectrices d'humanité et de iustice, du vice d'ingratitude et de mescognoissance. Ie ne suis pas de si long temps cassé de l'estat et suitte de ce dieu, que ie n'aye la memoire informee de ses forces et valeurs;

Agnosco veteris vestigia flammæ;[4]

1. Vers de la traduction d'Amyot, dans le traité de Plutarque, *Qu'il faut qu'un philosophe converse avec les princes*, ch. v. (C.)

2. O Vénus! toi seule tu gouvernes la nature; sans toi rien ne s'élève aux rivages célestes du jour; sans toi rien n'est charmant, rien n'est aimable. (Lucrèce, I, 22.)

3. Brouiller. (C.)

4. Je reconnois la trace de mes premiers feux. (Virg., *Énéide*, IV, 23.)

il y a encores quelque demourant d'esmotion et chaleur aprez la fiebvre :

Nec mihi deficiat calor hic, hiemantibus annis![1]

Tout asseiché que ie suis et appesanty, ie sens encores quelques tiedes restes de cette ardeur passee :

Qual l' alto Egeo, perche Aquilone o Noto
Cessi, che tutto prima il volse e scosse,
Non s' accheta egli però; ma 'l suono e 'l moto
Ritien dell' onde anco agitate e grosse :[2]

mais, de ce que ie m'y entends, les forces et valeur de ce dieu se treuvent plus vifves et plus animees en la peincture de la poësie, qu'en leur propre essence,

Et versus digitos habet :[3]

elle represente ie ne sçais quel air plus amoureux que l'Amour mesme. Venus n'est pas si belle toute nue, et vifve, et haletante, comme elle est icy chez Virgile :

Dixerat; et niveis hinc atque hinc diva lacertis
Cunctantem amplexu molli fovet. Ille repente
Accepit solitam flammam; notusque medullas
Intravit calor, et labefacta per ossa cucurrit :
Non secus atque olim tonitru quum rupta corusco
Ignea rima micans percurrit lumine nimbos.
. . . . Ea verba locutus,
Optatos dedit amplexus; placidumque petivit
Coniugis infusus gremio per membra soporem.[4]

1. Heureux si, dans l'hiver de mes ans, ce reste de chaleur ne m'abandonne pas! — Ce vers paroît être d'un moderne.

2. Ainsi la mer Égée, bouleversée par le Notus ou l'Aquilon, ne s'apaise pas après la tempête; longtemps irritée, elle s'agite et murmure encore. (Torq. Tasso, *Gierus. liberata*, canz. XII, stanz. 63.)

3. Le vers sait chatouiller. (Juvén., VI, 196.)

4. Elle dit; et, comme il balance, la déesse passe autour de lui ses bras

Ce que i'y treuve à considerer, c'est qu'il la peint un peu bien esmeue pour une Venus maritale :[1] en ce sage marché, les appetits ne se treuvent pas si folastres: ils sont sombres et plus mousses. L'amour hait qu'on se tienne par ailleurs que par luy, et se mesle laschement aux accointances qui sont dressees et entretenues sous aultre tiltre, comme est le mariage : l'alliance, les moyens, y poisent par raison,[2] autant ou plus que les graces et la beauté. On ne se marie pas pour soy, quoy qu'on die; on se marie autant, ou plus, pour sa posterité, pour sa famille; l'usage et l'interest du mariage touche nostre race, bien loin pardelà nous : pourtant me plaist cette façon, qu'on le conduise plustost par main tierce, que par les propres, et par le sens d'aultruy, que par le sien : tout cecy, combien à l'opposite des conventions amoureuses? Aussi est ce une espece d'inceste d'aller employer, à ce parentage venerable et sacré, les efforts et les extravagances de la licence amoureuse, comme il me semble avoir dict ailleurs :[3] il fault, dict Aristote, toucher

blancs comme la neige, et le réchauffe d'un doux embrassement. Aussitôt Vulcain sent renaître son ardeur accoutumée; un feu qu'il connoît le pénètre, et court jusque dans la moelle de ses os. Ainsi un éclair brille dans la nuée fendue par le tonnerre, et parcourt de ses rubans de feu les nuages épars dans la région de l'air... Enfin, il donne à son épouse les embrassements qu'elle attend; et, couché sur son sein, il s'abandonne tout entier aux charmes d'un paisible sommeil. (Virg., *Énéide*, VIII, 387, 392. Traduction de Bernardin de Saint-Pierre, *Préambule de l'Arcadie.*)

1. « Mais pour affoiblir ce que ce tableau a de licencieux et de contraire aux mœurs conjugales, le sage Virgile oppose immédiatement après, à la déesse de la volupté, qui demande à son mari des armes pour son fils naturel, une mère de famille, chaste et pauvre, occupée des arts de Minerve pour élever ses petits enfants; et il applique cette image touchante aux mêmes heures de la nuit, pour présenter un nouveau contraste des différents usages que fait du même temps le vice et la vertu. » (Bernardin de Saint-Pierre, *ibid.*)

2. Doivent y entrer en compte. (C.)

3. Liv. I, ch. xxix, t. II, p. 44.

sa femme prudemment et severement, de peur qu'en la chatouillant trop lascifvement, le plaisir ne la face sortir hors des gonds de raison. Ce qu'il dict pour la conscience, les medecins le disent pour la santé : « Qu'un plaisir excessifvement chauld, voluptueux, et assidu, altere la semence, et empesche la conception : » disent d'aultre part, « qu'à une congression languissante, comme celle là est de sa nature, pour la remplir d'une iuste et fertile chaleur, il s'y fault presenter rarement et à notables intervalles, »

Quo rapiat sitiens Venerem, interiusque recondat.[1]

Ie ne veois point de mariages qui faillent plustost et se troublent, que ceulx qui s'acheminent par la beauté et desirs amoureux : il y fault des fondements plus solides et plus constants, et y marcher d'aguet;[2] cette bouillante alaigresse n'y vault rien.[3]

Ceulx qui pensent faire honneur au mariage, pour y ioindre l'amour, font, ce me semble, de mesme ceulx qui, pour faire faveur à la vertu, tiennent que la noblesse n'est aultre chose que vertu. Ce sont choses qui ont quelque cousinage; mais il y a beaucoup de diversité : on n'a que

1. Afin qu'elle saisisse plus avidement les dons de Vénus, et les recèle profondément dans son sein. (Virg., *Géorg.*, III, 137.)

2. Et y marcher, en se tenant à l'aguet, sur ses gardes, avec circonspection. (E. J.)

3. « En l'accointance et usage du mariage, il fault de la moderation; c'est une religieuse et devote liaison : voylà pourquoy le plaisir qu'on en tire doibt estre meslé à quelque severité; une volupté prudente et consciencieuse. Il fault toucher sa femme severement; et pour l'honnesteté, comme dict est, et de peur, comme dict Aristote, qu'en la chatouillant trop lascifvement, le plaisir ne la face sortir hors des gonds de raison : et pour la santé; car le plaisir trop chauld et assidu altere la semence, et empesche la generation. A fin, d'aultre part, qu'elle ne soit trop languissante, morfondüe et sterile, il s'y fault presenter rarement : Solon l'a taillé à trois fois le mois; mais il ne s'y peult donner loy ny regle certaine. (Charron, *de la Sagesse,* III, 12.)

faire de troubler leurs noms et leurs tiltres; on fait tort à l'une ou à l'aultre de les confondre. La noblesse est une belle qualité, et introduicte avecques raison; mais d'autant que c'est une qualité despendant d'aultruy, et qui peult tumber en un homme vicieux et de neant, elle est en estimation bien loing au dessoubs de la vertu : c'est une vertu, si ce l'est, artificielle et visible; despendant du temps et de la fortune; diverse en forme, selon les contrees; vivante, et mortelle; sans naissance, non plus que la riviere du Nil; genealogique et commune; de suite et de similitude; tiree par consequence, et consequence bien foible. La science, la force, la bonté, la beauté, la richesse, toutes aultres qualitez, tumbent en communication et en commerce; cette cy se consomme en soy, de nulle emploite au service d'aultruy. On proposoit à l'un de nos roys le chois de deux competiteurs en une mesme charge, desquels l'un estoit gentilhomme, l'aultre ne l'estoit point : il ordonna que, sans respect de cette qualité, on choisist celuy qui auroit le plus de merite; mais où la valeur seroit entierement pareille, qu'alors on eust respect à la noblesse : c'estoit iustement luy donner son reng. Antigonus,[1] à un ieune homme incogneu qui luy demandoit la charge de son pere, homme de valeur, qui venoit de mourir : « Mon amy, feit il, en tels bienfaicts, ie ne regarde pas tant la noblesse de mes soldats, comme ie fois leur prouesse. » De vray, il n'en doibt pas aller comme des officiers des roys de Sparte, trompettes, menestriers, cuisiniers, à qui en leur charge succedoient les enfants, pour ignorants qu'ils feussent, avant les mieulx experimentez du mestier. Ceulx de Calecut font, des nobles,

1. Plutarque, *de la Mauvaise honte,* ch. x. (C.)

une espece par dessus l'humaine : le mariage leur est interdict, et toute aultre vacation, que bellique; de concubines, ils en peuvent avoir leur saoul, et les femmes autant de ruffiens, sans ialousie les uns des aultres : mais c'est un crime capital et irremissible de s'accoupler à personne d'aultre condition que la leur; et se tiennent pollus, s'ils en sont seulement touchez en passant, et, comme leur noblesse en estant merveilleusement iniuriee et interessee, tuent ceulx qui seulement ont approché un peu trop prez d'eulx : de maniere que les ignobles sont tenus de crier en marchant comme les gondoliers de Venise, au contour des rues, pour ne s'entreheurter; et les nobles leur commandent de se iecter au quartier qu'ils veulent : ceulx cy evitent par là cette ignominie, qu'ils estiment perpetuelle; ceulx là, une mort certaine. Nulle duree de temps, nulle faveur de prince, nul office, ou vertu, ou richesse, peult faire qu'un roturier devienne noble : à quoy ayde cette coustume, que les mariages sont deffendus de l'un mestier à l'aultre; ne peult une de race courdonniere espouser un charpentier : et sont les parents obligez de dresser les enfants à la vacation des peres, precisement, et non à aultre vacation; par où se maintient la distinction et continuation de leur fortune.

Un bon mariage,[1] s'il en est, refuse la compaignie et conditions de l'amour : il tasche à representer celles de l'amitié. C'est une doulce societé de vie, pleine de constance, de fiance, et d'un nombre infiny d'utiles et solides offices, et obligations mutuelles. Aulcune femme qui en savoure le goust,

1. Voy. sur le mariage la *Sagesse* de Charron, I, 46 : il a beaucoup profité de ce chapitre de Montaigne. (J. V. L.)

Optato quam iunxit lumine tæda,[1]

ne vouldroit tenir lieu de maistresse à son mary : si elle est logee en son affection comme femme, elle y est bien plus honnorablement et seurement logee. Quand il fera l'esmeu ailleurs et l'empressé, qu'on luy demande pourtant lors, « à qui il aimeroit mieulx arriver une honte, ou à sa femme ou à sa maistresse? de qui la desfortune l'affligeroit le plus? à qui il desire plus de grandeur? » Ces demandes n'ont aulcun doubte en un mariage sain.

Ce qu'il s'en veoid si peu de bons, est signe de son prix et de sa valeur. A le bien façonner et à le bien prendre, il n'est point de plus belle piece en nostre societé : nous ne nous en pouvons passer, et l'allons avilissant. Il en advient ce qui se veoid aux cages : les oyseaux qui en sont dehors, desesperent d'y entrer; et d'un pareil soing en sortir, ceulx qui sont au dedans. Socrates, enquis[2] Qui estoit plus commode, prendre ou ne point prendre de femme : « Lequel des deux on face, dict il, on s'en repentira. » C'est une convention à laquelle se rapporte bien à poinct ce qu'on dict, *Homo homini*, ou *deus*, ou *lupus* :[3] il fault la rencontre de beaucoup de qualitez à le bastir. Il se treuve en ce temps plus commode aux ames simples et populaires, où les delices, la curiosité et l'oysifveté ne le troublent pas tant : les humeurs desbauchees, comme est

1. Unie à celui qu'elle aimoit. (Catulle, *de Coma Beren., carm.* LXIV, v. 79.)

2. Diogène Laerce, II, 33. (C.)

3. L'homme est à l'homme, ou un dieu, ou un loup. — La première sentence, *Homo homini deus*, est du poëte comique Cécilius, qui avoit dit, au rapport de Symmaque, *Epist.*, X, 104 : « Homo homini deus, si suum officium sciat. » L'autre proverbe, *Homo homini lupus*, se trouve dans Plaute, *Asinar.*, act. II, sc. iv, v. 88 : « Lupus est homo homini, non homo, quum, qualis sit, non novit. » (J. V. L.)

la mienne, qui hais toute sorte de liaison et d'obligation, n'y sont pas si propres;

Et mihi dulce magis resoluto vivere collo.[1]

De mon desseing,[2] i'eusse fuy d'espouser la Sagesse mesme, si elle m'eust voulu : mais, nous avons beau dire, la coustume et l'usage de la vie commune nous emporte; la plus part de mes actions se conduisent par exemple, non par chois : toutesfois ie ne m'y conviay pas proprement, on m'y mena, et y feus porté par des occasions estrangieres; car non seulement les choses incommodes, mais il n'en est aulcune si laide et vicieuse et evitable, qui ne puisse devenir acceptable par quelque condition et accident : tant l'humaine posture est vaine! et y feus porté, certes, plus mal preparé lors, et plus rebours,[3] que ie ne suis à present, aprez l'avoir essayé : et tout licencieux qu'on me tient, i'ay en verité plus severement observé les loix de mariage, que ie n'avois ny promis ny esperé. Il n'est plus temps de regimber, quand on s'est laissé entraver : il fault prudemment mesnager sa liberté; mais depuis qu'on s'est soubmis à l'obligation, il s'y fault tenir soubs les loix du debvoir commun, au moins s'en efforcer. Ceulx qui entreprennent ce marché pour s'y porter avecques hayne et mespris, font iniustement et incommodeement : et cette belle regle, que ie veois passer de main en main entre elles, comme un saint oracle,

1. Il est plus doux pour moi d'être exempt de ce joug. (*Pseudo-Gallus*, I, 61.)

2. De mon propre mouvement, à suivre mon inclination naturelle. (C.)

3. Et plus à contre-cœur. — « Lorsque *rebours* est adjectif, comme ici, il est usité par métaphore, dit Nicot, pour intraictable, difficile à estre conduict et gouverné; comme : C'est un homme rebours, c'est-à-dire, lequel, au lieu d'aller avant, et estre persuasible, et s'accommoder à l'usage et façons communes, recule en arrière. » (C.)

Sers ton mary comme ton maistre,
Et t'en garde comme d'un traistre,

qui est à dire : « Porte toy envers luy d'une reverence contraincte, ennemie et desfiante, » cry de guerre et de desfi, est pareillement iniurieuse et difficile. Ie suis trop mol pour desseing si espineux : A dire vray, ie ne suis pas encores arrivé à cette perfection d'habileté et galantise d'esprit, que de confondre la raison avecques l'iniustice, et mettre en risee tout ordre et regle qui n'accorde à mon appetit :[1] pour haïr la superstition, ie ne me iecte pas incontinent à l'irreligion. Si on ne faict tousiours son debvoir, au moins le fault il tousiours aimer et recognoistre : c'est trahison de se marier sans s'espouser. Passons oultre.

Nostre poëte represente un mariage plein d'accord et de bonne convenance, auquel pourtant il n'y a pas beaucoup de loyauté. A il voulu dire qu'il ne soit pas impossible de se rendre aux efforts de l'amour, et ce neantmoins reserver quelque debvoir envers le mariage; et qu'on le peult blecer, sans le rompre tout à faict? tel valet ferre la mule au maistre[2] qu'il ne hayt pas pourtant. La beauté, l'opportunité, la destinee, car la destinee y met aussi la main,

Fatum est in partibus illis
Quas sinus abscondit : nam, si tibi sidera cessent,
Nil faciet longi mensura incognita nervi,[3]

l'ont attachee à un estrangier, non pas si entiere peult estre, qu'il ne luy puisse rester quelque liaison par où elle

1. Qui ne s'accorde pas avec mes désirs. (C.)

2. Vole son maître. — Ferrer la mule, c'est, d'après le Dictionnaire de l'Académie, profiter sur l'achat qu'on fait pour un autre.

1. Il y a une fatalité attachée à ces organes que voilent nos habits : car il ne vous servira de rien d'avoir été bien traité de la nature, si le malheur vous en veut. (Juvén., *Sat.*, IX, 32.)

tient encores à son mary. Ce sont deux desseings, qui ont des routes distinguees et non confondues : une femme se peult rendre à tel personnage, que nullement elle ne vouldroit avoir espousé ; ie ne dis pas pour les conditions de la fortune, mais pour celles mesme de la personne. Peu de gents ont espousé des amies, qui ne s'en soyent repentis ; et, iusques en l'aultre monde, quel mauvais mesnage a faict Iupiter avecques sa femme, qu'il avoit premierement practiquee et iouïe par amourettes ?[1] c'est ce qu'on dict, Chier dans le panier, pour aprez le mettre sur sa teste. I'ay veu de mon temps, en quelque bon lieu, guarir honteusement et deshonnestement l'amour par le mariage : les considerations sont trop aultres. Nous aimons, sans nous empescher,[2] deux choses diverses et qui se contrarient. Isocrates[3] disoit que la ville d'Athènes plaisoit, à la mode que font les dames qu'on sert par amour : chascun aimoit à s'y venir promener, et y passer son temps ; nul ne l'aimoit pour l'espouser, c'est à dire, pour s'y habituer et domicilier. I'ay avecques despit veu des maris haïr leurs femmes, de ce, seulement, qu'ils leur font tort : au moins ne les fault il pas moins aimer, pour raison de nostre faulte ; par repentance et compassion au moins, elles nous en debvoient estre plus cheres.

Ce sont fins differentes, et pourtant compatibles, dict il, en quelque façon : Le mariage a, pour sa part, l'utilité, la iustice, l'honneur, et la constance ; un plaisir plat, mais plus universel : L'amour se fonde au seul plaisir, et l'a, de vray, plus chastouilleux, plus vif, et plus aigu ; un plaisir attizé par la difficulté ; il y fault de la picqueure et

1. Homère, *Iliade*, XIV, 295. (J. V. L.)
2. Sans nous lier, sans nous engager. (C.)
3. Élien, *Hist. diverses*, XII, 52. (C.)

de la cuisson : ce n'est plus amour, s'il est sans fleches et sans feu. La liberalité des dames est trop profuse[1] au mariage, et esmousse la poincte de l'affection et du desir : pour fuyr à cet inconvenient, veoyez la peine qu'y prennent en leurs loix Lycurgus et Platon.

Les femmes n'ont pas tort du tout, quand elles refusent les regles de vie qui sont introduictes au monde ; d'autant que ce sont les hommes qui les ont faictes sans elles. Il y a naturellement de la brigue et riotte[2] entre elles et nous ; le plus estroict consentement que nous ayons avecques elles, encores est il tumultuaire et tempesteux. A l'advis de nostre aucteur, nous les traictons inconsidereement en cecy : Aprez que nous avons cogneu qu'elles sont, sans comparaison, plus capables et ardentes aux effects de l'amour que nous, et que ce presbtre ancien l'a ainsi tesmoigné, qui avoit esté tantost homme, tantost femme,

Venus huic erat utraque nota ;[3]

et, en oultre, que nous avons apprins de leur propre bouche la preuve qu'en feirent aultrefois, en divers siecles, un empereur et une emperiere de Rome, maistres ouvriers et fameux en cette besongne ; luy[4] despucela bien en une nuict dix vierges sarmates ses captifves : mais elle[5] fournit

1. Trop prodigue.
2. Petite querelle, petite dispute. (E. J.)
3. Qui connoissoit les plaisirs des deux sexes. (Ovide, *Métam.*, III, 323.) — Ce presbtre ancien, c'est Tirésias, dont l'histoire se trouve dans Ovide même ; dans la *Bibliothèque* d'Apollodore, III, 7 ; Antoninus Liberalis, *Métam.*, 17 ; Tzetzès, etc. (J. V. L.)
4. Proculus, qui s'en glorifie lui-même dans une lettre à Métianus, en ces termes : « Centum ex Sarmatia virgines cepi. Ex his una nocte decem inivi. Omnes tamen, quod in me erat, mulieres intra dies quindecim reddidi. » Voy. Flavius Vopiscus, vers le milieu de la *Vie de Proculus*. (C.)
5. Messaline, femme de l'empereur Claude. (C.)

reellement, en une nuict, à vingt et cinq entreprinses, changeant de compaignie, selon son besoing et son goust,

> Adhuc ardens rigidæ tentigine vulvæ,
> Et lassata viris, nondum satiata, recessit;[1]

et que sur le differend advenu à Cateloigne,[2] entre une femme se plaignant des efforts trop assiduels de son mary, non tant, à mon advis, qu'elle en feust incommodee (car ie ne crois les miracles qu'en foy), comme pour retrencher, soubs ce pretexte, et brider, en ce mesme qui est l'action fondamentale du mariage, l'auctorité des maris envers leurs femmes, et pour montrer que leurs hergnes[3] et leur malignité passent oultre la couche nuptiale, et foulent aux pieds les graces et doulceurs mesmes de Venus; à laquelle plaincte le mary respondoit, homme vrayement brutal et desnaturé, qu'aux iours mesme de ieusne il ne s'en sçauroit passer à moins de dix; intervint ce notable arrest de la royne d'Aragon, par lequel, aprez meure deliberation de conseil, cette bonne royne, pour donner regle et exemple, à tout temps, de la moderation et modestie requise en un iuste mariage, ordonna, pour bornes legitimes et necessaires, le nombre de six par iour, relaschant et quittant beaucoup du besoing et desir de son sexe, « pour establir, disoit elle, une forme aysee, et par consequent permanente et immuable :[4] » en quoy s'escrient les

1. Brûlante encore de volupté, elle se retira enfin plus fatiguée qu'assouvie. (Juvén., *Sat.*, VI, 128.)

2. En Catalogne. (C.)

3. *Hergne*, qui veut dire ici humeur chagrine, acariâtre, rioteuse, ne signifie plus aujourd'hui qu'une certaine incommodité du corps, qu'on nomme *hargne*, ou *hergne* : mais *hargneux*, pour querelleux, est encore en usage. (C.)

4. Nicolas Bohier (*Boerius*), jurisconsulte de Montpellier, mort en 1553, raconte ce fait dans ses Décisions du parlement de Bordeaux, dont il étoit

docteurs, « Quel doibt estre l'appetit et la concupiscence feminine, puisque leur raison, leur reformation et leur vertu se taille à ce prix ! » considerants le divers iugement de nos appetits ; car Solon,[1] patron de l'eschole legiste, ne taxe qu'à trois fois par mois, pour ne faillir point, cette hantise coniugale : Aprez avoir creu, dis ie, et presché cela,[2] nous sommes allez leur donner la continence peculierement en partage, et sur peines dernieres et extremes.

Il n'est passion plus pressante que cette cy, à laquelle nous voulons qu'elles resistent seules, non simplement comme à un vice de sa mesure, mais comme à l'abomination et exsecration, plus qu'à l'irreligion et au parricide ; et nous nous y rendons ce pendant, sans coulpe et reproche. Ceulx mesme d'entre nous qui ont essayé d'en venir à bout, ont assez advoué quelle difficulté, ou plustost impossibilité, il y avoit ; usant de remedes materiels, à mater, affoiblir et refroidir le corps : nous, au contraire, les voulons saines, vigoreuses, en bon poinct, bien nourries, et chastes ensemble ; c'est à dire, et chauldes et froides ; car le mariage, que nous disons avoir charge de les empescher de brusler, leur apporte peu de refreschissement, selon nos mœurs : Si elles en prennent un à qui la vigueur de l'aage boult encores, il fera gloire de l'espandre ailleurs :

président : *Decisiones in senatu Burdegalens. discuss. ac promulgatæ ; Decision.* 317, n. 9, p. 563 de l'édit. de Lyon, 1579. « Unde, dit-il naïvement, de potentia viri non tantum mirari oportet, quantum de querela uxoris. » Les *Décisions* de Bohier ont été traduites en françois (1611, in-4°) par le fameux Jacques Corbin, nommé dans l'*Art poétique* de Boileau. (J. V. L.)

1. Plutarque, traité *de l'Amour*, t. II, p. 769, édit. de 1624. (C.)

2. Que les femmes sont plus ardentes aux effects de l'amour que nous. — C'est ce que Montaigne prétend une quarantaine de lignes plus haut ; et l'on ne trouve qu'ici la fin de cette période, dont le sens a été long-temps suspendu. (A. D.)

Sit tandem pudor; aut eamus in ius :
Multis mentula millibus redempta,
Non est hæc tua, Basse; vendidisti ;[1]

le philosophe Polemon feut iustement appellé en iustice par sa femme,[2] de ce qu'il alloit semant en un champ sterile le fruit deu au champ genital : Si c'est de ces aultres cassez,[3] les voylà, en plein mariage, de pire condition que vierges et veufves. Nous les tenons pour bien fournies, parce qu'elles ont un homme auprez d'elles; comme les Romains teindrent pour violee Clodia Laeta,[4] vestale, que Caligula avoit approchee, encores qu'il feust averé qu'il ne l'avoit qu'approchee : mais au rebours, on recharge par là leur necessité, d'autant que l'attouchement et la compaignie de quelque masle que ce soit esveille leur chaleur, qui demeureroit plus quiete en la solitude; et à cette fin, comme il est vraysemblable, de rendre par cette circonstance et consideration leur chasteté plus meritoire, Boleslaus[5] et Kinge sa femme, roys de Poloigne, la vouerent d'un commun accord, couchez ensemble, le iour mesme de leurs nopces, et la mainteindrent à la barbe des commoditez maritales.

Nous les dressons, dez l'enfance, aux entremises de l'amour; leur grace, leur attifeure, leur science, leur pa-

1. Rougis enfin de ta conduite, ou allons en justice. Tu m'as vendu ce meuble, Bassus; je l'ai acheté à beaux deniers comptants; il n'est plus à toi. (Martial, XII, 90, 10.)

2. Diog. Laerce, III, 17. (C.)

3. Si les femmes prennent des hommes cassés, vieux. — Dans l'édit. de 1588, fol. 374, cette phrase suivoit immédiatement les vers de Martial; et alors on en voyoit mieux le rapport avec la phrase qui les précède. (A. D.)

4. Et la firent enterrer vive, comme le rapporte Xiphilin, dans l'abrégé de la *Vie de Caligula*. (C.)

5. Qui, à cause de cela, fut surnommé le Pudique, comme on peut voir dans Cromer, *de Rebus Polon.*, liv. VIII, p. 204. (C.)

role, toute leur instruction ne regarde qu'à ce but : leurs gouvernantes ne leur impriment aultre chose que le visage de l'amour, ne feust qu'en le leur representant continuellement pour les en desgouster. Ma fille (c'est tout ce que i'ay d'enfants) est en l'aage auquel les lois excusent les plus eschauffees de se marier; elle est d'une complexion tardifve, mince et molle, et a esté par sa mere eslevee de mesme, d'une forme retiree et particuliere, si qu'elle ne commence encores qu'à se desniaiser de la naïfveté de l'enfance : elle lisoit un livre françois devant moy; le mot de *fouteau*[1] s'y rencontra, nom d'un arbre cogneu; la femme qu'ell' a pour sa conduicte, l'arresta tout court un peu rudement, et la feit passer par dessus ce mauvais pas. Ie la laissay faire, pour ne troubler leurs regles; car ie ne m'empesche aulcunement de ce gouvernement; la police feminine a un train mysterieux, il fault le leur quitter : mais si ie ne me trompe, le commerce de vingt laquays n'eust sceu imprimer en sa fantaisie, de six mois, l'intelligence et usage et toutes les consequences du son de ces syllabes scelerees,[2] comme feit cette bonne vieille par sa reprimande et son interdiction.

Motus doceri gaudet Ionicos
Matura virgo, et frangitur artubus
  Iam nunc, et incestos amores
    De tenero meditatur ungui.[3]

1. *Fouteau* est le nom du hêtre en vieux françois. (E. J.)
2. De ces syllabes criminelles, scélérates. (E. J.)
3. Voyez cette beauté sous les yeux de sa mère;
Elle apprend, en naissant, l'art dangereux de plaire,
Et d'irriter en nous de funestes penchants :
Son enfance prévient le temps d'être coupable;
    Le vice trop aimable
    Instruit ses premiers ans.
        (Horace, *Od.*, III, 6, 21.)

Qu'elles se dispensent un peu de la cerimonie; qu'elles entrent en liberté de discours : nous ne sommes qu'enfants au prix d'elles en cette science. Oyez leur representer nos poursuittes et nos entretiens; elles vous font bien cognoistre que nous ne leur apportons rien qu'elles n'ayent sceu et digeré sans nous. Seroit ce, ce que dict Platon, qu'elles ayent esté garsons desbauchez aultrefois? Mon aureille se rencontra un iour en lieu où elle pouvoit desrobber aulcun des discours faicts entre elles sans souspeçons : que ne puis ie le dire? Nostre dame[1] (feis ie)! allons à cette heure estudier des phrases d'Amadis et des registres de Boccace et de l'Aretin, pour faire les habiles : nous employons vrayement bien nostre temps! Il n'est ny parole, ny exemple, ny desmarche, qu'elles ne sçachent mieulx que nos livres : c'est une discipline qui naist dans leurs veines,

Et mentem Venus ipsa dedit,[2]

que ces bons maistres d'eschole, nature, ieunesse et santé, leur soufflent continuellement dans l'ame; elles n'ont que faire de l'apprendre : elles l'engendrent :

Nec tantum niveo gavisa est ulla columbo
Compar, vel si quid dicitur improbius,
Oscula mordenti semper decerpere rostro,
Quantum præcipue multivola est mulier.[3]

Qui n'eust tenu un peu en bride cette naturelle violence de leur desir, par la crainte et honneur dequoy on

Cette traduction est de M. de Voltaire, telle qu'il la fit à l'âge de quinze ans. (C.) — On lit dans Horace, *et fingitur artubus*.

1. Ancienne exclamation, qui signifie *par Notre-Dame!* Aujourd'hui nous disons, par ellipse, *dame!* dans le même sens. (E. J.)

2. Et que Vénus elle-même leur a inspirée. (Virg., *Géorg.*, III, 267.)

3. Jamais colombe, jamais l'oiseau le plus lascif n'a prodigué, avec tant d'ardeur et de plaisir, ses baisers et ses douces morsures, qu'une femme qui s'abandonne à sa passion. (Catulle, *Carm.*, LXVI, 125.)

les a pourveues, nous estions diffamez. Tout le mouvement du monde se resoult et rend à cet accouplage;[1] c'est une matiere infuse par tout; c'est un centre où toutes choses regardent. On veoid encores des ordonnances de la vieille et sage Rome, faictes pour le service de l'amour; et les preceptes de Socrates à instruire les courtisanes :

> Necnon libelli stoïci inter sericos
> Iacere pulvillos amant :[2]

Zenon, parmy ses loix, regloit aussi les escarquillements et les secousses du despucelage. De quel sens estoit le livre du philosophe Strato,[3] De la coniunction charnelle? et de quoy traictoit Theophraste,[4] en ceulx qu'il intitula, l'un l'Amoureux, l'aultre de l'Amour? de quoy Aristippus, au sien Des anciennes delices? que veulent pretendre les descriptions si estendues et vifves en Platon, des amours de son temps plus hardies? et le livre de l'Amoureux de Demetrius Phalereus?[5] et Clinias, ou l'Amoureux forcé, de Heraclides Ponticus?[6] et d'Antisthenes,[7] celuy De faire les enfants, ou des Nopces; et l'aultre, du Maistre ou de l'Amant? et d'Aristo,[8] celuy des Exercices amoureux? de Cleanthes,[9] un de l'Amour, l'aultre de l'Art d'aimer? les

1. « Nature, d'une part, nous poulse avec violence à cette action, tout le mouvement du monde se resoult et se rend à cet accouplage de masle et de femelle; et, d'aultre part, nous laisse accuser, cacher, et rougir pour icelle, comme insolente, deshonneste, etc. » (Charron, *de la Sagesse*, I, 22.)

2. Souvent ces petits livres qu'on trouve sur les coussins de nos belles, sont l'ouvrage des stoïciens. (Hor., *Epod.*, VIII, 15.)

3. Diog. Laerce, V, 59. (C.)

4. Id., V, 43. (C.)

5. Id., V, 81. (C.)

6. Id., V, 87. (C.)

7. Id., VI, 15 et 18. (C.)

8. Id., VII, 163. (C.)

9. Id., VII, 175. (C.)

Dialogues amoureux de Sphaereus,[1] et la Fable de Iupiter et de Iuno, de Chrysippus, eshontee au delà de toute souffrance?[2] et ses cinquante epistres si lascifves? Ie veux laisser à part les escripts des philosophes qui ont suivy la secte d'Epicurus, protectrice de la volupté. Cinquante deitez estoient, au temps passé, asservies à cet office;[3] et s'est trouvé nation,[4] où, pour endormir la concupiscence de ceulx qui venoient à la devotion, on tenoit aux temples des garses et des garsons à iouïr, et estoit acte de cerimonie de s'en servir avant venir à l'office : *nimirum propter continentiam incontinentia necessaria est; incendium ignibus exstinguitur.*[5]

En la plus part du monde, cette partie de nostre corps estoit deïfiee : en mesme province, les uns se l'escorchoient pour en offrir et consacrer un lopin; les aultres offroient et consacroient leur semence : en une aultre, les ieunes hommes se le perceoient publicquement et ouvroient en divers lieux entre chair et cuir, et traversoient, par ces ouvertures, des brochettes, les plus longues et grosses qu'ils pouvoient souffrir; et de ces brochettes faisoient aprez du feu, pour offrande à leurs dieux; estimez

1. Diog. Laerce, VII, 178. (C.)

2. Effrontée au dernier point, et plus convenable à des courtisanes infâmes qu'à des dieux, dit Diog. Laerce, VII, 187, 188. (C.)

3. Dans l'édit. de 1588, fol. 375, cette phrase suit immédiatement celle où l'on trouve quelques lignes plus haut, que Zénon par ses lois régloit les... secousses du despucelage. L'addition que Montaigne a faite depuis, a rompu la liaison des idées, et l'on ne voit pas d'abord à quoi se rapportent ces mots : « à cet office. » (A. D.)

4. Babylone, Hérodote, I, 199; Strabon, XVI, p. 1081; Jérémie, *ap. Baruch.*, VI, 42, 43. — Cypre, Hérodote, *ibid.*; Athénée, XII, p. 516. — Héliopolis en Phénicie, Eusèbe, *Vie de Constantin*, III, 58; Socrate, *Hist. ecclésiast.*, I, 18. — *Sicca Veneria*, Valère Maxime, II, 6, 15, etc. (J. V. L.)

5. Parce que l'incontinence est nécessaire pour la continence, et que l'incendie s'éteint par le feu.

peu vigoreux et peu chastes, s'ils venoient à s'estonner par la force de cette cruelle douleur : ailleurs, le plus sacré magistrat estoit reveré et recogneu par ces parties là : et, en plusieurs cerimonies, l'effigie en estoit portee en pompe, à l'honneur de diverses divinitez; les dames aegyptiennes, en la feste des Bacchanales, en portoient au col un de bois, exquisement formé, grand et poisant, chascune selon sa force; oultre ce que la statue de leur dieu en representoit un qui surpassoit en mesure le reste du corps.[1] Les femmes mariees, icy prez, en forgent, de leur couvrechef, une figure sur leur front, pour se glorifier de la iouïssance qu'elles en ont; et venant à estre veufves, le couchent en arriere, et ensepvelissent soubs leur coeffure. Les plus sages matrones, à Rome, estoient honorees d'offrir des fleurs et des couronnes au dieu Priapus; et sur ses parties moins honnestes faisoit on seoir les vierges, au temps de leurs nopces.[2] Encores ne sçais ie si i'ay veu en mes iours quelque air de pareille devotion. Que vouloit dire cette ridicule piece de la chaussure de nos peres, qui se veoid encore en nos Souysses? à quoy faire la montre que nous faisons à cette heure, de nos pieces, en forme, soubs nos gregues; et, souvent, qui pis est, oultre leur grandeur naturelle, par faulseté et imposture? Il me prend envie de croire que cette sorte de vestement feut inventee aux meilleurs et plus consciencieux siecles, pour ne piper le monde, pour que chascun rendist en public compte de son faict; les nations plus simples l'ont encores aulcunement rapportant au vray : lors, on instruisoit la

1. HÉRODOTE, II, 48, dit seulement : Οὐ πολλῷ τέῳ ἔλασσον ἐὸν τοῦ ἄλλου σώματος. (C.)

2. LACTANCE, *Divin. Instit.*, I, 20; SAINT AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, VI, 9, etc. (J. V. L.)

science de l'ouvrier, comme il se faict de la mesure du bras ou du pied. Ce bon homme qui, en ma ieunesse, chastra tant de belles et antiques statues en sa grande ville, pour ne corrompre la veue,[1] suyvant l'advis de cet aultre ancien bon homme,

> Flagitii principium est, nudare inter cives corpora :[2]

se debvoit adviser, comme aux mysteres de la bonne deesse toute apparence masculine en estoit forclose, que ce n'estoit rien advancer, s'il ne faisoit encores chastrer et chevaulx, et asnes, et nature enfin :

> Omne adeo genus in terris, hominumque, ferarumque,
> Et genus æquoreum, pecudes, pictæque volucres,
> In furias ignemque ruunt.[3]

Les dieux, dict Platon,[4] nous ont fourni d'un membre inobedient et tyrannique, qui, comme un animal furieux, entreprend, par la violence de son appetit, de soubmettre tout à soy : de mesme aux femmes le leur, comme un animal glouton et avide, auquel si on refuse aliments en sa saison, il forcene,[5] impatient de delay ; et, soufflant sa rage en leur corps, empesche les conduicts, arreste la respiration, causant mille sortes de maulx ; iusques à ce qu'ayant humé le fruict de la soif commune, il en ayt

1. Édit. de 1588, fol. 375 verso : « La veue des dames du païs. »

2. C'est une cause de déréglements, que d'étaler en public des nudités. (Ennius *apud* Cic., *Tusc. quæst.*, IV, 33.)

3. Amour, tout sent tes feux, tout se livre à ta rage,
Tout, et l'homme qui pense, et la brute sauvage,
Et le peuple des eaux, et l'habitant des airs.
(Virg., *Géorg.*, III, 244, trad. de Delille.)

4. Vers la fin du *Timée*, d'où a été pris tout ce que Montaigne dit ici jusqu'au paragraphe suivant. (C.)

5. Il extravague, il devient hors de sens. (E. J.)

largement arrousé et ensemencé le fond de leur matrice.

Or, se debvoit adviser aussi mon legislateur,[1] qu'à l'adventure est ce un plus chaste et fructueux usage, de leur faire de bonne heure cognoistre le vif, que de le leur laisser deviner selon la liberté et chaleur de leur fantasie : au lieu des parties vrayes, elles en substituent, par desir et par esperance, d'aultres extravagantes au triple; et tel de ma cognoissance s'est perdu, pour avoir faict la descouverte des siennes en lieu où il n'estoit encores au propre de les mettre en possession de leur plus serieux usage. Quel dommage ne font ces enormes pourtraicts que les enfants vont semant aux passages et escalliers des maisons royales? de là leur vient[2] un cruel mespris de nostre portee naturelle. Que sçait on, si Platon, ordonnant, aprez d'aultres republicques bien instituees, que les hommes et femmes, vieux, ieunes, se presentent nuds à la vue les uns des aultres, en ses gymnastiques, n'a pas regard à cela? Les Indiennes, qui veoyent les hommes à crud, ont au moins refroidy le sens de la vue : et, quoy que dient les femmes de ce grand royaume du Pegu, qui, au dessoubs de la ceinture, n'ont à se couvrir qu'un drap fendu par le devant, et si estroict que, quelque cerimonieuse decence qu'elles y cherchent, à chasque pas on les veoid toutes, que c'est une invention trouvee aux fins d'attirer les hommes à elles et les retirer des masles, à quoy cette nation est du tout abandonnee, il se pourroit dire qu'elles y perdent plus qu'elles n'advancent, et qu'une faim entiere est plus aspre que celle qu'on a rassasiee, au moins par

1. Le *bon homme*, c'est-à-dire le pape dont il a précédemment parlé. Le passage que Montaigne a intercalé depuis l'édition de 1588, a fait disparoître la liaison des deux phrases. (A. D.)

2. De là vient que les femmes ont un cruel mépris, etc.

les yeulx : aussi disoit Livia, « qu'à une femme de bien, un homme nud n'est non plus qu'une image.[1] » Les Lacedemoniennes, plus vierges femmes que ne sont nos filles, veoyoient touts les iours les ieunes hommes de leur ville despouillez en leurs exercices; peu exactes elles mesmes à couvrir leurs cuisses en marchant, s'estimants, comme dict Platon,[2] assez couvertes de leur vertu sans vertugade.[3] Mais ceulx là, desquels parle sainct Augustin,[4] ont donné un merveilleux effort de tentation à la nudité, qui ont mis en doubte, Si les femmes, au iugement universel, resusciteront en leur sexe, et non plus tost au nostre, pour ne nous tenter encores en ce sainct estat. On les leurre, en somme, et acharne, par touts moyens; nous eschauffons et incitons leur imagination sans cesse : et puis nous crions au ventre. Confessons le vray, il n'en est gueres d'entre nous, qui ne craigne plus la honte qui luy vient des vices de sa femme, que des siens; qui ne se soigne plus (charité esmerveillable!) de la conscience de sa bonne espouse, que de la sienne propre; qui n'aimast mieulx estre voleur et sacrilege, et que sa femme feust meurtriere et heretique, que si elle n'estoit plus chaste que son mary : inique esti-

1. Dion, *Tibère*, p. 112, édit. de Robert Estienne. (C.) — « Livia, selon l'opinion des sages, parloit en grande et suffisante dame, comme elle estoit, disant qu'à une femme chaste un homme nud n'est non plus qu'une image... N'eust-elle pas aussi volontiers dict, que les femmes qui crient qu'on les viole par les aureilles ou par les yeulx, le feissent à desseing, à fin de pretendre cause d'ignorance de se mal garder par ailleurs? La plus legitime consideration qu'elles y puissent apporter, c'est de craindre qu'on ne les tente par là : mais elles doivent avoir grande honte de confesser ne se sentir de bon or que jusques à la couppelle, etc. » (Mademoiselle de Gournay, préface de l'édit. de 1595.)

2. Platon ne parle pas des femmes lacédémoniennes, mais des femmes en général. (*République*, V, p. 457.) (C.)

3. Sans vertugadin. — *Vertugale* et *vertugadin*, cotte gonflée avec un cercle, de l'espagnol *vertugala*. (Borel, *Trésor des Recherches gauloises*.)

4. *De Civit. Dei*, XXII, 17. (C.)

mation de vices! Nous et elles sommes capables de mille corruptions plus dommageables et desnaturees, que n'est la lascifveté : mais nous faisons et poisons les vices, non selon nature, mais selon nostre interest; par où ils prennent tant de formes ineguales.

L'aspreté de nos decrets rend l'application des femmes à ce vice, plus aspre et vicieuse que ne porte sa condition, et l'engage à des suittes pires que n'est leur cause : elles offriront volontiers d'aller au palais querir du gain, et, à la guerre, de la reputation, plustost que d'avoir, au milieu de l'oisifveté et des delices, à faire une si difficile garde;[1] veoyent elles pas qu'il n'est ny marchand, ny procureur, ny soldat, qui ne quitte sa besongne pour courre à cette aultre, et le crocheteur, et le savetier, touts harassez et hallebrenez[2] qu'ils sont de travail et de faim?

Num tu, quæ tenuit dives Achæmenes,
Aut pinguis Phrygiæ Mygdonias opes,
Permutare velis crine Licymniæ,
  Plenas aut Arabum domos,
Dum fragrantia detorquet ad oscula
Cervicem, aut facili sævitia negat,
Quæ poscente magis gaudeat eripi,
  Interdum rapere occupet?[3]

1. « La continence est une chose tres difficile, et de tres penible garde : il est bien mal aysé de resister du tout à nature; or c'est ici qu'elle est plus forte et ardente, etc., etc. » (Charron, *de la Sagesse*, III, 41.)

2. *Hallebrené*, ou, comme écrit Nicot, *halbrené*, c'est un terme de fauconnier, qui appelle un faucon *halbrené*, cil qui a une ou plusieurs pennes rompues. Ce mot n'est pas encore tout-à-fait hors d'usage dans le sens figuré que lui donne ici Montaigne, comme on peut voir dans le *Dictionnaire de l'Académie françoise*, au mot *Halbrené*. (C.)

3. Les richesses de l'Arabie et de la Phrygie, les trésors d'Achémène, pourroient-ils vous payer un seul cheveu de Licymnie, dans ces doux moments où, répondant à vos baisers, elle tourne la tête vers vous; puis, par un doux caprice, refuse ce qu'elle veut se laisser ravir, et bientôt vous prévient elle-même? (Hor., *Od.*, II, xii, 21.)

Ie ne sçais si les exploicts de Cesar et d'Alexandre surpassent en rudesse la resolution d'une belle ieune femme, nourrie en nostre façon, à la lumiere et commerce du monde, battue de tant d'exemples contraires, et se maintenant entiere au milieu de mille continuelles et fortes poursuittes. Il n'y a point de faire plus espineux qu'est ce non faire, ny plus actif : ie treuve plus aysé de porter une cuirasse toute sa vie, qu'un pucelage ; et est le vœu de la virginité le plus noble de touts les vœux, comme estant le plus aspre : *Diaboli virtus in lumbis est*,[1] dict sainct Ierosme.

Certes, le plus ardu et le plus vigoreux des humains debvoirs, nous l'avons resigné aux dames, et leur en quittons la gloire. Cela leur doibt servir d'un singulier aiguillon à s'y opiniastrer ; c'est une belle matiere à nous braver, et à fouler aux pieds cette vaine preeminence de valeur et de vertu que nous pretendons sur elles : elles trouveront, si elles s'en prennent garde, qu'elles en seront non seulement tresestimees, mais aussi plus aimees. Un galant homme n'abandonne point sa poursuitte, pour estre refusé, pourveu que ce soit un refus de chasteté, non de chois : nous avons beau iurer, et menacer, et nous plaindre ; nous mentons, nous les en aimons mieulx : il n'est point de pareil leurre, que la sagesse non rude et renfrongnee. C'est stupidité et lascheté, de s'opiniastrer contre la haine et le mespris ; mais contre une resolution vertueuse et constante, meslee d'une volonté recognoissante, c'est l'exercice d'une ame noble et genereuse. Elles peuvent recognoistre nos services, iusques à certaine mesure, et nous faire sentir

1. Car la vertu du diable est aux roignons. Saint Jérôme, *contre Jovinien*, II, t. II, p. 72, édit. de Bâle, 1537. — Cette traduction est de Montaigne lui-même, à la marge d'un des exemplaires corrigés de sa main. (N.)

honnestement qu'elles ne nous desdaignent pas ; car cette loy qui leur commande de nous abominer, parce que nous les adorons, et nous haïr de ce que nous les aimons, elle est, certes, cruelle, ne feust que de sa difficulté : pourquoy n'orront elles nos offres et nos demandes, autant qu'elles se contiennent soubs le debvoir de la modestie? que va lon devinant qu'elles sonnent au dedans quelque sens plus libre? Une royne de nostre temps disoit ingenieusement, « que de refuser ces abords, c'est tesmoignage de foiblesse, et accusation de sa propre facilité ; et qu'une dame non tentee ne se pouvoit vanter de sa chasteté. » Les limites de l'honneur ne sont pas retrenchez du tout si court : il a de quoy se relascher ; il peult se dispenser[1] aulcunement, sans se forfaire ;[2] au bout de sa frontiere, il y a quelque estendue, libre, indifferente, et neutre. Qui l'a peu chasser et acculer à force, iusques dans son coing et son fort, c'est un malhabile homme s'il n'est satisfaict de sa fortune : le prix de la victoire se considere par la difficulté. Voulez vous sçavoir quelle impression a faict en son cœur vostre servitude et vostre merite? mesurez le à ses mœurs : telle peult donner plus, qui ne donne pas tant. L'obligation du bienfaict se rapporte entierement à la volonté de celuy qui donne ; les aultres circonstances qui tumbent au bien faire, sont muettes, mortes, et casueles : ce peu luy couste plus à donner, qu'à sa compaigne son tout. Si en quelque chose la rareté sert d'estimation, ce doibt estre en cecy ; ne regardez pas combien peu c'est, mais combien peu l'ont : la valeur de la monnoye se change selon le coing et la marque du lieu. Quoy que le despit et

1. Se donner quelque liberté, sans se perdre, sans être coupable. (C.)
2. Édit. de 1588, fol. 377 : « sans s'affoler. »

l'indiscretion d'aulcuns leur puisse faire dire sur l'excez de leur mescontentement, tousiours la vertu et la verité regaigne son advantage : i'en ay veu, desquelles la reputation a esté longtemps interessee par iniure,[1] s'estre remises en l'approbation universelle des hommes par leur seule constance, sans soing et sans artifice ; chascun se respent et se desment de ce qu'il en a creu ; de filles un peu suspectes, elles tiennent le premier reng entre les dames d'honneur. Quelqu'un disoit à Platon : « Tout le monde mesdit de vous : » « Laissez les dire, feict il,[2] ie vivray de façon que ie leur feray changer de langage. » Oultre la crainte de Dieu, et le prix d'une gloire si rare, qui les doibt inciter à se conserver, la corruption de ce siecle les y force : et si i'estois en leur place, il n'est rien que ie ne feisse plustost que de commettre ma reputation en mains si dangereuses. De mon temps, le plaisir d'en conter (plaisir qui ne doibt gueres en doulceur à celuy mesme de l'effect), n'estoit permis qu'à ceulx qui avoient quelque amy fidele et unique : à present, les entretiens ordinaires des assemblees et des tables, ce sont les vanteries des faveurs reçues et liberalité secrete des dames. Vrayement c'est trop d'abiection et de bassesse de cœur, de laisser ainsi fierement persecuter, paistrir, et fourrager ces tendres et mignardes doulceurs, à des personnes ingrates, indiscretes, et si volages.

Cette nostre exasperation immoderee et illegitime contre ce vice, naist de la plus vaine et tempesteuse maladie qui afflige les ames humaines, qui est la ialousie.

1. A été long-temps compromise injustement, à tort. — *Par injure* est un latinisme, *injuria*, c'est-à-dire *sine jure*, sans justice.

2. Ceci est rapporté dans les sentences recueillies par Antonius et Maximus, *Serm.* 54. (C.)

Quis vetat apposito lumen de lumine sumi?
Dent licet assidue, nil tamen inde perit.[1]

Celle là, et l'envie sa sœur, me semblent des plus ineptes de la troupe. De cette cy, ie n'en puis gueres parler : cette passion, qu'on peinct si forte et si puissante, n'a, de sa grace, aulcune addresse[2] en moi. Quant à l'aultre,[3] ie la cognois, au moins de veue. Les bestes en ont ressentiment : le pasteur Chratis[4] estant tumbé en l'amour d'une chevre, son bouc, ainsi qu'il dormoit, luy veint, par ialousie, chocquer la teste, de la sienne, et la luy escraza. Nous avons monté l'excez de cette fiebvre, à l'exemple d'aulcunes nations barbares : les mieulx disciplinees en ont esté touchees, c'est raison, mais non pas transportees :

Ense maritali nemo confossus adulter
Purpureo Stygias sanguine tinxit aquas :[5]

Lucullus, Cesar, Pompeius, Antonius, Caton et d'aultres braves hommes, feurent cocus, et le sceurent, sans en exciter tumulte; il n'y eut, en ce temps là, qu'un sot de Lepidus[6] qui en mourut d'angoisse.

1. Empêche-t-on d'allumer un flambeau à la lumière d'un autre flambeau? Elles ont beau donner, le fonds ne diminue jamais. (Ovide, *de Arte amandi*, III, 93.) — Le sens du dernier vers est dans Ovide : pour les paroles, Montaigne les a prises dans les *Catalecta*, d'une épigramme intitulée *Priapus*, laquelle commence ainsi :

Obscure poteram tibi dicere : Da mihi, quod tu
Des licet assidue, nil tamen inde perit.
(C.)

2. Influence sur moi. (C.)
3. La jalousie. (C.)
4. Élien, *des Animaux*, XII, 42. (C.)
5. Jamais un adultère, percé de l'épée d'un mari, n'a teint de son sang les eaux du Styx.
6. Le père du triumvir. — Voy. Plutarque, *Vie de Pompée*, ch. v de la version d'Amyot. (C.)

Ah! tum te miserum malique fati,
Quem attractis pedibus, patente porta,
Percurrent raphanique mugilesque :[1]

et le dieu de nostre poëte, quand il surprint avecques sa femme l'un de ses compaignons, se contenta de leur en faire honte,

Atque aliquis de dis non tristibus optat
Sic fieri turpis;[2]

et ne laisse pourtant pas de s'eschauffer des molles caresses qu'elle luy offre, se plaignant qu'elle soit pour cela entree en desfiance de son affection :

Quid causas petis ex alto? fiducia cessit
Quo tibi, diva, mei?[3]

voire, elle luy faict requeste pour un sien bastard,

Arma rogo genitrix nato,[4]

qui luy est liberalement accordee; et parle Vulcan d'Aeneas avecques honneur,

Arma acri facienda viro,[5]

d'une humanité à la verité plus qu'humaine; et cet excez de bonté, ie consens qu'on le quitte aux dieux :

1. Infortuné! si tu es pris sur le fait, tu seras traîné par les pieds hors du logis, et on chargera de ton supplice les surmulets et les raves! (Catulle, *Carm.*, XV, 17.)

2. Alors un dieu peu austère se mit à dire : Qu'on m'expose à un tel déshonneur! (Ovide, *Métam.*, IV, 187, d'après l'*Odyssée*, VIII, 339.)

3. A quoi bon tant de détours? Pourquoi, déesse, ne pas vous fier à votre époux? (Virg., *Énéide*, VIII, 395.)

4. C'est une mère qui vous demande des armes pour son fils. (Virg., *ibid.*, VIII, 383.)

5. Il s'agit de faire des armes pour un héros. (Id., *ibid.*, v. 441.)

Nec divis homines componier æquum est.[1]

Quant à la confusion des enfants, oultre ce que les plus graves legislateurs l'ordonnent et l'affectent en toutes leurs republicques, elle ne touche pas les femmes, où cette passion est, ie ne sçais comment, encores mieulx en son siege :

Sæpe etiam Iuno, maxima cœlicolum,
Coniugis in culpa flagravit quotidiana.[2]

Lorsque la ialousie saisit ces pauvres ames foibles et sans resistance, c'est pitié comme elle les tirasse et tyrannise cruellement : elle s'y insinue soubs tiltre d'amitié ; mais, depuis qu'elle les possede, les mesmes causes qui servoient de fondement à la bienveuillance servent de fondement de haine capitale. C'est, des maladies d'esprit, celle à qui plus de choses servent d'aliment, et moins de choses de remede : la vertu, la santé, le merite, la reputation du mary, sont les boutefeux de leur maltalent[3] et de leur rage.

Nullæ sunt inimicitiæ, nisi amoris, acerbæ.[4]

Cette fiebvre laidit et corrompt tout ce qu'elles ont de bel et de bon d'ailleurs ; et d'une femme ialouse, quelque chaste qu'elle soit et mesnagiere, il n'est action qui ne sente à l'aigre et à l'importun : c'est une agitation enragee, qui les reiecte à une extremité du tout contraire à

1. Aussi n'est-il pas juste de comparer les hommes aux dieux. (Catulle, *Carm.*, LXVIII, 141.)

2. Souvent la reine des dieux fut irritée des fautes journalières de son mari. (Id., *ibid.*, v. 138.)

3. Dépit. — C'est ce que signifie *maltalent,* vieux mot qui est tout à fait hors d'usage. (C.)

4. Il n'y a de haines implacables que celles de l'amour. (Properce, II, viii, 3.)

sa cause. Il feut bon[1] d'un Octavius à Rome : Ayant couché avecques Pontia Postumia, il augmenta son affection par la iouïssance, et poursuyvit à toute instance de l'espouser : ne la pouvant persuader, cet amour extreme le precipita aux effects de la plus cruelle et mortelle inimitié; il la tua. Pareillement, les symptomes ordinaires de cette aultre maladie amoureuse, ce sont haines intestines, monopoles,[2] coniurations,

Notumque furens quid femina possit,[3]

et une rage qui se ronge d'autant plus, qu'elle est contraincte de s'excuser du pretexte de bienveuillance.

Or, le debvoir de chasteté a une grande estendue : est ce la volonté que nous voulons qu'elles brident? c'est une piece bien soupple et actifve; elle a beaucoup de promptitude, pour la pouvoir arrester : comment? si les songes les engagent par fois si avant, qu'elles ne s'en puissent desdire; il n'est pas en elles, ny à l'adventure en la Chasteté mesme, puisqu'elle est femelle, de se deffendre des concupiscences et du desirer. Si leur volonté seule nous interesse, où en sommes nous? Imaginez la grand' presse, à qui auroit ce privilege d'estre porté, tout empenné, sans yeulx et sans langue, sur le poing de chascune qui l'accepteroit : les femmes scythes[4] crevoient les

1. C'est ce qui ne fut que trop bien vérifié par un Octavius, etc. — Tacite, d'où cette histoire est tirée (*Annal.*, XIII, 44), le nomme Octavius Sagitta. (C.)

2. *Monopoles*, dit Nicot, ce sont des assemblées factieuses pour faire quelque menée.

3. Car on sait jusqu'où va la fureur d'une femme. (Virg., *Énéide*, V, 21.)

4. Hérodote, IV, 2, dit bien que les Scythes ôtoient la vue à leurs esclaves; mais il ne parle ici ni de leurs femmes, ni du motif qu'on leur suppose. (C.)

yeulx à touts leurs esclaves et prisonniers de guerre, pour s'en servir plus librement et couvertement. Oh! le furieux advantage que l'opportunité! Qui me demanderoit la premiere partie en l'amour, ie respondrois que c'est sçavoir prendre le temps; la seconde de mesme; et encores la tierce : c'est un poinct qui peult tout. I'ay eu faulte de fortune souvent, mais par fois aussi d'entreprinse : Dieu gard' de mal qui peult encores s'en mocquer. Il y fault en ce siecle plus de temerité, laquelle nos ieunes gents excusent, sous pretexte de chaleur; mais, si elles y regardoient de prez, elles trouveroient qu'elle vient plustost de mespris. Ie craignois superstitieusement d'offenser; et respecte volontiers ce que i'aime : oultre ce, qu'en cette marchandise, qui en oste la reverence, en efface le lustre; i'aime qu'on y face un peu l'enfant, le craintif, et le serviteur. Si ce n'est du tout en cecy, i'ay, d'ailleurs, quelques airs de la sotte honte dequoy parle Plutarque, et en a esté le cours de ma vie blecé et taché diversement; qualité bien mal advenante à ma forme universelle : qu'est il de nous aussi,[1] que sedition et discrepance? I'ay les yeulx tendres à soubtenir un refus, comme à refuser : et me poise tant de poiser à aultruy, que, ez occasions où le debvoir me force d'essayer la volonté de quelqu'un en chose doubteuse et qui luy couste, ie le fois maigrement et envy;[2] mais si c'est pour mon particulier, quoyque die veritablement Homere,[3] « qu'à un indigent c'est une sotte vertu que la honte, » i'y com-

1. Que sommes-nous aussi, qu'un amas de pensées et de passions contraires, qui s'entrebattent sans cesse? — *Discrepance*, contrariété, vient du latin *discrepantia*, et n'est plus en usage. (C.)

2. A contre-cœur, avec répugnance, *invitus*.

3. *Odyssée*, XVII, 347.

mets ordinairement un tiers qui rougisse en ma place : et esconduis ceulx qui m'employent, de pareille difficulté ; si qu'il m'est advenu par fois d'avoir la volonté de nier, que ie n'en avois pas la force.

C'est doncques folie d'essayer à brider aux femmes un desir qui leur est si cuisant et si naturel : et quand ie les ois se vanter d'avoir leur volonté si vierge et si froide, ie me mocque d'elles ; elles se reculent trop arriere : Si c'est une vieille esdentee et decrepite, ou une ieune seiche et pulmonique ; s'il n'est du tout croyable, au moins elles ont apparence de le dire : Mais celles qui se meuvent et qui respirent encores, elles en empirent leur marché, d'autant que les excuses inconsiderees servent d'accusation ; comme un gentilhomme de mes voisins, qu'on souspeçonnoit d'impuissance,

> Languidior tenera cui pendens sicula beta
> Nunquam se mediam sustulit ad tunicam,[1]

trois ou quatre iours aprez ses nopces, alla iurer tout hardiement, pour se iustifier, qu'il avoit faict vingt postes la nuict precedente ; de quoy on s'est servy depuis à le convaincre de pure ignorance, et à le desmarier : oultre que ce n'est rien dire qui vaille ; car il n'y a ny continence ny vertu, s'il n'y a de l'effort au contraire.[2] Il est vray, fault il dire, mais ie ne suis pas preste à me rendre : les saincts mesme parlent ainsi. S'entend, de celles qui se vantent en bon escient de leur froideur et insensibilité, et qui veulent

1. Qui n'avoit jamais donné le moindre signe de vigueur. (CATULLE, *Carm.*, LXVII, 21.) — Nous nous contentons d'indiquer le sens de ces deux vers, trop libres pour être traduits littéralement.

2. Cette dernière partie de la phrase, depuis le mot *oultre,* se rapporte à ce que Montaigne a dit plus haut des femmes *qui se vantent d'avoir leur volonté vierge et froide.* (A. D.)

en estre crues d'un visage serieux ; car, quand c'est d'un visage affecté, où les yeulx desmentent leurs paroles, et du iargon de leur profession qui porte coup à contrepoil, ie le treuve bon. Ie suis fort serviteur de la naïfveté et de la liberté ; mais il n'y a remede, si elle n'est du tout niaise ou enfantine, elle est inepte, et messeante aux dames en ce commerce ; elle gauchit incontinent sur l'impudence. Leurs desguisements et leurs figures ne trompent que les sots ; le mentir y est en siege d'honneur : c'est un destour qui nous conduict à la verité par une faulse porte. Si nous ne pouvons contenir leur imagination, que voulons nous d'elles ? Les effects ? il en est assez qui eschappent à toute communication estrangiere, par lesquels la chasteté peult estre corrompue ;

Illud sæpe facit, quod sine teste facit :[1]

et ceulx que nous craignons le moins, sont à l'adventure les plus à craindre ; leurs pechez muets sont les pires :

Offendor mœcha simpliciore minus.[2]

Il est des effects qui peuvent perdre sans impudicité leur pudicité ; et, qui plus est, sans leur sceu : *obstetrix, virginis cuiusdam integritatem manu velut explorans, sive malevolentia, sive inscitia, sive casu, dum inspicit, perdidit :*[3] telle a adiré[4] sa virginité, pour l'avoir cherchee ; telle s'en esbattant, l'a tuee. Nous ne sçaurions leur cir-

1. L'on fait souvent ce qu'on fait sans témoin.
(MARTIAL, VII, LXII, 6.)

2. Je hais moins une femme qui ne dissimule pas ses vices. (MARTIAL, VI, VII, 6.)

3. Ces paroles, qui confirment ce que Montaigne vient de dire, et qu'on ne sauroit traduire ouvertement en françois, sont de saint Augustin, *de Civit. Dei*, I, 18.

4. C'est-à-dire, a égaré. — *Adirer*, mot fréquent à Paris, dit Nicot, vaut

conscrire precisement les actions que nous leur deffendons; il fault concevoir nostre loy soubs paroles generales et incertaines : l'idee mesme que nous forgeons à leur chasteté est ridicule : car, entre les extremes patrons que i'en aye, c'est Fatua,[1] femme de Faunus, qui ne se laissa veoir oncques, puis ses nopces, à masle quelconque; et la femme de Hieron,[2] qui ne sentoit pas son mary punais, estimant que ce feust une qualité commune à touts hommes : Il fault qu'elles deviennent insensibles et invisibles pour nous satisfaire.

Or, confessons que le nœud du iugement de ce debvoir gist principalement en la volonté : il y a eu des maris qui ont souffert cet accident, non seulement sans reproche et offense envers leurs femmes, mais avecques singuliere obligation et recommendation de leur vertu; telle, qui aimoit mieulx son honneur que sa vie, l'a prostitué à l'appetit forcené d'un mortel ennemy, pour sauver la vie à son mary, et a faict pour luy ce qu'elle n'eust aulcunement faict pour soy.[3] Ce n'est pas icy le lieu d'estendre ces exemples; ils sont trop haults et trop riches pour estre representez en ce lustre; gardons les à un plus noble siege : mais pour des exemples de lustre plus vulgaire, est il pas touts les iours des femmes entre nous qui, pour la seule utilité de leurs maris, se prestent, et par leur

autant comme *esgarer*. (C.) — *Adiré* vient de *à dire :* ainsi, *pièce adirée* signifie *pièce* qui est *à dire,* qui manque. (E. J.)

1. Varron, dans *Lactance*, I, 22. (C.)

2. Plutarque, dans les *Apophthegmes des anciens rois*, etc., à l'article *Hiéron;* et dans son traité intitulé, *Comment on pourra recevoir utilité de ses ennemis*, ch. vii. (C.)

3. Voy. le Dictionnaire de Bayle, au mot *Acindynus* (*Septimius*), et surtout la Rem. C, où il est plus sévère que Montaigne et même que saint Augustin. (J. V. L.)

expresse ordonnance et entremise? et anciennement Phaulius l'Argien[1] offrit la sienne au roi Philippus par ambition; tout ainsi que par civilité ce Galba,[2] qui avoit donné à souper à Mecenas, veoyant que sa femme et lui commenceoient à complotter par œuillades et signes, se laissa couler sur son coussin, representant un homme aggravé de sommeil, pour faire espaule à leurs amours; ce qu'il advoua d'assez bonne grace; car, sur ce poinct, un valet ayant prins la hardiesse de porter la main sur les vases qui estoient sur la table, il luy cria tout franchement : « Comment, coquin, veois tu pas que ie ne dors que pour Mecenas? » Telle a les mœurs desbordees,[3] qui a la volonté plus reformee que n'a cett' aultre qui se conduict soubs une apparence reglee. Comme nous en veoyons qui se plaignent d'avoir esté vouees à chasteté, avant l'aage de cognoissance : i'en ay veu aussi se plaindre veritablement d'avoir esté vouees à la desbauche, avant l'aage de cognoissance; le vice des parents en peult estre cause; ou la force du besoing, qui est un rude conseiller. Aux Indes Orientales,[4] la chasteté y estant en singuliere recommendation, l'usage pourtant souffroit qu'une femme mariee se peust abandonner à qui luy presentoit un elephant; et cela, avecques quelque gloire d'avoir esté estimee à si hault prix. Phedon le philosophe, homme de maison, aprez la prinse de son païs d'Elide, feit mestier[5] de prostituer,

1. Plutarque, traité *de l'Amour*, ch. xvi. (C.) — 2. Id., *ibid.* (C.)

3. Dans l'édit. de 1588, fol. 380, cette phrase suit immédiatement ces mots qu'on a lus plus haut : « Gardons les à un plus noble siege. » (A. D.)

4. Arrien, *Hist. Ind.*, ch. xvii. (C.)

5. Il n'en fit pas métier, de son bon gré, comme Montaigne semble l'insinuer; mais, étant esclave, son maître l'y forçoit. (Diogène Laerce, II, 105.) « Et, ut quidam scripserunt, a lenone domino puer ad merendum coactus, » dit encore Aulu-Gelle, II, 18. (C.)

autant qu'elle dura, la beauté de sa ieunesse à qui en voulut, à prix d'argent, pour en vivre. Et Solon feut le premier en la Grece, dict on, qui, par ses loix, donna la liberté aux femmes, aux despens de leur pudicité, de prouveoir au besoing de leur vie : coustume que Herodote[1] dict avoir esté receue avant luy en plusieurs polices. Et puis, quel fruict de cette penible solicitude?[2] car, quelque iustice qu'il y ayt en cette passion, encores fauldroit il veoir si elle nous charie utilement : est il quelqu'un qui les pense boucler par son industrie?

> Pone seram; cohibe : sed quis custodiet ipsos
> Custodes? cauta est, et ab illis incipit uxor :[3]

quelle commodité ne leur est suffisante, en un siecle si sçavant?

La curiosité est vicieuse par tout; mais elle est pernicieuse icy : c'est folie de vouloir s'esclaircir d'un mal auquel il n'y a point de medecine qui ne l'empire et le rengrege;[4] duquel la honte s'augmente et se publie principalement par la ialousie; duquel la vengeance blece plus nos enfants qu'elle ne nous guarit. Vous asseïchez et mourez à la queste d'une si obscure verification. Combien piteusement y sont arrivez ceulx de mon temps qui en sont venus à bout! Si l'advertisseur n'y presente quand et quand le

1. Hérodote l'attribue aux Lydiens (I, 94); aux Babyloniens (I, 196, etc.) (J. V. L.)

2. De la jalousie. (C.)

3. Enferme-la sous clef, donne-lui des gardiens. Mais qui les gardera eux-mêmes? Ta femme est adroite; elle commencera par eux. (Juvén., *Sat.*, VI, 346.)

4. Réaggrave. (E. J.) — Charron, en copiant cette phrase (*de la Sagesse*, I, 28), se sert du verbe simple : « Elle engendre une curiosité pernicieuse de se vouloir esclaircir de son mal, auquel il n'y a pas de remede qui ne l'empire et ne l'*engrege*, etc. » (J. V. L.)

remede et son secours, c'est un advertissement iniurieux, et qui merite mieulx un coup de poignard, que ne faict un desmentir. On ne se mocque pas moins de celuy qui est en peine d'y prouveoir, que de celuy qui l'ignore. Le charactere de la cornardise est indelebile ; à qui il est une fois attaché, il l'est tousiours : le chastiement l'exprime plus que la faulte. Il faict beau veoir arracher de l'umbre et du doubte nos malheurs privez, pour les trompetter en des eschaffauds tragiques ; et malheurs qui ne pincent que par le rapport ; car Bonne femme, et Bon mariage, se dict, non de qui l'est, mais duquel on se taist. Il fault estre ingenieux à eviter cette ennuyeuse et inutile cognoissance ; et avoient les Romains en coustume, revenants de voyage,[1] d'envoyer au devant en la maison faire sçavoir leur arrivee aux femmes, pour ne les surprendre ; et pourtant a introduict certaine nation que le presbtre ouvre le pas à l'espousee, le iour des nopces, pour oster au marié le doubte et la curiosité de cercher en ce premier essay, si elle vient à luy vierge, ou blecee d'une amour estrangiere.

Mais le monde en parle. Ie sçais cent honnestes hommes cocus, honnestement et peu indecemment ; un galant homme en est plainct, non pas desestimé. Faites que vostre vertu estouffe vostre malheur ; que les gents de bien en mauldissent l'occasion ; que celuy qui vous offense tremble seulement à le penser. Et puis, de qui ne parle on en ce sens, depuis le petit iusques au plus grand ?

Tot qui legionibus imperitavit,
Et melior quam tu multis fuit, improbe, rebus :[2]

1. Plutarque, *les Demandes des choses romaines*, ch. ix. (C.)

2. D'un héros, d'un fameux général d'armée, supérieur en tant de choses à un misérable comme toi. (Lucrèce, III, 1039, 1041.)

veois tu qu'on engage en ce reproche tant d'honnestes hommes en ta presence? pense qu'on ne t'espargne non plus ailleurs. Mais iusques aux dames, elles s'en mocqueront : et de quoy se mocquent elles en ce temps plus volontiers que d'un mariage paisible et bien composé? Chascun de vous a fait quelqu'un cocu : or, nature est toute en pareilles, en compensation et vicissitude. La frequence de cet accident en doibt meshuy avoir moderé l'aigreur : le voylà tantost passé en coustume.

Miserable passion! qui a cecy encores, d'estre incommunicable,

> Fors etiam nostris invidit questibus aures;[1]

car à quel amy osez vous fier vos doleances, qui, s'il ne s'en rit, ne s'en serve d'acheminement et d'instruction pour prendre luy mesme sa part à la curee? Les aigreurs comme les doulceurs du mariage se tiennent secrettes par les sages; et, parmy les aultres importunes conditions qui se treuvent en iceluy, cette cy, à un homme languagier,[2] comme ie suis, est des principales, que la coustume rende indecent et nuisible qu'on communique à personne tout ce qu'on en sçait et qu'on en sent.[3]

De leur donner mesme conseil à elles, pour les desgouster de la ialousie, ce seroit temps perdu : leur essence est si confite en souspeçon, en vanité et en curiosité, que

1. Le sort nous envie jusqu'à la consolation de faire entendre nos plaintes. (Catulle, *Carm.*, LXVII, 170.)

2. Languagier, *homo verbosus*, *linguax*. (Nicot.)

3. Camus, évêque de Belley, répondit à un mari qui le prioit d'engager sa femme à mener une vie plus honnête et plus décente : « Tout ce que je pourrois représenter à votre femme seroit assez inutile. Le silence de ma part, et surtout de la vôtre, me paroît beaucoup plus sage. Croyez-moi, mon ami, il vaut mieux s'appeler *Cornélius Tacitus* que *Publius Cornélius*. » (N.)

de les guarir par voye legitime, il ne fault pas l'esperer. Elles s'amendent souvent de cet inconvenient, par une forme de santé, beaucoup plus à craindre que n'est la maladie mesme ; car, comme il y a des enchantements qui ne sçavent pas oster le mal qu'en le rechargeant à un aultre, elles reiectent ainsi volontiers cette fiebvre à leurs maris, quand elles la perdent. Toutesfois, à dire vray, ie ne sçais si on peult souffrir d'elles pis que la ialousie : c'est la plus dangereuse de leurs conditions, comme de leurs membres, la teste. Pittacus disoit, « que chascun avoit son default; que le sien estoit la mauvaise teste de sa femme : hors cela, il s'estimeroit de tout poinct heureux.[1] » C'est un bien poisant inconvenient, duquel un personnage si iuste, si sage, si vaillant, sentoit tout l'estat de sa vie alteré : que debvons nous faire, nous aultres hommelets? Le senat de Marseille eut raison d'interiner sa requeste à celuy qui demandoit permission de se tuer, pour s'exempter de la tempeste de sa femme;[2] car c'est un mal qui ne s'emporte iamais qu'en emportant la piece, et qui n'a aultre composition qui vaille, que la fuyte ou la souffrance, quoyque toutes les deux tresdifficiles. Celuy là s'y entendoit, ce me semble, qui dict « qu'un bon mariage se dressoit d'une femme aveugle, avecques un mary sourd. »

Regardons aussi que cette grande et violente aspreté d'obligation que nous leur enioignons, ne produise deux

1. Plutarque, *Du contentement ou repos de l'esprit,* ch. xi. Le mot de *default,* dont Montaigne se sert après Amyot, signifie ici traverse, incommodité, quelque chose qui trouble notre repos, qui nous empêche d'être heureux. (C.)

2. Montaigne parle ailleurs (liv. II, ch. iii, t. II, p. 353) de cette permission accordée par le sénat de Marseille à ceux qui étoient las de la vie, et il en parle évidemment d'après Valère Maxime, II, vi, 7; mais la petite histoire qu'il fait ici paroît être entièrement de son invention. (J. V. L.)

effects contraires à nostre fin : à sçavoir Qu'elle aiguise les poursuyvants ; Et face les femmes plus faciles à se rendre ; car, quant au premier poinct, montant le prix de la place, nous montons le prix et le desir de la conqueste. Seroit ce pas Venus mesme qui eust ainsi finement haulsé le chevet[1] à sa marchandise par le maquerelage des loix, cognoissant combien c'est un sot deduit, qui ne le feroit valoir par fantasie et par cherté ? enfin c'est toute chair de porc, que la saulse diversifie, comme disoit l'hoste de Flaminius.[2] Cupidon est un dieu felon : il faict son ieu à luicter la devotion et la iustice ; c'est sa gloire, que sa puissance chocque tout' aultre puissance, et que toutes aultres regles cedent aux siennes ;

Materiam culpæ prosequiturque suæ.[3]

Et quant au second poinct : serions nous pas moins cocus, si nous craignions moins de l'estre ? suyvant la complexion des femmes ; car la deffense les incite et convie :

Ubi velis, nolunt; ubi nolis, volunt ultro :[4]
Concessa pudet ire via.[5]

Quelle meilleure interpretation trouverions nous au faict de Messalina ? Elle feit au commencement son mary cocu à cachetes, comme il se faict : mais, conduisant ses parties trop ayseement, par la stupidité qui estoit en luy, elle

1. Expression usitée du temps de Montaigne, pour dire *renchérir sa marchandise*. C'est précisément là le sens que Cotgrave lui donne dans son Dictionnaire. (C.)

2. TITE-LIVE, XXXV, 49. (C.)

3. Il cherche incessamment une nouvelle matière à ses excès. (OVIDE, *Trist.*, IV, I, 34.)

4. Voulez-vous, elles ne veulent point; ne voulez-vous point, elles veulent. (TÉRENCE, *Eunuch.*, act. IV, sc. VIII, v. 43.)

5. Elles rougiroient de suivre une route permise (LUCAIN, II, 446.)

desdaigna soubdain cet usage ; la voylà à faire l'amour à la descouverte, advouer des serviteurs, les entretenir et les favoriser à la veue d'un chascun : elle vouloit qu'il s'en ressentist. Cet animal ne se pouvant esveiller pour tout cela, et luy rendant ses plaisirs mols et fades par cette trop lasche facilité par laquelle il sembloit qu'il les auctorisast et legitimast, que feit elle? Femme d'un empereur sain et vivant, et à Rome, au theatre du monde, en plein midy, en feste et cerimonie publicque, et avecques Silius, duquel elle iouïssoit long-temps devant, elle se marie un iour que son mary estoit hors de la ville.[1] Semble il pas qu'elle s'acheminast à devenir chaste, par la nonchalance de son mary? ou qu'elle cherchast un aultre mary qui luy aiguisast l'appetit par sa ialousie, et qui, en luy insistant,[2] l'incitast? Mais la premiere difficulté qu'elle rencontra feut aussi la derniere : cette beste s'esveilla en sursault; on a souvent pire marché de ces sourdauds endormis; i'ay veu par experience que cette extreme souffrance, quand elle vient à se desnouer, produict des vengeances plus aspres; car, prenant feu tout à coup, la cholere et la fureur s'emmoncelant en un, esclatte touts ses efforts à la premiere charge,

> Irarumque omnes effundit habenas :[3]

il la feit mourir, et grand nombre de ceulx de son intelligence; iusques à tel[4] qui n'en pouvoit mais, et qu'elle avoit convié à son lict à coups d'escourgee.

Ce que Virgile dict de Venus et de Vulcan, Lucrece

1. Tacite, *Annal.*, XI, 26, 27, etc. (C.)
2. En lui résistant. (C.)
3. Et lâche la bride à ses transports. (Virg., *Énéide*, XII, 499.)
4. Mnester, comédien, et Traulus Montanus, chevalier. (Tacite, *Annal.*, XI, 36.) (C.)

l'avoit dict plus sortablement d'une iouïssance desrobbee d'elle et de Mars :

> Belli fera mœnera Mavors
> Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se
> Reiicit, æterno devinctus vulnere amoris;
> . . . .
> Pascit amore avidos inhians in te, dea, visus,
> Eque tuo pendet resupini spiritus ore :
> Hunc tu, diva, tuo recubantem corpore sancto
> Circumfusa super, suaveis ex ore loquelas
> Funde.[1]

Quand ie rumine ce *reiicit*, *pascit*, *inhians*, *molli*, *fovet*, *medullas*, *labefacta*, *pendet*, *percurrit*,[2] et cette noble *circumfusa*, mere du gentil *infusus*, i'ay desdaing de ces menues poinctes et allusions verbales qui nasquirent depuis. A ces bonnes gents, il ne falloit d'aiguë et subtile rencontre : leur langage est tout plein, et gros d'une vigueur naturelle et constante : ils sont tout epigramme; non la queue seulement, mais la teste, l'estomach, et les pieds. Il n'y a rien d'efforcé,[3] rien de traisnant, tout y marche d'une pareille teneur : *contextus virilis est; non*

1. Souvent ce dieu si fier, vaincu par tes appas,
Dépose sa fierté pour languir dans tes bras :
Sa tête est sur ton sein nonchalamment penchée,
Et l'amour tient son âme à ta bouche attachée;
Ses yeux étincelants errent sur ton beau corps.
. . . .
Parle pour les Romains dans ces moments si doux.
(Lucrèce, I, 33 trad., de Hesnault.)

2. Tous ces mots, si naturels et si expressifs, se trouvent, les uns dans le passage de Virgile cité plus haut, d'après l'*Énéide*, VIII, 387; et les autres dans ce dernier passage de Lucrèce. (C.)

3. De forcé, disons-nous aujourd'hui; et peut-être ne parloit-on pas autrement à la cour, du temps de Montaigne. (C.)

sunt circa flosculos occupati.[1] Ce n'est pas une eloquence molle, et seulement sans offense : elle est nerveuse et solide, qui ne plaist pas tant, comme elle remplit et ravit; et ravit le plus les plus forts esprits. Quand ie veois ces braves formes de s'expliquer, si vifves, si profondes, ie ne dis pas que c'est Bien dire, ie dis que c'est Bien penser. C'est la gaillardise de l'imagination qui esleve et enfle les paroles : *pectus est, quod disertum facit :*[2] nos gents appellent iugement, langage; et beaux mots, les pleines conceptions. Cette peincture est conduicte, non tant par dexterité de la main, comme pour avoir l'obiect plus vifvement empreinct en l'ame. Gallus parle simplement, parce qu'il conceoit simplement : Horace ne se contente point d'une superficielle expression, elle le trahiroit; il veoid plus clair et plus oultre dans les choses; son esprit crochette et furette tout le magasin des mots et des figures, pour se representer; et les luy fault oultre l'ordinaire, comme sa conception est oultre l'ordinaire. Plutarque dict[3] qu'il veid le langage latin par les choses : icy de mesme; le sens esclaire et produict les paroles, non plus de vent, ains de chair et d'os; elles signifient plus qu'elles ne disent. Les imbecilles sentent encores quelque image de cecy : car en Italie ie disois ce qu'il me plaisoit, en devis

1. Leur discours est un tissu de beautés mâles; ils ne songent pas à l'orner de vaines fleurs. (Sénèque, *Epist.* 33.)

2. C'est le cœur qui fait l'éloquence. (Quintil., X, 7.)

3. Dans la *Vie de Démosthène*, ch. i. « Bien tard, dit-il, estant ià fort avant au decours de mon aage, i'ay commencé à prendre en main livres latins : en quoy il m'est advenu une chose estrange, mais veritable neantmoins; c'est que ie n'ay pas tant apprins ny tant entendu les choses par les paroles, comme, par quelque usage et cognoissance que i'avois des choses, ie suis venu à entendre aulcunement les paroles. » (Version d'Amyot.) (C.)

communs ; mais aux propos roides, ie n'eusse osé me fier à un idiome que ie ne pouvois plier ny contourner oultre son allure commune : i'y veulx pouvoir quelque chose du mien.

Le maniement et employte des beaux esprits donne prix à la langue ; non pas l'innovant, tant, comme la remplissant de plus vigoreux et divers services, l'estirant et ployant : ils n'y apportent point de mots, mais ils enrichissent les leurs, appesantissent[1] et enfoncent leur signification et leur usage, luy apprennent des mouvements inaccoustumez, mais prudemment et ingenieusemeut. Et combien peu cela soit donné à touts, il se veoid par tant d'escrivains françois de ce siecle : ils sont assez hardis et desdaigneux, pour ne suyvre pas la route commune ; mais faulte d'invention et de discretion les perd ; il ne s'y veoid qu'une miserable affectation d'estrangeté, des desguisements froids et absurdes, qui, au lieu d'eslever, abbattent la matiere : pourveu qu'ils se gorgiasent[2] en la nouvelleté, il ne leur chault de l'efficace ; pour saisir un nouveau mot, ils quittent l'ordinaire, souvent plus fort et plus nerveux.

En nostre langage ie treuve assez d'estoffe, mais un peu faulte de façon : car il n'est rien qu'on ne feist du iargon de nos chasses et de nostre guerre, qui est un genereux terrein à emprunter ; et les formes de parler, comme les herbes, s'amendent et fortifient en les trans-

1. Leur donnent plus de poids, plus de force et plus d'énergie ; enrichissent la langue de tours nouveaux, mais autorisés par l'application sage et ingénieuse qu'ils en savent faire. (C.)

2. Pourvu qu'ils puissent trouver, dans la nouveauté de quelques mots, de quoi s'applaudir, ils ne se mettent point en peine de peindre exactement les choses. — *Se gorgiaser,* qui signifie *se plaire, se flatter, s'applaudir,* est présentement tout-à-fait hors d'usage. (C.)

plantant. Ie le treuve suffisamment abondant, mais non pas maniant et vigoreux suffisamment; il succombe ordinairement à une puissante conception : si vous allez tendu, vous sentez souvent qu'il languit soubs vous, et fleschit; et qu'à son default le latin se presente au secours, et le grec à d'aultres. D'aulcuns de ces mots que ie viens de trier, nous en appercevons plus malayseement l'energie, d'autant que l'usage et la frequence nous en ont aulcunement avily et rendu vulgaire la grace; comme en nostre commun, il s'y rencontre des phrases excellentes et des metaphores, desquelles la beauté flestrit de vieillesse, et la couleur s'est ternie par maniement trop ordinaire : mais cela n'oste rien du goust à ceulx qui ont bon nez, ny ne desroge à la gloire de ces anciens aucteurs qui, comme il est vraysemblable, meirent premierement ces mots en ce lustre.

Les sciences traictent les choses trop finement, d'une mode artificielle, et differente à la commune et naturelle. Mon page faict l'amour, et l'entend : lisez luy Leon hebreu,[1] et Ficin; on parle de luy, de ses pensees et de ses actions, et si n'y entend rien. Ie ne recognois pas chez Aristote la plus part de mes mouvements ordinaires; on les a couverts et revestus d'une aultre robbe, pour l'usage de l'eschole : Dieu leur doint[2] bien faire! Si i'estois du mestier, ie naturaliserois l'art, autant comme

1. Léon hébreu, ou de Juda, est un rabbin portugais qui vivoit sous Ferdinand le Catholique, et qui a composé un *Dialogue sur l'Amour*. Ce dialogue a été traduit de l'italien en françois, et souvent imprimé dans le XVIe siècle. — Ficin, qui vivoit dans le même temps, traduisit les œuvres de Platon, de Plotin, et composa divers écrits de métaphysique. (E. J.)

2. Dieu leur donne (ou permette).

ils artialisent la nature.[1] Laissons là Bembo et Equicola.[2]

Quand i'escris, ie me passe bien de la compaignie et souvenance des livres, de peur qu'ils n'interrompent ma forme; aussi qu'à la verité les bons aucteurs m'abbattent par trop, et rompent le courage : ie fois volontiers le tour de ce peintre, lequel, ayant miserablement representé des coqs, deffendoit à ses garsons qu'ils ne laissassent venir en sa boutique aulcun coq naturel; et aurois plustost besoing, pour me donner un peu de lustre, de l'invention du musicien Antigenides,[3] qui, quand il avoit à faire la musique, mettoit ordre que, devant ou aprez luy, son auditoire feust abbruvé de quelques aultres mauvais chantres. Mais ie me puis plus malayseement desfaire de Plutarque : il est si universel et si plein, qu'à toutes occasions, et quelque subiect extravagant que vous ayez prins, il s'ingere à vostre besongne, et vous tend une main liberale et inespuisable de richesses et d'embellissements. Il m'en faict despit, d'estre si fort exposé au pillage de ceulx qui le hantent; ie ne le puis si peu raccointer, que ie n'en tire cuisse ou aile.

Pour ce mien desseing, il me vient aussi à propos d'escrire chez moy, en païs sauvage, où personne ne

1. Édit. de 1588, fol. 383 verso : « Si i'estois du mestier, ie traicterois l'art le plus naturellement que ie pourrois. » Ce passage seul prouveroit combien les corrections de Montaigne sont quelquefois heureuses. D'une phrase commune il fait une pensée originale et profonde. (J. V. L.)

2. Bembo (le cardinal) est un poëte licencieux, dont Jean Martin a traduit *gli Asolani*, sous le titre : *les Asolains, de la Nature d'Amour* (Paris, 1547, in-8°). — Équicola, théologien et philosophe du XVIe siècle, a fait un livre intitulé, *della Natura d'amore*. C'est à tous ces ouvrages que Montaigne fait allusion. (E. J.)

3. On lit *Antigonydes* dans l'édit. de 1802, et *Antinonydes* dans toutes les autres : ces deux leçons sont évidemment fautives; d'après Valère Maxime, Aulu-Gelle, Plutarque et Suidas, on doit écrire *Antigenides*. (E. J.)

m'ayde, ny me releve; où ie ne hante communement homme qui entende le latin de son patenostre, et de françois un peu moins. Ie l'eusse faict meilleur ailleurs, mais l'ouvrage eust esté moins mien : et sa fin principale et perfection, c'est d'estre exactement mien. Ie corrigerois bien une erreur accidentale, dequoy ie suis plein, ainsi que ie cours inadvertement; mais les imperfections qui sont en moy ordinaires et constantes, ce seroit trahison de les oster. Quand on m'a dict, ou que moy mesme me suis dict : « Tu es trop espez en figures : Voylà un mot du creu de Gascoigne : Voylà une phrase dangereuse (ie n'en refuis aulcune de celles qui s'usent emmy les rues françoises; ceulx qui veulent combattre l'usage par la grammaire se mocquent) : Voylà un discours ignorant : Voylà un discours paradoxe : En voylà un trop fol : Tu te ioues souvent; on estimera que tu dies à droict ce que tu dis à feincte. » « Ouy, fois ie; mais ie corrige les faultes d'inadvertance, non celles de coustume. Est ce pas ainsi que ie parle par tout? me represente ie pas vifvement? suffit. I'ay faict ce que i'ay voulu : tout le monde me recognoist en mon livre, et mon livre en moy. »

Or, i'ay une condition singeresse et imitatrice : quand ie me meslois de faire des vers (et n'en feis iamais que des latins), ils accusoient evidemment le poëte que ie venois dernierement de lire; et de mes premiers Essays, aulcuns puent un peu l'estrangier : à Paris, ie parle un langage aulcunement aultre qu'à Montaigne. Qui que ie regarde avecques attention, m'imprime facilement quelque chose du sien : ce que ie considere, ie l'usurpe; une sotte contenance, une desplaisante grimace, une forme de parler ridicule; les vices plus; d'autant qu'ils me poignent, ils s'accrochent à moy, et ne s'en vont pas sans secouer. On

m'a veu plus souvent iurer, par similitude, que par complexion : imitation meurtriere, comme celle des singes horribles en grandeur et en force que le roy Alexandre rencontra en certaine contree des Indes, desquels aultrement il eust esté difficile de venir à bout; mais ils en presterent le moyen par cette leur inclination à contrefaire tout ce qu'ils veoyoient faire : car, par là, les chasseurs apprindrent de se chausser des souliers à leur veue, avecques force nœuds de liens; de s'affubler d'accoustrements de teste à tout des lacs courants, et oindre, par semblant, leurs yeulx de glux.[1] Ainsi mettoit imprudemment à mal ces pauvres bestes leur complexion singeresse : ils s'engluoient, s'enchevestroient[2] et garrotoient eulx mesmes. Cett' aultre faculté de representer ingenieusement les gestes et paroles d'un aultre, par desseing, qui apporte souvent plaisir et admiration, n'est en moy, non plus qu'en une souche. Quand ie iure selon moy, c'est seulement, Par Dieu ! qui est le plus droict de tous les serments. Ils disent que Socrates iuroit le Chien : Zenon, cette mesme interiection qui sert asture aux Italiens, Cappari :[3] Pythagoras,[4] L'eau et L'air. Ie suis si aysé à recevoir, sans y penser, ces impressions superficielles,[5] qu'ayant eu en la bouche, Sire ou Altesse, trois iours de suitte ; huict iours aprez ils m'es-

1. Élien, *de Animal.*, XVII, 25; et Strabon, XV, p. 1023. (C.)

2. Se mettoient le *chevêtre,* le licou, comme à une bête de somme. (E. J.)

3. Diogène Laerce, VII, 32. *Cappari*, ou *capparis*, est le nom d'un arbrisseau, du câprier. D'autres juroient par le chou, coutume qui a passé jusqu'à nous, témoin le mot de *vertuchou,* espèce de serment qui veut dire *par la vertu du chou,* et dont bien des gens se servent à tout moment. (C.)

4. Diog. Laerce, VIII, 6. (C.)

5. Ceci a rapport à ce qu'il a dit plus haut, qu'*on l'a vu plus souvent jurer par similitude que par complexion.* Ces deux phrases se suivoient immédiatement dans l'édit. de 1588. (A. D.)

chappent pour Excellence ou pour Seigneurie; et ce que i'auray prins à dire en bastelant et en me mocquant, ie le diray lendemain serieusement. Pourquoy, à escrire, i'accepte plus envy[1] les arguments battus, de peur que ie les traicte aux despens d'aultruy. Tout argument m'est egualement fertile; ie les prends sur une mouche : et Dieu vueille que celuy que i'ay icy en main n'ait pas esté prins par le commandement d'une volonté autant volage! Que ie commence par celle qu'il me plaira; car les matieres se tiennent toutes enchaisnees les unes aux aultres.

Mais mon ame me desplaist, de ce qu'elle produict ordinairement ses plus profondes resveries, plus folles et qui me plaisent le mieulx, à l'improuveu et lors que ie les cherche moins, lesquelles s'esvanouïssent soubdain, n'ayant sur le champ où les attacher; à cheval, à la table, au lict; mais plus à cheval, où sont mes plus larges entretiens. I'ay le parler un peu delicatement ialoux d'attention et de silence, si ie parle de force : qui m'interrompt, m'arreste. En voyage, la necessité mesme des chemins coupe les propos; oultre ce, que ie voyage plus souvent sans compaignie propre à ces entretiens de suitte : par où ie prends tout loisir de m'entretenir moy mesme. Il m'en advient comme de mes songes : en songeant, ie les recommende à ma memoire (car ie songe volontiers que ie songe); mais, le lendemain, ie me represente bien leur couleur comme elle estoit, ou gaye, ou triste, ou estrange, mais, quels ils estoient au reste, plus i'ahanne[2] à le trouver, plus ie l'enfonce en l'oubliance. Aussi des discours fortuites qui me tumbent en fantasie, il ne m'en

1. Plus à contre-cœur.

2. Plus je m'efforce de, etc. (C.)

reste en memoire qu'une vaine image; autant seulement qu'il m'en fault pour me faire ronger et despiter aprez leur queste, inutilement.

Or doncques, laissant les livres à part, et parlant plus materiellement et simplement, ie treuve, aprez tout, que l'Amour n'est aultre chose que la soif de cette iouïssance, en un subiect desiré; ny Venus, aultre chose que le plaisir à descharger ses vases,[1] comme le plaisir que nature nous donne à descharger d'aultres parties; qui devient vicieux ou par immoderation, ou par indiscretion : pour Socrates,[2] l'amour est appetit de generation, par l'entremise de la beauté. Et, considerant maintefois la ridicule titillation de ce plaisir, les absurdes mouvements escervelez et estourdis dequoy il agite Zenon et Cratippus, cette rage indiscrette, ce visage enflammé de fureur et de cruauté au plus doux effect de l'amour, et puis cette morgue grave, severe et ecstatique en une action si folle; qu'on aye logé peslemesle nos delices et nos ordures ensemble; et que la supreme volupté aye du transy et du plainctif comme la douleur : ie crois qu'il est vray, ce que dict Platon,[3] que l'homme a esté faict par les dieux pour leur iouet,

Quænam ista iocandi
Sævitia![4]

et que c'est par mocquerie que nature nous a laissé la plus trouble de nos actions, la plus commune, pour nous

1. Montaigne avoit d'abord écrit *ses roignons;* mais il a substitué à ce mot celui de *vases,* comme plus décent. (N.)

2. Dans le *Banquet de Platon.* (C.)

3. *Lois,* I, 13; VIII, 10, édit. de M. Ast : Ἄνθρωπον Θεοῦ τι παίγνιον εἶναι. Mot cité par Polybe, Extr., liv. XV; Clément d'Alexandrie, *Strom.,* VIII, p. 714; Synésius, *de Provid.,* II, etc. (J. V. L.)

4. Cruelle manière de se jouer! (Claudien, *in Eutrop.,* I, 24.)

egualer par là, et apparier les fols et les sages, et nous et les bestes. Le plus contemplatif et prudent homme, quand ie l'imagine en cette assiette, ie le tiens pour affronteur de faire le prudent et le contemplatif : ce sont les pieds du paon, qui abbattent son orgueil.

Ridentem dicere verum,
Quid vetat?[1]

Ceulx qui, parmy les ieux, refusent les opinions serieuses, font, dict quelqu'un, comme celuy qui craint d'adorer la statue d'un sainct, si elle est sans devantiere.[2] Nous mangeons bien et beuvons comme les bestes : mais ce ne sont pas actions qui empeschent les offices de nostre ame, en celles là nous gardons nostre advantage sur elles; cette cy met toute aultre pensee soubs le ioug, abrutit et abestit, par son imperieuse auctorité, toute la theologie et philosophie qui est en Platon, et si ne s'en plainct pas. Par tout ailleurs vous pouvez garder quelque decence; toutes aultres operations souffrent des regles d'honnesteté : cette cy ne se peult pas seulement imaginer, que vicieuse ou ridicule; trouvez y, pour veoir, un proceder sage et discret. Alexandre disoit,[3] qu'il se cognoissoit principalement mortel par cette action, et par le dormir. Le sommeil suffoque et supprime les facultez de nostre ame : la besongne les absorbe et dissipe de mesme; certes, c'est une marque, non seulement de nostre corruption originelle, mais aussi de nostre vanité et desformité.

1. Rien n'empêche de dire la vérité en riant. (Hor., *Sat.*, I, I, 24.)
2. Si elle est toute découverte. — Ménage, dans son *Dictionnaire étymologique,* au mot *Devantière,* nous dit, après avoir cité ce passage de Montaigne, qu'on appelle proprement *devantière* cette sorte de grand tablier que les femmes portent à cheval. (C.)
3. Plutarque, *Moyens de discerner le flatteur d'avec l'ami,* ch. XXIII. (C.)

D'un costé nature nous y poulse, ayant attaché à ce desir la plus noble, utile et plaisante de toutes ses fonctions; et la nous laisse, d'aultre part, accuser et fuyr comme insolente et deshonneste, en rougir, et recommender l'abstinence. Sommes nous pas bien brutes, de nommer brutale l'operation qui nous faict? Les peuples, ez religions, se sont rencontrez en plusieurs convenances, comme sacrifices, luminaires, encensements, ieusnes, offrandes; et entre aultres, en la condemnation de cette action : toutes les opinions y viennent, oultre l'usage si estendu des circoncisions, qui en est une punition. Nous avons à l'adventure raison de nous blasmer de faire une si sotte production que l'homme; d'appeler l'action, honteuse; et honteuses, les parties qui y servent (asteure sont les miennes proprement honteuses et peneuses). Les Esseniens, dequoy parle Pline,[1] se maintenoient, sans nourrice, sans maillot, plusieurs siecles, de l'abord des estrangiers qui, suyvants cette belle humeur, se rengeoient continuellement à eulx; ayant toute une nation hazardé de s'exterminer, plustost que s'engager à un embrassement feminin, et de perdre la suitte des hommes, plustost que d'en forger un. Ils disent[2] que Zenon n'eut affaire à femme qu'une fois en sa vie, et que ce feut par civilité, pour ne sembler desdaigner trop obstineement le sexe. Chascun fuyt à le veoir naistre, chascun court à le veoir mourir : pour le destruire, on cherche un champ spacieux, en pleine lumiere; pour le construire, on se musse dans un creux tenebreux, et le plus contrainct qu'il se peult : c'est le debvoir, de se cacher et rougir pour le faire, et c'est gloire, et naissent plusieurs vertus, de le

1. *Nat. Hist.*, V, 17. (C.)
2. Diog. Laerce, VII, 13. (C.)

sçavoir desfaire : l'un est iniure, l'aultre est faveur; car Aristote dict que Bonifier quelqu'un, c'est le Tuer, en certaine phrase de son païs. Les Atheniens,[1] pour apparier la desfaveur de ces deux actions, ayants à mundifier[2] l'isle de Delos, et se iustifier envers Apollo, deffendirent au pourpris d'icelle tout enterrement, et tout enfantement ensemble. *Nostri nosmet pœnitet.*[3]

Il y a des nations qui se couvrent en mangeant.[4] Ie sçais une dame, et des plus grandes, qui a cette mesme opinion, Que c'est une contenance desagreable de mascher, qui rabbat beaucoup de leur grace et de leur beauté; et ne se presente pas volontiers en public avecques appetit : et sçais un homme qui ne peult souffrir de veoir manger, ny qu'on le veoye, et fuyt toute assistance plus quand il s'emplit, que s'il se vuide. En l'empire du Turc, il se veoid grand nombre d'hommes qui, pour exceller sur les aultres, ne se laissent iamais veoir quand ils font leur repas; qui n'en font qu'un la sepmaine; qui se deschiquettent et descoupent la face et les membres; qui ne parlent iamais à personne : gents fanatiques, qui pensent honnorer leur nature en se desnaturant, qui se prisent de leur mespris, et s'amendent de leur empirement! Quel monstrueux animal, qui se fait horreur à soy mesme, à qui ses plaisirs poisent, qui se tient à malheur! Il y en a qui cachent leur vie,

Exsilioque domos et dulcia limina mutant,[5]

1. Thucydide, III, 104. (C.)
2. Purifier. (E. J.)
3. Nous estimons à vice nostre estre. (Térence, *Phormion*, act. I, sc. III, v. 20. — La traduction est de Montaigne. (N.)
4. C'est ce que dit expressément Jean Léon, dans sa *Description de l'Afrique*, t. I, p. 23, édit. de Lyon, 1556. (C.)
5. Et vont vivre et mourir loin du toit paternel.
(Virg., *Géorg.*, II, 511.)

et la desrobbent de la veue des aultres hommes; qui evitent la santé et l'alaigresse, comme qualitez ennemies et dommageables : non seulement plusieurs sectes, mais plusieurs peuples, mauldissent leur naissance, et benissent leur mort : il en est où le soleil est abominé, les tenebres adorees. Nous ne sommes ingenieux qu'à nous malmener; c'est le vray gibbier de la force de nostre esprit : dangereux util en desreglement!

O miseri! quorum gaudia crimen habent.[1]

Hé! pauvre homme! tu as assez d'incommoditez necessaires, sans les augmenter par ton invention; et es assez miserable de condition, sans l'estre par art; tu as des laideurs reelles et essentielles, à suffisance, sans en forger d'imaginaires : trouves tu que tu sois trop à l'ayse, si la moitié de ton ayse ne te fasche? trouves tu que tu ayes rempli touts les offices necessaires à quoy nature t'engage, et qu'elle soit manque et oysifve chez toy, si tu ne t'obliges à nouveaux offices? Tu ne crains point d'offenser ses loix, universelles et indubitables; et te picques aux tiennes, partisanes[2] et fantastiques; et d'autant plus qu'elles sont particulieres, incertaines, et plus contredictes, d'autant plus tu fois là ton effort : les ordonnances positifves de ta paroisse t'occupent et attachent; celles de Dieu et du monde ne te touchent point. Cours un peu par les exemples de cette consideration; ta vie en est toute.

1. Malheureux! qui se font un crime de leurs plaisirs. (*Pseudo-Gallus*, I, 180.)

2. *Partisane* est le féminin de *partisan*. Des *lois partisanes* doivent être des *lois de parti, de faction;* mais, comme Montaigne oppose ici les *lois partisanes* de l'homme aux *lois universelles* de la nature, ces lois *partisanes* doivent être des lois *partielles, particulières,* comme il les nomme dans la ligne suivante. (E. J.)

Les vers de ces deux poëtes,[1] traictants ainsi reserveement et discrettement de la lascifveté, comme ils font, me semblent la descouvrir et esclairer de plus prez. Les dames couvrent leur sein d'un reseul,[2] les presbtres plusieurs choses sacrees, les peintres umbragent leur ouvrage, pour luy donner plus de lustre; et dict on que le coup du soleil et du vent est plus poisant par reflection qu'à droict fil. L'Aegyptien[3] respondit sagement à celuy qui luy demandoit, « Que portes tu là caché soubs ton manteau? » « Il est caché soubs mon manteau, afin que tu ne sçaches pas que c'est : » mais il y a certaines aultres choses qu'on cache pour les montrer. Oyez cettuy là, plus ouvert,

Et nudam pressi corpus ad usque meum :[4]

il me semble qu'il me chaponne. Que Martial retrousse Venus à sa poste, il n'arrive pas à la faire paroistre si entiere : celuy qui dict tout, il nous saoule et nous desgouste. Celui qui craint à s'exprimer, nous achemine à en penser plus qu'il n'en y a : il y a de la trahison en cette sorte de modestie; et, notamment, nous entr'ouvrant, comme font ceulx cy,[5] une si belle route à l'imagination. Et l'action et la peincture doibvent sentir leur larrecin.[6]

L'amour des Espaignols et des Italiens, plus respec-

1. De Virgile, sur Vénus et Vulcain; de Lucrèce, sur Vénus et Mars.
2. D'un réseau. (E. J.)
3. Plutarque, *de la Curiosité*, ch. iii. (C.)
4. Et je l'ai pressée toute nue contre mon corps. (Ovide, *Amor.*, I, v, 24.)
5. Virgile et Lucrèce.
6. « Seroit-ce point une invention forgee au cabinet de Venus, pour donner prix à la besongne, et en faire venir dadvantage l'envie? C'est, avec un peu d'eau, allumer plus de feu, comme faict le mareschal... Au rebours, une lasche, facile, toute libre et ouverte permission et commodité affadit, oste le goust et la poincte. » (Charron, *de la Sagesse*, I, 22.)

tueuse et craintifve, plus mineuse[1] et couverte, me plaist: ie ne sçais qui, anciennement,[2] desiroit le gosier allongé comme le col d'une grue, pour savourer plus long temps ce qu'il avalloit; ce souhait est mieulx à propos en cette volupté viste et precipiteuse, mesme à telles natures comme est la mienne, qui suis vicieux en soubdaineté. Pour arrester sa fuyte, et l'estendre en preambules, entre eulx tout sert de faveur et de recompense; une œuillade, une inclination, une parole, un signe. Qui se pourroit disner de la fumee de rost, feroit il pas une belle espargne? C'est une passion qui mesle, à bien peu d'essence solide, beaucoup plus de vanité et resverie fiebvreuse : il la fault payer et servir de mesme. Apprenons aux dames à se faire valoir, à s'estimer, à nous amuser et à nous piper; nous faisons notre charge extreme la premiere, il y a tousiours de l'impetuosité françoise : faisant filer leurs faveurs, et les estalant en detail, chascun, iusques à la vieillesse miserable, y treuve quelque bout de lisiere, selon son vaillant et son merite. Qui n'a iouïssance qu'en la iouïssance, qui ne gaigne que du hault poinct, qui n'aime la chasse qu'en la prinse, il ne luy appartient pas de se mesler à nostre eschole : plus il y a de marches et degrez, plus il y a de haulteur et d'honneur au dernier siege; nous nous debvrions plaire d'y estre conduicts, comme il se faict aux palais magnifiques, par divers portiques et passages, longues et plaisantes galleries, et plusieurs destours. Cette dispensation reviendroit à nostre commodité; nous y arresterions, et nous y aimerions plus long temps : sans esperance et sans desir, nous n'allons plus

1. Plus minaudière. (E. J.)

2. Voy. Aristote, *Ethic.*, III, 10; *Athénée*, I, 6, etc. (J. V. L.)

rien qui vaille. Nostre maistrise et entiere possession leur est infiniement à craindre : depuis qu'elles sont du tout rendues à la mercy de nostre foy et constance, elles sont un peu bien hazardees ; ce sont vertus rares et difficiles : soubdain qu'elles sont à nous, nous ne sommes plus à elles ;

Postquam cupidæ mentis satiata libido est,
Verba nihil metuere, nihil periuria curant ;[1]

et Thrasonides,[2] ieune homme grec, feut si amoureux de son amour, qu'il refusa, ayant gaigné le cœur d'une maistresse, d'en iouïr, pour n'amortir, rassasier et allanguir par la iouïssance cette ardeur inquiete, de laquelle il se glorifioit et se paissoit. La cherté donne goust à la viande : veoyez combien la forme des salutations qui est particuliere à nostre nation, abastardit par sa facilité la grace des baisers, lesquels Socrates[3] dict estre si puissants et dangereux à voler nos cœurs. C'est une desplaisante coustume, et iniurieuse aux dames, d'avoir à prester leurs levres à quiconque a trois valets à sa suitte, pour mal plaisant qu'il soit,

Cuius livida naribus caninis
Dependet glacies, rigetque barba...
Centum occurrere malo culilingis :[4]

et nous mesmes n'y gaignons gueres ; car, comme le monde se veoid party,[5] pour trois belles il nous en fault baiser

1. Dès que nous avons satisfait le caprice de notre passion, nous comptons pour rien les promesses et les serments. (Catulle, *Carm.*, LXIV, 147.)

2. Diogène Laerce, VII, 130. (C.)

3. Xénophon, *Mémoires sur Socrate*, I, iii, 11. (C.)

4. Martial, VII, 94. Quoique Montaigne ait changé le dernier mot, ce passage ne peut être traduit. Quædam satius est causæ detrimento tacere, quam verecundiæ dicere. (M. Sénèque, *Controv.*, I, 2.) (C.)

5. Partagé. (C.)

cinquante laides : et à un estomach tendre, comme sont ceulx de mon aage, un mauvais baiser en surpaye un bon.

Ils font les poursuyvants en Italie, et les transis, de celles mesmes qui sont à vendre; et se deffendent ainsi : « Qu'il y a des degrez en la iouïssance; et que par services ils veulent obtenir pour eulx celle qui est la plus entiere : elles ne vendent que le corps; la volonté ne peult estre mise en vente, elle est trop libre et trop sienne. » Ainsi ceulx cy disent que c'est la volonté qu'ils entreprennent : et ont raison; c'est la volonté qu'il fault servir et practiquer.[1] I'ay horreur d'imaginer mien, un corps privé d'affection : et me semble que cette forcenerie est voisine à celle de ce garson, qui alla saillir par amour la belle image de Venus que Praxiteles avoit faicte;[2] ou de ce furieux aegyptien, eschauffé aprez la charongne d'une morte qu'il embaumoit et ensueroit :[3] lequel donna occasion à la loy, qui feut faicte depuis en Aegypte, que les corps des belles et ieunes femmes, et de celles de bonne maison, seroient gardez trois iours avant qu'on les meist entre les mains de ceulx qui avoient charge de prouveoir à leur enterrement.[4] Periander feit plus merveilleusement, qui estendit l'affection coniugale (plus reglee et legitime) à la iouïssance de Melissa sa femme trespassee.[5] Ne semble ce pas estre une humeur lunatique de la Lune, ne pouvant

1. Gagner par des pratiques adroites. (E. J.)

2. Valère Maxime, VIII, 11, *ext.* 5. (C.)

3. *Ensuerer*, ou *ensuairer*. C'est le même mot, différemment orthographié, comme il se trouve dans Cotgrave. Il vient, dit Nicot, de *suaire*, linceul, dont on plie les trépassés; et signifie envelopper d'un linceul un corps mort, le couvrir, l'habiller selon l'usage établi dans le pays où il doit être enterré. (C.)

4. Hérodote, II, 89. (J. V. L.)

5. Diog. Laerce, I, 96. (C.)

aultrement iouïr de Endymion son mignon, l'aller endormir pour plusieurs mois, et se paistre de la iouïssance d'un garson qui ne se remuoit qu'en songe? Ie dis pareillement qu'on aime un corps sans ame, ou sans sentiment, quand on aime un corps sans son consentement et sans son desir. Toutes iouïssances ne sont pas unes ; il y a des iouïssances etiques et languissantes : mille aultres causes que la bienvueillance nous peuvent acquerir cet octroy des dames ; ce n'est suffisant tesmoignage d'affection ; il y peut eschoir de la trahison, comme ailleurs : elles n'y vont par fois que d'une fesse,

Tanquam thura merumque parent...
Absentem, marmoreamve putes :[1]

i'en sçais qui aiment mieulx prester cela que leur coche, et qui ne se communiquent que par là. Il fault regarder si vostre compaignie leur plaist pour quelque aultre fin encores, ou pour celle là seulement, comme d'un gros garson d'estable ; en quel reng, et à quel prix vous y estes logé,

Tibi si datur uni;
Quo lapide illa diem candidiore notet.[2]

Quoy, si elle mange vostre pain à la saulse d'une plus agreable imagination?

Te tenet, absentes alios suspirat amores.[3]

Comment? avons nous pas veu quelqu'un, en nos iours, s'estre servy de cette action à l'usage d'une horrible ven-

1. Aussi graves que si elles offroient aux dieux le vin et l'encens... Vous diriez qu'elles sont absentes, ou de marbre. (Martial, XI, 103, 12; et 59, 8.)

2. Si elle se donne à vous seul, si elle regarde ce jour-là comme heureux. (Catulle, LXVIII, 147.)

3. Elle vous presse dans ses bras, et soupire pour un ami absent. (Tibulle, I, vi, 35.)

geance, pour tuer par là, et empoisonner, comme il feit, une honneste femme?

Ceulx qui cognoissent l'Italie ne trouveront iamais estrange si, pour ce subiect, ie ne cherche ailleurs des exemples; car cette nation se peult dire regente du reste du monde en cela. Ils ont plus communement des belles femmes, et moins de laides que nous; mais des rares et excellentes beautez, i'estime que nous allons à pair.[1] Et en iuge autant des esprits : de ceulx de la commune façon, ils en ont beaucoup plus, et evidemment; la brutalité y est sans comparaison plus rare : d'ames singulieres et du plus hault estage, nous ne leur en debvons rien. Si i'avois à estendre cette similitude, il me sembleroit pouvoir dire de la vaillance, qu'au rebours elle est, au prix d'eulx, populaire chez nous et naturelle; mais on la veoid par fois en leurs mains, si pleine et si vigoreuse, qu'elle surpasse touts les plus roides exemples que nous en ayons. Les mariages de ce païs là clochent en cecy : leur coustume donne communement la loy si rude aux femmes, et si serve, que

1. Montaigne a probablement extrait ce parallèle de son Journal de voyage, où l'on voit qu'il faisoit les mêmes réflexions pendant son séjour à Rome en 1581 : « Quant à la beauté parfaicte et rare, il n'en est, disoit-il, non plus qu'en France, et sauf en trois ou quatre, il n'y trouvoit nulle excellence. Mais communement elles sont plus agreables, et ne s'en veoid point tant de laides qu'en France. » (*Voyage*, t. I, p. 319.) Vers le même endroit, il parle avec plus d'indulgence de la jalousie italienne : « Par tout où les femmes se laissent veoir en publicque, soit en coche, en feste, ou en theatre, elles sont à part des hommes : toutesfois elles ont des danses entrelassees assez librement, où il y a occasion de deviser et de toucher à la main... Les hommes sont fort simplement vestus,... courtois au demourant, et gracieux tout ce qu'il est possible, quoy que die le vulgaire des François, qui ne peuvent appeller gracieux ceulx qui supportent mal ayseement leurs debordements et insolence ordinaire : nous faisons, en toutes façons, ce que nous pouvons pour nous y faire descrier. » Ce jugement de Montaigne est sévère pour ses compatriotes : il prouve surtout que les Italiens l'avoient bien accueilli. (J. V. L.)

la plus esloingnee accointance avecques l'estrangier leur est autant capitale que la plus voisine. Cette loy faict que toutes les approches se rendent necessairement substantielles; et, puisque tout leur revient à mesme compte, elles ont le chois bien aysé : et ont elles brisé ces cloisons, croyez qu'elles font feu. *Luxuria ipsis vinculis, sicut fera bestia, irritata, deinde emissa.*[1] Il leur fault un peu lascher les resnes :

> Vidi ego nuper equum, contra sua frena tenacem,
> Ore reluctanti fulminis ire modo :[2]

on allanguit le desir de la compaignie, en luy donnant quelque liberté.[3] Nous courons à peu prez mesme fortune : ils sont trop extremes en contraincte: nous, en licence. C'est un bel usage de nostre nation, qu'aux bonnes maisons nos enfants soyent receus, pour y estre nourris et eslevez pages, comme en une eschole de noblesse: et est discourtoisie, dict on, et iniure, d'en refuser un gentilhomme : i'ay apperceu (car autant de maisons, autant de divers styles et formes) que les dames qui ont voulu donner aux filles de leur suitte les regles les plus austeres, n'y ont pas eu meilleure adventure; il y fault de la moderation, il fault laisser bonne partie de leur conduicte à leur propre discretion; car, ainsi comme ainsi, n'y a il discipline qui les sceust brider de toutes parts. Mais il est bien vray que celle qui est eschappee, bagues saufves, d'un escholage

1. La luxure est comme une bête féroce qui s'irrite de ses chaînes, et qui s'échappe avec plus de fureur. (Tite-Live, XXXIV, 4.)

2. Je vis naguère un cheval qui, rebelle au frein, luttoit contre les rênes et s'élançoit comme la foudre. (Ovide, *Amor.*, III, iv, 13.)

3. Dans l'édit. de 1588, fol. 388, Montaigne, après cette phrase, ajoutoit : « Ayant tant de pieces à mettre en communication, on les achemine à y employer tousiours la derniere, puisque c'est tout d'un prins. »

libre, apporte bien plus de fiance de soy, que celle qui sort saine d'une eschole severe et prisonniere.

Nos peres dressoient la contenance de leurs filles à la honte et à la crainte (les courages et les desirs tousiours pareils); nous, à l'asseurance : nous n'y entendons rien; c'est à faire aux Sarmates, qui n'ont loy de coucher avecques homme, que de leurs mains elles n'en ayent tué un aultre en guerre.[1] A moy, qui n'y ay droict que par les aureilles, suffit si elles me retiennent pour le conseil, suyvant le privilege de mon aage. Ie leur conseille doncques, et à nous aussi, l'abstinence; mais, si ce siecle en est trop ennemy, au moins la discretion et la modestie; car, comme dict le conte d'Aristippus,[2] parlant à des ieunes gents qui rougissoient de le veoir entrer chez une courtisane, « Le vice est de n'en pas sortir, non pas d'y entrer ; » qui ne veult exempter sa conscience, qu'elle exempte son nom ;[3] si le fonds n'en vault gueres, que l'apparence tienne bon.

Ie loue la gradation et la longueur en la dispensation de leurs faveurs : Platon montre qu'en toute espece d'amour, la facilité et promptitude est interdicte aux tenants.[4] C'est un traict de gourmandise, laquelle il fault qu'elles couvrent de toute leur art, de se rendre ainsi temerairement en gros, et tumultuairement : se conduisant en leur dispensation ordonneement et mesureement, elles pipent bien mieulx nostre desir, et cachent le leur. Qu'elles fuyent tousiours devant nous; ie dis celles mesmes qui ont à se laisser attrapper : elles nous battent mieulx en fuyant,

1. Hérodote, IV, 117. (C.)

2. Diog. Laerce, *Vie d'Aristippe*, II, 69. (C.)

3. Sa réputation, sa renommée. (C.)

4. A ceux qui ont quelque chose à défendre, par opposition aux assaillants.

comme les Scythes. De vray, selon la loy que nature leur donne, ce n'est pas proprement à elles de vouloir et desirer ; leur roolle est souffrir, obeïr, consentir : c'est pourquoy nature leur a donné une perpetuelle capacité ; à nous, rare et incertaine : elles ont tousiours leur heure, afin qu'elles soyent tousiours prestes à la nostre, *pati natæ :* [1] et où elle a voulu que nos appetits eussent montre et declaration prominente, ell' a faict que les leurs fussent occultes et intestins,[2] et les a fournies de pieces impropres à l'ostentation, et simplement pour la deffensifve. Il fault laisser à la licence amazoniene les traicts pareils à cettuy cy : Alexandre passant par l'Hyrcanie, Thalestris, royne des Amazones, le veint trouver avec trois cents gents d'armes de son sexe, bien montez et bien armez, ayant laissé le demourant d'une grosse armee qui la suyvoit, au delà des voisines montaignes : et luy dict tout hault, et en public : « Que le bruit de ses victoires et de sa valeur l'avoit menee là, pour le veoir, luy offrir ses moyens et sa puissance au secours de ses entreprinses ; et que le trouvant si beau, ieune, et vigoreux, elle, qui estoit parfaicte en toutes ses qualitez, luy conseilloit qu'ils couchassent ensemble, afin qu'il nasquit, de la plus vaillante femme du monde, et du plus vaillant homme qui feust lors vivant, quelque chose de grand et de rare pour l'advenir. » Alexandre la remercia du reste ; mais, pour donner temps à l'accomplissement de sa derniere demande, il arresta treize iours en ce lieu, lesquels il festoya le plus alaigrement qu'il peut, en faveur d'une si courageuse princesse.[3]

1. Nées pour souffrir. (Sénèque, *Epist.*, 95.)
2. Cachés et renfermés. (C.)
3. Diodore de Sicile, XVII, 16 ; Quinte-Curce, VI, 5. (C.)

[1] Nous sommes, quasi en tout, iniques iuges de leurs actions, comme elles sont des nostres : i'advoue la verité, lors qu'elle me nuit, de mesme que si elle me sert. C'est un vilain desreglement qui les poulse si souvent au change, et les empesche de fermir[2] leur affection en quelque subiect que ce soit; comme on veoid de cette deesse à qui l'on donne tant de changements et d'amis : mais si est il vray que c'est contre la nature de l'amour, s'il n'est violent; et contre la nature de la violence, s'il est constant. Et ceulx qui s'en estonnent, s'en escrient, et cherchent les causes de cette maladie en elles, comme desnaturee et incroyable, que ne veoyent ils combien souvent ils la receoivent en eulx, sans espovantement et sans miracle? Il seroit à l'adventure plus estrange d'y veoir de l'arrest; ce n'est pas une passion simplement corporelle : si on ne treuve point de bout en l'avarice et en l'ambition, il n'y en a non plus en la paillardise, elle vit encores aprez la satieté; et ne luy peult on prescrire ny satisfaction constante, ny fin; elle va tousiours oultre sa possession. Et si, l'inconstance leur est à l'adventure aulcunement plus pardonnable qu'à nous : elles peuvent alleguer, comme nous, l'inclination, qui nous est commune, à la varieté et à la nouvelleté; et alleguer secondement, sans nous, Qu'elles achetent chat en sac :[3] Ieanne, royne de Naples, feit estrangler Andreosse,[4] son premier mary, aux grilles de sa fenestre,

1. Dans l'édit. de 1588, fol. 388 verso, ce paragraphe suit immédiatement la phrase du précédent, où Montaigne dit que la nature a fourni les femmes de pièces uniquement propres *à la deffensifve.* Il a ajouté depuis toute l'histoire de Thalestris. (A. D.)

2. De fixer, d'affermir. (E. J.)

3. On dit aujourd'hui *acheter chat en poche;* et tel est même le texte de l'édit. de 1588, fol. 388 verso. (J. V. L.)

4. André, fils de Charles, roi de Hongrie, et qui fut marié à Jeanne Ire

avecques un laqs d'or et de soye, tissu de sa main propre : sur ce qu'aux corvees matrimoniales, elle ne luy trouvoit ny les parties, ny les efforts assez respondants à l'esperance qu'elle en avoit conceue à veoir sa taille, sa beauté, sa ieunesse et disposition, par où elle avoit esté prinse et abusee ; Que [1] l'action a plus d'effort que n'a la souffrance ; ainsi, que de leur part tousiours au moins il est pourveu à la necessité, de nostre part il peult advenir aultrement. Platon,[2] à cette cause, establit sagement par ses loix, avant tout mariage, pour decider de son opportunité, que les iuges veoyent les garsons, qui y pretendent, tout fin nuds, et les filles nues iusqu'à la ceincture seulement. En nous essayant,[3] elles ne nous treuvent, à l'adventure, pas dignes de leur chois :

Experta latus, madidoque simillima loro
  Inguina, nec lassa stare coacta manu,
Deserit imbelles thalamos.[4]

Ce n'est pas tout que la volonté charie droict ; la foiblesse et l'incapacité rompent legitimement un mariage,

Et quærendum aliunde foret nervosius illud,
  Quod posset zonam solvere virgineam :[5]

de Naples. Les Italiens l'appelèrent Andreasso. Sur la mort tragique de ce prince, voy. le Dictionnaire de Bayle, à l'article de *Jeanne Ire* de Naples. (C.)

1. C'est la suite de la phrase qui commence par, « elles peuvent alléguer. » Depuis l'édit. de 1588, Montaigne a intercalé l'exemple de Jeanne de Naples, ce qui a rendu la liaison des idées moins sensible. (A. D.)

2. Traité *des Lois*, XI, p. 925. (C.)

3. Suppléez : « il peult advenir qu'en nous essayant, etc. » Dans l'édit. de 1588, la liaison étoit facile, parce qu'après ces mots, « il peult advenir aultrement, » on lisoit tout de suite : « en nous essayant. » (A. D.)

4. Après avoir tenté, par de longs et vains efforts, d'exciter la vigueur de son époux, elle abandonne une couche impuissante. (MARTIAL, VII, LVIII, 3.)

5. Et il faut chercher ailleurs un époux capable de délier la ceinture virginale. (CATULLE, *Carm.*, LXVII, 27.)

pourquoy non?[1] et, selon sa mesure, une intelligence amoureuse plus licencieuse et plus actifve,

Si blando nequeat superesse labori.[2]

Mais n'est ce pas grande impudence, d'apporter nos imperfections et foiblesses en lieu où nous desirons plaire et y laisser bonne estime de nous et recommendation? Pour ce peu qu'il m'en fault à cette heure,

Ad unum
Mollis opus.[3]

ie ne vouldrois importuner une personne que i'ay à reverer et craindre :

Fuge suspicari,
Cujus undenum trepidavit ætas
Claudere lustrum.[4]

Nature se debvoit contenter d'avoir rendu cet aage miserable, sans le rendre encores ridicule. Ie hais de le veoir, pour un poulce de chestifve vigueur qui l'eschauffe trois fois la sepmaine, s'empresser et se gendarmer de pareille aspreté, comme s'il avoit quelque grande et legitime iournee dans le ventre; un vray feu d'estoupe : et admire sa cuisson, si vifve et fretillante, en un moment si lourdement congelee et esteincte. Cet appetit ne debvroit

1. Si ces paroles, « pourquoy non? et, selon sa mesure, une intelligence amoureuse plus licencieuse et plus actifve, » se rapportent directement au passage de Catulle, comme il le semble, il n'est pas difficile d'en comprendre le sens. (C.)

2. .... S'il succombe, au plaisir inhabile.
(Virg., *Géorg.*, III, 127, trad. de Delille.)

3. Pouvant à peine réussir une fois. (Horace, *Epod.*, XII, 15.)

4. Ne craignez rien d'un homme dont le onzième lustre est déjà fermé. (Horace, *Od.*, II, 4, 12.) — Il y a dans le texte, *octavum*, le huitième. Montaigne, arrivé au onzième lustre, parloit plus sincèrement et étoit moins à craindre qu'Horace. (C.)

appartenir qu'à la fleur d'une belle ieunesse : fiez vous y, pour veoir, à seconder cett' ardeur indefatigable, pleine, constante et magnanime qui est en vous ; il vous la lairra vrayement en beau chemin : renvoyez le hardiement plustost vers quelque enfance molle, estonnee, et ignorante, qui tremble encores soubs la verge, et en rougisse ;

Indum sanguineo veluti violaverit ostro
Si quis ebur, vel mixta rubent ubi lilia multa
Alba rosa.[1]

Qui peult attendre, le lendemain, sans mourir de honte, le desdaing de ces beaux yeulx consens[2] de sa lascheté et impertinence,

Et taciti fecere tamen convicia vultus,[3]

il n'a iamais senty le contentement et la fierté de les leur avoir battus et ternis par le vigoreux exercice d'une nuict officieuse et actifve. Quand i'en ay veu quelqu'une s'ennuyer de moy, ie n'en ay point incontinent accusé sa legereté ; i'ay mis en doubte si ie n'avois pas raison de m'en prendre à nature plustost : certes elle m'a traicté illegitimement et incivilement,

Si non longa satis, si non bene mentula crassa :
Nimirum sapiunt, videntque parvam
Matronæ quoque mentulam illibenter ;[4]

1. Comme un ivoire éclatant marqué de pourpre, comme des lis mêlés avec des roses. (Virg., *Énéide*, XII, 67.)

2. Témoins. (C.)

3. Qu'ils nous reprochent dans leur silence même. (Ovide, *Amor.*, I, vii, 21.)

4. De ces trois vers, le premier est le commencement d'une épigramme des *Veterum Poetarum Catalecta*, intitulée *Priapus;* les autres sont tirés d'une autre épigramme du même recueil, intitulée *ad Matronas*. Aucun des trois vers ne peut être traduit. (C.)

et d'une lesion enormissime. Chascune de mes pieces est egualement mienne, que toute aultre; et nulle aultre ne me faict plus proprement homme, que cette cy.

Ie doibs au public universellement mon pourtraict. La sagesse de ma leçon est en verité, en liberté, en essence, toute; desdaignant, au roolle de ses vrays debvoirs, ces petites regles, feinctes, usuelles, provinciales; naturelle toute, constante, generale, de laquelle sont filles, mais bastardes, la civilité, la cerimonie. Nous aurons bien les vices de l'apparence, quand nous aurons eu ceulx de l'essence : quand nous aurons faict à ceulx icy, nous courrons sus aux aultres, si nous trouvons qu'il y faille courir; car il y a dangier que nous fantasions[1] des offices nouveaux, pour excuser nostre negligence envers les naturels offices, et pour les confondre. Qu'il soit ainsin, il se veoid Qu'ez lieux où les faultes sont malefices,[2] les malefices ne sont que faultes; Qu'ez nations où les loix de la bienseance sont plus rares et lasches, les loix primitives de la raison commune sont mieulx observees : l'innumerable multitude de tant de debvoirs suffoquant nostre soing, l'allanguissant et dissipant. L'application aux legieres choses nous retire des iustes : oh, que ces hommes superficiels prennent une route facile et plausible, au prix de la nostre! ce sont umbrages dequoy nous nous plastrons et entrepayons; mais nous n'en payons pas, ains[3] en rechargeons nostre debte envers ce grand iuge qui trousse nos panneaux et haillons d'autour nos parties honteuses, et ne se feind point à nous veoir par tout, iusques à nos intimes et plus

1. Que nous imaginions à notre fantaisie. (E. J.)
2. Où les fautes sont des crimes, les crimes ne sont que des fautes. (E. J.)
3. Au contraire, nous en grevons, etc. (E. J.)

secrettes ordures : utile decence de nostre virginale pudeur, si elle luy pouvoit interdire cette descouverte. Enfin, qui desniaiseroit l'homme d'une si scrupuleuse superstition verbale, n'apporteroit pas grande perte au monde. Nostre vie est partie en folie, partie en prudence : qui n'en escript que revereement et regulierement, il en laisse en arriere plus de la moitié. Ie ne m'excuse pas envers moy ; et si ie le faisois, ce seroit plustost de mes excuses que ie m'excuserois, que d'aultre mienne faulte : ie m'excuse à certaines humeurs que i'estime plus fortes en nombre que celles qui sont de mon costé. En leur consideration, ie diray encores cecy (car ie desire de contenter chascun ; chose pourtant tresdifficile, *esse unum hominem accommodatum ad tantam morum ac sermonum et voluntatum varietatem*[1]), Qu'ils n'ont[2] à se prendre proprement à moy de ce que ie fois dire aux auctoritez receues et approuvees de plusieurs siecles ; et Que ce n'est pas raison qu'à faulte de rhythme ils me refusent la dispense que mesme des hommes ecclesiastiques, des nostres, et des plus cretez,[3] iouïssent en ce siecle : en voicy deux,

> Rimula, dispeream, ni monogramma tua est.[4]
> Un vit d'amy la contente et bien traicte.

Quoy tant d'aultres ? I'ayme la modestie ; et n'est par iugement que i'ay choisi cette sorte de parler scandaleux : c'est nature qui l'a choisi pour moy. Ie ne le loue, non plus que toutes formes contraires à l'usage receu ; mais ie l'excuse,

1. Qu'un seul homme se conforme à cette grande variété de mœurs, de discours et de volontés. (Q. Cic., *de Petit. consul.*, ch. XIV.)

2. Qu'ils ne doivent pas se prendre, etc. (C.)

3. Des plus huppés. (E. J.)

4. Ce vers est de Théodore de Bèze, et il se trouve dans une épigramme de ses *Juvenilia*. Voy. la page 103, édit. de Lyon, sans date, in-16. A l'égard

et, par circonstances tant generales que particulieres, en allege l'accusation.

Suyvons. Pareillement d'où peult venir cette usurpation d'auctorité souveraine que vous prenez sur celles qui vous favorisent à leurs despens,

Si furtiva dedit nigra munuscula nocte,[1]

que vous en investissez incontinent l'interest, la froideur, et une auctorité maritale? C'est une convention libre : que ne vous y prenez vous, comme vous les y voulez tenir? il n'y a point de prescription sur les choses volontaires. C'est contre la forme, mais il est vray pourtant, que i'ay en mon temps conduict ce marché, selon que sa nature peult souffrir, aussi consciencieusement qu'aultre marché, et avecques quelque air de iustice; et que ie ne leur ay tesmoigné de mon affection, que ce que i'en sentois; et leur en ay representé naïfvement la decadence, la vigueur et la naissance, les accez et les remises : on n'y va pas tousiours un train. I'ay esté si espargnant à promettre, que ie pense avoir plus tenu que promis ny deu : elles y ont trouvé de la fidelité, iusques au service de leur inconstance, ie dis inconstance advouee, et par fois multipliee. Ie n'ay iamais rompu avecques elles tant que i'y tenois, ne feust ce que par le bout d'un filet; et, quelques occasions qu'elles m'en ayent donné, n'ay iamais rompu iusques au mespris et à la haine : car telles privautez, lors mesme qu'on les acquiert par les plus honteuses conventions, encores m'obligent elles à quelque bienvueillance. De cholere, et d'impatience

du vers françois, cité immédiatement après, il est tiré d'un rondeau de Saint-Gelais. Voy. ses *OEuvres poétiques*, p. 99, édit. de Lyon, 1574, in-12. (N.)

1. Si, durant une nuit obscure, elle vous a accordé furtivement quelques faveurs. (CATULLE, *Carm.*, LXVIII, 145.)

un peu indiscrette, sur le poinct de leurs ruses et desfuytes,[1] et de nos contestations, ie leur en ay faict veoir par fois; car ie suis, de ma complexion, subiect à des esmotions brusques qui nuisent souvent à mes marchez, quoyqu'elles soient legieres et courtes. Si elles ont voulu essayer la liberté de mon iugement, ie ne me suis pas feinct à leur donner des advis paternels et mordants, et à les pincer où il leur cuisoit. Si ie leur ay laissé à se plaindre de moy, c'est plustost d'y avoir trouvé un amour, au prix de l'usage moderne, sottement conscientieux : i'ay observé ma parole ez choses dequoy on m'eust ayseement dispensé; elles se rendoient lors par fois avec reputation, et soubs des capitulations qu'elles souffroient ayseement estre faulsees par le vainqueur : i'ay faict caler,[2] soubs l'interest de leur honneur, le plaisir en son plus grand effort, plus d'une fois; et où la raison me pressoit, les ay armees contre moy : si qu'elles se conduisoient plus seurement et severement par mes regles, quand elles s'y estoyent franchement remises, qu'elles n'eussent faict par les leurs propres. I'ay, autant que i'ay peu, chargé sur moy seul le hasard de nos assignations, pour les en descharger; et ay dressé nos parties tousiours par le plus aspre et inopiné, pour estre moins en souspeçon, et en oultre, par mon advis, plus accessible : ils sont ouverts principalement par les endroicts qu'ils tiennent de soy couverts; les choses moins craintes sont moins deffendues et observees; on peult oser plus ayseement ce que personne ne pense que vous oserez, qui devient facile par sa difficulté. Iamais homme n'eut ses approches plus impertinemment geni-

1. Défaites, réponses évasives, faux-fuyants. (J. V. L.)
2. Céder, ployer. (E. J.)

tales.[1] Cette voye d'aymer est plus selon la discipline; mais combien elle est ridicule à nos gents, et peu effectuelle, qui le sçait mieulx que moy? si ne m'en viendra point le repentir : ie n'y ay plus que perdre :

Me tabula sacer
Votiva paries indicat uvida
Suspendisse potenti
Vestimenta maris deo :[2]

il est à cette heure temps d'en parler ouvertement. Mais, tout ainsi comme à un aultre ie dirois, à l'adventure, « Mon amy, tu resves; l'amour, de ton temps, a peu de commerce avecques la foy et la preud'hommie ;

Hæc si tu postules
Ratione certa facere, nihilo plus agas,
Quam si des operam, ut cum ratione insanias[3] : »

aussi, au rebours, si c'estoit à moy de recommencer, ce seroit certes le mesme train, et par mesme progrez, pour infructueux qu'il me peust estre; l'insuffisance et la sottise est louable en une action meslouable : autant que ie m'esloigne de leur humeur en cela, ie m'approche de la mienne. Au demourant, en ce marché, ie ne me laissois pas tout aller; ie m'y plaisois, mais ie ne m'y oubliois

1. Montaigne avoit d'abord ajouté : « Le desseing d'engendrer doibt estre purement legitime; » mais cette addition lui a vraisemblablement paru inutile, et il l'a rayée sur son manuscrit. J'en tiens note, pour qu'on suive mieux la liaison de ses idées. (N.)

2. Le tableau sacré que j'ai suspendu dans le temple de Neptune, déclare à tout le monde que j'ai consacré à ce dieu mes habits tout mouillés encore de mon naufrage. (Hor., *Od.*, I, v, 13.) — Montaigne veut dire par là qu'après avoir été exposé par l'amour à bien des traverses, il s'est enfin débarrassé pour toujours de cette dangereuse passion. (C.)

3. Prétendre l'assujettir à des règles, c'est vouloir allier la folie avec la raison. (Térence, *Eunuch.*, act. I, sc. I, v. 16.)

pas : ie reservois en son entier ce peu de sens et de discretion que nature m'a donné, pour leur service et pour le mien ; un peu d'esmotion, mais point de resverie. Ma conscience s'y engageoit aussi iusques à la desbauche et dissolution ; mais iusques à l'ingratitude, trahison, malignité et cruauté, non. Ie n'achetois pas le plaisir de ce vice à tout prix ; et me contentois de son propre et simple coust : *nullum intra se vitium est.*[1] Ie hais quasi à pareille mesure une oysifveté croupie et endormie, comme un embesongnement espineux et penible ; l'un me pince, l'aultre m'assoupit : i'aime autant les bleceures, comme les meurtrisseures ; et les coups trenchants, comme les coups orbes.[2] I'ay trouvé en ce marché, quand i'y estois plus propre, une iuste moderation entre ces deux extremitez. L'amour est une agitation esveillee, vifve, et gaie ; ie n'en estois ny troublé ny affligé, mais i'en estois eschauffé et encores alteré : il s'en fault arrester là ; elle n'est nuisible qu'aux fols. Un ieune homme demandoit au philosophe Panetius, s'il sieroit bien au sage d'estre amoureux : « Laissons là le sage, respondit il ;[3] mais toy et moy, qui ne le sommes pas, ne nous engageons point en chose si esmeue et violente, qui nous esclave à aultruy, et nous

1. Nul vice n'est renfermé en lui-même. (Sénèque, *Ep.* 95.) — Il y a, dans Sénèque, *manet* au lieu d'*est*. Cette sage réflexion, qui est de la dernière importance dans la morale, n'a pas échappé à La Fontaine. Voici comment il l'a mise en œuvre dans la fable *des deux Chiens et l'Ane mort*, liv. VIII, fab. 25 :

Les vertus devroient être sœurs,
Ainsi que les vices sont frères :
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file ; il ne s'en manque guères.

(C.)

2. Un *coup orbe* est un coup qui ne fait que meurtrissure, sans ouverture de plaie. (Nicot.)

3. Sénèque, *Epist.*, 117. (C.)

rende contemptibles à nous. » Il disoit vray, qu'il ne fault pas fier chose de soy si precipiteuse à une ame qui n'aye de quoy en soubtenir les venues, et de quoy rabattre par effect la parole d'Agesilaüs,[1] « que la prudence et l'amour ne peuvent ensemble. » C'est une vaine occupation, il est vray, messeante, honteuse, et illegitime ; mais, à la conduire en cette façon, ie l'estime salubre, propre à desgourdir un esprit et un corps poisant ; et, comme medecin, ie l'ordonnerois à un homme de ma forme et condition, autant volontiers qu'aulcune aultre recepte, pour l'esveiller et tenir en force bien avant dans les ans, et le dilayer[2] des prinses de la vieillesse. Pendant que nous n'en sommes qu'aux fauxbourgs, que le pouls bat encores,

> Dum nova canities, dum prima et recta senectus,
> Dum superest Lachesi quod torqueat, et pedibus me
> Porto meis, nullo dextram subeunte bacillo;[3]

nous avons besoing d'estre sollicitez et chatouillez par quelque agitation mordicante, comme est cette cy. Voyez combien elle a rendu de ieunesse, de vigueur et de gayeté au sage Anacreon : et Socrates, plus vieil que ie ne suis, parlant d'un obiect amoureux : « M'estant, dict il,[4] ap-

1. « O qu'il est malaisé, dit Agésilaüs, d'aimer et être sage tout ensemble! » (PLUTARQUE, dans la *Vie d'Agésilaüs,* ch. IV de la traduction d'Amyot.) (C.)

2. Et différer pour lui les prises, les attaques de la vieillesse. — On lit dans l'édit. de 1588, fol. 391 : « et le retarder des prinses de la vieillesse. » (J. V. L.)

3. (*Pendant que*) Mon corps n'est point courbé sous le faix des années;
Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler,
Et qu'il reste à la Parque encor de quoi filer.
(JUVÉN., *Sat.,* III, 26, trad. de Boileau.)

4. XÉNOPHON, *Banquet,* IV, 27. (C.)

puyé contre son espaule, de la mienne, et approché ma teste à la sienne, ainsi que nous regardions ensemble dans un livre, ie sentis, sans mentir, soubdain une picqueure dans l'espaule, comme de quelque morsure de beste; et feus plus de cinq iours depuis, qu'elle me fourmilloit : et m'escoula dans le cœur une demangeaison continuelle. » Un attouchement, et fortuite, et par une espaule, alloit eschauffer et alterer une ame refroidie et enervee par l'aage, et la premiere de toutes les humaines en reformation! Pourquoy non dea?[1] Socrates estoit homme, et ne vouloit ny estre ny sembler aultre chose. La philosophie n'estrive[2] point contre les voluptés naturelles, pourveu que la mesure y soit ioincte, et en presche la moderation, non la fuyte; l'effort de sa resistance s'employe contre les estrangieres et bastardes; elle dict que les appetits du corps ne doibvent pas estre augmentez par l'esprit; et nous advertit ingénieusement de ne vouloir point esveiller nostre faim par la saturité;[3] de ne vouloir farcir, au lieu de remplir, le ventre; d'eviter toute iouïssance qui nous met en disette, et toute viande et boisson qui nous altere et affame : comme au service de l'amour, elle nous ordonne de prendre un obiect qui satisface simplement au besoing du corps; qui n'esmeuve point l'ame, laquelle n'en doibt pas faire son faict, ains suyvre nuement et assister le corps. Mais ay ie pas raison d'estimer que ces preceptes, qui ont pourtant d'ailleurs, selon moy, un peu de rigueur, regardent un corps qui face son office; et qu'à un corps abbattu, comme un estomach prosterné, il est excusable de le re-

1. Pourquoi cela ne seroit-il pas? — *Non dea* pour *non, da.* (E. J.)

2. Ne se défend pas, ne lutte point. — *Estriveur,* selon Borel, signifie un lutteur.

3. En la rassasiant, la *saturant.* — *Saturité* se trouve dans Cotgrave.

chauffer et soubtenir par art, et, par l'entremise de la fantasie, luy faire revenir l'appetit et l'alaigresse, puisque de soy il l'a perdue?

Pouvons nous pas dire qu'il n'y a rien en nous, pendant cette prison terrestre, purement ny corporel, ny spirituel, et qu'iniurieusement nous desmembrons[1] un homme tout vif; et qu'il semble y avoir raison que nous nous portions envers l'usage du plaisir aussi favorablement au moins que nous faisons envers la douleur? Elle[2] estoit (pour exemple) vehemente, iusques à la perfection, en l'ame des saincts, par la penitence; le corps y avoit naturellement part, par le droict de leur colligance,[3] et si pouvoit avoir peu de part à la cause : si ne se sont ils pas contentez qu'il suyvist nuement, et assistast l'ame affligee; ils l'ont affligé luy mesme de peines atroces et propres, à fin qu'à l'envy l'un de l'aultre l'ame et le corps plongeassent l'homme dans la douleur, d'autant plus salutaire que plus aspre. En pareil cas, aux plaisirs corporels, est ce pas iniustice d'en refroidir l'ame, et dire qu'il l'y faille entraisner comme à quelque obligation et necessité contraincte et servile? c'est à elle plustost de les couver et fomenter, de s'y presenter et convier, la charge de regir luy appartenant : comme c'est aussi à mon advis à elle, aux plaisirs qui luy sont propres, d'en inspirer et in-

1. Montaigne, sur un des exemplaires corrigés de sa main, avoit d'abord écrit *deschirons;* mais, ce qui est remarquable, il l'a rayé pour y substituer *dessirons,* orthographe conforme peut-être à la manière dont ce mot se prononce en Gascogne. L'édit. in-fol. de 1595 porte *nous desmembrons,* qu'on trouve aussi dans l'édit. in-4° de 1588. (N.) — Je ne doute pas que cette dernière leçon ne soit celle que Montaigne a enfin préférée. (J. V. L.)

2. La *douleur*, dont il vient de parler, et non la *fantasie*, l'imagination, dont il a parlé beaucoup plus haut. (J. V. L.)

3. De leur union intime.

fondre[1] au corps tout le ressentiment que porte sa condition, et de s'estudier qu'ils luy soyent doulx et salutaires. Car c'est bien raison, comme ils disent, que le corps ne suyve point ses appetits au dommage de l'esprit : mais pourquoy n'est ce pas aussi raison que l'esprit ne suyve pas les siens au dommage du corps?

Ie n'ay point aultre passion qui me tienne en haleine : ce que l'avarice, l'ambition, les querelles, les procez, font à l'endroict des aultres, qui, comme moy, n'ont point de vacation assignee, l'amour le feroit plus commodeement; il me rendroit la vigilance, la sobrieté, la grace, le soing de ma personne; rasseureroit ma contenance, à ce que les grimaces de la vieillesse, ces grimaces difformes et pitoyables, ne veinssent à la corrompre; me remettroit aux estudes sains et sages, par où ie me peusse rendre plus estimé et plus aimé, ostant à mon esprit le desespoir de soy et de son usage, et le raccointant à soy; me divertiroit de mille pensees ennuyeuses, de mille chagrins melancholiques que l'oysifveté nous charge en tel aage, et le mauvais estat de nostre santé; reschaufferoit, au moins en songe, ce sang que nature abandonne; soubtiendroit le menton et allongeroit un peu les nerfs et la vigueur et alaigresse de la vie à ce pauvre homme qui s'en va le grand train vers sa ruyne. Mais i'entends bien que c'est une commodité fort mal aysee à recouvrer : par foiblesse et longue experience, nostre goust est devenu plus tendre et plus exquis; nous demandons plus, lors que nous apportons moins; nous voulons le plus choisir, lors que nous meritons le moins d'estre acceptez; nous cognoissants tels,

1. Instiller. — *Infondre* vient du latin *infundere*, verser dedans. « Sincerum est nisi vas, quodcumque *infundis*, acescit, » dit Horace. (C.)

nous sommes moins hardis et plus desfiants; rien ne nous peult asseurer d'estre aimez, veu nostre condition, et la leur. I'ay honte de me trouver parmy cette verte et bouillante ieunesse,

> Cuius in indomito constantior inguine nervus,
> Quam nova collibus arbor inhæret.[1]

Qu'irions nous presenter nostre misere parmy cette alaigresse,

> Possint ut iuvenes visere fervidi,
> Multo non sine risu,
> Dilapsam in cineres facem?[2]

Ils ont la force et la raison pour eulx; faisons leur place, nous n'avons plus que tenir : et ce germe de beauté naissante ne se laisse manier à mains si gourdes, et practiquer à moyens purs materiels; car, comme respondit ce philosophe ancien[3] à celuy qui se mocquoit de quoy il n'avoit sceu gaigner la bonne grace d'un tendron qu'il pourchassoit, « Mon amy, le hameçon ne mord pas à du fromage si frais. » Or, c'est un commerce qui a besoing de relation et de correspondance : les aultres plaisirs que nous recevons, se peuvent recognoistre par recompenses de nature diverse; mais cettuy cy ne se paye que de mesme espece de monnoye. En verité, en ce deduit, le plaisir que ie fois chatouille plus doulcement mon imagination que celuy que ie sens : or, cil n'a rien de genereux, qui peult recevoir plaisir où il n'en donne point; c'est une vile ame,

1. Qui toujours est en état de bien faire.

Ce vers de La Fontaine suffit pour faire entrevoir le sens de ce passage d'Horace (*Epod.*, XII, 19), trop libre pour être traduit. (C.)

2. Pour les divertir à nos dépens, en leur montrant un flambeau qui n'est plus que cendre? (Hor., *Od.*, IV, xiii, 26.)

3. Bion. Voy. Diogène Laërce, IV, 67. (C.)

qui veult tout debvoir, et qui se plaist de nourrir de la conference[1] avecques les personnes auxquelles il est en charge : il n'y a beauté, ny grace, ny privauté si exquise, qu'un galant homme deust desirer à ce prix. Si elles ne nous peuvent faire du bien que par pitié, i'aime bien mieulx ne vivre point que de vivre d'aulmosne. Ie vouldrois avoir droict de le leur demander, au style auquel i'ay veu quester en Italie : *Fate ben per voi;*[2] ou à la guise que Cyrus enhortoit ses soldats, « Qui s'aymera, si me suyve. » Ralliez vous, me dira lon, à celles de vostre condition, que la compaignie de mesme fortune vous rendra plus aysees. Oh ! la sotte composition et insipide !

Nolo
Barbam vellere mortuo leoni :[3]

Xenophon[4] employe pour obiection et accusation, à l'encontre de Menon, Qu'en son amour il embesongnast des obiects passant fleur. Ie treuve plus de volupté à seulement veoir le iuste et doux meslange de deux ieunes beautez, ou a le seulement considerer par fantasie, qu'à faire moy mesme le second d'un meslange triste et in-

1. A entretenir commerce avec des personnes auxquelles il est à charge. (C.)

2. Faites-moi quelque bien pour vous-même. — C'est encore un souvenir que Montaigne extrait de son Journal de voyage (t. II, p. 288) : « Le nazioni libere (il parle de la république de Lucques) non hanno la distinzione delli gradi delle persone come le altre; e, fino alli infimi, hanno non so che di signorile a' lor modi. Domadando l' elemosina, mescolanci sempre qualche parola d' autorità : « Datemi l' elemosina; volete? Datemi l' elemosina; « sapete? » Come dice quest' altro in Roma : « Fate ben per voi. » Tout ce qu'il y a d'intéressant dans ces notes si négligées, et quelquefois si fastidieuses, se trouve ainsi répandu çà et là dans les *Essais*. (J. V. L.)

3. Je ne veux pas arracher la barbe à un lion mort. (MARTIAL, X, XC, 9.)

4. *Anabas.*, II, VI, 15. (C.)

forme : ie resigne cet appetit fantastique à l'empereur Galba, qui ne s'addonnoit qu'aux chairs dures et vieilles;[1] et à ce pauvre miserable,[2]

> O ego di faciant talem te cernere possim,
> Caraque mutatis oscula ferre comis,
> Amplectique meis corpus non pingue lacertis!

et entre les premieres laideurs, ie compte les beautez artificielles et forcees. Emonez,[3] ieune gars de Chio, pensant par des beaux atours acquerir la beauté que nature luy ostoit, se presenta au philosophe Arcesilaüs, et luy demanda, si un sage se pourroit veoir amoureux : « Ouy dea, respondit l'aultre, pourveu que ce ne feust pas d'une beauté paree et sophistiquee comme la tienne. » La laideur d'une vieillesse advouee est moins vieille et moins laide à mon gré, qu'un' aultre peincte et lissee. Le diray ie? pourveu qu'on ne m'en prenne à la gorge : l'amour ne me semble proprement et naturellement en sa saison, qu'en l'aage voisin de l'enfance;

> Quem si puellarum insereres choro,
> Mire sagaces falleret hospites
> Discrimen obscurum, solutis
> Crinibus, ambiguoque vultu :[4]

1. Suétone, dans la *Vie de Galba*, ch. xxi. (C.)

2. Ovide, qui, accablé de chagrin et d'ennui dans le pays sauvage où il avoit été relégué, après avoir dit à sa femme qu'apparemment elle a vieilli par la considération des maux qu'il endure, s'écrie : « Oh! plût aux dieux que je pusse te voir! que je pusse baiser tes cheveux blanchis, et serrer dans mes bras ton corps amaigri par la douleur! » (Ovide, *ex Ponto,* I, iv, 49.) (C.)

3. Diogène Laerce, IV, 34. (C.)

4. Lorsque, les cheveux flottants sur les épaules, un jeune homme, introduit au milieu d'un chœur de jeunes filles, peut tromper les yeux les plus pénétrants; tant ses traits tiennent également de l'un et de l'autre sexe. (Hor., *Od.*, II, v, 21.)

et la beauté non plus ; car, ce qu'Homere l'estend iusques à ce que le menton commence à s'umbrager, Platon mesme l'a remarqué pour rare ; et est notoire la cause pour laquelle si plaisamment le sophiste Bion appelloit les poils folets de l'adolescence, Aristogitons et Harmodiens :[1] en la virilité, ie le treuve desia aulcunement hors de son siege, non qu'en la vieillesse ;[2]

> Importunus enim transvolat aridas
> Quercus :[3]

et Marguerite, royne de Navarre, allonge, en femme, bien loing, l'advantage des femmes, ordonnant qu'il est saison, à trente ans, quelles changent le tiltre de belles en bonnes. Plus courte possession nous luy donnons sur nostre vie, mieulx nous en valons. Voyez son port : c'est un menton puerile. Qui ne sçait,[4] en son eschole, combien on procede au rebours de tout ordre? l'estude, l'exercitation, l'usage, sont voyes à l'insuffisance : les novices y regentent : *Amor ordinem nescit.*[5] Certes, sa conduicte a plus de garbe,[6]

1. Voy. Plutarque, au traité *de l'Amour,* ch. XXXIV, pour la raison de ce mot, que Montaigne a voulu laisser deviner à ses lecteurs. (C.)
2. Et à plus forte raison dans la vieillesse. (J. V. L.)
3. Car il n'arrête pas son vol sur les chênes arides. (Hor., *Od.,* IV, XIII, 9.)
4. Qui ne sait que, contre tout ordre, on va toujours à reculons dans cette école? L'étude, l'exercice, l'usage, y conduisent à l'insuffisance. (C.)
5. L'amour ne connoît point l'ordre (la règle). — Ce passage est de saint Jérôme. Voy. la fin de sa *Lettre à Chromatius*, t. I, p. 217, édit. de Bâle, 1537. Anacréon avoit dit, longtemps auparavant, que Bacchus, aidé de l'Amour, *folâtre sans règle*, ἄτακτα παίζει. (*Od.* 50, v. 24. ») (C.)
6. Plus de grâce. — *Galbe,* ou *garbe,* bonne grâce, agrément. (Nicot et Borel.) *Galbe,* ou *galba* (d'où l'italien *garbo*), dans la signification de *gros et gras,* est un mot de l'ancien gaulois, comme on peut voir dans Suétone, qui dit que le premier des Sulpicius qu'on surnomma *Galba*, fut ainsi désigné parce qu'il étoit ce que les Gaulois appeloient *galba*, c'est-à-dire, fort gras, *quod præpinguis fuerit visus, quem Galbam Galli vocant.* (Suétone, *Galba*, ch. III) (C.)

quand elle est meslee d'inadvertence et de trouble; les faultes, les succez contraires, y donnent poincte et grace : pourveu qu'elle soit aspre et affamee, il chault peu qu'elle soit prudente : voyez comme il va chancellant, chopant et follastrant; on le met aux ceps,[1] quand on le guide par art et sagesse; et contrainct on sa divine liberté, quand on le soubmet à ces mains barbues et calleuses.

Au demourant, ie leur oys souvent peindre cette intelligence toute spirituelle, et desdaigner de mettre en consideration l'interest que les sens y ont : tout y sert; mais ie puis dire avoir veu souvent que nous avons excusé la foiblesse de leurs esprits en faveur de leurs beautez corporelles; mais que ie n'ay point encores veu qu'en faveur de la beauté de l'esprit, tant rassis et meur soit il, elles vueillent prester la main à un corps qui tumbe tant soit peu en decadence. Que ne prend il envie à quelqu'une, de faire cette noble harde[2] socratique du corps à l'esprit? achetant au prix de ses cuisses, une intelligence et generation philosophique et spirituelle, le plus hault prix où elle les puisse monter? Platon[3] ordonne, en ses loix, que celuy qui aura faict quelque signalé et utile exploict en la guerre, ne puisse estre refusé, durant l'expedition d'icelle, sans respect de sa laideur ou de son aage, de baiser, ou aultre faveur amoureuse de qui il la vueille. Ce qu'il treuve si iuste, en recommendation de la valeur militaire, ne le peult il pas estre aussi, en recommendation de quelque aultre valeur? et que ne prend il envie à une de preoccu-

1. Aux fers, dans les chaînes. (E. J.)

2. Ce noble troc socratique. — *Harder,* troquer, changer. (Borel, dans son *Trésor d'Antiquités gauloises.*) (C.)

3. *République*, V, p. 468. (C.)

per, sur ses compaignes, la gloire de cet amour chaste? chaste, dis ie bien,

> Nam si quando ad prælia ventum est,
> Ut quondam in stipulis magnus sine viribus ignis
> Incassum furit:[1]

les vices qui s'estouffent en la pensee, ne sont pas des pires.

Pour finir ce notable commentaire, qui m'est eschappé d'un flux de caquet, flux impetueux par fois et nuisible,

> Ut missum sponsi furtivo munere malum
> Procurrit casto virginis e gremio,
> Quod miseræ oblitæ molli sub veste locatum,
> Dum adventu matris prosilit, excutitur,
> Atque illud prono præceps agitur decursu:
> Huic manat tristi conscius ore rubor,[2]

ie dis que les masles et femelles sont iectez en mesme moule: sauf l'institution et l'usage, la difference n'y est grande. Platon appelle indifferemment les uns et les aultres à la société de touts estudes, exercices, charges et vacations guerrieres et paisibles, en sa republique; et le philosophe Antisthenes ostoit toute distinction entre leur vertu et la nostre.[3] Il est bien plus aysé d'accuser un sexe que d'excuser l'aultre: c'est ce qu'on dict, « Le fourgon se mocque de la paele. »

1. . . . . . Car son feu dès l'abord se consume;
Tel le chaume s'éteint, au moment qu'il s'allume.
(VIRG., *Géorg.*, III, 98, traduct. de Delille.)

2. Ainsi tombe en roulant, du chaste sein d'une jeune vierge, une pomme qu'elle a reçue de son amant à la dérobée; elle oublie qu'elle avoit caché ce fruit sous sa robe, et, se levant à l'arrivée de sa mère, elle le laisse échapper: la rougeur de son visage décèle sa honte et son secret. (CATULLE, *Carm.* LXV, 19.)

3. « La vertu de l'homme et de la femme est la même. » Mot d'Antisthène rapporté dans sa *Vie* par Diogène Laërce, VI, 12. (C.)

CHAPITRE VI.

DES COCHES.

Il est bien aysé à verifier que les grands aucteurs, escrivants des causes, ne se servent pas seulement de celles qu'ils estiment estre vrayes, mais de celles encores qu'ils ne croyent pas, pourveu qu'elles ayent quelque invention et beauté : ils disent assez veritablement et utilement, s'ils disent ingenieusement. Nous ne pouvons nous asseurer de la maistresse cause; nous en entassons plusieurs, pour veoir si, par rencontre, elle se trouvera en ce nombre,

> Namque unam dicere causam
> Non satis est, verum plures, unde una tamen sit.[1]

Me demandez vous d'où vient cette coustume de benir ceulx qui esternuent? Nous produisons trois sortes de vents : celuy qui sort par embas est trop sale : celuy qui sort par la bouche porte quelque reproche de gourmandise : le troisieme est l'esternuement; et parce qu'il vient de la teste, et est sans blasme, nous luy faisons cet honneste recueil. Ne vous mocquez pas de cette subtilité, elle est, dict on, d'Aristote.[2]

Il me semble avoir veu en Plutarque[3] (qui est, de touts

1. Ce n'est pas assez de nommer une seule cause; il faut en indiquer plusieurs, quoiqu'il n'y en ait qu'une seule de véritable. (Lucrèce, VI, 704.)
2. *Problem.*, sect. xxxiii, quæst. 9. (C.)
3. Dans le traité intitulé, *les Causes naturelles*, ch. xi de la traduction d'Amyot. (C.)

les aucteurs que ie cognoisse, celuy qui a mieulx meslé l'art à la nature, et le iugement à la science), rendant la cause du soublevement d'estomach qui advient à ceulx qui voyagent en mer, que cela leur arrive de crainte, aprez avoir trouvé quelque raison par laquelle il prouve que la crainte peult produire un tel effect. Moy, qui y suis fort subiect, sçais bien que cette cause ne me touche pas : et le sçais, non par argument, mais par necessaire experience. Sans alleguer ce qu'on m'a dict, qu'il en arrive de mesme souvent aux bestes, et specialement aux pourceaux, hors de toute apprehension de dangier; et ce qu'un mien cognoissant m'a tesmoigné de soy, qu'y estant fort subiect, l'envie de vomir luy estoit passee deux ou trois fois, se trouvant pressé de frayeur en grande tormente, comme à cet ancien, *peius vexabar, quam ut periculum mihi succurreret :*[1] ie n'eus iamais peur sur l'eau, comme ie n'ay aussi ailleurs (et s'en est assez souvent offert de iustes, si la mort l'est), qui m'ait troublé ou esblouï. Elle naist par fois de faulte de iugement, comme de faulte de cœur. Tous les dangiers que i'ay veu, c'a esté les yeux ouverts, la veue libre, saine et entiere : encores fault il du courage à craindre. Il me servit aultrefois, au prix d'aultres, pour conduire et tenir en ordre ma fuyte, qu'elle feust, sinon sans crainte, toutesfois sans effroy et sans estonnement : elle estoit esmeue, mais non pas estourdie ny esperdue. Les grandes ames vont bien plus oultre, et representent des fuytes, non rassises seulement et saines, mais fieres : disons celle qu'Alcibiades recite de Socrates, son compaignon d'armes : « Ie le trouvay, dict il,[2] aprez la roupte[3]

1. J'étois trop malade pour songer au péril. (Sénèque, *Épist.* 53.)
2. Dans Platon, *Banquet*, p. 1206 de l'édit. de Francfort, 1602. (C.)
3. La déroute.

« de nostre armee, luy et Lachez, des derniers entre les « fuyants ; et le consideray tout à mon ayse, et en seu- « reté ; car i'estois sur un bon cheval, et luy à pied, et « avions ainsi combattu. Ie remarquay premierement, « combien il montroit d'advisement et de resolution, au « prix de Lachez ; et puis, la braverie de son marcher, « nullement different du sien ordinaire ; sa veue ferme et « reglee, considerant et iugeant ce qui se passoit autour « de luy ; regardant tantost les uns, tantost les aultres, « amis et ennemis, d'une façon qui encourageoit les uns, « et signifioit aux aultres qu'il estoit pour vendre bien cher « son sang et sa vie à qui essayeroit de la luy oster ; et se « sauverent ainsi : car volontiers on n'attaque pas ceulx « cy, on court aprez les effrayez. » Voylà le tesmoignage de ce grand capitaine, qui nous apprend, ce que nous essayons touts les iours, qu'il n'est rien qui nous iecte tant aux dangiers, qu'une faim inconsideree de nous en mettre hors : *quo timoris minus est, eo minus ferme periculi est.*[1] Nostre peuple a tort de dire, « Celuy là craint la mort, » quand il veult exprimer qu'il y songe et qu'il la preveoid. La prevoyance convient egualement à ce qui nous touche en bien et en mal : considerer et iuger le dangier est aulcunement le rebours de s'en estonner. Ie ne me sens pas assez fort pour soubtenir le coup et l'impetuosité de cette passion de la peur, ny d'aultre vehemente : si i'en estois un coup vaincu et atterré, ie ne m'en releverois iamais bien entier : qui auroit faict perdre pied à mon ame, ne la remettroit iamais droicte en sa place ; elle se retaste et recherche trop vifvement et profondement, et, pourtant, ne lairroit iamais ressoudre et consolider la playe

1. Pour l'ordinaire, moins il y a de crainte, moins il y a de danger. (TITE-LIVE, XXII, 5.)

qui l'auroit percee. Il m'a bien prins qu'aulcune maladie ne me l'ayt encores desmise : à chasque charge qui me vient, ie me presente et oppose en mon hault appareil; ainsi, la premiere qui m'emporteroit, me mettroit sans ressource. Ie n'en fois point à deux : par quelque endroict que le ravage faulsast ma levee,[1] me voylà ouvert et noyé sans remede. Epicurus dict,[2] que le sage ne peult iamais passer à un estat contraire : i'ay quelque opinion de l'envers de cette sentence, Que qui aura esté une fois bien fol, ne sera nulle aultre fois bien sage. Dieu me donne le froid selon la robbe, et me donne les passions selon le moyen que i'ay de les soubtenir : nature m'ayant descouvert d'un costé, m'a couvert de l'aultre; m'ayant desarmé de force, m'a armé d'insensibilité, et d'une apprehension reglee, ou mousse.

Or, ie ne puis souffrir long temps (et les souffrois plus difficilement en ieunesse) ny coche, ny lictiere, ny bateau, et hais toute aultre voicture que de cheval, et en la ville et aux champs : mais ie puis souffrir la lictiere moins qu'un coche; et par mesme raison, plus ayseement une agitation rude sur l'eau, d'où se produict la peur, que le mouvement qui se sent en temps calme. Par cette legiere secousse que les avirons donnent, desrobbant le vaisseau soubs nous, ie me sens brouiller, ie ne sçais comment, la teste et l'estomach; comme ie ne puis souffrir soubs moy un siege tremblant. Quand la voile ou le cours de l'eau nous emporte egualement, ou qu'on nous toue,[3] cette agitation unie ne me blece aulcunement : c'est un remuement

1. C'est-à-dire, *rompît la digue, la chaussée qui me couvre.* (C.)
2. Diogène Laerce, X, 117. (C.)
3. *Ou qu'on nous remorque,* comme on parle plus communément aujourd'hui. (C.)

interrompu qui m'offense; et plus, quand il est languissant. Ie ne sçaurois aultrement peindre sa forme. Les medecins m'ont ordonné de me presser et cengler d'une serviette le bas du ventre, pour remedier à cet accident; ce que ie n'ay point essayé, ayant accoustumé de luicter les defaults qui sont en moy, et les dompter par moy mesme.

Si i'en avois la memoire suffisamment informée, ie ne plaindrois mon temps à dire icy l'infinie varieté que les histoires nous presentent de l'usage des coches au service de la guerre; divers, selon les nations, selon les siecles; de grand effect, ce me semble, et necessité : si que c'est merveille que nous en ayons perdu toute cognoissance. I'en diray seulement cecy, que tout freschement, du temps de nos peres, les Hongres les meirent tresutilement en besongne contre les Turcs; en chascun y ayant un rondellier[1] et un mousquetaire, et nombre de harquebuses rengees, prestes et chargees, le tout couvert d'une pavesade,[2] à la mode d'une galliote. Ils faisoient front, à leur battaille, de trois mille tels coches; et, aprez que le canon avoit ioué, les faisoient tirer, et avaller aux ennemis cette salve avant que de taster le reste, qui n'estoit pas un legier advancement; ou descochoient lesdits coches dans leurs escadrons, pour les rompre et y faire iour; oultre le secours qu'ils en pouvoient prendre, pour flanquer en lieux chatouilleux les troupes marchant à la campaigne, ou à couvrir un logis[3]

1. Soldat armé d'une *rondelle*, ou *rondache*, espèce de bouclier, ainsi nommé parce qu'il est rond. — Rondelle, *parma orbicularis*, dit Nicot; et *rondellier*, celui qui s'en sert à la guerre, *parmatus*. (C.)

2. Ou *pavoisade*, comme l'écrit Nicot. « Pavoisade d'une galere, dit-il, c'est le grand nombre de pavois qui sont ez deux costez de la galere, pour couvrir et defendre ceux qui rament. » De *pavois*, qui signifie un *bouclier*, on a fait *pavoisade*. (C.)

3. Un logement, un poste, une position.

à la haste, et le fortifier. De mon temps, un gentilhomme, en l'une de nos frontieres, impos[1] de sa personne, et ne trouvant cheval capable de son poids, ayant une querelle, marchoit par païs en coche, de mesme cette peincture,[2] et s'en trouvoit tresbien. Mais laissons ces coches guerriers.*

Comme si leur neantise[3] n'estoit assez cogneue à meilleures enseignes, les derniers roys de nostre premiere race marchoient par païs en un charriot mené de quatre bœufs.[4] Marc Antoine feut le premier qui se feit mener à Rome, et une garse menestriere[5] quand et luy, par des lions attelez à un coche. Heliogabalus en feit depuis autant, se disant Cybele, la mere des dieux;[6] et aussi par des tigres, contrefaisant le dieu Bacchus : il attela aussi par fois deux cerfs à son coche; et une aultre fois quatre chiens, et encores quatre garses nues, se faisant traisner par elles, en pompe, tout nud. L'empereur Firmus feit mener son coche à des austruches de merveilleuse grandeur, de maniere qu'il sembloit plus voler que rouler.[7]

1. Impotent, peu dispos. (E. J.)

2. Semblable à ceux que je viens de décrire. (C.)

3. Comme si la fainéantise de nos rois, etc. (E. J.)

4. Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenoient dans Paris le monarque indolent,

a dit Boileau, dans le chant second du *Lutrin*. Voici les propres expressions d'Éginard, *Vie de Charlemagne*, en parlant des rois fainéants : « Quocumque eundum erat, carpento ibat, quod bobus junctis, et bubulco rustico more agente, trahebatur. Sic ad palatium, sic ad publicum populi sui conventum, qui annuatim ob populi utilitatem celebrabatur, ire, sic domum redire solebat. » L'abbé de Vertot, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. VI (édit. in-12), a entrepris l'apologie de ces rois. (J. V. L.)

5. La comédienne Cythéris. (PLUTARQUE, *Vie d'Antoine*, ch. III; CICÉRON, *Philippic.*, II, 24; PLINE, *Nat. hist.*, VIII, 16, etc.) (J. V. L.)

6. ÆL. LAMPRIDIUS, *Heliogabal.*, ch. XXVIII, XXIX. (J. V. L.)

7. FLAV. VOPISCUS, *Firm.*, ch. VI. (J. V. L.)

L'estrangeté de ces inventions me met en teste cette aultre fantasie : Que c'est une espece de pusillanimité aux monarques, et un tesmoignage de ne sentir point assez ce qu'ils sont, de travailler à se faire valoir, et paroistre, par despenses excessifves : ce seroit chose excusable en païs estrangier ; mais parmy ses subiects, où il peult tout, il tire de sa dignité le plus extreme degré d'honneur où il puisse arriver : Comme à un gentilhomme, il me semble qu'il est superflu de se vestir curieusement en son privé ; sa maison, son train, sa cuisine, respondent assez de luy. Le conseil qu'Isocrates[1] donne à son roy, ne me semble sans raison : « Qu'il soit splendide en meubles et utensiles, d'autant que c'est une despense de duree qui passe iusques à ses successeurs ; et qu'il fuye toutes magnificences qui s'escoulent incontinent et de l'usage et de la memoire. » I'aimois à me parer quand i'estois cadet, à faulte d'aultre parure ; et me seoit bien : il en est sur qui les belles robbes pleurent. Nous avons des contes merveilleux de la frugalité de nos roys autour de leurs personnes, et en leurs dons ; grands roys en credit, en valeur, et en fortune. Demosthenes[2] combat à oultrance la loy de sa ville qui assignoit les deniers publicques aux pompes des ieux et de leurs festes ; il veult que leur grandeur se montre en quantité de vaisseaux bien equippez, et bonnes armees bien fournies : et a lon raison d'accuser[3] Theophrastus qui establit, en son livre des richesses, un advis contraire, et maintient telle nature de despense estre le vray fruict de l'opulence : ce sont plaisirs, dict Aristote[4]

1. *Disc. à Nicoclès*, édit. de Paris, 1621, p. 32. (C.)
2. Dans sa IIIe *Olynthienne*, ou la IIe, selon que les range M. de Tourreil. (C.)
3. C'est Cicéron qui est l'auteur de cette critique, *de Offic.*, II, 16. (C.)
4. Id., *ibid.* (C.)

qui ne touchent que la plus basse commune; qui s'esvanouïssent de la souvenance aussitost qu'on en est rassasié; et desquels nul homme iudicieux et grave ne peult faire estime. L'employte [1] me sembleroit bien plus royale, comme plus utile, iuste et durable, en ports, en havres, fortifications et murs, en bastiments sumptueux, en eglises, hospitaux, colleges, reformation de rues et chemins : en quoy le pape Gregoire treiziesme lairra sa memoire recommendable à long temps; [2] et en quoy nostre royne Catherine [3] tesmoigneroit à longues annees sa liberalité naturelle et munificence, si ses moyens suffisoient à son affection : la fortune m'a faict grand desplaisir d'interrompre la belle structure du pont neuf de nostre grande ville, et m'oster l'espoir, avant mourir, d'en veoir en train le service.

Oultre ce, il semble aux subiects, spectateurs de ces triumphes, qu'on leur faict montre de leurs propres richesses, et qu'on les festoye à leurs despens : car les peuples presument volontiers des roys, comme nous faisons de nos valets, qu'ils doibvent prendre soing de nous apprester en abondance tout ce qu'il nous fault, mais qu'ils n'y doibvent aulcunement toucher de leur part; et pourtant [4]

1. La dépense. — Montaigne continue de reproduire les pensées de Cicéron, *de Offic.*, II, 17. (C.)

2. *Voyage* de Montaigne, t. I, p. 288 : « C'est un tresbeau vieillard, d'une moyenne taille et droicte, le visage plein de maiesté, une longue barbe blanche, aagé lors de plus de quatre vingts ans, le plus sain pour son aage, et vigoreux, qu'il est possible de desirer, sans goutte, sans cholicque, sans mal d'estomach, et sans aulcune subiection; d'une nature doulce, peu se passionnant des affaires du monde; grand bastisseur, et en cela il lairra à Rome et ailleurs un singulier honneur à sa memoire... Il est tres-magnifique en bastiments publicques et reformation des rues de cette ville...» Tel est le portrait de Grégoire XIII fait par Montaigne, qui venoit de lui baiser les pieds, le 29 de décembre 1580. (J. V. L.)

3. C'est Catherine de Médicis, mère de François II, de Charles IX et de Henri III.

4. Et c'est pour cela que, etc.

l'empereur Galba, ayant prins plaisir à un musicien pendant son souper, se feit porter sa boëte, et luy donna en sa main une poignee d'escus qu'il y pescha, avecques ces paroles : « Ce n'est pas du publicque, c'est du mien.[1] » Tant y a, qu'il advient le plus souvent que le peuple a raison ; et qu'on repaist ses yeulx de ce dequoy il avoit à paistre son ventre.

La liberalité mesme n'est pas bien en son lustre en main souveraine : les privez y ont plus de droict : car, à le prendre exactement, un roy n'a rien proprement sien, il se doibt soy mesme à aultruy : la iurisdiction ne se donne point en faveur du iuridiciant, c'est en faveur du iuridicié ; on faict un superieur, non iamais pour son proufit, ains pour le proufit de l'inferieur ; et un medecin pour le malade, non pour soy ; toute magistrature, comme toute art, iecte sa fin hors d'elle, *nulla ars in se versatur :*[2] parquoy les gouverneurs de l'enfance des princes, qui se picquent à leur imprimer cette vertu de largesse, et les preschent de ne sçavoir rien refuser, et n'estimer rien si bien employé que ce qu'ils donneront (instruction que i'ay veu en mon temps fort en credit), ou ils regardent plus à leur proufit qu'à celuy de leur maistre, ou ils entendent mal à qui ils parlent. Il est trop aysé d'imprimer la liberalité en celuy qui a de quoy y fournir autant qu'il veult, aux despens d'aultruy ; et son estimation se reglant, non à la mesure du present, mais à la mesure des moyens de celuy qui l'exerce, elle vient à estre vaine en mains si puissantes ; ils se treuvent prodigues, avant qu'ils soient liberaux : pourtant[3] elle est peu de recommendation, au prix

1. Plutarque, *Vie de Galba*, ch. v de la traduction d'Amyot. (J. V. L.)
2. Nul art n'est renfermé en lui-même. (Cic., *de Finib. bon. et mal.,* V, 6.)
3. C'est pourquoi.

d'aultres vertus royales, et la seule, comme disoit le tyran Dionysius,[1] qui se comporte bien avec la tyrannie mesme. Ie luy[2] apprendrois plustost ce verset du laboureur ancien : Τῇ χειρὶ δεῖ σπείρειν, ἀλλὰ μὴ ὅλῳ τῷ θυλάκῳ, » qu'il fault, à qui en veult retirer fruict, semer de la main, non pas verser du sac : » il fault espandre le grain, non pas le respandre ; et qu'ayant à donner, ou, pour mieulx dire, à payer et rendre à tant de gents selon qu'ils ont deservy, il en doibt estre loyal et advisé dispensateur. Si la liberalité d'un prince est sans discretion et sans mesure, ie l'aime mieulx avare.

La vertu royale semble consister le plus en la iustice ; et de toutes les parties de la iustice, celle là remarque mieulx les roys, qui accompaigne la liberalité : car ils l'ont particulierement reservee à leur charge ; là où toute aultre iustice, ils l'exercent volontiers par l'entremise d'aultruy. L'immoderee largesse est un moyen foible à leur acquerir bienvueillance ; car elle rebute plus de gents qu'elle n'en practique :[3] *Quo in plures usus sis, minus in multos uti possis... Quid autem est stultius, quam, quod libenter facias, curare ut id diutius facere non possis?*[4] et, si elle est employee sans respect du merite, faict vergongne à qui la receoit, et se receoit sans grace. Des tyrans ont esté

1. Dans les *Apophthegmes* de Plutarque. (C.)

2. J'apprendrois plutôt à un roi ce verset, ou proverbe. Montaigne le traduit après l'avoir cité. Il l'a tiré d'un petit traité de Plutarque, intitulé, *Si les Athéniens ont été plus excellents en armes qu'en lettres*, ch. IV, où Corinne s'en sert pour faire sentir à Pindare qu'il avoit entassé trop de fables dans une de ses poésies, « lui disant, dans la traduction d'Amyot, qu'il falloit semer avec la main, et non pas à pleine poche. » (C.)

3. Gagne. (C.)

4. On peut d'autant moins l'exercer qu'on l'a déjà plus exercée... Quelle folie de se mettre dans l'impuissance de faire longtemps ce qu'on fait avec plaisir! (Cic., *de Offic.*, II, 15.)

sacrifiez à la haine du peuple par les mains de ceulx mesme qu'ils avoient iniquement advancez : telle maniere d'hommes[1] estimants asseurer la possession des biens indeuement receus, s'ils montrent avoir à mespris et haine celuy duquel ils les tenoient, et se rallient au iugement et opinion commune en cela.

Les subiects d'un prince excessif en dons, se rendent excessifs en demandes; ils se taillent, non à la raison, mais à l'exemple. Il y a certes souvent de quoy rougir de nostre impudence; nous sommes surpayez selon iustice, quand la recompense eguale nostre service; car, n'en debvons nous rien à nos princes, d'obligation naturelle ? S'il porte nostre despense, il faict trop; c'est assez qu'il l'ayde : le surplus s'appelle bienfaict, lequel ne se peult exiger; car le nom mesme de la Liberalité sonne Liberté. A nostre mode, ce n'est iamais faict; le receu ne se met plus en compte; on n'aime la liberalité que future : parquoy plus un prince s'espuise en donnant, plus il s'appauvrit[2] d'amis. Comment assouviroit il les envies qui croissent à mesure qu'elles se remplissent? Qui a sa pensee à prendre, ne l'a plus à ce qu'il a prins : la convoitise n'a rien si propre que d'estre ingrate.

L'exemple de Cyrus ne duira pas mal en ce lieu, pour servir, aux roys de ce temps, de touche à recognoistre leurs dons bien ou mal employez, et leur faire veoir combien cet empereur les assenoit[3] plus heureusement qu'ils ne font, par où ils sont reduicts à faire leurs emprunts, aprez, sur les subiects incogneus, et plustost sur ceulx à

1. Édit. de 1588, fol. 396 : « Bouffons, maquereaux, menestriers, et telle racaille d'hommes, estimants, etc. »

2. L'édit. de 1588 porte *s'apouvrit*; celle de 1595, *s'appaovrit*.

3. Les plaçoit. (C.)

qui ils ont faict du mal, que sur ceulx à qui ils ont faict du bien, et n'en receoivent aydes où il y aye rien de gratuit que le nom. Crœsus luy reprochoit sa largesse, et calculoit à combien se monteroit son thresor, s'il eust eu les mains plus restreinctes. Il eut envie de iustifier sa liberalité; et, despeschant de toutes parts vers les grands de son estat qu'il avoit particulierement advancez, pria chascun de le secourir d'autant d'argent qu'il pourroit, à une sienne necessité, et le luy envoyer par declaration. Quand touts ces bordereaux luy feurent apportez, chascun de ses amis n'estimant pas que ce feust assez faire de luy en offrir seulement autant qu'il en avoit receu de sa munificence, y en meslant du sien propre beaucoup, il se trouva que cette somme se montoit bien plus que ne disoit l'espargne de Crœsus. Sur quoy Cyrus : « Ie ne suis pas moins amoureux des richesses, que les aultres princes; et en suis plustost plus mesnagier : vous veoyez à combien peu de mise i'ay acquis le thresor inestimable de tant d'amis, et combien ils me sont plus fideles thresoriers, que ne seroient des hommes mercenaires, sans obligation, sans affection ; et ma chevance mieulx logee qu'en des coffres appelant sur moy la haine, l'envie et le mespris des aultres princes.[1] »

Les empereurs tiroient excuse à la superfluité de leurs ieux et montres publicques, de ce que leur auctorité despendoit aulcunement (au moins par apparence) de la volonté du peuple romain, lequel avoit de tout temps accoustumé d'estre flatté par telle sorte de spectacles et d'excez. Mais c'estoient particuliers qui avoient nourry cette coustume de gratifier leurs concitoyens et compai-

1. Xénophon, *Cyropédie*, VIII, 9 et suiv. (C.)

gnons, principalement sur leur bourse, par telle profusion et magnificence ; elle eut tout aultre goust, quand ce feurent les maistres qui veinrent à l'imiter : *pecuniarum translatio a iustis dominis ad alienos non debet liberalis videri.*[1] Philippus, de ce que son fils essayoit par presents de gaigner la volonté des Macedoniens, l'en tansa par une lettre, en cette maniere : « Quoy ! as tu envie que tes subiects te tiennent pour leur boursier, non pour leur roy ? Veux tu les practiquer ? practique les des bienfaicts de ta vertu, non des bienfaicts de ton coffre.[2] »

C'estoit pourtant une belle chose, d'aller faire apporter et planter en la place aux arenes, une grande quantité de gros arbres, touts branchus et touts verts, representants une grande forest ombrageuse, despartie en belle symmetrie ; et, le premier iour, iecter là dedans mille austruches, mille cerfs, mille sangliers, et mille daims, les abandonnant à piller au peuple ; le lendemain faire assommer en sa presence cent gros lions, cent leopards, et trois cents ours ; et, pour le troisiesme iour, faire combattre à oultrance trois cents paires de gladiateurs, comme feit l'empereur Probus.[3] C'estoit aussi belle chose, à veoir ces grands amphitheatres encroustez de marbre au dehors, labouré d'ouvrages et statues, le dedans reluisant de rares enrichissements,

Balteus en gemmis, en illita porticus auro :[4]

1. Le don qu'on fait à des étrangers, d'un argent qu'on a pris aux légitimes propriétaires, ne doit point passer pour libéralité. (Cic., *de Offic.*, I, 14.)

2. Cic., *de Offic.*, II, 15.

3. On peut voir la description de ces jeux dans Vopiscus, *Vie de Probus*, ch. xix. (J. V. L.)

4. Vois-tu la ceinture du théâtre ornée de pierres précieuses, et le portique tout couvert d'or ? (Calpurnius, *Eclog.*, VII, intitulée *Templum*, v. 47.)

tous les costez de ce grand vuide remplis et environnez, depuis le fonds iusques au comble, de soixante ou quatre vingts rengs d'eschelons, aussi de marbre, couverts de carreaux,

Exeat, inquit,
Si pudor est, et de pulvino surgat equestri,
Cuius res legi non sufficit;[1]

où se peussent renger cent mille hommes assis à leur ayse : et la place du fonds, où les ieux se iouoient, la faire premierement, par art, entr'ouvrir et fendre en crevasses, representant des antres qui vomissoient les bestes destinees au spectacle; et puis, secondement, l'inonder d'une mer profonde qui charioit force monstres marins, chargee de vaisseaux armez, à representer une battaille navalle; et, tiercement, l'aplanir et asseicher de nouveau, pour le combat des gladiateurs; et, pour la quatriesme façon, la sabler de vermillon et de storax, au lieu d'arene, pour y dresser un festin solenne à tout ce nombre infiny de peuple, le dernier acte d'un seul iour.

Quoties nos descendentis arenæ
Vidimus in partes, ruptaque voragine terræ
Emersisse feras, et eisdem sæpe latebris
Aurea cum croceo creverunt arbuta libro!...
Nec solum nobis silvestria cernere monstra
Contigit; æquoreos ego cum certantibus ursis
Spectavi vitulos, et equorum nomine dignum,
Sed deforme pecus.[2]

1. Si vous avez quelque pudeur, quittez, dit-on, les carreaux destinés aux chevaliers, vous qui n'avez pas les biens fixés par la loi. (Juvén., *Sat.* III, 153.)

2. Combien de fois n'avons-nous pas vu une partie de l'arène s'abaisser, et des bêtes féroces sortir tout à coup d'un abyme d'où s'élevoit ensuite un bocage d'arbres dorés!... J'ai vu dans l'amphithéâtre, non-seulement les

Quelquesfois on y a faict naistre une haulte montaigne pleine de fruictiers et arbres verdoyants, rendant par son faiste un ruisseau d'eau, comme de la bouche d'une vifve fontaine : quelquesfois on y promena un grand navire, qui s'ouvroit et desprenoit de soy mesme, et, aprez avoir vomy de son ventre quatre ou cinq cents bestes à combat, se resserroit et s'esvanouïssoit, sans ayde : aultresfois, du bas de cette place, ils faisoient eslancer des surgeons et filets d'eau qui reiallissoient contremont, et à cette haulteur infinie, alloient arrousant et embaumant cette infinie multitude. Pour se couvrir de l'iniure du temps, ils faisoient tendre cette immense capacité, tantost de voiles de pourpre labourez à l'aiguille; tantost de soye d'une ou aultre couleur, et les advanceoient et retiroient en un moment, comme il leur venoit en fantasie :

> Quamvis non modico caleant spectacula sole,
> Vela reducuntur, quum venit Hermogenes.[1]

Les rets aussi qu'on mettoit au devant du peuple, pour le deffendre de la violence de ces bestes eslancees, estoient tissus d'or :

> Auro quoque torta refulgent
> Retia.[2]

S'il y a quelque chose qui soit excusable en tels excez, c'est où l'invention et la nouveauté fournit d'admiration,

monstres des forêts, mais aussi des phoques parmi les ours, et le hideux troupeau des chevaux marins. (Calpurnius, *Eclog.*, VII, 64.)

1. Quoiqu'un soleil brûlant darde ses rayons sur l'amphithéâtre, on retire les voiles dès qu'Hermogène vient à paroître. (Martial, XII, 29, 15.) — Cet Hermogène étoit un grand voleur. (C.)

2. Calpurn., *Eclog.*, VII, 53. Montaigne a traduit ce passage avant de le citer.

non pas la despense : en ces vanitez mesme, nous descouvrons combien ces siecles estoient fertiles d'aultres esprits que ne sont les nostres. Il va de cette sorte de fertilité, comme il faict de toutes aultres productions de la nature : ce n'est pas à dire qu'elle y ayt lors employé son dernier effort : nous n'allons point; nous rodons plustost, et tournevirons çà et là; nous nous promenons sur nos pas. Ie crainds que nostre cognoissance soit foible en touts sens; nous ne veoyons ny gueres loing, ny gueres arriere; elle embrasse peu, et vit peu; courte et en estendue de temps, et en estendue de matiere :

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi, sed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longa
Nocte.[1]

Et supera bellum Thebanum, et funera Troiæ,
Multi alias alii quoque res cecinere poetæ :[2]

et la narration de Solon,[3] sur ce qu'il avoit apprins des presbtres d'Aegypte, de la longue vie de leur estat, et maniere d'apprendre et conserver les histoires estrangieres, ne me semble tesmoignage de refus en cette consideration. *Si interminatam in omnes partes magnitudinem regionum videremus* et temporum, *in quam se iniiciens animus et intendens, ita late longeque peregrinatur, ut*

1. Il y a eu des héros avant Agamemnon; mais, ensevelis dans une nuit éternelle, ils ne font pas aujourd'hui répandre de larmes. (Hor., *Carm.*, IV, 9, 25.)

2. Avant la guerre de Thèbes et la ruine de Troie, d'autres poëtes avoient chanté d'autres événements. (Lucrèce, V, 327.) — Ces paroles ont un sens différent dans l'original. (C.)

3. Dans le *Timée*. Voy. les *Pensées de Platon*, seconde édit., p. 384. (J. V. L.)

nullam oram ultimi videat, in qui possit insistere : in hac immensitate... infinita vis innumerabilium appareret formarum.[1] Quand tout ce qui est venu, par rapport, du passé iusques à nous, seroit vray, et seroit sceu par quelqu'un, ce seroit moins que rien, au prix de ce qui est ignoré. Et de cette mesme image du monde qui coule pendant que nous y sommes, combien chestive et racourcie est la cognoissance des plus curieux ? non seulement des evenements particuliers, que fortune rend souvent exemplaires et poisants, mais de l'estat des grandes polices et nations, il nous en eschappe cent fois plus qu'il n'en vient à nostre science : nous nous escrions du miracle de l'invention de nostre artillerie, de nostre impression; d'aultres hommes, un aultre bout du monde, à la Chine, en iouïssoit mille ans auparavant. Si nous veoyions autant du monde comme nous n'en veoyons pas, nous apperce-vrions, comme il est à croire, une perpetuelle multiplication et vicissitude de formes. Il n'y a rien de seul et de rare, eu esgard à nature, ouy bien eu esgard à nostre cognoissance, qui est un miserable fondement de nos regles, et qui nous represente volontiers une tresfaulse image des choses. Comme vainement nous concluons auiourd'huy l'inclination et la decrepitude du monde, par les arguments que nous tirons de nostre propre foiblesse et decadence ;

1. Si nous pouvions voir l'étendue infinie des régions et des siècles, où l'esprit peut à son gré se promener de toutes parts, sans rencontrer un terme qui borne sa vue, nous découvririons une quantité innombrable de formes dans cette immensité. (Cic., *de Nat. deor.*, I, 20.) — *Et temporum* est une addition de Montaigne; et, au lieu de *appareret formarum*, il y a *volitat atomorum*. On voit qu'il s'agit de tout autre chose dans le texte de Cicéron. (C.)

Iamque adeo est affecta ætas, effœtaque tellus :[1]

ainsi vainement concluoit cettuy là[2] sa naissance et ieunesse, par la vigueur qu'il veoyoit aux esprits de son temps, abondants en nouvelletez et inventions de divers arts :

Verum, ut opinor, habet novitatem summa, recensque
Natura est mundi, neque pridem exordia cepit :
Quare etiam quædam nunc artes expoliuntur,
Nunc etiam augescunt; nunc addita navigiis sunt
Multa.[3]

Nostre monde vient d'en trouver un aultre (et qui nous respond si c'est le dernier de ses freres, puisque les daimons, les Sibylles, et nous, avons ignoré cettuy cy iusqu'à cette heure?) non moins grand, plain et membru, que luy; toutesfois si nouveau et si enfant, qu'on luy apprend encores son a, b, c : il n'y a pas cinquante ans qu'il ne sçavoit ny lettres, ny poids, ny mesure, ny vestements, ny bleds, ny vignes; il estoit encores tout nud, au giron, et ne vivoit que des moyens de sa mere nourrice. Si nous concluons bien de nostre fin, et ce poëte de la ieunesse de son siecle, cet aultre monde ne fera qu'entrer en lumiere, quand le nostre en sortira : l'univers tumbera en paralysie; l'un membre sera perclus, l'aultre en vigueur. Bien crainds ie que nous aurons tresfort hasté sa declinaison et sa ruyne par nostre contagion; et que nous luy aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts.

1. Les hommes n'ont plus la même vigueur, ni la terre son ancienne fertilité. (Lucrèce, II, 1151.)

2. Le poëte Lucrèce, auteur du vers précédent. (C.)

3. La nature n'est pas ancienne, à mon avis; le monde ne fait que de naître : aussi voyons-nous que plusieurs arts se perfectionnent, et qu'on rend tous les jours celui de la navigation plus complet. (Lucrèce, V, 331.)

C'estoit un monde enfant; si ne l'avons nous pas fouetté et soubmis à nostre discipline par l'advantage de nostre valeur et forces naturelles, ny ne l'avons practiqué[1] par nostre iustice et bonté, ny subiugué par nostre magnanimité. La plus part de leurs responses, et des negociations faictes avecques eulx, tesmoignent qu'ils ne nous debvoient rien en clarté d'esprit naturelle et en pertinence : l'espoventable magnificence des villes de Cusco et de Mexico, et, entre plusieurs choses pareilles, le iardin de ce roy où touts les arbres, les fruicts et toutes les herbes, selon l'ordre et grandeur qu'ils ont[2] en un iardin, estoient excellemment formees en or, comme en son cabinet touts les animaulx qui naissoient en son estat et en ses mers, et la beauté de leurs ouvrages en pierrerie, en plume, en cotton, en la peincture, montrent qu'ils ne nous cedoient non plus en l'industrie. Mais quant à la devotion, observance des loix, bonté, liberalité, loyauté, franchise, il nous a bien servy de n'en avoir pas tant qu'eulx : ils se sont perdus par cet advantage, et vendus et trahis eulx mesmes.

Quant à la hardiesse et courage, quant à la fermeté, constance, resolution contre les douleurs et la faim et la mort, ie ne craindrois pas d'opposer les exemples que ie trouverois parmy eulx aux plus fameux exemples anciens que nous ayons aux memoires de nostre monde pardeçà. Car pour ceulx qui les ont subiuguez, qu'ils ostent les ruses et bastelages dequoy ils se sont servis à les piper, et le iuste estonnement qu'apportoit à ces nations là de veoir arriver si inopinement des gents barbus, divers en

1. Gagné. (C.)
2. Édit. de 1588, *qu'ils sont.*

langage, en religion, en forme et en contenance, d'un endroict du monde si esloingné, et où ils n'avoient iamais sceu qu'il y eust habitation quelconque, montez sur des grands monstres incogneus, contre ceulx qui n'avoient non seulement iamais veu de cheval, mais beste quelconque duicte à porter et soubtenir homme ny aultre charge; garnis d'une peau luisante et dure, et d'une arme trenchante et resplendissante, contre ceulx qui, pour le miracle de la lueur d'un mirouer ou d'un coulteau, alloient eschangeant une grande richesse en or et en perles, et qui n'avoient ny science, ny matiere par où tout à loysir ils sceussent percer nostre acier; adioustez y les fouldres et tonnerres de nos pieces et harquebuses, capables de troubler Cesar mesme, qui l'en eust surprins autant inexperimenté et à cett' heure, contre des peuples nuds, si ce n'est où l'invention estoit arrivee de quelque tissu de cotton, sans aultres armes, pour le plus, que d'arcs, pierres, bastons et boucliers de bois; des peuples surprins, soubs couleur d'amitié et de bonne foy, par la curiosité de veoir des choses estrangieres et incogneues : ostez, dis ie, aux conquerants cette disparité, vous leur ostez toute l'occasion de tant de victoires. Quand ie regarde cette ardeur indomptable dequoy tant de milliers d'hommes, femmes et enfants, se presentent et reiectent à tant de fois aux dangiers inevitables, pour la deffense de leurs dieux et de leur liberté; cette genereuse obstination de souffrir toutes extremitez et difficultez, et la mort, plus volontiers que de se soubmettre à la domination de ceulx de qui ils ont esté si honteusement abusez, et aulcuns choisissants plustost de se laisser defaillir par faim et par ieusne, estant prins, que d'accepter le vivre des mains de leurs ennemis, si vilement victorieuses : ie preveois que, à qui les eust atta-

quez pair à pair, et d'armes, et d'experience, et de nombre, il y eust faict aussi dangereux, et plus, qu'en aultre guerre que nous veoyons.

Que n'est tombee soubs Alexandre, ou soubs ces anciens Grecs et Romains, une si noble conqueste; et une si grande mutation et alteration de tant d'empires et de peuples, soubs des mains qui eussent doulcement poly et desfriché ce qu'il y avoit de sauvage, et eussent conforté et promeu les bonnes semences que nature y avoit produict; meslant non seulement à la culture des terres et ornement des villes les arts de deçà, en tant qu'elles y eussent esté necessaires, mais aussi meslant les vertus grecques et romaines aux originelles du pays! Quelle reparation eust ce esté, et quel amendement à toute cette machine, que les premiers exemples et deportements nostres, qui se sont presentez par delà, eussent appellé ces peuples à l'admiration et imitation de la vertu, et eussent dressé, entre eulx et nous, une fraternelle societé et intelligence! Combien il eust esté aysé de faire son proufit d'ames si neufves, si affamees d'apprentissage, ayants, pour la plus part, de si beaux commencements naturels! Au rebours, nous nous sommes servis de leur ignorance et inexperience, à les plier plus facilement vers la trahison, luxure, avarice, et vers toute sorte d'inhumanité et de cruauté, à l'exemple et patron de nos mœurs. Qui meit iamais à tel prix le service de la mercadence[1] et de la traficque? tant de villes rasees, tant de nations exterminees, tant de millions de peuples passez au fil de l'espee, et la plus riche et belle partie du monde bouleversee, pour la negociation des perles et du poivre? Mechaniques vic-

1. Du commerce. (E. J.)

toires! Iamais l'ambition, iamais les inimitiez publicques, ne poulserent les hommes, les uns contre les aultres, à si horribles hostilitez et calamitez si miserables.

En costoyant la mer à la queste de leurs mines, aulcuns Espaignols prindrent terre en une contree fertile et plaisante, fort habitee; et feirent à ce peuple leurs remonstrances accoustumees : « Qu'ils estoients gents paisibles, venant de loingtains voyages, envoyez de la part du roy de Castille, le plus grand prince de la terre habitable, auquel le pape, representant de Dieu en terre, avoit donné la principauté de toutes les Indes : Que s'ils vouloient luy estre tributaires, ils seroient tresbenignement traitez : » Leur demandoient des vivres pour leur nourriture, et de l'or pour le besoing de quelque medecine; leur remontroient, au demourant, la creance d'un seul Dieu, et la verité de nostre religion, laquelle ils leur conseilloient d'accepter; y adioustants quelques menaces. La response feut telle : « Que quant à estre paisibles, ils n'en portoient pas la mine, s'ils l'estoient : Quant à leur roy, puisqu'il demandoit, il debvoit estre indigent et necessiteux; et celuy qui luy avoit faict cette distribution, homme aimant dissention, d'aller donner à un tiers chose qui n'estoit pas sienne, pour le mettre en debat contre les anciens possesseurs : Quant aux vivres, qu'ils leur en fourniroient : D'or, ils en avoient peu, et que c'estoit chose qu'ils mettoient en null' estime, d'autant qu'elle estoit inutile au service de leur vie, là où tout leur soing regardoit seulement à la passer heureusement et plaisamment; pourtant ce qu'ils en pourroient trouver, sauf ce qui estoit employé au service de leurs dieux, qu'ils le prinssent hardiement : Quant à un seul Dieu, le discours leur en avoir pleu; mais qu'ils ne vouloient changer leur

religion, s'en estants si utilement servis si long temps; et qu'ils n'avoient accoustumé prendre conseil que de leurs amis et cognoissants : Quant aux menaces, c'estoit signe de faulte de iugement, d'aller menaceant ceulx desquels la nature et les moyens estoient incogneus : Ainsi, qu'ils se despeschassent promptement de vuider leur terre; car ils n'estoient pas accoustumez de prendre en bonne part les honnestetez et remontrances de gents armez et estrangiers; aultrement, qu'on feroit d'eulx comme de ces aultres, leur montrant les testes d'aulcuns hommes iusticiez autour de leur ville. » Voylà un exemple de la balbucie[1] de cette enfance. Mais tant y a, que ny en ce lieu là, ny en plusieurs aultres où les Espaignols ne trouverent les marchandises qu'ils cherchoient, ils ne feirent arrest ny entreprinse, quelque autre commodité qu'il y eust : tesmoing mes Cannibales.[2]

Des deux les plus puissants monarques de ce monde là, et à l'adventure de cettuy cy, roys de tant de roys, les derniers qu'ils en chasserent : celuy du Peru,[3] ayant esté prins en une battaille, et mis à une rençon si excessifve, qu'elle surpasse toute creance; et celle là fidellement payee, et avoir donné, par sa conversation, signe d'un courage franc, liberal et constant, et d'un entendement net et bien composé, il print envie aux vainqueurs, aprez en avoir tiré un million trois cents vingt cinq mille cinq

1. Du balbutiement. (E. J.)

2. C'est peut-être une allusion au chapitre *des Cannibales*, liv. I, ch. xxx, t. II, p. 50. Montaigne le termine ainsi : « Tout cela ne va pas trop mal; mais quoy! ils ne portent point de hault de chausses. »

3. Atahualpa. — Voy. Zarate, II, 7; Xerès, p. 233; Garcilasso de la Vega, I, 26; Gomera, ch. 117; Herrera, *Decad.* V, liv. III, ch. IV, et les autres écrivains cités par Robertson, liv. VI de l'*Histoire de l'Amérique*. (J. V. L.)

cents poisant d'or, oultre l'argent et aultres choses qui ne monterent pas moins (si que leurs chevaulx n'alloient plus ferrez que d'or massif), de veoir encores, au prix de quelque desloyauté que ce feust, quel pouvoit estre le reste des thresors de ce roy, et iouïr librement de ce qu'il avoit resserré. On luy apposta une faulse accusation et preuve, Qu'il desseignoit de faire soublever ses provinces pour se remettre en liberté : sur quoy, par beau iugement de ceulx mesme qui luy avoient dressé cette trahison, on le condamna à estre pendu et estranglé publiquement, luy ayant faict racheter le torment d'estre bruslé tout vif, par le baptesme qu'on luy donna au supplice mesme ; accident horrible et inouï, qu'il souffrit pourtant sans se desmentir ny de contenance, ny de parole, d'une forme et gravité vrayement royale. Et puis, pour endormir les peuples estonnez et transis de chose si estrange, on contrefeit un grand dueil de sa mort, et luy ordonna on des sumptueuses funerailles.

L'aultre, roy de Mexico,[1] ayant long temps deffendu sa ville assiegee, et montré en ce siege tout ce que peult et la souffrance et la perseverance, si oncques prince et peuple le montra ; et son malheur l'ayant rendu vif entre les mains des ennemis, avecques capitulation d'estre traicté en roy ; aussi ne leur feit il rien veoir en la prison, indigne de ce tiltre : ne trouvant point, aprez cette victoire, tout l'or qu'ils s'estoient promis ; quand ils eurent tout remué et tout fouillé, ils se meirent à en chercher des nouvelles par les plus aspres gehennes dequoy ils se peurent adviser sur les prisonniers qu'ils tenoient ; mais pour

1. Guatimosin. — Voy. Bernal Diaz del Castillo, ch. 157 ; Gomera, ch. 146 ; Herrera, *Decad.* III, liv. II, ch. 8 ; Torquemada, I, 574, et les autres historiens de l'Amérique. (J. V. L.)

n'avoir rien proufité, trouvant des courages plus forts que leurs torments, ils en veinrent enfin à telle rage, que, contre leur foy et contre tout droict des gents, il condamnerent le roy mesme, et l'un des principaulx seigneurs de sa court, à la gehenne en presence l'un de l'aultre. Ce seigneur, se trouvant forcé de la douleur, environné de braziers ardents, tourna sur la fin piteusement sa veue vers son maistre, comme pour luy demander mercy de ce qu'il n'en pouvoit plus;[1] le roy, plantant fierement et rigoureusement les yeulx sur luy, pour reproche de sa lascheté et pusillanimité, luy dict seulement ces mots, d'une voix rude et ferme : « Et moy, suis ie dans un baing? suis ie pas plus à mon ayse que toy? » Celuy là soubdain aprez succomba aux douleurs, et mourut sur la place. Le roy, à demy rosty, feut emporté de là, non tant par pitié (car quelle pitié toucha iamais des ames si barbares, qui, pour la doubteuse information de quelque vase d'or à piller, feissent griller devant leurs yeulx un homme, non qu'un roy[2] si grand et en fortune et en merite), mais ce feut que sa constance rendoit de plus en plus honteuse leur cruauté. Ils le pendirent depuis, ayant courageusement entreprins de se delivrer, par armes, d'une si longue captivité et subiection : où il feit sa fin digne d'un magnanime prince.

A une aultre fois, ils meirent brusler pour un coup, en mesme feu, quatre cents soixante hommes touts vifs; les quatre cents, du commun peuple; les soixante, des principaulx seigneurs d'une province, prisonniers de guerre

1. Dans l'édit. in-4° de 1588, fol. 400 verso, Montaigne avoit mis, « comme pour luy demander congé de dire ce qu'il en sçavoit, pour se redimer de cette peine insupportable : le roy, etc. » (C.)

2. Disons plus, un roi si grand, etc.

simplement. Nous tenons d'eulx mesmes ces narrations; car ils ne les advouent pas seulement, ils s'en vantent et les preschent[1]. Seroit ce pour tesmoignage de leur iustice, ou zele envers la religion? certes, ce sont voies trop diverses et ennemies d'une si saincte fin. S'ils se feussent proposé d'estendre nostre foy, ils eussent consideré que ce n'est pas en possession de terres qu'elle s'amplifie, mais en possession d'hommes; et se feussent trop contentez des meurtres que la necessité de la guerre apporte, sans y mesler indifferemment une boucherie, comme sur des bestes sauvages, universelle, autant que le fer et le feu y ont peu attaindre; n'en ayant conservé, par leur desseing, qu'autant qu'ils en ont voulu faire de miserables esclaves pour l'ouvrage et service de leurs minieres : si que plusieurs des chefs ont esté punis à mort, sur les lieux de leur conqueste, par ordonnance des roys de Castille, iustement offensez de l'horreur de leurs deportements, et quasi touts desestimez et malvoulus.[2] Dieu a meritoirement permis que ces grands pillages se soient absorbez par la mer en les transportant, ou par les guerres intestines dequoy ils se sont mangez entre eulx : et la plus part s'enterrerent sur les lieux, sans aulcun fruict de leur victoire.

Quant à ce que la recepte, et entre les mains d'un prince menagier et prudent,[3] respond si peu à l'esperance qu'on en donna à ses predecesseurs, et à cette premiere abondance de richesses qu'on rencontra à l'abord de ces nouvelles terres (car encores qu'on en retire beaucoup, nous veoyons que ce n'est rien, au prix de ce qui s'en debvoit attendre), c'est que l'usage de la monnoye estoit

1. Édit. de 1588, « ils les preschent et publient. »
2. Et haïs. (E. J.)
3. Philippe II.

entierement incogneu, et que par consequent leur or se trouva tout assemblé, n'estant en aultre service que de montre et de parade, comme un meuble reservé de pere en fils par plusieurs puissants roys qui espuisoient tousiours leurs mines, pour faire ce grand monceau de vases et statues à l'ornement de leurs palais et de leurs temples : au lieu que nostre or est tout en employte[1] et en commerce; nous le menuisons et alterons en mille formes, l'espandons et dispersons. Imaginons que nos roys amoncelassent ainsi tout l'or qu'ils pourroient trouver en plusieurs siecles, et le gardassent immobile.

Ceulx du royaume de Mexico estoient aulcunement plus civilisez, et plus artistes que n'estoient les aultres nations de là. Aussi iugeoient ils, ainsi que nous, que l'univers feust proche de sa fin; et en prindrent pour signe la desolation que nous y apportasmes. Ils croyoient que l'estre du monde se despart en cinq aages, et en la vie de cinq soleils consecutifs, desquels les quatre avoient desia fourny leur temps, et que celuy qui leur esclairoit estoit le cinquiesme. Le premier perit avecques toutes les aultres creatures, par universelle inondation d'eaux : le second, par la cheute du ciel sur nous, qui estouffa toute chose vivante; auquel aage ils assignent les geants, et en feirent veoir aux Espaignols des ossements, à la proportion desquels la stature des hommes revenoit à vingt paulmes de hauteur : le troisiesme, par feu qui embrasa et consuma tout : le quatriesme, par une esmotion d'air et de vent, qui abbattit iusques à plusieurs montaignes; les hommes n'en moururent point, mais ils feurent changez en magots :

1. En emplettes, en achat, en trafic. — *Employte* ou *emplette,* dépense en achat de marchandises. *Sumtus in emendas merces, impensa pecunia emendis mercibus.* (Monet.)

quelles impressions ne souffre la lascheté de l'humaine creance ! Aprez la mort de ce quatriesme soleil, le monde feut vingt cinq ans en perpetuelles tenebres ; au quinziesme desquels, feut creé un homme et une femme qui refeirent l'humaine race : dix ans aprez, à certain de leurs iours, le soleil parut nouvellement creé ; et commence, depuis, le compte de leurs annees par ce iour là : le troisiesme iour de sa creation, moururent les dieux anciens ; les nouveaux sont nays, depuis, du iour à la iournee. Ce qu'ils estiment de la maniere que ce dernier soleil perira, mon aucteur n'en a rien apprins ; mais leur nombre de ce quatriesme changement rencontre à cette grande conionction des astres, qui produisit il y a huict cents tant d'ans, selon que les astrologiens estiment, plusieurs grandes alterations et nouvelletez au monde.

Quant à la pompe et magnificence, par où ie suis entré en ce propos, ny Grece, ni Rome, ny Aegypte, ne peult, soit en utilité, ou difficulté, ou noblesse, comparer aulcun de ses ouvrages au chemin qui se veoid au Peru, dressé par les roys du païs, depuis la ville de Quito iusques à celle de Cusco (il y a trois cents lieues), droict, uny, large de vingt cinq pas, pavé, revestu de costé et d'aultre de belles et haultes murailles, et le long d'icelles, par le dedans, deux ruisseaux perennes [1] bordez de beaux arbres qu'ils nomment *Molly*. Où ils ont trouvé des montaignes et rochiers, ils les ont taillez et applanis, et comblé les fondrieres de pierre et de chaux. Au chef [2] de chasque iournee, il y a de beaux palais, fournis de vivres, de vestements et d'armes, tant pour les voyageurs, que pour

1. D'eaux vives, qui coulent toujours. (E. J.)

2. Au bout, à la fin de chaque journée. — *Chef* pour *bout*, dit Nicot : au chef de la vallée, *in extrema valle*. (C.)

les armees qui ont à y passer. En l'estimation de cet ouvrage, i'ay compté la difficulté, qui est particulierement considerable en ce lieu là: ils ne bastissoient point de moindres pierres que de dix pieds en carré; ils n'avoient aultre moyen de charier qu'à force de bras, en traisnant leur charge; et pas seulement l'art d'eschaffaulder, n'y sçachants aultre finesse que de haulser autant de terre contre leur bastiment, comme il s'esleve, pour l'oster aprez.[1]

Retumbons à nos coches. En leur place, et de toute aultre voicture, ils se faisoient porter par les hommes, et sur les espaules. Ce dernier roy du Peru, le iour qu'il feut prins, estoit ainsi porté sur des brancars d'or, et assis dans une chaize d'or, au milieu de sa battaille. Autant qu'on tuoit de ces porteurs pour le faire cheoir à bas (car on le vouloit prendre vif), autant d'aultres, et à l'envy, prenoient la place des morts : de façon qu'on ne le peut oncques abbattre, quelque meurtre qu'on feist de ces gents là; iusques à ce qu'un homme de cheval l'alla saisir au corps, et l'avalla [2] par terre.

1. On trouve la description de la célèbre route des Incas dans Xerès, p. 189; Zarate, I, 13; Vega, IX, 13; Ulloa, p. 365; Bouguer, *Voyage*, p. 105. Robertson, dans son *Histoire de l'Amérique*, liv. VII, essaie de réduire à une juste mesure l'exagération de leurs récits. (J. V. L.)

2. Le mit *à val*, le renversa. — Dans l'édit. de 1588, fol. 402 verso, il y a, *le porta par terre*. — La défaite d'Atahualpa est racontée par Xerès, p. 200; Garcilasso de la Vega, part. II, liv. I, ch. xxv; Sancho, *ap. Ramus.*, III, 274, etc. (J. V. L.)

CHAPITRE VII.

DE L'INCOMMODITÉ DE LA GRANDEUR.

Puisque nous ne la pouvons aveindre, vengeons nous à en mesdire : si n'est ce pas entierement mesdire de quelque chose, d'y trouver des defaults; il s'en treuve en toutes choses, pour belles et desirables qu'elles soyent. En general, elle a cet evident advantage, qu'elle se ravalle quand il luy plaist, et qu'à peu prez elle a le chois de l'une et l'aultre condition : car on ne tumbe pas de toute haulteur; il en est plus, desquelles on peult descendre sans tumber. Bien me semble il que nous la faisons trop valoir; et trop valoir aussi la resolution de ceux que nous avons ou veu ou ouï dire l'avoir mesprisee, ou s'en estre desmis de leur propre desseing : son essence n'est pas si evidemment commode, qu'on ne la puisse refuser sans miracle. Ie treuve l'effort bien difficile à la souffrance des maulx; mais au contentement d'une mediocre mesure de fortune, et fuyte de la grandeur, i'y treuve fort peu d'affaire; c'est une vertu, ce me semble, où moy, qui ne suis qu'un oyson, arriverois sans beaucoup de contention; que doibvent faire ceulx qui mettroient encores en considération la gloire qui accompaigne ce refus, auquel il peult escheoir plus d'ambition qu'au desir mesme et iouïssance de la grandeur? d'autant que l'ambition ne se conduict iamais mieulx selon soy, que par une voye esgaree[1] et inusitee.

I'aiguise mon courage vers la patience; ie l'affoiblis

1. Détournée. (C.)

vers le desir : autant ay ie à souhaiter qu'un aultre, et laisse à mes souhaits autant de liberté et d'indiscrétion; mais pourtant, si ne m'est il iamais advenu de souhaiter ny empire ny royauté, ny l'eminence de ces haultes fortunes et commanderesses : ie ne vise pas de ce costé là; ie m'aime trop. Quand ie pense à croistre, c'est bassement, d'une accroissance contraincte et couarde, proprement pour moy, en resolution, en prudence, en santé, en beauté, et en richesse encores; mais ce credit, cette auctorité si puissante, foule mon imagination, et, tout à l'opposite de l'aultre,[1] m'aimerois à l'adventure mieulx deuxiesme ou troisiesme à Perigueux, que premier à Paris: au moins, sans mentir, mieulx troisiesme à Paris, que premier en charge. Ie ne veulx ny debattre avecques un huissier de porte, miserable incogneu;[2] ny faire fendre, en adoration, les presses où ie passe. Ie suis duict à un estage moyen, comme par mon sort, aussi par mon goust; et ay montré, en la conduicte de ma vie et de mes entreprinses, que i'ay plustost fuy, qu'aultrement,[3] d'eniamber pardessus le degré de fortune auquel Dieu logea ma naissance : toute constitution naturelle est pareillement iuste et aysee. I'ay ainsi l'ame poltronne, que ie ne mesure pas la bonne fortune selon sa haulteur; ie la mesure selon sa facilité.

Mais si ie n'ay point le cœur gros assez, ie l'ay à l'équipollent[4] ouvert, et qui m'ordonne de publier hardiement sa foiblesse. Qui me donneroit à conferer la vie

1. De Jules César. Voy. sa *Vie* par Plutarque, ch. III de la traduction d'Amyot. (C.)

2. Sous-entendez *comme un*.

3. Que désiré.

4. Par équivalent, en revanche, en récompense. (C.)

de L. Thorius Balbus, galant homme, beau, sçavant, sain, entendu et abondant en toute sorte de commoditez et plaisirs, conduisant une vie tranquille et toute sienne, l'ame bien preparee contre la mort, la superstition, les douleurs, et aultres encombriers [1] de l'humaine necessité, mourant enfin en battaille, les armes en la main, pour la deffense de son païs, d'une part; et d'aultre part, la vie de M. Regulus, ainsi grande et haultaine que chascun la cognoist, et sa fin admirable : l'une sans nom, sans dignité; l'aultre exemplaire et glorieuse à merveilles : i'en dirois certes ce qu'en dict Cicero,[2] si ie sçavois aussi bien dire que luy. Mais s'il me les falloit coucher sur la mienne,[3] ie dirois aussi que la premiere est autant selon ma portee, et selon mon desir que ie conforme à ma portee, comme la seconde est loing au delà : qu'à cette cy ie ne puis advenir,[4] que par veneration; i'adviendrois volontiers à l'autre, par usage.

Retournons à nostre grandeur temporelle, d'où nous sommes partis. Ie suis desgousté de maistrise, et actifve et passifve. Otanez,[5] l'un des sept qui avoient droict de pretendre au royaume de Perse, print un party que i'eusse prins volontiers : c'est qu'il quita à ses compaignons son droict d'y pouvoir arriver par eslection ou par sort, pourveu que luy et les siens vecussent en cet empire hors de toute subiection et maistrise, sauf celle des loix antiques,

1. Encombrements, misères. (E. J.)

2. Cicéron, de qui Montaigne a emprunté ce parallèle entre Thorius et Régulus, donne hautement la préférence à Régulus. (*De Finib. bon. et mal.*, II, 20.) (C.)

3. Comparer à la mienne. (E. J.)

4. *Advenir* a ici le même sens d'*atteindre* que le mot *aveindre,* au commencement de ce chapitre, et vient également du latin *advenire*. (E. J.)

5. Hérodote, III, 83. (J. V. L.)

et y eussent toute liberté qui ne porteroit preiudice à icelles : impatient de commander, comme d'estre commandé.

Le plus aspre et difficile mestier du monde, à mon gré, c'est faire dignement le roy. I'excuse plus de leurs faultes qu'on ne faict communement, en consideration de l'horrible poids de leur charge, qui m'estonne : il est difficile de garder mesure à une puissance si desmesuree; si est ce que c'est, envers ceulx mesme qui sont de moins excellente nature, une singuliere incitation à la vertu, d'estre logé en tel lieu où vous ne faciez aulcun bien qui ne soit mis en registre et en compte; et où le moindre bienfaire porte sur tant de gents, et où vostre suffisance, comme celle des prescheurs, s'addresse principalement au peuple, iuge peu exact, facile à piper, facile à contenter. Il est peu de choses ausquelles nous puissions donner le iugement sincere, parce qu'il en est peu ausquelles, en quelque façon, nous n'ayons particulier interest. La superiorité et inferiorité, la maistrise et la subiection, sont obligees à une naturelle envie et contestation; il fault qu'elles s'entrepillent perpetuellement. Ie ne crois ni l'une, ni l'aultre, des droicts de sa compaigne : laissons en dire à la raison, qui est inflexible et impassible, quand nous en pourrons finer.[1] Ie feuilletois, il n'y a pas un mois, deux livres escossois,[2] se combattants sur ce subiect : le populaire rend le roy de pire condition qu'un charretier;

1. Quand nous pourrons en disposer. — *Finer*, vieux mot qui signifie *trouver*. « On ne peut finer de luy, *Hic gravate sui copiam facit,* » dans Nicot. « Le Roy, dit Comines en parlant de Louis XI, envoya aû roy d'Angleterre trois cents chariots de vin, des meilleurs qu'il fust possible de *finer*. » (L. IV, ch. IX.) (C.) — *Finer* signifie proprement *trouver la fin, mettre à fin, venir à fin, à bout de trouver*. (E. J.)

2. Deux livres d'auteurs écossois. (E. J.)

le monarchique le loge quelques brasses audessus de Dieu, en puissance et souveraineté.

Or, l'incommodité de la grandeur, que i'ay prins ici à remarquer par quelque occasion qui vient de m'en advertir, est cette cy : Il n'est, à l'adventure, rien plus plaisant au commerce des hommes que les essays que nous faisons les uns contre les aultres, par ialousie d'honneur et de valeur, soit aux exercices du corps ou de l'esprit; ausquels la grandeur souveraine n'a aulcune vraye part. A la vérité, il m'a semblé souvent qu'à force de respect on y traicte les princes desdaigneusement et iniurieusement;[1] car, ce dequoy ie m'offensois infiniement en mon enfance, que ceulx qui s'exerceoient avecques moy espargnassent de s'y employer à bon escient, pour me trouver indigne contre qui ils s'efforceassent, c'est ce qu'on veoid leur advenir touts les iours, chascun se trouvant indigne de s'efforcer contre eulx : si on recognoist qu'ils ayent tant soit peu d'affection à la victoire, il n'est celui qui ne se travaille à la leur prester, et qui n'aime mieulx trahir sa gloire, que d'offenser la leur; on n'y employe qu'autant d'effort qu'il en fault pour servir à leur honneur. Quelle part ont ils à la meslee, en laquelle chascun est pour eulx? Il me semble veoir ces paladins du temps passé, se presentants aux ioustes et aux combats avecques des corps et des armes faees.[2] Brisson,[3] courant contre Alexandre, se

1. Charron a copié tout ce passage, *de la Sagesse*, I, LIX, 11. Le parallèle de ce livre avec les *Essais*, dont il est comme la table méthodique, seroit aussi fastidieux qu'inutile. (J. V. L.)

2. Des armes féées, enchantées. (C.)

3. PLUTARQUE, *du Contentement ou repos de l'esprit*, ch. XII de la traduction d'Amyot. Ce même homme est appelé *Crisson* dans un autre ouvrage de Plutarque, *Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'ami*, ch. XV. Comme toutes les anciennes édit. de Montaigne portent *Brisson*, et qu'il

feignit en la course : Alexandre l'en tansa: mais il luy en debvoit faire donner le fouet. Pour cette consideration, Carneades disoit [1] « que les enfants des princes n'apprennent rien à droict, qu'à manier des chevaulx ; d'autant qu'en tout aultre exercice, chascun flechit soubs eulx, et leur donne gaigné : mais un cheval, qui n'est ni flateur ni courtisan, verse le fils du roy par terre, comme il feroit le fils d'un crocheteur. »

Homere a esté contrainct de consentir que Venus feust blecee au combat de Troye, une si doulce saincte [2] et si delicate, pour lui donner du courage et de la hardiesse ; qualitez qui ne tumbent aulcunement en ceux qui sont exempts de dangier : on faict courroucer, craindre, fuyr les dieux, s'enialouser, se douloir, et se passionner, pour les honnorer des vertus qui se bastissent entre nous de ces imperfections. Qui ne participe au hazard et difficulté, ne peult pretendre interest à l'honneur et plaisir qui suyt les actions hazardeuses. C'est pitié de pouvoir tant, qu'il advienne que toutes choses vous cedent : vostre fortune reiecte trop loing de vous la societé et la compaignie ; elle vous plante trop à l'escart. Cette aysance et lasche facilité de faire tout baisser soubs soy, est ennemie de toute sorte de plaisir : c'est glisser, cela ; ce n'est pas aller : c'est dormir ; ce n'est pas vivre. Concevez l'homme accompaigné d'omnipotence, vous l'abysmez : il fault qu'il vous demande, par aulmosne, de l'empeschement et de la resistance ; son estre et son bien est en indigence.

avoit trouvé l'un et l'autre dans Amyot, il convient peut-être de ne rien changer. (J. V. L.)

1. Plutarque, *Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'ami*, ch. xv. (C.)

2. Déesse.

Leurs bonnes qualitez [1] sont mortes et perdues; car elles ne se sentent que par comparaison, et on les en met hors : ils ont peu de cognoissance de la vraye louange, estants battus d'une si continuelle approbation et uniforme. Ont ils affaire au plus sot de leurs subiects? ils n'ont aulcun moyen de prendre advantage sur luy : en disant, « C'est pource qu'il est mon roy, » il luy semble avoir assez dict qu'il a presté la main à se laisser vaincre. Cette qualité estouffe et consomme les aultres qualitez vrayes et essentielles, elles sont enfoncees dans la royauté; et ne leur laisse,[2] à eulx faire valoir, que les actions qui la touchent directement et qui luy servent, les offices de leur charge: c'est tant estre roy, qu'il n'est que par là. Cette lueur estrangiere qui l'environne, le cache et nous le desrobbe; nostre veue s'y rompt et s'y dissipe, estant remplie et arrestee par cette forte lumiere. Le senat ordonna le prix d'eloquence à Tibere : il le refusa, n'estimant pas que d'un iugement si peu libre, quand bien il eust esté veritable, il s'en peust ressentir. [3]

Comme on leur cede touts advantages d'honneur, aussi conforte lon et auctorise les defaults et vices qu'ils ont, non seulement par approbation, mais aussi par imitation. Chascun des suyvants d'Alexandre portoit, comme luy, la teste à costé;[4] et les flatteurs de Dionysius s'entreheurtoient en sa presence, poulsoient et versoient ce qui se rencontroit à leurs pieds, pour dire qu'ils avoient la veue

1. Les bonnes qualités des princes. (C.)

2. Cette qualité, dis-je, ne laisse aux rois, pour se faire valoir, que les actions qui la touchent et l'intéressent directement; *savoir*, les offices de leur charge. (C.)

3. Prévaloir. (C.)

4. De côté. — Voy. Plutarque, *de la Différence entre le flatteur et l'ami*, ch. VIII. (C.)

aussi courte que lui.[1] Les greveures [2] ont aussi par fois servy de recommendation et faveur : i'en ay veu la surdité en affectation; et parce que le maistre haïssoit sa femme, Plutarque [3] a veu les courtisans repudier les leurs qu'ils aimoient : qui plus est, la paillardise s'en est veue en credit, et toute dissolution, comme aussi la desloyauté, les blasphemes, la cruauté, comme l'heresie, comme la superstition, l'irreligion, la mollesse, et pis, si pis il y a; par un exemple encores plus dangereux que celuy des flateurs de Mithridates,[4] qui, d'autant que leur maistre pretendoit à l'honneur de bon medecin, luy portoient à inciser et cauteriser leurs membres; car ces aultres souffrent cauteriser leur ame, partie plus delicate et plus noble.

Mais pour achever par où i'ay commencé, Adrian l'empereur debattant avecques le philosophe Favorinus de l'interpretation de quelque mot, Favorinus lui en quita bientost la victoire : ses amis se plaignants à luy : « Vous vous mocquez, feit il;[5] vouldriez vous qu'il ne feust pas plus sçavant que moy, luy qui commande à trente legions? » Auguste escrivit des vers contre Asinius Pollio : « Et moy, dict Pollio,[6] ie me tais; ce n'est pas sagesse d'escrire à l'envy de celuy qui peult proscrire : » et avoient raison; car Dionysius,[7] pour ne pouvoir egualer Philoxenus en la

1. Plutarque, *de la Différence entre le flatteur et l'ami,* ch. viii. (C.)

2. Les hernies, du mot latin *gravedo.* (C.)

3. Plutarque, *de la Différence entre le flatteur et l'ami,* ch. viii. Montaigne a légèrement altéré le fait dont Plutarque parle en cet endroit. (C.)

4. Id., *ibid.*

5. Spartien, *Vie d'Adrien,* ch. xv. (J. V. L.)

6. Macrobe, *Saturn.,* II, 4. (C.)

7. Plutarque, *du Contentement ou repos de l'esprit,* ch. x. Mais la conduite du tyran de Sicile à l'égard de Philoxène et de Platon est rapportée avec plus d'exactitude par Diodore, XV, 6 et 7; Diogène Laerce, III, 18 et 19. (J. V. L.)

poësie, et Platon en discours, en condamna l'un aux carrieres, et envoya vendre l'aultre esclave en l'isle d'Aegine.

CHAPITRE VIII.

DE L'ART DE CONFERER.

C'est un usage de nostre iustice d'en condamner aulcuns pour l'advertissement des aultres. De les condamner, parce qu'ils ont failly, ce seroit bestise, comme dict Platon,[1] car ce qui est faict ne se peult desfaire; mais c'est à fin qu'ils ne faillent plus de mesme, ou qu'on fuye l'exemple de leur faulte : on ne corrige pas celuy qu'on pend; on corrige les aultres par luy. Ie fois de mesme : mes erreurs sont tantost naturelles et incorrigibles;[2] mais ce que les honnestes hommes proufitent au public en se faisant imiter, ie le proufiteray à l'adventure à me faire eviter;

> Nonne vides, Albi ut male vivat filius? utque
> Barrus inops? magnum documentum, ne patriam rem
> Perdere quis velit;[3]

publiant et accusant mes imperfections, quelqu'un apprendra de les craindre. Les parties que i'estime le plus en moy, tirent plus d'honneur de m'accuser, que de me recommender : voylà pourquoy i'y retumbe, et m'y arreste plus souvent. Mais quand tout est compté, on ne parle

1. Traité *des Lois*, XI, p. 934. (C.)

2. Les édit. de 1595 et de 1635 ajoutent, « et irremediables; » mais ce mot a été effacé par Montaigne dans un des exemplaires qu'il a revus.

3. Voyez-vous le fils d'Albius? qu'il a de peine à vivre! Voyez-vous la misère de Barrus? exemples qui nous apprennent à ne pas dissiper notre patrimoine. (Hor., *Sat.*, I, iv, 109.)

iamais de soy, sans perte : les propres condamnations sont tousiours accrues; les louanges, mescrues. Il en peult estre aulcuns de ma complexion, qui m'instruis mieulx par contrarieté que par similitude, et par fuyte que par suyte : à cette sorte de discipline regardoit le vieux Caton,[1] quand il dict « que les sages ont plus à apprendre des fols, que les fols des sages; » et cet ancien ioueur de lyre, que Pausanias recite avoir accoustumé contraindre ses disciples d'aller ouïr un mauvais sonneur, qui logeoit vis à vis de luy, où ils apprinssent à haïr ses desaccords et faulses mesures : l'horreur de la cruauté me reiecte plus avant en la clemence, qu'aulcun patron de clemence ne me sçauroit attirer; un bon escuyer ne redresse pas tant mon assiette, comme faict un procureur, ou un venitien, à cheval; et une mauvaise façon de langage reforme mieulx la mienne, que ne faict la bonne. Touts les iours, la sotte contenance d'un aultre m'advertit et m'advise : ce qui poinct, touche et esveille mieulx que ce qui plaist. Ce temps est propre à nous amender à reculons; par disconvenance plus que par convenance; par difference, que par accord. Estant peu apprins par les bons exemples, ie me sers des mauvais, desquels la leçon est ordinaire :[2] ie me suis efforcé de me rendre autant agreable, comme i'en veoyois de fascheux; aussi ferme, que i'en veoyois de mols; aussi doulx, que i'en veoyois d'aspres; aussi bon, que i'en veoyois de meschants : mais ie me proposois des mesures invincibles.[3]

1. Voyez sa *Vie* par Plutarque, ch. IV. (C.)

2. Au lieu du développement qui suit, l'auteur, dans l'édit. de 1588, fol. 405 verso, disoit seulement : « La veue ordinaire de la volerie, de la perfidie, a reglé mes mœurs et contenu. »

3. Montaigne veut dire, je crois : « Mais en me proposant d'être aussi bon que ceux que je voyois étoient méchants, je me proposois des mesures au-dessus de ma portée. (J. V. L.)

Le plus fructueux et naturel exercice de nostre esprit, c'est, à mon gré, la conference : i'en treuve l'usage plus doulx que d'aulcune aultre action de nostre vie; et c'est la raison pourquoy, si i'estois asture forcé de choisir, ie consentirois plustost, ce crois ie, de perdre la veue, que l'ouïr ou le parler. Les Atheniens, et encores les Romains, conservoient en grand honneur cet exercice en leurs academies : de nostre temps, les Italiens en retiennent quelques vestiges, à leur grand proufit, comme il se veoid par la comparaison de nos entendements aux leurs. L'estude des livres, c'est un mouvement languissant et foible qui n'eschauffe point : là où la conference apprend, et exerce, en un coup. Si ie confere avecques une ame forte et un roide iousteur, il me presse les flancs, me picque à gauche et à dextre; ses imaginations eslancent les miennes : la ialousie, la gloire, la contention, me poulsent et rehaulsent au dessus de moy mesme; et l'unisson est qualité du tout ennuyeuse en la conference. Mais comme nostre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoreux et reglez, il ne se peult dire combien il perd et s'abastardit par le continuel commerce et frequentation que nous avons avecques les esprits bas et maladifs : il n'est contagion qui s'espande comme celle là : ie sçais par assez d'experience combien en vault l'aulne. I'aime à contester et à discourir; mais c'est avecques peu d'hommes, et pour moy : car de servir de spectacle aux grands, et faire à l'envy parade de son esprit et de son caquet, ie treuve que c'est un mestier tresmesseant à un homme d'honneur.

La sottise est une mauvaise qualité; mais de ne la pouvoir supporter, et s'en despiter et ronger, comme il m'advient, c'est une aultre sorte de maladie qui ne doibt gueres à la sottise en importunité; et est ce qu'à present

ie veux accuser du mien. I'entre en conference et en dispute avecques grande liberté et facilité, d'autant que l'opinion treuve en moy le terrein mal propre à y penetrer et y poulser de haultes racines : nulles propositions m'estonnent, nulle creance me blece, quelque contrarieté qu'elle aye à la mienne ; il n'est si frivole et si extravagante fantasie qui ne me semble bien sortable à la production de l'esprit humain. Nous aultres, qui privons nostre iugement du droict de faire des arrests, regardons mollement les opinions diverses ; et si nous n'y prestons le iugement, nous y prestons ayseement l'aureille. Où l'un plat est vuide du tout en la balance, ie laisse vaciller l'aultre soubs les songes d'une vieille ; et me semble estre excusable si i'accepte plustost le nombre impair : le ieudy, au prix du vendredy ; si ie m'aime mieulx douziesme ou quatorziesme, que treiziesme, à table ; si ie veois plus volontiers un lievre costoyant que traversant mon chemin, quand ie voyage ; et donne plustost le pied gauche que le droict à chausser. Toutes telles ravasseries, qui sont en credit autour de nous, meritent au moins qu'on les escoute : pour moy, elles emportent seulement l'inanité, mais elles l'emportent. Encores sont, en poids, les opinions vulgaires et casuelles aultre chose que rien, en nature ; et qui ne s'y laisse aller iusques là, tumbe à l'adventure au vice de l'opiniastreté, pour eviter celuy de la superstition.

Les contradictions doncques des iugements ne m'offensent ny m'alterent ; elles m'esveillent seulement et m'exercent. Nous fuyons la correction : il s'y fauldroit presenter et produire, notamment quand elle vient par forme de conference, non de regence. A chasque opposition, on ne regarde pas si elle est iuste ; mais, à tort ou

à droict, comment on s'en desfera : au lieu d'y tendre les bras, nous y tendons les griffes. Ie souffrirois estre rudement heurté par mes amis : « Tu es un sot; tu resves. » I'aime, entre les galants hommes, qu'on s'exprime courageusement; que les mots aillent où va la pensee : il nous fault fortifier l'ouïe, et la durcir contre cette tendreur du son cerimonieux des paroles. I'aime une societé et familiarité forte et virile; une amitié qui se flatte en l'aspreté et vigueur de son commerce, comme l'amour aux morsures et aux esgratigneures sanglantes : elle n'est pas assez vigoreuse et genereuse, si elle n'est querelleuse, si elle est civilisee et artiste, si elle craint le hurt,[1] et a ses allures contrainctes : *Neque enim disputari, sine reprehensione, potest.*[2] Quand on me contrarie, on esveille mon attention, non pas ma cholere; ie m'advance vers celuy qui me contredict, qui m'instruit : la cause de la verité debvroit estre la cause commune à l'un et à l'aultre. Que respondra il? la passion du courroux luy a desia frappé le iugement; le trouble s'en est saisi avant la raison. Il seroit utile qu'on passast par gageure la decision de nos disputes; qu'il y eust une marque materielle de nos pertes, à fin que nous en teinssions estat; et que mon valet me peust dire : « Il vous cousta l'annee passee cent escus, à vingt fois, d'avoir esté ignorant et opiniastre. » Ie festoye et caresse la verité en quelque main que ie la treuve, et m'y rends alaigrement, et luy tends mes armes vaincues, de loing que ie la veois approcher; et, pourveu qu'on n'y procede point d'une trongne[3] trop imperieuse-

1. Le heurt, c'est-à-dire le choc. (E. J.)

2. Car il n'y a pas de discussion sans contradiction. (Cic., *de Finib. bon. et mal.*, I, 8.)

3. D'une trogne, c'est-à-dire d'une mine arrogante et trop, etc. (E. J.)

ment magistrale, ie prends plaisir à estre reprins,[1] et m'accommode aux accusateurs, souvent plus par raison de civilité, que par raison d'amendement, aimant à gratifier et à nourrir la liberté de m'advertir, par la facilité de ceder; ouy, à mes despens.

Toutesfois il est, certes, malaysé d'y attirer les hommes de mon temps : ils n'ont pas le courage de corriger, parce qu'ils n'ont pas le courage de souffrir à l'estre; et parlent tousiours avec dissimulation en presence les uns des aultres. Ie prends si grand plaisir d'estre iugé et cogneu, qu'il m'est comme indifferent en quelle des deux formes ie le sois; mon imagination se contredict elle mesme si souvent et condamne, que ce m'est tout un qu'un aultre le face, veu principalement que ie ne donne à sa reprehension que l'auctorité que ie veulx : mais ie romps paille avec celuy qui se tient si hault à la main, comme i'en cognois quelqu'un qui plaint son advertissement s'il n'en est creu, et prend à iniure si on estrive[2] à le suyvre. Ce que Socrates recueuilloit,[3] tousiours riant, les contradictions qu'on faisoit à son discours, on pourroit dire que sa force en estoit cause; et que l'advantage ayant à tumber certainement de son costé, il les acceptoit comme matiere de nouvelle victoire. Mais nous veoyons, au rebours, qu'il n'est rien qui nous y rende le sentiment si delicat, que l'opinion de la preeminence, et le desdaing de l'adversaire; et que par raison, c'est au foible plustost d'accepter de bon gré les oppositions qui le redressent et rabillent.

1. Édit. de 1802 : « Ie preste l'espaule aux reprehensions que l'on faict de mes escripts, et les ay souvent changez plus par raison de civilité, etc. » Ce texte, préféré par Naigeon, avoit dû être abandonné par Montaigne; car il ne s'agit ici que de la conversation. (J. V. L.)

2. Si l'on refuse, si l'on fait difficulté de le suivre. (C.)

3. Accueilloit, recevoit. (C.)

Ie cherche, à la verité, plus la frequentation de ceulx qui me gourment, que de ceulx qui me craignent : c'est un plaisir fade et nuisible d'avoir affaire à gents qui nous admirent et facent place. Antisthenes [1] commanda à ses enfants « de ne sçavoir iamais gré ny grace à homme qui les louast. » Ie me sens bien plus fier de la victoire que ie gaigne sur moy, quand, en l'ardeur mesme du combat, ie me fois plier soubs la force de la raison de mon adversaire, que ie ne me sens gré de la victoire que ie gaigne sur luy par sa foiblesse : enfin, ie receois et advoue toute sorte d'attainctes qui sont de droict fil, pour foibles qu'elles soient; mais ie suis par trop impatient de celles qui se donnent sans forme. Il me chault peu de la matiere, et me sont les opinions unes, et la victoire du subiect à peu prez indifferente. Tout un iour ie contesteray paisiblement, si la conduicte du debat se suyt avecques ordre : ce n'est pas tant la force et la subtilité que ie demande, comme l'ordre; l'ordre qui se veoid touts les iours aux altercations des bergers et des enfants de boutique, iamais entre nous : s'ils se destracquent, c'est en incivilité; si faisons nous bien : mais leur tumulte et impatience ne les desvoye pas de leur theme,[2] leur propos suyt son cours; s'ils previennent l'un l'aultre, s'ils ne s'attendent pas, au moins ils s'entendent. On respond tousiours trop bien pour moy, sy on respond à ce que ie dis : mais, quand la dispute est troublee et desreglee, ie quitte la chose, et m'attache à la forme avecques despit et indiscretion ; et me iecte à une façon de debattre, testue, malicieuse et imperieuse, dequoy i'ay à rougir aprez. Il est impossible de

1. Plutarque, *de la Mauvaise honte*, ch. xii. Mais Plutarque parle ici d'un Antisthénius, surnommé Hercule. (C.)

2. Du sujet de leur dispute. (C.)

traicter de bonne foy avecques un sot ; mon iugement ne se corrompt pas seulement à la main d'un maistre si impetueux, mais aussi ma conscience.

Nos disputes debvroient estre deffendues et punies comme d'aultres crimes verbaux : quel vice [1] n'esveillent elles et n'amoncellent, tousiours regies et commandees par la cholere ? Nous entrons en inimitié, premierement contre les raisons ; et puis, contre les hommes. Nous n'apprenons à disputer que pour contredire : et chascun contredisant et estant contredict, il en advient que le fruict du disputer, c'est perdre et aneantir la vérité. Ainsi Platon, en sa Republique,[2] prohibe cet exercice aux esprits ineptes et mal nays. A quoy faire vous mettez vous en voye de quester ce qui est, avecques celuy qui n'a ny pas, ny alleure qui vaille ? On ne faict point tort au subiect, quand on le quite pour veoir du moyen de le traicter ; ie ne dis pas moyen scholastique et artiste, ie dis moyen naturel, d'un sain entendement. Que sera ce enfin ? l'un va en orient, l'aultre en occident ; ils perdent le principal, et l'escartent dans la presse des incidents : au bout d'une heure de tempeste, ils ne sçavent ce qu'ils

1. Depuis ces mots jusqu'à la fin du paragraphe, Montaigne a été cité et transcrit dans l'*Art de Penser*, ou *Logique* de Port-Royal, part. III, ch. xx, sect. 7 ; seulement on a rajeuni le style et supprimé quelques détails, entre autres le dernier membre de phrase, contre les abus de la dialectique et de ses formules On ne désigne Montaigne, en le copiant, que par le titre vague d'*auteur célèbre,* et l'on ajoute : « Ce sont les vices ordinaires de nos disputes, qui sont assez ingénieusement représentés par cet écrivain, qui, *n'ayant jamais connu les véritables grandeurs de l'homme,* en a assez bien connu les défauts. » On voit encore, par l'exemple de Pascal, cité dans une des notes suivantes, que MM. de Port-Royal admiroient beaucoup ce chapitre. Mais pourquoi, eux qui nomment toujours Montaigne lorsqu'ils le transcrivent pour le blâmer, ne le nomment-ils pas lorsqu'ils lui empruntent des pensées qu'ils approuvent ? (J. V. L.)

2. Livre VII, vers la fin. (C.)

cherchent; l'un est bas, l'aultre haut, l'aultre costier;[1] qui se prend à un mot et une similitude; qui ne sent plus ce qu'on luy oppose, tant il est engagé en sa course, et pense à se suyvre, non pas à vous; qui, se trouvant foible de reins, craint tout, refuse tout, mesle dez l'entree et confond le propos, ou, sur l'effort[2] du debat, se mutine à se taire tout plat, par une ignorance despite, affectant un orgueilleux mespris, ou une sottement modeste fuyte de contention : pourveu que cettuy cy frappe, il ne luy chault combien il se descouvre ; l'aultre compte ses mots, et les poise pour raisons; celuy là n'y employe que l'advantage de sa voix et de ses poulmons; en voylà un qui conclud contre soy mesme; et cettuy cy qui vous assourdit de prefaces et digressions inutiles; cet aultre s'arme de pures iniures,[3] et cherche une querelle d'Allemaigne, pour se desfaire de la societé et conference d'un esprit qui presse le sien; ce dernier ne veoid rien en la raison, mais il vous tient assiegé sur la closture dialectique de ses clauses, et sur les formules de son art.

Or, qui n'entre en desfiance des sciences, et n'est en doubte s'il s'en peult tirer quelque solide fruict au besoing de la vie, à considerer l'usage que nous en avons?

1. L'autre à côté. (C.)

2. Sur le fort du débat. — C'est ainsi qu'on parle aujourd'hui, et qu'on a peut-être toujours parlé, Montaigne ayant été trompé par la prononciation gasconne, qui confond à tout moment l'*e* féminin, presque muet et obscur, avec l'*e* masculin, dont le son est clair et bien marqué. (C.) — Dans l'*Art de penser*, à ces mots, *sur l'effort du debat*, on a substitué, *au milieu de la contestation*. C'est une traduction foible. (J. V. L.)

3. Montaigne ajoutoit ici : « Aimant mieulx estre en querelle qu'en dispute, se trouvant plus fort de poings que de raisons, se fiant plus de son poing que de sa langue, ou aimant mieulx ceder par le corps que par l'esprit; et cherche, etc. » Mais il a rayé cette addition sur l'exemplaire corrigé, où elle est néanmoins très lisible, n'étant effacée que par un seul trait horizontal. (N.)

nihil sanantibus litteris.[1] Qui a pris de l'entendement en la logique? où sont ses belles promesses? *nec ad melius vivendum, nec ad commodius disserendum.*[2] Veoid on plus de barbouillage au caquet des harengieres, qu'aux disputes publicques des hommes de cette profession? I'aimerois mieulx que mon fils apprinst aux tavernes à parler, qu'aux escholes de la parlerie. Ayez un maistre ez arts, conferez avecques luy; que ne nous faict il sentir cette excellence artificielle, et ne ravit les femmes et les ignorants comme nous sommes, par l'admiration de la fermeté de ses raisons, de la beauté de son ordre? que ne nous domine il et persuade comme il veult? un homme si advantageux en matiere et en conduicte, pourquoy mesle il à son escrime les iniures, l'indiscretion, et la rage? Qu'il oste son chapperon, sa robbe, et son latin, qu'il ne batte pas nos aureilles d'Aristote tout pur et tout crud : vous le prendrez pour l'un d'entre nous, ou pis. Il me semble de cette implication et entrelaceure du langage par où ils nous pressent, qu'il en va comme des ioueurs de passe-passe; leur soupplesse combat et force nos sens, mais elle n'esbranle aulcunement nostre creance : hors ce bastelage, ils ne font rien qui ne soit commun et vil; pour estre plus sçavants, ils n'en sont pas moins ineptes. I'aime et honnore le sçavoir, autant que ceulx qui l'ont; et, en son vray usage, c'est le plus noble et puissant acquest des hommes; mais en ceulx là (et il en est un nombre infiny de ce genre) qui en establissent leur fondamentale suffisance et valeur, qui se rapportent

1. De ces lettres qui ne guérissent de rien. (Sénèque, *Epist.* 59.)

2. Elle n'enseigne ni à mieux vivre, ni à mieux raisonner. (Cic., *de Finib.*, I, 19.) — C'est ce qu'Épicure pensoit de la dialectique des stoïciens, au rapport de Cicéron. (C.)

de leur entendement à leur memoire, *sub aliena umbra latentes*,[1] et ne peuvent rien que par livre; ie le hais, si ie l'ose dire, un peu plus que la bestise. En mon païs, et de mon temps, la doctrine amende assez les bourses, nullement les ames : si elle les rencontre mousses, elle les aggrave et suffoque, masse crue et indigeste; si desliees, elle les purifie volontiers, clarifie, et subtilise iusques à l'exinanition. C'est chose de qualité à peu prez indifferente; tresutile accessoire à une ame bien nee, pernicieux à une aultre ame, et dommageable; ou plustost, chose de tresprecieux usage, qui ne se laisse pas posseder à vil prix : en quelque main c'est un sceptre; en quelque autre, une marotte.

Mais suyvons. Quelle plus grande victoire attendez vous, que d'apprendre à vostre ennemy qu'il ne vous peult combattre? Quand vous gaignez l'advantage de vostre proposition, c'est la verité qui gaigne; quand vous gaignez l'advantage de l'ordre et de la conduicte, c'est vous qui gaignez. Il m'est advis qu'en Platon et en Xenophon Socrates dispute plus en faveur des disputants qu'en faveur de la dispute, et pour instruire Euthydemus et Protagoras de la cognoissance de leur impertinence, plus que de l'impertinence de leur art : il empoigne la premiere matiere, comme celuy qui a une fin plus utile que de l'esclaircir; à sçavoir, esclaircir les esprits qu'il prend à manier et exercer. L'agitation et la chasse est proprement de notre gibbier : nous ne sommes pas excusables

1. Qui se tapissent soubs l'umbre estrangiere. (SÉNÈQUE, *Epist.* 33.) — Cette traduction est de Montaigne, et se trouve à la marge de son exemplaire : il ajoutoit même ce que Sénèque dit auparavant, *nunquam auctores, semper interpretes* (jamais auteurs, toujours traducteurs). Mais, et la traduction du premier passage, et le texte du second, sont rayés sur ce même exemplaire. (N.)

de la conduire mal et impertinemment; de faillir à la prinse, c'est aultre chose : car nous sommes nays à quester [1] la verité; il appartient de la posseder, à une plus grande puissance; elle n'est pas, comme disoit Democritus, cachee dans le fond des abysmes, mais plustost eslevee en haulteur infinie en la cognoissance divine.[2] Le monde n'est qu'une eschole d'inquisition : ce n'est pas à qui mettra dedans, mais à qui fera les plus belles courses. Autant peult faire le sot celuy qui dict vray, que celuy qui dict fauls; car nous sommes sur la maniere, non sur la matiere, du dire. Mon humeur est de regarder autant à la forme qu'à la substance, autant à l'advocat qu'à la cause, comme Alcibiades ordonnoit qu'on feist; et touts les iours m'amuse à lire en des aucteurs, sans soing de leur science, y cherchant leur façon, non leur subiect : tout ainsi que ie poursuys la communication de quelque esprit fameux, non afin qu'il m'enseigne, mais afin que ie le cognoisse, et que le cognoissant, s'il le vault, ie l'imite.[3] Tout homme peult dire veritablement; mais dire ordonneement, prudemment, et suffisamment, peu d'hommes le peuvent : par ainsi la faulseté qui vient d'ignorance ne m'offense point; c'est l'ineptie. I'ay rompu plusieurs marchez qui m'estoient utiles, par l'impertinence de la contestation de ceulx avecques qui ie marchandois. Ie ne m'esmeus pas une fois l'an des faultes de ceulx sur les-

1. *Quester*, dit Nicot, c'est chercher avec soin et diligence. (C.)

2. Montaigne traduit Lactance sans le nommer : « Democritus quasi in puteo quodam.... veritatem jacere demersam: nimirum stulte, ut cetera. Non enim tanquam in puteo demersa est veritas... Sed tanquam in summo montis excelsi vertice, vel potius in cœlo; quod est verissimum. » (Divin. Instit., III, 28.) (J. V. L.)

3. Ces derniers mots, *et que le cognoissant, s'il le vault, ie l'imite*, manquent dans l'exemplaire dont on s'est servi pour l'édit. de 1802. (J. V. L.)

quels i'ay puissance; mais, sur le poinct de la bestise et opiniastreté de leurs allegations, excuses et deffenses asnieres et brutales, nous sommes touts les iours à nous en prendre à la gorge : ils n'entendent ny ce qui se dict ny pour quoy, et respondent de mesme; c'est pour desesperer. Ie ne sens heurter rudement ma teste que par une aultre teste; et entre plustost en composition avecques le vice de mes gents, qu'avecques leur temerité, leur importunité, et leur sottise : qu'ils facent moins, pourveu qu'ils soient capables de faire; vous vivez en esperance d'eschauffer leur volonté : mais d'une souche, il n'y a ny qu'esperer, ny que iouïr qui vaille.

Or quoy, si ie prends les choses aultrement qu'elles ne sont? Il peult estre : et pourtant [1] i'accuse mon impatience, et tiens, premierement, qu'elle est egualement vicieuse en celuy qui a droict, comme en celuy qui a tort; car c'est tousiours un' aigreur tyrannique, de ne pouvoir souffrir une forme diverse à la sienne; et puis, qu'il n'est, à la verité, point de plus grande fadeze et plus constante, que de s'esmouvoir et picquer des fadezes du monde, ny plus heteroclite; car elle nous formalise principalement contre nous : et ce philosophe du temps passé [2] n'eust iamais eu faulte d'occasion à ses pleurs, tant qu'il se feust consideré. Myson,[3] l'un des sept sages, d'une humeur timonienne et democritienne, interrogé, De quoy il rioit tout seul : « De ce mesme que ie ris tout seul, » respondit il. Combien de sottises dis ie et responds ie touts les iours, selon moy; et volontiers doncques combien plus frequentes, selon aultruy? si ie m'en mords les levres,

1. Et c'est pourquoi.
2. Héraclite. Voy. Juvénal, X, 32. (J. V. L.)
3. Diog. Laerce, I, 108. (C.)

qu'en doibvent faire les aultres? Somme, il fault vivre entre les vivants, et laisser la riviere courre soubs le pont, sans nostre soing, ou, à tout le moins, sans nostre alteration. De vray, pourquoy, sans nous esmouvoir, rencontrons nous quelqu'un qui ayt le corps tortu et mal basty; et ne pouvons souffrir le rencontre d'un esprit mal rengé, sans nous mettre en cholere? cette vicieuse aspreté tient plus au iuge qu'à la faulte. Ayons tousiours en la bouche ce mot de Platon : « Ce que ie treuve mal sain, n'est ce pas pour estre moy mesme mal sain? ne suis ie pas moy mesme en coulpe? mon advertissement se peult il pas renverser contre moy? » Sage et divin refrain, qui fouette la plus universelle et commune erreur des hommes. Non seulement les reproches que nous faisons les uns aux aultres, mais nos raisons aussi et nos arguments et matieres controverses,[1] sont ordinairement retorquables à nous, et nous enferrons de nos armes : de quoy l'ancienneté m'a laissé assez de graves exemples. Ce feust ingenieusement dict et bien à propos, par celuy qui l'inventa :

Stercus cuique suum bene olet.[2]

Nos yeulx ne veoyent rien en derriere : cent fois le iour, nous nous mocquons de nous sur le subiect de nostre voysin; et detestons en d'aultres les defaults qui sont en nous plus clairement, et les admirons, d'une merveilleuse impudence et inadvertence. Encores hier ie feus à mesme de veoir un homme d'entendement et gentil personnage se mocquant, aussi plaisamment que iustement, de l'inepte façon d'un aultre qui rompt la teste à tout le monde du

1. Matières controversées, ou de controverse. (C.)
2. Chacun aime l'odeur de son fumier. Proverbe latin.

registre de ses genealogies et alliances, plus de moitié faulses (ceulx là se iectent plus volontiers sur tels sots propos, qui ont leurs qualitez plus doubteuses et moins seures); et luy, s'il eust reculé sur soy, se feust trouvé non gueres moins intemperant et ennuyeux à semer et à faire valoir la prerogative de la race de sa femme. Oh! importune presumption, de laquelle la femme se veoid armee par les mains de son mary mesme! S'il entendoit du latin, il luy fauldroit dire :

Agesis, hæc non insanit satis sua sponte; instiga.[1]

Ie n'entends pas que nul n'accuse, qui ne soit net (car nul n'accuseroit), voire ny net en mesme sorte de tache : mais i'entends que nostre iugement, chargeant sur un aultre, duquel pour lors il est question, ne nous espargne pas, d'une interne et severe iurisdiction. C'est office de charité, que qui ne peult oster un vice en soy cherche ce neantmoins à l'oster en aultruy, où il peult avoir moins maligne et revesche semence : ny ne me semble response à propos, à celuy qui m'advertit de ma faulte, dire qu'elle est aussi en luy. Quoy pour cela? tousiours l'advertissement est vray et utile. Si nous avions bon nez, nostre ordure nous debvroit plus puïr, d'autant qu'elle est nostre : et Socrates est d'advis[2] que qui se trouveroit coulpable, et son fils, et un estrangier, de quelqûe violence et iniure, debvroit commencer par soy à se presenter à la condamnation de la iustice, et implorer, pour se purger, le secours de la main du bourreau; secondement pour son fils, et dernierement pour l'estrangier : si ce precepte

1. Courage! elle n'est pas assez folle d'elle-même; irrite encore sa folie. (Térence, *Andr.*, act. IV, sc. ii, v. 9.)

2. C'est Platon qui lui fait dire cela dans le *Gorgias*, p. 480, édit. d'Henri Estienne. (C.)

prend le ton un peu trop hault, au moins[1] se doibt il presenter le premier à la punition de sa propre conscience.

Les sens sont nos propres et premiers iuges, qui n'apperceoivent les choses que par les accidents externes : et n'est pas merveille, si, en toutes les pieces du service de nostre societé, il y a un si perpetuel et universel meslange de cerimonies et apparences superficielles; si que la meilleure et plus effectuelle part des polices consiste en cela. C'est tousiours à l'homme que nous avons affaire, duquel la condition est merveilleusement corporelle. Que ceulx qui nous ont voulu bastir, ces annees passees, un exercice de religion si contemplatif et immateriel, ne s'estonnent point s'il s'en treuve qui pensent qu'elle feust eschappee et fondue entre leurs doigts, si elle ne tenoit parmy nous comme marque, tiltre, et instrument de division et de part, plus que par soy mesme. Comme en la conference, la gravité, la robbe, et la fortune de celuy qui parle, donnent souvent credit à des propos vains et ineptes : il n'est pas à presumer qu'un monsieur si suivy, si redoubté, n'ayt au dedans quelque suffisance aultre que populaire; et qu'un homme à qui on donne tant de commissions et de charges, si desdaigneux et si morguant, ne soit plus habile que cet aultre qui le salue de si loing, et que personne n'employe. Non seulement les mots, mais aussi les grimaces de ces gents là, se considerent et mettent en compte; chascun s'appliquant à y donner quelque belle et solide interpretation. S'ils se rabbaissent à la conference commune, et qu'on leur presente aultre chose qu'approbation et reverence, ils vous assomment de l'auctorité de

1. Au moins qui se trouve coupable, doit-il se présenter. (C.)

leur experience; ils ont ouï, ils ont veu, ils ont faict : vous estes accablé d'exemples.[1] Ie leur dirois volontiers que le fruict de l'experience d'un chirurgien n'est pas l'histoire de ses practiques, et se souvenir qu'il a guary quatre empestez et trois goutteux, s'il ne sçait de cet usage tirer de quoy former son iugement, et ne nous sçait faire sentir qu'il en soit devenu plus sage à l'usage de son art : comme en un concert d'instruments, on n'oyt pas un luth, une espinette, et la fleute; on oyt une harmonie en globe, l'assemblage et le fruict de tout cet amas. Si les voyages et les charges les ont amendez, c'est à la production de leur entendement de le faire paroistre. Ce n'est pas assez de compter les experiences, il les fault poiser et assortir; et les fault avoir digerees et alambiquees, pour en tirer les raisons et conclusions qu'elles portent. Il ne feut iamais tant d'historiens; bon est il tousiours et utile de les ouïr, car ils nous fournissent tout plein de belles instructions et louables, du magasin de leur memoire; grande partie, certes, au secours de la vie : mais nous ne cherchons pas cela pour cette heure, nous cherchons si ces recitateurs et recueilleurs sont louables eulx mesmes.

1. « Qu'auroit donc dit Montaigne dans un siècle où tant de petits se croient grands; où chacun a deux, trois, quatre titres, pour se rehausser; où ceux qui n'en ont pas se retranchent sous le patronage de ceux qui en ont?... Certes, si Montaigne lui-même ne se fût présenté dans nos cercles que comme Michel, malgré son jugement exquis, son élocution si naïve, son érudition si vaste et qu'il appliquoit si à propos, il se fût trouvé partout réduit au silence, comme Jean-Jacques.... On leur a reproché à tous deux d'être silencieux et de peu d'intérêt dans la conversation; à tous deux d'être égoïstes dans leurs écrits, mais bien injustement sur ce dernier point comme sur l'autre. C'est l'homme qu'ils décrivent toujours dans leur personne; et je trouve que quand ils parlent d'eux, ils parlent aussi de moi. » (Bernardin de Saint-Pierre, *Notes sur le préambule de* l'Arcadie.) (J. V. L.)

Ie hais toute sorte de tyrannie, et la parliere, et l'effectuelle : ie me bande volontiers contre ces vaines circonstances qui pipent nostre iugement par les sens ; et, me tenant au guet de ces grandeurs extraordinaires, ay trouvé que ce sont, pour le plus, des hommes comme les aultres :

> Rarus enim ferme sensus communis in illa
> Fortuna.[1]

A l'adventure les estime lon et apperceoit moindres qu'ils ne sont, d'autant qu'ils entreprennent plus, et se montrent plus : ils ne respondent point au faix qu'ils ont prins. Il fault qu'il y ayt plus de vigueur et de pouvoir au porteur qu'en la charge : celuy qui n'a pas remply sa force, il vous laisse deviner s'il a encores de la force au delà, et s'il a esté essayé iusques à son dernier poinct ; celuy qui succombe à sa charge, il descouvre sa mesure et la foiblesse de ses espaules : c'est pourquoy on veoid tant d'ineptes ames entre les sçavantes, et plus que d'aultres; il s'en feust faict des bons hommes de mesnage, bons marchands, bons artisans ; leur vigueur naturelle estoit taillee à cette proportion. C'est chose de grand poids que la science, ils fondent dessoubs : pour estaler et distribuer cette riche et puissante matiere, pour l'employer et s'en ayder, leur engin n'a ny assez de vigueur, ny assez de maniement : elle ne peult qu'en une forte nature : or elles sont bien rares : et les foibles, dict Socrates,[2] corrompent la dignité de la philosophie, en la maniant ;

1. Le sens commun est assez rare dans cette haute fortune. (Juvénal, VIII, 73.)

2. Dans la *République* de Platon, liv. VI, p. 495, t. II, édit. d'Henri Estienne; édit. de M. Ast, VI, 9, p. 179, etc. (J. V. L.)

elle paroist et inutile et vicieuse, quand elle est mal estuyee.[1] Voylà comment ils se gastent et affolent.[2]

Humani qualis simulator simius oris,
Quem puer arridens pretioso stamine serum
Velavit, nudasque nates ac terga reliquit,
Ludibrium mensis.[3]

A ceulx pareillement qui nous regissent et commandent, qui tiennent le monde en leur main, ce n'est pas assez d'avoir un entendement commun, de pouvoir ce que nous pouvons; ils sont bien loing au dessoubs de nous, s'ils ne sont bien loing au dessus : comme ils promettent plus, ils doibvent aussi plus.

Et pourtant[4] leur est le silence, non seulement contenance de respect et gravité, mais encores souvent de proufit et de mesnage : car Megabyzus, estant allé veoir Apelles en son ouvrouer,[5] feut long temps sans mot dire; et puis commencea à discourir de ses ouvrages : dont il receut cette rude reprimande : « Tandis que tu as gardé silence, tu semblois quelque grande chose, à cause de tes chaisnes et de ta pompe; mais maintenant qu'on t'a ouï parler, il n'est pas iusques aux garsons de ma boutique qui ne te mesprisent.[6] » Ces magnifiques atours, ce grand estat, ne luy permettoient point d'estre ignorant d'une ignorance populaire, et de parler impertinemment

1. En mauvais étui. (E. J.)
2. Se nuisent à eux-mêmes. — Affoler, *lædere, debilitare.* (Nicot.)
3. Tel ce singe, imitateur de l'homme, qu'un enfant couvre, en riant, d'un précieux tissu de soie; mais il lui laisse le derrière nu, et l'expose ainsi à la risée des convives. (Claudien, *in Eutrop.*, I, 303.)
4. C'est ce qui fait que pour eux le silence est non-seulement, etc.
5. Ouvroir, ou atelier.
6. Plutarque, *des Moyens de discerner le flatteur d'avec l'ami,* ch. xiv. Élien, *Hist. div.*, II, 2, raconte ce trait comme étant de Zeuxis. (J. V. L.)

de la peincture : il debvoit maintenir, muet, cette externe et presumptifve suffisance. A combien de sottes ames, en mon temps, a servy une mine froide et taciturne, de tiltre de prudence et de capacité !

Les dignitez, les charges, se donnent necessairement plus par fortune que par merite ; et a lon tort souvent de s'en prendre aux roys : au rebours, c'est merveille qu'ils y ayent tant d'heur, y ayants si peu d'addresse :

Principis est virtus maxima, nosse suos : [1]

car la nature ne leur a pas donné la veue qui se puisse estendre à tant de peuples, pour en discerner la precellence, et percer nos poictrines où loge la cognoissance de nostre volonté et de nostre meilleure valeur : il fault qu'ils nous trient par coniecture et à tastons ; par la race, les richesses, la doctrine, la voix du peuple ; tresfoibles arguments. Qui pourroit trouver moyen qu'on en peust iuger par iustice, et choisir les hommes par raison, establiroit, de ce seul traict, une parfaite forme de police.

« Ouy mais, il a mené à poinct ce grand affaire. » C'est dire quelque chose ; mais ce n'est pas assez dire : car cette sentence est iustement receue, « Qu'il ne fault pas iuger les conseils par les evenements.[2] » Les Carthaginois punissoient les mauvais advis de leurs capitaines, encores qu'ils feussent corrigez par une heureuse issue : [3] et le peuple romain a souvent refusé le triumphe à des

1. Le premier mérite d'un prince est de bien connoître ceux qu'il doit s'attacher. (Martial, VIII, 15.)

2. Careat successibus opto,
Quisquis ab eventu facta notanda putat.
(Ovide, *Héroïd.*, II, 85.)

3. Tite Live, XXXVIII, 48. (C.)

grandes et tresutiles victoires, parce que la conduicte du chef ne respondoit point à son bonheur. On s'apperceoit ordinairement, aux actions du monde, que la fortune, pour nous apprendre combien elle peult en toutes choses, et qui prend plaisir à rabattre nostre presumption, n'ayant peu faire les malhabiles, sages, elle les faict heureux, à l'envy de la vertu; et se mesle volontiers à favoriser les executions où la trame est plus purement sienne : d'où il se veoid touts les iours que les plus simples d'entre nous mettent à fin de tresgrandes besongnes et publicques et privees; et, comme Siramnez le Persien[1] respondit à ceulx qui s'estonnoient comment ses affaires succedoient si mal, veu que ses propos estoient si sages, « Qu'il estoit seul maistre de ses propos, mais du succez de ses affaires c'estoit la fortune, » ceulx cy peuvent respondre de mesme, mais d'un contraire biais. La pluspart des choses du monde se font par elles mesmes;[2]

Fata viam inveniunt;[3]

l'issue auctorise souvent une tresinepte conduicte : nostre entremise n'est quasi qu'une routine, et, plus communement, consideration d'usage et d'exemple, que de raison. Estonné de la grandeur de l'affaire, i'ay aultrefois sceu, par ceulx qui l'avoient mené à fin, leurs motifs et leur addresse; ie n'y ay trouvé que des advis vulgaires : et les plus vulgaires et usitez sont aussi peultestre les plus seurs et plus commodes à la practique, sinon à la montre. Quoy,

1. Dans Plutarque, au prologue des *Apophthegmes des anciens rois, princes et capitaines*. Les anciennes édit. de Montaigne portent, *Sirannez;* c'est une faute. (J. V. L.)

2. *Il mondo si governa da se stesso*, disoit un pape, Urbain VIII, si je ne me trompe. (C.)

3. Les destins s'ouvrent la route. (Virgile, *Énéide*, III, 395.)

si les plus plattes raisons sont les mieulx assises; les plus basses et lasches, et les plus battues, se couchent mieulx aux affaires? Pour conserver l'auctorité du conseil des roys, il n'est pas besoing que les personnes prophanes y participent, et y veoyent plus avant que de la premiere barriere : il se doibt reverer à credit et en bloc, qui en veult nourrir la reputation. Ma consultation esbauche un peu la matiere, et la considere legierement par ses premiers visages : le fort et principal de la besongne, i'ay accoustumé de le resigner au ciel.

Permitte divis cetera.[1]

L'heur et le malheur sont, à mon gré, deux souveraines puissances : c'est imprudence d'estimer que l'humaine prudence puisse remplir le roolle de la fortune ; et vaine est l'entreprinse de celuy qui presume d'embrasser et causes et consequences, et mener par la main le progrez de son faict; vaine sur tout aux deliberations guerrieres. Il ne feut iamais plus de circonspection et prudence militaire, qu'il s'en veoid par fois entre nous : seroit ce qu'on craind de se perdre en chemin, se reservant à la catastrophe de ce ieu? Ie dis plus, que nostre sagesse mesme et consultation suyt, pour la pluspart, la conduicte du hazard : ma volonté et mon discours se remue tantost d'un air, tantost d'un aultre; et y a plusieurs de ces mouvements qui se gouvernent sans moy : ma raison a des impulsions et agitations iournalieres et casuelles :

Vertuntur species animorum, et pectora motus
Nunc alios, alios, dum nubila ventus agebat,
Concipiunt.[2]

1. Abandonnez le reste aux dieux. (Horace, *Od.*, I, ix, 9.)

2. La disposition de l'ame varie sans cesse : maintenant une passion l'agite ; que le vent change, une autre l'entraînera. (Virg., *Géorg.*, I, 420.)

Qu'on regarde qui sont les plus puissants aux villes, et qui font mieulx leurs besongnes; on trouvera, ordinairement, que ce sont les moins habiles : il est advenu aux femmelettes, aux enfants, et aux insensez, de commander des grands estats, à l'egual des plus suffisants princes; et y rencontrent (dict Thucydides [1]) plus ordinairement les grossiers que les subtils : nous attribuons les effects de leur bonne fortune à leur prudence ;

Ut quisque fortuna utitur,
Ita præcellet; atque exinde sapere illum omnes dicimus : [2]

par quoy ie dis bien, en toutes façons, que les evenements sont maigres tesmoings [3] de nostre prix et capacité.

Or i'estois sur ce poinct, qu'il ne fault que veoir un homme eslevé en dignité : quand nous l'aurions cogneu, trois iours devant, homme de peu, il coule insensiblement, en nos opinions, une image de grandeur de suffisance; [4] et nous persuadons que, croissant de train et de credit, il est creu de merite : nous iugeons de luy, non selon sa valeur, mais à la mode des iectons, selon la prerogative de son reng. Que la chance tourne aussi, qu'il retumbe et se mesle à la presse, chascun s'enquiert avecques admiration de la cause qui l'avoit guindé si hault : « Est ce luy? faict on; N'y sçavoit il aultre chose quand il y estoit? Les princes se contentent ils de si peu? Nous estions vrayement en bonnes mains! » C'est chose que i'ay veu souvent de mon temps: voire, et le masque des grandeurs qu'on re-

1. III, 37, harangue de Cléon. (C.)
2. Un homme ne s'élève qu'à la faveur de la fortune, et dès lors tout le monde vante son habileté. (Plaute, *Pseudol.*, II, iii, 13.)
3. Édit. de 1588, fol. 411 verso, « sont debiles tesmoings. »
4. De grande suffisance de grande habileté. (C.)

presente aux comedies nous touche aulcunement et nous pipe. Ce que i'adore moy mesme aux roys, c'est la foule de leurs adorateurs : toute inclination et soubmission leur est deue, sauf celle de l'entendement; ma raison n'est pas duicte à se courber et flechir, ce sont mes genoux. Melanthius, interrogé ce qu'il luy sembloit de la tragedie de Dionysius : « Ie ne l'ay, dict il,[1] point veue, tant elle est offusquee de langage : » aussi la pluspart de ceulx qui iugent les discours des grands, debvroient dire : « Ie n'ay point entendu son propos, tant il estoit offusqué de gravité, de grandeur, et de maiesté. » Antisthenes[2] suadoit un iour aux Atheniens qu'ils commandassent que leurs asnes feussent aussi bien employez au labourage des terres, comme estoient les chevaulx : sur quoy il luy feut respondu que cet animal n'estoit pas nay à un tel service : « C'est tout un, repliqua il; il n'y va que de vostre ordonnance; car les plus ignorants et incapables hommes que vous employez aux commandements de vos guerres, ne laissent pas d'en devenir incontinent tresdignes, parce que vous les y employez : » à quoy touche l'usage de tant de peuples qui canonizent le roy qu'ils ont faict d'entre eulx, et ne se contentent point de l'honorer, s'ils ne l'adorent. Ceulx de Mexico, depuis que les cerimonies de son sacre sont parachevees, n'osent plus le regarder au visage; ains, comme s'ils l'avoient deïfié par sa royauté, entre les serments qu'ils luy font iurer de maintenir leur religion, leurs loix, leurs libertez, d'estre vaillant, iuste, et debonnaire, il iure aussi de faire marcher le soleil en sa lumiere accoustumee, esgoutter les nuees en temps opportun, courir aux rivieres leurs cours, et faire por-

1. Plutarque, *Comment il faut ouïr*, ch. vii. (C.)
2. Diogène Laerce, VI, 8. (C.)

ter à la terre toutes choses necessaires à son peuple.[1]

Ie suis divers à cette façon commune; et me desfie plus de la suffisance quand ie la veois accompaignee de grandeur de fortune et de recommendation populaire : il nous fault prendre garde combien c'est de parler à son heure, de choisir son poinct, de rompre le propos, ou le changer, d'une auctorité magistrale, de se deffendre des oppositions d'aultruy par un mouvement de teste, un soubris, ou un silence, devant une assistance qui tremble de reverence et de respect. Un homme de monstrueuse fortune, venant mesler son advis à certain legier propos, qui se demenoit tout laschement en sa table, commencea iustement ainsi : « Ce ne peult estre qu'un menteur ou ignorant qui dira aultrement que, etc. » Suyvez cette poincte philosophique, un poignard à la main.

Voicy un aultre advertissement, duquel ie tire grand usage : c'est Qu'aux disputes et conferences, touts les mots qui nous semblent bons, ne doibvent pas incontinent estre acceptez. La pluspart des hommes sont riches d'une suffisance estrangiere; il peult bien advenir à tel de dire un beau traict, une bonne response et sentence, et la mettre en avant, sans en cognoistre la force. Qu'on ne tient pas tout ce qu'on emprunte, à l'adventure se pourra il verifier par moy mesme. Il n'y fault point tousiours ceder,[2] quelque verité ou beauté qu'elle ayt : ou il

1. Montaigne a tiré ce fait de Lopez de Gomara, dans son *Historia general de las Indias*. Voy. les *Observationes miscellæ* de Matthias Bernegger, imprimées à Strasbourg en 1669, *Observat.* 35. Le passage se trouve au liv. II, ch. LXXVII, de la traduction françoise de Gomara, imprimée à Paris en 1587. (A. D.)

2. Dans l'édit. de 1588, fol. 412, la phrase que l'on va lire suivoit immédiatement celle qui, trois lignes plus haut, finit par « sans en cognoistre la force. » Le sens n'étoit point interrompu. (A. D.)

la fault combattre à escient, ou se tirer arriere, soubs couleur de ne l'entendre pas, pour taster de toutes parts comment elle est logee en son aucteur. Il peult advenir que nous nous enferrons, et aydons au coup, oultre sa portee. I'ay aultrefois employé, à la necessité et presse du combat, des revirades[1] qui ont faict faulsee oultre mon desseing et mon esperance : ie ne les donnois qu'en nombre, on les recevoit en poids. Tout ainsi comme, quand ie debats contre un homme vigoreux, ie me plais d'anticiper ses conclusions, ie luy oste la peine de s'interpreter, i'essaye de prevenir son imagination imparfaicte encores et naissante; l'ordre et la pertinence de son entendement m'advertit et menace de loing : de ces aultres ie fois tout le rebours; il ne fault rien entendre que par eulx, ny rien presupposer. S'ils iugent en paroles universelles, « Cecy est bon, Cela ne l'est pas, » et qu'ils rencontrent; voyez si c'est la fortune qui rencontre pour eulx : qu'ils circonscrivent et restreignent un peu leur sentence; pour quoy c'est; par où c'est. Ces iugements universels, que ie veois si ordinaires, ne disent rien; ce sont gents qui saluent tout un peuple en foule et en troupe : ceulx qui en ont vraye cognoissance, le saluent et remarquent nommeement et particulierement ; mais c'est une hazardeuse entreprinse : d'où i'ay veu, plus souvent que touts les iours, advenir que les esprits foiblement fondez, voulants faire les ingenieux à remarquer en la lecture de quelque ouvrage le poinct de la beauté,

1. Des répliques, des ripostes qui ont porté coup au delà de mon intention et de mon espérance. — *Revirade* est un mot tout à fait inusité, et qui n'a peut-être jamais été françois. Je le crois purement gascon. Le peuple du Languedoc s'en sert fort communément encore. (C.) — L'Académie donne *revirade* comme terme du jeu de trictrac. On s'en sert aussi à la paume. (J. V. L.)

arrestent leur admiration, d'un si mauvais chois, qu'au lieu de nous apprendre l'excellence de l'aucteur, ils nous apprennent leur propre ignorance. Cette exclamation est seure, « Voylà qui est beau! » ayant ouï une entiere page de Virgile; par là se sauvent les fins : mais d'entreprendre à le suyvre par espaulettes,[1] et, de iugement exprez et trié, vouloir remarquer par où un bon aucteur se surmonte, poisant les mots, les phrases, les inventions, et ses diverses vertus, l'une aprez l'aultre : ostez vous de là. *Videndum est, non modo quid quisque loquatur, sed etiam quid quisque sentiat, atque etiam qua de causa quisque sentiat.*[2] I'oys iournellement dire à des sots des mots non sots; ils disent une bonne chose : sçachons iusques où ils la cognoissent; veoyons par où ils la tiennent. Nous les aydons à employer ce beau mot et cette belle raison, qu'ils ne possedent pas; ils ne l'ont qu'en garde : ils l'auront produicte à l'adventure et à tastons; nous la leur mettons en credit et en prix. Vous leur prestez la main; à quoy faire? ils ne vous en sçavent nul gré, et en deviennent plus ineptes : ne les secondez pas, laissez les aller; ils manieront cette matière comme gents qui ont peur de s'eschaulder; ils n'osent luy changer d'assiette et de iour, ny l'enfoncer : croulez[3] la tant soit peu; elle leur eschappe; ils vous la quitent, toute forte et belle qu'elle

1. Par parcelles, en détail. « Ces deux mots synonymes, *espaulettes*, ou *espauletées*, signifioient boutées et reprinses en faisant quelque chose par intervalles et discontinuation. Ainsi, en fait de massonnerie, on dit reprendre ou refaire un mur par espauletées, c'est-à-dire refaire et reprendre par parcelles sans l'abbatre. » (Nicot.) — On dit encore *par épaulées*, à diverses reprises. (J. V. L.)

2. Il faut non seulement écouter ce que chacun dit, mais examiner encore ce que chacun pense, et pourquoi il le pense. (Cic., *de Offic.*, I, 41.)

3. Remuez-la. (E. J.)

est : ce sont belles armes; mais elles sont mal emmanchees. Combien de fois en ay ie veu l'experience! Or, si vous venez à les esclaircir et confirmer, ils vous saisissent et desrobbent incontinent cet advantage de vostre interpretation : « C'estoit ce que ie voulois dire : voylà iustement ma conception; si ie ne l'ay ainsin exprimé, ce n'est que faulte de langue. » Souflez. Il fault employer la malice mesme, à corriger cette fiere bestise. Le dogme d'Hegesias,[1] « qu'il ne fault ny haïr ny accuser, ains instruire, » a de la raison ailleurs; mais icy c'est iniustice et inhumanité de secourir et redresser celuy qui n'en a que faire, et qui en vault moins. I'aime à les laisser embourber et empestrer encores plus qu'ils ne sont, et si avant, s'il est possible, qu'enfin ils se recognoissent.[2]

La sottise et desreglement de sens n'est pas chose guarissable par un traict d'advertissement : et pouvons proprement dire de cette reparation ce que Cyrus respond à celuy qui le presse d'enhorter son ost,[3] sur le poinct d'une battaille : « Que les hommes ne se rendent pas courageux

1. Diogène Laerce, II, 95. (C.)

2. « Tous ceux qui disent les mêmes choses ne les possèdent pas de la même sorte; et c'est pourquoi l'incomparable auteur de l'*Art de conférer* s'arrête avec tant de soin à faire entendre qu'il ne faut pas juger de la capacité d'un homme par l'excellence d'un bon mot qu'on lui entend dire : mais, au lieu d'étendre l'admiration d'un bon discours à la personne, qu'on pénètre, dit-il, l'esprit d'où il sort; qu'on tente s'il le tient de sa mémoire ou d'un heureux hasard; qu'on le reçoive avec froideur et avec mépris, afin de voir s'il ressentira qu'on ne donne pas à ce qu'il dit l'estime que son prix mérite : on verra le plus souvent qu'on le lui fera désavouer sur l'heure, et qu'on le tirera bien loin de cette pensée meilleure qu'il ne croyoit, pour le jeter dans une autre toute basse et ridicule. Il faut donc sonder comme cette pensée est logée en son auteur; comment, par où, jusqu'où, il la possède : autrement le jugement sera précipité. » (Pascal, *Pensées*, part. I, art. 3.) Voilà le meilleur commentaire de tout ce passage de Montaigne; et ce commentaire est un hommage au génie d'un écrivain que Pascal n'a pas toujours si bien traité. (J. V. L.)

3. D'exhorter, d'encourager son armée. (E. J.)

et belliqueux sur le champ par une bonne harangue ; non plus qu'on ne devient incontinent musicien, pour ouïr une bonne chanson.[1] » Ce sont apprentissages qui ont à estre faits avant la main, par longue et constante institution. Nous debvons ce soing aux nostres, et cette assiduité de correction et d'instruction ; mais d'aller prescher le premier passant, et regenter l'ignorance ou ineptie du premier rencontré, c'est un usage auquel ie veulx grand mal. Rarement le fois ie, aux propos mesme qui se passent avecques moy : et quite plustost tout, que de venir à ces instructions reculees et magistrales ; mon humeur n'est propre non plus à parler qu'à escrire pour les principiants :[2] mais aux choses qui se disent en commun, ou entre aultres, pour faulses et absurdes que ie les iuge, ie ne me iecte iamais à la traverse, ny de parole ny de signe.

Au demourant, rien ne me despite tant en la sottise, que de quoy elle se plaist plus que aulcune raison ne se peult raisonnablement plaire. C'est malheur, que la prudence vous deffend de vous satisfaire et fier de vous, et vous renvoye tousiours mal content et craintif ; là où l'opiniastreté et la temerité remplissent leurs hostes d'esiouïssance et d'asseurance. C'est aux plus malhabiles de regarder les aultres hommes par dessus l'espaule, s'en retournants tousiours du combat pleins de gloire et d'alaigresse ; et, le plus souvent encores, cette oultrecuidance de langage et gayeté de visage leur donne gaigné, à l'endroict de l'assistance, qui est communement foible et incapable de bien iuger et discerner les vrais advantages. L'obstination et ardeur d'opinion est la plus seure preuve de bestise : est

1. Xénophon, *Cyrop.*, III, III, 23. (C.)

2. Pour les commençants. (E. J.)

il rien certain, resolu, desdaigneux, contemplatif, grave, serieux, comme l'asne?

Pouvons nous pas mesler au tiltre de la conference et communication, les devis poinctus et coupez que l'alaigresse et la privauté introduict entre les amis, gaussants et gaudissants[1] plaisamment et vifvement les uns les aultres? exercice auquel ma gayeté naturelle me rend assez propre; et s'il n'est aussi tendu et serieux que cet aultre exercice que ie viens de dire, il n'est pas moins aigu et ingenieux, ny moins proufitable, comme il sembloit à Lycurgus.[2] Pour mon regard, i'y apporte plus de liberté que d'esprit, et y ay plus d'heur que d'invention : mais ie suis parfaict en la souffrance; car i'endure la revenche, non seulement aspre, mais indiscrete aussi, sans alteration : et à la charge qu'on me faict, si ie n'ay de quoy repartir brusquement sur le champ, ie ne vois pas[3] m'amusant à suyvre cette poincte, d'une contestation ennuyeuse et lasche, tirant à l'opiniastreté; ie la laisse passer, et, baissant ioyeusement les aureilles, remets d'en avoir ma raison à quelque heure meilleure : n'est pas marchand qui tousiours gaigne. La pluspart changent de visage et de voix où la force leur fault; et, par une importune cholere, au lieu de se venger, accusent leur foiblesse ensemble et leur impatience. En cette gaillardise, nous pinceons par fois des chordes secrettes de nos imperfections, lesquelles, rassis, nous ne pouvons toucher sans offense; et nous entradvertissons utilement de nos defaults.

1. *Gausser* et *gaudir*, termes à peu près synonymes, qui signifient *rire, se moquer, se railler les uns des autres. Gausser* trouve encore sa place dans le burlesque. *Gaudir, se gaudir*, est tout à fait suranné. (C.)

2. Plutarque, *Lycurgue*, ch. II de la version d'Amyot. (C.)

3. Je ne vais pas. (E. J.)

Il y a d'aultres ieux de main, indiscrets et aspres, à la françoise, que ie hais mortellement ; i'ay la peau tendre et sensible : i'en ay veu, en ma vie, enterrer deux princes de nostre sang royal. Il faict laid se battre en s'esbattant.

Au reste, quand ie veulx iuger de quelqu'un, ie luy demande combien il se contente de soy ; iusques où son parler ou son escrit luy plaist. Ie veulx eviter ces belles excuses, « Ie le feis en me iouant ;

> Ablatum mediis opus est incudibus istud ;[1]

Ie n'y feus pas une heure : Ie ne l'ay reveu depuis. » Or, dis ie, laissons doncques ces pieces ; donnez m'en une qui vous represente bien entier, par laquelle il vous plaise qu'on vous mesure : et puis, que trouvez-vous le plus beau en vostre ouvrage? est ce ou cette partie, ou cette cy? la grace, ou la matiere, ou l'invention, ou le iugement, ou la science? Car ordinairement ie m'apperceois qu'on fault autant à iuger de sa propre besongne, que de celle d'aultruy, non seulement pour l'affection qu'on y mesle, mais pour n'avoir la suffisance de la cognoistre et distinguer : l'ouvrage, de sa propre force et fortune, peult seconder l'ouvrier et le devancer oultre son invention et cognoissance. Pour moy, ie ne iuge la valeur d'aultre besongne plus obscurement que de la mienne ; et loge les Essais tantost bas tantost hault, fort inconstamment et doubteusement. Il y a plusieurs livres utiles, à raison de leurs subiects, desquels l'aucteur ne tire aulcune recommendation ; et des bons livres, comme des bons ouvrages, qui font honte à l'ouvrier. I'escriray la façon de nos convives et de nos vestements, et l'escriray de mauvaise grace ; ie

1. Cet ouvrage, imparfait encore, a été retiré du métier. (Ovide, *Trist.*, I, 6, 29.)

publieray les edicts de mon temps, et les lettres des princes qui passent ez mains publicques; ie feray un abbregé sur un bon livre (et tout abbregé sur un bon livre est un sot abbregé),[1] lequel livre viendra à se perdre, et choses semblables : la posterité retirera utilité singuliere de telles compositions; moy, quel honneur, si ce n'est de ma bonne fortune? Bonne part des livres fameux sont de cette condition.

Quand ie leus Philippes de Comines, il y a plusieurs annees, tresbon aucteur certes, i'y remarquay ce mot pour non vulgaire : « Qu'il se fault bien garder de faire tant de service à son maistre, qu'on l'empesche d'en trouver la iuste recompense : » ie debvois louer l'invention, non pas luy;[2] ie la rencontray en Tacitus, il n'y a pas long temps : *Beneficia eo usque læta sunt, dum videntur exsolvi posse; ubi multum antevenere, pro gratia odium redditur :*[3] et Seneque vigoreusement : *Nam qui putat esse turpe non reddere, non vult esse cui reddat :*[4] et Cicero d'un biais plus lasche : *Qui se non putat satisfacere, amicus esse nullo modo potest.*[5] Le subiect, selon qu'il est, peult faire trouver un homme sçavant et memorieux;[6]

1. Cet axiome littéraire mériteroit l'attention de nos compilateurs modernes; ils l'ont oublié trop souvent. On a voulu faire un abrégé des ESSAIS (*Esprit de Montaigne*, par Pesselier, 1753); mais *le sot abrégé* n'a pas vécu. (J. V. L.)

2. Mais Comines lui-même, III, 12, ne s'attribue pas ce mot; car il déclare qu'il le tient de *son maistre* (Louis XI), qui lui *en allegua son aucteur, et de qui il le tenoit.* (C.)

3. Les bienfaits sont agréables tant que l'on croit pouvoir s'acquitter; mais lorsqu'ils deviennent trop grands, loin de les reconnoître, on les paie de haine. (TACITE, *Annal.*, IV, 18.)

4. Celui qui trouve honteux de ne pas rendre, voudroit qu'il n'y eût plus personne à qui il fût obligé. (SÉNÈQUE, *Epist.*, 81.)

5. Celui qui ne croit pas être quitte envers vous, ne sauroit être votre ami. (Q. CIC., *de Petitione consulatus*, ch. IX.)

6. Que le mot de *mémorieux*, qui se trouve dans Cotgrave, ait été forgé

mais pour iuger en luy les parties plus siennes et plus dignes, la force et beauté de son ame, il fault sçavoir ce qui est sien, et ce qui ne l'est point : et, en ce qui n'est pas sien, combien on lui doibt, en consideration du choix, disposition, ornement et langage qu'il a fourny. Quoy, s'il a emprunté la matière et empiré la forme, comme il advient souvent! Nous aultres, qui avons peu de practique avecques les livres, sommes en cette peine, que quand nous veoyons quelque belle invention en un poëte nouveau, quelque fort argument en un prescheur, nous n'osons pourtant les en louer, que nous n'ayons prins instruction, de quelque sçavant, si cette piece leur est propre, ou si elle est estrangiere : iusques lors ie me tiens tousiours sur mes gardes.[1]

Ie viens de courre d'un fil l'histoire de Tacitus (ce qui ne m'advient gueres; il y a vingt ans que ie ne meis en livre une heure de suite); et l'ay faict à la suasion d'un gentilhomme que la France estime beaucoup, tant pour sa valeur propre, que pour une constante forme de suffisance et bonté qui se veoid en plusieurs freres qu'ils sont. Ie ne sçache point d'aucteur qui mesle à un registre publicque tant de consideration des mœurs et inclinations particulieres : et me semble le rebours de ce qu'il luy semble à luy.[2] Qu'ayant specialement à suyvre les vies des empereurs de son temps, si diverses et extremes en toute sorte de formes, tant de notables actions que nommeement leur cruauté produisit en leurs subiects, il avoit une matiere plus forte et attirante à discourir et à narrer, que s'il eust

par Montaigne, ou usité de son temps, l'usage l'a entièrement rejeté sans nous donner un équivalent. *Homo*, dit Cicéron (*de Leg.*, I, 7), *animal acutum, memor*. Montaigne pouvoit rendre ce dernier mot latin par un seul mot françois : nous ne saurions le faire aujourd'hui. (C.)

1. Édit. de 1588, fol. 414 verso, « sur ma garde. »

2. *Annal.*, XVI, 16. (J. V. L.)

eu à dire des battailles et agitations universelles ; si que souvent ie le treuve sterile, courant par dessus ces belles morts, comme s'il craignoit nous fascher de leur multitude et longueur. Cette forme d'histoire est de beaucoup la plus utile : les mouvements publicques despendent plus de la conduicte de la fortune ; les privez, de la nostre. C'est plustost un iugement, que deduction d'histoire ;[1] il y a plus de preceptes que de contes : ce n'est pas un livre à lire, c'est un livre à estudier et apprendre ; il est si plein de sentences, qu'il y en a à tort et à droict ; c'est une pepiniere de discours ethiques et politiques, pour la provision et ornement de ceulx qui tiennent quelque reng au maniement du monde. Il plaide tousiours par raisons solides et vigoreuses, d'une façon poinctue et subtile, suyvant le style affecté du siecle ; ils aimoient tant à s'enfler, qu'où ils ne trouvoient de la poincte et subtilité aux choses, ils l'empruntoient des paroles. Il ne retire pas mal à l'escrire de Seneque : il me semble plus charnu ; Seneque plus aigu. Son service est plus propre à un estat trouble et malade, comme est le nostre present ; vous diriez souvent qu'il nous peinct, et qu'il nous pince.

Ceulx qui doubtent de sa foy, s'accusent assez de luy vouloir mal d'ailleurs. Il a les opinions saines, et pend du bon party aux affaires romaines. Ie me plains un peu toutesfois de quoy il a iugé de Pompeius plus aigrement que ne porte l'advis des gents de bien qui ont vescu et traicté avec luy ; de l'avoir estimé du tout pareil à Marius et à Sylla, sinon d'autant qu'il estoit plus couvert.[2] On n'a pas exempté d'ambition son intention au gouvernement des

1. Édit. de 1588, fol. 414 verso, « que narration d'histoire. »
2. *Histor.*, II, 38. (J. V. L.)

affaires, ny de vengeance; et ont craint ses amis mesmes que la victoire l'eust emporté oultre les bornes de la raison, mais non pas iusques à une mesure si effrenee : il n'y a rien, en sa vie, qui nous ayt menacé d'une si expresse cruauté et tyrannie. Encores ne fault il pas contrepoiser le souspeçon à l'evidence : ainsi ie ne l'en crois pas. Que ses narrations soient naïfves et droictes, il se pourroit, à l'adventure, argumenter de cecy mesme, Qu'elles ne s'appliquent pas tousiours exactement aux conclusions de ses iugements, lesquels il suyt selon la pente qu'il a prinse, souvent oultre la matiere qu'il nous montre, laquelle il n'a daigné incliner d'un seul air. Il n'a pas besoing d'excuse d'avoir approuvé la religion de son temps, selon les loix qui luy commandoient, et ignoré la vraye : cela, c'est son malheur, non pas son default.

I'ai principalement consideré son iugement, et n'en suis pas bien esclaircy par tout : comme ces mots de la lettre que Tibere, vieil et malade, envoyoit au senat,[1] « Que vous escriray ie, messieurs, ou comment vous escriray ie, ou que ne vous escriray ie point, en ce temps? les dieux et les deesses me perdent pirement que ie ne me sens touts les iours perir, si ie le sçais! » ie n'apperceois pas pourquoy il les applique si certainement à un poignant remors qui tormente la conscience de Tibere ; au moins lors que i'estois à mesme, ie ne le veis point.

Cela m'a semblé aussi un peu lasche, qu'ayant eu à dire qu'il avoit exercé certain honorable magistrat à Rome, il s'aille excusant que ce n'est point par ostentation qu'il l'a dict :[2] ce traict me semble bas de poil, pour une ame de sa

1. Tacite, *Annal.*, VI, 6. Suétone est du même avis que Tacite sur cette lettre, *Tiber.*, ch. LXVII. (J. V. L.)
2. *Annal.*, XI, 11. (J. V. L.)

sorte ; car le n'oser parler rondement de soy, accuse quelque faulte de cœur : un iugement roide et haultain, et qui iuge sainement et seurement, il use à toutes mains des propres exemples, ainsi que de chose estrangiere ; et tesmoigne franchement de luy, comme de chose tierce. Il fault passer par dessus ces regles populaires de la civilité, en faveur de la verité et de la liberté. I'ose non seulement parler de moy, mais parler seulement de moy ; ie fourvoye quand i'escris d'aultre chose, et me desrobbe à mon subiect. Ie ne m'aime pas si indiscretement et ne suis si attaché et meslé à moy, que ie ne me puisse distinguer et considerer à quartier, comme un voysin, comme un arbre : c'est pareillement faillir de ne veoir pas iusques où on vault, ou d'en dire plus qu'on n'en veoid. Nous debvons plus d'amour à Dieu qu'à nous, et le cognoissons moins ; et si en parlons tout nostre saoul.

Si ses escripts rapportent aulcune chose de ses conditions, c'estoit un grand personnage, droicturier et courageux, non d'une vertu superstitieuse, mais philosophique et genereuse. On le pourra trouver hardy en ses tesmoignages ; comme où il tient qu'un soldat portant un faix de bois, ses mains se roidirent de froid, et se collerent à sa charge, si qu'elles y demeurerent attachees et mortes, s'estants desparties des bras.[1] I'ay accoustumé, en telles choses, de plier soubs l'auctorité de si grands tesmoings.

Ce qu'il dict aussi, que Vespasian, par la faveur du dieu Serapis, guarit en Alexandrie une femme aveugle, en luy oignant les yeulx de sa salive, et ie ne sçais quel aultre miracle,[2] il le faict par l'exemple et debvoir de touts bons historiens. Ils tiennent registre des evenements d'importance :

1. *Annal.*, XIII, 35. (C.)
2. *Histor.*, IV, 81. (C.)

parmy les accidents publicques, sont aussi les bruits et opinions populaires. C'est leur roole de reciter les communes creances, non pas de les regler ; cette part touche les theologiens et les philosophes directeurs des consciences : pourtant tres-sagement, ce sien compaignon, et grand homme comme luy : *Equidem plura transcribo, quam credo ; nam nec affirmare sustineo, de quibus dubito, nec subducere, quæ accepi :*[1] et l'aultre : *Hæc neque affirmare, neque refellere operæ pretium est... famæ rerum standum est.*[2] Et escrivant en un siecle auquel la creance des prodiges commenceoit à diminuer, il dict ne vouloir pourtant laisser d'inserer en ses annales, et donner pied à chose receue de tant de gents de bien et avecques si grande reverence de l'antiquité : c'est tresbien dict. Qu'ils nous rendent l'histoire, plus selon qu'ils receoivent, que selon qu'ils estiment. Moy qui suis roy de la matiere que ie traicte, et qui n'en doibs compte à personne, ne m'en crois pourtant pas du tout : ie hazarde souvent des boutades de mon esprit, desquelles ie me desfie, et certaines finesses verbales dequoy ie secoue les aureilles : mais ie les laisse courir à l'adventure. Ie veois qu'on s'honnore de pareilles choses ; ce n'est pas à moy seul d'en iuger. Ie me presente debout et couché ; le devant et le derriere ; à droicte et à gauche, et en tous mes naturels plis. Les esprits, voire pareils en force, ne sont pas tousiours pareils en application et en goust.

Voylà ce que la memoire m'en presente en gros, et assez incertainement : touts iugements en gros sont lasches et imparfaicts.

1. J'en dis plus que je n'en crois ; mais, comme je n'ai garde d'assurer les choses dont je doute, aussi ne puis-je pas supprimer celles que j'ai apprises. (QUINTE-CURCE, IX, 1.)

2. Je ne dois pas me mettre en peine d'affirmer ni de réfuter ces choses... ; il faut s'en tenir à la renommée. (TITE LIVE, I, *Præfat.*, et VIII, 6.)

CHAPITRE IX.

DE LA VANITÉ.

Il n'en est, à l'adventure, aulcune plus expresse que d'en escrire si vainement. Ce que la divinité nous en a si divinement exprimé[1] debvroit estre soigneusement et continuellement medité par les gents d'entendement. Qui ne veoid que i'ay prins une route par laquelle, sans cesse et sans travail, i'iray autant qu'il y aura d'encre et de papier au monde? Ie ne puis tenir registre de ma vie par mes actions; fortune les met trop bas : ie le tiens par mes fantasies. Si ay ie veu un gentilhomme qui ne communiquoit sa vie, que par les operations de son ventre : vous veoyiez chez luy, en montre, un ordre de bassins[2] de sept ou huict iours : c'estoit son estude, ses discours; tout aultre propos luy puoit. Ce sont icy, un peu plus civilement, des excrements d'un vieil esprit, dur tantost, tantost lasche, et tousiours indigeste. Et quand seray ie à bout de representer une continuelle agitation et mutation de mes pensees, en quelque matiere qu'elles tumbent, puisque Diomedes[3] remplit six mille livres du seul subiect de la grammaire? Que doibt produire le babil, puisque le begayement et desnouement de la langue estouffa le monde d'une si horrible charge de volumes! Tant de paroles pour les

1. *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.* (*Ecclesiast.*, I, 2.) (J. V. L.)

2. Vases de nuit. (E. J.)

3. Montaigne paroît prendre ici Diomède pour Didyme, à qui Sénèque (*Epist*, 88) attribue, non pas six mille, mais quatre mille ouvrages. On ne voit pas que le grammairien Diomède, dont il reste des recherches sur la langue et la versification latine, en trois livres, ait été aussi fécond que ce Grec d'Alexandrie. (J. V. L.)

paroles seules! O Pythagoras, que n'esconiuras tu cette tempeste! On accusoit un Galba, du temps passé, de ce qu'il vivoit oyseusement : il respondit que « chascun debvoit rendre raison de ses actions, non pas de son seiour.[1] » Il se trompoit; car la iustice a cognoissance et animadversion aussi sur ceulx qui choment.

Mais il y debvroit avoir quelque coerction des loix contre les escrivains ineptes et inutiles, comme il y a contre les vagabonds et faineants : on banniroit des mains de nostre peuple, et moy, et cent aultres. Ce n'est pas mocquerie : l'escrivaillerie semble estre quelque symptome d'un siecle desbordé : quand escrivismes nous tant, que depuis que nous sommes en trouble? quand les Romains tant, que lors de leur ruyne? Oultre ce, que l'affinement des esprits, ce n'en est pas l'assagissement,[2] en une police : cet embesongnement[3] oisif naist de ce que chascun se prend laschement à l'office de sa vacation, et s'en desbauche. La corruption du siecle se faict par la contribution particuliere de chascun de nous : les uns y conferent la trahison, les aultres l'iniustice, l'irreligion, la tyrannie, l'avarice, la cruauté, selon qu'ils sont plus puissants : les plus foibles y apportent la sottise, la vanité, l'oysifveté; desquels ie suis. Il semble que ce soit la saison des choses vaines, quand les dommageables nous pressent : en un temps où le meschamment faire est si commun, de ne faire qu'inutilement il est comme louable. Ie me console que ie seray des derniers sur qui il fauldra mettre la

1. De son oisiveté, de son repos. — Ce mot est de l'empereur Galba, et il est singulier que Montaigne le cite comme étant d'un homme inconnu. Voy. Suétone, *Galb.*, ch. IX. (C.)

2. Ce n'est pas ce qui les rend sages, dans un gouvernement. (E. J.)

3. Cette besogne ou occupation oisive naît de ce que chacun se livre lâchement aux devoirs de sa place. (E. J.)

main : ce pendant qu'on pourvoira aux plus pressants, i'auray loy[1] de m'amender; car il me semble que ce seroit contre raison de poursuyvre les menus inconvenients, quand les grands nous infestent. Et le medecin Philotimus, à un qui luy presentoit le doigt à panser, auquel il recognoissoit, au visage et à l'haleine, un ulcere aux poulmons : « Mon amy, feit il, ce n'est pas à cette heure le temps de t'amuser à tes ongles.[2] »

Ie veis pourtant sur ce propos, il y a quelques annees, qu'un personnage de qui i'ay la memoire en recommendation singuliere, au milieu de nos grands maulx, qu'il n'y avoit ny loy, ny iustice, ny magistrat qui feist son office non plus qu'à cette heure, alla publier ie ne sçais quelles chestifves reformations sur les habillements, la cuisine, et la chicane. Ce sont amusoires dequoy on paist un peuple malmené, pour dire qu'on ne l'a pas du tout mis en oubly. Ces aultres font de mesme, qui s'arrestent à deffendre, à toute instance, des formes de parler, les danses et les ieux, à un peuple abandonné[3] à toute sorte de vices exsecrables. Il n'est pas temps de se laver et descrasser, quand on est attainct d'une bonne fiebvre : c'est à faire aux seuls Spartiates, de se mettre à se peigner et testonner,[4] sur le poinct qu'ils se vont precipiter à quelque extreme hazard de leur vie.

Quant à moy, i'ay cette aultre pire coustume, que si i'ay un escarpin de travers, ie laisse encores de travers et ma chemise et ma cappe : ie desdaigne de m'amender à demy. Quand ie suis en mauvais estat, ie m'acharne

1. J'aurai le loisir, la faculté de, etc.
2. Plutarque, *Comment on discerne le flatteur d'avec l'ami*, ch. xxxi. (C.)
3. Édit. de 1588, « perdu de toute sorte, etc. »
4. Et à se friser les cheveux avec soin. (E. J.)

au mal; ie m'abandonne par desespoir, et me laisse aller vers la cheute, et iecte, comme lon dict, le manche aprez la coignee; ie m'obstine à l'empirement, et ne m'estime plus digne de mon soing : ou tout bien, ou tout mal. Ce m'est faveur, que la desolation de cet estat se rencontre à la desolation de mon aage : ie souffre plus volontiers que mes maulx en soient rechargez, que si mes biens en eussent esté troublez. Les paroles que i'exprime au malheur sont paroles de despit : mon courage se herisse, au lieu de s'applatir : et, au rebours des aultres, ie me trouve plus devot en la bonne qu'en la mauvaise fortune, suyvant le precepte de Xenophon,[1] sinon suyvant sa raison; et fois plus volontiers les doulx yeulx au ciel, pour le remercier, que pour le requerir. I'ay plus de soing d'augmenter la santé, quand elle me rit, que ie n'ay de la remettre, quand ie l'ay escartee : les prosperitez me servent de discipline et d'instruction; comme aux aultres, les adversitez et les verges. Comme si la bonne fortune estoit incompatible avecques la bonne conscience, les hommes ne se rendent gents de bien qu'en la mauvaise. Le bonheur m'est un singulier aiguillon à la moderation et modestie : la priere me gaigne, la menace me rebute; la faveur me ploye, la crainte me roidit.

Parmy les conditions humaines, cette cy est assez commune, de nous plaire plus des choses estrangieres que des nostres, et d'aimer le remuement et le changement;

> Ipsa dies ideo nos grato perluit haustu,
> Quod permutatis hora recurrit equis :[2]

1. *Cyropédie*, I, vi, 3; passage cité par Plutarque, *du Contentement ou repos de l'esprit*, ch. i de la version d'Amyot. (J. V. L.)

2. La lumière même du jour ne nous plaît que parce que les heures ont changé de coursiers. (*Fragm.* de Pétrone, p. 678.)

i'en tiens ma part. Ceulx qui suyvent l'aultre extremité, de s'agreer en eulx mesmes; d'estimer ce qu'ils tiennent, au dessus du reste; et de ne recognoistre aulcune forme plus belle que celle qu'ils veoyent; s'ils ne sont plus advisez que nous, ils sont à la verité plus heureux : ie n'envie point leur sagesse, mais ouy leur bonne fortune.

Cette humeur avide des choses nouvelles et incogneues ayde bien à nourrir en moy le desir de voyager; mais assez d'aultres circonstances y conferent : ie me destourne volontiers du gouvernement de ma maison. Il y a quelque commodité à commander, feut ce dans une grange, et à estre obeï des siens; mais c'est un plaisir trop uniforme et languissant : et puis, il est, par necessité, meslé de plusieurs pensements fascheux; tantost l'indigence et l'oppression de vostre peuple, tantost la querelle d'entre vos voysins, tantost l'usurpation qu'ils font sur vous, vous afflige;

Aut verberatæ grandine vineæ,
Fundusque mendax, arbore nunc aquas
  Culpante, nunc torrentia agros
  Sidera, nunc hiemes iniquas :[1]

et qu'à peine, en six mois, envoyera Dieu une saison dequoy vostre receveur se contente bien à plain; et que si elle sert aux vignes, elle ne nuise aux prez;

Aut nimiis torret fervoribus ætherius sol,
Aut subiti perimunt imbres, gelidæque pruinæ,
Flabraque ventorum violento turbine vexant :[2]

1. Tantôt vos vignes sont frappées de la grêle; tantôt vos terres, trompant votre espérance, accusent ou les pluies, ou les chaleurs trop vives, ou les hivers trop rigoureux. (Hor., *Od.*, III, I, 29.)

2. Ou le soleil brûle de ses feux les productions de la terre; ou les pluies soudaines, les gelées piquantes les détruisent; ou les vents impétueux les emportent dans leurs tourbillons. (Lucrèce, V, 216.)

ioinct le soulier neuf et bien formé, de cet homme du temps passé, qui vous blece le pied;[1] et que l'estrangier n'entend pas combien il vous couste, et combien vous prestez[2] à maintenir l'apparence de cet ordre qu'on veoid en vostre famille, et qu'à l'adventure l'achetez vous trop cher.

Ie me suis prins tard au mesnage : ceulx que nature avoit fait naistre avant moy m'en ont deschargé long-temps; i'avois desia prins un aultre ply, plus selon ma complexion. Toutesfois de ce que i'en ay veu, c'est une occupation plus empeschante que difficile : quiconque est capable d'aultre chose, le sera bien ayseement de celle là. Si ie cherchois à m'enrichir, cette voye me sembleroit trop longue : i'eusse servy les roys, traficque plus fertile que toute aultre. Puisque ie ne pretends acquerir que la reputation de n'avoir rien acquis, non plus que dissipé, conformement au reste de ma vie, impropre à faire bien et à faire mal qui vaille, et que ie ne cherche qu'à passer; ie le puis faire, Dieu mercy, sans grande attention. Au pis aller, courez tousiours, par retrenchement de despense, devant la pauvreté : c'est à quoy ie m'attends,[3] et de me

1. Montaigne, je crois, veut parler ici de sa femme, et il n'en parle jamais qu'à demi-mot; mais Plutarque auquel il fait allusion (*Vie de Paul Émile*, ch. III de la version d'Amyot) laissera entendre ce qu'il ne dit pas : « Un Romain ayant repudié sa femme, ses amis l'en tanserent, en luy demandant, Que trouves-tu à redire en elle? n'est-elle pas femme de bien de son corps? n'est-elle pas belle? ne porte elle pas de beaux enfants? Et luy, estendant son pied, leur montra son soulier, et leur respondit, Ce soulier n'est-il pas beau? n'est-il pas bien faict? n'est-il pas tout neuf? toutesfois il n'y a personne de vous qui sçache où il me blesse le pied. » (J. V.-L.)

2. Et tous les sacrifices que vous faites pour, etc. (E. J.)

3. Latinisme, pour, *c'est à quoi je suis attentif;* ou, comme on a mis dans l'édit. de 1635, *c'est à quoi je me bande.* Cette édit. est remplie d'altérations semblables qu'il est inutile de recueillir. (J. V. L.)

reformer, avant qu'elle m'y force. I'ay estably, au demourant, en mon ame, assez de degrez à me passer de moins que ce que i'ay ; je dis, passer avecques contentement : *non æstimatione census, verum victu atque cultu; terminatur pecuniæ modus.*[1] Mon vray besoing n'occupe pas si iustement tout mon avoir, que, sans venir au vif, fortune n'ayt où mordre sur moy. Ma presence, toute ignorante et desdaigneuse qu'elle est, preste grande espaule à mes affaires domestiques : ie m'y employe, mais despiteusement ; ioinct que i'ay cela chez moy, que pour brusler à part la chandelle par mon bout, l'aultre bout ne s'espargne de rien.

Les voyages ne me blecent que par la despense, qui est grande et oultre mes forces, ayant accoustumé d'y estre avecques equipage non necessaire seulement, mais encores honneste : il me les en fault faire d'autant plus courts et moins frequents ; et n'y employe que l'escume et ma reserve, temporisant et differant, selon qu'elle vient. Ie ne veux pas que le plaisir du promener corrompe le plaisir du repos ; au rebours, i'entends qu'ils se nourrissent et favorisent l'un l'aultre. La fortune m'a aydé en cecy ; que, puisque ma principale profession en cette vie estoit de la vivre mollement et plustost laschement qu'affaireusement, elle m'a osté le besoing de multiplier en richesses, pour pourveoir à la multitude de mes heritiers. Pour un,[2] s'il n'a assez de ce dequoy i'ay eu si plantureusement assez, à son dam ; son imprudence ne meritera pas que ie luy en desire davantage. Et chascun, selon l'exemple

1. Ce n'est point par les revenus de chacun, mais par ses besoins, qu'il faut estimer sa fortune. (Cic., *Paradox.*, VI, 3.)

2. On sait que Montaigne n'avoit qu'une fille pour héritière. (E. J.)

de Phocion,[1] pourveoid suffisamment à ses enfants, qui leur pourveoid, en tant qu'ils ne luy sont dissemblables. Nullement serois ie d'avis du faict de Crates :[2] il laissa son argent chez un banquier, avecques cette condition : « Si ses enfants estoient des sots, qu'il le leur donnast ; s'ils estoient habiles, qu'il le distribuast aux plus sots du peuple : » comme si les sots pour estre moins capables de s'en passer, estoient plus capables d'user des richesses !

Tant y a que le dommage qui vient de mon absence ne me semble point meriter, pendant que i'auray de quoy le porter, que ie refuse d'accepter les occasions qui se presentent de me distraire de cette assistance penible.

Il y a tousiours quelque piece qui va de travers : les negoces, tantost d'une maison, tantost d'une aultre, vous tirassent ; vous esclairez toutes choses de trop prez ; vostre perspicacité vous nuit icy, comme si faict elle assez ailleurs. Ie me desrobbe aux occasions de me fascher, et me destourne de la cognoissance des choses qui vont mal : et si ne puis tant faire, qu'à toute heure ie ne heurte chez moy en quelque rencontre qui me desplaise ; et les friponneries qu'on me cache le plus, sont celles que ie sçais le mieulx : il en est que, pour faire moins mal, il fault ayder soy mesme à cacher. Vaines poinctures ; vaines par fois, mais tousiours poinctures. Les plus menus et graisles empeschements sont les plus perceants : et comme les petites lettres lassent plus les yeulx, aussi nous picquent plus les

1. Montaigne fait allusion à la réponse que Phocion fit aux envoyés de Philippe, qui, pour l'engager à accepter les présents de ce roi, lui représentoient que ses enfants étant pauvres ne pourroient pas soutenir la gloire de leur père. « S'ils me ressemblent, dit-il, mon petit bien de campagne doit suffire à leur fortune, comme il a suffi à la mienne ; sinon, je ne veux pas, à mes dépens, nourrir et augmenter leur dissolution. » (Corn. Népos, *Phoc.*, ch. I.) (C.)

2. Diog. Laerce, VI, 88. (C.)

petits affaires. La tourbe des menus maulx offense plus que la violence d'un, pour grand qu'il soit. A mesure que ces espines domestiques sont drues et desliees, elles nous mordent plus aigu et sans menaces, nous surprenant facilement à l'impourveu.[1] Ie ne suis pas philosophe : les maulx me foulent selon qu'ils poisent, et poisent selon la forme, comme selon la matiere, et souvent plus : i'en ay plus de perspicacité que le vulgaire, si i'y ay plus de patience ; enfin s'ils ne me blecent, ils me pesent. C'est chose tendre que la vie, et aysee à troubler. Depuis que i'ay le visage tourné vers le chagrin, *nemo enim resistit sibi, quum cœperit impelli*,[2] pour sotte cause qui m'y ayt porté, i'irrite l'humeur de ce costé là ; qui se nourrit aprez et s'exaspere, de son propre bransle, attirant et emmoncellant une matiere sur aultre de quoy se paistre :

Stillicidi casus lapidem cavat :[3]

ces ordinaires gouttieres me mangent et m'ulcerent. Les inconvenients ordinaires ne sont iamais legiers : ils sont continuels et irreparables, nommeement quand ils naissent des membres du mesnage, continuels et inseparables. Quand ie considere mes affaires de loing et en gros, ie

1. Après ces mots, on lit dans l'édit. de 1588, fol. 418 verso : « Or nous monstre assez Homere, combien la surprinse donne d'advantage, qui faict Ulysse pleurant de la mort de son chien, et ne pleurant point des pleurs de sa mere : le premier accident, tout legier qu'il estoit, l'emporta, d'autant qu'il en feut inopineement assailly; il soustint le second, plus impetueux, parce qu'il y estoit preparé. Ce sont legieres occasions, qui pourtant troublent la vie : c'est chose tendre que nostre vie, et aysee à blecer. Depuis que, *etc.* »

2. La première impulsion reçue, on ne peut plus résister. (Sénèque, *Epist.* 13.)

3. L'eau qui tombe goutte à goutte
Perce le plus dur rocher.

Ces deux vers de Quinault, dans l'opéra d'*Atys*, act. IV, sc. v, traduisent le demi-vers de Lucrèce, I, 314. (C.)

treuve, soit pour n'en avoir la memoire gueres exacte, qu'ils sont allez iusques à cette heure en prosperant, oultre mes comptes et mes raisons : i'en retire, ce me semble, plus qu'il n'y en a; leur bonheur me trahit. Mais suis ie au dedans de la besongne, veois ie marcher toutes ces parcelles,

Tum vero in curas animum diducimus omnes :[1]

mille choses m'y donnent à desirer et craindre. De les abandonner du tout, il m'est tresfacile; de m'y prendre sans m'en peiner, tresdifficile. C'est pitié, d'estre en lieu où tout ce que vous veoyez vous embesongne et vous concerne : et me semble iouïr plus gayement les plaisirs d'une maison estrangiere, et y apporter le goust plus libre et pur. Diogenes respondit selon moy, à celuy qui luy demanda quelle sorte de vin il trouvoit le meilleur : « L'estrangier, » feit il.[2]

Mon pere aimoit à bastir Montaigne où il estoit nay; et, en toute cette police d'affaires domestiques, i'aime à me servir de son exemple et de ses regles ; et y attacheray mes successeurs autant que ie pourray. Si ie pouvois mieulx pour luy, ie le ferois : ie me glorifie que sa volonté s'exerce encores et agisse par moy. Ia Dieu ne permette que ie laisse faillir entre mes mains aulcune image de vie que ie puisse rendre à un si bon pere ! Ce que ie me suis meslé d'achever quelque vieux pan de mur, et de renger quelque piece de bastiment mal dolé,[3] ç'a esté certes regardant plus à son intention qu'à mon contentement ; et accuse ma faineance,[4] de n'avoir passé oultre à parfaire

1. Alors mon âme se partage entre mille soucis. (Virg., *Énéide*, V, 720.)
2. Diogène Laerce, VI, 54. (C.)
3. Mal poli, mal construit. (E. J.)
4. *Faineance* et *faineantise* sont synonymes dans Cotgrave. (C.)

les beaux commencements qu'il a laissez en sa maison, d'autant plus que ie suis en grands termes d'en estre le dernier possesseur de ma race, et d'y porter la derniere main. Car, quant à mon application particuliere, ny ce plaisir de bastir, qu'on dict estre si attrayant, ny la chasse, ny les iardins, ny ces aultres plaisirs de la vie retiree, ne me peuvent beaucoup amuser : c'est chose dequoy ie me veulx mal, comme de toutes aultres opinions qui me sont incommodes ; ie ne me soulcie pas tant de les avoir vigoreuses et doctes, comme ie me soulcie de les avoir aysees et commodes à la vie ; elles sont bien assez vrayes et saines, si elles sont utiles et agreables. Ceulx qui, m'oyants dire mon insuffisance aux occupations du mesnage, me viennent souffler aux aureilles que c'est desdaing, et que ie laisse de sçavoir les instruments du labourage, ses saisons, son ordre, comment on faict mes vins, comme on ente, et de sçavoir le nom et la forme des herbes et des fruicts, et l'apprest des viandes dequoy ie vis, le nom et le prix des estoffes dequoy ie m'habille, pour avoir à cœur quelque plus haulte science, ils me font mourir : cela, c'est sottise,[1] et plustost bestise que gloire ; ie m'aimerois mieulx bon escuyer, que bon logicien :

> Quin tu aliquid saltem potius, quorum indiget usus,
> Viminibus mollique paras detexere iunco?[2]

Nous empeschons nos pensees du general et des causes et conduictes universelles qui se conduisent tresbien sans nous : et laissons en arriere nostre faict, et Michel, qui nous touche encores de plus prez que l'homme. Or, i'ar-

1. Édit. de 1588, fol. 419, « ce n'est pas mépris, c'est sottise. »

2. Pourquoi ne pas s'occuper plutôt à quelque chose d'utile? à faire des paniers d'osier ou des corbeilles de jonc? (Virg., *Eclog.*, II, 71.)

reste bien chez moy le plus ordinairement ; mais ie vouldrois m'y plaire plus qu'ailleurs :

> Sit meæ sedes utinam senectæ,
> Sit modus lasso maris, et viarum,
> Militiæque ![1]

ie ne sçais si i'en viendray à bout. Ie vouldrois qu'au lieu de quelque autre piece de sa succession, mon pere m'eust resigné cette passionnee amour qu'en ses vieux ans il portoit à son mesnage ; il estoit bien heureux de ramener ses desirs à sa fortune, et de se sçavoir plaire de ce qu'il avoit : la philosophie politique aura bel accuser la bassesse et sterilité de mon occupation, si i'en puis une fois prendre le goust comme luy. Ie suis de cet advis, Que la plus honorable vacation est de servir au public et estre utile à beaucoup ; *fructus enim ingenii et virtutis, omnisque præstantiæ, tum maximus capitur, quum in proximum quemque confertur* :[2] pour mon regard, ie m'en despars ; partie par conscience (car par où ie veois le poids qui touche telles vacations, ie veois aussi le peu de moyen que i'ay d'y fournir ; et Platon, maistre ouvrier en tout gouvernement politique, ne laissa de s'en abstenir), partie par poltronerie. Ie me contente de iouïr le monde, sans m'en empresser ; de vivre une vie seulement excusable, et qui seulement ne poise ny à moy ny à aultruy.

Iamais homme ne se laissa aller plus plainement et plus laschement au soing et gouvernement d'un tiers, que ie ferois, si i'avois à qui. L'un de mes souhaits, pour cette

1. Après tant de voyages, de fatigues et de combats, puissé-je, dans ma vieillesse, y trouver un doux repos ! (Hor., *Od.*, II, vi, 6.)

2. Nous ne jouissons jamais mieux des fruits du génie, de la vertu, et de toute espèce de supériorité, qu'en les partageant avec ceux qui nous touchent de plus près. (Cic., *de Amicit.*, ch. xix.)

heure, ce seroit de trouver un gendre qui sceut appaster commodement mes vieux ans, et les endormir ; entre les mains de qui ie deposasse, en toute souveraineté, la conduicte et usage de mes biens, qu'il en feist ce que i'en fois, et gaignast sur moy ce que i'y gaigne, pourveu qu'il y apportast un courage vrayement recognoissant et amy. Mais quoy ? nous vivons en un monde où la loyauté des propres enfants est incogneue.

Qui a la garde de ma bourse en voyage, il l'a pure et sans contreroole ; aussi bien me tromperoit il en comptant : et si ce n'est un diable, ie l'oblige à bien faire, par une si abandonnee confiance. *Multi fallere docuerunt, dum timent falli ; et aliis ius peccandi, suspicando, fecerunt.*[1] La plus commune seureté que ie prends de mes gents, c'est la mescognoissance : ie ne presume les vices qu'aprez que ie les ay veus ; et m'en fie plus aux ieunes, que i'estime moins gastez par mauvais exemples. I'oys plus volontiers dire, au bout de deux mois, que i'ay despendu quatre cents escus, que d'avoir les aureilles battues touts les soirs, de trois, cinq, sept : si ay ie esté desrobbé aussi peu qu'un aultre, de cette sorte de larrecin. Il est vray que ie preste la main à l'ignorance ; ie nourris, à escient, aulcunement trouble et incertaine la science de mon argent : iusques à certaine mesure, ie suis content d'en pouvoir doubter. Il fault laisser un peu de place à la desloyauté ou imprudence de vostre valet : s'il nous en reste en gros de quoy faire nostre effect, cet excez de la liberalité de la fortune, laissons le un peu plus courre à sa mercy : la portion du glanneur. Aprez tout, ie ne prise pas tant la

1. Bien des gens ont eux-mêmes enseigné à les tromper, en craignant d'être trompés : la défiance autorise l'infidélité. (Sénèque, *Epist.* 3.)

foy de mes gents, comme ie mesprise leur iniure.[1] Oh! le vilain et sot estude, d'estudier son argent, se plaire à le manier, poiser et recompter! c'est par là que l'avarice faict ses approches.

Depuis dixhuict ans que ie gouverne des biens, ie n'ay sceu gaigner sur moy de veoir ny tiltres ny mes principaulx affaires, qui ont necessairement à passer par ma science et par mon soing. Ce n'est pas un mespris philosophique des choses transitoires et mondaines; ie n'ay pas le goust si espuré, et les prise pour le moins ce qu'elles valent: mais certes c'est paresse et negligence inexcusable et puerile. Que ne ferois ie plustost, que de lire un contract? et plustost, que d'aller secouant ces paperasses poudreuses, serf de mes negoces,[2] ou, encores pis, de ceulx d'aultruy, comme font tant de gents à prix d'argent? Ie n'ay rien cher que le soulcy et la peine; et ne cherche qu'à m'anonchalir et avachir. I'estois, ce crois ie, plus propre à vivre de la fortune d'aultruy, s'il se pouvoit sans obligation et sans servitude : et si ne sçais, à l'examiner de prez, si, selon mon humeur et mon sort, ce que i'ay à souffrir des affaires, et des serviteurs, et des domestiques, n'a point plus d'abiection, d'importunité et d'aigreur, que n'auroit la suitte d'un homme, nay plus grand que moy, qui me guidast un peu à mon ayse : *servitus obedientia est fracti animi et abiecti, arbitrio carentis suo*.[3] Crates feit pis, qui se iecta en la franchise de la pauvreté, pour se desfaire des indignitez et cures [4] de la maison. Cela ne ferois ie pas; ie hais la pau-

1. Comme je me soucie peu du tort qu'ils peuvent me faire. — *Injure* signifie ici *tort;* c'est l'expression latine, *injuria*.

2. Esclave de mes affaires.

3. L'esclavage est la sujétion d'un esprit lâche et faible, qui n'est point maître de sa propre volonté. (Cic., *Paradox.*, V, i.)

4. Et soins. (C.)

vreté à pair de la douleur : mais ouy bien, changer cette sorte de vie à une aultre moins brave et moins affaireuse.

Absent, ie me despouille de touts tels pensements ; et sentirois moins lors la ruyne d'une tour, que ie ne fois, present, la cheute d'une ardoise. Mon asme se desmesle bien ayseement à part ; mais, en presence, elle souffre, comme celle d'un vigneron : une rene de travers à mon cheval, un bout d'estriviere qui batte ma iambe, me tiendront tout un iour en eschec. I'esleve assez mon courage à l'encontre des inconvenients ; les yeux, ie ne puis.

Sensus! o superi, sensus![1]

Ie suis, chez moi, respondant de tout ce qui va mal. Peu de maistres (ie parle de ceulx de moyenne condition, comme est la mienne), et, s'il en est, ils sont plus heureux, se peuvent tant reposer sur un second, qu'il ne leur reste bonne part de la charge. Cela oste volontiers quelque chose de ma façon au traictement des survenants ; et en ay peu arrester quelqu'un, par adventure, plus par ma cuisine que par ma grace, comme font les fascheux : et oste beaucoup du plaisir que ie debvrois prendre chez moy de la visitation et assemblée de mes amis. La plus sotte contenance d'un gentilhomme en sa maison, c'est de le veoir empesché du train de sa police, parler à l'aureille d'un valet, en menacer un aultre des yeulx ; elle doibt couler insensiblement, et representer un cours ordinaire ; et treuve laid qu'on entretienne ses hostes du traictement qu'on leur faict, autant à l'excuser qu'à le vanter. I'aime l'ordre et la netteté,

Et cantharus et lanx
Ostendunt mihi me,[2]

1. Les sens! ô dieux! les sens!

2. J'aime à pouvoir me mirer dans les plats et dans les verres. (Hor., *Epist.*, I, v, 23.)

au prix de l'abondance ; et regarde chez moy exactement à la necessité, peu à la parade. Si un valet se bat chez aultruy, si un plat se verse, vous n'en faites que rire : vous dormez, ce pendant que monsieur range avecques son maistre d'hostel son faict pour votre traictement du lendemain. I'en parle selon moy ; ne laissant pas, en general, d'estimer combien c'est un doulx amusement, à certaines natures, qu'un mesnage paisible, prospere, conduict par un ordre reglé ; et ne voulant attacher à la chose mes propres erreurs et inconvenients, ny desdire Platon, qui estime la plus heureuse occupation à chascun, « Faire ses particuliers affaires sans iniustice.[1] »

Quand ie voyage, ie n'ay à penser qu'à moy, et à l'employte de mon argent; cela se dispose d'un seul precepte : il est requis trop de parties à amasser ; ie n'y entends rien. A despendre,[2] ie m'y entends un peu, et à donner iour à ma despense, qui est de vray son principal usage : mais ie m'y attends[3] trop ambitieusement; qui la rend ineguale et difforme, et en oultre immoderee en l'un et l'aultre visage : si elle paroist, si elle sert, ie m'y laisse indiscretement aller ; et me reserre autant indiscretement, si elle ne luit, et si elle me rit. Qui que ce soit, ou art, ou nature, qui nous imprime cette condition de vivre par la relation à aultruy, nous faict beaucoup plus de mal que de bien : nous nous defraudrons[4] de nos propres utilitez, pour former les apparences à l'opinion commune ; il ne nous chault pas tant quel soit nostre estre en nous et en effect, comme quel il soit en la cognoissance

1. Lettre 9, *à Archytas*, édit.. de 1602, p. 1299. (J. V. L.)
2. A dépenser. (E. J.)
3. Je m'y applique.
4. Nous nous frustrons de, etc. (E. J.)

publicque : les biens mesmes de l'esprit et la sagesse nous semblent sans fruict, si elle n'est iouïe que de nous, si elle ne se produict à la veue et approbation estrangiere. Il y en a de qui l'or coule à gros bouillons par des lieux soubterrains, imperceptiblement ; d'aultres l'estendent tout en lames et en feuilles : si qu'aux uns les liards valent escus, aux autres le rebours ; le monde estimant l'employte et la valeur, selon la montre. Tout soing curieux autour des richesses sent à l'avarice : leur dispensation mesme, et la libéralité trop ordonnee et artificielle, elles ne valent pas une advertence [1] et sollicitude penible : qui veult faire sa despense iuste, la faict estroite et contraincte. La garde ou l'employte sont, de soy, choses indifferentes, et ne prennent couleur de bien ou de mal, que selon l'application de nostre volonté. [2]

L'aultre cause qui me convie à ces promenades, c'est la disconvenance aux mœurs presentes de nostre estat. Ie me consolerois ayseement de cette corruption, pour le regard de l'interest publicque ;

> Peioraque sæcula ferri
> Temporibus, quorum sceleri non invenit ipsa
> Nomen, et a nullo posuit natura metallo ; [3]

1. Une surveillance, une attention. (C.)

2. La substance de tous ces aveux de Montaigne, sur son indifférence pour sa fortune, se trouve dans un mot de lui, dont Ménage avoit conservé la tradition (*Menagiana*). Montaigne, en son livre de dépense, mettoit : « Item, pour mon humeur paresseuse, mille livres. » C'est, du moins, ce qu'il dit lui-même à-peu-près, liv. II, ch. XVII, t. III, p. 405 : « Au chapitre de mes mises, ie loge ce que ma nonchalance me couste à nourrir et entretenir. » Si le mot cité par Ménage est vrai, on voit ce que coûtoit cette nonchalance, probablement *année commune*. (J. V. L.)

3. Je supporterois ce siècle pire que le siècle de fer, dans lequel les noms manquent aux crimes, et que la nature ne peut désigner par un nouveau métal. (JUVÉN., *Sat.*, XIII, 28.)

mais pour le mien, non : i'en suis en particulier trop pressé ; car en mon voysinage, nous sommes tantost, par la longue licence de ces guerres civiles, envieillis en une forme d'estat si debordee,

> Quippe ubi fas versum atque nefas,[1]

qu'à la vérité c'est merveille qu'elle se puisse maintenir :

> Armati terram exercent, semperque recentes
> Convectare iuvat prædas, et vivere rapto.[2]

Enfin ie veois, par nostre exemple, que la societé des hommes se tient et se coud, à quelque prix que ce soit : en quelque assiette qu'on les couche, ils s'appilent et se rengent en se remuant et s'entassant : comme des corps mal unis, qu'on empoche sans ordre, treuvent d'eulx mesmes la façon de se ioindre et s'emplacer les uns parmi les aultres, souvent mieulx que l'art ne les eust sceu disposer. Le roi Philippus feit un amas des plus meschants hommes et incorrigibles qu'il peut trouver, et les logea tous en une ville qu'il leur feit bastir, qui en portoit le nom :[3] i'estime qu'ils dresserent, des vices mesmes, une contexture politique entre eulx, et une commode et iuste societé.[4] Ie veois, non une action, ou trois, ou cent, mais des mœurs, en usage commun et receu, si farouches, en inhumanité surtout et desloyauté, qui est pour moy la pire espece des

1. Où le juste et l'injuste sont confondus. (Virg., *Géorg.*, I, 504.)

2. On laboure tout armé ; on n'aime qu'à vivre de butin, et à faire tous les jours de nouveaux brigandages. (Virg., *Énéide*, VII, 748.)

3. Πονηρόπολις, ville des méchants. (Pline, *Hist. nat.*, IV, ii ; Plutarque, *de la Curiosité*, ch. x de la version d'Amyot.) (J. V. L.)

4. « Si j'avois des citoyens à persuader de la nécessité des lois, je leur ferois voir qu'il y en a par-tout, même au jeu, qui est un commerce de fripons ; même chez les voleurs. *Hanno lor Giove i malandrini ancora*. (Voltaire, *Lettre à d'Alembert*. 1er mars 1764.)

vices, que ie n'ay point le courage de les concevoir sans horreur; et les admire, quasi autant que ie les deteste : l'exercice de ces meschancetez insignes porte marque de vigueur et force d'ame, autant que d'erreur et desreglement. La necessité compose les hommes et les assemble : cette cousture fortuite se forme aprez en loix; car il en a esté d'aussi sauvages qu'aulcune opinion humaine puisse enfanter, qui toutesfois ont maintenu leurs corps avecques autant de santé et longueur de vie que celles de Platon et Aristote sçauroient faire : et certes toutes ces descriptions de police, feinctes par art, se treuvent ridicules et ineptes à mettre en practique.

Ces grandes et longues altercations, de la meilleure forme de societé, et des regles plus commodes à nous attacher, sont altercations propres seulement à l'exercice de nostre esprit : comme il se treuve ez arts plusieurs subiects qui ont leur essence en l'agitation et en la dispute, et n'ont aulcune vie hors de là. Telle peincture de police seroit de mise en un nouveau monde; mais nous prenons un monde desià faict et formé à certaines coustumes; nous ne l'engendrons pas, comme Pyrrha, ou comme Cadmus. Par quelque moyen que nous ayons loy [1] de le redresser et renger de nouveau, nous ne pouvons gueres le tordre de son accoustumé ply, que nous ne rompions tout. On demandoit à Solon s'il avoit estably les meilleures loix qu'il avoit peu aux Atheniens : « Ouy bien, respondit-il,[2] de celles qu'ils eussent receues. » Varro [3] s'excuse de pareil air : « Que s'il avoit tout de nouveau à escrire de la religion, il diroit ce qu'il en croid; mais, estant desià receue

1. Loisir, liberté, faculté. (E. J.)
2. Plutarque, *Vie de Solon*, ch. ix. (C.)
3. Dans saint Augustin, *de Civit. Dei*, V, 4. (C.)

et formee, il en dira selon l'usage plus que selon nature. »

Non par opinion, mais en verité, l'excellente et meilleure police est, à chacune nation, celle soubs laquelle elle s'est maintenue : sa forme et commodité essentielle despend de l'usage. Nous nous desplaisons volontiers de la condition presente ; mais ie tiens pourtant que d'aller desirant le commandement de peu, en un estat populaire; ou en la monarchie, une aultre espece de gouvernement, c'est vice et folie.

Aime l'estat, tel que tu le veois estre :
S'il est royal aime la royauté;
S'il est de peu, ou bien communauté,
Aime l' aussi; car Dieu t'y a faict naistre.

Ainsi en parloit le bon monsieur de Pibrac, que nous venons de perdre ;[1] un esprit si gentil, les opinions si saines, les mœurs si doulces. Cette perte, et celle qu'en mesme temps nous avons faicte de monsieur de Foix,[2] sont pertes importantes à nostre couronne. Ie ne sçais s'il reste à la France de quoy substituer une aultre couple pareille à ces deux Gascons, en sincerité et en suffisance, pour le conseil de nos roys. C'estoient ames diversement belles, et certes, selon le siècle, rares et belles chascune en sa forme:

1. Gui du Faure, seigneur de Pibrac, l'auteur des *Quatrains contenant préceptes et enseignements utiles pour la vie de l'homme,* mourut le 27 de mai 1584, à l'âge de cinquante-cinq ans. Ce *bon monsieur de Pibrac* avoit publié en 1573 une *Apologie de la Saint-Barthélemy;* mais il faut que ses contemporains le lui aient pardonné, car on voit les regrets honorables que Montaigne lui accorde; et un juge bien plus sévère que lui, l'inflexible Jos. Scaliger, quoique zélé protestant, parloit ainsi de Pibrac (Scaligerana 1[a]) : « Pibracius, *vir honestissimus, bonus jurisconsultus*, et, pour un Gascon, parle bien françois. » (J. V. L.)

2. Conseiller du roi en son conseil privé, et qui fut ambassadeur de France à Venise. C'est à lui que Montaigne dédia, en 1570, les Vers françois de la Boëtie. Voy. la Lettre IX de cette édit. (J. V. L.)

mais qui les avoit logees en cet aage si disconvenables et si disproportionnees à notre corruption et à nos tempestes?

Rien ne presse un estat, que l'innovation ; le changement donne seul forme à l'iniustice et à la tyrannie. Quand quelque piece se desmanche, on peult l'estayer ; on peult s'opposer à ce que l'alteration et corruption naturelle à toutes choses ne nous esloingne trop de nos commencements et principes : mais d'entreprendre à refondre une si grande masse, et à changer les fondements d'un si grand bastiment, c'est à faire à ceulx qui, pour descrasser, effacent, qui veulent amender les defaults particuliers par une confusion universelle, et guarir les maladies par la mort ; *non tam commutandarum, quam evertendarum rerum cupidi.*[1] Le monde est inepte à se guarir ; il est si impatient de ce qui le presse, qu'il ne vise qu'à s'en desfaire, sans regarder à quel prix. Nous veoyons, par mille exemples, qu'il se guarit ordinairement à ses despens. La descharge du mal present n'est pas guarison, s'il n'y a, en general, amendement de condition : la fin du chirurgien n'est pas de faire mourir la mauvaise chair : ce n'est que l'acheminement de sa cure : il regarde au delà, d'y faire renaistre la naturelle, et rendre la partie à son deu estre.[2] Quiconque propose seulement d'emporter ce qui le masche,[3] il demeure court ; car le bien ne succede pas necessairement au mal ; un aultre mal luy peult succeder, et pire : comme il adveint aux tueurs de Cesar, qui iecterent la chose publicque à tel poinct, qu'ils eurent à se repentir de s'en estre meslez. A plusieurs depuis, iusques à

1. Qui cherchent moins à changer le gouvernement qu'à le détruire. (Cic., *de Offic.*, II, I.)
2. A son état de santé et de force. (E. J.)
3. Ce qui le ronge, ce qui le fait souffrir. (C.)

nos siecles, il est advenu de mesme : les François mes contemporanees[1] sçavent bien qu'en dire. Toutes grandes mutations esbranlent l'estat, et le desordonnent.

Qui viseroit droict à la guarison, et en consulteroit avant toute œuvre, se refroidiroit volontiers d'y mettre la main. Pacuvius Calavius corrigea le vice de ce proceder, par un exemple insigne. Ses concitoyens estoient mutinez contre leurs magistrats : luy, personnage de grande auctorité en la ville de Capoue, trouva un iour moyen d'enfermer le senat dans le palais; et, convoquant le peuple en la place, leur dict, Que le iour estoit venu auquel, en pleine liberté, ils pouvoient prendre vengeance des tyrans qui les avoient si long temps oppressez, lesquels il tenoit à sa mercy, seuls et desarmez : feut d'advis qu'au sort on les tirast hors, l'un aprez l'aultre, et de chascun on ordonnast particulierement, faisant sur le champ executer ce qui en seroit decreté; pourveu aussi que tout d'un train ils advisassent d'establir quelque homme de bien en la place du condamné, à fin qu'elle ne demeurast vuide d'officier. Ils n'eurent pas plustost ouï le nom d'un senateur, qu'il s'esleva un cry de mescontentement universel à l'encontre de luy : « Ie veois bien, dit Pacuvius, il faut desmettre cettuy cy ; c'est un meschant : ayons en un bon en change. » Ce feut un prompt silence ; tout le monde se trouvant bien empesché au chois. Au premier plus effronté, qui dict le sien, voylà un consentement de voix encores plus grand à refuser celuy là : cent imperfections et iustes causes de le rebuter. Ces humeurs contradictoires s'estant eschauffees, il adveint encores pis du second senateur, et du tiers : autant de discorde à l'eslection, que de conve-

1. Mes contemporains. (C.)

nance à la desmission. S'estant inutilement lassez à ce trouble, ils commencent, qui deçà, qui delà, à se desrobber peu à peu de l'assemblee, rapportant chascun cette resolution en son ame, « Que le plus vieil et mieulx cogneu mal est tousiours plus supportable que le mal recent et inexperimenté.[1] »

Pour nous veoir bien piteusement agitez (car que n'avons nous faict?

Eheu! cicatricum et sceleris pudet,
Fratrumque : quid nos dura refugimus
Ætas? quid intactum nefasti
Liquimus? unde manus iuventus
Metu deorum continuit? quibus
Pepercit aris?),[2]

ie ne vois pas soudain me resolvant :[3]

Ipsa si velit Salus,
Servare prorsus non potest hanc familiam :[4]

nous ne sommes pas pourtant, à l'adventure, à nostre dernier periode. La conservation des estats est chose qui vraisemblablement surpasse nostre intelligence : c'est, comme dict Platon,[5] chose puissante, et de difficile dissolution, qu'une civile police; elle dure souvent contre des maladies mortelles et intestines, contre l'iniure des

1. Tout ce récit est emprunté de Tite Live, XXIII, 3, etc. On sait que M. Andrieux a composé, sur le même sujet, un Conte en vers, intitulé, *Procès du sénat de Capoue*, ou *les Jugements de la multitude*. (J. V. L.)

2. Hélas! nos cicatrices, nos guerres parricides, nous couvrent de honte! Barbares que nous sommes, quels forfaits avons-nous craint de commettre? où n'avons-nous point porté nos attentats? est-il une chose sainte que n'ait profanée notre jeunesse? est-il un autel qu'elle ait respecté? (Hor., *Od.*, I, xxxv, 33.)

3. Je ne vais pas soudain dire d'un ton résolu et décisif. (E. J.)

4. Non, quand la déesse *Salus* voudroit elle-même sauver cette famille, elle n'en viendroit pas à bout. (Térence, *Adelph.*, act. IV, sc. vii, v. 43.)

5. *République*, VIII, 2; édit. d'Henri Estienne, t. II, p. 546. (J. V. L.)

loix iniustes, contre la tyrannie, contre le desbordement et ignorance des magistrats, licence et sedition des peuples. En toutes nos fortunes, nous nous comparons à ce qui est au dessus de nous, et regardons vers ceulx qui sont mieulx : mesurons nous à ce qui est au dessoubs; il n'en est point de si miserable qui ne treuve mille exemples où se consoler. C'est nostre vice, que nous veoyons plus mal volontiers ce qui est dessus nous, que volontiers ce qui est dessoubs. Si disoit Solon,[1] « Qui dresseroit un tas de touts les maulx ensemble, qu'il n'est aulcun qui ne choisist plustost de remporter avecques soy les maulx qu'il a, que de venir à division legitime, avecques tous les aultres hommes, de ce tas de maulx, et en prendre sa quote part. » Nostre police se porte mal : il en a esté pourtant de plus malades, sans mourir. Les dieux s'esbattent de nous à la pelotte, et nous agitent à toutes mains :

Enimvero dii nos homines quasi pilas habent.[2]

Les astres ont fatalement destiné l'estat de Rome pour exemplaire de ce qu'ils peuvent en ce genre : il comprend en soy toutes les formes et adventures qui touchent un estat; tout ce que l'ordre y peult, et le trouble, et l'heur, et le malheur. Qui se doibt desesperer de sa condition, veoyant les secousses et mouvements dequoy celuy là feut agité, et qu'il supporta? Si l'estendue de la domination est la santé d'un estat (dequoy ie ne suis aucunement d'advis, et me plaist Isocrates qui instruit Nicocles non d'envier les princes qui ont des dominations larges, mais qui sçavent bien conserver celles qui leur sont escheues),[3] celuy là ne feut

1. Valère-Maxime, VII, ii, *ext.* 2. (C.)

2. Paroles de Plaute, dans le prologue des *Captifs*, v. 22, et dont Montaigne rend fort bien le sens avant que de les citer. (C.)

3. Isocrate, *à Nicoclès*, p. 34. (C.)

iamais si sain, que quand il feut le plus malade. La pire de ses formes luy feut la plus fortunee : à peine recognoist on l'image d'aulcune police soubs les premiers empereurs ; c'est la plus horrible et la plus espesse confusion qu'on puisse concevoir : toutesfois il la supporta, et y dura, conservant non pas une monarchie resserree en ses limites, mais tant de nations si diverses, si esloingnees, si mal affectionnees, si desordonneement commandes et iniustement conquises :

> Nec gentibus ullis
> Commodat in populum, terræ pelagique potentem,
> Invidiam fortuna suam.[1]

Tout ce qui bransle ne tumbe pas. La contexture d'un si grand corps tient à plus d'un clou ; il tient mesme par son antiquité : comme les vieulx bastiments ausquels l'aage a desrobbé le pied, sans crouste et sans ciment, qui pourtant vivent et se soubstiennent en leur propre poids,

> Nec iam validis radicibus hærens,
> Pondere tuta suo est.[2]

Dadvantage, ce n'est pas bien procedé de recognoistre seulement le flanc et le fossé, pour iuger de la seureté d'une place ; il faut veoir par où on y peult venir, en quel estat est l'assaillant : peu de vaisseaux fondent de leur propre poids, et sans violence estrangiere. Or tournons les yeux par tout ; tout croule autour de nous : en touts les grands estats, soit de chrestienté, soit d'ailleurs, que

1. Et la fortune n'a voulu confier à aucune nation le soin de sa haine contre les maîtres du monde. (Lucain, I, 82.)

2. Il ne tient plus à la terre que par de foibles racines ; son poids seul l'y attache encore. (Lucain, I, 138.) — C'est d'un arbre qu'il s'agit dans Lucain.

nous cognoissons, regardez y, vous y trouverez une evidente menace de changement et de ruyne :

> Et sua sunt illis incommoda, parque per omnes
> Tempestas.[1]

Les astrologues ont beau ieu à nous advertir, comme ils font, de grandes alterations et mutations prochaines : leurs divinations sont presentes et palpables, il ne fault pas aller au ciel pour cela. Nous n'avons pas seulement à tirer consolation de cette societé universelle de mal et de menace, mais encores quelque esperance pour la duree de nostre estat; d'autant que naturellement rien ne tumbe là où tout tumbe : la maladie universelle est la santé particuliere; la conformité est qualité ennemie à la dissolution. Pour moy, ie n'en entre point au desespoir, et me semble y veoir des routes à nous sauver :

> Deus hæc fortasse benigna
> Reducet in sedem vice.[2]

Qui sçait si Dieu vouldra qu'il en advienne comme des corps qui se purgent et remettent en meilleur estat par longues et griefves maladies, lesquelles leur rendent une santé plus entiere et plus nette que celle qu'elles leur avoient osté? Ce qui me poise le plus, c'est qu'à compter les symptomes de nostre mal, i'en veois autant de naturels, et de ceulx que le ciel nous envoye et proprement siens, que de ceulx que nostre desreglement et l'imprudence humaine y conferent : il semble que les astres mesmes ordonnent que nous avons

1. Ils ont aussi leurs infirmités, et un pareil orage les menace tous. — Dans quelques édit. de Montaigne, on a donné mal-à-propos ce vers à Virgile. Coste le croit d'un auteur moderne, et il pourroit bien avoir raison. (N.)

2. Peut-être un dieu, par un retour favorable, nous rendra-t-il notre premier état. (Hor., *Epod.*, XIII, 7.)

assez duré, et oultre les termes ordinaires. Et cecy aussi me poise, que le plus voysin mal qui nous menace, ce n'est pas alteration en la masse entiere et solide, mais sa dissipation et divulsion : l'extreme de nos craintes.

Encores en ces ravasseries icy crainds ie la trahison de ma memoire, que, par inadvertence, elle m'ayt faict enregistrer une chose deux fois. Ie hais à me recognoistre; et ne retaste iamais qu'envy[1] ce qui m'est une fois eschappé. Or, ie n'apporte icy rien de nouvel apprentissage; ce sont imaginations communes : les ayant à l'adventure conçues cent fois, i'ai peur de les avoir desia enroollees. La redicte est par tout ennuyeuse, feust ce dans Homere; mais elle est ruyneuse aux choses qui n'ont qu'une montre superficielle et passagiere. Ie me desplais de l'inculcation,[2] voire aux choses utiles, comme en Seneque et l'usage de son eschole stoïque me desplait, de redire sur chasque matiere, tout au long et au large, les principes et presuppositions qui servent en general, et realleguer tousiours de nouveau les arguments et raisons communes et universelles.

Ma memoire s'empire cruellement touts les iours;

> Pocula Lethæos ut si ducentia somnos
> Arente fauce traxerim.[3]

Il faudra doresnavant (car, Dieu mercy, iusques à cette heure, il n'en est pas advenu de faulte) qu'au lieu que les aultres cherchent temps et occasion de penser à ce qu'ils ont à dire, ie fuye à me preparer, de peur de m'attacher à quelque obligation de laquelle i'aye à despendre. L'estre

1. Qu'à regret, à contre-cœur. (C.)

2. Je n'aime pas à inculquer, à rebattre souvent, même les choses utiles. (E. J.)

3. Comme si, brûlant de soif, j'eusse bu à longs traits au fleuve assoupissant du Léthé. (Hor., *Epod.*, XIV, 3.)

tenu et obligé me fourvoye, et le despendre d'un si foible instrument qu'est ma memoire. Ie ne lis jamais cette histoire, que ie ne m'en offense d'un ressentiment propre et naturel : Lyncestes,[1] accusé de coniuration contre Alexandre, le iour qu'il feut mené en la presence de l'armee, suyvant la coustume, pour estre ouï en ses deffenses, avoit en sa teste une harangue estudiee, de laquelle, tout hesitant et begayant, il prononcea quelques paroles. Comme il se troubloit de plus en plus, ce pendant qu'il luicte avecques sa memoire et qu'il la retaste, le voylà chargé et tué à coups de pique par les soldats qui lui estoient plus voysins, le tenants pour convaincu : son estonnement et son silence leur servit de confession ; ayant eu en prison tant de loisir de se preparer, ce n'est plus, à leur advis, la memoire qui luy manque ; c'est la conscience qui luy bride la langue et luy oste la force. Vrayement c'est bien dict : le lieu estonne, l'assistance, l'exspectation, lors mesme qu'il n'y va que de l'ambition de bien dire ; que peult on faire, quand c'est une harangue qui porte la vie en consequence?

Pour moy, cela mesme, que ie sois lié à ce que i'ay à dire, sert à m'en desprendre. Quand ie me suis commis et assigné[2] entierement à ma memoire, ie prends si fort sur elle que ie l'accable; elle s'effraye de sa charge. Autant que ie m'en rapporte à elle, ie me mets hors de moy, iusques à essayer ma contenance ; [3] et me suis veu quelque iour en peine de celer la servitude en laquelle i'estois entravé : là où mon desseing est de representer, en parlant, une profonde nonchalance d'accent et de visage, et des

1. Quinte-Curce, VII, i. (C.)
2. Confié et livré à, etc. (E. J.)
3. Comme un homme qui ne sait quelle contenance tenir. (C.)

mouvements fortuites et impremeditez, comme naissants des occasions presentes, aimant aussi cher ne rien dire qui vaille, que de montrer estre venu preparé pour bien dire ; chose messeante, sur tout à gents de ma profession, et chose de trop grande obligation à qui ne peult beaucoup tenir. L'apprest donne plus à esperer qu'il ne porte : on se met souvent en pourpoinct, pour ne saulter pas mieulx qu'en saye :[1] *nihil est his, qui placere volunt, tam adversarium, quam exspectatio.*[2] Ils ont laissé, par escript, de l'orateur Curio,[3] que quand il proposoit la distribution des pieces de son oraison, en trois, ou en quatre, ou le nombre de ses arguments ou raisons, il lui advenoit volontiers, ou d'en oublier quelqu'un, ou d'y en adiouster un ou deux de plus. I'ay tousiours bien evité de tumber en cet inconvenient, ayant haï ces promesses et prescriptions, non seulement pour la desfiance de ma memoire, mais aussi pour ce que cette forme retire trop à l'artiste ; *simpliciora militares decent.*[4] Baste,[5] que ie me suis meshuy promis de ne prendre plus la charge de parler en lieu de respect : car, quant à parler en lisant son escript, oultre ce qu'il est tres inepte, il est de grand desadvantage à ceulx qui, par nature, pouvoient quelque chose en l'action ; et de me iecter à la mercy de mon invention presente, encores moins : ie l'ay lourde et trouble, qui ne sçauroit fournir aux soubdaines necessitez et importantes.

Laisse, lecteur, courir encore ce coup d'essay, et ce

1. *Sagum*, espèce de casaque militaire. C'est la blouse gauloise. (J. V. L.)

2. Rien de plus contraire à ceux qui veulent plaire, que de faire beaucoup attendre d'eux. (Cic., *Acad.*, II, 4.)

3. Cic., *Brutus*, ch. LX. (C.)

4. La simplicité va bien aux guerriers. (Quintil., *Ins. Orat.*, XI, I.)

5. *Il suffit*, ou *c'est assez que je me suis désormais promis.* (E. J.)

troisiesme alongeail du reste des pieces de ma peincture. I'adiouste, mais ie ne corrige pas :[1] Premierement, parce que celuy qui a hypothequé au monde son ouvrage, ie treuve apparence qu'il n'y ayt plus de droict : qu'il die, s'il peult, mieulx ailleurs, et ne corrompe la besongne qu'il a vendue. De telles gents, il ne fauldroit rien acheter qu'aprez leur mort. Qu'ils y pensent bien, avant que de se produire : qui les haste? Mon livre est tousiours un, sauf qu'à mesure qu'on se met à le renouveller, à fin que l'acheteur ne s'en aille les mains du tout vuides, ie me donne loy d'y attacher, comme ce n'est qu'une marqueterie mal ioincte, quelque embleme[2] supernumeraire ; ce ne sont que surpoids qui ne condamnent point la premiere forme, mais donnent quelque prix particulier à chascune des suivantes, par une petite subtilité ambitieuse : de là toutesfois il adviendra facilement qu'il s'y mesle quelque transposition de chronologie, mes contes prenants place selon leur opportunité, non tousiours selon leur aage.

Secondement, à cause que, pour mon regard, ie crainds de perdre au change : mon entendement ne va pas tousiours avant, il va à reculons aussi ; ie ne me desfie gueres moins de mes fantasies, pour estre secondes ou tierces,

1. On croiroit, à entendre ici Montaigne, qu'il ne corrigeoit jamais ses ouvrages. Quand les innombrables variantes des *Essais* ne prouveroient pas le contraire, nous pourrions le réfuter par son propre aveu : « En mes escripts mesmes, dit-il (liv. II, ch. XII, t. III, p. 257), ie ne retreuve pas tousiours l'air de ma premiere imagination : ie ne sçais ce que i'ay voulu dire; et m'eschaulde souvent à corriger et y mettre un nouveau sens, pour avoir perdu le premier qui valoit mieulx. » (J. V. L.)

2. *Quelque ornement surnuméraire, quelque pièce de rapport;* dans le sens grec et latin de ce mot, qui se disoit également et des figurines adaptées à un vase précieux, *scaphia cum emblematis* (CIC., *in Verr.*, IV, 17) ; et des pièces d'une mosaïque, *emblema vermiculatum* (LUCIL., *ap. Cic. de Orat.*, III, 43; *Brut.*, ch. LXXIX); *emblema, aut lithostrotum* (VARRON, *de Re rust.*, III, 2, 4). Le mot *emblème* n'a plus ce sens en françois. (J. V. L.)

que premieres, ou presentes, ou passees : nous nous corrigeons aussi sottement souvent, comme nous corrigeons les aultres. Ie suis envieilly de nombre d'ans depuis mes premieres publications,[1] qui feurent l'an mil cinq cents quatre vingts : mais ie fois doubte que ie sois assagi d'un poulce. Moy, asture, et moy, tantost, sommes bien deux; quand meilleur, ie n'en puis rien dire. Il feroit bel estre vieil, si nous ne marchions que vers l'amendement : c'est un mouvement d'yvrongne, titubant, vertigineux, informe; ou des ioncs que l'air manie casuellement selon soy.[2] Antiochus avoit vigoreusement escript en faveur de l'academie ; il print sur ses vieulx ans un aultre parti : lequel des deux ie suyvisse, seroit ce pas tousiours suyvre Antiochus? Aprez avoir estably le doubte, vouloir establir la certitude des opinions humaines, estoit ce pas establir le doubte, non la certitude, et promettre, qui luy eust donné encores un aage à durer, qu'il estoit tousiours en termes de nouvelle agitation, non tant meilleure, qu'aultre ?[3]

La faveur publicque m'a donné un peu plus de hardiesse que ie n'esperois : mais ce que ie crainds le plus, c'est de saouler; i'aimerois mieulx poindre, que lasser, comme a faict un sçavant homme de mon temps. La louange est tousiours plaisante, de qui, et pour quoy elle vienne : si faut il, pour s'en agreer iustement, estre informé de sa cause; les imperfections mesme ont leur

1. Edit. de 1588, fol. 425 : « Ie suis envieilly de huict ans depuis mes premieres publications : mais ie fois doubte que ie sois amendé d'un poulce. »

2. Ou des roseaux que l'air agite par hasard à son gré. — Coste a fait ici une longue note sur le jeu des *jonchées* ou *jonchets*, parce qu'il lit *jonchez* (comme l'édit. de 1595), au lieu de *joncs :* d'où l'on voit que c'est de l'érudition en pure perte (E. J.)

3. Non pas tant meilleure que différente; ou non pas meilleure, mais différente. (E. J.)

moyen de se recommender : l'estimation vulgaire et commune se veoid peu heureuse en rencontre ; et, de mon temps, ie suis trompé si les pires escripts ne sont ceulx qui ont gaigné le dessus du vent populaire. Certes, ie rends graces à des honnestes hommes qui daignent prendre en bonne part mes foibles efforts : il n'est lieu où les faultes de la façon paroissent tant, qu'en une matiere qui de soy n'a point de recommendation. Ne te prends point à moy, lecteur, de celles qui se coulent icy par la fantasie ou inadvertence d'aultruy : chasque main, chasque ouvrier y apporte les siennes ; ie ne me mesle, ny d'orthographe (et ordonne seulement qu'ils suyvent l'ancienne), ny de la punctuation ; ie suis peu expert en l'un et en l'aultre. Où ils rompent du tout le sens, ie m'en donne peu de peine, car au moins ils me deschargent : mais où ils en substituent un fauls, comme ils font si souvent, et me destournent à leur conception, ils me ruynent. Toutesfois, quand la sentence n'est forte à ma mesure, un honneste homme la doibt refuser pour mienne. Qui cognoistra combien ie suis peu laborieux, combien ie suis faict à ma mode, croira facilement que ie redicterois plus volontiers encores autant d'Essais, que de m'assuiettir à resuyvre ceulx cy pour cette puerile correction.

Ie disois doncques tantost, qu'estant planté en la plus profonde miniere de ce nouveau metal,[1] non seulement ie suis privé de grande familiarité avecques gents d'aultres mœurs que les miennes, et d'aultres opinions, par lesquelles ils tiennent ensemble d'un nœud,[2] qui commande[3] tout aultre nœud ; mais encores ie ne suis pas sans hazard parmy ceulx à qui tout est egualement

1. Au milieu de ce que ce siècle a de plus corrompu. (C.)
2. Celui de la religion. (C.)
3. Édit. de 1802, t. IV, p. 92 : « qui fuyt à tout aultre nœud. »

loisible, et desquels la pluspart ne peult meshuy empirer son marché vers nostre iustice ; d'où naist l'extreme degré de licence. Comptant toutes les particulieres circonstances qui me regardent, ie ne treuve homme des nostres à qui la deffense des loix couste, et en gaing cessant, et en dommage emergeant,[1] disent les clercs, plus qu'à moy : et tels font bien les braves de leur chaleur et aspreté, qui font beaucoup moins que moy, en iuste balance. Comme maison de tout temps libre, de grand abord, et officieuse à chascun (car ie ne me suis iamais laissé induire d'en faire un util de guerre, laquelle ie vois chercher plus volontiers où elle est le plus esloingnee de mon voysinage), ma maison a merité assez d'affection populaire, et seroit bien malaysé de me gourmander sur mon fumier ; et i'estime à un merveilleux chef d'œuvre et exemplaire, qu'elle soit encores vierge de sang et de sac, soubs un si long orage, tant de changements et agitations voysines : car, à dire vray, il estoit possible, à un homme de ma complexion, d'eschapper à une forme constante et continue, quelle qu'elle feust ; mais les invasions et incursions contraires, et alternations et vicissitudes de la fortune, autour de moy, ont iusqu'à cette heure plus exasperé qu'amolly l'humeur du pays, et me rechargent de dangiers et difficultez invincibles.

I'eschappe : mais il me desplaist que ce soit plus par fortune, voire et par ma prudence, que par iustice ; et me desplaist d'estre hors la protection des loix, et soubs aultre sauvegarde que la leur. Comme les choses sont, ie vis, plus qu'à demy, de la faveur d'aultruy ; qui est une rude obligation. Ie ne veulx debvoir ma seureté, ny à la bonté

1. Et sans profit, et avec perte; *lucro cessante, emergente damno.* (E. J.)

et benignité des grands, qui s'agreent de ma legalité et liberté, ny à la facilité des mœurs de mes predecesseurs, et miennes; car quoy, si i'estois aultre? Si mes deportements et la franchise de ma conversation obligent mes voysins, ou la parenté; c'est cruauté qu'ils s'en puissent acquitter en me laissant vivre, et qu'ils puissent dire : « Nous luy condonnons la libre continuation du service divin en la chapelle de sa maison, toutes les eglises d'autour estants par nous desertees; et luy condonnons l'usage de ses biens et sa vie, comme il conserve nos femmes et nos bœufs au besoing. » De longue main chez moy, nous avons part à la louange de Lycurgus athenien,[1] qui estoit general depositaire et gardien des bourses de ses concitoyens. Or, ie tiens qu'il fault vivre par droict, et par auctorité, non par recompense, ny par grace. Combien de galants hommes ont mieulx aimé perdre la vie, que la debvoir! Ie fuys à me soubmettre à toute sorte d'obligation mais surtout à celle qui m'attache par debvoir d'honneur. Ie ne treuve rien si cher, que ce qui m'est donné, et ce pour quoy ma volonté demeure hypothequee par tiltre de gratitude : et receois plus volontiers les offices qui sont à vendre : ie crois bien; pour ceulx cy, ie ne donne que de l'argent; pour les aultres, ie me donne moy mesme.

Le nœud qui me tient par la loy d'honnesteté me semble bien plus pressant et plus poisant, que n'est celuy de la contraincte civile; on me garrote plus doulcement par un notaire, que par moy : n'est ce pas raison, que ma conscience soit beaucoup plus engagee à ce en quoy on s'est simplement fié d'elle? Ailleurs, ma foy ne doibt rien, car on ne luy a rien presté : qu'on s'aide de la fiance et

1. Plutarque, *Vies des dix Orateurs*, *Lycurgue*, ch. i. (C.)

*

asseurance qu'on a prinse hors de moy. I'aimerois bien plus cher rompre la prison d'une muraille et des loix, que de ma parole. Ie suis delicat à l'observation de mes promesses, iusques à la superstition : et les fois en touts subiects volontiers incertaines et conditionnelles. A celles qui sont de nul poids, ie donne poids de la ialousie de ma regle ; elle me gehenne et charge de son propre interest : ouy, ez entreprinses toutes miennes et libres, si i'en dis le poinct, il me semble que ie me le prescris, et que le donner à la science d'aultruy, c'est le preordonner à soy ; il me semble que ie le promets, quand ie le dis : ainsi i'esvente peu mes propositions. La condamnation que ie fois de moi est plus vifve et plus roide que n'est celle des iuges, qui ne me prennent que par le visage de l'obligation commune ; l'estreincte de ma conscience,[1] plus serree et plus severe. Ie suys laschement les debvoirs auxquels on m'entraisneroit si ie n'y allois : *hoc ipsum ita iustum est, quod recte fit, si est voluntarium.*[2] Si l'action n'a quelque splendeur de liberté, elle n'a point de grace ny d'honneur :

> Quod me ius cogit, vix voluntate impetrent :[3]

où la necessité me tire, i'aime à lascher la volonté ; *quia quidquid imperio cogitur, exigenti magis, quam præstanti, acceptum refertur.* [4] I'en sçais qui suyvent cet air iusques

1. C'est-à-dire, *l'obligation que ma conscience m'impose.* — Dans l'édit. de 1588, où le troisième livre des *Essais* parut pour la première fois, Montaigne avoit mis (fol. 426), « l'estreincte que ma conscience me donne, est plus serree et plus severe. » (C.)

2. L'action la plus juste n'est juste qu'autant qu'elle est volontaire. (Cic., *de Offic.*, I, 9.)

3. Je ne fais guère volontairement les choses auxquelles m'oblige le devoir. (Térence, *Adelph.*, act. III, sc. v, v. 44.) — Il y a dans Térence, « Quos vos jus cogit, vix voluntate impretret. »

4. Parceque, dans les choses qu'une autorité supérieure ordonne, on sait plus de gré à celui qui commande qu'à celui qui exécute. (Valère Maxime, II, ii, 6.)

à l'iniustice ; donnent plustost qu'ils ne rendent; prestent plustost qu'ils ne payent, font plus escharsement[1] bien à celuy à qui ils en sont tenus. Ie ne vois[2] pas là, mais ie touche contre.

I'aime tant à me descharger et desobliger, que i'ay par fois compté à proufit les ingratitudes, offenses et indignitez que i'avois receu de ceulx à qui, ou par nature, ou par accident, i'avois quelque debvoir d'amitié; prenant cette occasion de leur faulte, pour autant d'acquit et descharge de ma debte. Encores que ie continue à leur payer les offices apparents de la raison publicque, ie treuve grande espargne pourtant à faire par iustice ce que ie faisois par affection, et à me soulager un peu de l'attention et sollicitude de ma volonté au dedans;[3] *est prudentis sustinere, ut currum, sic impetum benevolentiæ*,[4] laquelle i'ay trop urgente et pressante où ie m'addonne, au moins pour un homme qui ne veult estre aulcunement en presse : et me sert cette mesnagerie, de quelque consolation aux imperfections de ceulx qui me touchent; ie suis bien desplaisant[5] qu'ils en vaillent moins, mais tant y a que i'en espargne aussi quelque chose de mon application et engagement envers eux. I'approuve celuy qui aime moins son enfant, d'autant qu'il est ou teigneux, ou bossu, et non seulement quand il est malicieux, mais aussi quand il est malheureux et mal nay (Dieu mesme en a rabbattu cela de son prix et estimation naturelle); pourveu qu'il se porte en ce refroi-

1. Plus chichement. — Le mot employé par Montaigne est pris de l'italien *scarso*.

2. Je ne vais pas jusque-là, mais j'en approche un peu. (C.)

3. L'édit. de 1588 ajoute, fol. 426 verso, « et de l'obligation interne de mon affection. »

4. Il est prudent de retenir, comme un char qui s'emporte, le premier essor de l'amitié. (Cic., *de Amicit.*, ch. xvii.)

5. Je suis bien fâché. (E. J.)

dissement avecques moderation et iustice exacte : en moy, la proximité n'allege pas les defaults, elle les aggrave plustost.

Aprez tout, selon que ie m'entends en la science du bienfaict et de recognoissance, qui est une subtile science et de grand usage, ie ne veois personne plus libre et moins endebté que ie suis iusques à cette heure. Ce que ie doibs, ie le doibs simplement aux obligations communes et naturelles : il n'en est point qui soit plus nettement quite d'ailleurs;[1]

Nec sunt mihi nota potentum
Munera.[2]

Les princes me donnent prou,[3] s'ils ne m'ostent rien ; et me font assez de bien, quand ils ne me font point de mal : c'est tout ce que i'en demande. Oh! combien ie suis tenu à Dieu de ce qu'il luy a pleu que i'aye receu immédiatement de sa grace tout ce que i'ay! qu'il a retenu particuliere- à soy toute ma debte! Combien ie supplie instamment sa saincte misericorde, que iamais ie ne doibve un essentiel grammercy à personne! Bien heureuse franchise qui m'a conduict si loing! Qu'ell' acheve! I'essaye à n'avoir exprez besoing de nul;[4] *in me omnis spes est mihi*;[5] c'est chose que chascun peult en soy, mais plus facilement ceulx que Dieu a mis à l'abry des necessitez naturelles et urgentes. Il faict bien piteux et hazardeux despendre d'un aultre. Nous

1. C'est-à-dire, comme il y a dans l'édit. de 1588, fol. 427, « d'obligations et bienfaicts estrangers. »

2. Les présents des grands me sont inconnus. (Virg., *Énéide*, XII, 519.)

3. Beaucoup. (E. J.)

4. Ou, comme il y a dans l'édit. in-4° de 1588, fol. 427, « I'essaye à n'avoir necessairement besoing de personne. » (C.)

5. Toutes mes espérances sont en moi. (Térence, *Adelph.*, act. III, sc. v. v. 9.) — Il y a dans le texte, « In te spes omnis, Hegio, nobis sita est. »

mesmes, qui est la plus iuste addresse et la plus seure, ne nous sommes pas assez asseurez. Ie n'ay rien mien, que moy ; et si en est la possession, en partie, manque[1] et empruntee. Ie me cultive, et en courage, qui est le plus fort, et encores en fortune,[2] pour y trouver de quoy me satisfaire, quand ailleurs tout m'abandonneroit. Eleus Hippias[3] ne se fournit pas seulement de science, pour, au giron des muses, se pouvoir ioyeusement escarter de toute aultre compaignie au besoing; ny seulement de la cognoissance de la philosophie, pour apprendre à son ame de se contenter d'elle, et se passer virilement des commoditez qui luy viennent du dehors, quand le sort l'ordonne : il feut si curieux d'apprendre encores à faire sa cuisine, et son poil, ses robbes, ses souliers, ses bragues,[4] pour se fonder en soy[5] autant qu'il pourroit, et soubstraire au secours estrangier. On iouït bien plus librement et plus gayement des biens empruntez, quand ce n'est pas une iouïssance obligee et contraincte par le besoing; et qu'on a, et en sa volonté, et en sa fortune, la force et les moyens de s'en passer. Ie me cognois bien; mais il m'est malaysé d'imaginer nulle si pure liberalité de personne envers moy, nulle hospitalité si franche et gratuite, qui ne me semblast disgraciee, tyrannique et teincte de reproche, si la necessité m'y avoit enchevestré. Comme le donner est qualité ambitieuse et de prerogative ; aussi est l'accepter qualité de soubmission : tesmoing l'iniurieux et querelleux refus

1. Défectueuse.

2. Je me cultive, je m'exerce, et du côté du courage, etc., et du côté de la fortune. (E. J.)

3. Ou plutôt, Hippias d'Élis. Voy. Cic., *de Oratore*, III, 32.

4. Ses hauts-de-chausses, braccæ. (E. J.)

5. Pour ne faire fond que sur lui, n'avoir besoin que de lui. (E. J.)

que Baiazet feit des presents que Temir[1] luy envoyoit : et ceulx qu'on offrit, de la part de l'empereur Solyman, à l'empereur de Calicut, le meirent en si grand despit, que non seulement il les refusa rudement, disant que ny luy ny ses predecesseurs n'avoient accoustumé de prendre, et que c'estoit leur officice de donner ; mais, en oultre, feit mettre en un cul de fosse les ambassadeurs envoyez à cet effect. Quand Thetis, dict Aristote,[2] flatte Iupiter ; quand les Lacedemoniens flattent les Atheniens, ils ne vont pas leur refreschissant la memoire des biens qu'ils leur ont faicts, qui est tousiours odieuse, mais la memoire des bienfaicts qu'ils ont receus d'eulx. Ceulx que ie veois si familierement employer tout chascun et s'y engager, ne le feroient pas, s'ils savouroient comme moy la doulceur d'une pure liberté, et s'ils poisoient, autant que doibt poiser à un sage homme, l'engageure d'une obligation : elle se paye à l'adventure quelquesfois, mais elle ne se dissoult iamais. Cruel garrotage à qui aime affranchir les coudees de sa liberté en touts sens! Mes cognoissants, et au dessus et au dessoubs de moy, sçavent s'ils en ont iamais veu de moins sollicitant, requerant, suppliant, ny moins chargeant sur aultruy. Si ie le suis au delà de tout exemple moderne, ce n'est pas grande merveille, tant de pieces de mes mœurs y contribuant ; un peu de fierté naturelle, l'impatience du refus, contraction[3] de mes

1. Timur, ou Tamerlan. (E. J.)

2. Διὸ καὶ τὴν Θέτιν οὐ λέγειν τὰς εὐεργεσίας τῷ Διΐ, οὐδ' οἱ Λάκωνες πρὸς τοὺς Ἀθηναίους, ἀλλ' ἃ πεπόνθεσαν εὖ. (ARISTOTE, *Morale à Nicomaque,* IV, 3, p. 72 de l'édit. de M. Coray, 1822.) Le discours de Thétis à Jupiter se trouve au premier champ de l'*Iliade*, v. 503; et il paroît par le scholiaste de la *Morale* qu'Aristote faisoit ensuite allusion au discours des Lacédémoniens, non dans Xénophon, mais dans les *Helléniques* de Callisthène. (J. V. L.)

3. L'exiguité, le peu d'étendue de mes desirs et de mes projets. — Ce

desirs et desseings, inhabileté à toute sorte d'affaires, et, mes qualitez plus favories, l'oysifveté, la franchise : par tout cela, i'ay prins à haine mortelle d'estre tenu ny à aultre, ny par aultre, que moy. I'employe bien vifvement tout ce que ie puis à m'en passer, avant que i'employe la beneficence d'un aultre, en quelque, ou legiere, ou poisante, occasion ou besoing que ce soit. Mes amis m'importunent estrangement quand ils me requierent de requerir un tiers : et ne me semble gueres moins de coust, desengager celuy qui me doibt, usant de luy, que m'engager envers celuy qui ne me doibt rien. Cette condition ostee, et cett' aultre, Qu'ils ne vueillent de moy chose negocieuse et soulcieuse (car i'ay denoncé à tout soing guerre capitale), ie suis commodement facile et prest au besoing de chascun.[1] Mais i'ay encores plus fuy à recevoir, que ie n'ay cherché à donner; aussi est il bien plus aysé, selon Aristote.[2] Ma fortune m'a peu permis de bien faire à aultruy; et ce peu qu'elle m'en a permis, elle l'a assez maigrement logé. Si elle m'eust faict naistre pour tenir quelque reng entre les hommes, i'eusse esté ambitieux de me faire aimer, non de me faire craindre ou admirer : l'exprimerai ie plus insolemment? i'eusse autant regardé au plaire qu'au proufiter. Cyrus, tressagement, et par la bouche d'un tresbon capitaine et meilleur philosophe encores,[3] estime sa

mot est purement latin. (Cic., *Part. orat.*, ch. vi) : « Obscurum fit aut longitudine, aut contractione orationis. » (J. V. L.)

1. L'édit. de 1588, fol. 427, après avoir exprimé en quelques mots ce que Montaigne vient de développer, ajoutoit : « I'ay tresvolontiers cherché l'occasion de bien faire, et d'attacher les autres à moy; et me semble qu'il n'est point de plus doulx usage de nos moyens. Mais i'ay encores plus fuy, etc. » Cette phrase auroit dû rester. (J. V. L.)

2. *Morale à Nicomaque*, IX, 7, p. 178 de l'édit. de M. Coray, 1822. (J. V. L.)

3. Xénophon, *Cyrop.*, VIII, iv, 4. (C.)

bonté et ses bienfaicts loing au delà de sa vaillance et belliqueuses conquestes : et le premier Scipion, par tout où il se veult faire valoir, poise sa debonnaireté et humanité au dessus de sa hardiesse et de ses victoires; et a tousiours en la bouche ce glorieux mot, « Qu'il a laissé aux ennemis autant à l'aimer qu'aux amis. » Ie veulx doncques dire que, s'il fault ainsi debvoir quelque chose, ce doibt estre à plus legitime tiltre que celuy de quoy ie parle, auquel la loy de cette miserable guerre m'engage; et non d'un si gros debte comme celuy de ma totale conservation : il m'accable.

Ie me suis couché mille fois chez moy, imaginant qu'on me trahiroit et assommeroit cette nuict là; composant avecques la fortune, que ce feust sans effroy et sans langueur : et me suis escrié, apres mon patenostre,

Impius hæc tam culta novalia miles habebit![1]

Quel remede? c'est le lieu de ma naissance et de la plus part de mes ancestres; ils y ont mis leur affection et leur nom. Nous nous durcissons à tout ce que nous accoustumons :[2] et, à une miserable condition comme est la nostre, c'a esté un tresfavorable present de nature que l'accoustumance, qui endort nostre sentiment à la souffrance de plusieurs maulx. Les guerres civiles ont cela de pire que les aultres guerres, de nous mettre chascun en eschauguette[3] en sa propre maison :

1. Ces terres, si bien cultivées, seront-elles donc la proie d'un soldat barbare? (Virg., *Eclog.*, I, 71.)

2. A tout ce que nous tournons en coutume. — Qui n'a point accoustumé quelque chose, *insuetus alicui rei.* (Nicot.) (C.)

3. En vedette, en sentinelle. — *Eschauguette*, dit Nicot, c'est la tourelle où est assise la guette, c'est-à-dire, celuy qui y est estably pour faire le guet, *speculator*. (C.)

Quam miserum, porta vitam muroque tueri,
Vixque suæ tutum viribus esse domus![1]

C'est grande extremité d'estre pressé iusques dans son mesnage et repos domestique. Le lieu où ie me tiens[2] est tousiours le premier et le dernier à la batterie de nos troubles, et où la paix n'a iamais son visage entier :

Tum quoque, quum pax est, trepidant formidine belli.[3]

Quoties pacem fortuna lacessit,
Hac iter est bellis... Melius, fortuna, dedisses
Orbe sub Eoo sedem, gelidaque sub Arcto,
Errantesque domos.[4]

Ie tire, par fois, le moyen de me fermir contre ces considerations, de la nonchalance et lascheté ; elles nous menent aussi aulcunement à la resolution. Il m'advient souvent d'imaginer avecques quelque plaisir les dangiers mortels, et les attendre : ie me plonge, la teste baissee, stupidement dans la mort,[5] sans la considerer et reco-

1. Qu'il est triste d'avoir besoin d'une porte et d'une muraille pour protéger sa vie, et d'être à peine en sûreté dans sa propre maison! (Ovide, *Trist.*, IV, i, 69.)

2. Édit. de 1588, fol. 427 verso : « Ce malheur me touche plus que nul aultre, pour la condition du lieu où ie me tiens, qui est tousiours, etc. »

3. Même lorsque nous sommes en paix, nous ne cessons de redouter la guerre. (Ovide, *Trist.*, III, x, 67.)

4. Toutes les fois que la fortune a rompu la paix, c'est ici le chemin de la guerre... Pourquoi le sort ne nous a-t-il pas fait habiter des cabanes errantes, sous le char brûlant du soleil, ou sous les astres glacés de l'ourse? (Lucain, I, 255 et 56, 251.)

5. Les auteurs de la *Logique* de Port-Royal, part. III, ch. xx, sect. 6, en citant cette phrase, ne pardonnent pas à Montaigne sa résignation au milieu des *dangers mortels* qui l'environnent. Coste leur reproche avec raison de ne point se mettre assez à la place du malheureux gentilhomme, menacé à tout moment d'être égorgé, *peloté à toutes mains* par les divers partis religieux qui déchiroient la France; aux uns *Guelfe*, aux autres *Gibelin*. (J. V. L.)

gnoistre, comme dans une profondeur muette et obscure qui m'engloutit d'un sault, et m'estouffe en un instant d'un puissant sommeil, plein d'insipidité et indolence. Et en ces morts courtes et violentes, la consequence que i'en preveois me donne plus de consolation, que l'effect, de trouble. Ils disent, Comme la vie n'est pas la meilleure pour estre longue, que la mort est la meilleure pour n'estre pas longue. Ie ne mestrange pas tant de l'estre mort, comme i'entre en confidence avecques le mourir. Ie m'enveloppe et me tapis en cet orage, qui me doibt aveugler et ravir de furie, d'une charge prompte et insensible. Encores s'il advenoit, comme disent aulcuns iardiniers, que les roses et violettes naissent plus odoriferantes prez des aulx et des oignons, d'autant qu'ils succent et tirent à eulx ce qu'il y a de mauvaise odeur en la terre; aussi que ces depravees natures humassent tout le venin de mon air et du climat, et m'en rendissent d'autant meilleur et plus pur, par leur voysinage, que ie ne perdisse pas tout! Cela n'est pas: mais de cecy il en peult estre quelque chose, Que la bonté est plus belle et plus attrayante quand elle est rare; et que la contrarieté et diversité roidit et resserre en soy le bienfaire, et l'enflamme par la ialousie de l'opposition et par la gloire. Les voleurs, de leur grace, ne m'en veulent pas particulierement : ne fois ie pas moy à eulx ;[1] il m'en fauldroit à trop de gents. Pareilles consciences logent soubs diverses sortes de robbes; pareille cruauté, desloyauté, volerie; et d'autant pire, qu'elle est plus lasche, plus seure et plus obscure sous l'umbre des loix. Ie hais moins l'iniure professe, que traistresse; guerriere, que pacifique et iuridique. Nostre fiebvre est survenue en un corps qu'elle n'a de

1. Je ne leur en veux pas non plus; il me faudroit en vouloir à trop de gens. (J. V. L.)

gueres empiré : le feu y estoit, la flamme s'y est prinse : le bruit est plus grand ; le mal, de peu. Ie responds ordinairement à ceulx qui me demandent raison de mes voyages : « Que ie sçais bien ce que ie fuys, mais non pas ce que ie cherche. » Si on me dict que parmy les estrangiers il y peult avoir aussi peu de santé, et que leurs mœurs ne valent pas mieulx que les nostres ; ie responds premierement, qu'il est malaysé,

Tam multæ scelerum facies ![1]

secondement, que c'est tousiours gaing, de changer un mauvais estat, à un estat incertain ; et que les maulx d'aultruy ne nous doibvent pas poindre comme les nostres.

Ie ne veulx pas oublier cecy, Que ie ne me mutine iamais tant contre la France, que ie ne regarde Paris de bon œil : elle[2] a mon cœur dez mon enfance : et m'en est advenu, comme des choses excellentes ; plus i'ay veu, depuis, d'autres villes belles, plus la beauté de cette cy peult et gaigne sur mon affection : ie l'aime par elle mesme, et plus en son estre seul, que rechargee de pompe estrangiere : ie l'aime tendrement, iusques à ses verrues et à ses taches : ie ne suis François que par cette grande cité, grande en peuples, grande en felicité de son assiette ; mais surtout grande et incomparable en varieté, et diversité de commoditez ; la gloire de la France, et l'un des plus nobles ornements du monde. Dieu en chasse loing nos divisions ! Entiere et unie, ie la treuve deffendue de tout' aultre violence : ie l'advise, que de touts les partis, le pire sera celuy qui la mettra en discorde ; et ne crainds pour elle, qu'elle mesme ; et crainds pour elle, autant certes que

1. Tant le crime s'est multiplié parmi nous ! (Virg., *Géorg.*, I, 506.)
2. Cette ville. (E. J.)

pour aultre piece de cet estat. Tant qu'elle durera, ie n'auray faulte de retraicte où rendre mes abbois; suffisante à me faire perdre le regret de tout' aultre retraicte.

Non parce que Socrates l'a dict, mais parce qu'en verité c'est mon humeur, et à l'adventure non sans quelque excez, i'estime touts les hommes mes compatriotes; et embrasse un Polonois comme un François, postposant[1] cette liaison nationale à l'universelle et commune. Ie ne suis gueres feru[2] de la doulceur d'un air naturel : les cognoissances toutes neufves et toutes miennes me semblent bien valoir ces aultres communes et fortuites cognoissances du voysinage; les amitiez pures de nostre acquest emportent ordinairement celles ausquelles la communication du climat, ou du sang, nous ioignent. Nature nous a mis au monde libres et desliez; nous nous emprisonnons en certains destroicts, comme les roys de Perse, qui s'obligeoient de ne boire iamais aultre eau que celle du fleuve de Choaspez,[3] renonceoient, par sottise, à leur droict d'usage en toutes les aultres eaux, et asseichoient, pour leur regard, tout le reste du monde. Ce que Socrates feit sur sa fin, d'estimer une sentence d'exil pire qu'une sentence de mort contre soy, ie ne seray, à mon advis, iamais ny si cassé, ny si estroictement habitué en mon païs, que ie le feisse : ces vies celestes ont assez d'images que i'embrasse par estimation plus que par affection; et en ont aussi de si eslevees et extraordinaires, que, par estimation mesme, ie ne les puis embrasser, d'autant que ie ne les puis concevoir : cette humeur feut bien tendre à un homme qui iugeoit le

1. Subordonnant, estimant inférieure. (J. V. L.)
2. Frappé. (E. J.)
3. Plutarque, *de l'Exil*, ch. v; Élien, *Hist. div.*, XII, 40; Pline, XXXI, 3, etc. De là, dans Tibulle, IV, i, 140 : *Regia lympha Choaspes*. (J. V. L.)

monde sa ville; il est vrai qu'il desdaignoit les peregrinations, et n'avoit gueres mis le pied hors le territoire d'Attique. Quoy?[1] qu'il plaignoit l'argent de ses amis à desengager sa vie; et qu'il refusa de sortir de prison par l'entremise d'aultruy, pour ne desobeïr aux loix en un temps qu'elles estoient d'ailleurs si fort corrompues. Ces exemples sont de la premiere espece pour moy; de la seconde, sont d'aultres que ie pourrois trouver en ce mesme personnage : plusieurs de ces rares exemples surpassent la force de mon action, mais aulcuns surpassent encores la force de mon iugement.

Oultre ces raisons, le voyager me semble un exercice proufitable : l'ame y a une continuelle exercitation à remarquer des choses incogneues et nouvelles; et ie ne sçache point meilleure eschole, comme i'ay dict souvent, à façonner la vie, que de luy proposer incessamment la diversité de tant d'aultres vies, fantasies et usances, et luy faire gouster une si perpetuelle varieté de forme de nostre nature. Le corps n'y est ny oisif, ny travaillé; et cette moderee agitation le met en haleine. Ie me tiens à cheval sans desmonter, tout choliqueux que ie suis, et sans m'y ennuyer, huict et dix heures,

Vires ultra sortemque senectæ :[2]

nulle saison m'est ennemie, que le chauld aspre d'un soleil poignant; car les ombrelles, dequoy, depuis les an-

1. C'est la tournure latine, *Quid quod...*? On peut la développer ainsi : Que dirai-je du sentiment qui lui fit épargner l'argent de ses amis prêts à payer sa délivrance, et refuser? etc. (J. V. L.)

2. Au-delà des forces et de la santé d'un vieillard. (Virg., *Énéide*, VI, 114.)

ciens Romains,[1] l'Italie se sert, chargent plus les bras qu'ils ne deschargent la teste. Ie vouldrois sçavoir quelle industrie c'estoit aux Perses, si anciennement, et en la naissance de la luxure, de se faire du vent frez et des umbrages à leur poste,[2] comme dit Xenophon. I'aime les pluyes et les crottes, comme les cannes. La mutation d'air et de climat ne me touche point; tout ciel m'est un : ie ne suis battu que des alterations internes que ie produis en moy; et celles là m'arrivent moins en voyageant. Ie suis mal aysé à esbranler; mais estant avoyé,[3] ie vois tant qu'on veult : i'estrive[4] autant aux petites entreprinses qu'aux grandes, et à m'equiper pour faire une iournee et visiter un voysin, que pour un iuste voyage. I'ay apprins à faire mes iournees, à l'espaignole, d'une traicte; grandes et raisonnables iournees : et, aux extremes chaleurs, les passe de nuict, du soleil couchant iusques au levant. L'aultre façon, de repaistre en chemin, en tumulte et haste, pour la disnee, nommeement aux courts iours, est incommode. Mes chevaulx en valent mieulx : iamais cheval ne m'a failly, qui a sceu faire avecques moy la premiere iournee. Ie les abbruve partout; et regarde seulement qu'ils aient assez de chemin de reste, pour battre leur eau. La paresse à me lever donne loisir à ceulx qui me suyvent de disner à leur ayse, avant partir :[5] pour

1. MARTIAL, XIV, 28, *umbella* :

> Accipe quæ nimios vincant umbracula soles.
> Sit licet et ventus, te tua vela tegent.

JUVÉNAL, IX, 50 : *En cui tu viridem umbellam*, etc. (J. V. L.)

2. A leur gré. (E. J.)

3. Mais une fois en route, je vais tant qu'on veut. — *S'avoyer*, se mettre en chemin. Être avoyé, *in via esse*. (NICOT.)

4. J'hésite autant.

5. Ceci prouve qu'on dînoit de bien bonne heure du temps de Montaigne : on dîne encore à huit heures du matin dans les campagnes. (E. J.)

moy, ie ne mange iamais trop tard ; l'appetit me vient en mangeant, et point aultrement ; ie n'ay point de faim qu'à table.

Aulcuns se plaignent de quoy ie me suis agreé à continuer cet exercice, marié, et vieil. Ils ont tort : il est mieulx temps d'abandonner sa maison, quand on l'a mise en train de continuer sans nous ; quand on y a laissé de l'ordre qui ne desmente point sa forme passee : c'est bien plus d'imprudence de s'esloingner, laissant en sa maison une garde moins fidele et qui ayt moins de soing de pourveoir à vostre besoing.

La plus utile et honnorable science et occupation à une mere de famille, c'est la science du mesnage. I'en veois quelqu'une avare : de mesnagieres, fort peu ; c'est sa maistresse qualité, et qu'on doibt chercher avant toute aultre, comme le seul douaire qui sert à ruyner ou sauver nos maisons. Qu'on ne m'en parle pas : selon que l'experience m'en a apprins, ie requiers d'une femme mariee, au dessus de toute aultre vertu, la vertu œconomique. Ie l'en mets au propre,[1] luy laissant par mon absence tout le gouvernement en main. Ie veois avecques despit, en plusieurs mesnages, monsieur revenir maussade et tout marmiteux[2] du tracas des affaires, environ midy, que madame est encores aprez à se coeffer et attiffer en son cabinet : c'est à faire aux roynes ; encores ne sçais ie : il est ridicule et iniuste que l'oysifveté de nos femmes soit entretenue de nostre sueur et travail. Il n'adviendra, que ie puisse,[3] à personne d'avoir l'usage de ses biens plus liquide que moy,

1. *Je l'en mets à même*, c'est-à-dire, *je lui donne l'occasion d'exercer cette vertu.* (J. V. L.)

2. Marmiteux, *afflitto, affannato, povero, dolento.* (Oudin.)

3. Pourvu que je le puisse. (E. J.)

plus quiete[1] et plus quite. Si le mary fournit de matiere, nature mesme veult qu'elles fournissent de forme.

Quant aux debvoirs de l'amitié maritale qu'on pense estre interessez par cette absence, ie ne le crois pas. Au rebours, c'est une intelligence qui se refroidit volontiers par une trop continuelle assistance, et que l'assiduité blece. Toute femme estrangiere nous semble honneste femme : et chascun sent, par experience, que la continuation de se veoir ne peult representer le plaisir que l'on sent à se desprendre et reprendre à secousses. Ces interruptions me remplissent d'une amour recente envers les miens, et me redonnent l'usage de ma maison plus doulx : la vicissitude eschauffe mon appetit, vers l'un, et puis vers l'aultre party. Ie sçais que l'amitié a les bras assez longs pour se tenir et se ioindre d'un coing de monde à l'aultre, et specialement cette cy, où il y a une continuelle communication d'offices, qui en reveillent l'obligation et la souvenance. Les stoïciens disent bien qu'il y a si grande colligance[2] et relation entre les sages, que celuy qui disne en France repaist son compaignon en Aegypte et qui estend seulement son doigt où que ce soit, touts les sages qui sont sur la terre habitable en sentent ayde.[3] La iouïssance et la possession appartiennent principalement à l'imagination : elle embrasse plus chauldement et plus continuellement ce qu'elle va querir, que ce que nous touchons. Comptez vos amusements iournaliers ; vous trouverez que vous estes lors plus absent de vostre amy, quand il vous est present : son assistance re-

1. Plus paisible, plus tranquille. (E. J.)

2. Connexion. (E. J.)

3. L'exemple du *doigt étendu* se trouve dans Plutarque, *des Communes conceptions contre les Stoïques*, ch. XVIII de la version d'Amyot. Quant au *dîner*, apparemment Montaigne l'a ajouté de son chef. (C.)

lasche vostre attention, et donne liberté à vostre pensee de s'absenter à toute heure, pour toute occasion. De Rome en hors, ie tiens et regente ma maison, et les commoditez que i'y ai laissé : ie veois croistre mes murailles, mes arbres et mes rentes, et descroistre, à deux doigts prez comme quand i'y suis.

Ante oculos errat domus, errat forma locorum.[1]

Si nous ne iouïssons que ce que nous touchons, adieu nos escus, quand ils sont en nos coffres: et nos enfants, s'ils sont à la chasse. Nous les voulons plus prez. Au iardin, est ce loing ? à une demy iournee ? quoy, à dix lieues, est ce loing ou prez ? Si c'est prez : quoy onze, douze, treize ? et ainsi pas à pas. Vrayement, celle qui sçaura prescrire à son mary « Le quantiesme pas finit le prez, et le quantiesme pas donne commencement au loing, » ie suis d'advis qu'elle l'arreste entre deux ;

Excludat iurgia finis...
Utor permisso; caudæque pilos ut equinæ
Paulatim vello, et demo unum, demo etiam unum,
Dum cadat elusus ratione ruentis acervi ;[2]

1. J'ai sans cesse devant les yeux ma maison et tous les lieux que j'ai quittés. — C'est un vers d'Ovide (*Trist.*, III, 4, 57) que Montaigne a changé pour l'adapter à son idée. Il y a dans l'édit. de Heinsius :

Ante oculos urbisque domus, et forma locorum est.

D'autres édit. portent :

Ante oculos errat domus, urbs, et forma locorum.

On voit que Montaigne avoit ici plus qu'ailleurs le droit de changer le texte, ou de choisir entre les leçons. (J. V. L.)

2. Convenons d'un terme pour nous accorder : sans cela, je prends ce que vous me donnez ; et, comme celui qui arracheroit la queue d'un cheval crin à crin, j'ôte une lieue, puis une autre, jusqu'à ce que le nombre marqué disparoisse, et qu'il ne vous reste plus rien. (Hor., *Epist.*, II, i, 38, 45.)

et qu'elles appellent hardiement la philosophie à leur secours ; à qui quelqu'un pourroit reprocher, Puis qu'elle ne veoid ny l'un ny l'aultre bout de la ioincture entre le trop et le peu, le long et le court, le legier et le poisant, le prez et le loing ; Puis qu'elle n'en recognoist le commencement ny la fin, Qu'elle iuge bien incertainement du milieu : *rerum natura nullam nobis dedit cognitionem finium.*[1] Sont elles pas encores femmes et amies des trespassez, qui ne sont pas au bout de cettuy cy, mais en l'aultre monde? Nous embrassons et ceulx qui ont esté, et ceulx qui ne sont point encores, non que les absents. Nous n'avons pas faict marché, en nous mariant, de nous tenir continuellement accouez[2] l'un à l'aultre, comme ie ne sçais quels petits animaulx que nous veoyons, ou comme les ensorcelez de Karenty,[3] d'une maniere chiennine : et ne doibt une femme avoir les yeulx si gourmandement fichez sur le devant de son mary, qu'elle n'en puisse veoir le derriere, où besoing est. Mais ce mot de ce peintre si excellent de leurs humeurs serait il point de mise en ce lieu, pour representer la cause de leurs plainctes?

Uxor, si cesses, aut te amare cogitat,

1. La nature ne nous a point permis de connoître les bornes des choses. (Cic., *Acad.*, II, 29.)

2. *Attachés par la queue*, mot en usage dans plusieurs provinces. (C.)

3. Ou *Karantia*, ville de l'île de Rugen, dans la mer Baltique. C'est Saxon le grammairien qui nous a conservé l'histoire de ces ensorcelés dans le livre XIV de son *Histoire de Danemarck.* Il raconte que les habitants de cette ville, après avoir renoncé au culte de leurs idoles, les craignoient encore, se souvenant de la manière bizarre dont elles les avoient autrefois punis de leurs adultères : *Siquidem mares in ea urbe cum feminis in concubitum adscitis, canum exemplo, cohœrere solebant, nec ab ipsis morando divelli poterant. Interdum utrique, perticis e diverso appensi, inusitato nexu ridiculum populo spectaculum prœbuere.* Si ce fait étoit véritable, on ne pourroit guère s'empêcher d'en conclure que le diable étoit alors beaucoup plus rigide ou plus malin qu'il ne l'est aujourd'hui. (C.)

Aut tete amari, aut potare, aut animo obsequi;
Et tibi bene esse soli, quum sibi sit male;[1]

ou bien seroit ce pas que, de soy, l'opposition et contradiction les entretient et nourrit; et qu'elles s'accommodent assez, pourveu qu'elles vous incommodent?

En la vraye amitié, de laquelle ie suis expert, ie me donne à mon amy, plus que ie ne le tire à moy. Ie n'aime pas seulement mieulx luy faire bien, que s'il m'en faisoit; mais encores, qu'il s'en fasse, qu'à moy : il m'en faict lors le plus, quand il s'en faict : et si l'absence luy est ou plaisante ou utile, elle m'est bien plus doulce que sa presence; et ce n'est pas proprement absence, quand il y a moyen de s'entr'advertir. I'ay tiré aultrefois usage de nostre esloignement, et commodité : nous remplissions mieulx et estendions la possession de la vie, en nous separant : il vivoit,[2] il iouïssoit, il veoyoit pour moy, et moy pour luy, autant plainement que s'il y eust esté : l'une partie de nous demeuroit oysifve quand nous estions ensemble; nous nous confondions : la separation du lieu rendoit la conionction de nos volontez plus riche. Cette faim insatiable de la presence corporelle accuse un peu la foiblesse en la iouïssance des ames.

Quant à la vieillesse, qu'on m'allegue : au rebours, c'est à la ieunesse à s'asservir aux opinions communes, et se contraindre pour aultruy ; elle peult fournir à touts les deux, au peuple et à soy : nous n'avons que trop à faire à nous seuls. A mesure que les commoditez naturelles nous

1. Tardez-vous à revenir au logis, votre femme s'imagine que vous en aimez une autre, que vous en êtes aimé, que vous buvez, que vous vous donnez du bon temps; enfin, que vous êtes seul à vous amuser, tandis qu'elle se donne tant de peine. (Térence, *Adelph.*, act. I, sc. I, v. 7.)

2. La Boëtie.

faillent, soubstenons nous par les artificielles. C'est iniustice d'excuser la ieunesse de suyvre ses plaisirs, et deffendre à la vieillesse d'en chercher. Ieune, ie couvrois mes passions eniouees, de prudence; vieil, ie desmesle[1] les tristes, de desbauche. Si prohibent les loix platoniques[2] de peregriner avant quarante ans ou cinquante, pour rendre la peregrination plus utile et instructifve. Ie consentirois plus volontiers[3] à cet aultre second article des mesmes loix, qui l'interdict aprez les soixante.

« Mais, en tel aage, vous ne reviendrez iamais d'un si long chemin. » Que m'en chault il ? ie ne l'entreprends, ny pour en revenir, ny pour le parfaire : i'entreprends seulement de me bransler, pendant que le bransle me plaist; et me promene pour me promener. Ceulx qui courent un benefice ou un lievre, ne courent pas: ceux là courent qui courent aux barres, et pour exercer leur course. Mon desseing est divisible par tout : il n'est pas fondé en grandes esperances; chasque iournee en faict le bout : et le voyage de ma vie se conduict de mesme. I'ay veu pourtant assez de lieux esloingnez, où i'eusse

1. Je débrouille, j'éclaircis, j'égaie les tristes passions par des parties de plaisir, telles que les voyages. — Coste explique cette phrase par, *je me débarrasse des tristes*, et ajoute : *Si c'est là, comme je crois, la pensée de Montaigne;* mais il est évident qu'il se trompe, et qu'il faut prendre *démêler* dans le sens qu'il a encore aujourd'hui. L'auteur se sert de cette expression figurée, parce qu'il regarde les passions tristes comme des *brouillards* dans la vie, ou plutôt comme des fusées embrouillées. On dit encore proverbialement, *démêler une fusée*, pour dire, *débrouiller une intrigue.* (E. J.)

2. PLATON, *Lois*, liv. XII, p. 950. (C.)

3. Il y a grande apparence que Montaigne avoit écrit, *plus mal volontiers*, ou *moins volontiers*, vu ce qu'il ajoute immédiatement après : *Mais, en tel aage, vous ne reviendrez iamais*, etc. (C.) — Coste se trompe dans sa conjecture : on trouve *plus volontiers* dans l'exemplaire que Montaigne a corrigé; et ces deux mots sont même écrits de sa propre main, et font partie de cette addition : *Ieune, ie couvrois mes passions eniouees, — l'interdict aprez les soixante.* (N.)

desiré qu'on m'eust arresté. Pourquoy non, si Chrysippus, Cleanthes, Diogenes, Zenon, Antipater, tant d'hommes sages de la secte plus renfrognee, abandonnerent bien leur païs,[1] sans aulcune occasion de s'en plaindre, et seulement pour la iouïssance d'un aultre air? Certes le plus grand desplaisir de mes peregrinations, c'est que ie n'y puisse apporter cette resolution d'establir ma demeure où ie me plairois; et qu'il me faille tousiours proposer de revenir, pour m'accommoder aux humeurs communes.

Si ie craignois de mourir en aultre lieu que celuy de ma naissance; si ie pensois mourir moins à mon ayse, esloingné des miens ; à peine sortirois ie hors de France: ie ne sortirois pas sans effroy hors de ma paroisse; ie sens la mort qui me pince continuellement la gorge ou les reins. Mais ie suis aultrement faict; elle m'est une par tout. Si toutesfois i'avois à choisir, ce seroit, ce crois ie, plustost à cheval, que dans un lict; hors de ma maison, et loing des miens. Il y a plus de crevecœur que de consolation à prendre congé de ses amis : i'oublie volontiers ce debvoir de nostre entregent:[2] car des offices de l'amitié, celuy là est le seul desplaisant; et oublierois ainsi volontiers à dire ce grand et eternel adieu. S'il se tire quelque commodité de cette assistance, il s'en tire cent incommoditez. I'ay veu plusieurs, mourants bien piteusement, assiegez de tout ce train; cette presse les estouffe. C'est contre le debvoir, et est tesmoignage de peu d'affection et de peu de soing, de vous laisser mourir en repos : l'un tormente

1. Chrysippe étoit de Soles; Cléanthe, d'Assos; Diogène, de Babylone; Zénon, de Cittium; Antipater, de Tarse : tous philosophes stoïciens qui passèrent leur vie à Athènes, comme a remarqué Plutarque dans son traité *de l'Exil*, ch. XII. (C.)

2. Civilité, politesse. (C.)

vos yeulx, l'aultre vos aureilles, l'aultre la bouche; il ny a sens, ny membre, qu'on ne vous fracasse. Le cœur vous serre de pitié, d'ouïr les plainctes des amis; et de despit, à l'adventure, d'ouïr d'aultres plainctes feinctes et masquees. Qui a tousiours eu le goust tendre, affoibly, il l'a encores plus : il luy fault, en une si grande necessité, une main doulce, et accommodee à son sentiment, pour le gratter iustement où il luy cuit; ou qu'on ne le gratte point du tout. Si nous avons besoing de sage femme, à nous mettre au monde, nous avons bien besoing d'un homme encores plus sage, à nous en tirer. Tel, et amy, le faudroit il acheter bien cherement pour le service d'une telle occasion. Ie ne suis point arrivé à cette vigueur desdaigneuse qui se fortifie en soy mesme, que rien n'ayde, ny ne trouble : ie suis d'un poinct plus bas; ie cherche à conniller,[1] et à me desrobber de ce passage, non par crainte, mais par art. Ce n'est pas mon advis de faire, en cette action, preuve ou montre de ma constance. Pour qui? lors cessera tout le droict et l'interest que i'ay à la reputation. Ie me contente d'une mort recueillie en soy, quiete,[2] et solitaire, toute mienne, convenable à ma vie retiree et privee : au rebours de la superstition romaine, où l'on estimoit malheureux celuy qui mouroit sans parler, et qui n'avoit ses plus proches à luy clorre les yeulx. I'ay assez affaire à me consoler, sans avoir à consoler aultruy; assez de pensees en la teste, sans que les circonstances m'en apportent de nouvelles; et assez de matiere à m'entretenir, sans l'emprunter. Cette partie n'est pas du roolle de la societé; c'est l'acte à un seul personnage. Vivons et rions

1. A me sauver, à me cacher, comme un *connil*, un lapin, dans son trou. (E. J.)

2. Paisible, tranquille. (C.)

entre les nostres; allons mourir et rechigner entre les incogneus : on treuve, en payant, qui vous tourne la teste, et qui vous frotte les pieds; qui ne vous presse qu'autant que vous voulez, vous presentant un visage indifferent, vous laissant vous gouverner et plaindre à vostre mode.

Ie me desfais touts les iours, par discours,[1] de cette humeur puerile et inhumaine qui faict que nous desirons d'esmouvoir, par nos maulx, la compassion et le dueil en nos amis : nous faisons valoir nos inconvenients oultre leur mesure, pour attirer leurs larmes ; et la fermeté que nous louons en chascun à soubstenir sa mauvaise fortune, nous l'accusons et reprochons à nos proches, quand c'est en la nostre : nous ne nous contentons pas qu'ils se ressentent de nos maulx, si encores ils ne s'en affligent. Il fault estendre la ioye ; mais retrancher autant qu'on peult la tristesse. Qui se faict plaindre sans raison est homme pour n'estre pas plainct quand la raison y sera, c'est pour n'estre iamais plainct, que se plaindre tousiours, faisant si souvent le piteux, qu'on ne soit pitoyable à personne. Qui se faict mort, vivant, est subiect d'estre tenu pour vif, mourant. I'en ay veu prendre la chevre,[2] de ce qu'on leur trouvoit le visage frez, et le pouls posé ; contraindre leur ris, parce qu'il trahissoit leur guarison; et haïr la santé, de ce qu'elle n'estoit pas regrettable : qui bien plus est, ce n'estoient pas femmes. Ie represente mes maladies, pour le plus, telles qu'elles sont, et evite les paroles de mauvais prognostique, et les exclamations composees. Sinon l'alaigresse, au moins la contenance rassise des assistants est propre prez d'un sage malade : pour se

1. Par raison. (C.)

2. Se fâcher, se mettre en colère.

veoir en un estat contraire, il n'entre point en querelle avecques la santé; il luy plaist de la contempler en aultruy, forte et entiere, et en iouïr au moins par compaignie : pour se sentir fondre contrebas, il ne reiecte pas du tout les pensees de la vie, ny ne fuyt les entretiens communs. Ie veulx estudier la maladie, quand ie suis sain : quand elle y est, elle faict son impression assez reelle, sans que mon imagination l'ayde. Nous nous preparons, avant la main, aux voyages que nous entreprenons, et y sommes resolus : l'heure qu'il nous fault monter à cheval, nous la donnons à l'assistance, et, en sa faveur, l'estendons.

Ie sens ce proufit inesperé de la publication de mes mœurs, qu'elle me sert aucunlnement de regle : il me vient par fois quelque consideration de ne trahir l'histoire de ma vie ; cette publicque declaration m'oblige de me tenir en ma route, et à ne desmentir l'image de mes conditions, communement moins desfigurees et contredictes que ne porte la malignité et maladie des iugements d'auiourd'huy. L'uniformité et simplesse de mes mœurs produict bien un visage d'aysee interpretation ; mais parce que la façon en est un peu nouvelle et hors d'usage, elle donne trop beau ieu à la mesdisance. Si est il vray qu'à qui me veult loyalement iniurier, il me semble fournir bien suffisamment où mordre en mes imperfections advouees et cogneues, et de quoy s'y saouler, sans s'escarmoucher au vent. Si, pour en preoccuper moy mesme l'accusation et la descouverte, il lui semble que ie luy esdente sa morsure, c'est raison qu'il prenne son droict vers l'amplification et extension, l'offense a ses droicts oultre la iustice ; et que les vices dequoy ie luy montre des racines chez moy, il les grossisse en arbres ; qu'il y employe non seulement ceulx qui me possedent, mais ceulx aussi qui ne font que

me menacer, iniurieux vices et en qualité et en nombre ; qu'il me batte par là. I'embrasserois volontiers l'exemple du philosophe Bion :[1] Antigonus le vouloit picquer sur le subiect de son origine : Il luy coupa broche :[2] « Ie suis, « dict-il, fils d'un serf, boucher, stigmatizé, et d'une pu- « tain, que mon pere espousa par la bassesse de sa for- « tune, touts deux furent punis pour quelque mesfaict. Un « orateur m'acheta enfant, me trouvant beau et advenant; « et m'a laissé, mourant, touts ses biens : lesquels ayant « transporté en cette ville d'Athenes, ie me suis adonné à « la philosophie. Que les historiens ne s'empeschent à « chercher nouvelles de moy ; ie leur en diray ce qui en « est.[3] » La confession genereuse et libre enerve le reproche, et desarme l'iniure. Tant y a que, tout compté, il me semble qu'aussi souvent on me loue, qu'on me desprise, oultre la raison : comme il me semble aussi que dez mon enfance, en reng et degré d'honneur, on m'a donné lieu plustost au dessus, qu'au dessoubs, de ce qui m'appartient. Ie me trouverois mieulx en païs auquel ces ordres feussent ou reglez ou mesprisez. Entre les hommes, depuis que l'altercation de la prerogative au marcher ou à se seoir passe trois repliques, elle est incivile. Ie ne crainds point de ceder ou preceder iniquement, pour fuyr à une si importune contestation ; et iamais homme n'a eu envie de presseance, à qui ie ne l'aye quitee.

Oultre ce proufit que ie tire d'escrire de moy, i'en ay esperé cet aultre, que s'il advenoit que mes humeurs

1. Et non pas Dion, comme j'ai trouvé dans toutes mes édit. de Montaigne, aussi bien que dans la traduction angloise. (C.) — Montaigne a écrit Bion, et non pas Dion : cette dernière leçon est une faute de ses imprimeurs. L'exemplaire qu'il a corrigé ne laisse à cet égard aucun doute. (N.)

2. Il lui ferma la bouche. (C.)

3. Diog. Laerce, IV, 46. (C.)

plussent et accordassent à quelque honneste homme, avant mon trepas, il rechercheroit de nous ioindre. Ie luy ay donné beaucoup de païs gaigné; car, tout ce qu'une longue cognoissance et familiarité luy pourroit avoir acquis en plusieurs annees, il l'a veu en trois iours en ce registre, et plus seurement et exactement. Plaisante fantasie! plusieurs choses que ie ne vouldrois dire au particulier, ie les dis au public; et, sur mes plus secretes sciences ou pensees, renvoye à une boutique de libraire mes amis plus feaux;

Excutienda damus præcordia.[1]

Si, à si bonnes enseignes, ie sçavois quelqu'un qui me feust propre, certes, ie l'irois trouver bien loing; car la doulceur d'une sortable et agreable compaignie ne se peult assez acheter à mon gré. Oh! un amy![2] Combien est vraye cette ancienne sentence, « que l'usage en est plus necessaire et plus doulx que des elements de l'eau et du feu![3] »

Pour revenir à mon conte: Il n'y a doncques pas beaucoup de mal de mourir loing, et à part: si estimons nous à debvoir de nous retirer pour des actions naturelles,

1. Nous leur donnons à sonder tous les replis de notre âme. (PERSE, V, 22.)

2. C'est la leçon des édit. de 1588 et de 1802. Voici celle de l'édit. de 1595: « Si, à si bonnes enseignes, i'eusse sceu quelqu'un qui m'eust esté propre, certes ie l'eusse esté trouver bien loing; car la doulceur d'une sortable et agreable compaignie ne se peult assez acheter à mon gré. Eh! qu'est-ce qu'un ami! » Cette correction, qui n'a pu venir que de l'auteur, n'est pas heureuse; et Montaigne sentoit lui-même qu'il gâtoit quelquefois son livre en le corrigeant: « Ie m'eschaulde souvent, dit-il (liv. II, ch. XII, tom. III, p. 257), à y mettre un nouveau sens, pour avoir perdu le premier qui valoit mieulx. » Le texte de 1802, formé de celui de 1588, et des parties manuscrites de l'exemplaire de Bordeaux, est bien loin d'avoir toujours cet avantage, et il nous arrive rarement de le préférer. (J. V. L.)

3. CICÉRON, *de Amicit.*, ch. VI. (J V. L.)

moins disgraciees que cette cy, et moins hideuses. Mais encores ceulx qui en viennent là, de traisner languissants un long espace de vie, ne debvroient, à l'adventure, souhaiter d'empescher[1] de leur misere une grande famille : pourtant les Indois,[2] en certaine province, estimoient iuste de tuer celuy qui seroit tombé en telle necessité; en une aultre de leurs provinces, ils l'abandonnoient seul à se sauver comme il pourroit. A qui ne se rendent ils enfin ennuyeux et insupportables? les offices communs n'en vont point iusques là. Vous apprenez la cruauté par force à vos meilleurs amis, durcissant et femme et enfants, par long usage, à ne sentir et plaindre plus vos maulx. Les soupirs de ma cholique n'apportent plus d'esmoy à personne. Et quand nous tirerions quelque plaisir de leur conversation, ce qui n'advient pas tousiours, pour la disparité des conditions qui produict ayseement mespris ou envie envers qui que ce soit, n'est ce pas trop d'en abuser tout un aage? plus ie les veois se contraindre de bon cœur pour moy, plus ie plaindrois leur peine. Nous avons loy[3] de nous appuyer, non pas de nous coucher si lourdement sur aultruy, et nous estayer en leur ruyne, comme celuy qui faisoit esgorger des petits enfants, pour se servir de leur sang à guarir une sienne maladie; ou cet aultre à qui on fournissoit de ieunes tendrons à couver la nuict ses vieux membres et mesler la doulceur de leur haleine à la sienne aigre et poisante.[4] La decrepitude est qualité

1. D'embarrasser. (E. J.)
2. C'est pourquoi les Indiens. (E. J.)
3. La liberté, le droit.
4. L'édit. de 1588, fol. 433, ajoute ici : « Ie conseillerois volontiers Venise, pour la retraicte d'une telle condition et foiblesse de vie. » Montaigne a supprimé cette phrase qui rompoit le fil de ses idées. Naigeon, pour les renouer un peu, avoit imaginé de lire : « Ie me conseillerois. » (J. V. L.)

solitaire. Ie suis sociable iusques à l'excez ; si me semble il raisonnable que meshuy ie soubstraye de la veue du monde mon importunité, et la couve moy seul ; que ie m'appile et me recueille en ma coque, comme les tortues ; que i'apprenne à veoir les hommes, sans m'y tenir. Ie leur ferois oultrage en un pas si pendant :[1] il est temps de tourner le dos à la compaignie.

« Mais, en ces voyages, vous serez arresté miserablement en un caignard,[2] où tout vous manquera. » La pluspart des choses necessaires, ie les porte quand et moy : et puis, nous ne sçaurions eviter la fortune, si elle entreprend de nous courre sus. Il ne me fault rien d'extraordinaire, quand ie suis malade : ce que nature ne peult en moy, ie ne veulx pas qu'un bolus le face. Tout au commencement de mes fiebvres et des maladies qui m'atterrent, entier encores et voysin de la santé, ie me reconcilie à Dieu par les derniers offices chrestiens ; et m'en treuve plus libre et deschargé, me semblant en avoir d'autant meilleure raison de la maladie. De notaire et de conseil, il m'en fault moins que de medecins. Ce que ie n'auray estably de mes affaires, tout sain, qu'on ne s'attende point que ie le face malade. Ce que ie veulx faire pour le service de la mort, est tousiours faict : ie n'oserois le delayer d'un seul iour :[3] et s'il n'y a rien de faict, c'est à dire,

1. Si suspendu, si escarpé, si glissant. (E. J.)

2. En un coin exposé au soleil, où les chiens (*canes*) se rassemblent en hiver. — C'est ce que signifie *cagnar* en languedocien. On diroit maintenant *en un chenil*. (C.)

3. Ce que Montaigne dit ici, qu'il n'oseroit différer d'un seul jour ce qu'il veut faire pour le service de la mort, il le pensoit très sincèrement, comme il paroît par ce qu'il fit un peu avant que de mourir, et dont voici le conte tiré mot pour mot d'un *Commentaire sur la coutume de Bordeaux*, par Bernard Anthone, dans l'article des testaments : « Feu Montaigne, auteur des *Essais*, dit-il, sentant approcher la fin de ses jours, se leva du

Ou que le doubte m'en aura retardé le chois (car par fois c'est bien choisir de ne choisir pas), Ou que tout à faict ie n'auray rien voulu faire.

I'escris mon livre à peu d'hommes, et à peu d'annees.[1] Si c'eust esté une matiere de duree, il l'eust fallu commettre à un langage plus ferme. Selon la variation continuelle qui a suivy le nostre iusques à cette heure, qui peult esperer que sa forme presente soit en usage d'icy à cinquante ans? il escoule touts les iours de nos mains ; et depuis que ie vis, s'est alteré de moitié. Nous disons qu'il est asture parfaict : autant en dict du sien chasque siecle. Ie n'ay garde de l'en tenir là, tant qu'il fuyra et s'ira difformant comme il faict. C'est aux bons et utiles escripts de le clouer à eulx ; et ira son credit selon la fortune de nostre estat. Pourtant ne crains ie point d'y inserer plusieurs articles privez qui consument leur usage entre les hommes qui vivent auiourd'huy, et qui touchent la particuliere science d'aulcuns, qui y verront plus avant que de la commune intelligence. Ie ne veulx pas, aprez tout, comme ie veois souvent agiter la memoire des trespassez, qu'on aille debattant : « Il iugeoit, il vivoit ainsin : Il vouloit cecy : S'il eust parlé sur sa fin, il eust dict, il eust donné : Ie le cognoissois mieulx que tout aultre. » Or, autant que la bienseance me le permet, ie fois icy sentir mes inclinations et affections ; mais plus librement et plus volontiers le fois ie de bouche à quiconque desire en estre informé. Tant y a, qu'en ces memoires, si on y regarde, on trouvera que i'ay tout dict, ou tout desi-

lit en chemise, prenant sa robe de chambre, ouvrit son cabinet, fit appeler tous ses valets et autres légataires, et leur paya les légats (*legs*) qu'il leur avoit laissés dans son testament, prévoyant la difficulté que feroient ses héritiers à payer ses légats. » (C.)

1. Pour peu d'hommes, et peu d'années. (E. J.)

gné : ce que ie ne puis exprimer, ie le monstre au doigt;

> Verum animo satis hæc vestigia parva sagaci
> Sunt, per quæ possis cognoscere cetera tute.[1]

Ie ne laisse rien à desirer et deviner de moy. Si on doibt s'en entretenir, ie veulx que ce soit veritablement et iustement : ie reviendrois volontiers de l'aultre monde, pour desmentir celuy qui me formeroit aultre que ie n'estois, feust pour m'honorer. Des vivants mesme, ie sens qu'on parle tousiours aultrement qu'ils ne sont : et, si à toute force ie n'eusse maintenu un amy que i'ay perdu,[2] on me l'eust deschiré en mille contraires visages.

Pour achever de dire mes foibles humeurs, i'advoue qu'en voyageant ie n'arrive gueres en logis où il ne me passe par la fantasie si i'y pourray estre et malade, et mourant, à mon ayse. Ie veulx estre logé en lieu qui me soit bien particulier, sans bruit, non maussade, ou fumeux, ou estouffé. Ie cherche à flatter la mort par ces frivoles circonstances; ou, pour mieulx dire, à me descharger de tout aultre empeschement, à fin que ie n'aye qu'à m'attendre[3] à elle, qui me poisera volontiers assez, sans aultre recharge. Ie veulx qu'elle ayt sa part à l'aysance et commodité de ma vie : c'en est un grand lopin, et d'importance; et espere meshuy qu'il ne desmentira pas le passé. La mort a des formes plus aysees les unes que les aultres, et prend diverses qualitez selon la fantasie de chascun : entre les naturelles, celle qui vient d'affoiblissement et appesantissement me semble molle et doulce :

1. Mais ces traits si légers suffiront à un esprit pénétrant, pour deviner le reste. (LUCRÈCE, I, 403.)

2. Étienne de la Boëtie. Voyez le chapitre *de l'Amitié*, ci-dessus, l. I, ch. XXVII. (N.)

3. Latinisme, *attendere*.

entre les violentes, i'imagine plus malayseement un precipice, qu'une ruyne qui m'accable ; et un coup trenchant d'une espee, qu'une harquebusade, et eusse plustost beu le bruvage de Socrates, que de me frapper comme Caton ; et, quoy que ce soit un,[1] si sent mon imagination difference, comme de la mort à la vie, à me iecter dans une fournaise ardente, ou dans le canal d'une platte riviere : Tant sottement nostre crainte regarde plus au moyen qu'à l'effect ! Ce n'est qu'un instant ; mais il est de tel poids, que ie donnerois volontiers plusieurs iours de ma vie pour le passer à ma mode. Puisque la fantasie d'un chascun treuve du plus et du moins en son aigreur, puisque chascun a quelque chois entre les formes de mourir, essayons un peu plus avant d'en trouver quelqu'une deschargee de tout desplaisir. Pourroit on pas la rendre encores voluptueuse comme les Commourants[2] d'Antonius et de Cleopatra ? Ie laisse à part les efforts que la philosophie et la religion produisent, aspres et exemplaires : mais entre les hommes de peu, il s'en est trouvé, comme un Petronius et un Tigellinus à Rome,[3] engagez à se donner la mort, qui l'ont comme endormie par la mollesse de leurs apprests ; ils l'ont faicte couler et glisser parmi la lascheté de leurs passetemps accoustumez, entre des garses et bons compaignons ; nul propos de consolation, nulle

1. Édit. de 1588, fol. 434, « quoy que l'effect soit un. »

2. *Commorientes :* c'étoit le titre d'une comédie que Plaute avoit imitée des Συναποθνήσκοντες de Diphile (Térence, *Adelph. prol.*, v. 7). Ici, Montaigne fait allusion à la confrérie des *Synapothanoumènes*, ou *bande de ceux qui veulent mourir ensemble*, formée par Antoine et Cléopatre après la bataille d'Actium : s'y enrôler, c'étoit s'engager à mourir avec eux. « Leurs amis se faisoient enrooler en cette bande des Commourants, et par ainsi ils estoient tousiours à faire grand chère, pour ce que chascun à son tour festoyoit la compaignie. » (Plutarque, *Vie d'Antoine*, ch. xv.) (J. V. L.)

3. Tacite, *Annal.*, XVI, 19 ; *Hist.*, I, 72 (C.)

mention de testament, nulle affectation ambitieuse de constance, nul discours de leur condition future ; parmy les ieux, les festins, faceties, entretiens communs et populaires, et la musique, et des vers amoureux. Ne sçaurions nous imiter cette resolution en plus honneste contenance ? Puisqu'il y a des morts bonnes aux fols, bonnes aux sages ; trouvons en qui soient bonnes à ceulx d'entre deux. Mon imagination m'en presente quelque visage facile, et, puisqu'il fault mourir, desirable. Les tyrans romains pensoient donner la vie au criminel à qui ils donnoient le chois de sa mort. Mais Theophraste, philosophe si delicat, si modeste, si sage, a il pas esté forcé, par la raison, d'oser dire ce vers latinisé par Ciceron,

Vitam regit fortuna, non sapientia?[1]

La fortune ayde à la facilité du marché de ma vie, me l'ayant logee en tel poinct, qu'elle ne faict meshuy ny besoing aux miens, ny empeschement : c'est une condition que i'eusse acceptee en toutes les saisons de mon aage ; mais en cette occasion de trousser mes bribes et de plier bagage, ie prends plus particulierement plaisir à ne leur apporter ny plaisir, ny desplaisir, en mourant. Elle a, d'un' artiste compensation, faict que ceulx qui peuvent pretendre quelque materiel fruict de ma mort, en receoivent d'ailleurs, conioinctement, une materielle perte. La mort s'appesantit souvent en nous, de ce qu'elle poise aux aultres ; et nous interesse de leur interest, quasi autant que du nostre, et plus et tout[2] par fois.

1. Le sort règle nos jours, plutôt que la sagesse.
(Cic., *Tusc. quæst.*, V, 9.)

2. Et plus aussi quelquefois. — *Et tout*, signifie en cet endroit *aussi*. Les paysans d'autour de Paris disent *itou*, qu'on emploie encore dans le burlesque pour imiter leur langage. (C.)

En cette commodité de logis que ie cherche, ie n'y mesle pas la pompe et l'amplitude, ie la hais plustost ; mais certaine propreté simple, qui se rencontre plus souvent aux lieux où il y a moins d'art, et que nature honore de quelque grace toute sienne. *Non ampliter, sed munditer convivium. Plus salis, quam sumptus.*[1] Et puis, c'est à faire à ceulx que les affaires entraisnent en plein hyver par les Grisons, d'estre surprins en chemin en cette extremité : moy, qui le plus souvent voyage pour mon plaisir, ne me guide pas si mal : s'il faict laid à droicte, ie prends à gauche ; si ie me treuve mal propre à monter à cheval, ie m'arreste ; et faisant ainsi, ie ne veois à la verité rien qui ne soit aussi plaisant et commode que ma maison : il est vrai que ie treuve la superfluité tousiours superflue, et remarque de l'empeschement en la delicatesse mesme et en l'abondance. Ay ie laissé quelque chose à veoir derriere moy, i'y retourne ; c'est tousiours mon chemin : ie ne trace aulcune ligne certaine, ny droicte ny courbe.[2] Ne treuve ie point, où ie vois, ce qu'on m'avoit dict, comme il advient souvent que les iugements d'aultruy ne s'accordent pas aux miens, et les ay trouvez le

1. Un repas où règne la propreté plutôt que l'abondance. Plus d'agrément que de frais. — Ces dernières paroles, *Plus salis, quam sumptus*, sont de Cornélius Népos, dans la *Vie d'Atticus*, ch. XIII. Pour les autres, *Non ampliter, sed munditer convivium*, Montaigne les a tirées d'un ancien poëte cité par Nonius, XI, 19, et les a adaptées à son sujet dans un sens tout contraire à celui qu'elles ont dans l'original. (C.)

2. « Nous ne voyageons point tristement assis, et comme emprisonnés dans une petite cage bien fermée... On observe le pays ; on se détourne à droite, à gauche ; on examine tout ce qui flatte ; on s'arrête à tous les points de vue. Aperçois-je une rivière ? je la côtoie ; un bois touffu ? je vais sous son ombre... Je n'ai pas besoin de choisir les chemins tout faits, les routes commodes ; je passe partout où un homme peut passer... » (ROUSSEAU, *Émile*, liv. V.) — Il est inutile de prolonger ce parallèle ; nous le recommandons aux gens de goût. (J. V. L.)

plus souvent fauls; ie ne plainds pas ma peine, i'ay apprins que ce qu'on disoit n'y est point.

I'ay la complexion du corps libre, et le goust commun, autant qu'homme du monde : la diversité des façons d'une nation à aultre ne me touche que par le plaisir de la varieté : chasque usage a sa raison.[1] Soyent des assiettes d'estain, de bois, de terre; bouilly ou rosty; beurre, ou huyle, de noix, ou d'olive; chauld ou froid, tout m'est un; et si un, que, vieillissant, i'accuse cette genereuse faculté et aurois besoing que la delicatesse et le chois arrestast l'indiscretion de mon appetit, et par fois soulageast mon estomach. Quand i'ay esté ailleurs qu'en France, et que, pour me faire courtoisie, on m'a demandé si ie voulois estre servy à la françoise, ie m'en suis mocqué, et me suis tousiours iecté aux tables les plus espesses d'estrangiers. I'ay honte de veoir nos hommes enyvrez de cette sotte humeur, De s'effaroucher des formes contraires aux leurs : il leur semble estre hors de leur element, quand ils sont hors de leur village; où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons, et abominent les estrangieres. Retrouvent ils un compatriote en Hongrie, ils festoyent cette adventure; les voylà à se rallier, et à se recoudre ensemble, à condamner tant de mœurs barbares qu'ils veoient : pourquoy non barbares, puis qu'elles ne sont françoises ? Encores sont ce les plus habiles qui les ont recogneues pour en mesdire. La pluspart ne prennent l'aller que pour le venir : ils voyagent couverts et resserrez, d'une prudence taciturne et incommunicable, se deffendants de la

1. Montaigne dit lui-même, dans le Journal de son Voyage en Allemagne et en Italie (tom. I, pag. 123), « qu'il se conforme et renge, en tant qu'en luy est, aux modes du lieu où il se treuve, et qu'il portoit à Auguste (Augsbourg) un bonnet fourré par la ville. » (J. V. L.)

contagion d'un air incogneu. Ce que ie dis de ceulx là me ramentoit, en chose semblable, ce que i'ay par fois apperceu en aulcuns de nos ieunes courtisans : ils ne tiennent qu'aux hommes de leur sorte ; nous regardent comme gents de l'aultre monde, avecques desdaing, ou pitié. Ostez leur les entretiens des mysteres de la court, ils sont hors de leur gibbier ; aussi neufs pour nous et mal habiles, comme nous sommes à eulx. On dict bien vray, qu'un honneste homme, c'est un homme meslé. Au rebours, ie peregrinne tressaoul de nos façons ;[1] non pour chercher des Gascons en Sicile, i'en ay assez laissé au logis :[2] ie cherche des Grecs plustost, et des Persans ; i'accointe ceulx là, ie les considere ; c'est là où ie me preste, et où ie m'employe. Et qui plus est, il me semble que ie n'ay rencontré gueres de manieres qui ne vaillent les nostres : ie couche de peu ; car à peine ay ie perdu mes girouettes de veue.

Au demourant, la pluspart des compaignies fortuites que vous rencontrez en chemin, ont plus d'incommodité que de plaisir : ie ne m'y attache point, moins asteure que la vieillesse me particularise et sequestre aulcunement des formes communes. Vous souffrez pour aultruy, ou aultruy pour vous : l'un et l'aultre inconvenient est poisant ; mais le dernier me semble encores plus rude. C'est une rare fortune, mais de soulagement inestimable, d'avoir un honneste homme, d'entendement ferme, et de mœurs conformes aux vostres, qui aime à vous suyvre : i'en ay eu faulte extreme en touts mes voyages. Mais une telle com-

1. Je voyage très las de nos façons. (E. J.)

2. Aussi Montaigne « se faschoit, comme dit le Journal de son Voyage (tom. I, p. 276), de rencontrer à Rome si grand nombre de François, qu'il ne trouvoit en la rue quasi personne qui ne le saluoit en sa langue. » (J. V. L.)

paignie, il la fault avoir choisie et acquise dez le logis. Nul plaisir n'a saveur pour moy sans communication, il ne me vient pas seulement une gaillarde pensee en l'ame, qu'il ne me fasche de l'avoir produicte seul, et n'ayant à qui l'offrir. *Si cum hac exceptione detur sapientia, ut illam inclusam teneam, nec enuntiem, reiiciam.*[1] L'aultre l'avoit monté d'un ton au dessus : *Si contigerit ea vita sapienti, ut in omnium rerum affluentibus copiis, quamvis omnia, quæ cognitione digna sunt, summo otio secum ipse consideret et contempletur ; tamen, si solitudo tanta sit, ut hominem videre non possit, excedat e vita.*[2] L'opinion d'Archytas m'agree, « qu'il feroit desplaisant, au ciel mesme, et à se promener dans ces grands et divins corps celestes, sans l'assistance d'un compaignon.[3] » Mais il vault mieulx encores estre seul, qu'en compaignie ennuyeuse et inepte. Aristippus s'aimoit à vivre estrangier par tout :

Me si fata meis paterentur ducere vitam
Auspiciis,[4]

ie choisirois à la passer le cul sur la selle,

Visere gestiens,
Qua parte debacchentur ignes,
Qua nebulæ, pluviique rores.[5]

1. Si l'on m'offroit la sagesse, à condition de la tenir renfermée, sans la communiquer à personne, je n'en voudrois pas. (Sénèque, *Epist.* 6.)

2. Si le sage se trouvoit dans une solitude absolue, où cependant il jouiroit à-la-fois et de l'abondance de toutes les choses nécessaires, et du loisir de contempler et d'étudier tout ce qui est digne d'être connu, sans doute il renonceroit à la vie. (Cic., *de Offic.*, I, 43.)

3. Cic., *de Amicit.*, ch. xxiii. (C.)

4. Si le destin me permettoit de passer ma vie selon mes desirs. (Virg., *Énéide*, IV, 340.)

5. J'irois voir les régions que le soleil brûle de ses feux ; j'irois voir celles où se forment les nuages et les frimas. (Hor., III, iii, 54.)

« Avez vous pas des passe temps plus aysez? De quoy avez vous faulte? Vostre maison est elle pas en bel air et sain, suffisamment fournie, et capable plus que suffisamment? La maiesté royale y a peu[1] plus d'une fois en sa pompe. Vostre famille n'en laisse elle pas en reglement plus au dessoubs d'elle, qu'elle n'en a au dessus en eminence? Y a il quelque pensee locale qui vous ulcere, extraordinaire, indigestible ;

Quæ te nunc coquat et vexet sub pectore fixa?[2]

Où cuidez vous pouvoir estre sans empeschement et sans destourbier?[3] *Nunquam simpliciter fortuna indulget.*[4] Voyez doncques qu'il n'y a que vous qui vous empeschez : et vous vous suyvrez partout, et vous plaindrez par tout; car il n'y a satisfaction çà bas, que pour les ames ou brutales ou divines. Qui n'a du contentement à une si iuste occasion, où pense il le trouver? A combien de milliers d'hommes arreste une telle condition que la vostre le but de leurs souhaits? Reformez vous seulement : car en cela vous pouvez tout : là où vous n'avez droict que de patience envers la fortune ; *nulla placida quies est, nisi quam ratio composuit.*[5] »

Ie veois la raison de cet advertissement, et la veois tresbien : mais on auroit plustost faict, et plus pertinemment, de me dire en un mot : « Soyez sage. » Cette reso-

1. On a déjà vu cette ellipse : *y a pu*, c'est-à-dire *y a pu tenir*, *y a logé*, comme on a mis dans l'édit. de 1635. (J. V. L.)

2. Qui, attachée à votre âme, vous consume et vous ronge. (*Ennius apud Cicer. de Senectute*, ch. I.)

3. Sans embarras. (E. J.)

4. Les faveurs de la fortune ne sont jamais sans mélange. (QUINTE-CURCE, IV, 14.)

5. La véritable tranquillité est celle que nous a donnée la raison. (SÉNÈQUE, *Epist.* 56.)

lution est oultre la sagesse ; c'est son ouvrage et sa production : ainsi faict le medecin, qui va criaillant aprez un pauvre malade languissant, « qu'il se resiouïsse » : il luy conseilleroit un peu moins ineptement s'il luy disoit : « Soyez sain. » Pour moy, ie ne suis qu'un homme de la commune sorte. C'est un precepte salutaire, certain, et d'aysee intelligence, « Contentez vous du vostre ; » c'est à dire, de la raison ; l'execution pourtant n'en est non plus aux plus sages qu'en moy. C'est une parole populaire, mais elle a une terrible estendue : que ne comprend elle? Toutes choses tumbent en discretion et modification. Ie sçais bien qu'à le prendre à la lettre, ce plaisir de voyager porte tesmoignage d'inquietude et d'irresolution : aussi sont ce nos maistresses qualitez et predominantes. Ouy, ie le confesse, ie ne veois rien seulement en songe et par souhait, où ie me puisse tenir : la seule varieté me paye, et la possession de la diversité ; au moins si quelque chose me paye. A voyager, cela mesme me nourrit, que ie me puis arrester sans interest, et que i'ay où m'en divertir commodement. I'aime la vie privee, parce que c'est par mon chois que ie l'aime, non par disconvenance à la vie publicque, qui est à l'adventure autant selon ma complexion ; i'en sers plus gaiement mon prince, parce que c'est par libre eslection de mon iugement et de ma raison, sans obligation particuliere ; et que ie n'y suis pas reiecté ny contrainct pour estre irrecevable à tout aultre party, et mal voulu : ainsi du reste. Ie hais les morceaux que la necessité me taille ; toute commodité me tiendroit à la gorge, de laquelle seule i'aurois à despendre :

> Alter remus aquas, alter mihi radat arenas :[1]

1. Je veux toujours frapper l'eau d'une rame, et de l'autre toucher le rivage. (PROPERCE, III, III, 20.)

une seule chorde ne m'arreste iamais assez. « Il y a de la vanité, dites vous, en cet amusement. » Mais où non? et ces beaux preceptes sont vanité; et vanité toute la sagesse: *Dominus novit cogitationes sapientium quoniam vanæ sunt.*[1] Ces exquises subtilitez ne sont propres qu'au presche: ce sont discours qui nous veulent envoyer touts bastez en l'aultre monde. La vie est un mouvement materiel et corporel, action imparfaicte de sa prôpre essence, et desreglee : ie m'employe à la servir selon elle.

Quisque suos patimur manes.[2]

Sic est faciendum, ut contra naturam universam nihil contendamus; ea tamen conservata, propriam sequamur.[3] A quoy faire ces poinctes eslevees de la philosophie, sur lesquelles aulcun estre humain ne se peult rasseoir? et ces regles, qui excedent nostre usage et nostre force ?

Ie veois souvent qu'on nous propose des images de vie, lesquelles, ny le proposant, ny les auditeurs, n'ont aulcune esperance de suyvre, ny, qui plus est, envie. De ce mesme papier où il vient d'escrire l'arrest de condamnation contre un adultere, le iuge en desrobbe un lopin pour en faire un poulet à la femme de son compaignon : celle à qui vous viendrez de vous frotter illicitement, criera plus asprement tantost, en vostre presence mesme, à l'encontre d'une pareille faulte de sa compaigne, que ne feroit Porcie :[4] et tel condamne les hommes à mourir pour des crimes qu'il

1. Le Seigneur connoît que les pensées des sages ne sont que vanité. (*Ps.* 93, v. II; et *Corinth.*, I, III, 20.)

2. Nous avons chacun nos passions. (Virg., *Énéide*, VI, 743.)

3. Nous devons faire en sorte que, sans jamais aller contre les lois de la nature universelle, nous suivions cependant notre propre nature. (Cic., *de Offic.*, I, 31.)

4. Fille de Caton d'Utique, qui se donna la mort quand elle eut apprls celle de Brutus son mari, après la bataille de Philippes. (E. J.)

n'estime point faultes. I'ay veu, en ma ieunesse, un galant homme [1] presenter d'une main, au peuple, des vers excellents et en beauté et en desbordement; et de l'aultre main, en mesme instant, la plus querelleuse reformation theologienne dequoy le monde se soit desieuné [2] il y a long temps. Les hommes vont ainsin : on laisse les loix et preceptes suyvre leur voye; nous en tenons une aultre, non par desreglement de mœurs seulement, mais par opinion souvent, et par iugement contraire. Sentez [3] lire un discours de philosophie ; l'invention, l'eloquence, la pertinence, frappe incontinent vostre esprit, et vous esmeut : il n'y a rien qui chatouille ou poigne vostre conscience ; ce n'est pas à elle qu'on parle. Est il pas vray? Si disoit Ariston, « que ny une estuve, ny une leçon n'est d'aulcun fruict, si elle ne nettoye et ne decrasse. [4] » On peult s'arrester à l'escorce ; mais c'est aprez qu'on en a retiré la mouëlle : comme aprez avoir avalé le bon vin d'une belle coupe, nous en considerons les graveures et l'ouvrage.

En toutes les chambrees de la philosophie ancienne, cecy se trouvera, qu'un mesme ouvrier y publie des regles de temperance, et publie ensemble des escripts d'amour et desbauche : et Xenophon, au giron de Clinias, escrivit contre la vertu aristippique. [5] Ce n'est pas qu'il y ayt une conversion miraculeuse qui les agite à ondees :

1. Il s'agit peut-être ici de Théodore de Bèze, le célèbre réformateur, qui publia presque en même temps, vers 1550, ses poésies amoureuses (*Juvenilia*), et son apologie intolérante du jugement et du supplice de Servet. (J. V. L.)

2. Se soit régalé (en rompant son jeûne). (E. J.)

3. Italianisme : *Sentite*, écoutez. (J. V. L.)

4. Plutarque, *Comment il faut ouïr*, ch. viii. (C.)

5. C'est-à-dire *contre la vertu telle que la définissoit Aristippe*. Il est donc inutile d'avoir recours à une leçon abandonnée par Montaigne, *contre la*

mais c'est que Solon se represente tantost soy mesme, tantost en forme de legislateur ; tantost il parle pour la presse,[1] tantost pour soy; et prend pour soy les regles libres et naturelles, s'asseurant d'une santé ferme et entiere :

> Curentur dubii medicis maioribus ægri :[2]

Antisthenes[3] permet au sage d'aimer, et faire à sa mode ce qu'il treuve estre opportun, sans s'attendre aux loix; d'autant qu'il a meilleur advis qu'elles, et plus de cognoissance de la vertu. Son disciple Diogenes[4] disoit : « Opposer aux perturbations, la raison ; à fortune, la confidence;[5] aux loix, nature. » Pour les estomachs tendres, il fault des ordonnances contrainctes et artificielles; les bons estomachs se servent simplement des prescriptions de leur naturel appetit : ainsi font nos medecins, qui mangent le melon et boivent le vin frez, ce pendant qu'ils tiennent leur patient obligé au syrop et à la panade. « Ie ne sçais quels livres, disoit la courtisanne Laïs,[6] quelle sapience, quelle philosophie; mais ces gents là battent aussi souvent à ma porte, qu'aulcuns aultres. » D'autant que nostre licence nous porte tousiours au delà de ce qui nous est loisible et permis, on a estrecy, souvent oultre la rai-

volupté aristippique. Ce qu'il dit ici est emprunté de Diogène Laerce, liv. II, au commencement de la *Vie de Xénophon*. (J. V. L.)

1. Pour la foule, la multitude. (E. J.)
2. Qu'un malade en danger appelle les médecins les plus habiles.
3. Diog. Laerce, VI, ii. (C.)
4. Diog. Laerce, VI, 38. (C.)
5. Le courage, la résolution.
6. Après avoir cherché inutilement la source de ce beau conte, j'ai appris de M. Barbeyrac que, selon toutes les apparences, Montaigne n'a ici d'autre garant que le menteur Antoine de Guevara, *Épîtres dorées*, liv., I, p. 263 de la vieille traduction françoise. (C.)

son universelle, les preceptes et les loix de nostre vie :

> Nemo satis credit tantum delinquere, quantum
> Permittas.[1]

Il seroit à desirer qu'il y eust plus de proportion du commandement, à l'obeïssance : et semble la visee iniuste, à laquelle on ne peult atteindre. Il n'est si homme de bien, qu'il mette à l'examen des loix toutes ses actions et pensees, qui ne soit pendable dix fois en sa vie ; voire tel qu'il seroit tresgrand dommage et tresiniuste de punir et de perdre :

> Ole, quid ad te,
> De cute quid faciat ille, vel illa sua?[2]

et tel pourroit n'offenser point les loix, qui n'en meriteroit point la louange d'homme de vertu, et que la philosophie feroit tresiustement fouetter : Tant cette relation est trouble et ineguale! Nous n'avons garde d'estre gents de bien selon Dieu; nous ne le sçaurions estre selon nous : l'humaine sagesse n'arriva iamais aux debvoirs qu'elle s'estoit elle mesme prescripts ; et, si elle y estoit arrivee, elle s'en prescriroit d'aultres au delà, où elle aspirast tousiours et prestendist : Tant nostre estat est ennemy de consistance ! L'homme s'ordonne à soy mesme d'estre necessairement en faulte : il n'est gueres fin de tailler son obligation, à la raison d'un aultre estre que le sien : à qui prescript il ce qu'il s'attend que personne ne face? luy est il iniuste de ne faire point ce qu'il luy est impossible de

1. L'homme ne croit jamais avoir atteint le terme prescrit à ses passions. (Juv., XIV, 233.)

2. Que t'importe, Olus, de quelle manière celui-ci ou celle-là dispose de sa personne? (Martial, VII, ix, i.)

faire? Les loix qui nous condamnent à ne pouvoir pas, nous condamnent de ce que nous ne pouvons pas.

Au pis aller, cette difforme liberté de se presenter à deux endroicts, et les actions d'une façon, les discours de l'aultre, soit loisible à ceulx qui disent les choses : mais elle ne le peult estre à ceulx qui se disent eulx mesmes, comme ie fois; il fault que i'aille de la plume comme des pieds. La vie commune doibt avoir conference [1] aux aultres vies : la vertu de Caton estoit vigoreuse oultre la raison de son siecle; et à un homme qui se mesloit de gouverner les aultres, destiné au service commun, il se pourroit dire que c'estoit une iustice, sinon iniuste, au moins vaine et hors de saison.[2] Mes mœurs mesmes, qui ne disconviennent de celles qui courent, à peine de la largeur d'un poulce, me rendent pourtant aulcunement farouche à mon aage, et inassociable. Ie ne sçais pas si ie me treuve desgousté, sans raison, du monde que ie hante; mais ie sçais bien que ce seroit sans raison si ie me plaignois qu'il feust desgousté de moy, puisque ie le suis de luy. La vertu assignee aux affaires du monde est une vertu à plusieurs plis, encogneures et coudes, pour s'appliquer et ioindre à l'humaine foiblesse; meslee et artificielle, non droicte, nette, constante, ny purement innocente. Les annales reprochent iusques à cette heure à quelqu'un de nos roys de s'estre trop simplement laissé aller aux consciencieuses persuasions de son confesseur; les affaires d'estat ont des preceptes plus hardis:

1. Du rapport, de la relation. (C.)

2. Cicéron lui reproche aussi quelquefois de parler comme s'il opinoit dans la république de Platon, et non dans la lie de Romulus : « Dicit enim tamquam in Platonis πολιτείᾳ, non tanquam in Romuli fæce, sententiam. » (Epist. ad Attic., II, I.) (J. V L.)

Exeat aula,
Qui vult esse pius.[1]

I'ay aultrefois essayé d'employer au service des maniements publicques les opinions et regles de vivre, ainsi rudes, neufves, impolies ou impollues, comme ie les ay nees chez moy, ou rapportees de mon institution, et desquelles ie me sers, sinon si commodement, au moins seurement, en particulier; une vertu scholastique et novice : ie les y ay trouvees ineptes et dangereuses. Celuy qui va en la presse, il fault qu'il gauchisse, qu'il serre ses coudes, qu'il recule, ou qu'il advance, voire qu'il quite le droict chemin, selon ce qu'il rencontre; qu'il vive non tant selon soy, que selon aultruy, non selon ce qu'il se propose, mais selon ce qu'on luy propose, selon le temps, selon les hommes, selon les affaires. Platon dict[2] que qui eschappe, brayes nettes, du maniement du monde, c'est par miracle qu'il en eschappe; et dict aussi, que quand il ordonne son philosophe chef d'une police,[3] il n'entend pas le dire d'une police corrompue, comme celle d'Athenes, et encores bien moins comme la nostre, envers lesquelles la sagesse mesme perdroit son latin; et une bonne herbe, transplantee en solage[4] fort divers à sa condition, se conforme bien plustost à iceluy, qu'elle ne le reforme à soy. Ie sens que si i'avois à me dresser tout à faict à telles occupations, il m'y fauldroit beaucoup de changement et de rabillage. Quand ie pourrois cela sur moy (et pourquoy ne le pourrois ie avecques le temps et le soing?), ie ne le vouldrois

1. Quitte la cour, si tu veux être juste.
(LUCAIN, VIII, 493.)
2. *République*, l. VI, quelques pages après le commencement. (C.)
3. D'un gouvernement, d'une administration. (E. J.)
4. En sol, en terrein fort différent de celui qui lui conviendroit. (E. J.)

pas. De ce peu que ie me suis essayé en cette vacation, ie m'en suis d'autant desgousté : ie me sens fumer en l'ame, par fois, aulcunes tentations vers l'ambition ; mais ie me bande et obstine au contraire :

At tu, Catulled, obstinatus obdura.[1]

On ne m'y appelle gueres, et ie m'y convie aussi peu : la liberté et l'oysifveté, qui sont mes maistresses qualitez, sont qualitez diametralement contraires à ce mestier là. Nous ne sçavons pas distinguer les facultez des hommes : elles ont des divisions et bornes malaysees à choisir et delicates : de conclure, par la suffisance d'une vie particuliere, quelque suffisance à l'usage publicque, c'est mal conclu : tel se conduict bien, qui ne conduict pas bien les aultres; et faict des Essais, qui ne sçauroit faire des effects: tel dresse bien un siege, qui dresseroit mal une battaille : et discourt bien en privé, qui harangueroit mal un peuple ou un prince : voire, à l'adventure est ce plustost tesmoignage à celuy qui peult l'un, de ne pouvoir point l'aultre, qu'aultrement. Ie treuve que les esprits haults ne sont de gueres moins aptes aux choses basses que les bas esprits aux haultes. Estoit il à croire que Socrates[2] eust apresté aux Atheniens matiere de rire à ses despens, pour n'avoir oncques sceu compter les suffrages de sa tribu, et en faire rapport au conseil? certes la veneration en quoy i'ay les perfections de ce personnage, merite que sa fortune fournisse, à l'excuse de mes principales imperfections, un si magnifique exemple. Nostre suffisance est detaillee à menues pieces : la mienne n'a point de latitude, et si est che-

1. Ferme, Catulle; tiens bon jusqu'à la fin. (CATULLE, *Carm.*, VIII, 19.)
2. Dans le *Gorgias* de Platon, p. 473. (C.)

tifve en nombre. Saturninus,[1] à ceulx qui lui avoient deferé tout commandement : « Compaignons, dict il, vous avez perdu un bon capitaine pour faire un mauvais general d'armee. »

Qui se vante, en un temps malade comme cettuy cy, d'employer au service du monde une vertu naïfve et sincere, ou il ne la cognoist pas, les opinions se corrompants avecques les mœurs (de vray, oyez la leur peindre, oyez la pluspart se glorifier de leurs deportements, et former leurs regles ; au lieu de peindre la vertu, ils peignent l'iniustice toute pure et le vice, et la presentent ainsi faulse à l'institution des princes) ; ou, s'il la cognoist, il se vante à tort, et, quoy qu'il die, faict mille choses dequoy sa conscience l'accuse. Ie croirois volontiers Seneca de l'experience qu'il en feit en pareille occasion, pourveu qu'il m'en voulust parler à cœur ouvert. La plus honorable marque de bonté, en une telle necessité, c'est recognoistre librement sa faulte et celle d'aultruy ; appuyer,[2] et retarder de sa puissance, l'inclination vers le mal ; suyvre envy[3] cette pente ; mieulx esperer, et mieulx desirer. I'apperceois, en ces desmembrements de la France et divisions où nous sommes tumbez, chascun se travailler à deffendre sa cause, mais iusques aux meilleurs, avecques desguisement et mensonge : qui en escriroit rondement, en escriroit temerairement et vicieusement. Le plus iuste

1. Un des trente tyrans qui s'élevèrent du temps de l'empereur Gallien. Voici ses paroles, dans le texte de Trébellius Pollion, *Trig. tyrann.*, ch. XXIII : « Commilitones, bonum ducem perdidistis, et malum principem fecistis. » (C.)

2. *Appuyer* ne signifie pas ici *offrir un appui*, mais une résistance à l'inclination vers le mal : en mécanique, *appui* et *résistance* sont presque synonymes. (E. J.)

3. A regret. (E. J.)

party, si est ce encores le membre d'un corps vermoulu et verreux; mais, d'un tel corps, le membre moins malade s'appelle sain, et à bon droict, d'autant que nos qualitez n'ont tiltre qu'en la comparaison : l'innocence civile se mesure selon les lieux et saisons. I'aimerois bien à veoir en Xenophon une telle louange d'Agesilaus :[1] estant prié par un prince voysin avecques lequel il avoit aultrefois esté en guerre, de le laisser passer en ses terres, il l'octroya, luy donnant passage à travers le Peloponnese; et non seulement ne l'emprisonna ou empoisonna, le tenant à sa mercy, mais l'accueillit courtoisement, suyvant l'obligation de sa promesse, sans luy faire offense. A ces humeurs là, ce ne seroit rien dire; ailleurs et en aultre temps, il se fera compte de la franchise et magnanimité d'une telle action : ces babouins[2] capettes[3] s'en feussent mocquez; si peu retire[4] l'innocence spartaine à la françoise. Nous ne laissons pas d'avoir des hommes vertueux; mais c'est selon nous. Qui a ses mœurs establies en reglement

1. Montaigne auroit pu l'y voir, *Histoire grecque,* IV, I; *Éloge* d'*Agésilas,* III, 4. Seulement il ne s'agit point du *passage à travers le Péloponnèse,* mais d'une entrevue dans le camp d'Agésilas. (J. V. L.)

2. *Babouin* signifie, 1° un gros singe; 2° un enfant : ici, il signifie un écolier. (E. J.)

3. *Capette* signifie proprement un écolier du collége de Montaigu à Paris. En 1480, Jean Standoncht, de Malines, docteur de Sorbonne, fit une fondation pour entretenir dans ce collége quatre-vingt-quatre écoliers, en mémoire des douze *apôtres* et des soixante-douze *disciples.* Ces écoliers furent nommés *capettes,* à cause des petits manteaux qu'ils portoient, nommés *capes;* et comme on les traitoit fort durement, tant à l'égard de la table que de la discipline, c'étoient ordinairement de si pauvres génies, que le mot de *capette* fut employé pour désigner un écolier du caractère le plus méprisable, un sot, un impertinent écolier. Montaigne traite ici de *capettes,* de *babouins capettes,* la plupart des hommes de son siècle, qui n'auroient rien compris à la magnanimité d'Agésilas. (C.)

4. Tant l'innocence, la verru spartiate ressemble peu à la françoise! (E. J.)

au dessus de son siecle; ou qu'il torde et esmousse ses regles; ou, ce que ie lui conseille plustost, qu'il se retire quartier, et ne se mesle point de nous : qu'y gaigneroit il?

> Egregium sanctumque virum si cerno, bimembri
> Hoc monstrum puero, et miranti iam sub aratro
> Piscibus inventis, et fœtæ comparo mulæ.[1]

On peult regretter les meilleurs temps, mais non pas fuyr aux presents : on peult desirer aultres magistrats, mais il fault, ce nonobstant, obeïr à ceulx icy; et à l'aventure y a il plus de recommendation d'obeïr aux mauvais qu'aux bons. Autant que l'image des loix receues et anciennes de cette monarchie reluira en quelque coing, m'y voylà planté : si elles viennent par malheur à se contredire et empescher entr'elles, et produire deux parts, de chois doubteux et difficile, mon eslection sera volontiers d'eschapper et me desrobber à cette tempeste ; nature m'y pourra prester ce pendant la main, ou les hazards de la guerre. Entre Cesar et Pompeius, ie me feusse franchement declaré : mais entre ces trois voleurs[2] qui veinrent depuis, ou il eust fallu se cacher, ou suyvre le vent : ce que i'estime loisible, quand la raison ne guide plus.

> Quo diversus abis?[3]

Cette farcisseure est un peu hors de mon theme : ie m'esgare; mais plustost par licence que par mesgarde : mes fantasies se suyvent, mais par fois c'est de loing; et se regardent, mais d'une veue oblique. I'ay passé

1. Aperçois-je un homme intègre et vertueux, je suis aussi surpris que si je voyois un enfant à deux têtes, une mule féconde, ou des poissons trouvés en labourant la terre. (Juv., XIII, 64.)
2. Octave, Marc-Antoine et Lépidus. (C.)
3. Où vas-tu t'égarer? (Virg., *Énéide*, V, 166.)

les yeulx sur tel dialogue de Platon,[1] miparty d'une fantastique bigarrure; le devant à l'amour, tout le bas à la rhetorique : ils ne craignent point ces muances,[2] et ont une merveilleuse grace à se laisser ainsi rouler au vent ou à le sembler. Les noms de mes chapitres n'en embrassent pas tousiours la matiere; souvent ils la denotent seulement par quelque marque : comme ces aultres, l'Andrie, l'Eunuche;[3] ou ceulx cy, Sylla, Cicero, Torquatus. I'aime l'allure poëtique, à saults et à gambades : c'est un' art, comme dict Platon, legiere, volage, demoniacle.[4] Il est des ouvrages en Plutarque où il oublie son theme; où le propos de son argument ne se treuve que par incident, tout estouffé en matiere estrangiere : voyez ses allures au Daimon de Socrates.[5] O Dieu! que ces gaillardes escapades, que cette variation a de beauté; et plus lors,[6] que plus elle retire au nonchalant et fortuite! C'est l'indiligent lecteur qui perd mon subiect, non pas moy : il s'en trouvera tousiours en un coing quelque mot qui ne laisse pas d'estre bastant, quoyqu'il soit serré. Ie veois[7] au change, indiscrettement et tumultuairement : mon style et mon esprit vont vagabondant de mesme. Il fault avoir un peu de folie, qui ne veult avoir plus de sottise, disent et les preceptes de nos maistres, et encore plus leurs exemples. Mille poëtes traisnent et languissent à la prosaïque : mais la meilleure

1. Le *Phèdre*. (C.)

2. Ces changements; ils ne font pas difficulté de passer d'un sujet à un autre tout différent. (C.)

3. L'*Andrienne*, l'*Eunuque*, deux comédies de Térence. (E. J.)

4. *Démoniaque*, ou plutôt *divine*, δαιμονικὴ. Montaigne traduit ici l'*Ion* de Platon, qui dit en parlant du poëte : Κοῦφον γὰρ χρῆμα ποιητής ἐστι, κα πτηνὸν, καὶ ἱερόν. (J. V. L.)

5. Traité de Plutarque qui porte ce titre. (C.)

6. Et alors, d'autant plus qu'elle ressemble davantage, etc. (E. J.)

7. Je vais au change. (C.)

prose ancienne, et ie la seme ceans indifferemment pour vers, reluit par tout de la vigueur et hardiesse poëtique, et represente quelque air de sa fureur. Il lui fault, certes, quiter la maistrise et preeminence en la parlerie. Le poëte, dict Platon,[1] assis sur le trepied des Muses, verse, de furie, tout ce qui luy vient en la bouche comme la gargouille d'une fontaine, sans le ruminer et poiser, et luy eschappe des choses de diverse couleur, de contraire substance, et d'un cours rompu : luy mesme est tout poëtique ; et la vieille theologie est toute poësie, disent les sçavants ; et la premiere philosophie, c'est l'originel langage des dieux. I'entends que la matiere se distingue soy mesme ; elle montre assez où elle se change, où elle conclud, où elle commence, où elle se reprend, sans l'entrelacer de paroles de liaison et de cousture, introduictes pour le service des aureilles foibles ou nonchalantes, et sans me gloser moy mesme. Qui est celuy qui n'aime mieulx n'estre pas leu, que de l'estre en dormant, ou en fuyant? *nihil est tam utile, quod in transitu prosit.*[2] Si prendre des livres, estoit les apprendre ; et si les veoir, estoit les regarder, et les parcourir, les saisir : i'aurois tort de me faire du tout si ignorant que ie dis. Puisque ie ne puis arrester l'attention du lecteur par le poids ; *manco male*,[3] s'il advient que ie l'arreste par mon embrouilleure. « Voiremais, il se repentira par aprez de s'y estre amusé. » C'est mon;[4] mais il s'y sera tousiours amusé. Et puis, il est des humeurs comme cela, à qui l'intelligence porte desdaing;

1. *Lois*, VI, p. 719. (C.)
2. Il n'y a rien de si utile, qu'il puisse être utile en passant. (Sénèque, *Epist.* 2.)
3. Pas si mal! c'est toujours autant de gagné, s'il advient en effet que je l'arrête, etc. (C.)
4. Sans doute; mais il n'aura pas laissé de s'y amuser. (C.)

qui m'en estimeront mieulx de ce qu'ils ne sçauront ce que ie dis : ils concluront la profondeur de mon sens, par l'obscurité; laquelle, à parler en bon escient, ie hais bien fort, et l'eviterois, si ie me sçavois eviter. Aristote se vante en quelque lieu[1] de l'affecter : Vicieuse affectation! Parce que la coupure si frequente des chapitres, dequoy i'usois au commencement, m'a semblé rompre l'attention avant qu'elle soit nee, et la dissouldre, desdaignant s'y coucher pour si peu et se recueillir, ie me suis mis à les faire plus longs, qui requierent de la proposition et du loisir assigné. En telle occupation, à qui on ne veult donner une seule heure, on ne veult rien donner : et ne faict on rien pour celuy pour qui on ne faict qu'aultre chose faisant. Ioinct qu'à l'adventure ay ie quelque obligation particuliere à ne dire qu'à demy, à dire confusement, à dire discordamment. Ie veulx doncques mal à cette raison troublefeste, et ces proiects extravagants qui travaillent la vie, et ces opinions si fines, si elles ont de la verité; ie la[2] treuve trop chere et trop incommode. Au rebours, ie m'employe à faire valoir la vanité mesme et l'asnerie, si elle m'apporte du plaisir et me laisse aller aprez mes inclinations naturelles, sans les contrerooller de si prez.

I'ay veu ailleurs des maisons ruynees, et des statues, et du ciel, et de la terre : ce sont tousiours des hommes. Tout cela est vray; et si pourtant ne sçaurois reveoir si souvent le tumbeau de cette ville,[3] si grande et si puissante, que ie ne l'admire et revere. Le soing des morts

1. Voy. Aulu-Gelle, XX, 5; et Plutarque, *Vie d'Alexandre*, ch. II. (C.)
2. Je la trouve (la raison, et non pas la vérité, ni la vie). (E. J.)
3. De Rome. On peut voir, dans le t. IV de cette édit., parmi les extraits du *Voyage* de Montaigne, une très belle peinture de l'impression que fit sur lui l'aspect de cette ville dont les barbares paroissent avoir *ensepvely la ruyne mesme*. (J. V. L.)

nous est en recommendation : or, i'ay esté nourry, des mon enfance, avecques ceulx icy ; i'ay eu cognoissance des affaires de Rome, long temps avant que ie l'aye eue de ceulx de ma maison : ie sçavois le Capitole et son plan, avant que ie sceusse le Louvre ; et le Tibre, avant la Seine. I'ay eu plus en teste les conditions et fortunes de Lucullus, Metellus et Scipion, que ie n'ay d'aulcuns hommes des nostres : ils sont trespassez ; si est bien mon pere aussi entierement qu'eulx, et s'est esloingné de moy et de la vie, autant en dix huict ans, que ceulx là ont faict en seize cents ; duquel pourtant ie ne laisse pas d'embrasser et practiquer la memoire, l'amitié et societé, d'une parfaicte union et tresvifve. Voire de mon humeur, ie me rends plus officieux envers les trespassez : ils ne s'aydent plus ; ils en requierent, ce me semble, d'autant plus mon ayde. La gratitude est là iustement en son lustre ; le bienfaict est moins richement assigné, où il y a retrogradation et reflexion. Arcesilaus,[1] visitant Ctesibius malade, et le trouvant en pauvre estat, luy fourra tout bellement, soubs le chevet du lict, de l'argent qu'il luy donnoit : et en le luy celant, luy donnoit, en oultre, quitance de luy en sçavoir gré. Ceulx qui ont merité de moy de l'amitié et de la recognoissance, ne les ont iamais perdues pour n'y estre plus ; ie les ay mieulx payez, et plus soigneusement, absents et ignorants : ie parle plus affectueusement de mes amis, quand il n'y a plus de moyen qu'ils le sçachent. Or, i'ay attaqué cent querelles pour la deffense de Pompeius, et pour la cause de Brutus ; cette accointance dure encores entre nous : les choses presentes mesmes, nous ne les tenons que par la fantasie. Me trouvant inutile à ce

1. Diog. Laerce, IV, 17. (C.)

siecle, ie me reiecte à cet aultre; et en suis si embabouïné, que l'estat de cette vieille Rome, libre, iuste et florissante (car ie n'en aime ny la naissance, ny la vieillesse), m'interesse et me passionne : par quoy ie ne sçaurois reveoir si souvent l'assiette de leurs rues et de leurs maisons, et ces ruynes profondes iusques aux Antipodes, que ie ne m'y amuse. Est ce par nature, ou par erreur de fantasie, que la veue des places que nous sçavons avoir esté hantees et habitées par personnes desquelles la memoire est en recommandation, nous esmeut aucunement plus qu'ouïr le recit de leurs faicts, ou lire leurs escripts? *Tanta vis admonitionis inest in locis!... Et id quidem in hac urbe infinitum; quacumque enim ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus.*[1] Il me plaist de considerer leur visage, leur port, et leurs vestements : ie remasche ces grands noms entre les dents, et les fois retentir à mes aureilles : *ego illos veneror, et tantis nominibus semper assurgo.*[2] Des choses qui sont en quelque partie grandes et admirables, i'en admire les parties mesmes communes : ie les veisse volontiers deviser, promener, et souper. Ce seroit ingratitude de mespriser les reliques et images de tant d'honnestes hommes et si valeureux, lesquels i'ay veu vivre et mourir, et qui nous donnent tant de bonnes instructions par leur exemple, si nous les sçavions suyvre.

Et puis, cette mesme Rome que nous veoyons, merite qu'on l'aime : confederee de si long temps, et par tant de

1. Tant les lieux sont propres à réveiller en nous des souvenirs!... Il n'est rien dans cette ville qui n'avertisse la pensée; et par-tout où l'on met le pied, on marche pour ainsi dire sur quelque histoire mémorable. (Cic., *de Finib. bon. et mal.*, V, 1 et 2.)

2. J'honore ces grands hommes, et ne prononce jamais leurs noms qu'avec respect. (Sénèque, *Epist.* 64.)

tiltres, à nostre couronne; seule ville commune et universelle : le magistrat souverain qui y commande est recogneu pareillement ailleurs : c'est la ville metropolitaine de toutes les nations chrestiennes ; l'Espaignol et le François, chascun y est chez soy ; pour estre des princes de cet estat, il ne fault qu'estre de chrestienté, où qu'elle soit. Il n'est lieu ça bas que le ciel ayt embrassé avecques telle influence de faveur, et telle constance ; sa ruyne mesme est glorieuse et enflee :

> Laudandis pretiosior ruinis :[1]

encores retient elle, au tumbeau, des marques et images d'empire : *ut palam sit, uno in loco gaudentis opus esse naturæ.*[2] Quelqu'un se blasmeroit, et se mutineroit en soy mesme, de se sentir chatouiller d'un si vain plaisir : nos humeurs ne sont pas trop vaines, qui sont plaisantes ; quelles qu'elles soient qui contentent constamment un homme capable de sens commun, ie ne sçaurois avoir le cœur de le plaindre.

Ie doibs beaucoup à la fortune, dequoy iusques à cette heure elle n'a rien faict contre moy d'oultrageux, au moins au delà de ma portee. Seroit ce pas sa façon, de laisser en paix ceulx de qui elle n'est point importunee?

> Quanto quisque sibi plura negaverit,
> A dîs plura feret : nil cupientium
> Nudus castra peto...
> Multa petentibus
> Desunt multa.[3]

1. Plus précieuse par ses belles ruines. (SIDOINE APOLLINAIRE, *Carm.*, XXIII, *Narbo*, v. 62.)

2. On diroit qu'ici sur-tout la nature a pris un singulier plaisir à son ouvrage. (PLINE, *Nat. Hist.*, III, 5.)

3. Plus nous nous refusons, plus les dieux nous accordent. Tout pauvre que je suis, je me jette dans le parti de ceux qui ne desirent rien... Quicon-

Si elle continue, elle me renvoyera trescontent et satisfaict:

Nihil supra
Deos lacesso.[1]

Mais gare le heurt! il en est mille qui rompent au port. Ie me console ayseement de ce qui adviendra icy, quand ie n'y seray plus ; les choses presentes m'embesognent assez :

Fortunæ cetera mando :[2]

aussi n'ay ie point cette forte liaison qu'on dict attacher les hommes à l'advenir, par les enfants qui portent leur nom et leur honneur ; et en doibs desirer à l'adventure d'autant moins, s'ils sont si desirables. Ie ne tiens que trop au monde et à cette vie, par moy mesme ; ie me contente d'estre en prinse de la fortune par les circonstances proprement necessaires à mon estre, sans luy alonger par ailleurs sa iurisdiction sur moy ; et n'ay iamais estimé qu'estre sans enfants, feust un default qui deust rendre la vie moins complete et moins contente : la vacation sterile a bien aussi ses commoditez. Les enfants sont du nombre des choses qui n'ont pas fort dequoy estre desirees, notamment à cette heure qu'il seroit si difficile de les rendre bons : *bona iam nec nasci licet, ita corrupta sunt semina ;*[3] et si ont iustement dequoy estre regrettees, à qui les perd aprez les avoir acquises.

Celuy qui me laissa ma maison en charge, prognostiquoit que ie la deusse ruyner, regardant à mon humeur si peu casaniere. Il se trompa : me voycy comme i'y entray, si non un peu mieulx; sans office pourtant et sans benefice.

que a beaucoup de desirs manque de beaucoup de choses. (Hor., *Od.,* III, xvi, 21, et 42.)

1. Je ne demande rien de plus aux dieux. (Hor., *Od.,* II, xviii ; 11.)
2. Je laisse le reste à la fortune. (Ovide, *Metam.,* II, 140.)
3. Il ne peut plus rien naître de bon, tant les germes sont corrompus.

Au demourant, si la fortune ne m'a faict aulcune offense violente et extraordinaire, aussi n'a elle pas de grace : tout ce qu'il y a de ses dons chez nous, il y est avant moy, et au delà de cent ans ; ie n'ay particulierement aulcun bien essentiel et solide que ie doibve à sa liberalité. Elle m'a faict quelques faveurs venteuses, honnoraires et titulaires, sans substance ; et me les a aussi, à la verité, non pas accordees, mais offertes, Dieu sçait, à moy qui suis tout materiel, qui ne me paye que de la réalité, encores bien massifve ; et qui, si ie l'osois confesser, ne trouverois l'avarice gueres moins excusable, que l'ambition; ny la douleur moins evitable, que la honte ; ny la santé moins desirable, que la doctrine ; ou la richesse, que la noblesse.

Parmy ses faveurs vaines, ie n'en ay point qui plaise tant à cette niaise humeur qui s'en paist chez moy, qu'une Bulle authentique de bourgeoisie romaine, qui me feut octroyee dernierement que i'y estois,[1] pompeuse en sceaux et lettres dorees, et octroyee avecques toute gracieuse liberalité. Et parce qu'elles se donnent en divers style, plus ou

1. En 1581. Montaigne ne dissimule pas, dans son *Voyage en Italie*, t. II, p. 31, combien il ambitionnoit cette faveur : « Je recherchay partant, et emploïay touts mes cinq sens de nature pour obtenir le tiltre de citoyen romain, ne feust ce que pour l'ancien honneur et religieuse memoire de son auctorité. I'y trouvay de la difficulté. Toutesfois ie la surmontay, n'y ayant emploïé nulle faveur, voire ny la science seulement d'aucun François. L'auctorité du Pape (Grégoire XIII) y fut emploïee par le moïen de Philippe Musotti, son maggior-domo, qui m'avoit prins en singuliere amitié, et s'y pena fort; et m'en feut despesché lettres, 3° *id., martii* 1581, qui me feurent rendues le 5 d'avril, trez authentiques, en la mesme forme et faveur de paroles que les avoit eues le seigneur Giacomo Buon-Compagno, duc de Sero, fils du Pape. C'est un tiltre vain ; tant y a que i'ay receu beaucoup de plaisir de l'avoir obtenu. » On remarquera dans cette pièce bizarre, à travers le protocole de la chancellerie de Rome moderne, quelques formules des anciens sénatus-consultes. (J. V. L.)

moins favorable; et qu'avant que i'en eusse veu, i'eusse esté bien ayse qu'on m'en eust montré un formulaire, ie veulx, pour satisfaire à quelqu'un, s'il s'en treuve malade de pareille curiosité à la mienne, la transcrire icy en sa forme :

QUOD [3] Horatius Maximus, Martius Cecius, Alexander Mutus, almæ urbis Conservatores, de Illmo viro Michaele Montano, equite sancti Michaelis, et a cubiculo regis Christianissimi, Romana civitate donando, ad Senatum retulerunt; S. P. Q. R. de ea re ita fieri censuit.

Quum, veteri more et instituto, cupide illi semper studioseque suscepti sint, qui virtute ac nobilitate præstantes, magno Reipublicæ nostræ usui atque ornamento fuissent, vel esse aliquando possent : Nos, maiorum nostrorum exemplo atque auctoritate permoti, præclaram hanc consuetudinem nobis imitandam ac servandam fore censemus. Quamobrem quum Ill^{mus} Michael Montanus, eques sancti Michaelis, et a cubiculo regis Christianissimi, Romani nominis studiosissimus, et familiæ laude atque splendore, et propriis virtutum meritis dignissimus sit, qui summo Senatus Populique Romani iudicio ac studio in Romanam civitatem adsciscatur; placere Senatui P. Q. R., Ill^{mum} Michaelem Montanum, rebus omnibus ornatissimum, atque huic inclyto Populo carissi-

1. Traduction de la Bulle de bourgeoisie romaine : « Sur le rapport fait au Sénat par Orazio Massimi, Marzo Cecio, Alessandro Muti, Conservateurs de la ville de Rome, touchant le droit de cité romaine à accorder à l'Illustrissime Michel de Montaigne, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et gentilhomme ordinaire de la chambre du roi très chrétien, le Sénat et le Peuple romain a décrété :

Considérant que, par un antique usage, ceux-là ont toujours été adoptés parmi nous avec ardeur et empressement, qui, distingués en vertu et en noblesse, avoient servi et honoré notre République, ou pouvoient le faire un jour : Nous, pleins de respect pour l'exemple et l'autorité de nos ancêtres, nous croyons devoir imiter et conserver cette louable coutume. A ces causes, l'Illustrissime Michel de Montaigne, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et gentilhomme ordinaire de la chambre du roi très chrétien, fort zélé pour le nom Romain, étant, par le rang et l'éclat de sa famille et par ses qualités personnelles, très digne d'être admis au droit de cité romaine par le suprême jugement et les suffrages du Sénat et du Peuple Romain : il a plu

mum, ipsum posterosque in Romanam civitatem adscribi, ornarique omnibus et præmiis et honoribus, quibus illi fruuntur, qui cives patriciique Romani nati, aut iure optimo facti sunt. In quo censere Senatum P. Q. R., se non tam illi ius civitatis largiri, quam debitum tribuere, neque magis beneficium dare, quam ab ipso accipere, qui, hoc civitatis munere accipiendo, singulari civitatem ipsam ornamento atque honore affecerit. Quam quidem S. C. auctoritatem iidem Conservatores per Senatus P. Q. R. scribas in acta referri, atque in Capitolii curia servari, privilegiumque huiusmodi fieri, solitoque urbis sigillo communiri curarunt. Anno ab urbe condita CXↃ CCC XXXI; post Christum natum M. D. LXXXI, III idus martii.

HORATIUS FUSCUS, *sacri S. P. Q. R. scriba.*

VINCENT. MARTHOLUS, *sacri S. P. Q. R. scriba.*

N'estant bourgeois d'aulcune ville, ie suis bien ayse de l'estre de la plus noble qui feut et qui sera oncques. Si les aultres se regardoient attentifvement, comme ie fois, ils se trouveroient, comme ie fois, pleins d'inanité et de fadeze. De m'en desfaire, ie ne puis, sans me desfaire moy mesme. Nous en sommes tout confits, tant les uns

au Sénat et au Peuple Romain que l'Illustrissime Michel de Montaigne, orné de tous les genres de mérite, et très cher à ce noble peuple, fût inscrit comme citoyen Romain, tant pour lui que pour sa postérité, et appelé à jouir de tous les honneurs et avantages réservés à ceux qui sont nés citoyens et patriciens de Rome, ou le sont devenus au meilleur titre. En quoi le le Sénat et le Peuple Romain pense qu'il accorde moins un droit qu'il ne paie une dette, et que c'est moins un service qu'il rend qu'un service qu'il reçoit de celui qui, en acceptant ce droit de cité, honore et illustre la cité même. Les Conservateurs ont fait transcrire ce sénatus-consulte par les secrétaires du Sénat et du Peuple Romain, pour être déposé dans les archives du Capitole, et en ont fait dresser cet acte, muni du sceau ordinaire de la ville. L'an de la fondation de Rome 2331, et de la naissance de J. C 1581, le 13 de mars.

ORAZIO FOSCO, secrétaire du sacré Sénat et du Peuple Romain.

VINCENTE MARTOLI, secrétaire du sacré Sénat et du Peuple Romain. »

que les aultres : mais ceulx qui ne le sentent en ont un peu meilleur compte ; encores ne sçais ie.

Cette opinion et usance commune, de regarder ailleurs qu'à nous, a bien pourveu à nostre affaire ; c'est un obiect plein de mescontentement ; nous n'y veoyons que misere et vanité : pour ne nous desconforter, nature a reiecté bien à propos l'action de nostre veue, au dehors. Nous allons en avant à vau l'eau ; mais de rebrousser vers nous nostre course, c'est un mouvement penible : la mer se brouille et s'empesche ainsi, quand elle est repoulsee à soy. Regardez, dict chascun, les bransles du ciel ; regardez au public, à la querelle de cettuy là, au pouls d'un tel, au testament de cet aultre ; somme, regardez tousiours, hault ou bas, ou à costé, ou devant, ou derriere vous. C'estoit un commandement paradoxe, que nous faisoit anciennement ce dieu à Delphes, Regardez dans vous ; recognoissez vous ; tenez vous à vous : vostre esprit et vostre volonté qui se consomme ailleurs, ramenez la en soy : vous vous escoulez, vous vous respandez ; appilez vous ; soubstenez vous : on vous trahit, on vous dissipe, on vous desrobbe à vous. Veois tu pas que ce monde tient toutes ses veues contrainctes au dedans, et ses yeulx ouverts à se contempler soy mesme ? C'est tousiours vanité pour toy, dedans et dehors : mais elle est moins vanité, quand elle est moins estendue. Sauf toy, ô homme, disoit ce dieu, chasque chose s'estudie la premiere, et a, selon son besoing, des limites à ses travaulx et desirs. Il n'en est une seule si vuide et necessiteuse que toy, qui embrasses l'univers. Tu es le scrutateur, sans cognoissance ; le magistrat, sans iurisdiction ; et, aprez tout, le badin de la farce.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DU TOME TROISIÈME.

SUITE DU LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

